



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

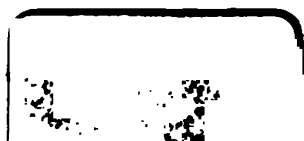
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





5556U







Bibliothèque Bretonne.

Bibliothèque Bretonne.

COLLECTION

De pièces inédites ou peu connues,

CONCERNANT

L'HISTOIRE, l'ARCHÉOLOGIE et la LITTÉRATURE

DE L'ANCIENNE PROVINCE

de

BRETAGNE.

Recueillies et publiées par Ch. LE MAOUT, Imprimeur.

SAINT-BRIEUC. — IMPRIMERIE DE CH. LE MAOUT.

1851.

237. d. 32.

Eh ! que m'importe, à moi, de ces grands coups d'épée
Qu'ont fait donner au loin Alexandre et Pompée ?...
Tout ce qui s'est passé parmi mes bons aïeux,
Dans le pays qui ma vu naître,
Voilà ce qui me plaît, ce que j'aime à connaître,
Et ce qui m'a paru toujours très-curieux.
(Du Cerceau.)

Avis au Lecteur.

L'OUVRAGE que nous publions, sous le titre de BIBLIOTHÈQUE BRETONNE, a pour objet de mettre au jour une série de pièces inédites, concernant l'ancienne province de **Bretagne** (formant aujourd'hui les départements des Côtes-du-Nord, du Finistère, du Morbihan, d'Ille-et-Vilaine et de la Loire-Inférieure), et d'en réunir un grand nombre d'autres, déjà publiées dans des feuilles locales, mais généralement peu connues.

Toutes les pièces qui en feront partie sont destinées à faire connaître cette ancienne province, sous les rapports Historique, Archéologique et Littéraire. Nous y joindrons un grand nombre de documents statistiques, pour compléter les notions les plus essentielles à la connaissance de cette péninsule.

Tel est l'objet de cette publication qui intéressera, nous l'espérons, tout ce que le pays compte d'hommes curieux de

VI

connaître le présent et le passé de la terre qu'ils habitent.

Depuis une quinzaine d'années, à la tête du journal **LE PUBLICATEUR DES CÔTES-DU-NORD**, en relation avec la plupart des autres journaux de la Bretagne, nous avons pu y recueillir de nombreux documents relatifs à l'Histoire, à l'Archéologie et à la Littérature bretonnes.

Nous nous ferons un devoir de rendre compte des travaux de nos sociétés Archéologiques, de ceux des divers Congrès qui auront lieu en Bretagne, de publier des notices biographiques sur nos illustrations et sur tous les hommes qui auraient rendu des services au pays, de mentionner, enfin, tous les nouveaux ouvrages relatifs à cette province.

Nous accueillerons avec reconnaissance les travaux qui nous seront adressés, pourvu qu'ils aient trait à notre sujet ; mais ils ne trouveront place dans cette publication qu'après qu'un Comité en aura reconnu l'opportunité.

CH. LE MAOUT.

Nota. Cette publication est rigoureusement fermée à tout écrit traitant directement ou indirectement de politique.

Bibliothèque Bretonne.

LA BRETAGNE.



Chacun à son pays doit un tribut d'hommages !
Payer ici ma dette est un bonheur pour moi :
Et, bien que l'on te mette au rang des plus sauvages,
Bretagne, je dirai que dans tous mes voyages,
Je n'ai jamais rien vu qui me plut comme toi.

Ton aspect romantique à chaque instant varie !
Un naïade ici s'épanche en frais ruisseaux ;
Des saules argentés bordent cette prairie,
Et la lande épineuse au genêt se marie,
Pour faire un tapis d'or à ce charmant côteau.

Sur tous tes points on voit plusieurs manoirs gothiques
Ayant une chapelle, une ferme, un moulin ;
Et tous sont ombragés par des chênes antiques,
Arbres tant révévés des prêtres druidiques
Qui levaient leurs autels sur les bords d'un chemin,

Carnac et Toull-Inguet, on trouve sur vos plages
Quelques débris d'un temple à nul autre pareil ;
Oui, l'océan fongueux, le temps et les orages
Ont laissé subsister, sur vos tristes rivages,
Des menhirs, des dolmens consacrés au soleil.

Ce soleil qu'obscurcit quelques vapeurs légères,
Ne fait pas en tes champs fleurir les orangers,
Mais il teint d'incarnat les roses printanières,
De jonquilles, d'œillets il jonche les parterres
Et fait mûrir la pomme en tes rians vergers.

Oui, Pomone et Cérès méritent tes hommages,
Car tous tes fruits sont beaux... Belles sont tes moissons ;
Remercions aussi le Dieu qui, des naufrages,
Préserve tes enfants et jette sur tes plages
Les meilleurs, les plus beaux, les plus rares poissons.

Si le pêcheur se plaît dans la vieille Armorique,
Elle a pour le chasseur encore plus d'attraits :
Des lièvres, des perdreaux c'est la terre classique,
Les sangliers, les loups vivent en république,
Dans les bois où Phébus ne pénètre jamais.

Malgré ces loups cruels, les fermiers à l'herbage
Conduisent leur bétail, dès que le jour paraît.
Non, la Suisse n'a pas de plus gras pâturages
Et ses vaches jamais ne donneront, je gage,
De lait plus savoureux, de beurre plus parfait.

Oui, ce beurre est vraiment mille fois préférable
A l'huile que partout mettent les Provençaux.
Sans lui, pour les Bretons, nul mets n'est délectable ;
S'il n'était pas, je crois, permanent sur la table,
On dînerait très mal, même dans les châteaux.

Parmi les vieux châteaux flanqués d'une tourelle
On compte les Rochers, où Sévigné, dit-on,
Trouva, sans la chercher, cette plume si belle,
Qu'un ange ravissant arracha de son aîle,
Pour immortaliser sa tendresse et son nom.

Plus loin, je vois Combourg ! muse, que l'on s'incline !
Des modernes auteurs, là, naquit le plus grand !
C'est à lui, nous dit-on, que l'illustre Corine
A légué sa belle âme et sa plume divine.
Le lecteur, avant moi, dit : C'est Chateaubriant.

Ce nom, sur mon pays, jette un reflet de gloire ;
Mais il n'est pas le seul qui de nous soit chéri,
Et parmi les élus, ô muse de l'histoire !
Dont tu marquas la place au temple de mémoire,
Nous sommes orgueilleux de compter Keratry.

Comme lui, tu naquis sur ces plages si belles,
Saint apôtre du Christ ! sublime prosateur !
Pourquoi faut-il, hélas ! que des anges rebelles
Poussent ton grand esprit dans les routes nouvelles,
Où se perd la jeunesse en cherchant le bonheur.

Dans l'Armorique aussi le ciel t'avait fait naître.
Muse de vingt printemps ! douce Elisa Mercœur !
Apollon te pleura, te pleure encor peut-être ;
Car, dans ce monde, hélas ! tu ne fis que paraître,
Tu vidas cependant la coupe du malheur.

O Bretagne ! pour prix du bien qu'a fait mon père
A tes enfants proscrits, errans et malheureux,
Alors que sonnera pour moi l'heure dernière,
Ne me refuse pas un petit coin de terre,
Pour reposer en paix auprès de mes aïeux.

Mme LANDO, née DE KERVÉLÉGAN.

CHANT BRETON.

Des fleurs d'une hâtive serre
La fleur des chants
N'est point jalouse, elle prospère,
Malgré les vents.
Il ne lui faut point de culture
Ni d'appareil ;
Elle tient tout de la nature
Et du soleil.

Tels, au milieu de leurs bruyères,
Simples de cœur,
Les Bretons ont, dans leurs chaumières,
Le vrai bonheur.
Le riche, sur un lit de soie,
A son réveil,
Voit briller l'or ; mais nous, la joie
Et le soleil.

Nous n'envions point l'héritage
Des beaux palais.
Un dôme élégant de feuillage
Est bien plus frais.
Chez nous, fille jolie ignore
Le fard vermeil ;
C'est la santé qui la colore
Et le soleil.

Le Breton aime sa Bretagne ;
Il en est fier !
Il aime à voir, de la montagne,
La vaste mer
Qui, scintillante, l'environne
D'un lit vermeil,
Quand, sur elle un matin rayonne
Un beau soleil.

Des villes monuments splendides,
Tours, hauts clochers,
Qu'êtes-vous près des pyramides
De nos rochers !
Qu'avec orgueil on vous dénombre ;
Rien n'est pareil
A l'œuvre du Dieu qui fit l'ombre
Et le soleil.

Souvent le malheur nous obsède
En plus d'un lieu ;
Mais le Breton sait un remède,
L'espoir en Dieu !
Car toujours Dieu, pendant l'orage,
Nous suit de l'œil.
Tôt ou tard, après le nuage,
Luit son soleil. D. B.



Les jolies filles de Douarnenez.

Le Conquet, perché sur sa roche,
Est un charmant petit séjour,
Où, sans avoir Crésus en poche,
On peut vivre et faire l'amour.
Mais, pour les enfants de la lyre,
A leurs songes abandonnés,
Rien n'est plus doux que le sourire
Des filles de Douarnenez.

D'*Ouessant* les femmes sont belles.
Sous le pli d'un sourcil romain,
Leurs yeux inondent d'étincelles
Les lignes d'un profil d'airain :
Craignez, ah ! craignez leur empire,
Nochers à l'écueil entraînés !...
Mais recherchez le doux sourire
Des filles de Douarnenez.

De *Camaret* que vous dirai-je,
Ce paradis du caboteur ?
En relâche, qu'il pleuve ou neige,
Il s'y maintient en bonne humeur :
Pour s'égayer, il y soutire
Les fûts à l'Anglais destinés...
Mais quel vin vaudrait un sourire
Des filles de Douarnenez ?

Brest, la ville puissante et forte,
Veille derrière ses remparts,
Et, d'un geste, ferme sa porte
Aux carènes des Léopards ;
Du port où leur instinct aspire,
Que toujours ils soient éloignés...
Et qu'ils ignorent le sourire
Des filles de Douarnenez.

Assise à l'ombre de ses vignes,
Nantes, du haut de ses côteaux,
Voit se croiser les blanches lignes
De ses routes et de ses eaux ;
Mercure à ses pieds, qui soupire,
Vante ses charmes blasonnés...
Ils ne valent pas le sourire
Des filles de Douarnenez.

D'une courtoise bourgeoisie,
Rennes, ce rendez-vous dernier,
Regrette la galanterie
De ses présidents à mortier ;
La pauvrete mourra martyre
De ses sentiments surannés...
Ou retrouver le doux sourire
Des filles de Douarnenez ?

Tandis que de sa blanche écume
La vague baigne *Saint-Malo*,
Ses enfants s'en vont dans la brume
Loin du pays errer sur l'eau ;
CARTIER dont l'âme les inspire
Les veut grands comme leurs aînés...
La gloire vaut-elle un sourire
Des filles de Douarnenez ?

Sous un ciel où la foi s'allume
La *Bretagne* réunit tout :
Cités dont le cratère fume
Près des Dolmens encor debout ;
Langage où le passé respire,
Mers plaintives, sillons bornés...
Non, rien ne vaut le doux sourire
Des filles de Douarnenez. C.

ILLUSTRATIONS

Littéraires, Artistiques et Militaires

DE LA BRETAGNE.

(Côtes-du-Nord.)

Abeille (Marie-Françoise), dame de Keralio, née à Tréguier, a publié une traduction des **fables de Gay** ; **l'Eventail**, poème ; les **Succès d'un fat**.

Audrein, né à Goarec, député du Morbihan à l'Assemblée législative et à la convention nationale. Il vota la mort de Louis XVI et défendit plus tard avec chaleur sa fille **Marie-Thérèse**. Devenu évêque constitutionnel du Finistère, il fut assassiné en 1800, sur la route de Quimper à Morlaix. Il a laissé des **discours**, **mémoires et rapports divers**, et une **apologie de la religion chrétienne**.

Auffray (François), chanoine, né à Saint-Brieuc, a publié en cette ville, en 1625, les **hymnes et cantiques de l'Eglise**, traduits en vers français, sur les plus beaux airs de l'époque.

Bagot (Jean), jésuite, né à Saint-Brieuc en 1580, et mort recteur de la maison professe de Paris en 1664. On a de lui, plusieurs ouvrages religieux. Il avait, dit-on, formé à Paris une

association de jeunes clercs et de prêtres, qui a été le germe du séminaire des missions étrangères.

Baudouin de la Maison-Blanche, jurisconsulte, né à Châtaudren, mort à Lannion en 1812. Il a publié les **Institutions convenancières**, le premier ouvrage raisonné qui eut paru sur le domaine congéable, et divers morceaux sur les antiquités de la Bretagne, insérés dans les mémoires de l'académie celtique.

Bienvenue (René-Louis), né à Plancoët en 1760, mort à Saint-Brieuc en 1835, a publié une brochure très-bien faite sur l'**Instruction primaire**, quelques opuscules, un mémoire remarquable sur l'**Instruction secondaire** et un **Almanach républicain**. Il est mort vice-président du tribunal civil de Saint-Brieuc.

Boisboissel (comte de), né à Tréguier, a publié la **Constance couronnée**, pastorale ; **Constantin**, tragédie ; **Ecole des vieillards**, comédie, 1784 ; **Prose et Rimes d'un bas-breton**.

Boisgelin de Kerdu (Louis), chevalier de Malte, mort à Pleubian, a continué l'histoire de son ordre et donné la suite de l'ouvrage sur les **Révolutions de Suède** par Vertot. Il a, en outre, laissé : **un voyage en Suède**, **les voyages de deux Français dans le Nord de l'Europe**, écrit fait en commun avec Fortia de Piles, et enfin, la **Correspondance de Caillot-du-Val**. Ces divers ouvrages, tous écrits en Anglais, sont, dit-on, très curieux.

Le Breton, né à Quintin, mort à Lamballe en 1835, auteur d'un **Dictionnaire historique des monnaies et médailles antiques et modernes**, un vol. in-8°, dont les quatre premières feuilles seulement ont été imprimées.

Le Brigant (Jacques), avocat, né à Pontrieux en 1720, mort à Tréguier en 1804. Ses ouvrages les plus remarquables sont : **Dissertations sur un peuple Brigantes ou Brigants**, 1762 ;

Petit glossaire ou Manuel instructif pour faciliter l'intelligence de quelques termes de la coutume de Bretagne, Brest 1774 ; Eléments de la langue des Celtes gomériles ou bretons, pour servir d'introduction à cette langue et, par elle, aux langues de tous les peuples, Strasbourg, 1779.

Philosophe érudit et grammairien, le Brigant avait un style ferme et hardi. Il eut pour élève, Court de Gebelin et La Tour d'Auvergne. Il a laissé divers manuscrits, dont plusieurs appartiennent à M. le comte de Kergarion ; les autres sont restés entre les mains de M. Le Brigant fils, qui possède, entr'autres, le **Barde armoricain**.

Burtot (Jean), docteur de Sorbonne, recteur du **Vieux-Bourg-Quintin**, où il est né, a laissé un petit poème intitulé : **l'Anti-calvinisme**, imprimé à Rennes en 1663.

Busson (Julien), docteur-médecin, né à Dinan en 1717, mort en 1781, a corrigé et augmenté le **Dictionnaire universel de Médecine**, traduit de l'Anglais, en 1746, par James, Diderot, etc. Il a en outre publié divers opuscules relatifs à la médecine, dans lesquels il montre un grand talent d'observation.

Bastion (Yves), né à Pontrieux en 1751, mort à Paris en 1814. Docteur en droit et en théologie, il fut successivement principal du collège de Tréguier, official et grand-vicaire de ce diocèse, sous-prieur de la congrégation des chanoines réguliers de sainte Geneviève, maître des novices, puis prieur de Dammartin. Il refusa le serment, devint aumônier de l'Hôtel-Dieu, puis du collège Louis-le-Grand. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, sur l'éducation et la religion.

Briant (Dom-Denis) bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Pleudihen en 1653, travailla avec Dom-Lobineau à l'**Histoire de Bretagne**. C'est lui qui fut chargé de l'examen des faits et qui en débrouilla les obscurités. On a de lui une histoire de la province du Maine et de ses comtes, restée manus-

crite, mais dont il existe plusieurs copies. Il a publié plusieurs mémoires sur l'histoire. Il est mort à l'abbaye de Saint-Riom à 61 ans.

Boterel-Quintin (le comte de), premier veneur du roi, né à la Ville-Geffroy dans la commune de Plélo, auteur d'un ouvrage qui a eu une seconde édition en 1776 et qui a pour titre : **Les Découvertes Gastronomiques**.

Bourgneuf (L.-André), né à Saint-Brieuc en 1763, mort en 1838, est auteur d'une **Biographie** de M^{lle} Poulain Corbion, insérée dans les **Héroïnes chrétiennes** ; d'une **Profession de Foi** signée des ecclésiastiques non assermentés, un vol. in-12 ; de **Sermons** manuscrits. On cite surtout un **Panegyrique** de Saint-Vincent-de-Paul.

Le Corgne de Launay, chanoine de Paris, né à Lamballe, et mort en 1804. Il est auteur des **Réponses aux principales objections contenues dans l'examen des leçons physiques de Morlières** ; des **Principes des petits tourbillons** et de plusieurs autres ouvrages. On lui attribue aussi la rédaction des actes de l'assemblée du Clergé, en 1765.

Corlay sculpteur, né à Châtelaudren, il y a 140 à 150 ans. La nature avait tout fait pour lui et il ne lui manqua, pour devenir célèbre dans son art, que d'avoir reçu les leçons d'un grand maître. C'est à lui qu'on doit le bel autel de la chapelle du Saint-Sacrement, à la cathédrale de Saint-Brieuc ; un aigle, fait pour l'abbaye de Beauport, et qui se trouve aujourd'hui dans l'église de Plouëzec ; un **chandelier de Pâques**, qui est à Paimpol. Quelques personnes lui attribuent aussi la construction de la pompe de Guingamp, ouvrage dans lequel des têtes d'anges se trouvent mêlées à des syrènes.

Cormaux, recteur de Plaintel et zélé missionnaire, mort à Paris sur l'échafaud en 1793. On a de lui des **sermons** et des

opuscules, en 3 volumes. Pour lui le mérite littéraire n'était rien ; ses sermons n'étaient faits que pour être prêchés par lui.

Courcoux, né à Saint-Brieuc, mort en 1812, chanoine, vicaire-général et curé de la cathédrale. Saint-Brieuc l'entendit pendant douze ans avec une admiration qui ne s'usa point. Il a laissé divers manuscrits.

Cozou (Maximilien-Charles), né à Guingamp, auteur d'une **Explication littérale et abrégée de la coutume de Bretagne**, manuscrit qui se trouve à la bibliothèque de Rennes.

Coze (Jean) de Tréguier, a publié un **Dictionnaire breton, — anglais, — français, — latin**. Un vol. in-4.

Cresolles (Louis), né dans l'ancien diocèse de Tréguier, en 1568, entra dans la société des jésuites et enseigna avec distinction. Ecrivant en latin avec pureté et élégance, il fut pendant quinze ans secrétaire de son général à Rome. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur la religion.

Catineau-Laroche (P.-Marie-Sébastien), né à Saint-Brieuc en 1772, mort à Paris en 1828. Il partit pour Saint-Domingue en 1791, il y publia pour calmer les partis, le journal **L'AMI DE LA PAIX ET DE L'UNION**, et n'échappa à la mort que sur les réclamations des agens du roi. En 1797, il publia à Paris son **Vocabulaire portatif de la langue Française** qui a eu un grand nombre d'éditions. Il a fait paraître divers écrits sur l'imprimerie, une notice sur la Guyane française, etc. — Catineau a été successivement imprimeur à Paris, secrétaire-général des douanes en Autriche, inspecteur général en Illyrie ; il a occupé ensuite divers autres emplois en France.

Catros (Toussaint-Yves) né à Saint-Brieuc en 1756. On lui doit un **Traité raisonné des arbres fruitiers**, publié à Bordeaux en 1810, ouvrage écrit avec ordre et avec une parfaite connaissance du sujet, l'auteur ayant dirigé longtemps quelques pépi-

nières royales et ayant exploité lui même plusieurs établissements de ce genre.

Calloet-Kerbrat, né à Lannion, fut avocat-général à la chambre des comptes de Bretagne, et consacra le peu de loisir que lui laissaient ses fonctions à composer et publier des ouvrages qui roulent tous sur l'économie sociale.

On doit à cet auteur : 1^o **Moyen** de tirer des Brebis et des Chèvres plus de profit, in-4^o avec planche, imprimé à Paris ; 2^o **Beaux chevaux** qu'on peut avoir en France aussi bien qu'en Espagne et en Angleterre, autre opuscule in-4^o qui parut à Paris ; 3^o **Observations** sur les Chevaux, Bœufs, Brebis, Chèvres, etc., in-4^o, Paris, 1666 ; 4^o **Avis**, on peut en France élever des Chevaux aussi beaux, aussi grands, aussi bons qu'en Allemagne, in-4^o, 1666 ; 5^o **Moyens** d'augmenter les revenus du Royaume de plusieurs millions, en faisant que le Bestial produise deux fois plus qu'il ne fait, in-4^o, Paris, 1666. Cet ouvrage fut dédié à Colbert. Toutes ces productions sont citées dans le **Manuel du libraire**, comme rares et curieuses.

Coëtlogon de... (François), né en 1631, au château de Coëtlogon, en Plumieux. Il fut nommé en 1668, évêque de Quimper, diocèse qui lui doit l'établissement d'un grand séminaire et d'une maison de retraite. En 1699, il fit partie de l'assemblée des prélats réunis à Tours qui condamnèrent le livre des **Maximes des Saints**, de l'immortel archevêque de Cambray. Il est mort en 1706 et a été inhumé dans sa cathédrale. Il a publié : **Réflexions, Sentences et Maximes** sur divers sujets de piété, tirées de saint François de Sales, in-12, 1698.

Coat-Mohan (Guillaume de), né à Guernachanay, en Plouaret, fut grand chantre de Tréguier, chanoine de Notre-Dame, conseiller au parlement et docteur régent en droit de la faculté de Paris.

Il mérita l'immortalité par une création précieuse. Le 20 avril 1325, il fonda à Paris le **collège de Tréguier**, auquel fut annexée la fondation de celui de Léon, faite par les seigneurs de Kergrouadès, en Plourin. Le collège de Tréguier est, depuis 500 ans, un foyer de lumières pour le monde entier ; c'est aujourd'hui le célèbre **collège de France**.

Corgne (Pierre), né à Corlay, a composé plusieurs ouvrages, **Dissertation** sur la dispute entre saint Etienne et saint Cyprien, 1725 ; **Dissertation** sur le concile de Rimini, 1733 ; **Dissertation** sur le pape Libère, 1736 ; **Dissertation** sur le Monothélisme ; **Mémoire** historique et dogmatique touchant les juges de la foi, 1736 ; **Traité** du droit des évêques. — L'assemblée du clergé, en 1780, lui accorda une gratification de 4,000 fr., pour sa **défense légitime** des pouvoirs des évêques.

Davesne, né à Dinan, mort en 1742, a donné, au théâtre Italien : **Le frère ingrat** et **Arlequin philosophe**.

Le Deist de Botidoux (Jean-François), ancien messenger d'état, né à Saint-Hervé près Uzel, en 1758, mort à Saint-Brieuc en 1823. On a de lui une traduction estimée des **Commentaires de César** et un ouvrage imprimé à Paris en 1817, intitulé : **Des Celtes antérieurement aux temps historiques**.

D'Ollo (Catherine), savante religieuse de Sainte-Claire de Dinan qui, vers 1488, mit en latin le **Bréviaire romain** et une partie du **Missel**. Elle mourut en 1512.

Douaren (François), né en 1509 à Moncontour, l'un des plus célèbres jurisconsultes de son temps. Il a publié un **Traité des Plagiaires**, des **Commentaires** sur plusieurs titres du code et du digeste. Il est mort en 1559.

Doublet (Louis), religieux du couvent de Guingamp, auteur

de deux oraisons funèbres sur la mort de Louis XIII, et de plusieurs livres sur la religion.

Duclos-Pinot (Charles), né à Dinan en 1705, mort à Paris en 1772. Il a publié d'abord plusieurs romans, puis l'**Histoire de Louis XI**. Mais ce qui mit le sceau à sa réputation fut le livre intitulé : **Considérations sur les mœurs**, traduit en Anglais et en Allemand, comme du reste presque tous ses écrits. Son histoire de Louis XI lui valut la place d'historiographe de France, qui le mit à même de publier les **Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV**. Il fit paraître encore des **Considérations sur l'Italie**.

Reçu membre de l'Académie française, il tint la plume pour la rédaction de la nouvelle édition du **Dictionnaire**. Il publia, comme membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres, des **Mémoires sur les Druides**, — **sur les théâtres anciens**, etc. Ses œuvres complètes, publiées par Desessarts, Paris 1806, forment 10 vol. in-8°. — Cet auteur qu'on a défini, un homme droit et adroit, est le plus grand littérateur qu'ait produit le département.

La ville de Dinan dont il fut maire, lui a élevé une statue, et son portrait est placé dans la salle de la mairie, près celui du vénérable Lagaraye.

Desnos des Fossés (Louis-Florian), né à Cario-Beaubois, en Noyal, près Lamballe, reçu conseiller au parlement de Bretagne en 1690, était très-versed dans les langues grecque et latine, et dans la vaste science du droit. Il correspondait avec la plupart des grands hommes de son siècle, et s'appliquait à l'étude des lois et des lettres. Possesseur d'une bibliothèque choisie, il enrichit de notes curieuses et instructives tous les livres qu'il possédait. Mais cette belle collection a été dispersée ; il

ne reste de ce savant distingué que quelques fragments. Le conseiller Desnos mourut dans un âge très avancé. M. de Kerdanet le cite avec éloge dans son édition des **VIES** des Saints de Bretagne, p. 107, et se sert d'une de ses notes pour lever une difficulté historique. M. Mareschal a donné une notice sur le savant Desnos, dans son **ARMORIQUE** littéraire.

Du Plessis-Balisson (Geffroy), né à Plessis-Balisson, canton de Plancoët. Ce seigneur s'est rendu recommandable par ses efforts pour la propagation des lumières. Il fonda à Paris le célèbre collège du Plessis. Il consacra les grands biens qu'il possédait à pourvoir aux besoins de 40 boursiers. — **Guillaume de Coatmohan** a aussi créé le collège de Tréguier, devenu plus tard le collège de France. — Enfin, **Galeran**, Nicolas, et Jean de **Guistry** ont fondé le collège de Cornouailles.

Dailland de la Touche, né à Quintin en 1744, mort à la Salpêtrière à Paris, en 1827. Collaborateur de Fréron, il inséra plusieurs articles dans l'année littéraire jusqu'en 1776. On lui doit divers ouvrages, entr'autres : **Eloge de Molière**, 1769 ; **Contes en vers**, 1784 (2^e édit.) ; **l'Enfant prodigue**, poème en 8 chants, in-8°, 1785 ; abrégé des œuvres d'**Emmanuel Swedembourg**, 1788 ; **Caprices poétiques**, 1794, etc. Il est cité comme une des illustrations de Quintin, dans la **Broceliande** de M. Du Taya.

Devisdeloup, (**Claude**), né en 1656 à Bienassis, en Pléneuf, entra à quinze ans dans la société des Jésuites, partit à 29 ans pour la mission de la Chine, où il fut remarqué par les rapides progrès qu'il fit dans la langue et l'écriture de cet empire. Il fut nommé évêque de **Claudiopolis** en 1708, et mourut à Pondichéry en 1737. — Il a laissé une **Histoire de la Chine**, écrite en latin ;

la Vie de Confucius ; une Histoire du Japon ; la Chronologie de la Chine ; un Eloge des sept philosophes Chinois ; une Histoire de la Grande Tartarie ; un Supplément à la Bibliothèque Orientale d'Herbelot, ouvrage auquel il travailla avec Galland ; enfin, plusieurs autres écrits divers.

Egault des Noës, né en 1777 à Dinan. Élève de l'école polytechnique, il fut un des ingénieurs les plus distingués du corps des Ponts et Chaussées. Il traça, sur un parcours de 25 lieues, le canal de l'Oureq ; le Château d'Eau, le bassin du Palais royal et plusieurs fontaines publiques sont des monuments durables de son talent. Il découvrit le niveau à bulle d'air que les ingénieurs nomment aussi niveau-Egault, et qui fut aussitôt adopté dans toute l'Europe. Il est mort en 1839 ; ingénieur en chef des Ponts et Chaussées et membre de la légion d'honneur.

Foignet (Joachim), né à Moncontour en 1703, a publié l'Ami des Pauvres ; Mémoires sur les Fermes ; la Légitimité de l'usure réduite à l'intérêt légal.

Forléon (Guillaume), cordelier, né à Dinan. On lui doit : *Decisiones regulares circa vitam et regulam minorum*, Paris 1771 ; *Commentarii in IV libros sententiarum*, Lugduni 1484 ; *Vademecum seu repertorium propositionum contra Scotum*, 1501, ouvrages très érudits sur l'écriture sainte.

Fouquet (Robin) et Crez (Jean) établirent en 1583, une petite imprimerie à Bréhand-Loudéac, la première dans le département, et y publièrent : *Les Loys des Trépassés* ; le *Breviaire des Nobles* ; l'*Oraison de Pierre Nesson* ; la *Patience de Grisélidis* ; le *Songe de la Pucelle* ; la *Supplication à Notre-Dame* ; le *Trépasement de Notre-Dame* ; la *Coutume du Duché de Bretagne*.

Fromaget (Jean-Joseph-Pierre), né à Paimpol, fit ses

études à Rennes chez les Jésuites, obtint au concours la chaire de belles-lettres à l'école Centrale de Saint-Brieuc, et y tint longtemps un pensionnat où il forma des élèves distingués. Il est mort en cette ville. — On lui doit plusieurs des poésies, insérées dans l'**Almanach des Muses**, vers 1778 ; le **Livre des enfants** ou notions générales qu'il est bon de leur donner avant de les occuper à des études sérieuses et suivies, un vol. in-8° (manuscrit) ; **Elémens de grammaire générale**, 2 vol., imprimés chez Prud'homme, an VI. **Rhétorique**, en trois parties, 3 vol. (manuscrit) ; **Logique française**, 1 vol. (manuscrit) ; **Traduction** de quelques livres de l'Enéïde et de Tacite ; **Cours de Thèmes**, (manuscrit).

Goguelin (Joseph-Gervais), docteur en médecine, né à Dinan en 1745, mort à Saint-Brieuc en 1819. Auteur d'un travail remarquable, intitulé : **Mémoire sur le Scorbut**. Cet écrit, couronné sous Louis XVI, par la société royale de médecine qui lui envoya ses mémoires, deux médailles d'or et 160 jetons d'argent. Il exerça pendant de longues années, la médecine à Moncontour.

Gillet (L.-Julien), né en 1680, à Trémoré, canton de Merdrignac, mort en 1753, a été chanoine régulier et bibliothécaire de sainte Geneviève. Très versé dans l'étude des langues anciennes et surtout du grec, de l'hébreux, du chaldéen et du Syriac, il a publié une **Nouvelle traduction** de l'historien Josèphe, 1756, 4 vol. in-4° ; un opuscule sur la nature, le génie, l'excellence de la langue hébraïque ; un **Traité de la méthode** à suivre pour l'étude de la langue latine ; des **commentaires abrégés** sur plusieurs livres de l'ancien Testament et principalement sur les Psaumes ; des **Notes** sur Clément d'Alexandrie ; une **critique** des historiens anciens et modernes qui ont écrit sur les premiers temps de la monarchie Française.

La Gain (Jacques), né à Servel près Lannion, enseignait à

22 ans la théologie à Nantes. En 1791 il chercha une asile en Italie et servit d'interprète aux Français dans les marches d'Ancône. Rentré en France, quand la paix fut rendue à l'Eglise, il reparut avec éclat dans les chaires de Saint-Brieuc en 1804. M. Cafarelli le nomma curé à Guingamp, où ce digne pasteur signala son infatigable charité, et mourut en 1816, âgé de 53 ans. — Des discours de cet homme de bien ont été imprimés, et plusieurs de ses manuscrits sont entre les mains de la famille Kerambrun.

Grégoire-Desaunays (René), naquit à Belle-Île-en-Terre en 1739, fut nommé par Malesherbes garde de la bibliothèque du Roi. Incarcéré après la mort de Louis XVI, il fut mis en liberté, et se retira à Lannion, où il mourut en 1810. La famille de ce savant naturaliste possède ses manuscrits.

Guillon, né à Lanvellec, mort en Angleterre pendant l'émigration, est auteur d'un **Catéchisme de Tréguier en Breton**, espèce de cours de théologie, enrichi d'exemples; de plusieurs poésies fugitives et d'un beau cantique breton sur la naissance du Messie.

Gallet (Jacques), curé de La Poterie, puis de Compans, près Paris, né à Lamballe en 1647, mort à 60 ans. Savant et judicieux critique qui a mieux que personne approfondi nos origines Celtiques et dévoilé les erreurs de Vertot.

Gofvri, né à Allineuc, enseigna pendant 28 ans la théologie à Angers, où ses leçons et son **Traité des contrats** lui firent une réputation éclatante. Nommé chanoine et grand-vicaire de Saint-Brieuc, il fit au séminaire d'excellentes conférences. En 1792, il passa à Jersey, où à la prière des évêques, il donna en 64 articles la **Solution des difficultés** sur les matières religieuses qui divisaient alors le clergé Français. L'année suivante vit répandre son **Explication du concile de Trente**; plus tard, il donna des **explications du Rituel romain**, qui étonnent

par leur érudition et leur lucidité. Il existe dans le diocèse, de bonnes copies de ses ouvrages encore inédits. L'abbé Gofvri mourut à Jersey, le 15 janvier 1796.

De Gouyon (Charles), baron de la Motte, a laissé des mémoires qui commencent en 1562 et finissent en 1585. C'est un tableau naïf des mœurs et des calamités du temps.

De Gouyon (Amaury), de la même famille, zélé calviniste, a composé un livre intitulé : **Méditations chrétiennes sur divers textes de l'écriture sainte**, ouvrage qui n'a été imprimé qu'après sa mort.

Grégoire de Rostrenen, auteur d'un **Dictionnaire Français-Breton et Breton-Français**, réimprimé à Guingamp avec la grammaire du même auteur, chez Jollivet, 1834.

Guéguen (Guillaume), natif d'Hillion, élu évêque de Saint-Brieuc, en 1237 devint chancelier de France, et fut homme d'une grande érudition.

Hervé de Beaumanoir, né à Evran, a publié en 1472, un ouvrage remarquable de droit, intitulé : **Codes romains**.

Hingant de la Thiembaye (Fr.-Marie-Joseph), ancien conseiller au parlement de Bretagne, né à Saint-Samson en 1760, mort en 1827, est auteur d'une nouvelle, intitulée : **Le Capucin**; d'une brochure sur les **Baux à longs termes**, et de plusieurs mémoires couronnés par les sociétés savantes.

Jamin (Nicolas), bénédictin, né à Dinan, en 1730, mort en 1782, auteur de 6 ouvrages dont le plus important a pour titre : **Pensées théologiques**.

Jégou (Jean), jésuite, né à Guingamp en 1613, mort à Rennes 1699, auteur de plusieurs écrits sur la Religion.

Jouannin (Jules-Marie), graveur, né à Saint-Brieuc en

1780, et mort en cette ville en 1813, remporta quelques années plutôt le second prix de gravure en médaille, qui lui fut décerné par l'institut. Le sujet du concours était **Mars partant pour le combat et suivi de la victoire drapée**. Ses autres ouvrages sont : **Une tête de Napoléon surmontée d'une couronne** ; le **Mariage de Napoléon avec Marie-Louise** ; la **Naissance du roi de Rome** ; une médaille en argent représentant **l'Egypte conquise** ; **Fabius Cunctator** ; **Esculape et la santé**. Les revers de ces médailles sont de M. Andrieux. M. Jouannin a laissé en outre des matériaux avec lesquels il se proposait de composer un ouvrage sur l'art de la gravure et de la sculpture.

Keranflech (Charles Hercule de...), né au château de Plusquellec près Guingamp, est auteur de **l'Hypothèse des petits tourbillons** ; **d'observations sur le Cartésianisme** ; **d'un essai sur la Raison et d'une suite à cet essai** ; **d'une Dissertation sur les miracles** ; **d'un Recueil d'opuscules et d'une Explication de l'Apocalypse**, publiée en 1785. Ce métaphysicien peu connu est, dit-on, fort judicieux et très profond.

Licors, né aux environs de Lamballe, appelé aussi le petit **Guillelmus Parvus**, auteur du poëme ou roman historique **d'Alexandre**, qui se trouve à la bibliothèque du roi, et qui a été traduit en plusieurs langues ; **d'un poëme latin intitulé Rivus**, et de quelques autres poësies fugitives.

Le Roy (Charles) prote ou correcteur d'imprimerie, à Poitiers, né à Saint-Brieuc vers 1690, mort le 3 juillet 1739. On lui doit un **Traité de l'orthographe Française**, en forme de **Dictionnaire**, enrichi de notes critiques et remarques sur l'étimologie et la prononciation des mots ; Poitiers, 1739, in-8°, 1742, 1747. Cet ouvrage passait, il y a cent ans, pour un bon abrégé du dictionnaire de l'Académie, et de ceux de Furetière et de Richelet.

Lescan, né à Lannion, auteur de plusieurs traités estimés sur le Pilotage et la Navigation.

Launay de Boiset-Lucas (Maximilien), né sur la Place-Basse à Plancoët, en 1782, est auteur de **Théodamon et Phalôs** et de la **Police dévoilée**, ouvrage imprimé à Paris chez Dantu.

Le Moine de Carimée, né à la Villeauroudel en Ploubalay, a publié, en 1730, à Saint-Malo, une brochure intitulée : **Les gais divertissements de la mer**. Elle contient des observations sur les moyens et les plaisirs de la pêche, des chansons et autres pièces de vers.

Maréchal (Auguste), mort à Lamballe en 1811, a publié en 1793 un vol. intitulé : **l'Armorique littéraire**.

Moulléau (Jean-Baptiste), né à Saint-Brieuc en 1604, auteur de plusieurs écrits sur les **matières religieuses**. Il était théologal de Saint-Brieuc, et il y mourut en 1679. Ses ouvrages, devenus rares, se trouvent à la bibliothèque de cette ville.

Perrin (Olivier), né à Rostrenen en 1761. On a de ce peintre les dessins que son fils publie aujourd'hui à Brest sous le nom de **Galerie Bretonne**, série de tableaux très variés, représentant des scènes de la vie privée des Bretons.

Plesse (Pierre), savant jésuite, né à Saint-Brieuc en 1704, mort en 1766, a laissé plusieurs opuscules, et a pris une part très active à la rédaction du journal de Trévoux.

Potier de la Germondaye, avocat, né à Dinan, auteur d'une **Introduction au gouvernement des Français**; il est mort en 1797.

Le Proust (Ange), né à Quintin. Il était prier des Augustins à Lamballe, lorsque touché de compassion pour les pau-

vres abandonnés, il institua en 1658 une société de pieuses filles pour le service et le rétablissement des hôpitaux. Cette association compte aujourd'hui une quarantaine de maisons.

Richard, grand-vicaire, né à Yvias, mort accidentellement à Saint-Barthélémi, près Saint-Brieuc, en 1823. Il a publié l'*Evangile médité*, mis en breton, et réduit à 4 vol. in-12.

Le Rigoleuc (Jean), célèbre missionnaire, jésuite, né à Quintin en 1594, mort à Vannes en 1658. On lui doit plusieurs ouvrages sur la religion.

Rioche (Jean), né à Saint-Brieuc, provincial des Cordeliers, auteur d'un livre intitulé : *Compendium temporum et historiorum ab ascensione Domini in cœlum ad annum 1586*.

Romain, de Saint-Brieuc, capucin, auteur d'un ouvrage intitulé : *Defensio Kalendarii romani gregoriani adversus hereticos*, 1 vol. in-4^o.

De Rosmar (François), originaire du pays de Tréguier, auteur d'un *Traité du domaine congéable à l'usage de Tréguier et comté de Goëlo*, in-4^o, imprimé à Vannes en 1680.

Le Roy (Christophe), né à Guingamp, prêtre, a publié *Vita Franciscæ de Ambrosiâ*, 1604, in-8^o.

Ruffelet (Christophe-Michel), chanoine, né à Saint-Brieuc en 1725, mort en la même ville en 1806. Il a laissé un petit ouvrage publié en 1771, ayant pour titre : *Annales Briochines ou Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique, civile et militaire du diocèse de Saint-Brieuc*, enrichi de *Notes historiques, géographiques et critiques*. Ce petit in-24, assez rare aujourd'hui, est très estimé pour l'exactitude des faits qui y sont rapportés. Malheureusement l'auteur y a laissé beaucoup de lacunes. Il avait puisé la plupart de ces renseignements dans le *chronicon Briocense*, ouvrage terminé au quinzième siècle

et qui est aujourd'hui connu de peu de personnes. — L'abbé Ruffelet a aussi publié le **Propre de Saint-Brieuc**, et des **Réflexions critiques** sur le précis de l'histoire de Carhaix.

Richard (Rolland-Rivallon), seigneur de Pontblas, né à Guingamp, est auteur de **Mémoires** pour l'histoire de Bretagne et des Bretons, tant de ceulx qui, anciennement, habitaient la Grande-Bretagne, maintenant dicte Angleterre, que de ceux qui habitent la Gaule, en Armorique, maintenant, dicte Bretagne; gros in-folio, manuscrit, assez lisible et renfermant une foule de citations d'auteurs, dont plusieurs sont rares et peu connus. Ce travail paraît intéressant.

L'ouvrage porte la date de 1570. Il appartient à M. de Kerouartz de Saint-Bihy.

Saint (Jean le), né à Trédarzec, près Tréguier, en 1705, mort à Marmoutier, le 12 mars 1766, est auteur d'un volume de la continuation des 16 in-4. des **MEMOIRES** pour servir à l'Histoire ecclésiastique des six premiers siècles, par Louis-Sébastien Nain de Tilemont, ouvrage inédit. M. Tresvaux, chanoine de Paris et supérieur-général des Dames de St-Thomas, le signale comme une des gloires de l'ordre avant des Bénédictins. EGLISE de Bretagne, p. 392.

Le Sago (Hervé-Julien) ancien prémontré, né à Uzel en 1754, mort à Paris en 1832. On a de lui une traduction élégante de l'**Exposition de la morale chrétienne**; des **Mémoires** inédits sur les affaires ecclésiastiques de Saint-Brieuc, depuis 1786 jusqu'à sa mort; lettres d'Erasmus à Eusébie ou lettres d'un religieux Français à une religieuse Allemande de son ordre; Vie et Voyages de l'auteur pendant l'émigration.

De Saint Luc (Toussaint), carme, dit le Bigot, ou Conen de Saint-Luc, né à Quintin ou Plélo, on ne sait vers quelle é-

poque ; mort à Paris en 1694. On lui doit plusieurs ouvrages sur la religion et l'histoire.

Salaun (Nicolas), né à Guingamp en 1747. On a de lui : lettre critique sur *Roméo et Juliette* ; *Etrennes à mes amis* ; lettre sur les spectacles ; *Imitation de la neuvième satire de Boileau* ; *Poësies fugitives*, etc.

Sevoy (François-Hyacinthe), savant et pieux Eudiste, né à Jugon en 1707, homme très instruit qui occupa la place de supérieur du séminaire de Blois. Nommé à celui de Rennes, il y mourut en 1765, laissant un ouvrage estimé, intitulé : *Devoirs ecclésiastiques* en 4 vol.

Simon de Collinée, né à Collinée, élève et émule de Henry Etienne, dont il avait épousé la veuve, vint s'établir à Bréhan-Loudéac, en 1483, et y donna plusieurs éditions estimées pour la beauté de l'impression et déjà remarquables par la pureté du texte. Simon de Collinée, le premier qui se soit servi du caractère italique, a imprimé entr'autres ouvrages remarquables un *Testament grec* in-8° qui a mérité l'attention des savants. Il avait importé, dans nos contrées, l'art de l'imprimerie 50 ans après sa découverte. Il mourut à Paris en 1547.

Toudic, né à Guingamp en 1766. On a de lui plusieurs articles qui se trouvent imprimés dans les mémoires de l'académie Celtique. Il avait réuni beaucoup de matériaux dans l'intention d'écrire l'*Histoire des monuments de la Bretagne*. Sa mort, arrivée en 1806 a privé le pays d'un livre qui eut excité son intérêt :

Valentin (François), mort à Quimper le 21 août 1805, né à Guingamp en 1738. On a de ce peintre distingué : le *martyre de Saint-Etienne* ; *Jean II duc de Bretagne* ; trois plafonds

pour M. d'Argenson, aux Ormes ; Une extrême-onction à Saint-Brieuc ; une annonciation ; le baptême du Christ ; une sainte Geneviève ; saint Jean dans le désert, l'enfant-jésus sur un globe et la délivrance d'une âme du purgatoire ; Aman mis en croix ; la justice ; Enée portant son père ; des études anatomiques ; la philosophie versant sur Paris des torrents de lumières ; la justice conduisant la France au temple de l'Immortalité ; les gravures du voyage dans le Finistère.

La vie de cet artiste célèbre vient d'être récemment publiée.

(La deuxième Série de ces notices paraîtra dans une des prochaines Livraisons.)

Liste des Auteurs et Artistes cités dans cette 1^{re} Série.

Abeille (<i>Marie-Françoise</i>), dame de Kéralio, née à Tréguier, — — —	Page 12
Audren, né à Goarec, député à l'Assemblée législative, — — —	12
Auffray (<i>François</i>), chanoine, né à Saint-Brieuc, — — —	12
Bagot (<i>Jean</i>), jésuite, né à Saint-Brieuc, mort à Paris, — — —	12
Baudouin de la Maison-Bl., juris., né à Châtelaudren mort à Lannion, —	13
Bienvenüe (<i>René-Louis</i>), né à Plancoët, mort à Saint-Brieuc, — — —	13
Boisboissel (comte de), né à Tréguier, — — — — —	13
Boisgallin de Kerdu (<i>Louis</i>), chevalier de Malte, mort à Pleubian, — —	13
Breton (<i>Le</i>), antiquaire, né à Quintin, mort à Lamballe, — — —	13
Brigant (<i>Le</i>) Jacques, avocat, né à Pontrieux, mort à Tréguier, — —	13
Burtot (<i>Jean</i>), docteur de Sorbonne, rect. du Vieux-Bourg-Quintin, —	14
Busson (<i>Julien</i>), docteur-médecin, né à Dinan, — — — — —	14
Bastiau (<i>Yves</i>), né à Pontrieux, mort à Paris, — — — — —	14
Briant (<i>Dom-Denis</i>), historien, né à Pleudihen, — — — — —	14
Boterel-Quintin (le comte de), premier veneur, né en Plélo, — — —	15
Bourgneuf (<i>Louis-André</i>), né à Saint-Brieuc, — — — — —	15
Corgne (<i>Le</i>) de Launay, chanoine à Paris, né à Lamballe, — — —	15
Corlay, sculpteur, né à Châtelaudren, — — — — —	15
Cormeaux, recteur de Plaintel, mort à Paris, — — — — —	15
Courcoux, vicaire-général, né à Saint-Brieuc, — — — — —	16
Cozon (<i>Maximilien-Charles</i>), né à Guingamp, — — — — —	16
Cozre (<i>Jean</i>), né à Tréguier, — — — — —	16
Crezolles (<i>Louis</i>), né dans l'ancien diocèse de Tréguier, — — — —	16
Catineau-Laroche (<i>P.-M.-Séb.</i>) né à Saint-Brieuc, mort à Paris, — —	16
Catros (<i>Toussaint-Yves</i>), né à Saint-Brieuc, — — — — —	16
Calloët-Kerbrat, né à Lannion, — — — — —	17
Coatlogon (<i>François</i>), évêque, né à Plumieux, mort à Quimper, — —	17
Goat-Mohan (<i>Guillaume</i> de), né à Plouaret, fond. du coll. de France, —	17
Corgne (<i>Pierre</i>), né à Corlay, — — — — —	18
Davesne, né à Dinan, — — — — —	18
Le Deist de Botidoux, né à Saint-Hervé, mort à Saint-Brieuc, — —	18

Desnos Desfossés (<i>Louis</i>), né à Noyal, — — — — —	18
Dolle (<i>Catherine</i>), religieuse, né à Dinan, — — — — —	19
Douaren (<i>François</i>), jurisconsulte, né à Moncontour, — — — — —	19
Doublet (<i>Louis</i>), religieux du couvent de Guingamp, — — — — —	19
Duclos-Pinot (<i>Charles</i>), né à Dinan, mort à Paris, — — — — —	19
Duplessis-Balisson (<i>Geffroy</i>), né à Plessis-Balisson, — — — — —	20
Dailand de la Touche, né à Quintin, mort à Paris, — — — — —	20
Devisseloup (<i>Claude</i>), savant jésuite, né à Pléneuf, — — — — —	20
Egault des Noës, né à Dinan, inventeur du niveau à bulle d'air, — — — — —	21
Foignet (<i>Joachim</i>), né à Moncontour, — — — — —	21
Forléon (<i>Guillaume</i>), cordelier, né à Dinan, — — — — —	21
Fouquet (<i>Robin</i>) et Créz (<i>Jean</i>), imprimeurs à Bréhand-Loudéac, — — — — —	21
Fromaget (<i>J.-Jos. Pierre</i>), né à Paimpol, mort à Saint-Brieuc, — — — — —	21
Goguelin (<i>Jos. Gervais</i>), médecin, né à Dinan, mort à St.-Brieuc, — — — — —	22
Gillet (<i>Louis Julien</i>), né à Trémorel, — — — — —	22
La Gain (<i>Jacques</i>), né à Serval, mort curé de Guingamp, — — — — —	22
Grégoire-Desaunays (<i>René</i>), né à Bel.-en-Ter., mort à Lannion, — — — — —	25
Guilloux, né à Lanvellec, mort en Angleterre, — — — — —	25
Gallet (<i>Jacques</i>), savant critique, né à Lamballe, — — — — —	25
Gofvri, professeur de théologie, né à Allineuc, mort à Jersey, — — — — —	25
De Gouyon (<i>Charles</i>), baron de La Moussaie, — — — — —	24
De Gouyon (<i>Amaury</i>), zélé calviniste, — — — — —	24
Grégoire, de Rostrenen, — — — — —	24
Gueguen (<i>Guillaume</i>), évêque, né à Hillion, — — — — —	24
Hervé de Beaumanoir, né à Evran, — — — — —	24
Hingaut de la Thiembaye, (<i>Fr.</i>), cons. au parlement, né à St.-Samson, — — — — —	24
Jamin (<i>Nicolas</i>), bénédictin, né à Dinan, — — — — —	24
Jégou (<i>Jean</i>), jésuite, né à Guingamp, mort à Rennes, — — — — —	24
Jouannin (<i>Jules-Marie</i>), graveur, né et mort à Saint-Brieuc, — — — — —	24
Keranflech (<i>Ch. Hercule de</i>), né au château de Plusquellec, près Guing., — — — — —	25
Licors, poète, né aux environs de Lamballe, — — — — —	25
Le Roy (<i>Charles</i>), né à Saint-Brieuc, — — — — —	25
Lescan, né à Lannion, — — — — —	26
Launay de Boisset-Lucas (<i>Maximilien</i>), né à Plancoët, — — — — —	26
Le Moine de Carimée, né en Ploubalay, — — — — —	26
Maréchal (<i>Auguste</i>), mort à Lamballe, — — — — —	26
Nonlleau (<i>Jean-Baptiste</i>), né et mort à Saint-Brieuc, — — — — —	26
Perrin (<i>Olivier</i>), dessinateur, né à Rostrenen, — — — — —	26
Plesse (<i>Pierre</i>), savant jésuite, né à Saint-Brieuc, — — — — —	26
Potier de la Germondaye, avocat, né à Dinan, — — — — —	26
Le Proux (<i>Ange</i>), né à Quintin, prieur des Augustins à Lamballe, — — — — —	27
Richard, grand vicaire, né à Yvias, mort près Saint-Brieuc, — — — — —	27
Richard (<i>Rolland-Rivallon</i>), né à Guingamp, — — — — —	27
Le Rigoleuc (<i>Jean</i>), célèbre mission., né à Quintin, mort à Vannes, — — — — —	27
Rioche (<i>Jean</i>), né à Saint-Brieuc, — — — — —	27
Romain, religieux, né à Saint-Brieuc, — — — — —	27
Le Roy (<i>Christophe</i>), chanoine, né à Guingamp, — — — — —	27
Ruffelet (<i>Christophe-Michel</i>), chanoine, né et mort à Saint-Brieuc, — — — — —	27
Le Sage (<i>Hervé-Julien</i>), né à Uzel, mort à Paris, — — — — —	28
De Saint-Luc (Toussaint), religieux, né à Quintin, mort à Paris, — — — — —	28
Le Saint (<i>Jean</i>), né à Trédarzec, mort à Marmoutiers, — — — — —	28
Salaun (<i>Nicolas</i>), poète, né à Guingamp, — — — — —	28
Sevoy (<i>François-Hyacinthe</i>), sav. eud., né à Jugon, mort à Rennes, — — — — —	28
Simon de Collinée, imprimeur, né à Collinée, mort à Paris, — — — — —	29
Toudic, né à Guingamp, — — — — —	29
Valentin (<i>François</i>), peintre, né à Guingamp, mort à Quimper, — — — — —	29

Phare des Héaux de Bréhat.

On vient de terminer un des plus beaux ouvrages d'architecture des Côtes-du-Nord, et, au jugement d'un administrateur général des phares, l'un des plus remarquables en ce genre de tous ceux que possède la France, sous le rapport du poli et de la solidité de la construction : c'est le phare des Héaux ou de Hern, situé entre l'île de Bréhat et l'embouchure de la rivière de Tréguier, en face de l'Armor de Pleubian, au bord d'un espace rempli de rochers, contre lesquels vont se briser en mugissant les vagues écumantes de la mer.

Lorsqu'on cingle vers la roche de Hern, ainsi qu'on l'appelle en breton, on voit surgir aussitôt ce géant de l'archipel armoricain ; et il apparaît bientôt au navigateur presque aussi imposant que le génie des tempêtes, Adamastor, apparut autrefois aux yeux de Vasco Gama, quand il voulut doubler le cap des Tourmentes. A mesure qu'on approche, la surprise et l'étonnement pénètrent dans l'âme, et bientôt l'on demeure saisi d'admiration à la vue de cette haute et élégante colonne qui domine ici les flots. Sa forme élancée, ses belles galeries circulaires, ses petites ouvertures régulières, son brillant couronnement de cristal, son poli et sa fraîcheur attirent toute l'attention. Mais cette fraîcheur juvénile durera-t-elle longtemps ? Hélas ! dans peu, la mer aura jeté autour de sa base ses débris et son âcre écume ; et la main flétrissante du temps donnera insensiblement un habit de vétusté à cette colonne aujourd'hui si fraîche, et à laquelle des pierres différemment nuancées lui donnent en quelques endroits l'air d'un grand ouvrage de marquetterie.

Lorsqu'on est arrivé près d'elle, on voit que sa base présente exactement la figure évasée d'une cloche, jusqu'à la hauteur de cinquante pieds, où se trouve la première galerie. Pendant cinq mois, cinquante ouvriers ont travaillé à en creuser les fondations à trois pieds de profondeur dans le roc. Cette base forme une masse absolument compacte, jusqu'à la porte d'entrée, élevée d'environ dix-huit pieds au-dessus du rocher. Pour comprendre la solidité de tout cet ouvrage, il faut savoir que toutes les pierres en sont pour ainsi dire engrenées les unes dans les autres, et unies ensemble comme des pièces de menuiserie.

A la première galerie, le plan de l'ouvrage se rétrécit et devient comme le fût d'une grande colonne, au haut de laquelle la seconde galerie forme une espèce de ceinture. Cette galerie est établie sur de petits corbeaux à gorge, en saillie sur le contour et soutenant un élégant cordon circulaire. Son parapet est d'un beau poli et d'une extrême délicatesse de travail.

Ce phare a huit étages, éclairés par huit ouvertures rectangles, placées régulièrement sur une ligne perpendiculaire, au côté du midi, et, au-dessous, est la porte d'entrée. Huit ou neuf autres ouvertures au nord, dans la même disposition, éclairaient l'escalier. Les appartements, sauf le dernier, sont, comme on le devine assez, demi-circulaires, et présentent successivement des magasins, une cuisine, d'où l'on sort de plain pied sur la première galerie, la chambre de l'inspecteur, les trois chambres des gardiens. Le dernier appartement, n'étant pas rétréci par l'escalier, est d'une forme tout-à-fait ronde. Sa fenêtre donne entrée de plain pied dans la dernière galerie. Il est revêtu de marbre dans tout son concours, et son parquet est une mosaïque en marbre. L'escalier de granit a cessé avant d'y arriver, et a fait place à un léger escalier de fonte.

Au-dessus de cette pièce est établie une double lanterne : l'une extérieure, posée sur le pourtour du sommet de la muraille et composée d'immenses feuilles de verre d'environ quatre lignes d'épaisseur, jointes par de petits châssis de bronze. Elle forme une enceinte polygone de dix pieds de diamètre et de vingt-trois pieds de hauteur. Sur son dôme s'élève un paratonnerre de huit pieds, dont le conducteur, en fil de laiton cordé, descend du côté nord. On a peine à comprendre comment un si fragile édifice puisse, dans cette haute région, résister à la violence des tempêtes. Tout l'intérieur en est revêtu de rideaux, tant pour écarter l'ardeur du soleil, que pour préserver de ses atteintes la lanterne intérieure qui pourrait en être endommagée.

Cette lanterne intérieure est un vaste globe composé de milliers de prismes triangulaires et autres morceaux de verre, superposés et rangés en divers compartiments, assujétis par de petits châssis de bronze, qui ont quelque ressemblance aux degrés de longitude tracés sur un planisphère. Dans la partie supérieure, sont une multitude de petites glaces horizontales, et au milieu un quinquet dont la lumière, grossie et réflétiée par cette multitude infinie de prismes et de glaces, paraît au dehors un grand feu. Ici le feu n'est point tournant mais fixe. Il y a un espace pour circuler librement autour de cette lanterne. Lorsque de là, tirant les rideaux, on regarde autour de soi, on aperçoit au nord l'immense étendue des mers ; au sud-est, l'île de Bréhat et les côtes de Ploubazlanec ; au sud, Lanmodez et Pleubian ; au sud-ouest, les deux tours de Tréguier ; et à l'ouest, les Sept-Isles et les côtes de Ferros-Guirec. Si on regarde au-dessous de soi, on voit un abîme où les flots s'agitent avec un tumulte menaçant.

Pour entrer dans le phare, il faut d'abord, à l'extérieur, monter une échelle de vingt degrés, dont le premier et le dernier sont en granit ; les dix-huit autres sont des échelons de bronze. On se trouve alors en face d'une porte hérissée de clous de bronze à tête saillante. On dirait une porte de prison, tant elle est massive et garnie de métal ; et ce n'est pas sans raison, car déjà des lames audacieuses sont allées jusque-là enfoncer deux portes provisoires. Derrière cette porte, sont d'énormes verroux carrés que font jouer des manivelles à roues ; et nous faisons remarquer ici

que, dans les montures, serrures, garnitures de portes et autres objets, tout est en cuivre ou en bronze, pour obvier aux inconvénients de l'oxidation. En quittant la porte, on se trouve dans le corridor et presque aussitôt sur le premier degré de l'escalier. De là, si on détourne la tête, on voit sur une pierre au fond du corridor l'inscription suivante : *Cet édifice a été commencé en mil huit cent trente-six, et fini en mil huit cent trente-neuf, LOUIS-PHILIPPE 1er régnant.* Une chose digne de remarque, c'est que, pour une construction si élevée, si difficile, où tant de bras ont été employés, sur un étroit rocher tout rempli d'incisions larges et profondes, il n'est arrivé aucun accident fâcheux, si ce n'est qu'un ouvrier, par une grossière imprudence, s'est vu emporter trois doigts d'une main.

L'escalier de l'intérieur contient deux cent vingt-un degrés en granit et vingt-trois en fonte. Si l'on y joint les vingt qu'il faut monter pour arriver à la porte, on aura un total de deux cent soixante-quatre. La hauteur de l'édifice jusqu'au sommet de la muraille est de cent cinquante-deux pieds. En y ajoutant les vingt-trois de la lanterne et les huit du paratonnerre, on arrivera à cent quatre-vingt-trois pieds d'élévation. Si on demande combien a coûté un pareil travail, on répond : *un million.* Quant à la lanterne, je tiens de l'ingénieur-mécanicien qu'elle est évaluée à quarante mille francs.

L'abbé URVOY.

NOTRE-DAME DE GRACES,

PRÈS GUINGAMP.

Si vous aimez, en architecture, le beau, le hardi, avec quelque mélange de bizarre, ornant un site délicieux, qu'embellissent encore des souvenirs de tous les âges, allez, par une belle matinée, visiter l'église de **Grâces**, près Guingamp.

Allez vite, pour trouver entière la dernière des aigrettes qui couronnaient le faite de ses chapelles ; allez, avant que le temps n'ait enlevé ses quatre clochetons festonnés, au colonnettes lé-

gères, sur lesquelles ils paraissent soutenus par les seules lois de l'équilibre. Bientôt, d'ailleurs, le clocher principal qui apparaîtrait si gracieusement au milieu des autres, comme une mère au milieu de sa jeune famille, aura perdu les restes de sa croix de fer ; déjà, il incline visiblement sa tête élégante, battue par tant d'orages.

Notre-Dame de Grâces est un monument du 16^e siècle. Commencé en 1506, il fut terminé en 1521. Il est dû en grande partie à la munificence de **Guy, comte de Guingamp**, fils de **Jean III duc de Bretagne**. — Il fut d'abord une chapelle dédiée à la Vierge, qui reçut le dépôt d'une portion de la Vraie-Croix, et devint, dès son origine, le but d'un nombreux pèlerinage. Enrichi par les dons des seigneurs et les offrandes des pèlerins, il avait une magnifique et nombreuse argenterie, un jeu de quatre cloches, rares pour la beauté et le son.

En 16.., il fut donné aux Cordeliers de Guingamp, dont le couvent avait été détruit dans les guerres dernières ; il devint leur église conventuelle et l'orgueil de l'ordre de Saint-François. Ces religieux y apportèrent avec eux le corps de Charles de Blois, tué à la Bataille d'Auray, le 29 septembre 1364, dont les restes y reposent encore aujourd'hui.

Comme les autres monuments religieux, il perdit beaucoup dans les orages de la révolution ; et, lorsqu'à la voix d'un grand homme, l'ordre et la paix succédèrent à une longue tourmente, et que l'église de France se releva de ses sanglants débris, il devint, sous le seul nom de **Grâces**, le chef-lieu d'une commune nouvelle, formée de l'ancienne paroisse de **Saint-Michel-lez-Guingamp** et de quelques parties détachées de Plouisy.

Il est placé sur le versant occidental du bassin du **Trieux**, à peu près à la moitié de sa hauteur, à une demie lieue et à une grande élévation au-dessus de Guingamp qui baigne ses pieds

dans cette rivière. Des bords du **Trieux**, cette ville s'élève en amphithéâtre avec le versant oriental du même bassin et semble poser avec complaisance et pour se laisser admirer, devant l'observateur placé sur la plate-forme de la tour de **Grâces**.

Comme elle s'encadre gracieusement dans cet immense et magnifique paysage qui lui donne et en reçoit une beauté nouvelle ! Un étranger devinerait-il, dans cette ville si coquette et si jolie, **Guingamp la guerrière** qui paya de son sang les plus larges et les plus glorieuses libertés ?

Et dans ce paysage riche, frais et accidenté, émaillé de riantes maisons de campagne aux verts bosquets, les lieux célèbres par tant de combats, et, comme **Guingamp**, riches de souvenirs ?

Voyez-vous, entre l'orient et le septentrion, ce château qui apparaît entouré de chênes séculaires ? c'est **Ménéhorre**, fière de son ancien titre de comté. — Sur la rive opposée du **Trieux**, aux lieux où cette rivière disparaît à vos regards, s'élevait jadis la forte demeure des vaillants barons d'**Acigné**, vieux et illustre nom, qui ne vit plus que dans l'histoire. Cette forteresse a disparu sans presque laisser de traces ; mais, regardez vers le septentrion, tout contre le clocher de **Plouisy** ; voilà le château moderne qui le remplaça. La masse des édifices de ce nouveau **Rostrenen-Kernabat** prouve la puissance de ses fondateurs, puissance morte comme eux.

Entre le septentrion et l'occident, vous apercevez ce mamelon blanchâtre qui se perd dans la nue ; c'est le sommet de **Méné-bré**, un des points les plus élevés de la Bretagne et la demeure du barde **Guinclan**. Le nom du poète grandit en traversant les siècles. Il vivra encore, quand celui des princes et des grands sera perdu dans l'oubli. Il est immortel comme la patrie et la liberté qu'il chanta dans des hymnes dignes d'elle.

Mais, si la reconnaissance des hommes récompense le génie et

les bienfaits envers l'humanité par une gloire impérissable, leur juste vengeance flétrit les grands coupables d'un opprobre éternel.

C'est pour la vouer à l'exécration des siècles à venir qu'ils ont conservé la mémoire du prince **Commore**, dont le château redouté était sis au lieu qui porte encore aujourd'hui son nom, tout près de cette même montagne du **Mené-Bré**.

Le récit que nous appelons le conte de Barbe-Bleue, récit qui fit frissonner notre enfance, n'est que son histoire dépouillée de ce qu'elle a de plus odieux. Le fraticide **Canao** ou **Commore**, le maudit (**Commore ar Miliguet**), teint du sang de son frère et prodigue de celui de son peuple, fût un lâche scélérat qui, soit par jalousie, libertinage ou férocité, empoisonna ou assassina plusieurs jeunes et belles femmes qu'il avait épousées successivement et malgré elles.

**Depuis ce temps maudit, les filles du village,
De ces lieux désolés ont fui l'aspect sauvage.
On ne va plus danser sous l'antique couvert,
De Commore à jamais le bocage est désert.**

**Errant près de ces lieux, le voyageur sensible,
Souvent par des soupirs troubla l'écho paisible.
De ces jeunes beautés déplora les malheurs,
Fixa Commore, et répandit des pleurs.**

Tournez maintenant vos regards vers l'orient. Près de ces bois fut **Avaugour**. C'était, il y a bien longtemps, un petit rendez-vous de chasse, dont le nom fut adopté par ses maîtres et par eux porté au plus haut degré d'honneur, de puissance et de gloire. Aujourd'hui quelques ruines indiquent sa place. Ainsi passe la puissance de ce monde.

Vers le midi, voilà le **Bois de la Roche** qui rappelle du Lis-

couët, un chef vaillant des forces royalistes au temps de la ligue ? la forêt aux merveilles, la fameuse **Broceliande** couronne ces lointaines montagnes où finit l'horison.

Tout près d'ici, voici l'abbaye de **Sainte-Croix**, qui date du temps des croisades ; plus près encore, **St-Michel**, la puissante châtellenie qui rappelle le nom, à jamais célèbre dans les deux mondes, de **Lafayette** qui la recueillit dans l'héritage de ses pères.

Arrêtons-nous ici, car pourrions-nous, sans fatiguer le lecteur, évoquer tous les souvenirs qui s'attachent aux lieux qui passent tour à tour sous nos regards, ou plutôt bornons-nous à ceux que notre sujet ne nous permet pas d'oublier.

Là, sous nos pieds, git une grande ruine, Ch. de Blois qui par 18 batailles rangées et 23 ans de combats, acquit une déplorable célébrité ; car elle causa à notre patrie des maux inouis et fit couler des torrents du plus pur sang breton, versé en grande partie (triste et douloureux souvenir !) par des mains bretonnes.

De la plate-forme élevée où nous sommes placés, nous pouvons examiner à loisir la forme de la basilique, dernière demeure de ce prince.

Au côté droit d'une nef formant un carré très allongé, règnent quatre chapelles qui s'en partagent également la longueur et lui forment un seul bas côté. A l'occident de ces bâtiments, s'unit à eux une tour composée de deux parties distinctes. La première est la tour proprement dite, de forme carrée, consolidée par des contre-forts, haute d'environ 55 pieds. Elle est terminée par une plate-forme entourée d'une balustrade en pierres découpées à jour. Du centre de cette plate-forme s'élance un clocher conique, à huit pans, orné de fenêtres élégantes. Sa hauteur est d'environ 30 pieds, y compris le bourre-

let qui sert de base à une croix de fer. Quatre clochetons de même forme, mais à 6 pans, et d'une hauteur de 15 pieds, s'élèvent à l'entour. Entr'eux sont quatre dais de pierre de 7 à 8 pieds de hauteur, supportés comme eux, d'un côté par le clocher principal, de l'autre par d'élégantes colonnettes ; il est difficile de faire, en pierre, quelque chose d'aussi léger et d'aussi gracieux.

Quittons maintenant notre position aérienne, pour examiner les ornements extérieurs du monument.

L'édifice entier est en pierre de taille à vives et pures arêtes. Des sculptures saillantes en décorent les pignons dont le sommet se couronne d'une aigrette à trois flottants ; des niches à cloches, veuves de leurs statues, décorent les faces des chapelles et de la tour. Les jets-d'eau figurent un cordelier, des crocodiles et des dragons ailés. Les fenêtres, en ogive, sont divisées par des ornements en pierre ; leurs vitraux en verres coloriés ont beaucoup souffert.

Remarquez, sous la grande fenêtre du chœur, cette jolie fontaine à niche, où sourd une eau d'une admirable pureté.

Est-ce une réminiscence des fontaines sacrées, ou bien est-elle due au désir de montrer, sortant de son temple, l'un des dons les plus précieux que Dieu fit à l'homme ?

Autour de la porte principale tournent quatre rangs de cordons, entre chacun desquels serpente une double vigne demi-saillante, dont le pied est recouvert par des lièvres, renards, chiens et grenouilles. Deux autres portes sont semblables, mais seulement à deux rangs de cordons.

Entrons maintenant dans l'église par la porte principale, sise dans la tour.

Devant nous est la nef, séparée par une colonnade élégante, de son bas côté, formé par les chapelles. Au fond, vers l'orient,

est placé le grand autel ; sur la même ligne, un second, dans le bas côté ; entr'eux deux, une colonne tronquée supportant la châsse de Charles de Blois.

Au plus haut de chaque des fenêtres sont les armes de Bretagne ; dans l'une d'elles, elles sont entourées de quatre hermines blanches portant sur leurs colliers *à ma vie*, abrégé du fameux *potius mori quam fœdari*, devise sublime et justifiée par notre loyale et belliqueuse Armorique.

Des têtes de crocodiles sortant des murs soutiennent dans leurs gueules les poutres sculptées. Sur les poutrelles qui règnent le long des lambris, saillissent en bosse, des sujets variés dont l'originalité mérite ici une place.

Dans la nef, près du chœur, voyez d'abord ce combat entre des licornes et des dragons ailés ; ces deux chasses au cerf et au lièvre qui fuient, le bois et les oreilles couchés.

Plus loin, une scène bachique, dans laquelle un homme soutire le vin d'un tonneau, d'autres emportent les bouteilles remplies, tandis que dans un coin un curieux déguste la liqueur.

Plus loin encore, un joueur de biniou, les joues et l'instrument gonflés, près de figures dans des poses grotesques. Dans le bas-côté, remarquez d'abord ces vignes très saillantes à fruits et à feuilles bizarres, puis cette écriture d'un gothique élégant, vous donnant les dates de la fondation et de l'achèvement de l'édifice ; ces têtes grotesques et grimaçantes ; ces anges supportant l'écusson de Bretagne, et enfin ces coqs, s'aidant de leurs becs et de leurs pieds, pour dépouiller vif un renard faisant triste figure. Ces scènes bizarres sont précieuses par leur exécution soignée et surtout parce qu'elles sont le naïf emblème des idées de cette lointaine époque. — Telle est aujourd'hui Notre-Dame-de-Grâces. Puisse-t-elle du moins conserver ce qui lui reste ; mais de prompts secours peuvent seuls conjurer les pertes dont elle est menacée. JOLY, juge.

LA TOUR DE LORIENT.

La tour de Lorient est une colonne blanche, toute en pierres, qui s'élève comme un géant dans l'enceinte du port et à l'aspect d'un pilier corinthien. Sa base est assise sur une éminence à 60 pieds au-dessus des plus hautes mers et à 75 pieds au-dessus des basses mers d'équinoxe. La première construction de ce monument remonte précisément à un siècle. La compagnie des Indes, qui venait de faire de Lorient le dépôt général de ses marchandises, jeta les fondements de la tour en 1737, dans le but d'en faire un phare, ou simplement pour avoir un point qui permit de découvrir au loin la mer. On lui donna une forme ronde de vingt-sept pieds de diamètre à la base, et dix étages de onze pieds chacun, c'est-à-dire, cent-dix pieds d'élévation. On fit l'escalier et tout l'intérieur en bois ; l'enveloppe seule fut en pierres. L'ouvrage fut terminé, en 1738 ; mais au lieu d'y placer un fanal pour guider les navires, comme on en avait eu d'abord l'idée, on y établit une horloge et une cloche pour le service de la compagnie.

Treize ans après cette construction, en 1751, le tonnerre tomba sur la tour, alors qu'elle était remplie de matières inflammables, disposées pour un feu d'artifice qui devait avoir lieu le lendemain. L'intérieur du monument fut brûlé et la partie supérieure des murailles s'écroula.

On repara, autant qu'on le put, les dégradations causées par cette catastrophe ; mais ce n'était pas l'unique événement de ce

genre que devait éprouver la tour de Lorient, la foudre l'endommagea encore en 1782, et deux ans plus tard, en 1784, elle la frappa de nouveau pour la détruire presque entièrement : 56 pieds de muraille furent renversés du sommet vers la base. On abattit alors ce qui restait encore, et une nouvelle tour, plus élégante et plus solide, remplaça l'ancienne : c'est celle qui existe aujourd'hui.

Cette tour fut achevée vers la fin de l'année 1786. Elle est ronde, bâtie en pierres et a cent-quinze pieds de hauteur, sur une base de vingt-cinq pieds de diamètre. On y monte par un escalier en spirale, pratiqué au centre du monument et éclairé par 24 ouvertures placées de distance en distance et disposées dans la direction des quatre points cardinaux. Le sommet de la colonne est couronné par une plate-forme à corniche de vingt-six pieds de diamètre, garnie d'une balustrade en fer. Sur cette plate-forme étaient autrefois deux paratonnerres, l'un placé verticalement, l'autre établi dans une position horizontale ; aujourd'hui il n'y reste plus qu'un vieux mât de trente pieds de longueur, au bout du quel flotte le drapeau national.

Du sommet de la tour on jouit d'un panorama admirable, et par la variété infinie des objets qu'il présente, et par l'étendue de la surface qui se déroule pittoresquement de toutes parts. On a à ses pieds les magasins du port, ses arsenaux, ses chantiers, ses vaisseaux ; on plane en quelque sorte sur Lorient, cette ville de nos jours si régulière, et qui, en 1689, lorsque madame de Sévigné eut la curiosité de la voir, ne se composait encore que d'un amas de baraques, à l'extrémité d'une lande, sur la rive droite de l'embouchure du Scorff. D'un côté sont les campagnes de Kimperlé, des bois, des hameaux, des villages et la tour de l'église de Plœmeur, au-delà de laquelle on aperçoit la mer et l'archipel orageux des Glénans ; de l'autre, on voit les eaux bleuâtres du Blavet, sortant du fond d'une colline, puis le

clocher pyramidal d'Hennebont, Hennebont, la ville héroïque, si célèbre dans les fastes militaires de Bretagne, par plusieurs sièges remarquables, et surtout par la courageuse résistance que Jeanne de Flandre, comtesse de Montfort, y opposa à l'armée de Charles de Blois, compétiteur de son mari à la couronne ducal. Vers la mer la perspective s'agrandit, s'anime, se varie encore; la vue plonge jusqu'à Belle-Isle, et découvre la pointe vaporeuse de Quiberon; le vaste étang de Belzapparaît aux regards avec ses eaux brillantes, et l'œil, fatigué des distances, vient se reposer sur le Port-Louis et le massif de hauts arbres qui semble lier la ville à la citadelle. Devant soi elle est la baie de Lorient, l'îlot Saint-Michel avec son blanc lazaret, la prairie de Nases que chaque marée couvre de ses flots, puis la sombre île de Groix, puis enfin l'immense étendue de l'océan qui limite l'horizon à cet endroit même où le teint verdâtre des eaux paraît se confondre avec l'azur du ciel. Ce magnifique tableau, où la terre et la mer se déploient à perte de vue, est le point d'optique le plus admirable peut-être de tout le littoral breton.

NOTICE

Sur **LEXOBIE** ou **LEXOVIE** (Coz Yeaudet,)

Près Lannion (Côtes-du-Nord).

Une foule de documents historiques nous apprennent que, dans les temps anciens, il existait, en Basse-Bretagne, un grand nombre de cités florissantes. Telles furent les villes d'*Ys*, d'*Occismor* et de *Tolente*; telle fut aussi celle dont nous allons faire le sujet de cet article, parce qu'elle est plus digne, croyons-nous, de fixer l'intérêt des Bretons.

Suivant les vieilles traditions bretonnes et plusieurs écrivains érudits, entre autres, le P. Dupaz, l'archidiacre Calloet, Ogée, Bouchart et l'historien J. Chenu, etc., la commune de Ploulec'h, arrondissement de Lannion, possédait autrefois une ville considérable qu'on appelait alors *Lexobie* ou *Lexovie* et qu'on nomma plus tard *Coz-Yeaudet* ou *Coz-Gueodet*. Cette ville antique était située à l'embouchure de la rivière du Léguer, à l'ouest de Lannion. On y voit encore des vestiges qui peuvent indiquer avec certitude le lieu qu'elle occupait jadis.

Nombre de savants prétendent, malgré l'opinion contraire de M. Danville, que c'est des habitants de cette vieille cité que César, Strabon et Pline font mention dans les passages suivants de leurs ouvrages : *Q. Titurium Sabinum in Unellos, Curiosolitas Lexoviosque (Cæsar) mittit (Lib, 3 C. 11.). Descendunt in Oceanum et Lexovios et Yadetos, undè in Britanniam diurno brevior est cursus (Strabon). Lugdunensis Gallia habet Lexovios, Ossimos, Venetes, etc., (Pline.)*

Il serait inutile de citer ici tous les autres écrivains qui ont parlé des *Lexoviens* : car l'existence passée de ce peuple paraît assez certaine pour n'être pas contestée. Mais *Lexobie*, capitale de ces vieux armoricains, a-t-elle été ville épiscopale, avant l'érection de l'évêché de Tréguier ? C'est un point sur lequel les historiens ne sont pas d'accord. La plupart, cependant, soutiennent l'affirmative ; quelques-uns la négative. Mais l'opinion de ces derniers n'étant point fondée sur des raisons assez convaincantes, nous pensons qu'on est en droit de la rejeter et d'embrasser le sentiment contraire. D'ailleurs, la tradition invariable du pays est, sur un point de cette nature, comme le dit bien le Père Longueval, d'un plus grand poids que les décisions sans preuves de quelques savants.

L'archidiacre Conradus a dit, dans ses ouvrages, que le 1^{er} évêque qui gouverna *Lexobie*, se nommait Drennalus ; que ce saint prélat, brûlant de zèle pour le salut des âmes, passa de la Grande-Bretagne dans notre vieille Armorique ; qu'il aborda au port Liogan, qui était situé entre le Conquet et Saint-Mathieu, et qu'il se rendit ensuite dans la ville de Morlaix (*quondàm Julia*), dont il convertit les habitants au christianisme. Ce même archidiacre ajoute que le charitable évêque, encouragé par ces heureux succès, et voulant faire de nouvelles conquêtes spirituelles, se transporta dans la ville de *Lexobie* dont les habi-

tants lui firent un si bon accueil qu'il résolut d'y établir son siège épiscopal. *Drennal è majori Britannia veniens, Christi fidem prædica- vit, postea Lexobia præsul effectus* (Conrad). Ceci se passait à l'époque où vivait saint Clair, évêque de Nantes, avec lequel Drennalus fut en relation. Drennalus gouverna l'évêché de Lexobie pendant 18 ans, et eut pour successeur le saint homme Congalus qui ne siégea que six ans.

Enfin, suivant plusieurs historiens, le siège de Lexobie a été occupé par un grand nombre d'évêques que l'autorité civile pouvait bien alors ne considérer que comme évêques régionnaires, car il paraît certain qu'aucun souverain n'a fondé un évêché fixe à Lexobie. Il existe d'anciens documents qui font mention de ces prélats. *Asserit Argentæns, dit la Gallia christiana, inscribi præsulem Lexobiensem in veteribus documentis*. Le plus connu de tous ces évêques, eu égard à l'éminence de ses vertus, fut le célèbre saint Tugdual. Tugdual était fils de sainte Pompée et de Hoël 1er, roi de la Petite-Bretagne. Ce prince et sa famille, ayant été chassés par Clovis, se réfugièrent auprès du roi Artur, dans la Grande-Bretagne, au pays de Galles. Après y avoir passé quelques années, ils franchirent de nouveau la mer et revinrent dans la Petite-Bretagne. Tugdual embrassa l'état ecclésiastique et parcourut une partie des états de son père, annonçant partout la parole du Dieu des chrétiens. Il s'arrêta enfin dans la vallée de Trécor (Tréguer, Lan-Dre-guer), où il bâtit un monastère dont il devint abbé. A la mort de Tiri-dran, évêque de Lexobie, il fut choisi pour succéder à ce prélat ; *ipso- que, dit l'ancien Propre de Tréguier, Childeberto annuente, sivit se in episcopum consecrari urbis Lexovii, jam olim ad ostium Legueri sitæ, haud procùt Landuno*. Alors il quitta le Val-Trécor et ses frères, pour aller habiter la ville épiscopale. Quelque temps après, il y fut visité par saint Maudez, ainsi que l'atteste le passage suivant de l'ancien bréviaire de Léon : *Lexobium advenit, ubi sancto Tugdualo, loci tunc episcopo, benignissimè acceptus est, etc.*

Cependant son amour pour la solitude et son affection pour ses religieux le rappelaient souvent à son monastère de Trécor ; *ut à susceptis, disent ses actes, in ovibus pascendis laboribus reficeretur, sapiùs adibat Trecorense monasterium, ubi liberius rerum cælestium meditationi vacaret*. Les habitants des environs, charmés de ce que le saint prélat faisait ses délices de vivre au milieu d'eux, prirent de là occasion de l'appeler *évêque de Tréguier*, et c'est sous ce titre qu'il est le plus con-

nu. Ce fut aussi dans son monastère de Tréguier que, chargé d'années et de mérite, il rendit son âme à Dieu, après un pontificat fort long, l'an 564, suivant l'abbé Déric; l'an 592, suivant le P. Albert. Après la mort de ce vertueux pontife, saint Ruelin, son disciple, occupa le siège de *Lexobis*, sous le nom d'*évêque de Tréguier*, comme son prédécesseur; car cette dénomination avait prévalu depuis saint Tugdual.

Enfin, l'évêché de *Lexobis* subsista, dit-on, jusqu'à l'an 836. A cette époque, un général danois, nommé Hasting, vint débarquer avec une flotte à l'embouchure de la rivière du Léguer, et assiégea la ville épiscopale. Un poète breton parle du siège de cette ville de la manière suivante :

Hasteing a deuas gant Mstri
Deus a Danemark da Lexobi,

Hag en deus hi assieget
Gant pevar mil a soudardet.

Après plusieurs assauts inutiles, le barbare danois, désespérant de prendre la ville de force, menaça d'y mettre le feu. A cette nouvelle, la frayeur s'empara des Lexobiens; ils s'assemblent et délibèrent sur le parti qu'il convient de prendre dans une telle extrémité. Il fut décidé que, pour sauver la ville des horreurs de l'incendie, il fallait recevoir les ennemis à des conditions dont la teneur ne nous est pas connue. Aussitôt un habitant sort de la ville, et va trouver Hasting pour lui faire part de la résolution que les Lexobiens venaient de prendre. Le danois souscrit aux conditions qu'on lui propose, et promet d'y être fidèle en tout point. Les portes de la ville s'ouvrent, et les ennemis s'y jettent en foule. Aussitôt le perfide Hasting donne ordre de massacrer le clergé et de passer tous les habitants au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Après ces cruelles exécutions, le danois livre la ville au pillage et aux flammes. *Urbs verò Lexoriorum diruta fuit à Danis et penitus soto excisa* (Gall. christ.). Govaranus, alors évêque de Lexobis, trouva le moyen de se sauver, et se refugia à Chartres, emportant avec lui les reliques de son église et la portion de celles de saint Tugdual que possédait sa cathédrale.

Telle fut la fin déplorable de cette ville antique et de son évêché. Une chapelle a été construite sur ses ruines, sous l'invocation de Notre-Dame-de-Coz-Yeaudet. On prétend que cette chapelle a été érigée pour rappeler la mémoire de l'ancienne cathédrale. Suivant un auteur érudit, c'est la plus ancienne chapelle qui ait été dédiée à la Sainte-Vierge

dans l'Armorique. Un poète a dit, au sujet de cette chapelle et de la ruine de Lexobie :

Elle a disparu, Vierge sainte ;	L'œil cherche en vain sur ces collines
Ton culte seul à subsisté.	Et Lexobie et ses remparts :
A la faux du temps ton enceinte	Lesoc sillonne des ruines ;
Malgré l'impie a résisté.	Ton temple brille à nos regards.

Cependant par suite de la destruction de Lexobie, le siège épiscopal vaqua quelques années, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement de Noménoé à la couronne de la Petite-Bretagne. Alors ce prince nomma Gratian, l'un de ses aumôniers, pour succéder à Govaranus, qui n'existait plus, et lui permit de transférer le siège de Lexobie à Tréguier, l'an 848, environ. *In hoc oppidum dissitum leucis quinque, translata fuisse volunt sedem episcopalem, deletâ veteris Lexoviorum civitate.* (Gall christ.). Voici ce que dit, au sujet de cette translation, le poète breton dont nous avons déjà cité quelques vers :

Gratian a c'houlennas neuse	Accordet voe dezan ar c'hraç;
Permission ous ar roue	Er gouënt Trecor e chommas,
Da chanch a blaç d'he escopti,	Pehini, herve ma lenner,
Pa voe distrujet Lexobi.	Voa commençamant Landreguer.

Dès lors on ne s'occupa plus de la malheureuse Lexobie. Victime du danois barbare, cette antique cité qui, la première dans l'Armorique, brisa ses idoles et chassa ses druides, se vit pour toujours ensevelie sous les débris de ses édifices. Le temps, qui détruit tout, n'en a laissé pour ainsi dire qu'un triste souvenir : seulement quelques fondations de murs et une espèce de caveau attestent encore que là fut l'infortunée Lexobie.

Brouster. .

MARIE DUHOX,

Ou la puissance du repentir.

Cette légende bretonne est une petite tragédie, conforme à la recommandation du législateur de notre Parnasse :

Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin répondent au milieu...

DÉBUT.

Après un prologue où l'auteur appelle les curieux à son récit nouveau, sur un ton lugubre et plein de choses étranges, la 1^{re} scène commence. C'est un monologue de l'héroïne. Jeune, née dans les champs, élève d'une mère pieuse, elle a sans doute toutes les vertus des plus sages bergères. Avec quelle surprise ne l'entendez-vous pas déclarer ses nombreux et horribles forfaits ! « Je n'avais que 15 ans, lorsque je perdis celle dont j'ai reçu le jour. J'oubliai ses leçons salutaires et ses bons exemples, jusqu'à donner la vie et la mort à sept frères ! Où sont les débris des tendres victimes ? Le toit paternel en couvre du foyer au seuil ; il y a des cadavres dehors comme dedans, le fumier de la cour et le jardin sont aussi des sépulcres !

2^e Scène. — Lorsqu'elle achève en frémissant l'épouvantable énumération, son complice vaincu par le remords, se traîne à ses pieds, pour dire : Toi, cours recouvrer l'innocence et la paix à Burtulet ; mais moi, je suis damné !! et il disparaît comme emporté par un démon.

MILIEU.

1^{re} Scène. — Marie entre dans l'église désignée : 7 tribunaux sont ouverts, elle se présente à tous : tous la repoussent. Personne ne veut se charger de la grande pécheresse. Saisie d'épouvante, peut-être de désespoir, elle sort, en pleurant.

2^e Scène. — M. Ros la rencontre. — Où allez-vous, ma pauvre Marie ? N'osant lever les yeux, l'infortunée répond : Je ne sais ! Que devenir ? L'univers me rejette, et elle raconte les sept refus qui l'ont accablée. — Venez, dit le ministre de la miséricorde, venez : moi je ne vous rejeterai pas.

3^e Scène. — Ici vient l'aveu d'un cœur contrit et humilié. Souvent l'homme de Dieu demande une halte, pour essuyer son visage inondé de sueur, tant les révélations sont affreuses

et accablantes ! Une expiation de sept ans est infligée, et Marie va l'accomplir.

FIN.

1^{re} Scène. — M. Ros chez Duhoux. — « Père, qu'as-tu fait de ta fille ? » Le vieux coupable se croit découvert, hésite et parvient à dire que, depuis la retraite de Burtulet, on ne l'a point revue. — **Cherchons**, reprend le médecin des âmes.

2^e Scène. — On lève le couvercle d'un antique et vaste bahut qui servait de grenier ; et, dans l'obscur enceinte, on aperçoit la pénitente, flétrie comme l'intérieur d'une noix cueillie depuis longtemps....

3^e Scène. — Elle n'a plus qu'un souffle ; le prêtre se hâte de l'entendre pour la dernière fois, tend la main sur sa tête mourante et la reconcilie.

4^e Scène. — Voilà les dépouilles de la récluse... L'étroite bierre qui les contient est exposée sur le mur du cimetière, entre la terre sainte et la terre profane, devant une assistance considérable. Aux coins du cercueil sont venus se placer quatre habitants des airs : deux corbeaux et deux colombes. Les animaux noirs tirent la châsse en dehors et des voix sinistres crient : elle et son guide sont perdus ! Soudain les oiseaux blancs la poussent au champ du repos. Marie et M. Ros sont sauvés !

Ici la toile tombe et l'on nous abandonne à nos réflexions.

Je n'offre que le fond de cette histoire dramatique que j'ai entendu chanter à Callac, en septembre dernier. Le breton exprime tout avec une énergie et une naïveté qu'on n'ose rendre en Français.

DE GARABY, Chan.



L'ILE DE SEIN. (*)

Sur la côte de Bretagne, en suivant le prolongement de la pointe du Raz, dont autrefois elle faisait partie, vous découvrez l'île de Sein, une des plus célèbres dans les temps reculés.

(*) Les îles de Sein, Molènes, Ouëssant et Beniguet, qui forment un petit archipel, ont dû être beaucoup plus considérables qu'elles ne le sont aujourd'hui.

La chaîne de rochers, nommée *chaussée de Sein*, s'étend à sept lieues au large, comme un témoignage du grand cataclysme qui a englouti une partie de l'île de ce nom, et changé la configuration des côtes de la Bretagne. Les rochers de Sein, de Penmarch, les Glénans, les Triagons, ces milliers d'écueils qui bordent nos côtes, sont incontestablement les squelettes du littoral armoricain, envahi par l'Océan et dont les parties terreuses ont été enlevées par les eaux. On connaît la submersion de la forêt de Scicy, près Dol, qui disparut dans le grand cataclysme de 709, sur une étendue de 8 lieues. On trouve encore dans les marais qui l'ont remplacée, et près de Saint-Suliac, Saint-Enogat, Saint-Briac, etc. des arbres entiers enfouis, chênes, hêtres, bouleaux, etc. Dans la baie des Rosaires, près Saint-Brieuc, existe aussi une forêt sous-marine, signalée par M. Le Maout, père; enfin, en dehors du havre de Morlaix, et dans la baie de Saint-Michel-en-Grève, M. de la Fruglaye, a également découvert une forêt enfouie sous les eaux.

Depuis 709, d'autres irrutions de la mer ont eu lieu sur notre littoral. Aux environs de Dol, le village de Bourgneuf a été englouti vers le 15^e siècle; puis Mauny et Feuillette ont disparu de la carte; en 1630, Paluel, et on l'avait déjà oublié, lorsqu'à la suite d'un violent ouragan, en janvier 1735, une partie de ses ruines revit le jour.

En 1172, la mer inonda une partie du territoire de Saint-Pol-de-Léon; mais elle ne tarda pas à rentrer dans ses limites. En 1669, les dunes mobiles des sables de Santec, menacèrent aussi Saint-Pol. Elles envahirent 500 journaux de terrain, l'église de Tréménéac et le manoir de Brigné. Buffon rend compte de cet événement qui fixa l'attention des états de Bretagne.

(Ol. Le Gall.)

Elle fut un lieu de féerie, un séjour de nymphes, de dryades ; mais ce qui la distinguait jadis plus particulièrement, c'est qu'elle possédait un fameux collège de **Druidesses**. Il y avait même un oracle d'une divinité gauloise qui les obligeait à y conserver le nombre neuf, et à garder une virginité perpétuelle.

Les Gaulois croyaient qu'animées d'un génie particulier, ces prêtresses pouvaient prendre la forme de toute espèce d'animaux, guérir les maladies les plus invétérées et prédire l'avenir.

Le profane assez hardi pour aborder leur île s'en voyait repoussé par la foudre et les éclairs, par des spectres armés de flammes, par des bruits de cymbales retentissantes et par des hurlements épouvantables.

Les rois, les empereurs venaient souvent interroger leur science. Cependant elles ne pouvaient exercer leur art que pour les navigateurs qui se mettaient en mer, dans le but de les consulter.

Sans doute, au retour de leurs longs voyages, les navigateurs reconnaissants comblaient de présents les prêtresses, et alors l'île de Sein, brillante et animée, n'était pas, comme aujourd'hui, une plage de sable entièrement dépouillée.

On prétend aussi avoir retrouvé, dans les traditions de l'île, qu'elle fut le lieu de la naissance de l'enchanteur Merlin, si célèbre à la cour du roi Arthur, dans les romans de la table ronde ; c'est le corps enchanté de ce même magicien qui rendait des oracles sous le règne de Charlemagne.

Tels sont les récits historiques, les fables qui donnent à l'île de Sein sa célébrité ; son état réel, aujourd'hui, est fort éloigné de toutes ces merveilles.

Ces terres sont entièrement dépouillées, on n'y voit pas même une ronce ; quelques fougères, quelques bouquets de

lande, sont les seules productions naturelles de l'île. Cependant un pied d'arbre y est connu, il appartient au recteur (curé), qui en prend le plus grand soin; mais dès qu'il surpasse son mur, il est coupé, brûlé par le vent du Sud-Ouest.

Tous les hommes sont pêcheurs; les femmes, comme à l'île de Batz, cultivent la terre à la main; leurs maris ignorent quelquefois la place de leurs propriétés. Les partages se font entre elles, de bonne foi et sans jamais de querelles; leurs tabliers leur servent de mesures.

La plus grande simplicité préside aux mariages; après la cérémonie religieuse, on danse au chant: il n'existe pas même une musette chez ces insulaires.

Jamais on n'entendit parler, dans l'île de Sein, d'une fille coupable envers l'honneur: elle eut été lapidée sans pitié.

Le nombre des habitants s'élève environ à trois cent cinquante; on peut compter à peu près soixante maisons ou barraques et soixante vaches.

Les portes des maisons ne se ferment qu'aux approches de la tempête; des feux follets, des sifflements l'annoncent.

Quand on entendait ce murmure éloigné qui précède l'orage, les anciens s'écriaient: Fermons les portes.

Ecoutez les crierien, le tourbillon les suit.

Ces crierien sont les ombres, les ossements des naufragés qui demandent la sépulture, désespérés d'être depuis leur mort ballottés par les éléments.

Dans ces parages, les tempêtes sont affreuses et perpétuelles; il y règne une humidité continuelle et une éternelle mélancolie. Mais, quand le soleil est pur, on aperçoit de l'île de Sein une vue magnifique. En face, vous voyez la pointe du Raz, la côte de l'Idierne jusqu'à Penmarck, la pointe de Saint-Mathieu et les ansees variées de la terre de Crozon. Pas un vaisseau ne

sort de Brest sans être vu de cette île, les rochers prolongés de la pointe de l'ouest, le mouvement des navires à la voile dans le lointain, les changements subits de l'atmosphère, le lever, le coucher du soleil, spectacles toujours nouveaux, toujours sublimes, enchanteraient ici l'ami de la nature et de ses immenses tableaux.

Dans ce pays pauvre et tranquille, où les agitations du dehors ne se font jamais sentir, la vie se passe calme et pure.

A cinq heures, le soir, la cloche sonne, tout le monde se rend à l'église pour la prière; le recteur s'y trouve, et, entouré de son troupeau, il rend grâce à Dieu pour le jour passé, et il l'invoque pour le jour à venir.

Ce digne ministre du Seigneur, qui ne quitte jamais sa paroisse, en est le père et le chef. C'est lui qui sert de conseiller, et qui lève les difficultés, du reste bien rares parmi ses ouailles.

La médecine n'a pas encore pénétré dans cette demeure de la sobriété, de la sagesse et de la pauvreté.

Ces bons insulaires n'aiment point que des étrangers viennent s'établir dans leur île; ils sont d'ailleurs hospitaliers, vous reçoivent à bras ouverts, et se disputent la possession de ceux qui viennent les visiter. Tous volent au secours des naufragés, à quelque heure de la nuit que le canon fasse entendre un signal d'alarme. Les pilotes, dans leurs frêles embarcations, bravent les vents, le froid, la grêle, la tempête et la mort. Tous les habitants sont sur le rivage, et le malheureux qui se sauve à la nage est recueilli dans le meilleur lit; il est soigné, chauffé, nourri; ses effets lui sont rendus avec une probité scrupuleuse; car le sentiment de la pitié y est bien autrement connu et pratiqué que sur les côtes de la grande terre.

Aux habitants de l'île de Sein revient la gloire d'avoir sau-

vé un magnifique vaisseau de soixante-quatorze, faisant partie de l'escadre de Dorvilliers.

C'est encore eux qui rendirent ce signalé service au longre l'Ecureuil, et à une multitude de bâtiments de moindre importance, qui doivent leur salut à ces excellents pêcheurs, si religieux et si honnêtes. Leur respectable recteur est décoré de la croix de la légion-d'honneur, pour avoir souvent exposé sa vie en sauvant des naufragés. (*)

Il n'y a rien de plus effrayant que le passage entre le Raz et l'île de Sein : la moindre erreur, une fausse manœuvre vous précipite à jamais dans des gouffres, sur des rochers, sans aucun espoir de salut.

« Nul n'a passé le Raz, dit un proverbe, sans mal ni » frayeur ! »

Ce même proverbe ajoute :

« Qui ne gouverne pas sans erreur son vaisseau dans le Raz, » y périt infailliblement. »

De là cette légère augmentation à la prière ordinaire des matelots bretons :

« Va douë, va sicourit da dremen ar raz,

» Rac va lestr a zo bihan, hag ar mor a zo bras ! »

« Secourez-moi, mon Dieu, dans le passage du Raz ; car » mon navire est petit et votre mer est grande ! »

(*) Voici quelques uns des principaux sauvetages opérés par les habitants de cette île depuis 80 ans. En 1767, 500 hommes du vaisseau le *Magnifique* ; en 1783, la corvette l'*Etourdie*, montée par 150 hommes ; en 1793, la corvette la *Concorde* ; en 1794, le *Séduisant*, monté par 800 hommes ; en 1796, un navire Suédois ; en 1797, la corvette l'*Arrogante* ; en 1809, un navire espagnol ; en 1830, le *Lion*, navire belge, dont ils ne purent sauver que le capitaine ; *Bellissima*, brick anglais, etc.

Le *Suffisant*, de 74, et le *Brûle-Gueule*, de 20 canons, moins heureux, ont péri sur les rochers qui avoisinent l'île de Sein. (Ol. Le Gall.)

Sous **Louis-Quinze**, le duc d'**Aiguillon**, gouverneur de Bretagne, après avoir été visiter l'île de Sein, touché de son état de misère, offrit aux insulaires une habitation commode sur le continent, leur promettant tous les secours, toutes les ressources dont ils auraient besoin pour s'y établir ; ce fut en vain !

A l'idée de quitter leurs rochers, ils se mirent à verser de larmes, et c'est à genoux qu'ils demandèrent qu'on ne les arrachât point à leur misère et aux sables qui les avaient vus naître.

Le duc d'**Aiguillon**, attendri, fit faire une jetée dans la partie du Sud, elle servit à préserver les champs cultivés et les maisons, souvent inondés par les eaux.

Pour soulager leur profonde misère et pour augmenter une nourriture quelquefois insuffisante, ce même gouverneur fit distribuer tous les trois mois, aux habitants, cent cinquante quintaux de biscuits, trente quintaux de lard, et huit de légumes. Cette noble charité fut établie à perpétuité.

Depuis le duc d'**Aiguillon**, la population s'est augmentée, mais les secours sont malheureusement restés les mêmes.

M. S. A.

Concoret. — Eon de l'Estoile.

Concoret est situé dans l'arrondissement de Ploërmel, sur les confins de l'Ile-et-Vilaine. Ses habitants sont appelés **sorciers** par leurs voisins ; ils portent cette épithète depuis le XII^e siècle, parce qu'Eon de l'Estoile, leur compatriote, qui passait

pour magicien, exerça son art et son industrie dans un bois de cette commune.

Ce singulier personnage fut d'abord cénobite à Loudéac; mais des désagréments qu'il essuya de la part du supérieur du monastère le firent abandonner la vie monacale pour la vie errante ou le vagabondage. Il se livra à la recherche des secrets de la magie, puis il se fit, dit dom Morice, un système de religion plus digne de compassion que d'attention, s'il n'eût joint le brigandage à l'extravagance de ses dogmes. S'étant appliqué ces mots du symbole, **per Eum qui venturus est judicare vivos et mortuos**, il s'imagina que, par ce mot **eum**, qu'on prononçait alors **eon**, Dieu l'avait désigné dans le symbole même pour celui qui doit venir juger les vivants et les morts. Plein de cette bizarre idée, le voilà chef de secte et visionnaire exalté, courant comme un fou dans les campagnes et se croyant pétri d'un autre limon que les autres hommes. Il parcourut en inspiré l'ouest de la France, en imposa à la multitude par son audace à soutenir ses doctrines et la séduisit par son éloquence à débiter ses sottises.

Après une assez longue absence, il revint à Concoret suivi de nombreux prosélytes. Ses sectateurs étaient divisés par catégories à l'instar de la hiérarchie céleste : les **chérubins**, les **anges**, **archanges**; il avait donné à chacun de ses principaux disciples des noms des puissances spirituelles : l'un s'appelait la **Science**, l'autre le **Jugement**, celui-ci la **Terreur**, celui-là la **Sagesse**, etc.; personne n'était sans attributions spéciales, pour peu qu'il eût d'intelligence ou d'audace, et qu'il fût soumis passivement à son maître; car Eon, comme tous les despotes, n'aimait ni les raisonneurs ni la contradiction.

Là, dans l'antique forêt de Brocéliande, déjà si fameuse par les merveilles des fées et les prodiges de Merlin, il pratiquait, dit la tradition, la magie et les enchantements. Cet hérésiar-

que et ses sectateurs menaient une vie de cocagne à l'ombre des bois qu'avaient habités Viviane et sa victime. Leur table était toujours servie des mets les plus friands, de vins délicats, de fruits savoureux, qu'ils volaient çà et là dans les environs. Mais, choses bien plus surprenantes, d'exagérés chroniqueurs ont assuré que ces bandits possédaient des monceaux d'or et d'argent, étalés à leur porte comme un vain objet et mis à la discrétion de quiconque embrassait leurs doctrines.

Les contemporains d'Eon, fascinés par l'audace de son charlatanisme, en ont fait un personnage merveilleux. A les en croire, il parcourait les airs avec la rapidité d'un sylphe ; les distances étaient un jeu pour lui : il traversait les mers en une matinée, et les jeudis, qui étaient ses jours de voyage, il allait déjeuner en Angleterre, prêcher en Poitou, dîner en Gascogne et revenait le soir coucher en Bretagne.

Sévère pour l'étiquette, sa vanité lui eût fait préférer le supplice à l'oubli du décorum. Ce n'était qu'en cérémonie, et richement vêtu, qu'il se montrait au public et recevait les étrangers, sa politique étant d'éblouir par le faste. On prit de là occasion de dire qu'une auréole de lumière cachait son visage à l'œil des profanes, parce qu'il craignait que le regard du méchant ne souillât sa demi-divinité. Cependant on le peint lui-même méchant et très-inhumain ; c'était selon les chroniques du temps, une âme perfide, s'il en existât. Voici deux faits traditionnels qui prouvent sa cruauté. Un jour, il fait don d'un épervier à un gentilhomme de ses amis ; l'oiseau était un sorcier déguisé, qui saisit au poignet le malheureux hobereau et l'emporta sans qu'on le revit jamais. Une autre fois, il s'éprend d'une demoiselle de Moncontour ; la jeune fille résiste à ses séductions : une allouette, aux ordres d'Eon, la prend par les cheveux, l'enlève dans les airs, et, du haut des nues, la laisse tomber sur le branchage d'un chêne, où l'infortunée se met en

pièces. Ajoutons (ce qui n'est plus un jeu de l'imagination de nos vieux romanciers, mais une vérité confirmée par l'histoire) qu'il allait avec sa bande rançonner les villages, dévaster les châteaux, piller les monastères, voler les églises, et quelquefois détrousser les passants sur les grands chemins et au coin des bois.

On eût peut-être toléré ces brigandages, en ne voyant dans Eon qu'un homme vivant de son industrie, comme tant de seigneurs féodaux ; mais à cette violation de la propriété, il joignait ses dogmes subversifs, ses hérésies, qui attaquaient à la fois l'autel et le prêtre, les mystères et Dieu même : c'était pousser trop loin l'audace, que d'allier ainsi le crime au sacrilège. L'Eglise intervint dans cette cause, qui était la sienne ; du haut de ses chaires elle lança l'anathème sur l'hérétique. Le pouvoir temporel se mêla aussi de cette affaire et poursuivit le criminel. Eon de l'Estoile, pourchassé par les archers de Conan III, duc de Bretagne, quitta le pays et s'enfuit en Champagne ; il fut arrêté quelque temps après par l'archevêque de Reims : c'était en 1148. Ce prélat le traduisit devant le concile que le pape Eugène III avait assemblé à Reims pour juger l'hérésie de Gilbert de la Porée. Il y parut appuyé sur un bâton fourchu. Albéric, évêque d'Ostie, et légat du saint-siège, président de l'assemblée, voulut savoir ce que signifiait cette étrange béquille ; Eon lui répondit avec une gravité magistrale, que, quand les fourchons de son bâton étaient tournés vers le ciel, Dieu avait en sa puissance les deux tiers du monde, et lui, Eon possédait l'autre tiers ; mais que s'il tournait les pointes de sa fourche vers la terre, il devenait alors possesseur des deux tiers du monde et n'en laissait qu'un tiers à Dieu. C'était là le langage d'un fou. Enfin, il eut beau soutenir qu'il devait juger les vivants et les morts, cette attestation d'un esprit en délire n'empêcha pas le concile de le condamner à une prison per-

pétuelle. Le bûcher l'attendait, sans l'intercession de l'archevêque de Reims. On le jeta dans un cul de basse-fosse, où il mourut bientôt par suite des mauvais traitements de ses geôliers.

Les sectateurs de l'hérésiarque Eon, non moins obstinés que leur chef, furent condamnés au feu ; on traita plus sévèrement les disciples que le maître. Pas un de ces fanatiques ne donna des marques de repentir ; tous se laissèrent brûler vifs plutôt que d'abjurer leur impertinente doctrine. **O miseras hominem mentes !** Celui qu'on appelait le **Jugement** essaya d'intimider ses juges par l'idée de sa prétendue puissance, et menaça ses exécuteurs jusqu'au dernier moment ; sur les bûcher même, dévoré par le brasier, le malheureux poussa la démence jusqu'à commander à la terre de s'ouvrir pour engloutir ses bourreaux tout vivants. La terre ne s'ouvrit point, et le **Jugement** périt dans les flammes. Tous les Eonistes qu'on supplicia, et il y en eut beaucoup dans le diocèse de Saint-Malo, subirent la mort avec le même courage, la même résignation : c'était l'héroïsme du fanatisme. L'erreur, comme la vérité peut donc avoir ses martyrs.

VERUSMOR.

Tour d'Asting à Tréguier.

Un des caractères les plus prononcés de l'histoire des sciences à notre époque, est cette espèce de prédilection avec laquelle on s'attache à toutes les choses qui portent le type de l'antiquité, et le gouvernement lui-même a généreusement soutenu cet élan de zèle dans le domaine de l'archéologie. Des fonds ont été accordés ou promis pour leur entretien ou leur restauration.

Il est cependant un monument de ce genre qui n'a pas attiré l'attention, et qui néanmoins le méritait sous tous les rapports, c'est la tour d'Hasting, à Tréguier. Pour le faire comprendre, il suffit de la d'écrire et d'en tracer l'histoire.

En 836, les Danois ou Normands, sous la conduite d'Hasting, après avoir pris et ravagé Lexobie (1), entrèrent dans le port de Tréguier, pillèrent et brûlèrent le monastère de saint Tugdual, avec les habitations établies alentour ; mais, ayant trouvé la position avantageuse, ils y laissèrent une colonie, qui s'y établit et s'y fortifia, en construisant un fort élevé, qui existe encore aujourd'hui sous le nom de **Tour d'Hasting**. C'est sans contredit le plus ancien monument de la ville, et l'un des plus curieux que l'on puisse trouver, puisqu'il remonte à une époque dont il reste peu de chose, non-seulement en Bretagne, mais encore dans tout le reste de la France, ayant été bâti vers l'an 837.

Placé à la jonction de la cathédrale et du palais épiscopal, il se trouve enclavé jusqu'à la moitié de sa hauteur dans les constructions de l'église, et présente un édifice carré, ayant, à l'un de ses angles, une tourelle ronde qui sert de cage à l'escalier. Sa base forme le fond du croisillon gauche de la cathédrale. On y remarque, dit M. de Fréminville, des piliers ou colonnes, soutenant des arceaux à plein cintre. Les socles et les chapiteaux sont revêtus d'ornements très-simples, qui frappent, dit le savant archéologue, par l'analogie qu'ils ont avec ceux qu'on remarque aux colonnes du temple de Lanleff, édifice qu'on croit remonter au temps du paganisme en Bretagne. Sur cette partie

(1) Ville ancienne, située à l'embouchure du *Guer*, dans la commune de Ploulech, à l'ouest de Lannion, et sur l'emplacement de laquelle on remarque encore aujourd'hui l'église appelée pour cela Coz-Yeaudet (Vieille Cité). Voir page 43.

de la tour qui donne dans l'intérieur de la cathédrale, était autrefois une inscription latine qu'on disait très-ancienne ; mais, en 1793, le génie de la destruction a passé sur elle, et elle a été si bien martelée qu'il n'en reste presque plus rien ; de sorte qu'aujourd'hui il est impossible de juger, même par le caractère des lettres, de l'époque où elle a pu être écrite. Elle consistait en ces trois vers latins, conservés dans le catalogue des évêques de Tréguier, par Albert Le Grand :

Hasting obtinait sedem ; per eumque vacavit
Annos per centum demptis bis quinque, perempto
Præsule ; non ente in hâc residente.

Si ces vers doivent se prendre à la lettre et s'appliquer à Tréguier, il y a lieu de croire qu'un siège épiscopal y avait été établi avant cette invasion des Danois, puisqu'ils disent formellement : **Hasting s'est emparé du siège, et par lui il a vaqué cent moins dix ans (*)**. le prélat ayant été tué, et aucun n'y résidant plus.

Je sais que, d'après Albert Le Grand, ces vers devraient s'entendre de Lexobie, parce qu'il fait saint Tugdual et ses premiers successeurs évêques de cette ville, et non de Tréguier ; mais en cela, il est contredit positivement par Lobineau et par la légende du propre des diocèses de Bretagne.

Quant à la tour, suivant l'auteur déjà cité, il paraît qu'elle avait anciennement quatre étages, à en juger par les encastremens des solives dans les murs, car les planchers n'existent plus. Elle est éclairée par des fenêtres à plein cintre et à doubles arceaux, surmontés extérieurement d'un cordon en saillie,

(*) Cette vacance ne dut pas être aussi longue, si, comme le dit l'histoire, ce fut Nominoé, roi de Bretagne, qui fit rétablir ce siège.

ÉPIGRAMME.

A MADEMOISELLE ***.

Bretagne! cher pays! oasis solitaire!

L'objet de mon premier amour ; Celui qui, jusqu'au dernier jour, Nous accompagne, — Blanche lectrice, que ceci Ne vous cause au moins nul souci, — C'est ma BRETAGNE.	Là, sur des stalles de bois peint, La correctionnelle vient S'ébattre à l'aise.
Ce n'est pas que j'aime beaucoup Le bon vieux temps : j'ai peu de goût Au moyen-âge.	Nante a mis bas ses murs géants Noirs de tes boulets impuissants, Ardent Charrette :
Serfs opprimés, massif rempart Moine buveur, droit de Champart, Dur vasselage.	Trente-Moux, sous les peupliers, Le peuple actif des négriers Arme en cachette.
Non : mais dans un siècle bâtarde Qui roule et se ment au hasard Nul ne sait comme, Qui n'aime à songer à souhai- Au temps où du sang bouillonnait Dans des cœurs d'homme ?	Ce n'est qu'escompte, fin de mois, Où l'on ne voyait autrefois Que coups de lance ; Vieux Bouffay, sous ton œil si noir, L'épicier de <i>doit</i> et d' <i>avoir</i> Fait la balance.
Voilà pourquoi j'aimais à voir Repasser devant moi, le soir, Dans un beau rêve, Les vieux héros du vieux duché, Les ducs pensifs, le front penché, La main au glaive.	Bref, un peuple fils du progrès Pas trop breton, pas trop français, Race croisée :
L'ost ardent, les blancs étendards, La mêlée aux changeants hasards, Rude et sanglante :	Adieu président à mortier, Archer, fier bourgeois, cœur d'acier, Vaillante épée.
La guerre — ou bien les doux émois Des preux couronnés aux tournois Par une amante.	Pas même un soldat de Bourmont Qui passe la cocarde au front Dans la bruyère :
Mais où sont ces jours d'autrefois Etoilés d'amour et d'exploits ? Vaines idées !	Rien, que le soir dans le massif L'œil timide et le pas furtif Du réfractaire.
Je me réveille en plein midi : Tout marche, et ce peuple a grandi De vingt coudées.	Vieux peuple démonétisé, La République t'a brisé D'une âpre éteinte.
Au lieu d'un noir château ducal, Le vénérable tribunal Qui siège à Rennes :	Celle qui foudroyait les rois A fait un signe, et puis ta voix S'est vite éteinte.
Au lieu de défunt parlement, Le préfet du département D'Ille-et-Vilaine.	Tes jours sont finis. — Au tombeau Descends, ceint de ton blanc manteau, Pâle fantôme.
J'ai vu ton auguste palais, Sénat de fer, d'où tu chassais La loi française ;	Dors résigné, sans murmurer : Qu'es-tu devant le globe entier, Vaillant atôme !
	C'est ton destin. — Trois fois heureux Qui compte tes jours glorieux Dans son histoire !
	Va, ton hermine a bien vécu, Deux mots seuls parent ton écu : HONNEUR et GLOIRE !
	Le Jean.

A LA BRETAGNE.

Fragments.

Toi qui baignes tes pieds dans le grand Océan ,
Dans les flots de la Manche et ceux du Morbihan ,
Presqu'île de Bretagne, à la figure antique,
Débris encore fumant de l'ancienne Armorique ,
Terre des ménestrels et des hommes guerriers ,
Je viens, comme un ami, m'asseoir à tes foyers ;
Respirer le parfum de tes hautes bruyères ,
De tes vertes forêts parcourir les clairières ,
A tes men-hirs géants, à tes clochers à jour ,
A tes châteaux dont l'herbe a dépassé la tour ,
A tes rocs sourcilleux dont les rudes figures
Découpent l'horizon de vastes dentelures ,
A tes ruisseaux bruyants qui roulent dans leurs lits ,
Comme un sable d'argent le mica des granits ,
A toute la nature indépendante et fière ,
Je viens redemander ton histoire première.

.....
Je viens, posant mon pied sur un tertre infertile ,
De la cendre des morts silencieux asile !
Redire le vieux cri : Notre-Dame-Guesclin !
Et la cendre des morts s'éveillera soudain.

C'est dans tes frais vallons que la chevalerie
Avec ses ménestrels, ses héros, sa féerie,
Des débris haletans du cadavre Romain
Créa vingt nations de sa puissante main,
Là, régnèrent les lois de cette table ronde
Où s'asseyaient égaux tous les héros du monde.
Là, *Morgane* endormit par ses enchantements,
Merlin trop confiant qui dort depuis mille ans,
Et, dans Brocéliande aux héros redoutable
Attend toujours d'un preux la lance secourable.
Là, *Tristan* de Léon, *Génève* aux doux appas,
Yseult aux blonds cheveux, *Arthur*, roi des combats,
Brillèrent tour à tour ; Arthur, ce nom de gloire
S'écrivit maintes fois dans la vaillante histoire ;
C'était le jeune enfant que son oncle inhumain
Dans les murs de Rouen poignarda de sa main
Et dont l'heureux retour que son trépas retarde
Trompe ton long espoir aux romances du barde.

.
Mais si de ces aïeux qui sont là sous leurs dalles,
La main du temps grava les illustres Annales,
Et, sur ton sol pierreux, plus d'un brave a grandi,
Pour semblable semence il n'est point refroidi.
Fameux par la vertu, fameux par la vaillance,
Aujourd'hui, comme alors, plus d'un grand cœur s'avance.
Parmi ceux de nos jours, se trouvent les premiers,
Nos plus grands écrivains, nos plus fameux guerriers,
Corret-Latour-d'Auvergne, héros des temps antiques,
Digne des jours heureux des vieilles républiques,
Cincinnatus nouveau, plus grand que le premier,
L'un partait Dictateur, l'autre meurt grenadier !
Moreau, dans ses revers plus grand que dans sa gloire,
Dont Morlaix quelque jour reprendra la mémoire,

Lorsque les passions de notre âge d'airain
Dormiront avec nous sous la clef du destin.

.....
Châteaubriand, ce nom que l'avenir entier
Parmi les noms du jour inscrira le premier.

.....
En Bretagne, un nom seul est parfois une histoire ;
Chaque lieu sert d'autel à quelque fait de gloire.
C'est **Lorient** d'abord, assise sur son port,
Comme une veuve en deuil pleurant son époux mort,
Elle, dont la jeunesse embellissait le monde
Des tissus d'Hispanie, des trésors de Golconde,
Qui mouillait ses vaisseaux aux flots du Malabar,
Des merveilles de l'Inde allait chercher sa part,
Et n'avait plus besoin que l'Anglais en échange
Lui vendit pour du vin, l'or des sables du Gange.
— **Pontivy**, ville morte avant d'avoir été,
Caprice d'un grand homme en son germe arrêté.
— **Carhaix**, ville romaine où l'on croit voir aux portes
Presser les centurions et les chefs de cohortes.
— **Brest**, ce vieux port de roi dont les rudes vaisseaux,
De tous les ports du monde ont sillonné les eaux.
Par qui tremblent les mers à tout mot que signale
Le moindre pavillon de sa poupe amirale.
Quimper, où la beauté chez ses derniers neveux
Garde un reflet charmant d'Yseult aux blonds cheveux
— **Saint-Pol**, du Léonnais antique métropole.

.....
— **Josselin**, **Ploërmel**, voisines des vieux jours,
Emulés de combats, de destins et d'amours.
L'une a son beau château, l'autre sa belle église ;
Et Mi-Voie, entre deux, dans la plaine est assise,

Une colonne, un bloc de granit, et tout près,
Une croix, un bosquet de pins et de cyprès ;
Il semble un air de feu qu'en ces lieux on respire,
Un cauchemar de sang qui dans les airs soupire,
Et ces arbres, pareils à ceux qu'à l'univers
Et Virgile et le Tasse ont appris dans leurs vers,
Semblent, héros muets, d'illustres aventures,
Garder de grands destins sous leurs rudes figures.
C'est là, qu'aux temps passés, soixante combattants
Pour mourir un matin vinrent presser leurs rangs,
Grande fut la bataille, et dans la plaine immense,
Longtemps on n'entendit que cet affreux silence
Que la mort qui travaille, autour d'elle répand.
C'est là, que Beaumanoir altéré but son sang.
Là, que le fier Bembro, des Anglais capitaine,
Déploya sans succès la valeur surhumaine,
Et ne pût obtenir pour prix de ses efforts
L'hommage des vivants qui consolent les morts.

.....
Voilà dans ces récits, dans ce pâle reflet,
De vos grandeurs, Bretons, le brillant chapelet.
Pour moi qui, dès longtemps, amoureux de vos landes,
Ai sur leurs sentiers verts répandu mes guirlandes,
Je suis né près de vous, et les pommiers normands
Ont sous leur dais fleuri bercé mes jeunes ans :
Mais, si dans ces beaux lieux, Dieu ne m'avait fait naître,
J'aurais voulu, Bretons, que mon berceau champêtre,
A l'abri des men-hirs, plantés, par vos ayeux,
Grandit au bruit des chants de vos bardes pieux.

Ephrem HOUEL.



LES LUTTES DE BÉGARD.

Connaissez-vous les luttes bretonnes, ces jeux homériques qui, chez nous, peut-être, datent de plus loin encore que chez les Grecs, ces frères cadets des Celtes, mais qui y ont manqué de poètes et d'historiens pour y constater leur antique origine ? Ce qu'on sait, c'est que, de temps immémorial, les Bretons furent des lutteurs renommés ; et, lorsqu'aux réjouissances du Champ-du-Drap-d'Or, sous François I^{er}, la France dût céder la palme de la lutte à l'Angleterre, on regretta vivement de n'avoir pas eu à lui opposer des fils de l'Armorique, qui, dit l'histoire contemporaine, ne connaissent pas de rivaux dans la gymnastique. Nos ducs l'encourageaient, et les comptes de leurs trésoriers mentionnent sans cesse des sommes données à des lutteurs. Nos cultivateurs, de leur côté, n'ont jamais négligé ce moyen national d'entretenir et d'augmenter leur force corporelle. Peu leur importa toujours de s'éclairer : à quoi bon vos lumières, disaient-ils ? Ce sont des muscles et des reins qu'il nous faut ! voilà notre capital !

Mais, hélas ! ce souvenir des jeux olympiques dont il ne restait de vestiges qu'en Bretagne, va également y disparaître, les luttes y deviennent chaque jour plus rares. Hâtons-nous donc d'y assister pendant qu'on en voit encore.

Un roulement de tambour s'est fait entendre, notre factotum communal, s'élançant au milieu de l'arène, a crié tout-à-coup *liç ! liç !* (place ! place !) et s'est mis à brandir son fouet avec for-

ce pour écarter la foule, courant, jurant, frappant, meurtrissant une joue à celui-ci, arrachant presque un œil à celui-là, sans que personne ait rien à dire ; car c'est un droit reconnu aux constables des luttes bretonnes. Le nôtre a choisi, comme aide, un joyeux tailleur qui se sert d'une arme également consacrée par l'usage et non moins efficace que la sienne pour forcer les spectateurs à former régulièrement le cercle : c'est une poêle à frire qu'il frotte, aux éclats de rire de l'assemblée, contre tout curieux qui rompt l'alignement et veut empiéter sur l'arène, ayant soin, pour noircir son monde avec plus d'impartialité, de rabattre son chapeau sur ses yeux ; c'est une grotesque variété du bandeau grec de Thémis. Vous voyez ici les lutteurs dans quatre situations principales. Lorsque l'enceinte a été libre et que la curiosité publique, suffisamment irritée par l'ombre de combats que se sont livrés ces enfants, placés maintenant, comme à un amphithéâtre, sur les arbres voisins, les véritables lutteurs, les héros de la fête ont commencé à paraître. Plus pudiques que les Grecs qui luttaient entièrement nus, ils sont vêtus de leur *bragou* et d'une chemise qui doit les serrer assez pour que leur adversaire y trouve le moins de prise possible. Leur longue et gênante chevelure s'attache en faisceau sur le derrière de la tête avec une grossière tresse de paille : l'un des athlètes, déjà sans *jupon* et les pieds nus, reçoit à genoux ce complément de sa toilette. Il est entouré des juges du camp, lutteurs émérites, que l'âge a mis hors de combat, mais qui, reconnus comme dépositaires des bonnes traditions, donnent à leurs successeurs des conseils respectueusement écoutés, et décident, sans appel, dans quel cas la lutte est loyale et la victoire non équivoque. Ces préparatifs terminés, un champion s'approche de l'arbre qui, suivant l'annonce de la fête, porte des prix, comme un pommier des pommes. Cet arbre s'abaisse devant lui et il choisit un gage ; puis, avec cette audace du regard, du geste et de la voix, qui distingue l'aristocratie musculaire, il fait lentement le tour de

l'enceinte, appelant, défiant un rival. S'il ne s'en trouve pas dont le bras se sente assez vigoureux et les genoux assez fermes pour accepter le défi, après le troisième tour, le gage est acquis à ce lutteur redoutable qui, sans combat, remporte ainsi la victoire. S'il s'en trouve un, au contraire, ce second champion sort des rangs, et, touchant le premier à l'épaule, l'arrête dans sa marche présomptueuse, ou bien, agitant de loin son chapeau, lui apprend, dans les termes d'usage, que le prix lui sera disputé. Aujourd'hui, que les lutteurs sont plus rares, ils s'associent quelquefois pour se partager les gages, sans se les disputer; alors le vainqueur n'a pas même couru la chance de combattre, et n'a été que le fondé de pouvoir d'une association frauduleusement commerciale : ce sont là des lutteurs et des Bretons dégénérés.

Une cérémonie touchante précède le combat : les deux adversaires, s'avancant l'un contre l'autre d'un air religieux, font le signe de la croix, se frappent dans la main, s'embrassent et se jurent qu'ils resteront amis après comme avant le combat ; qu'ils sont chrétiens et n'ont eu recours à aucune herbe enchantée (*louzou*) ni à ces pactes avec le diable, grâce auxquels la force d'un cheval ou d'un taureau l'abandonne tout-à-coup pour passer dans le corps d'un lutteur.

Certains, alors, qu'ils combattront à conditions égales, ils prennent une attitude académique, se saisissent lentement et s'enlacent en se passant réciproquement la main droite sur l'épaule gauche et la main gauche sur le flanc droit ; puis, les jambes écartées, et, tels que deux béliers, le front collé l'un contre l'autre, tantôt ils se poussent avec une force qui se neutralise et les rends immobiles ; tantôt ils s'allongent ou se rapetissent, se replient en avant ou en arrière, tournoient ou bondissent tout-à-coup comme un seul homme.

Mais par degrés ils s'animent, s'étreignent vigoureusement et

font craquer leurs chemises en lambeaux : à la ruse, à l'adresse, ont succédé la violence et la colère, et le plus faible, étourdi, haletant, épuisé, n'a plus qu'une ressource pour éviter une défaite certaine, celle de tomber sur le côté. *Né kët lamm* ! crient soudain les gars de son village. — *Lamm éo* ! hurlent de leur côté les partisans de son adversaire. *Eo ! Eo ! — nan ! nan !* Et le tumulte devient effroyable. Les spectateurs se précipitent, tous les rangs se confondent, le cercle n'existe plus ; mais le fouet et la poêle à frire viennent rétablir l'ordre : on se heurte, on se culbute, on se remet en place, et les juges du camp déclarent, qu'en effet, il y a eu *costinn*, c'est-à-dire, que le vaincu n'étant pas tombé à plat sur le dos, le saut n'a pas été franc, comme l'exige la charte des lutteurs, et que l'épreuve doit donc recommencer.

LES POULPIQUETS.

Il existe à Questembert, dans le département du Morbihan, une antiquité celtique curieuse et peut-être unique par sa disposition ; c'est un groupe de quatre énormes tombelles, élevées chacune d'environ dix-huit à vingt pieds. Ces tumulus, liés entr'eux jusqu'à la moitié de leur hauteur, sont probablement les pyramides funéraires de quelques amis ou des membres d'une même famille, puisque chez nos vieux aïeux le montissel était la tombe des personnages dont on voulait honorer la mémoire. Ce quadruple monument porte, dans la contrée, le nom de **Château des Poulpiquets**, par la raison, disent les habitants du pays, qu'on voit ces gnomes en sortir tous les soirs à la nuit et y rentrer le lendemain à l'aurore.

Les Poulpiquets, les Bolégueans, les Corighets, tous êtres de la même forme, et de la même famille sont des génies champêtres, amateurs des terriers et des lieux solitaires, des pygmées ou farfadets malicieux, des drusii qui tracassent les hommes et se complaisent à leur faire des farces. La taille de ces petits citoyens est haute de quelques pouces; leur tête à la grosseur d'une orange. Les uns sont tout velus, les autres n'ont de poils que les cheveux, ceux-ci naissent entièrement chauves, ceux-là viennent au monde avec le menton garni d'une barbe de bouc; c'est une variété d'espèces extraordinaire, infinie. Si l'on s'en rapporte à la tradition, ces nabots voient les générations se renouveler, les empires finir, les siècles se succéder, et eux sont immuablement toujours les mêmes, puisqu'on affirme qu'ils ne meurent point. Ce n'est pourtant pas le goût exquis des aliments, la recherche des mets, leur cuisine, enfin, qui leur donne cette ongevité devant laquelle nous passons comme des ombres : ils ne se nourrissent que de racines et de charbons; et, certes, ce n'est pas de la friandise. Mais, s'ils n'ont pas la passion de la table, un autre penchant les gouverne : ont les dit outrément voluptueux. Les satyres de la mythologie païenne ne poussaient pas plus loin l'impudicité. Semblables aux hibous, les poulpiquets ne se montrent que pendant les ténèbres; alors ils s'assemblent, rôdent dans les campagnes, dansent autour des monuments druidiques, folâtrant, se roulent, jouent à toutes sortes de jeux. A l'approche de l'aurore, ces esprits follets s'éclipsent et rentrent sous terre avec le gnome du cabaliste et la taupe.

Souvent ces marmousets tendent à l'homme des embûches qu'il paie de sa vie. Leur piège favori était jadis de beaux écus neufs, qu'ils exposaient en des lieux apparents, sous prétexte de les faire sécher au soleil. Le malheureux qui osait y toucher était sur-le-champ frappé de mort. Mais le hasard, qui a fait

découvrir tant de secrets, apprit aux campagnards à maîtriser ce piège diabolique. Un paysan, le rusé du village, vit un jour dans son champ un de ces trésors étalé sur le chaume : connaissant le danger qu'on courait en s'approchant de cet appas, il lui vint à l'idée d'essayer sur un chat la force du péril, et saisissant un vieux matou, il le jeta de loin sur le tas de monnaie : l'animal tomba raide à la minute ; mais le laboureur vit au même instant les écus perdre leur éblouissante lumière ~~et~~ reprendre l'éclat ordinaire de l'argent. Ce brusque changement, qui dénotait la destruction du charme, enhardit notre homme, et lui fit pousser la témérité jusqu'à prendre du bout des doigts quelques-unes de ces belles pièces blanches ; n'en ressentant nulle douleur, il les emporta toutes, et fit ainsi sa fortune et celle de ses enfants. On reconnut alors que l'argent des poulpiquets ne faisait expirer que le premier être qui le touchait, et qu'ensuite il perdait son influence mortelle, pour n'être plus qu'un métal bienfaisant. Dès-lors, quand on trouvait des écus de poulpiquets, on s'en saisissait sans danger, après leur avoir sacrifié un chien, un chat ou tout autre animal domestique ; mais les nabots s'aperçurent que le secret de leur piège était connu ; et, depuis ce moment, ils n'ont plus exposé leur argent à la cupidité de l'homme.

On raconte, dans les campagnes des environs de Vannes, une foule d'anecdotes traditionnelles sur ces fameux marmousets.

Un médecin, allant au milieu de la nuit donner ses soins à un malade, trouva sur son chemin une bande de poulpiquets dansant autour d'un men-hir ; les grions se saisirent de lui, et le firent tourner avec une telle rapidité, que bientôt le disciple d'Esculape, perdant la respiration, tomba sur la place, où les nabots l'abandonnèrent en poussant de longs éclats de rire.

Un poulpiquet, employé comme domestique chez un laboureur de Saint-Nolf, rentrait à toutes les heures de la nuit, ce

qui obligeait la servante à se lever à chaque instant pour lui ouvrir la porte ; celle-ci finit par s'impatienter de ce train de vie qui dérangeait son sommeil, et jeta un soir l'importun dans une marmite d'eau bouillante. Le lendemain, dès l'aurore le pygmée l'étrangla.

Un autre cultivateur avait un boléguéan pour vacher : ce pâtre, en revenant des champs, ne manquait jamais d'aller s'asseoir sur les cendres de l'âtre de son maître pour s'y chauffer ; mais un jour que ces cendres couvraient des charbons ardents, le malheureux nain se brûla le derrière, et, dans sa colère, cassa la vaisselle, étouffa la cuisinière et fit crouler la cheminée.

Enfin, on raconte l'anecdote d'une boléguéanne, qui substitua un jour son propre enfant à celui d'une paysanne de Saint-Nolf. La supercherie se fit si adroitement que tout le monde s'y méprit ; la mère elle-même ne se douta point de l'échange. Cependant, au bout de quelques années, cette pauvre femme se prit à se désoler de voir que son bambin restait toujours le même et ne grandissait point. Le petit boléguéan, qui savait tout, jouait fort bien son rôle pour qu'on ne pût le reconnaître ; mais un soir, frappé de quelque objet, il s'écria, se croyant seul : J'ai cent ans, et je n'ai jamais vu pareille chose ! Cette exclamation fut entendue et le trahit. On allait le livrer à la mort, lorsque la boléguéanne sa mère, instruite de cette affaire, vint réclamer son marmot, s'offrant de rendre celui qu'elle avait dérobé. L'échange se fit à l'instant même. La paysanne revit son véritable enfant, qui n'avait mangé que des racines et du charbon pendant quatre années d'absence, et qui, pourtant était gros et gras comme un moine en herbe.

C'est avec ces histoires de poulpiquants, de corighets, de bolbiguandets, que les Bas-Bretons alimentent leurs conversations et charment les soirées d'hiver.

VÉRUSMOR.

ROSCOFF. — Ses cultures maraîchères.

La ville de Roscoff, arrondissement de Morlaix (Finistère), de 3,500 à 3,600 habitants, n'était autrefois connue que par son commerce interlope de salaisons, bois du Nord, eaux-de-vie, genièvre, tabac, céréales; etc. Son port, avantageusement situé, servait d'entrepôt spécial pour les relations et les échanges de la contrée avec l'Angleterre, la Suède, la Russie, le Danemark, etc., etc.

Aujourd'hui, la grande industrie des habitants de Roscoff est dans la culture maraîchère, qui y est pratiquée avec un admirable succès. Primitivement (il y a deux siècles), les Roscovites ne cultivaient que des oignons, mais des oignons qui jouissaient d'une telle réputation, qu'ils s'exportaient en Hollande, en Allemagne, en Suède et en Russie. Aujourd'hui, les Roscovites embrassent toutes les cultures maraîchères avec le même succès.

Les terres à céréales sont peu abondantes; les terres maraîchères sont généralement des terres artificielles, ou, comme on dit à Roscoff, des terres faites de pierre, au moyen de goémon-varech, de sable de ralais de mer et de fumier.

Le goémon y est employé avec le plus grand succès comme amendement et stimulant; il maintient dans les terres une humidité avantageuse, à raison des matières salines que renferment les débris de mollusques et de vers marins qui s'y trouvent mêlés.

Le sable de mer sert d'agent mécanique de division pour les terres devenues trop compactes, trop denses et trop dures.

Les fumiers sont très recherchés, mais peu abondants et suffisants, ce qui oblige les Roscovites à employer une plus grande quantité de goémon et de sable de mer dont leurs terres se trouvent très-bien, mais qu'ils ne se procurent souvent qu'au péril de leur vie.

Les terres de Roscoff sont labourées à la bêche et sarclées avec le plus grand soin. Elles sont très divisées; les plus forts maraîchers cultivent de 3 à 4 hectares, mais la plupart n'ont que 50 ares. En général, dans les petites et moyennes cultures, la famille travaille seule; mais, dans les grandes cultures maraîchères, celles de 4 à 5 hectares, la famille, suivant les saisons et les travaux, prend un, deux, trois, quatre journaliers, et plus s'il est nécessaire.

On cultive et récolte, sur le même terrain, trois à quatre espèces de légumes dans la même année : ainsi 1° des oignons; 2° des carottes; 3° des panais, et 4° des choux-fleurs brocolis qui se vendent pendant le carême et durent quatre mois. On les distingue des choux-fleurs proprement dits qui viennent en mai et durent jusqu'en juillet, et ceux d'automne qui commencent en septembre et durent jusqu'à Noël.

Pour obtenir ces quatre récoltes, on sème en février des oignons, qu'on repique en avril, pour les récolter à la fin d'août; dans l'intervalle, on sème les panais qu'on arrache en octobre et qu'on remplace par du plan de brocolis qui a été semé en mars; ce sont ces brocolis qui fleurissent en janvier et qu'on récolte les premiers en février.

Outre ces légumes, les jardiniers de Roscoff cultivent encore, avec le même succès, les échalottes, les poireaux, les asperges, les aulx, les carottes, les choux de toute espèce, les artichauts,

les pommes de terre, etc. Les artichauts y réussissent à merveille, et l'on voit souvent des pieds donner 25 et 30 artichauts de la plus grande beauté.

La culture des choux a pris le plus grand développement depuis quelques années. Il s'en exporte plus de 3,000 voitures par an dans le département des Côtes-du-Nord, du Finistère, du Morbihan, et l'on cite même à ce sujet une culture de 25 ares de choux-pommes faite par M. Craignon, en 1836, qu'il vendit 1,400 fr. au marché de Saint-Renan.

Il y a vingt ans, les jardiniers de Roscoff allaient eux-mêmes à Morlaix, et quelquefois à Brest, avec une charge, et quelquefois, mais rarement, deux charges de cheval ; maintenant chacun a une ou plusieurs voitures : aussi les Roscovites ne se bornent plus à Morlaix ou à Brest ; ils vont, ils envoient au loin ; ils expédient ou portent eux-mêmes leurs légumes à Nantes, à Angers, à Rennes, à Saint-Malo, à Paris, etc., etc. ; enfin, en Angleterre et jusqu'en Russie.

Le cosmopolitisme des Roscovites est tel aujourd'hui, qu'on voit des enfants de jardiniers de douze à quatorze ans partir seuls avec leur voiture de légumes de première saison pour Rennes ou pour Anger, où ils réalisent de très beaux bénéfices, malgré les frais qu'entraîne la longueur, tandis que d'autres vont à Paris soutenir avec avantage la concurrence avec nos premiers maraîchers, et que quelques-uns, plus hardis, plus entreprenants encore, ne craignent pas de nolisier et de charger des barques de pêcheurs sur lesquels ils se hasardent par les plus sombres nuits de l'hiver à traverser la Manche, pour porter à Plymouth, à Douvres, à Londres et jusqu'en Hollande, des produits trop abondants chez eux, qui leur sont achetés, à leur arrivée, avec une rapidité et un succès tout-à-fait encourageants.

Une culture aussi habile, aussi bien dirigée et aussi produc-

tive que celle des marais de Roscoff a dû nécessairement faire élever la valeur des terres ; en effet, ces terres, qui, il y a vingt ans, ne pouvaient se vendre plus de 1,200 à 1,500 fr. l'hectare de première qualité, valent aujourd'hui de 3000 à 3,500 f. Quant à la valeur locative, elle est de 200 à 250 fr. l'hectare, tandis qu'elle est à peine de moitié pour les terres à céréales, qui ne pourraient jamais supporter et payer une rente aussi élevée.

Cette valeur, qu'on élève à raison des produits que rendent les terres, est beaucoup trop forte pour la plupart des jardiniers, qui sont généralement peu aisés, se donnent beaucoup de mal et ont bien de la peine à élever leur famille. Il est cependant remarquable que les maraîchers Roscovites tiennent tous à leur pays, malgré la vie pénible qu'ils y mènent et malgré le succès de ceux qui ont porté leur industrie ailleurs.

On compte à Roscoff de 900 à 1,000 maraîchers dont environ 50 maîtres maraîchers.

Dans toute bonne culture, on estime qu'il faut un homme par hectare pour que la terre à légumes soit bien travaillée ; car c'est l'homme qui fait la terre, dit avec raison le Roscovite, et tel n'a que 4 hectares de terre auxquels il fait annuellement plus que ne produiraient 10 hectares qu'il ne pourrait travailler seul d'une manière convenable et avantageuse.

Les principaux jardiniers de Roscoff, ceux qui cultivent le mieux et qui sont considérés comme les plus habiles, sont MM. Olivier Séité, François-Marie Tanguy, les frères Allain, Joseph Caignon, Henri Olivier, les Daniélou, les Créach, Olivier Péron, François Jacob, Yves Quémène, Postec, Quéo, Jean Chapalain.

Quelques-uns de ces jardiniers, tout en cultivant leurs terres par eux et leur famille, font le commerce des légumes qu'ils achètent de leurs confrères et qu'ils portent au Hâvre,

à Rouen et à Paris : c'est ainsi que nous avons vu Henri Olivier lui-même, maraîcher auquel la Société royale d'horticulture a décerné une médaille, apporter sur le carreau des halles, en février, mars et avril, des choux-fleurs et des artichauts nouveaux, quand nos maraîchers les plus habiles n'en pouvaient fournir que de l'arrière-saison.

L'horticulture, ainsi que je l'ai dit en commençant, est pratiquée à Roscoff depuis longtemps, de père en fils. Aujourd'hui, les jeunes Roscovites, rentrés dans leur famille après avoir fait leur temps de service militaire, se remettent avec empressement au travail de la culture maraîchère, et souvent ils y apportent des améliorations, fruit de leurs observations dans les pays qu'ils ont parcourus.

HÉRICART DE TURY.

ESQUISSES

SUR

LES TYPOGRAPHES BRETONS,

Pendant les XV^e, XVI^e et XVII^e Siècles.

Livres nouveaux,

Livres viels et antiques....

(Etienne Dolet).

Lorsque Guttemberg eut inventé l'imprimerie, et dit, après Dieu : que la lumière soit ! cette admirable invention se répandit graduellement dans le reste de l'Europe. Le roi Louis XI lui-même, à qui une des premières bibles imprimées fut offerte, encouragea cette découverte qui devait plus tard, avoir de si féconds résultats, et favorisa hautement son introduction et ses progrès en France.

Tout nous porte à croire que les premiers imprimeurs étaient *nomades* ; ils voyageaient avec leur attirail de presse à bras, de fleurons, de vignettes et de lettres mobiles en bois

Nous ne citerons, à l'appui de cette opinion, d'autre argument que celui-ci : à deux ou trois années de distance, on voit les noms des mêmes imprimeurs figurer sur des livres différents, imprimés au nord et au midi. Après avoir séjourné quelque temps dans une ville, ils transportaient leurs pénates dans une autre.

Rien ne put décourager sur leur route, ces apôtres fervents du progrès ; ni les clameurs des écrivains-enlumineurs-rubricateurs, que cette nouvelle industrie rendait inutiles ; ni les persécutions inévitables et systématiques des ennemis jurés des innovations et de la diffusion des lumières. Funeste engeance pour plus d'un génie dont elle a comprimé l'essor, et qui se recrutait alors, comme aujourd'hui, parmi les esprits étroits et envieux !

C'est ainsi que l'imprimerie, comme la liberté, a fait le tour de l'Europe !

De Strasbourg, où Guttemberg demeura, ses élèves, en l'art d'impression, se répandirent dans l'est et dans l'ouest de la France. L'Armorique, si remarquable par ses gloires militaires, son génie entreprenant et fier, accueillit avec enthousiasme les premiers imprimeurs allemands. C'est ce qui explique la quantité d'imprimeries que l'on vit surgir presque en même temps de différents points de la Bretagne, dans de grandes et petites villes et même dans de chétives bourgades. Le clergé lui-même suivit l'impulsion générale et seconda les courageux efforts des novateurs. Bientôt le grincement des presses de bois fit retentir les voûtes silencieuses des vieux cloîtres de Bréhan-Loudéac, de Lantreguier, de Saint-François de Morlaix, etc.

Un beau travail à faire, serait d'écrire l'histoire de l'introduction de l'imprimerie en France ; de raconter les tentatives parfois infructueuses, la persévérance de ses courageux adeptes ; hommes sobres et infatigables, doués de la patience caractéristique des allemands, de la foi naïve du moyen-âge, dont l'érudition *polyglotte* doit causer de l'étonnement à plus d'un professeur de *Chinois* ou de *Tartare-Mantchou*, grassement payé au collège de France.

Pour nous, nous n'avons pas la prétention d'élever ce monument : cette tâche, au-dessus de nos forces, exigerait le savoir d'un bénédictin, la plume élégante et spirituelle de ce bon et regretté Ch. Nodier, les connaissances bibliographiques de Gustave Brunet, etc. Nous nous sommes occupés depuis longtemps de réunir, dans chacune des trente-deux provinces qui composaient l'ancienne France, des notions sur les diverses phases de l'art typographique et les premiers imprimeurs de chaque localité. C'est le résumé de ces notes que nous livrons à la publicité. Peut-être le lecteur lira-t-il avec quelque intérêt des faits peu connus ou disséminés dans des bibliothèques, dont le prix n'est pas accessible à toutes les fortunes ?

Nous commencerons par la province de Bretagne.

À Loudéac (Côtes-du-Nord), florissaient en 1484, deux maîtres en l'art d'impression, comme on disait alors : Ils se nommaient Jehan Crez et Robin Foucquet. Ils publièrent ensemble : *les loys des Trépassés*, par Alain Chartier, poète bayeusain et favori de Charles VII. — *Le Bréviaire des Nobles*, — *l'Oraison de Pierre Nesson*, — *la Patience de Griseldis*, — *le Songe de la Pucelle*, — *la supplication à N.-D.*, faite par M. Pierre de Nesson, officier du duc de Bourgogne, Jean 1^{er}, — *le Trépasement de N.-D.*

Robin Foucquet et Jehan Crez se séparèrent en 1491, et celui-ci s'établit non loin de là, à Lantenac, où il imprima le *Doctrinal des nouvelles mariées*. On voit sur le dernier feuillet son écusson allégorique et cette rubrique : *Cy finist le Doctrinal des nouvelles mariées, imprimé à Lantenac le V octobre MCCCC quatre-vingt-onze; Jehan Crez.*

En 1484 « le 26e jour de mars devant Pasques, » Pierre Belle Esculée et Jesse, imprimaient à RENNES les *Coustumes du duché de Bretagne*, d'Alain Bouchart (format in-12). Elles furent réimprimées en 1485 par Robin Foucquet, et Jehan Crez, à Loudéac. Le livre n'a ni ponctuation, ni virgules, ni folios, comme les incunables allemandes.

En 1485, un imprimeur de Rennes, dont nous avons oublié le nom, imprimait le *Floret en franczoyz* (format in-4, petits caractères gothiques).

Il existe, au nombre des ouvrages déposés à l'hôtel-de-ville de Morlaix, un volume recueilli par les soins de M. le secrétaire de la mairie, au milieu de quelques bouquins délaissés.

Le titre manque à ce volume, de format in-16, imprimé en caractères gothiques, portant majuscules et lettrines au vermillon, faites ou retouchées à la main après l'impression; il n'est pas folioté. Des ais de chêne, recouverts en veau, portant gaufrure, garantissent les plats : le dos est à nervures. On voit sur la couverture, la place où se trouvait l'agraphe ciselée.

Une note imprimée au bas d'une des dernières pages et dont nous donnons copie, fait foi que l'ouvrage a paru à Tréguier, en 1485 (environ 45 ans après l'invention de l'imprimerie) : l'imprimeur n'y a mis que les initiales de son nom.

ICI finissent les costumes o les constitu-
cions establissemens de Bretaingne corrige-
es et adijustees deuers plusieurs leaulx et
bons exemplaires. Imprimees en la cité de
Lantreguer par Jo. P. Le IIIle IOr de iung.
Lan de grace mil IIIle IIIIxx et V.

Deo gracias.

On peut voir, à la bibliothèque de QUIMPER, le *Catholicon français, breton et latin*, de maître Auffret Quoatquevrin, chanoine de Tréguier. Il a été imprimé à TRÉGUIER, en 1499, le 5 novembre, par Jehan, Calvez. Il commence par une préface latine, finit par un avis en français, suivi de trois vers bretons. C'est un volume in-folio, petit papier, de 210 pages d'impression, avec des signatures depuis A jusqu'à RIIII.

N'oublions pas de mentionner un imprimeur breton qui a fait preuve de talent et de goût dans sa profession. Son amour, pour l'art typographique et son perfectionnement, lui fit abandonner son pays pour s'établir à Paris, rue de la Bucherie. Son nom est Yves Quillerère; il naquit auprès de Saint-Pol-de-Léon. Il publia à Paris, en 1530, une espèce de mystère tragique, en vers bretons, sur la *Passion et Résurrection de J.-C.*, le *Trépas de la Ste-Vierge*, la *Vie de l'Homme*, etc.

Dans la seconde moitié du 15e siècle, naquit dans le petit bourg de Collinée (arrondis-

sement de Loudéac, (Côtes-du-Nord), un enfant qui devait plus tard immortaliser son nom, en publiant les œuvres impérissables des plus grands génies de l'antiquité. Nous avons nommé *Simon* dit de *Colinée* ou de *Colines*.

Après avoir travaillé à Brehant-Loudéac, chez Robin Foucquet et Jehan Crez, il s'achemina vers Paris. Il travailla chez la veuve de Henri Estienne, premier de ce nom, et imprimeur favori de François Ier. Sa douceur et son talent plurent à la veuve Estienne, et bientôt après ils se marièrent. Colinée adopta pour poinçon cette devise emblématique: *Virtus hanc aciem retundit*. Quelquefois, on voit sur ces frontispices, trois lapins ou *conils*. C'est l'anagramme de son nom et en quelque sorte ses armoiries parlantes.

La Caille, dans son *Histoire de l'Imprimerie* (page 92), cite un quatrain qui prouve l'enthousiasme qu'excita l'imprimeur breton dans l'université de Paris :

Inter tot nōrunt libros qui cadere tres sunt
Insignes; languet cōtera turba fame
Castigat Stephanus, sculpsit Colinæus; utrumque
Gryphus edocta mente manu que fecit,

Nous avons entendu des bibliophiles distingués, tels que feu Charles Nodier, faire l'éloge des éditions sorties des presses de cet imprimeur. Rien n'y manque : pureté typographique, force et souplesse du papier, beauté des caractères. Les livres de théologie et de jurisprudence qu'il publia *ad usum scholarum* sont *interlinés*, c'est-à-dire qu'il règne un espace vide entre chaque ligne, de manière que les *escholiers* de cette époque pouvaient y intercaler les commentaires du docte professeur.

Ce mode d'imprimer avec du blanc, finit avec le XVI^e siècle. On y renonça, soit que les étudiants moins laborieux que ceux de 1484 eussent perdu le goût de l'annotation, soit que l'on eût préféré séparer le texte du commentaire.

On croit que Simon de Colinée a, le premier, introduit en France l'impression en caractères *italiques*, usités depuis longtemps à Venise et dans toute l'Italie. Les *incunables* antérieurs à Colinée, sont effectivement imprimés en caractères de forme bâtarde qui se rapprochent plus ou moins du *gothique angulaire*.

Le premier *abécédaire* illustré est dû à Simon de Colinée. C'est le *Grammatographia*, un volume d'une folie exécution typographique, qui présente à l'œil d'énormes majuscules. On emploie encore dans les écoles mutuelles, des cartes à peu près semblables à celles-ci, qui parurent en 1533 pour la première fois, et furent souvent réimprimées depuis.

Son travail le plus important et le plus remarquable, est le *Nouveau Testament Grec* (1534, in-8°)

Il mourut en 1547, rue Saint-Jacques à Paris, et fut enterré dans l'église Saint-Benoît.

Plusieurs imprimeurs bretons ont composé des ouvrages. On peut citer Yves Quilleven et de Léon, Guimar de Nantes, et Julien Vatar de Rennes. Celui-ci a laissé un livre dans le genre des *Dissertations liturgiques* de l'abbé Thiers. Il est curieux à consulter sous le rapport de la lithurgie; c'est une notice sur les *Processions de l'église* et de leur anti-

quité (Paris 1725, in-12). C'est ce même Vatar qui a publié le *Dictionnaire Français Celtique*, d'un capucin breton, Grégoire de Rostrenen (Rennes 1732, in-4). Ce glossaire, peu recherché aujourd'hui, n'offre guère d'intéressant que la nomenclature curieuse de tous les ouvrages bretons que le bon père a consultés pour le composer. Il serait bien difficile pour ne pas dire impossible, de réunir aujourd'hui tous ces précieux monuments, tant ils sont devenus rares.

Un peu avant la fin du 15^e siècle, VANNES avait un imprimeur. Il se nommait François Rennes de Hailbrun, et y imprima, en 1480, un *Breviarium* à l'usage du clergé de Bretagne. (Voyez les *Annales Nantaises*, par Guimar, imprimeur-auteur, vol. in-8°, an III de la Rép.)

Ce fut en 1493, le XV avril, qu'Estienne Laroche, demeurant à NANTES, en la rue des Carmes près les Changes, publia, sous un titre baroque, un livre fort rare que nous avons vu en 1841 chez M. Duverger à Nantes : *les lunettes des princes de Jehan Meschinot*. Un exemplaire sur vélin a été vendu 100 francs à la vente du duc de La Vallière. Le 1^{er} feuillet de la 2^e partie porte à son recto une vignette sur bois et sur son verso le titre suivant :

Sensuyvent XXV ballades composées par un gentilhomme, nommé Jehan Meschinot (né à Nantes et mort en 1509).

Nous avons vu, chez M. Victor Aubry, bibliophile Dinannais, un fort précieux *Manuale ad usum ecclesiæ Briocensis*. Ce volume, en caractères gothiques noirs et rouges, doit avoir été imprimé en 1505. Voici, en effet, ce qu'on lit dans une note explicative du tableau des fêtes mobiles, placé à la fin du calendrier : *Et est assavoir q pour l'an mil cinq cents six cent pour le nombre d'or six, etc.* Ce qui nous porte à croire qu'il a été imprimé en Bretagne, c'est que dans les bouts de lignes on voit plusieurs hermines alternées avec des fleurs de lys.

Le frontispice porte la marque distinctive d'un imprimeur ou d'un libraire. Il est gravé sur bois et représente un aigle tenant dans ses serres un blason sur lequel se détache le monogramme M. R.

Au-dessous de l'écusson sont trois personnages : le principal, vêtu d'une robe semée d'hermines, la tête coiffée d'un chaperon, entourée d'une auréole, nous paraît être le bienheureux Saint Yves, né comme on sait auprès de Trégulier :

Sanctus Yvo

Advocatus sednon latro

Erat Brito.

Res miranda populo.

A gauche, un homme agenouillé lui présente un manuscrit. Ne serait-ce pas le libraire, mettant son ouvrage sous la protection vénérée de l'avocat canonisé ? A droite, un homme du peuple, portant les cheveux longs des anciens bretons, fouille à son escarcelle et en tire une pièce d'argent.

A la partie supérieure de la vignette, on lit dans un cartouche : *Spes nostra in Domino*, et à la partie inférieure les noms du libraire ou imprimeur : Michel Auger — Richart Rogerie.

Au-dessous se trouve l'indication suivante :

Qui en voudra avoir on en trouvera à salt Brieu au portail de la grant église dudit lieu.

Vu la difficulté des routes et des communications de la Bretagne, à cette époque, avec les autres provinces, ne doit-on pas penser que ce livre, qui se vendait un prix minime, a été imprimé dans cette province, soit à Tréguier, soit à Loudéac?

Une imprimerie s'établit à Morlaix, peut-être avant 1500, mais bien certainement dans les premières années du XVI^e siècle. M. Miorcec de Kerdanet, qui a exercé avec distinction l'emploi de bibliothécaire de la ville de Rennes, nous a montré un curieux exemplaire imprimé dans le convent des capucins de Saint-François, près Morlaix, en 1510. C'est un livre de dévotion ascétique sur la vie et la mort, écrit en langue bretonne.

Puisque nous parlons de la langue bretonne, nous devons faire mention du *Cathéchisme de Bellarmin, en breton* (format in-12), publié en 1628, à Morlaix, par le célèbre George Allienne, qui avait aussi une boutique à Quimper-Corentin et une à Rouen. Il avait pris pour enseigne : *Au palmier couronné*.

Guillaume Quicquer ou Quiquier, lexicographe habile, né à Roscoff près Saint-Pol-de-Léon, fit imprimer chez lui son *Dictionnaire et Colloques français breton divisez en 3 parties augmentez de moitié de douze traites non encore imprimés et du latin correspondant en français et breton par lui-même*.

Il s'est appliqué à conserver l'ancienne orthographe celtique dans cet ouvrage, dont M. Guilmer, imprimeur à Morlaix, possède un joli exemplaire.

La 1^{re} édition de cet ouvrage fut mise en vente à Morlaix, le XI septembre 1632, et s'événua rapidement. Il en parut une à Londres l'année suivante. Voici la date des réimpressions subséquentes : Saint-Brieuc, 1640 chez Guillaume Doubiet (format in-24) ; — Quimper, Guillaume Leblanc, 1671 ; — Romain Malassis, 1679, *ibid* ; — et enfin Quimper, Jean Perrier, 1722 (format in-12). Cette dernière édition n'est pas aussi estimée que les précédentes.

Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec un autre qui porte un titre identique et dont l'auteur est inconnu. On n'en fit qu'un tirage, chez de Ploesquellec, à Morlaix (1717, 1 vol. in-12).

Ch. Grouet.



JEHAN DE BEAUMANOIR.

La ville de Dinan, devenue propriétaire des pierres tombales qui se trouvaient dans l'abbaye de Lehon, vient de les faire transporter à la mairie, où elles formeront les premiers éléments du musée archéologique que l'administration municipale a l'intention de fonder. Il est malheureux que ces pierres n'aient pu rester dans cette gracieuse chapelle qui les avait gardées si longtemps; mais, depuis que l'industrie s'est comparée des vieux bâtiments de l'abbaye et que la chapelle des Beaumanoir elle-même ne s'est pas trouvée à l'abri des envahissements, il était à craindre que ces pierres historiques fussent endommagées. La ville de Dinan a donc fait là un acte qui ne peut manquer d'être approuvé par toutes les personnes qui s'intéressent à la conservation de nos vieux monuments, surtout de ceux qui peuvent éveiller quelques souvenirs historiques.

A cette occasion, nous publions l'extrait d'une vieille chronique du XV^e siècle, qui, à part l'intérêt historique qu'elle renferme, contient sur une des pierres tombales transportées à Dinan quelques détails précieux qu'on aimera, nous n'en doutons pas, à relire en présence du monument qu'ils concernent.

Cette chronique a été publiée dans l'annuaire dinannais de 1835, mais d'une manière incomplète. Aujourd'hui nous rétablissons tous les passages qui avaient été supprimés dans le manuscrit défectueux dont s'étaient servi les rédacteurs de l'annuaire; et nous craignons d'autant moins de l'offrir à nos lecteurs comme une pièce entièrement inédite, que, sans parler des importantes corrections et augmentations de l'edi-

tion que nous en donnons aujourd'hui, celle de 1833 est devenue excessivement rare, l'annuaire de cette année ne se trouvant plus dans le commerce,

EXTRAIT

D'une vieille chronique qui date de 1410.

..... Cy ensuit la doulente histoire de messire Jehan de Beaumanoir qui alla de vie à trépasement, en l'an MCCCCLXXXIV; plaise à Dieu que ait son âme en sainteté. Or sachiez que icelui Jehan fû fils au sire de Beaumanoir, maréchal de Bretagne, chevalier de grande vaillance, hardi comme un lion, et qui fû nommé le Bon. Icelui maréchal féri anglais au chène Mi-Voie, entre Plémeil et Josselin; moult belle était sa membrée; illec Tinteuil le Preux, Montauban le Hardi, mirent Anglais en un mongel; le larron Brembo y fû couchié par aval le pré verdoyant dont sang coulait au ruisselet sanglant.

Jehan de Beaumanoir, dont je raccorde l'histoire, que cil qui fû péné en croix, veuille prendre en pitié, comme son père fû apprins ès armes, assailli maints chastels en Normandie, en Poitou et en Espagne, Compagnon du Guaclin, sa nièce Tiphaine épousa; en son vivant fû seigneur de la Hunaudaye. Merdrignac, Bois de la Motte et autres fiefs. Moult effroi fû à Dinan, quand avint que le mardrisseur Rolland tolli à Beaumanoir la vie en le ferant de deux cops de hache sur son chef. Icelui Rolland Moysan, qui gagnié de villenie fû, était métayer ou sire de Beaumanoir; mais poussé fû à telle malice par Pierre Tournemine, qui moult tenait en haine Beaumanoir, et juré avait que jamais n'eus faict paix ô lui. Or, oyez que, pour mieulx accomplir sa volonté et accroître sa malice, Tournemine avait vesti en déguisement un Geoffroi Robin pour

bailler assistance à Rolland, disant faususement que cil Robin venait en message de la part de Robert Beaumanoir, pour demander conseil à Jehan son frère, si lui, Robert, devait pourchasser en achast la terre d'Evran de une dame qui la tenait en venal; et encore le deloyal Tournemine avait faict telle tricherie en entençon que la mort de Jehan de Beaumanoir fust jugée être venue de la malice de Robert. A donc Jehan, tard et nuitament, amblait sous la feuillée, quant traîtreusement fût atteint de cops de hache à la tête par Rolland et Robin qui posés illec étoient. Or sachiez que messire Jehan point n'avait d'armures à son chef, ne heaulme, ne haccinet, et si li murdrisseurs l'occirent en icelieu.

Moult poyne et doleances furent au chastel de Beaumanoir quand la nouvelle y avint. Tôt fût connu ès hameaux et à Dinan que le sire de Beaumanoir murdri avoit été, et chacun contoït sa glose à sa guise. Li mauvais disaient que messire Jehan, qui moult preux étoit, moult aussi étoit serviteur de icille Venus dont tant est narré ou gentil roman de la Rose où l'art de l'amour est enclos et qui fût parachevé l'an 1250 (*) par Jehan de Meung, dit Clopinel.

Li uns disoient que le sire de Beaumanoir veyant la belle Rozès-Lis assise en son vergier, d'amour pour elle fût épris; et disoient encore malicieusement li méchants que la fille où métayer Rolland bailloit rosès de son vergier ou sire Jehan, quelles roses icelui Jehan de sa main dextre plaçoit à senestre sur son cœur: mais li bons, li notables rien ne croyoient de telle histoire quand elle avint en la cité de Dinan, et que répandue fût emmy li notables et bourgeois. Or donc sachiez

(*) Erreur de date; ce fut vers 1224 que, sur la demande de Philippe-le-Bel, Jean de Meung résolut de donner une suite au roman de la Rose composé par Guillaume de Lorris.

quant tel récit arriva à Robert, frère du defunt, grand deuil porta à son manoir et si jura que vengerait telle félonie.

Portant, ordonna grant et bel accoutrement de deuil à honneur de son frère defunt, et son corps porté fû en la chapelle des Beaumanoir, en l'abbaye de Léhon, proche la cité Dinan; et illec fit venir habile statuaire pour illec ouvrer la statue du mort. A donc, par loi de chevalerie, voulust que ses pieds posés fussent sur un lion, car hardi comme lion fû; complet fû donc son armure, sinon son chef adorné d'un linceul, car icelui chef frappé avoit été par murdrisseur et non du bras d'un guerrier. Si voulust encore que le bras dextre de Jehan placé fû sur sa poitrine et sa main sur son cœur, en souvenance de sa piteuse aventure; car moult chagrin avoit été en trépassant que ce cœur n'eut pas été percé pour son gentil duc à qui foi avait juré; mais li méchants disoient que c'étoit tot en souvenance de sa mie. A donc n'en diray plus, mais devisera qui voudra de l'amour que Jehan ot pour la belle Rozès-Lys; or oyez ce que advint ou murdrisseur Moysant; amené fû par les sergents les poings garottés, par devant les sires de Dinan, de Montafilan, de Chateaubriant, de Kerimel, de Quité et Jehan de Cermoysant. Quant son interrogatoire fû entendu et que par tricherie ot conté comment avoir murdri Jehan par l'ordre de Robert, qui li souhaidait, ce que point ne cuidoient les juges, si fû jugié avoir le poing dextre copé et son chef séparé de son corps; ains le lairron icelui Moysan eu sa descente aux enfers (*).

Icelui qui conseilla ledit Moysan, Pierre Tournemine, ot proufit du meurdre un temps; mais icelui qui règne ès cieux

(*) Rolland Moysan fut jugé au château et exécuté sur la *Place du Champ* de Dinan.

en arresta le cours, car Robert Beaumanoir, qui grand cœur avait, ayant sang de Beaumanoir, et qui moult courroucié étoit, ayant fini le tombel de son ami et chier frère, et que clergié ot beni son tombel lez les reliques de Saint-Magloire qui de Jersey portées furent à Léhon, quant le duc Pierre Mauclerc illec fonda ladite abbaye (*), Robert se départit pour Vannes et ala trouver monseigneur Jehan, le gentil duc, moult vaillant prince. Si se humbla et lui dit : Sire, je illec suis venu pour bailler pleidge de bataille ou sire de Tournemine qui fist murrir Jehan de Beaumanoir, mon frère, et entre tandis que il raconte que moi auroit faict occir mon dit frère. Ah bien, sire, n'en cuidez néant, mais se il vous plaist chargier un hérault qui trouver aille ledit Tournemine pour illec apparaître et combattre en contre moy en champ clos, por que l'on vist qui a droiture en son escient. Li vaillant duc à ce respondit, attachiez, Beaumanoir, de vous accorder avecques Tournemine, car moult vous prise tous deux ; si pourtant en accord ne pouvez, vous lairrai combattre, quant orez fait serment de le faire loyaument. Si bien est dit, noble duc, et grande liesse accordez à ma vie que cette puissance de combattre, car accort ne peu avoir avec icelui qui tant a navré ma vie.

Après que Tournemine ot comparu, si en advint nombre d'ajournements, tantôt à Vannes, à Rennes et enfin à Nantes pour le XX^e jour de décembre de l'an 1386 et fû choisi la place du Boufflay, ou dit Nantes, pour faire la bataille octroyée par le noble duc dont était appelant Robert Beaumanoir et le defendant Pierre Tournemine. Le vicomte de Rohan donna pleidge de 20,000 livres d'or pour Jehan de Beaumanoir et

(*) Le monastère de Léhon fut fondé en 850, par Nomin, Ë, roi de Bretagne.

Jehan de Tournemine pour Pierre Tournemine bailla 20,000 livres.

Et quand furent rendus Beaumanoir et Tournemine ou dit ajournement de Nantes, pour illec faire leur devoir de la bataille, par devant le noble duc, monseigneur Jehan, dit le conquérant, et qu'armés furent, l'escu au col et la lance au poing, si vous dirai de Robert Beaumanoir que ala oyr la messe et se confessa aussi. Ensuite disait à part soi : Mon Dieu, qui mes pechiez cognoissiez, vouliez ai'ier qui a droicture. Enfin finalement Robert le premier entra dans la lyce et monté étoit sur un bel dextrier et moult noblement étoit armé. Un hérault clama pour le sire de Tournemine qui, à la tierce fois, se presenta. A donc les deux champions arrivés; et que maints plaisants tours avoient faicts, salué monseigneur le duc et la duchesse, les barons, les écuyers et li bourgeois, cils combattants descendent de cheval pour l'un et l'autre jurer, faire serment sur les reliques et sur le livre missel que point n'avoient sorts ne charmes en leurs armes, et encore jurèrent sur saint évangile que avoient chacun bon droict. Puis après, montent sur leurs chevaux, qui tenu étoient pour chacun par deux chevaliers, à l'un bout et à l'autre du champ qui, tout à l'entour, entouré étoit de manants de la cité de Nantes et partout sur les toicts des maisons en étoit couvert. A donc le maréchal ou duc dit par trois fois : laissez-les aler. Et commença la bataille et accouri l'un à l'autre et se férèrent moult fortement sur leurs armures sans cognoître qui avoit du pis; mais Robert tant besogna que son ennemi fatigua et tant fatigué fû icelui Pierre Tournemine que se déclara vaincu. Le duc manda l'hérault de écrier que Robert moult vaillamment avoit faict ses preuves. Le corps de Tournemine gissoit comme mort audit champ; conduit fû hors de l'huis, et, jugé aux dépens, aloit être pendu selon la volonté du duc; mais Robert si s'agenouilla devant

monseigneur et demanda que pendu ne fût, dont moult le fit a loner, si que ses amis moult le honourèrent.

Cy finit le combat qui eust lieu le XX^e jour ~~du~~ décembre de l'an de grâce 1386, dont Robert Beaumanoir yssit victorieux. Veuillez notre dame benoicte la Vierge Marie prier son doux fils que pardon octroye à icelui qui péchiés commit.



SAINT BRIEUC,

Fondateur de la ville de ce nom.



BRIEUC (Briomagle ou Vriomacle), fondateur de la ville qui a conservé son nom, était fils d'un seigneur de grande distinction, nommé **Cerpus**, qui habitait la Grande-Bretagne. Sa mère s'appelait **Eldrude**. Ses parents étaient livrés à l'idolâtrie, lorsqu'il naquit vers l'an 410. Il fut élevé dans la maison paternelle avec beaucoup de soin, jusqu'à l'âge de vingt ans, époque à laquelle, ayant été présenté à saint **Germain** d'Auxerre, qui se trouvait alors dans la Grande-Bretagne, celui-ci, frappé des heureuses dispositions de **Brieuc**, l'accepta pour disciple et repassa avec lui sur le continent, vers la fin de l'an 430.

Brieuc, sous cet excellent maître, fit de rapides progrès dans les lettres et dans la vertu, ce qui détermina saint **Germain** à lui conférer les ordres sacrés. Investi de cette nouvelle dignité, le disciple crut que le premier usage qu'il en devait faire

était de retourner dans son pays arracher sa famille aux erreurs de la gentilité, auxquelles se mêlaient déjà quelques pratiques d'un christianisme grossier. Saint Germain le fortifia dans ce dessein et lui donna un compagnon de son choix. Il partit et arriva dans son pays le 1^{er} janvier. Son père et sa mère, selon la coutume, avaient réuni, dans une fête qui durait trois jours, leurs parents et amis, et tous s'abandonnaient à une joie extravagante, suscitée par les excès de toute nature. La gaité des convives augmenta lorsqu'on eut reconnu Briec. Mais celui-ci invité à prendre part à ces plaisirs, leur répondit avec douceur et modestie « qu'il ne pouvait participer à cette fête des démons, sans renoncer au vrai Dieu qu'il adorait; et que le baptême chrétien qu'il avait reçu, ne lui permettait pas de se souiller de leurs superstitions impies. » Il leur prêcha ensuite la religion chrétienne et fut assez heureux pour édifier plus tard plusieurs églises en divers cantons. Il mit surtout une application particulière à l'instruction de son père et de sa mère, qui, « par un saint retour, devinrent l'un et l'autre les enfants spirituels de leur fils. » Ce fut principalement d'eux qu'il reçut le secours nécessaire pour bâtir une église dans un lieu désert, nommé **Grande Lande**, où il assembla en fort peu de temps de nombreux disciples, auxquels il donna et fit suivre la règle qu'il avait reçue de son maître saint Germain, et que celui-ci lui avait fait pratiquer.

Il séjournait depuis longtemps dans ce monastère, lorsqu'il conçut le projet de passer dans l'Armorique, pour le salut d'un grand nombre de ses habitants. Il s'embarqua donc avec cent soixante de ses disciples, vers l'an 480, et vint aborder dans l'ancien diocèse de Léon, d'où il s'avança par terre jusqu'à la rivière de **Jaudy**, dans le pays de Tréguier. Il y convertit, dit-on, à la foi chrétienne, le comte du pays, nommé Conan, qui lui fournit les secours nécessaires pour construire sur

ses terres, en un lieu nommé Landebaëron, un monastère qu'il gouverna jusqu'à ce qu'informé qu'une peste sévissait sur son pays, il partit, à la sollicitation de plusieurs de ses habitants, pour l'aller délivrer de ce fléau.

Le but de son voyage ayant été atteint, Briec revint en son monastère de Landebaëron, où il demeura encore quelque temps; mais, s'étant aperçu que sa présence était à charge à quelques religieux imparfaits, il laissa pour abbé de cette maison un de ses disciples, et vint par mer, avec 84 religieux, qui consentirent à l'accompagner, **suivant toujours la côte de l'Occident à l'Orient**, au port que forme l'embouchure de la rivière de **Gouet** (*).

« Ce lieu n'était pour lors qu'une affreuse solitude et un profond désert, qui n'avoit pour tous bastiments que des bois, des rochers, des montagnes et des vallées; bref, une vaste forêt, et pour hoste, une infinité de bêtes sauvages de diverses espèces. Briec regarde et considère attentivement ce séjour et ce climat; il trouve l'aër fort tempéré, doux et salubre, la situation agréable; il void ce terroir arrosé de plusieurs belles

(*) C'est à tort que quelques personnes pensent que le mot *Gouet* est une corruption du mot *coat* qui veut dire *bois*. *Gouet* vient du mot breton *goad*, qui signifie *sang*; et les Romains, en transportant ce mot dans leur langue, l'avaient rendu par *sanguis* et *sangua*. Devenit *ad flumen* (*S.-Briocus*) *quod vocatur sanguis*. La rivière de *Gouet* signifie donc rivière du *sang*.

On a longtemps cherché l'origine de ce mot. Voici celle qui nous semble la plus rationnelle : « Les payens, avoient certains antres et bocages sacrés dédiés à leurs divinités imaginaires, dans lesquelles il y avoit des oratoires et des autels où ils offroient leurs abominables sacrifices. Or, on sait que les costaux de cette rivière estoient plantés de bois, comme ils sont encore aujourd'hui en plusieurs endroits. Les peuples d'alentour, vivant jusqu'alors dans l'erreur, avoient quelques lieux de ceste qualité proches de ceste rivière consacrés au culte de leurs dieux, où ils esgorgeoient leurs victimes, dont le sang découloit dans ceste rivière et souvent en rougissoit les eaux. » (*De la Devison*, 1626).

fontaines, entouré de deux gentilles rivières, le **Gouet** et le **Goëdy**, un beau port (appelé jadis le port de Cesson, aujourd'hui le **Hàvre du Légué**) ; les vallées d'alentour enrichies de belles prairies. Il juge ce lieu devoir être fertile et regrette que l'industrie et le bonheur de quelques habitants n'a eu soin de le cultiver.

» En discourant de ces choses avec ses religieux, **Brienc** fut fortuitement aperçu par un chasseur poursuivant une beste, lequel appartenoit au comte **Rigual**, seigneur du pays, qui pour lors habitoit cette coste, faisant sa demeure en une maison qu'il avait fait bastir **dans la forest**, à dessein d'y passer quelque temps de l'année pour jouir plus à souhait du contentement de la chasse. Ce veneur l'ayant découvert avec toute sa compagnie, qui estoit de quatre-vingt-quatre hommes, comme nous l'avons desjà dit, gens du tout incogneus, habillés d'une façon bien étrange et non encore vue en cette contrée, s'en va droit à eux, et, les ayant abordés, s'enquiert fièrement qui les menoit en un lieu si retiré et à l'escart, de quel quartier du monde et de quelle profession ils estoient.

» Le saint lui fit humblement response qu'ils estoient de pauvres religieux d'outre-mer, qui n'avoient autre profession que d'adorer et servir le vrai Dieu, et que, pour cet effet, ils cherchoient dans cette solitude quelque lieu propre pour y bastir un oratoire, afin de vaquer plus tranquillement à l'oraison et aux exercices de piété. — Ceste douce response n'empescha pas qu'il n'entrast en soupçon que ce ne fussent des espions qui eussent quelques mauvais desseins. La nouveauté de cet habit et le grand nombre qu'ils estoient lui engendroit ce doute.

» C'est pourquoi, dissimulant ce qu'il avoit sur le cœur, il en va à bride abattue en advertir son maître, lui fait le récit de sa rencontre, du lieu où ils les avoit trouvés, savoir, dans

le bois, sur le bord d'une fontaine, entre deux vallées (*super binæ vallis fontem residere nuntiat*).

» Ce seigneur commande aussitôt à un nombre de ses gens de monter à cheval, et de s'en aller bien armés fondre sur eux à toute bride, et, sans les reconnoître, les charger et chasser hors des limites de ses terres. A peine ses satellites furent-ils hors du logis pour accomplir son commandement, que le comte se sentit saisi d'une forte douleur dans tout le corps. Craignant qu'elle ne fust un juste châtiment de l'ordre sévère qu'il venoit de donner, il fait promptement monter à cheval de nouveaux gardes, avec le commandement de devancer les premiers, de ne faire aucun mal aux étrangers et de les inviter au contraire à se rendre chez lui. **Brieuc**, rassuré par les paroles des envoyés, de la crainte que lui avoit d'abord inspirée leur armure, prit douze de ses religieux et s'achemina vers le chateau de **Rigual**. A peine celui-ci l'eut-il aperçu, qu'il le reconnut pour son cousin-germain (*consobrinus*, enfant des deux sœurs), lui fit l'accueil le plus cordial, bien qu'il souffrit beaucoup dans le moment. **Brieuc**, à qui il se livra sans réserve, le guérit promptement de ceste indisposition. Pour lui en témoigner sa reconnoissance et fixer près de lui un parent qu'il affectionnait autant, **Rigual** lui donna en pur don, à lui et à ses religieux, à perpétuité, sa maison et sa terre du champ du Rouvre (*aulam campi Roboris*), sans en rien réserver ni excepter, pour y fonder et bastir un monastère, et se retira ailleurs pour y faire sa demeure, afin de lui en laisser plus libre jouissance.

» Incontinent qu'il se vit en possession d'un si grand domaine, **Brieuc** ne perdit pas de temps, ains mist la main à l'œuvre à bon escient. Son premier bastiment fut une chapelle, proche de cette fontaine, sur le bord de laquelle il avoit laissé ses religieux, avant que partir pour aller trouver le comte **Ri-**

gual ; elle retient encore aujourd'hui son nom et s'appelle la fontaine **Saint-Brieuc**, située entre deux petits vallons. Sa source est fort vive et grosse, l'eau fort transparente et agréable au goût. Son ruisseau va coulant en une petite rivière qui est au-dessous, aujourd'hui vulgairement appelée la rivière de **Gouët**.

• La solitude du lieu, la proximité de l'eau, des pierres et autres matériaux qu'il trouvoit-là en abondance, l'obligèrent d'y bastir ; ce qu'il fit encore à dessein, afin que les moines ne fussent point distraits des exercices de la religion, pendant qu'il s'occupoit de la construction d'un entier monastère. De celle de ce petit **oratoire**, il passa sans délai à l'édification d'un couvent qu'il bastit dans le palais même que **Rigual** lui avoit donné, et qui a été depuis le **manoir épiscopal** (1626). L'ouvrage parachevé, il se vint loger dedans avec tous ses religieux.

• On voit encore au chœur de l'église cathédrale (1626) diverses tapisseries, dont l'une représente **Brieuc**, accompagné de ses moines, au milieu d'une épaisse forest (**sylvam densissimam**), et tous ensemble, avec des artisans, arrachants des arbres, applanissants la terre et portants des pierres pour bastir. Cela peut se voir principalement sur la troisième tapisserie, vers la fin de sa vie.

• Le pieux fondateur de ce monastère s'y appliqua avec ses disciples à instruire les peuples voisins, à détruire les restes d'idolâtrie qui subsistaient encore parmi eux, et à déraciner les vices que l'ignorance et la superstition y avoient introduits. La célébrité de ces pieux solitaires et zélés apôtres attira une foule de peuple. On s'empressa de former des habitations autour de leur demeure, pour être plus à même de profiter de leurs instructions et de leurs exemples.

Brieuc introduisit dans son monastère la règle qu'il avait

donnée à celui de **Grande-Lande**, et qui consistait principalement dans l'abstinence, — le travail des mains, — le renoncement à soi-même, — le chant des psaumes, — l'éloignement du monde, — et la simplicité dans les vêtements. Son parent **Rigual**, après lui avoir cédé sa demeure et sa terre du champ du **Rouvre**, s'était retiré en **Hillion**, au lieu nommé **Coz-Craou** (vieille étable, ancienne villa romaine, que l'on croit être aujourd'hui le village de la Grand'Ville, donnant sur la baie de **Morieux**). Se sentant près de mourir, il le fit appeler pour lui administrer les derniers sacrements. **Brieuc**, âgé d'environ 90 ans, ne pouvant s'y rendre à pied, s'y fit conduire en charrette, suivi d'une troupe de ses religieux. **Rigual**, par reconnaissance, lui donna son château, le domaine cultivé par ses colons et la seigneurie de toute la paroisse. Le pieux vieillard ne lui survécut pas longtemps : il mourut vers l'an 502.

Il paraît ressortir de ces diverses citations et de recherches faites sur ce sujet, que l'an 480 fut l'époque vers laquelle **Brieuc** aborda avec ses religieux à l'embouchure du **Gouët** ; — que le lieu où il s'arrêta d'abord fut un double-vallon où se trouvait une source abondante, dont on a fait depuis la **Fontaine-Notre-Dame**, et très-près de laquelle se trouve une autre fontaine qui porte encore le nom de **Saint-Brieuc** ; — que la demeure du comte **Rigual** était située dans la plus belle partie de la forêt, que remplace la ville de **Saint-Brieuc**, sur le lieu occupé aujourd'hui, au sud de la cathédrale, par l'ancien manoir épiscopal ; — que ce fut là que **Brieuc** bâtit son monastère, après avoir construit un oratoire près la **Fontaine-Notre-Dame** ; — que ce fut à **Hillion** que se retira **Rigual**, dans une ancienne villa romaine, nommée **Coz-Craou** (**Vieille-Etable**), qui avait dû, deux ou trois siècles avant, servir de demeure aux dominateurs du pays, et qui avait pu, à l'aide de réparations, recevoir le nouveau comte ; — enfin, que contrairement

à l'opinion de Dargentré, et quoi qu'en dise Ptolémée, qui lui donne le nom de **Bidue** ou **Biduce**, il n'existait sur l'emplacement de cette ville qu'une vaste forêt, et qu'aucune agglomération d'habitants n'y avait encore été signalée.

Ch. LE MAOUT.

MINIHY - TRÉGUIER.

Le Minihy dépendait autrefois de Tréguier et formait la plus ancienne et la principale des trois paroisses qui composaient cette ville avant la révolution. Son nom vient sans doute du privilège dont il jouissait ; car on sait qu'on appelait ainsi un lieu consacré par la demeure ou la pénitence de quelque saint personnage, et que les criminels ou les accusés qui pouvaient s'y réfugier, avant d'être atteints par la justice, y jouissaient du droit d'asile : usage qui pouvait donner lieu à des abus, mais qui se trouvait en quelque sorte nécessaire dans un temps où l'arbitraire, exerçant sa juridiction sans formalités judiciaires, et portant souvent ses jugements *ab irato*, immolait bien des innocents à sa vengeance. Cette paroisse, ainsi que les deux autres, dépendait du chapitre de Tréguier, et ses chanoines en furent les curés primitifs. Mais plus tard, afin d'avoir le temps de vaquer librement aux fonctions de l'office canonial, ils se nommèrent des curés-vicaires, ainsi qu'ils sont appelés dans un ancien mémoire de la communauté de ville, et ils les chargèrent de l'administration spirituelle de ces paroisses.

Après la révolution de 1793, le Minihy fut séparé de Tréguier et érigé en succursale. Il reçut alors pour église paroissiale la chapelle de Kermartin, qui, selon une vieille chronique, se trouvait anciennement au bout d'une chénaie, servant d'avenue au château du côté nord-est. Cette chénaie a disparu ; à peine aujourd'hui en reste-il quelque trace dans le *placître*, au-dessus du presbytère. Cette église, avec les accroissements qu'on y a faits en 1819, n'est composée que d'une nef de vingt-trois mètres de long sur huit de large ; point d'aile ni de chapelle latérale. L'opinion publique est qu'elle a été bâtie par saint Yves ; et son testament prouve en effet qu'elle a été fondée par lui en 1293. Elle appartient donc aux beaux jours du règne ogival : ses fenêtres en portent tout le caractère, et celle du fond de l'autel surtout est magnifique et ornée de superbes rosaces. Cette église est voûtée d'une

manière solide et régulière. De divers faisceaux de colonnettes, légèrement saillantes sur les parois des longères, et surmontées d'un chapiteau unique, se détachent cinq nervures, dont les deux plus excentriques, demeurant engagées dans la muraille, forment une arcade qui soutient le bord de la voûte. Celle du milieu joint en droite ligne sa correspondante du côté opposé, et les deux autres se dirigent obliquement vers un centre commun, à trois autres nervures, qui se servent ainsi d'appui mutuel. Dans la partie nouvellement construite, on a tâché d'imiter en bois les dimensions de l'ancienne.

Le retable de l'autel est tout-à-fait moderne et orné de quatre pilastres, avec piédestaux et soubassements, et surmontés de chapiteaux composites soutenant un entablement. Dans l'entre-colonne à gauche, est une statue de la sainte Vierge, à laquelle l'église fut primitivement dédiée. Dans celui de droite, est la statue de saint Yves, dont le nom ici semble avoir prévalu sur celui de l'ancienne patronne. Au fond est un beau tableau de la cène. Autrefois l'église était partagée en deux, par une belle grille en bois de chêne, élégamment sculptée. Elle a été retirée en 1819. Le bénitier à la porte du sud-est mérite d'être remarqué; il fait partie intégrante d'un des faisceaux de colonnettes dont il a été parlé plus haut, et forme sur elles un petit bassin demi-circulaire, ayant le dessous orné d'espèces de figures d'anges, dont la peinture ou le badigeon a presque effacé les traits. Auprès de la chaire, est un grand tableau, où le testament de saint Yves est écrit en entier; il est daté du vendredi après la fête de saint Pierre-aux-Liens, l'an du Seigneur 1297; mais cette copie est moderne. La sacristie paraît n'être que l'ancien vestibule, auquel on a ajouté un petit appendis. Il faut y remarquer la belle arcade ogivale qui formait autrefois l'entrée. Elle est toute ornée de dentelures; et la pierre qui fait le point de réunion entre les quatre nervures de la voûte, est aussi embellie d'un simulacre de la couronne d'épines de Notre-Seigneur. On conserve dans cette sacristie les débris du bréviaire de saint Yves. C'est un manuscrit sur vélin, qui égale presque en netteté nos chefs-d'œuvre typographiques.

A l'extérieur, les murailles de cette église sont flanquées de renforts régulièrement échelonnés pour soutenir sans doute la pesanteur ou l'action répulsive de la voûte. Le clocher, sur le portail, au bas de la nef, est terminé par une flèche, d'abord pyramidale, et enfin tout-à-fait conique. Il paraît que celui qu'avait bâti saint Yves ne dura pas longtemps, ou qu'il ne l'acheva pas; car les archives de la cathédrale de Tréguier portent qu'en 1418, fut achevée la tour de saint Yves de Kermartin, laquelle contenait cent toises; et que fut payé l'artisan Alain Ménou (ou Mérou), à raison de 40 sous la toise; qu'elle fut construite par les soins de messire Yves Lavec, gouverneur sous messieurs du chapitre. Mais les fondations manquant de solidité, cet ouvrage n'eut pas la durée qu'il devait promettre. Dès la fin du XVIII^e siècle, il fallut démolir la flèche, et la base même l'a été en 1819, époque à laquelle a été bâti le clocher actuel.

En avant du portail, on aperçoit dans le cimetière un monument de pierres gri-

sâtres : c'est un carré long, avec divers ornements sur toutes ses faces. Plusieurs voyageurs l'ont pris pour le mausolée de saint Yves ; mais ce ne peut être qu'un monument en son honneur, car on sait qu'il fut inhumé dans la cathédrale de Tréguier. Jusqu'en 1849, ce monument était surmonté d'un toit, et le jour de la procession du saint, l'on y déposait ses reliques pendant qu'on chantait la grand-messe.

Quant à son manoir de Kermartin, il a été rebâti en 1854, et l'on n'y retrouve plus, ni ces cheminées rondes et élancées qui dominaient le toit, ni les portes ogivales ornées de cordons et de moulures, ni les fenêtres gothiques coupées au milieu par des croisées de pierres, ni aucun de ces caractères d'architecture qui annonçaient assez une construction du XII^e siècle ; il ne lui reste plus de son antiquité que le lit du saint, couchette vénérée, fermée d'un volet, au milieu duquel se trouve une ouverture remplie de petites fenêtres ogivales et d'autres découpures gothiques. Les ravages causés par le temps et par la piété des fidèles qui en détachent des morceaux pour les emporter comme des reliques, ont déjà nécessité quelques réparations. Au-dessus de la porte d'entrée est une inscription gravée sur une tablette de marbre blanc, pour attester aux générations futures que c'est là qu'est né et mort saint Yves. Pour la maison adjacente à l'église, et qu'il dit dans son testament avoir bâtie lui-même de son propre pécule, *quasi-castrense*, elle existe encore avec toute son antique physionomie, si ce n'est qu'on lui a ouvert le flanc pour y établir une boutique ; et dans tous ces lieux, ainsi que dans les environs, on trouve partout non-seulement des souvenirs de son séjour, mais encore de sa charité et de sa vertu miraculeuse ; et ils ont excité et réveillent tous les jours la plus grande confiance au fond des cœurs. Qui, saint prêtre de Dieu (*), magistrat intègre, brûlé du zèle de la justice, votre mémoire ici est toujours en bénédiction. Le juste opprimé vous invoque ; l'agriculteur vous demande un temps favorable ; le pauvre promet vos faveurs en sollicitant l'aumône ; et le marinier, passant sous le clocher de votre église qui domine les bords du *Jaudy*, chante votre nom et implore votre protection contre les dangers de la mer et la fureur des éléments.

L'Abbé U***.



(*) Belec santel da Zoue.

La Pointe d'Audierne.

Aucun lieu du Finistère n'est plus orageux que cette extrémité du monde. La presqu'île d'Audierne est terminée par deux caps élevés, la Pointe-du-Croissant et le Bec-du-Raz, entre lesquels est la baie des Trépassés, ainsi nommée du grand nombre de marins qu'en tout temps les tempêtes ont engloutis dans ses eaux. La pointe du Raz a plus de trois cents pieds d'élévation : c'est un immense rocher battu par des vagues d'une force extraordinaire, et qui, un jour peut-être, finiront par l'user de leur frottement sans cesse répété. Déjà la sape lente et terrible de la mer'a entamé ces roches colossales, en y creusant des cavernes, des échancrures, des précipices effrayants. A voir la violence que l'onde en courroux déploie dans ces parages, on se persuade aisément que ce promontoire tenait jadis à l'île de Sein et que la fureur des flots l'en a séparé à une époque inconnue.

Entre ce cap et l'île sauvage de Sein, se trouve la passe du Raz, passage effrayant, puisqu'une fausse manœuvre, un vent contraire, la moindre faute, le plus léger accident jette un navire dans des abîmes où il périt corps et biens, sans que nulle

force humaine soit capable de l'en tirer. Aussi les matelots ne s'engagent jamais dans le Raz qu'en priant Dieu et Notre-Dame qu'ils daignent les aider, le proverbe étant parmi eux qu'**aucun ne l'a passé sans mal ou sans crainte**. Selon le témoignage des bonnes gens du pays, on y entend tantôt les hurlements du diable, tantôt le chant perfide des sirènes, et toujours les accents douloureux, les lamentations des infortunés que les naufrages y ont fait périr et qui implorent incessamment les secours de leurs camarades, fatigués qu'ils sont d'être ballotés par les flots et privés de sépulture. Leurs ombres s'appellent **crierien** : ce sont les soupirs qu'elles poussent qui causent le **murmure** précurseur de l'orage ; c'est à leurs gémissements qu'on attribue le mugissement de la mer à l'approche des tempêtes. Les gouffres de Carybdes et de Scylla, si célèbres dans la mythologie romaine, furent-ils plus redoutés et plus redoutables ! ils n'ont jamais été pour les navigateurs d'une aussi affreuse réalité que le Raz d'Audierne.

Cette pointe audacieuse, qui semble défier l'océan, est remplie de curiosités naturelles vraiment extraordinaires : le physicien, le géologue, le botaniste y ont mille raretés à voir. C'est aussi dans ces tristes parages qu'est ce fameux gouffre nommé l'Enfer de Plogoff, abîme effrayant dans lequel s'élançant les vagues avec une impétuosité, un bruit qui mugit au loin comme le ferait une immense cataracte. On croirait que les parois du rocher du gouffre sont ébranlées du choc qu'elles reçoivent, et le jeu du tourbillon, couvert d'écume et de vapeurs, paraît imprimer une oscillation au roc rougeâtre du fond de ce tartare des eaux, antre caverneux visité par les mauves et les cormorans, dont les cris aigus se confondent avec le bruissement tumultueux des flots.

Le vieux sol de cette contrée est couvert de nombreux témoignages attestant l'existence d'un peuple qui n'est plus : tels

sont ces autels druidiques, ces temples champêtres du polythéisme des Celtes, cette voie antique appelée en breton **Hent-Ahès**, chemin pavé, large de soixante-dix pieds, et dont on aperçoit les vestiges depuis le bourg de Cléden jusqu'à la baie des Trépassés : c'était sans doute la voie par où les peuples du continent se rendaient à l'île de Sein, renommée par les mystères et les prophéties de ses neuf prêtresses.

Je me suis arrêté longtemps sur le haut de la pointe du Raz ; aucun site ne se prête mieux à la méditation sur les révolutions du globe : un des instruments de leurs vicissitudes est étalé devant vous ; et de quel terrible spectacle il vous rend témoin ! C'est l'empire de l'eau déchaînée contre la terre ; c'est l'exemple du ravage de ses fureurs passées, qui ne vous fait que trop péniblement pressentir ce que détruiront ses fureurs futures.

V.

LES AMOURS DE MELLKEINKEZEK.

Veut-on connaître la belle
Colombelle
Dont les grâces sans atours
Ont allumé dans mon âme
Une flamme
Qui doit me brûler toujours ?

Une coiffure légère
De bergère
Couvre ses cheveux mouvants
Dont les mèches vagabondes
Et bien blondes
Volent sur l'aile des vents.

Une ceinture azurée,
Bien serrée,
De sa taille fait le tour ;
Sous la robe courte et blanche,
De sa hanche
L'œil embrasse le contour.

A sa cuisse rondelette
Et longuelette
Un pantalon de nankin
Avec volupté s'attache
Et se cache
Sous un rouge brodequin.

Une sandale de liège
Sert de siège
A son petit pied mignon,
Dont la plante sur la plaine
Courbe à peine
L'herbe fine du gazon.

Un carquois sur son épaule,
Elle vole
Le long des sables déserts ;
Son arc, qu'elle vient de tendre,
Fait descendre
Les rauques chantres des mers.

Le cigare de Havane
Se pavane
Sur sa lèvre de corail ;
Un tourbillon de fumée
Parfumée
De ses dents dore l'émail.

A Sainte-Anne la *Palue*,
Je l'ai vue
Tenant son arc et ses traits ;
Mais elle est un peu craintive
Et s'esquive,
Quand je veux la voir de près.

Souvent au bas de la plaine,
La fontaine
Lui sert de lieu de repos ;
Souvent sur sa gorge nue,
L'ingénue
Verse le cristal des eaux.

M'est avis que la mignonne
Est bretonne,
Et fille d'un *Buguel noz* :
Car elle fait la gavotte,
Rit et saute,
Quand je chante *ann hini goz*.

Voilà ce que j'ai su faire
Pour lui plaire,
Et n'ai pu la rallier ;
Une fille de Bretagne
Ne se gagne
Qu'en touchant son tablier.

Si je pouvais dans sa poche
Droite ou gauche,
Heureux *fanch*, glisser la main !
Ou dérober l'épinglette
Gentillette
Qui rayonne sur son sein !

Mais j'ai la barbe un peu rude.
Et la prude
Compte à peine quinze hivers.
Dussé-je prêter à rire,
Je dois dire
Que les raisins sont trop verts.

Laissons donc aux *fashionables*
Plus aimables
Le doux soin de pourchasser
Cette belle au fin corsage
Dont l'image
Vient chaque nuit m'embrasser.

Oui, toutes les nuits, je rêve
A la grève
Où j'ai vu cette beauté.
Bienheureux celui qui songe :
Car le songe
Surpasse la vérité.

Vous qui pensez qu'une femme
Pour votre âme
Est le grand bien ici-bas,
Redoutez, troupe crédule,
La formule
Du grand sceptique Thomas.

Croire, voilà le partage
Du vrai sage,
Nous disent les vieux papas :

Vous donc qu'Isaure ou Corinne
Endoctrine,
Croyez, *mais* ne touchez pas.

Tombeau de sainte Pompée à Langoat.

La patronne de Langoat est sainte Pompée, connue dans l'histoire sous le nom d'Alma Pompa ou Pompeia, de Copaja ou de Coupaia, c'est-à-dire bienfaisante princesse. Elle naquit vers l'an 480. Quelques historiens l'ont regardée comme sœur de Hoel Ier, roi d'Armorique : mais c'était plutôt son épouse. On croit que c'est la même qu'Aspasie, fille du roi Eusèbe (*), ce qui est fondé sur les rapports du temps, des lieux, de la famille même et du caractère de cette princesse, qui, dès sa jeunesse, donna des preuves éclatantes de piété et de bienfaisance. Ainsi, le nom d'Aspasie aurait disparu insensiblement pour faire place à celui d'Alma Pompeia que consacra la reconnaissance des peuples.

Lorsque, par la perfidie de Clovis, Budic son beau-père fut assassiné, et son mari dépouillé de ses Etats par l'invasion des Frisons, elle se refugia avec lui dans la grande Bretagne, d'où elle revint ensuite, lorsqu'il les reconquit vers l'an 513 (**). Elle eut plusieurs enfants, savoir Hoel II, Léonor, Tugdual, Canao ou Canobre, Waroc, Macliau, Eudic ou Bodic, et une fille nommée Sève ou Soève. Léonor, Tugdual et Sève embrassèrent l'état religieux, et sont honorés dans l'Eglise, les deux premiers comme saints, et la dernière sous le titre de bienheureuse. Elle est représentée à Langoat comme une jeune vierge, avec une couronne de fleurs sur la tête.

Après la mort du roi Hoel, Alma Pompeia renonça également au monde, et, comme le dit l'abbé Déric, retourna avec sa fille dans la grande Bretagne, où son fils Tugdual était resté (***). Bientôt après, elles repassèrent avec lui en Armorique, où Hoel II les accueillit avec joie, et leur accorda autant de terre qu'ils en voulurent pour bâtir des monastères.

(*) Il paraît qu'à la mort d'Eusèbe, Budic usurpa le trône au préjudice de cette princesse, et qu'ensuite il la fit épouser à son fils aîné, connu sous le nom de Hoel le grand et de Rivoal.

(**) Déric, histoire eccl. de Bretagne, tome 3.

(***) Histoire eccl. de Bretagne, tome 3.

Tugdual, après en avoir construit un, près du Conquet, dans un lieu connu encore aujourd'hui sous le nom de Lan-Pabu et de Trépabu, c'est-à-dire, selon l'ancien idiôme celtique, monastère ou demeure du Père, s'avança dans le pays, le long du littoral, et en construisit un autre au confluent de deux rivières, dans la vallée de Trécor, aujourd'hui Tréguier. Sa mère l'accompagna jusqu'en ce lieu, et la tradition est qu'elle se fixa dans une forêt voisine et qu'elle y bâtit un monastère. On retrouve encore bien le nom dans celui de la paroisse même de Langoat, *Lan* dans l'ancien celtique signifiant monastère, et *Coat* bois ou forêt (*). Cette forêt même, dit l'abbé Déric, s'étendait jusqu'à Hengoat, paroisse située sur une ligne parallèle à la précédente. Hengoat en effet signifie chemin du bois ou de la forêt (**). Alma Pompeia, en résidant à Langoat, était à portée de recevoir de saint Tugdual les secours dont elle avait besoin, et de lui fournir aussi ceux qui dépendaient d'elle, n'étant séparée de lui que par une distance de cinq mille mètres. Elle a été inhumée dans ce lieu où ses reliques reposent encore aujourd'hui sur un antique mausolée, qui autrefois était au milieu du chœur de l'église, et qui maintenant, depuis la reconstruction de cet édifice, se trouve derrière le pilier du transept, au côté gauche de la nef. Ce monument, construit en tuffeau, présente un carré long, d'un mètre d'élévation au-dessus des dalles du pavé, sur une longueur d'un mètre soixante-quatre centimètres. A la base, les faces en sont revêtues de figures en relief, formant divers tableaux distincts, qui retracent sans doute les principaux événements de sa vie. Celui qui décore le pied, représente un abbé avec la crosse en main; derrière lui, une femme; devant lui, un enfant à genoux; et dans le coin, une tour avec barbacanes et un couronnement bordé de machicoulis. Sur la face en regard du bas-côté, on remarque d'abord un navire où paraissent encore l'abbé avec sa crosse, la femme et l'enfant. C'est sans doute l'arrivée de ces illustres cénobites sur la plage Armoricaïne. Plus loin sont deux abbés, puis un enfant tourné vers un religieux. Le livre ouvert qu'ils tiennent entre leurs mains semble annoncer un maître et son élève. Le troisième tableau de ce côté paraît représenter la sainte dans sa chapelle mortuaire. Une mère à ses pieds, tenant un petit enfant dans ses bras, indique sans doute le culte que lui rendent les mères en l'invoquant pour leurs enfants en bas-âge. Au-dessus, on lit cette inscription : AN IIILXX construct., c'est-à-dire construit en 1370. La face du côté de la nef ne présente qu'un tableau qui en couvre toute la longueur; et c'est vraisemblablement la cérémonie des obsèques. On y voit un corps couché et enveloppé, puis une longue file de religieux avec un grand cru-

(*) Le G n'est substitué au C que par Euphonie.

(**) D'autres disent chemin du sang, Hengoat, et se fondent sur une tradition vulgaire qui porte que des ennemis ayant débarqué sur les bords de Troguéry, ou de Pouldouran, s'avancèrent jusque-là en pillant le pays, et qu'ils y furent taillés en pièces par les habitants.

cifix au milieu d'eux. A la partie supérieure des parois règnent, dans tout le contour du tombeau, des arcades ornées de dentelles, et surmontées de flèches coniques ou pyramidales dentelées. Sur la surface est couchée la statue de la sainte, de grandeur naturelle et fortement drapée. Elle est en tuffeau, d'un travail poli, et paraît due à un ciseau exercé.

Ce tombeau fut ouvert en 1768 par ordonnance de monseigneur Jean-Marc de Royère, évêque et comte de Tréguier, déléguant à cet effet messire Anne-Nicolas Boric, chanoine, official et vicaire-général du diocèse, assisté de messire Le Marehec, recteur de Saint-Vincent en ladite ville de Tréguier, de messire François Capitaine, recteur de Langoat, des fabriciens et notables de cette paroisse, ainsi que du sieur Villeneuve de Tréguier, chirurgien juré, chargé du rapport anatomique. L'ouverture faite, ledit chirurgien déclara, après examen, que les ossements trouvés offraient un fémur et une portion de fémur, un tibia et un grand fragment de tibia; la première côte, avec une entre-côte; le cubitus; os du tarse; os du carpe; la rotule; une vertèbre et le corps d'une autre vertèbre; portion de l'os sacrum; deux os des doigts; une dent; os du métacarpe et du métatarse; vertèbre lombaire; portion de la vertèbre du cou; fragment de la clavicule et parallèle de la clavicule; et l'os occipital. On voit par cet exposé que déjà beaucoup de reliques avaient été retirées de ce tombeau. Il y en avait une certaine quantité dans la sacristie de la cathédrale de Tréguier, où elles furent réduites en charbon par l'incendie qui, au mois de septembre 1632, brûla tout ce qui était contenu dans l'intérieur de cet édifice. Quant à celles extraites en 1768, elles sont aujourd'hui dans un reliquaire de bois doré, renfermé dans une châsse d'un mètre de long, ornée de sculptures en relief et surmontée d'un dôme que recouvre une fleur ou espèce de flamme. Deux ouvertures circulaires dans les côtés laissent apercevoir une partie de ce reliquaire autour duquel pendent en festons des chaînes de cuivre doré. Cette châsse, soutenue par quatre consoles de trente-trois centimètres de hauteur, repose sur le mausolée même, et le tout est environné d'une grille devant laquelle pend un lustre de bronze.

*L'Abbé U***.*

NOTICE

Sur les Caquins de Bretagne.

Un préjugé qui, en dépit des progrès accomplis par la civilisation, poursuit encore de nos jours, dans diverses parties

des campagnes de Bretagne, les individus exerçant la profession de **cordiers** ou descendant de gens qui l'ont autrefois exercée, m'a paru digne de quelque intérêt.

Connus généralement sous la dénomination de **caquins**, **caqueux**, **cacous**, ils furent parfois aussi jadis nommés **mézeaux** et **ladres**.

Je me suis occupé de rechercher l'origine du préjugé populaire qui leur a donné ces différents noms et leur imprime une flétrissure native.

Dans un fort remarquable travail sur les races maudites de France et d'Espagne, M. Francisque Michel scrute, avec le soin le plus minutieux, tous les documents qu'il a pu rencontrer dans le cours de ses innombrables recherches et de ses consciencieuses études, pour assigner à ces différentes races, dans chaque pays, une origine commune, un principe unique.

Loin de moi l'idée de suivre ce savant auteur dans toutes les sinuosités de cette difficile et obscure question ; plus loin encore la pensée de jeter quelque lumière sur l'origine des races étrangères à la Bretagne à laquelle je borne mes études, et que je restreints même, quant à présent, à la circonscription des anciens évêchés de Saint-Brieuc, Tréguier et Saint-Malo.

Les **Cagots** furent-ils des **lépreux**, des **crétins**, des **Vaudois**, des **Albigéois**, des **Bohémiens**, des **Juifs**, des **Sarrasins**, des **Goths ariens** vaincus par Charles Martel ? C'est ce que je ne saurais résoudre. Suivant M. Francisque Michel, ce furent des chrétiens espagnols qui suivirent Charlemagne dans la retraite de Roncevaux et vinrent chercher un refuge de l'autre côté des Pyrénées.

A l'appui de cette assertion, il produit un nombre considérable de preuves, dont la plus ancienne remonte jusqu'en l'an 1000. Puis, prenant successivement les différentes pro-

vinces de France, en commençant par les Pyrénées-Orientales, il arrive à travers le Languedoc, la Gascogne, l'Angoumois, la Saintonge et le Maine jusqu'à la Bretagne.

A chacune de ces divisions territoriales, il constate à la race maudite un nom différent, une profession nouvelle : à Bordeaux, ce sont des Gahets ; à Blaye, sur les bords de la Scudre, des Gavaches ; à Marennes, ils sont sauniers ; à Angoulême, papetiers ; à Maillezais, dans le Poitou, ils se nomment Colli-
bert et sont pêcheurs ; enfin, en Bretagne, ils sont cordiers et se nomment **caquins** ou **caqueux**.

Cet auteur, comme on le voit, assimile chacune de ces catégories et les suppose toutes entachées du même vice originel.

Je n'ai ni l'intention de discuter des assertions appuyées de tant de preuves, ni des documents suffisants pour les combattre ; cependant, suivant moi, les caquins de Bretagne n'étaient autres que des individus infestés de la lèpre ou de toute autre maladie contagieuse et incurable ; c'est du moins ce qui me semble résulter jusqu'à l'évidence des termes des différents documents qui les concernent, des mesures réglementaires qui leur étaient appliquées et qui toutes avaient pour but principal de leur interdire tout contact avec les gens sains.

La dénomination de caquins leur venait du mot latin **cacosi**, ainsi que cela résulte des status synodaux de Raoul Rolland, évêque de Tréguier (*).

Ils sont appelés **mézeaux** (**) dans la constitution de Jean, duc de Bretagne, faite au parlement à Vannes, le 12 février 1424, qui se trouve transcrite dans la très-ancienne coutume.

Ils sont nommés **cacoust** dans un extrait du Raoulin de

(*) Raoul Rolland fut évêque de Tréguier, de 1435 à 1441.

(**) Le mot **mézeaux** vient de *mez*, honte, ou *mézu*, honteux.

1444 (*). Ils sont désignés sous le nom de **caqueux** dans un mandement référé dans un extrait des registres de la chancellerie de Bretagne des années 1474 et 1475.

Ce mandement est lui-même reproduit par une ordonnance de François II, de 1477, qui en modère la rigueur en ce qu'elle permet aux **caqueux**, habitant les maladreries de l'évêché de Saint-Malo, d'affermir pour trois ans les terres les plus voisines de leurs habitations, afin qu'ils aient de quoi subsister, mais en même temps leur défend d'y bâtir, en leur imposant certaines redevances, qui furent d'abord individuelles et devinrent plus tard collectives. Elles consistaient en une taille de **vingt livres monnaie** que chaque **caquinerie** était tenue de payer à l'évêque au premier jour de l'an, et dont elle devait faire rôle devant l'official.

M. Francisque Michel fait remarquer à juste titre que l'ordonnance de François II ne se trouve pas dans le corps des coutumes qui furent rédigées sous ce duc et imprimées huit ans plus tard à Loudéac. Il tire de cette exclusion la conséquence que cette mesure ne concernant que la circonscription de Saint-Malo, il est à présumer qu'à l'époque où elle fut rendue, les **caqueux** n'étaient guère répandus au-delà des limites de cet évêché.

Cette hypothèse est entièrement dénuée de fondement, attendu que dès 1424, il s'en trouvait déjà dans le duché de Bretagne, et qu'en 1444 ils étaient assez nombreux dans le diocèse de Tréguier pour y former des villages entiers.

Aux églises, la place des caquins était distincte et située dans la partie inférieure du temple ; dans certains lieux même ils étaient entièrement séparés des autres hommes par une haute barrière.

(*) Manuscrit inédit des Archives des Côtes-du-Nord.

Ils ne pouvaient toucher aux vases sacrés et ne recevaient le baiser de paix qu'après les gens sains. Il leur était défendu de circuler dans le duché de Bretagne sans porter sur le bras droit un morceau de drap rouge en forme de patte de canard.

Ils ne devaient exercer d'autre commerce que celui de fil et de chanvre. De cette dernière obligation est naturellement née la spécialité presque exclusive à leur profit de la profession de cordiers.

Les infractions aux divers prescriptions que nous venons d'énumérer étaient parfois punies d'une amende qui s'élevait jusqu'à la somme de cent sous, chiffre énorme pour le temps et eu égard aux ressources des misérables auxquels elle pouvait être imposée.

Dans le but d'éviter tout contact des caquins avec les autres hommes, on leur assigna des lieux spéciaux d'habitation. Telle est l'origine des caquineries, qui gardent encore de nos jours cette dénomination et qui se trouvent toujours situées à quelque distance des villes ou des villages, sur les points les plus solitaires. Les caquins y vivaient de leurs travaux ; ils pouvaient posséder et transmettre à leurs héritiers ou aliéner les immeubles dont ils devenaient possesseurs. Toutefois, ces aliénations ne pouvaient avoir lieu qu'entre gens de leur race.

Il n'en était pas de même des léproseries qui étaient des sortes d'hôpitaux, avaient des revenus fixes, étaient régies par des administrateurs comptables, ainsi qu'on le voit dans une ordonnance du roi François 1^{er}, de 1543.

De nombreux procès surgirent entre les évêques et les juges royaux relativement aux droits de fief prétendus par les uns ou les autres sur les caquineries ou les léproseries.

En 1737, un procès de ce genre existait entre le comte de Toulouse et l'évêque de Saint-Brieuc, touchant les caquinerie-

ries situées dans les différentes paroisses du duché de Penthièvre, dans lequel le comte avait l'universalité de fief (*).

Les paroisses de l'évêché de Saint-Brieuc, dans lesquelles se trouvaient des caquineries étaient celles de Saint-Michel en Saint-Brieuc, Plérin, Pléguen, Plouha, Pléhédel, Plélo, Trégomeur, Quintin, Plédran, Quessoy, Hénou, Loudéac, Plumieux, Trédaniel, Le Gouray, Maroué, Ruca, Erquy, Pléneuf, Planguenoual, Hillion et Iffiniac.

Les caquins avaient des endroits spéciaux où on leur administrait le baptême ; leurs corps n'étaient point enterrés dans le cimetière commun, mais bien dans un espace réservé destiné à leur sépulture.

L'auteur des **Notions historiques des Côtes-du-Nord** rend compte d'un procès-verbal déposé aux archives de la paroisse de Planguenoual, qui relate les circonstances singulières de l'inhumation d'un cordier de cette commune qui eut lieu en 1716.

Cette inhumation se fit en présence des juges royaux de Saint-Brieuc et des archers de la maréchaussée.

Les habitants s'opposaient encore, à cette époque, à ce que ce cordier fut enterré dans le cimetière paroissial, et les nobles de cette commune furent obligés de protester par leur présence à ses funérailles contre le fatal préjugé qui voulait l'exclure du lieu de repos destiné aux autres chrétiens (**).

Nous avons retrouvé les traces d'une redevance bizarre im-

(*) Le comte de Toulouse devint acquéreur du duché de Penthièvre et de tous les droits en dépendant, en 1696.

(**) *Annuaire des Côtes-du-Nord* de l'an 1840, p. 64.

posée en 1690 (*) aux différents ménages qui composaient les caquinerie de l'évêché de Saint-Brieuc.

Chacun d'eux devait, au jour des visites paroissiales de l'évêque ou de son grand vicaire, fournir un licol de corde à chacun des chevaux de l'escorte de ces hauts dignitaires.

Hédin, le savant jurisconsulte breton, qui vivait à la fin du XVII^e et au commencement du XVIII^e siècle, prenant en pitié le sort funeste des caquins, sollicita et obtint du Parlement de Bretagne un arrêt qui démontra combien la réprobation dont ils étaient l'objet à cette époque était dénuée de fondement (**).

Un dicton populaire dont nous n'avons pu découvrir l'origine ni la cause est souvent répété encore de nos jours : « Les caquins n'ont pas d'os, » disent les habitants de nos campagnes; et, lorsqu'on les interroge sur les motifs de la réprobation dont sont frappés les cordiers, « c'est, répondent-ils dans leur ignorance, parce qu'ils descendent de ceux qui ont filé le chanvre et fabriqué la corde qui servit à pendre notre Seigneur Jésus-Christ. »

Vainement prétendrait-on que le préjugé qui les exclut depuis tant de siècles du commerce des autres humains a entièrement disparu aujourd'hui; des faits positifs et un intérêt trop secondaire pour être relatés ici nous ont démontré naguère que, dans certaines localités du moins, ils n'osent encore se mêler au reste de la population ni surtout contracter d'alliance avec elle.

Toutefois, hâtons-nous de constater qu'il va diminuant

(*) Extrait d'un aveu inédit de la seigneurie de l'évêché de Saint-Brieuc, rendu au roi le 21 novembre 1690.

(**) Ducangé (*verbo cagoti*), tome II, col. 27. •

chaque jour, que bientôt sans doute il s'effacera entièrement
et qu'avant peu il n'y aura plus de caquins en Bretagne.

CHARLES GUIMART.

MORGAN. (*)

Ken skler a daoulagad an aër,
Ar mor a gwenve, zioul a caër,
En eur ruill en aber Tolguz
Trezarc'hant a mouechou clemuz.

Eun drouz ebken, toliou an heur
Var doc'h bir lemm iliz Pleumeur,

Askenje gwic'had an amzer
Da gleziou run c'hlaз an aber.

An durzunel etal he far,
Ar preñ en he lochic douar
En em ziskwize, kousket mad,
Eb c'hwezaden, eb huanad.

Beg an den, barzenned he zor,
An den kaled euz an Arvor
Na gieve, n'tro he wele cloz,
Na lez an dour, nag anternoz.

Gouzkoude sclerijen al loar
A stigne n'trezeг an douar
Evel eur skeud a c'hwabrennou,
Ho c'hourneu var ar c'houmennou.

Aussi limpide que les yeux de la couleuvre,
La mer s'enflait, silencieuse et belle,
En roulant dans la baie de Tolguz
Du sable d'argent et des voix plaintives.

Un seul bruit, les coups de l'heure
Sur la cloche de la flèche aiguë de l'église
de Pleumeur,
Lançait le gémissement du temps
Aux antres de la verte colline de la baie.

La tourterelle auprès de sa compagne,
L'insecte dans sa petite hutte de terre
Se reposaient, bien endormis,
Sans souffle et sans soupir.

Et l'homme, sa porte verrouillée,
L'homme dur de l'Armor
N'entendait, autour de son lit clos,
Ni le murmure de l'onde, ni minuit.

Cependant la clarté de la lune
Projetait vers la terre
Comme une ombre vaporeuse,
Qui surnageait sur les flots.

(*) Morgan (née de la mer) était la plus belle et la plus puissante des Fées
de l'Armorique.

Hogen ar skeud-ze a droas,
Luzkelllet var an houlen c'hilaz,
En eur plac'h dudiuz meurbed
E twez oll blac'hejou ar bed.

He daoulagad lemm a wa du,
He fri reiz, he diouchod ru,
He guinou bihan, he zal gwen
Hac he bleô hir a melen.

Skuill eure ho c'huchennadou
Var he diouiskoaz, eyel daelou,
Hag ho rujerezig vezin
A liamas he gouzoug sin.

Ar bennerez, e korolli
Dindan eur gest treuz a lili,
Na devo, dre c'houlou an de,
Nag he stumm, nag he c'haerente.

Gouzkoude ken veur a c'hened
A dleie bea munudet
Dre son he mouez, glan a nerzuz,
Pa zihunas hegleô Tolguz.

Nan, bizkoaz evelep burzud
N'eure dridal calon an dud
Abawe kiniadek Gwencilann,
Reizer coz barzaz an emgann.

Pobl, emezi, pobl eus a Vreiz,
Cetu me c'hoa deut en da greiz ;
Hogen neb sell lirin, neb can
Na zigemer birioMorgan.

Neb Drouize c'harz an derven
O c'hirvoudi, gant he zelen,
Var ar peulvan neve risket
En toul don ar c'houriganed ;

Neb zebelierez mamennou ;
Neb c'hoper noz er c'hroazenchou ;
Neb kornandon, pa zao al loar,
c'had aour gwerc'h var an douar.

Et cette ombre se changea,
Bercée sur la houle bleue,
En une femme rare
Parmi toutes les femmes du monde.

Ses yeux perçants étaient noirs,
Son nez régulier, ses joues roses,
Sa bouche petite, son front blanc
Et ses cheveux longs et blonds.

Elle répandit leurs boucles
Sur ses épaules, comme des larmes,
Et leur bandelette de goémon
Entoura son cou de cygne.

La Pennérez, qui danse
Sous une corbeille pleine de lis,
N'aura, par la lumière du jour,
Ni sa grace, ni sa beauté.

Cependant si grands charmes
Devaient être amoindris
Par le son de sa voix, pure et forte,
Quand elle éveilla l'écho de Tolguz.

Non, jamais pareil prodige
Ne fit tressaillir le cœur des hommes
Depuis le suprême adieu de Guencilann,
Le vieux chantre des poésies de combat

Peuple, dit-elle, peuple de la Bretagne,
Me voici encore venue au milieu de toi ;
Mais nul regard joyeux, nul chant
N'accueille aujourd'hui Morgan ;

Nul druide au pied du chêne.
Lamentant, avec la harpe,
Sur le peulvan nouvellement glissé
Dans le trou profond des Korrigans ;

Nulle nymphe des fontaines ;
Nul crieur de nuit dans les croix-chemins
Nul kornandon, quand se lève la lune,
Semant de l'or vierge sur la terre.

Na velan mui ar C'hernevod
O c'hedal, en treiz an od,
O c'hedal va nessa distro,
Harpet var he benbas dero.

Marzin hag he vagad Teuziou,
He wialen hag he louzou
Ne dint, pe na vont eb dale,
Nemed spontigou bugale.

Kwazet e indadeg Arvor,
Haghe valvennou ken digor
Pa verve lein vriz he c'herrek

Dindan strollad Veriadek.

Pelec'h ema n'amser gwechal ?
Neuze, bemdez en eur vragal
Euz a lezobi d'an aber,
E velen luc'had ho dager.

Ar stroll a zouge dagerou,
N'en euz brema var he zeuliu
Neme l tri varer, o tivern
Ar beziou var he goz eskern.

Teir gwalen hanvet an amzer,
Tud ar vro c'hall hag, en eur guer,

Ar Breiziad en eus n'ac'het
He iez hag he lann divorc'hed.

Ne c'hores ta ken er c'havel,
Pobl sembl, eur mab kren da sevel
Ar mein hir hag an dolveniu,
Douaret e kreiz da vezou ?

N'er gribiken ; an ermeziad
A vruzun a dindan he droad,
A vruzun, evel ar brignen,
Da botred stard a dorre pen.

Gant ar c'hleze dir hag houarn,
A ziframas eus ho daouarn,

Je ne vois plus le *Kernevote*
Attendre, sur le bord de la grève,
Attendre mon prochain retour,
Appuyé sur son *penbas* de chêne.

Merlin et sa bande de *Teuz*,
Sa baguette et son *louzou*
Ne sont, ou ne seront bientôt
Que des épouvantails d'enfants.

Il est tombé le hurlement d'Armor,
Et ses paupières si ouvertes,
Quand bouillonnait le sommet tacheté de
ses roches
Sous l'armée de Mériadec.

Où est le temps d'autrefois ?
Alors, tous les jours en folâtrant
De Léxobie à la baie,
Je voyais le scintillement de leur dague.

L'armée qui portait des dagues
N'a maintenant sur ses traces
Que trois défricheurs, qui démolissent
Les tombes sur ses vieux ossements.

Trois fléaux nommés le temps,
Les hommes du pays de France et, en un
mot,
Le Breton qui a nié
Sa langue et sa terre, sans remords.

Ne couves-tu donc plus au berceau,
Peuple faible, un fils fort pour relever
Les menhirs et les dolmens
Terrassés au milieu de tes campagnes ?

Tu ne le feras jamais ; l'étranger
Ecrase sous son pied,
Ecrase, comme le grua,un,
Tes gars serrés qui cassaient la tête.

Avec l'épée d'acier et de fer,
Qu'il arracha de leurs mains,

E bet govet, var an annev,
An hual a samm hag a prev.

Goalheur ! emezi, kent tevel,
Goalheur d'ar bobl a Vreiz-Izel !
A goalheur din-me va-unan !
Pa voug he speret a welan.

A kerkent e soublas er mor,
Hag he mouez, e treiz an Arvor,
Eure gwic'hal eüned an noz
Evel eun divea malloz.

Strafilet e kwez va ure,
Me barz an amzeriou neve,
E tihunis dre r'zon euzus,
A greden clevet en Tolguz.

Gouzkoude pa skoas eun heur
Var cloc'h bir lemm iliz Pleumeur,

E lavaren, en gwel he c'hroaz :
Speret Breiza luc'ho pell c'hoaz !

A été forgée, sur l'enclume,
L'entrave qui te charge et qui te brise.

Malheur ! dit-elle, avant de se taire,
Malheur au peuple de la Basse-Bretagne !
Et malheur à moi-même !
Puisque s'éteint son génie que je pleure.

Et sitôt elle plongea dans la mer,
Et sa voix, sur la grève de l'Armor,
Fit gémir les oiseaux de la nuit
Comme une dernière malédiction.

Effrayé à la fin de mon rêve,
Moi poète des temps nouveaux,
Je m'éveillai par le *sône* terrible,
Que je croyais entendre à Tolguz.

Cependant, quand tomba une heure
Sur la cloche de la flèche aiguë de l'église
de Pleumeur.

Je disais, en vue de sa croix :
Le génie de la Bretagne brillera longtemps
encore !
Ch. LE BRAS.

Les funérailles de Jean V, duc de Bretagne.

Auprès du tombeau d'assez mauvais style que l'on a érigé en l'honneur de saint Yves, dans la cathédrale de Tréguier, on voit une grande dalle tumulaire, en marbre jaunâtre, sans inscription. Sous cette pierre reposaient autrefois les restes de Jean V, surnommé quelquefois *le Sage*, duc de Bretagne. Nous allons rappeler ici quelques détails qui se rattachent aux funérailles de ce prince qui, ainsi qu'on le verra, faillirent être un

motif sérieux de discorde entre les chapitres de trois des principales cathédrales de Bretagne.

Jean V étant tombé malade vers le mois de juillet 1442, au château de Nantes, ses médecins lui conseillèrent de changer d'air, et le firent transporter au château de la Touche, où il rendit le dernier soupir le 28 août suivant, à minuit : son corps, enfermé dans un cercueil de plomb couvert d'une caisse de bois goudronné, fut porté dans le chœur de la cathédrale de Nantes, et le jour de la cérémonie funèbre fut fixé au dernier vendredi d'août.

L'évêque de Nantes, Jean de Malestroit ; de Châteaugiron (*), chancelier de Bretagne, tenait à conserver près de lui la dépouille mortelle d'un prince dont il avait eu toute la confiance, et qui avait contribué à l'embellissement de la cathédrale. Le chapitre, de son côté, ne pouvait que partager le vœu du prélat : la réalisation du projet enrichissait l'édifice d'un mausolée, et, chose non moins importante, augmentait les revenus, grâce aux fondations que l'on faisait, et aux libéralités auxquelles la piété filiale devait nécessairement donner lieu ultérieurement.

Mais Jean V avait eu une dévotion toute particulière pour saint Yves de Kermartin, qui reposait dans la cathédrale de Tréguier, et plusieurs fois, de son vivant, il avait exprimé le

(*) Jean de Châteaugiron, président en la chambre des comptes de Bretagne, d'abord évêque de Saint-Brieuc, puis de Nantes en 1419 : ce fut lui qui, dans ce même château de la Touche, où mourut Jean V, porta la parole au nom de la noblesse et du clergé de Bretagne, pour offrir à la duchesse Jeanne des secours, afin de délivrer son époux, prisonnier des Penthievre ; il mourut un an après le prince dont il avait été le premier ministre.

désir que ses ossements fussent inhumés près des reliques du grand saint Trécorois : il l'avait même consigné dans son testament, et les mêmes motifs qui guidaient le chapitre de Nantes excitaient Pierre Prédou, évêque de Tréguier, à revendiquer pour son église les droits que lui donnaient les dernières volontés du duc.

Il faut croire que les projets de l'évêque et du chapitre de Nantes n'avaient pas été tenus bien secrets, car le duc Jean V n'avait pas fermé les yeux, que déjà trois chanoines de Tréguier, munis de pleins pouvoirs, étaient à Nantes pour faire valoir les droits du chapitre : c'étaient Jean de Nandillac, archidiacre de Plougastel (*), Jean Gaedon et Robert Cador. Ils commencèrent leurs démarches la veille des funérailles.

Jean Validire, évêque de Vannes et confesseur du noble défunt, désirait bien aussi voir les cendres de son pénitent déposées dans sa cathédrale; mais il ne fit valoir ses prétentions qu'avec une grande modération, quand il vit que la même affaire devait être opiniâtement débattue entre Tréguier et Nantes.

Donc, le dernier jeudi d'août, les trois procureurs de Tréguier, accompagnés d'un notaire, vinrent dans la cathédrale de Nantes, porteurs d'une cédule dans laquelle étaient exposés leurs motifs : on y rappelait les dernières volontés de Jean V,

(*) L'archidiacre de Plougastel était l'un des principaux dignitaires de la cathédrale de Tréguier; il avait juridiction ordinaire dans l'archidiaconé, qui comprenait les paroisses de Trédrez, Ploumilliau, Plesstin, Plouagat ou Goëlle, Garlan, Plouigneau, Ploujean et Saint-Melaine, avec le droit de *inquirere*, *punire*, *incarcerari*, *instalare et deponere* : il avait ses officiers qui étaient un sénéchal, un sigillifère, des huissiers, des *expensarum taxatores* et des scribes. A Trédrez les habitants relevaient immédiatement de lui, et chacun lui devait, par an, une redevance de 4 deniers, une poule et une mesure d'avoine.

qui en avait recommandé l'exécution à ses fils, François, Pierre (*) et Gilles (**); on ajoutait que la réalisation du projet des Nantais serait une véritable spoliation dont on poursuivrait la répression d'abord devant la cour métropolitaine de Tours, et même à Rome et devant toutes les juridictions. Cette cédule était assez longue et rédigée en termes tels, qu'ils n'y avait pas à douter de l'opiniâtreté que mettraient les chanoines de Tréguier. Mais la première chose à faire était de notifier cet acte au chapitre de Nantes, et là était la difficulté.

Nandillac et ses compagnons parcouraient déjà depuis quelque temps la cathédrale, cherchant quelqu'un à qui faire la notification, quand, dans la nef de droite, du côté du cloître, et près d'une porte, ils rencontrent Raoul de la Moussaye, doyen, et Raoul Moren, écolastre : les procureurs s'approchent, exposent leurs griefs, et présentent la cédule au doyen. Mais celui-ci se retire brusquement, en disant que ces sortes d'affaires ne pouvaient être traitées qu'en assemblée capitulaire, et qu'il n'avait aucune connaissance de ce dont on l'entretenait.

Voilà les chanoines Trécorois se promenant de rechef dans la cathédrale, avec la malheureuse cédule, et cherchant quelqu'un qui fût au fait de l'objet de leur demande, ou tout au moins plus complaisant. Comme ils faisaient le tour de l'église, ils rencontrent un individu, en habit de chœur, près duquel ils s'informent du moyen de trouver quelque chanoine ou l'archidiacre ; ils apprennent ainsi que tous les chanoines sont réunis en assemblée capitulaire dans la librairie, détail que le

(*) Pierre de Bretagne, comte de Guingamp et de Benon, duc de Bretagne en 1450, après la mort de son frère.

(**) Gilles de Bretagne, qui épousa Françoise de Dinan, dame de Chateaubriant.

doyen n'avait pas paru avoir envie de leur faire connaître.

Nandillac se rend donc à la librairie : il frappe à la porte, et aussitôt l'archidiacre Pierre Boyneau se présente à lui ainsi que quelques chanoines ; sans entrer dans aucune explication, les Trécorois leur remettent la signification qu'ils avaient tant de peine à placer ; puis, se rendant dans le chœur, où on célébrait alors la grand'messe, ils lisent à haute voix la cédule aux fidèles. Bertrand de Rosmadec, chanoine de Quimper ; Jean Ivisan, chanoine de Vannes, et Roland de Penhoëdic, prêtre du diocèse de Léon, furent appelés à cette lecture pour servir de témoins.

Le lendemain, vendredi, Jean de Malestroït, feignant de ne faire aucune attention aux réclamations du chapitre de Tréguier, officiait solennellement et rendait les derniers devoirs au corps du feu duc : tous les dignitaires de la cathédrale entouraient le prélat. Mais la cérémonie fut bientôt troublée ; l'infatigable Nandillac entre dans l'église, et, se fondant sur la cédule lue la veille, s'oppose formellement à ce que le duc Jean V soit enseveli dans la cathédrale de Nantes : une discussion très-vive s'élève entre Nandillac et l'évêque, et la querelle paraissait sur le point de devenir plus vive encore, quand intervint Jean Prégent, évêque de Saint-Brieuc.

Grâce à la médiation de ce dernier, qui est acceptée par les deux partis, on fait un arrangement. Il est convenu que l'église de Nantes conservera tout ce qui a été donné pour la cérémonie elle-même, qu'on demandera au nouveau duc François sa volonté est que le corps de son père soit enseveli à Tréguier, qu'en attendant on l'inhumera à Nantes, mais que l'évêque de ce diocèse ne s'opposera pas à l'exhumation si le duc l'ordonne. Jean Leffant et Jean de la Lohene, qui se trouvaient à Nantes pour faire l'inventaire de ce que le feu duc y avait laissé, fu-

rent chargés de faire auprès du duc François les démarches nécessaires.

On peut à peine se figurer aujourd'hui l'effet que dut faire ce débat, qui se vidait devant une affluence immense : l'évêque de Nantes prêt à faire chasser de son église les députés du chapitre de Tréguier, la cérémonie suspendue, une discussion qui paraît avoir été assez peu parlementaire, au milieu d'une basilique ornée pour les obsèques du souverain, les signes d'approbation de la foule qui devait nécessairement mêler sa grande voix à la dispute qu'elle voyait et entendait dans le chœur ; ce devait être un spectacle auquel on regrette presque de ne pas avoir assisté.

Du reste, le consentement du duc François ne se fit pas attendre longtemps : le 8 septembre suivant, il donnait une charte dans laquelle il faisait droit aux prétentions de Tréguier, et ordonnait que le corps de son père fût transporté dans la cathédrale de Saint-Tugdual, aussitôt qu'il serait réduit en poussière, **por la grant chaleur du temps qui faisoit et autres inconvenients qui ensuit sempoissent (*)**.

Cette translation eut lieu neuf ans plus tard, en 1451, lorsque Jean de Plœuc tenait le siège de Tréguier.

Grâce à cette sépulture ducale, la cathédrale de Tréguier vit ses revenus considérablement augmentés : Jean V lui avait assigné 500 livres à percevoir sur les droits d'entrée du port et bayre de La Roche-Derrien, ce qui aujourd'hui pourrait équivaloir à 10,000 francs de rentes ; en outre, il donna au chapitre toutes les paroisses de Plouguiel et de Plougrescant qui avaient été confisquées sur les Penthievre, lors du bannissement d'Olivier de Blois. Pour mériter cette libéralité, le chapitre devait

(*) V. D. Morice, t. 11, vol. 1358.

célébrer tous les jours et à perpétuité des services solennels pour le repos de l'âme de Jean V et de Jeanne de France, son épouse, et particulièrement une messe quotidienne, chanter douze anniversaires par an, et faire chaque jour une procession solennelle.

Cette fondation perpétuelle, pendant près de quatre siècles, fut servie sans interruption ; puis vint un jour où, de cathédrale, l'église de Tréguier devint simple paroisse, les cendres de Jean V furent jetées au vent, et la propriété de Plouguiel et Plougrescant, ainsi que la rente sur le havre de la Roche-Derrien, s'évanouirent sans laisser de traces : ainsi fut anéantie l'œuvre de Jean de Nandillac.

A^{le} BARTHÉLEMY.

NOTICE

Sur l'origine de la ville du Port-Louis.

La ville du Port-Louis, dont l'importance est tellement nulle aujourd'hui que, sans la citadelle qui défend l'entrée de la rade de Lorient, on ne saurait guère qu'elle existe qu'en consultant un dictionnaire géographique, est pourtant de beaucoup plus ancienne que Lorient. Une fatalité semble avoir pesé sur cette ville et s'être opposée, malgré le bon vouloir de ses fondateurs, hommes puissants, malgré son heureuse situation, malgré même le nom royal qu'elle porte encore aujourd'hui, à ce qu'elle prit de l'extension et devint florissante.

En butte d'abord à laalousie des autres villes maritimes des côtes de l'ouest, qui craignaient qu'heureusement située comme elle l'est, elle ne nuisit à leurs intérêts, en devenant le centre des opérations com-

merciales de la Bretagne, elle vit ensuite s'élever à côté d'elle une rivale redoutable, fondée non pas comme elle par des gens puissants, lesquels, n'ayant pas d'intérêts particuliers à défendre, s'inquiètent peu de l'intérêt général, — mais par des gens actifs, entreprenants et intéressés à ce que la cité qu'ils fondaient devint florissante. Cette ville nouvelle qui venait de surgir tout-à-coup à côté de l'ancienne, et lui arrachait le peu d'importance qui lui restait encore, c'était Lorient que venait de fonder la compagnie des Indes.

Mais revenons à l'établissement de la ville du Port-Louis.

A son origine, cette ville s'appelait l'*Opéran*, ce qui signifie en breton, dit un ancien manuscrit auquel nous empruntons ces détails, — Saint-Pierre. Ce n'était qu'un hameau misérable, habité seulement par quelques pauvres familles de pêcheurs.

Si peu d'importance qu'il eût, ce hameau cependant, situé sur une pointe de terre ou presque à l'embouchure de la rivière du Blavet, attira l'attention du duc de Bretagne qui, dès l'an 1486, envoya sur les lieux Jean, prince d'Orange, et le sire de Rieux, pour examiner si l'établissement d'une ville et d'un port ne serait pas possible au lieu de l'*Opéran*. Après avoir pris des renseignements de la noblesse des environs et des marchands fréquentant la côte, les délégués du duc de Bretagne dressèrent un procès-verbal dont les conclusions furent favorables à l'établissement projeté par le duc.

Cependant, on ne sait par qu'elles circonstances, il ne fut pas donné de suite à ce projet, et le hameau de l'*Opéran* resta, comme par le passé, un lieu presque inhabité et sans défense; en sorte que des capres espagnols vinrent y établir leur repaire, s'y fortifièrent par des fossés et des retranchements, et y mettaient en sûreté le produit de leurs rapines, au retour des courses continuelles qu'ils faisaient dans la province, laissant partout sur leur chemin des traces de meurtre et de pillage.

Cela dura longtemps ainsi. Ce n'est que sous Henri III que l'on commença à fortifier le hameau de l'*Opéran* et qu'il prit quelque importance. On l'appela alors le port de *Blavet*, du nom de la rivière à l'embouchure de laquelle il est situé. Mais les travaux de défense entrepris se réduisirent à peu de chose; en sorte que, sous le règne d'Henri IV, le duc de Mercœur, qui soutenait la ligue contre le roi, fit débarquer 8

à 10,000 hommes de troupes espagnoles du côté de Lomalo , où ils établirent un retranchement et s'emparèrent du village et du port de Blavet. Il nomma gouverneur de Quimperlé, d'Hennebon et du port de Blavet, Jérôme d'Aradon, chevalier des ordres du roi et colonel commandant la cavalerie légère de la province de Bretagne, qui conserva ce poste jusqu'à l'époque où Henri IV fit la paix avec la ligue. C'est alors seulement que les Espagnols, qui occupèrent pendant dix ans le port de Blavet, l'évacuèrent enfin, à la grande satisfaction des habitants de la province qu'ils surchargeaient de contributions de tout genre.

Après la mort d'Henri IV, et sur la proposition du cardinal de Richelieu, qui connaissait l'importance de ce point du littoral des côtes de Bretagne, et qui voulait interdire aux rebelles renfermés à la Rochelle un lieu qui, en plus d'une occasion, leur avait servi de refuge, le roi Louis XIII nomma le maréchal de Brissac, commandant la province de Bretagne, gouverneur du port de Blavet, et lui enjoignit de continuer les fortifications. C'était quelque chose, mais non pas tout ce que voulait le cardinal. Son projet était de donner une importance telle au port de Blavet, que les Rochellais ne conservassent aucun espoir de s'emparer de ce point. C'est dans ce but qu'il obtint du roi, par lettres patentes du 13 juillet 1618, que le port de Blavet prendrait le titre de ville royale sous le nom du *Port-Louis*, nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

Ces lettres obtenues et enregistrées au parlement de Bretagne, le maréchal de Brissac jeta ses vues sur M. de la Meilleraie, son parent, pour l'accomplissement du projet du cardinal. M. de la Meilleraie, qui connaissait les desseins du ministre, s'y prêta de son mieux. C'est alors qu'il fit enceindre la ville de murs et continuer la citadelle; et que, pour y attirer des habitants, il distribua des emplacements dont la concession gratuite et perpétuelle eut bientôt triplé la population de la ville.

Nonobstant les travaux de défense exécutés par M. de Brissac, les Rochellais, qui s'étaient révoltés vers la fin de 1624, de concert avec M. de Soubise et sous sa conduite, entrèrent le 1^{er} janvier 1625 au Port-Louis, dont ils se rendirent maîtres, quelques efforts qu'eussent faits pour les repousser les troupes de la garnison. Descendu à terre avec les hommes qu'il commandait, M. Soubise livra la ville au pillage et la fit brûler en partie.

Ainsi, cette ville à peine fondée se vit à peu près détruite. Ses habitants eurent à regretter non-seulement la perte de leurs biens, mais aussi celle de leurs privilèges, car les lettres patentes du roi Louis XIII, qui les leur conféraient, furent enlevées ou perdues.

Ce fut le duc de Vendôme qui, assisté de la noblesse de Bretagne, chassa les Rochellais du Port-Louis, où ils étaient restés seulement 27 jours; court espace de temps, il est vrai, mais assez long encore pour leur avoir permis de détruire la ville et d'en ruiner les habitants.

M. le duc de Brissac succéda à son père dans le gouvernement du Port-Louis. Autant le maréchal, à qui la ville fut redevable de la construction de l'église qui existe encore, d'un couvent de récollets et d'un hôpital connu aujourd'hui sous le nom de l'hôpital de la marine, enfin de travaux de défense, murs, bastions, etc., tenait à ce que les habitants pussent jouir de tous les privilèges accordés par Louis XIII, autant M. le duc de Brissac prit à tâche de les abolir. Loin de solliciter du roi de nouvelles lettres assurant les privilèges de la ville (les anciennes étaient expirées), profitant de la faiblesse des habitants, il s'attribua les droits et privilèges que le roi leur avait reconnus et accordés, et cela sans que personne osât réclamer.

Il en fut ainsi jusqu'en 1644. M. le duc de Brissac avait marié sa fille au maréchal de la Meilleraie. Celle-ci avait apporté en dot au maréchal la ville et la citadelle du Port-Louis, dont le roi lui confirma le gouvernement. Mais, à cette époque, le sieur de Kerpedron, fermier du bailliage de la ville d'Hennebon, dans la juridiction de laquelle était placé le Port-Louis, avant sa séparation des fermes générales de la province, ayant su que le maréchal jouissait sans titres des taxes et impôts du Port-Louis, bien que cette ville relevât de son bailliage, vint réclamer ses droits, ce qui irrita si fort un cousin de M. de la Meilleraie, qui commandait sous lui au Port-Louis, qu'ayant rencontré le sieur de Kerpedron à Hennebon, il le tua d'un coup d'épée. Cette affaire fit grand bruit et fut portée devant les états de Bretagne, qui décidèrent qu'à l'avenir il serait payé, à titre de dommages, au bailliage d'Hennebon, une somme de 500 livres.

La population du Port-Louis, loin d'augmenter, diminuait chaque jour. M. de la Meilleraie, pour remédier à cet état de choses, abandonna pour 5,000 livres aux habitants les devoirs dont la jouissance lui avait été accordée par le roi. Mais la ville ne profita pas longtemps

de ce bénéfice : M. de la Meilleraie mourut, et son fils, M. de Mazarin, nommé par le roi au gouvernement de la place, afferma sans autorisation royale les devoirs attribués à la communauté, comme si c'eût été son propre bien. Les devoirs des *états* seuls furent affermés 23,000 livres. Vainement les habitants obtinrent de nouvelles lettres patentes portant les mêmes privilèges que ceux que leur accordaient les lettres octroyées par Louis XIII, M. de Mazarin s'opposa à ce qu'elles fussent entérinées au parlement de Bretagne, et la ville resta soumise, comme par le passé, aux taxes et impôts qu'il plut au gouverneur de prélever.

La perte de ses privilèges et la rivalité jalouse des autres villes maritimes avoisinantes contribuèrent, chacune pour leur part, à ruiner le Port-Louis et à lui ôter toute l'importance qu'avait voulu lui donner le cardinal de Richelieu. Mais ce qui devait lui porter la plus forte et la dernière atteinte, c'était l'établissement de la compagnie des Indes à Lorient et la création de la ville nouvelle. Ce fut, en effet, le coup de la mort. Depuis cette époque, et malgré les événements politiques qui se sont succédé depuis soixante ans, la ville de Port-Louis n'a d'autre importance que celle que lui donne sa position de sentinelle avancée à l'entrée de la rade de Lorient.



Le château de Morlaix.

Le château de Morlaix, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire de cette ville et où les ducs de Bretagne résidaient quelquefois, depuis que le duc Pierre de Dreux eut donné son palais aux frères prêcheurs, était situé sur une colline au sud de la cité.

Quoique son emplacement soit aujourd'hui une promenade, il est encore facile de distinguer la forme de quelques-unes de ses parties et particulièrement du donjon.

Il consistait en plusieurs bastions : ceux qui flanquaient la poterne du Quesleut, au-dessus du chemin actuel de l'hôpital ; celui de Saint-Mathieu, celui de Montrelaix ; ceux qui dominaient la rue des Brebis et la cité. Il avait outre son fort donjon, des corps de bâtiment et des murs crénelés susceptibles d'une bonne défense. On prétend, et cette tradition est fort probable, qu'il s'y trouvait de vastes souterrains communiquant avec la chapelle ducale du Mûr et certaines parties de la cité.

Après le siège de 1594, vaillamment soutenu par le gouverneur contre le maréchal Daumont, le château, presque démantelé par l'artillerie, ne fut pas réparé, ou du moins si quelques

réparations furent faites aux brèches, elles eurent tout le caractère du provisoire. Il avait été réglé par la capitulation confirmée par Henry IV (article 4), « que le château, dont les » habitants de la ville demandaient la démolition, serait con- » servé ou détruit selon ce qui serait jugé le plus à propos pour » le service du roi et la sûreté de la ville, ayant égard aux ob- » servations desdits habitants. »

Désormais, en effet, le château devenait inutile pour garantir la ville des atteintes de l'ennemi, puisque celui du Taureau défendait l'entrée de la rade.

Il paraît cependant que le château fut conservé et qu'il existait encore en 1636, puisque nous voyons dans Albert le Grand (chronologie des évêques de Tréguier) que le 25 février de cette année le feu prit à l'infirmerie des religieuses bénédictines du Calvaire, rue de Ploujean ; que l'incendie, favorisé par le vent, se répandit avec rapidité et qu'il fut aperçu par les sentinelles du château, qui avertirent la ville. Des secours furent portés sur le champ, mais ils ne purent sauver l'édifice.

Ainsi il demeure établi qu'à cette époque le château avait une garnison et des sentinelles.

On ne sait pas d'une manière positive en quel temps sa démolition eut lieu, il est cependant probable que ce fut vers l'an 1692, époque à laquelle le gouvernement des villes de l'intérieur, qui n'étaient plus considérées comme places fortes, devint purement honorifique et se vendait par l'état. Ces gouverneurs *in partibus* n'eurent plus d'autorité, il ne leur restait que le droit de se faire installer par le maire et les échevins, et de présider dans certaines circonstances le conseil de la commune. Le château resta donc pendant plus d'un siècle à l'état de ruine.

En 1670, ce terrain et les décombres qui le couvraient, furent concédés à la famille Duvigneau, et vers l'an 1692, du

consentement du propriétaire, les chevaliers du Papegault venaient s'y livrer à leurs exercices, trouvant probablement ce lieu plus propice que celui de la Roche, où ils se rendaient précédemment.

Ils avaient eu d'ailleurs à soutenir un procès qu'ils gagnèrent contre le sieur Poulras, propriétaire à la Roche, qui voulait s'opposer au tir dans le voisinage de sa propriété.

À l'époque de la révolution, le château, tombé dans le domaine de la nation, fut donné à la ville. D'honorables citoyens eurent alors la pensée de faire niveler ces décombres à l'aide d'ateliers de charité, puis, lorsque le terrain fut disposé convenablement et tel qu'on le voit aujourd'hui, on fit un appel à la générosité publique, et bientôt quatre mille pieds d'arbres, pins, hêtres, sapins, chênes, maronniers furent donnés par les divers propriétaires du pays. Une clôture avec haie vint garantir cette pépinière des atteintes du vandalisme ou de la malveillance ; une maisonnette ayant été construite à l'entrée, un gardien y fut placé, et un tronc portant ces mots : **Aidez l'hospice à mettre en valeur ce terrain**, ne fit pas vainement appel à la bienfaisance des promeneurs.

Cette promenade si pittoresque, d'où les regards embrassent le magnifique panorama de la ville et de ses environs ; ces lieux si remplis de souvenirs historiques ; ces bosquets si frais, où chaque famille aisée avait apporté son offrande : ce témoin de tant de bonheur, ce confident discret de tant de peines ; ces pelouses où l'enfance aimait à s'ébattre sous les yeux de quelques vieillards conteurs ; c'est vendu ! Ce qui devrait être une promenade publique, est une propriété particulière. Espérons que l'administration éclairée, produit de l'élection, parviendra à rendre à la ville l'emplacement de son vieux château ; c'est un bien de famille, c'est plus qu'une promenade, c'est une page historique.

Nous avons dit que les ruines du château étaient devenues le lieu où les chevaliers s'exerçaient au tir du papegault. Nos ancêtres avaient parfaitement compris que la première loi des peuples était la conservation de leur nationalité, et que pour cela il fallait non seulement une armée soldée, mais aussi une milice exercée qui pût, en cas de danger, se lever en masse et repousser l'ennemi. Et quel ennemi pourrait résister à un mouvement national ? La création des bons corps par le duc Arthur, n'était-elle pas une sorte de garde nationale active ? celle des milices une garde nationale sédentaire ? Toutes les bonnes idées ne sont pas modernes, et nous sommes assez riches pour ne pas dépouiller nos pères.

Ceux-ci, par exemple, savaient un peu mieux que nous qu'il ne s'agit pas d'avoir une arbalète, une arquebuse ou un fusil pour pouvoir en faire un bon usage. Aussi avaient-ils institué des jeux publics où ils créaient des rois et des connétables du casse-tête, de l'arbalète et de l'arquebuse, offrant ainsi des prix à la force et à l'adresse, comme le font encore aujourd'hui les Suisses, les Tyroliens et d'autres peuples étrangers.

De tout temps les Bretons ont aimé les exercices du corps ; ils excellaient à la course, et dans les luttes ils n'avaient pas de rivaux.

Si la noblesse brillait dans les tournois par sa force et son adresse, la bourgeoisie et les peuples de la campagne saisisaient aussi avec empressement toutes les occasions de se signaler par l'adresse et la vigueur. A la lutte se joignaient les exercices du bâton et les jeux de la soule ou mallader, qui tous tendaient au même but. Aujourd'hui il serait à désirer que des tirs publics aient lieu dans toutes les paroisses, les gardes nationaux y gagneraient de la confiance : et combien seraient redoutables à l'ennemi, une nuée de tirailleurs adroits, audacieux et connaissant parfaitement les localités ?

Le tir du papegault avait lieu avec beaucoup de solennité. Le roi ou vainqueur recevait une écharpe de soie bleue ; le roi et le connétable des années précédentes étaient conduits avec pompe de l'hôtel de ville au lieu du tir, et le nouveau, accompagné chez lui avec le même cérémonial, puis, le dimanche suivant, à l'église du Mûr, où l'on chantait une messe solennelle suivie d'un **Te Deum**. Il n'est pas besoin de dire que les acclamations étaient vives et qu'il s'en suivait de gras repas comme à toute bonne fête.

Le papegault qui servait de cible était un bouclier de fer blanc nommé **ar rondachen**, avec des cercles, rouge, blanc et jaune sur fond brun ; l'oiseau surmontait le rondachen.

Le règlement sur le tir du papegault du 8 janvier 1716, contient les dispositions suivantes :

1^o On commencera à tirer l'oiseau le 1^{er} mai de chaque année ;

2^o Les habitants de la ville reconnus pour tels et enregistrés à l'hôtel de ville, seront seuls admis à tirer ;

3^o Chacun tirera dans le rang que le sort lui aura assigné ;

4^o Le procureur du roi de la communauté assemblera à l'hôtel de ville les connétables et anciens rois, qui nommeront deux prévôts pour entrer en exercice le 2 mai ;

5^o Chaque chevalier aura une arme à lui et tirera l'épée au côté ;

6^o Ceux qui paraîtront ivres à l'hôtel de ville, pour en retirer leurs billets ou en tirant à l'oiseau, subiront deux jours de prison et seront déclarés incapables de concourir pour cette année au tir à l'oiseau ;

7^o Ceux qui n'auront pas été admis à tirer l'oiseau ne pourront en aucune façon porter les armes dans la ville, sous peine de confiscation de leurs armes et de quatre jours de prison.

C'était un honneur que l'admission au tir du papegault et, à plus forte raison, la royauté ; la rondache, perchée de balles, était conservée comme un trophée.

Voici d'ailleurs les noms de quelques uns de ces rois populaires : ils sont tirés des archives de la commune.

En 1453. Mention de la fête du mouton, mais sans détail.

En 1483. Yvon Cazin, roi de la casse-tête, 50 s.

En 1489. Allain Quintin, roi des arbalestriers, 27 l. 16 s. 8 d.

En 1592. Guillaume Garanou, roi de l'arbalestre.

En 1593. Jean Traler, abatteur du papegault de l'arquebuse, 40 l., par ordonnance de la Chambre de Lunion.

En 1600. Guillaume Durat, abatteur du joyau de l'arc ; Yves Boudrimont, subrogé à son privilège.

En 1669. Pierre Manac'h, roi de l'arquebuse.

E694. Rolland, Mérier, id.

En 1695. Germain Juhel (de St-Melaine), id.

En 1796. Guillaume Boëssel, id. id.

En 1697. Pierre Le Roux, id. id.

A cette époque les exercices cessèrent par suite du manque de fonds pour les prix. Puis un long procès entre les chevaliers et le marquis de Guébriant ayant été gagné par eux, ils reprirent leurs exercices après une interruption de vingt et un ans. Commencés le 1^{er} mai 1719, par Germain Juhel. Ils finirent en 1761, par Alain Audren que plusieurs de nos contemporains ont connu.

O. Le Gall.



GÉOGRAPHIE TOPOLOGIQUE

DE

LA BRETAGNE.

(Les fragments qui suivent sont des pages détachées au hasard d'un travail étendu, sur la Topologie de la Bretagne armoricaine, étudiée comme moyen de contrôle historique. Tout ce travail repose sur cette donnée, plus amplement développée dans l'introduction : « que les diverses dénominations topologiques étant antérieures, en Bretagne, à l'époque où la langue de ce pays s'est assez altérée pour former un idiôme à part dans la famille cymrique, ce n'est que dans l'étude comparée du Cymraeg et du Breton que l'on peut les retrouver. »)

ABER, *confluent ; point où un ruisseau tombe dans une rivière, ou une rivière dans un fleuve ; embouchure ; port, hâvre*. L'étymologie donnée par Owen (Welsh dictionary, 1er) est assez obscure et trop vague : nous croyons que ce mot vient plutôt de la particule augmentative et de *ber*, eau courante : d'où *bera* couler. — Ce mot n'est pas particulier aux pays cymriques : nous le retrouverons en Ecosse : *Aberdeen*, *hâvre de la Deen* ; *Aberneith*, ancienne résidence des rois Pictes, *hâvre de la Neith*. — On le retrouverait aussi dans l'ancienne Gaule gallo-Kimrique : *Abrincatæ* (Avranches), *Hâvre du vieux bois* (Aber-hen-coat), sous la forêt fameuse du Scesey. — D'Aber nous avons fait hâvre, et les Anglais barbour.

Les dérivés d'Aber sont très communs dans les deux Bretagne.

En Cambrie :

Aber Fraw, *embouchure de la Fraw*.

Aber Conway, *hâvre du Conway*.

Aber Esthwyth, *havre de l'Ysthwyth*, et ainsi des autres.

En Bretagne :

ABER, près Roscoff, anse profonde formée par l'insignifiant ruisseau du même nom.

Aberwrac'h, près Plouguerneau, *havre des galets*, et non, comme on l'a dit quelquefois, *havre de la sorcière*.

Aberildut, sous Lanildut, *havre de Saint-Ildut*.

Aberbenoit, mot hybride pour Aberbenighed, *le havre béni* : près Lannilis.

Aberlac'h (par corruption Laberlanch), près Plougastel-Daoulas : *le havre du meurtre*.

AEL, sommet, limite.

Keraël, près Locquirec, au sommet de la commune, *haute-ville*.

Keraël, à Botsorhel, pourrait affecter les deux significations, étant à la fois le point culminant de la commune et le village le plus reculé sur la limite de cette paroisse et de celle de Guerlesquin.

AHES *ce qui divise, mitoyen* (en cymraëg, aëz, prononcez ahès) : par extension *ruisseau*. D'où

Hent aëz, *chemin de séparation*. On voit que l'étymologie de ce mot n'a aucun rapport avec la princesse Ahès, fille de Grallon, sur laquelle il a été débité tant de fables. On a parlé de grands chemins enveloppant toute la Bretagne et attribués par la tradition à cette princesse qui, disent nos villageois, avait l'intention de les pousser jusqu'à Paris. Un jour qu'elle visitait les travaux, elle vit une pie morte sur la chaussée de la route : ce qui lui rappela cette vérité un peu vieille, que, quoi que nous fassions en ce monde, nous devons tous mourir tôt ou tard. Cette pensée la fit rentrer en elle-même, et elle abandonna ses gigantesques projets. La tradition existe dans toute la Bretagne, elle a fourni aux trouvères du moyen-âge la matière d'un joli fabliau, mais nos paysans ne nomment pas du tout telle ou telle princesse. On lui a appliqué, à tout hasard, le nom vulgaire des seuls chemins importants existant à l'époque de la colonisation bretonne (hent aëz) ou voies romaines, dont plusieurs semblent avoir formé, à l'époque susdite, la limite entre les colons bretons et les indigènes de l'intérieur : et, pour trouver à cette princesse Ahès une existence historique, on a été la

confondre avec une autre héroïne presque aussi fabuleuse, Dabut, fille de Grallon (v. Pouldavy). Une erreur de langue a tout fait ici, et acéré-dité une erreur historique passée presque à l'état d'axiôme. — Nous appliquerons le même système à la décomposition du nom de Carhaix, dont on a fait aussi une création de la fameuse Ahès, bien qu'elle existât plusieurs siècles auparavant.

Castel Ahes, *château du ruisseau* : près Plouguerneau.

Cleun-Ahes, *fossé de séparation* : au Guerlesquin.

Ker-Ahes, *ville frontière* (Carhaix : les habitants des communes voisines l'appellent, par contraction, Car-es). C'était à la fois la capitale et la ville frontière d'une très ancienne principauté bretonne, le *Poukaër* ou Poher (v. Pou). On dit que c'est le Kris de l'anonyme de Ravennes, qui écrivait au commencement du cinquième siècle.

ALLEC, *saut* : *saussaye*, aleguen. Dans quelques endroits, ce nom a été francisé en celui de sauderaye comme désignation topologique.

Coatallec, près Lanmeur, *bois de saut*.

Pontaleguen, *pont de la Saussaye* : près Morlaix.

Roudouallec ; *le gué des sautés*, au pied des montagnes noires.

Bannalec et Plobannalec, *le grand saut* ou *le haut saut*, *la butte au saut* : deux communes de la Cornouaille (v. Ban). Bannalec est appelée dans de vieux actes, Banadlen et Banadlanc ; jamais Balanec, comme le veulent quelques archéologues. Nous dirons cependant que le balan des Bretons fait en cymraëg *Banald*, et balanec *Banadlawk* : aussi nous bornons-nous à émettre l'étymologie ci-dessus sans la défendre : d'ailleurs le territoire de Bannalec renferme effectivement beaucoup de genêtiers.

ANT, *fosse entre deux sillons* : par extention, *vallée*. « Elec'h ma oâ an ery er bloaz ma, e vo an ant er bloaz a zeu. » *Où était le sillon cette année sera la fosse l'an prochain.* Proverbe breton destiné à peindre l'instabilité des choses humaines.

Guerrand (Gouer-Ant) *vallée du ruisseau* : château qui donne son nom à Plouégat-Guerrand, sur le ruisseau de Goasven.

Baranton, *sommet de la profonde vallée* : célèbre fontaine druidique dans la forêt de Brocéliande, près Concoret. On retrouve ce nom, altéré en Barentin et Barenton, dans diverses provinces de France. En Nor-

mandie, près Rouen : sur la limite bretonne, près Mortain, dans la vallée de l'Oise, en Picardie, etc.

Donant, *profonde vallée*, nom de la petite rivière qui sépare Taulé de Saint-Martin-des-Champs, et qui coule dans un vallon effectivement très abrupte.

Donant, nom d'un village de la commune de Saint-Jean-du-Doigt situé au confluent de l'Herel et d'un ruisseau insignifiant : même signification que le précédent.

Brehant (Bre-ant), nom des deux communes situées dans la vallée de l'Oust et du Couenan (Brehand-Londéac et Brehand-Moncontour) *Montagne près de la vallée*.

AON, génériquement *rivière, ruisseau* : en cymraëg *awn*. Ce nom a été appliqué spécialement à la rivière que nous appelons Aulne : il lui vient peut-être de

Guernaon, *aunaie sur la rivière*, nom d'une belle forêt de la commune de Scignac, au coude de l'Aulne, et au point où il quitte Bollazec pour arroser Scignac et Poullaouen.

Steraon, *rivière de l'Aon*, village voisin de Chateauneuf du Faou. Ce nom de Steraon est aussi celui d'un autre village situé sur un grand affluent de l'Aulne, affluent qui sépare Lennon de Chateauneuf et que quelques cartes nomment Groanes : aussi a-t-on souvent confondu ces deux rivières et appelé cette dernière Aon, comme celle qui passe à Châteaulin.

On a cru, mais sans preuves, que ce nom propre d'Aon venait de quelque mystère du culte druidique : *rivière de la terreur*. Aon n'a pas de radical, il est lui-même un, ou plutôt il est une forme particulière des mots *aw* et *awen*, *eau, fleuve*.

AOT, *grève, rivage de la mer*. Les trécorrois prononcent et écrivent *ot*, par contraction.

Milin an Aot, *moulin de la rive*, près Locquirec.

Banel an Aot, *chemin de la grève*, nom du chemin qui mène du bourg de Ploujean à la rade de Morlaix.

Aotfranq, *large grève*, près Ploujean.

Parc an Aot, plateau couvert de bruyère près de Saint-Pol-de-Léon : en français *champ de la rive*.

ARMOR, rivage de la mer. Ce nom est très commun en Bretagne : dans beaucoup de communes littorales, surtout celles du Léon, on distingue la partie voisine de la mer par le nom d'Armor ou Arvor, que l'on francise en *Armorique*. Ainsi l'on dit Arvor Plestin, Arvor Plougasnou, Arvor Cléder : et l'*Armorique* de Plougoulm, l'*Armorique* de Plounevez. Jadis, ce nom était connu dans la Haute-Bretagne : ainsi Alain Bouchard appelle Armor le lieu où Conan Mériadec et Maximus vainquirent Jubaltus, à l'embouchure de la Rance. — On nomme *Arvoris* les gens du littoral.

L'Armorique, près Ploujean, très ancien manoir où, suivant une légende fabuleuse, Conan Mériadec et Maximus Clémens passèrent une nuit en marchant à la conquête de l'empire.

ARZ, terre labourable, plaine fertile, vient de ar (même signification) et ara, charrue. Souvent *plaine, plateau*.

Arz, ile du Morbihan.

Arzal, près de Musillac, *plaine des étrangers*. Nous trouvons effectivement dans cet endroit de nombreuses traces de colonisation germanique.

Arzano, (arz-an-hou), *la plaine* ou le *plateau* de la vallée : nom d'une grande paroisse entre le Scorff et l'Ellé.

Arzun, *la plaine aux frênes*, paroisse de la presqu'île de Ruis, autrefois couverte de forêts, maintenant détruites. — C'est peut-être la même étymologie que celle d'Arthon, près Pornic, limite de la colonisation bretonne au sud.

AVAL, pomme : avalen, pommier. D'où

En Cambrie : Ynys avallon, *île des pommiers*, ancien nom de l'île de Glastoubury, où fut enseveli le roi Arthur.

En Bretagne : Enez Aval, *l'île du pommier*, près Lannion, que l'on a quelquefois confondu avec l'île citée plus haut.

Kernavallen, *village du pommier* : près Plestin.

Porzaavalen (par corruption port Navalo), *port des pommiers*, dans la presqu'île de Rhuis, où Saint-Gildas planta un grand nombre de ces arbres. Par ignorance de la langue, on en a fait mal à propos une station romaine (navale).

AVEL, vent. Ce mot s'emploie en composition pour désigner des posi-

tions exposées aux vents, et par conséquent des points généralement très élevés. En Cornouaillais, on contracte ce mot en *aël* : ce qui induit souvent à confondre avec *aïi*, *hauteur ou limite*.

Keravel : il y en a dans une foule de paroisses, notamment à Plougasnou, à Lanmeur, etc., *maison du vent*.

Ty-avelec, dans les montagnes du haut Plougouven, *maison exposée au vent*.

G. L. J.

(La suite prochainement.)

Sac de Lexobie.

Voici les détails vrais ou poétiques donnés sur cet événement par la complainte trécorroise :

Hasterin a deus gant listri
A Zanemarck da Lexobi,
Ag en deus y'assiegot
Gant pevar mil a zoudardet

Gloar d'ar Verches a Goz-Yeodet,
Melodi d'e mab biniguet !

Nao mis e oa neuze gante
O clasq abordi varneze :
Pa n'elle quet antren enni,
En deus concluet e zevi.

Gloar d'ar Verches a Goz-Yeodet,
Melodi d'e mab biniguet !

An habitantet eus a guer
Pa en eur voeljont en danger,
O deus sonjet en em renta,
En esperanç treti ganta.

Gloar d'ar Verches a Goz-Yeodet !
Melodi d'e mab biniguet !

Hasterin, an tirant cruel,
Evel ma antreas en ker,
A gommanças da vassacri
Ar gristenien dre m'o c'hifi.

Gloar d'ar Verches a Goz-Yeodet,
Melodi d'e mab biniguet !

Goude a pillas an oll vadou,
Deus an ilis an tensoriou
Nemet relegou Sant Tual
Ech ejont oll gant an dud fall.

Gloar d'ar Verches a Goz-Yeodet,
Melodi d'e mab biniguet !



Cathédrale de Tréguier.

M. Mérimée, inspecteur-général des beaux-arts, et M. Schmit, inspecteur-général des cathédrales de France, ont visité l'église de Tréguier et ont reconnu son importance monumentale. Le gouvernement est entré dans leurs vues, et elle est aujourd'hui classée parmi les monuments artistiques et religieux du royaume. Sa forme est celle d'une croix latine, et son style gothique ou ogival. Elle fut commencée en 1339; et il paraît, dit M. Lorin, à qui nous empruntons la plupart de ces détails d'architecture, qu'elle fut bâtie sur l'emplacement d'une ancienne église romane, dont quelques parties ont été conservées à l'extrémité du croisillon gauche. Le style byzantin y est parfaitement caractérisé, tant à la tour qu'aux arcades et aux colonnes sur lesquelles elles reposent dans l'intérieur de l'église, et tout fait juger que cette construction remonte au-delà du VIII^e siècle.

Les dimensions de l'église, prises dans l'intérieur, sont de soixante-quinze mètres de longueur, depuis le portail de l'orgue jusqu'à l'autel de la croix, au fond du rond-point, derrière le chœur; de trente-neuf mètres cinquante centimètres de largeur au transept, de l'extrémité d'un croisillon à l'autre; et dans la nef, de dix-sept mètres quarante-cinq centimètres. Sa hauteur sous clef de voûte est de dix-huit mètres. Elle est sous l'invocation de saint Ygual et de saint Yves. Leurs statues occupent les entre-colonnes du grand autel, dont l'entablement est soutenu par des colonnes corinthiennes et surmonté d'un attique, au milieu duquel est assise une statue de la sainte Vierge.

L'édifice, construit de pierres de granit et voûté partout, se compose d'une nef et de deux bas-côtés. Les deux bas-côtés ou petites nefs, se prolongeant autour du chœur, forment ce qu'on appelle rond-point. Des chapelles règnent dans toute l'étendue du pourtour; et les murs de séparation entre elles établissent les contre-forts qui servent de culées aux nervures des voûtes. On remarque aussi du côté septentrional, vis-à-vis de la nef, une chapelle en face de laquelle était le tombeau de saint Yves. Elle fut construite vers l'an 1420, par Jean V, duc de Bretagne, qui y fut inhumé.

Les croisées de l'église sont très-riches, d'un dessin extrêmement varié et d'une belle exécution. Mais le défaut d'entretien a été cause que quelques-uns se sont prématurément dégradés. Dans plusieurs on a été obligé de maçonner un assez grand nombre de jours, faute de ressource pour les vitrer. Des sujets peints ornaient autrefois ces fenêtres, mais il n'en reste plus que quelques fragments. Des galeries pratiquées au-dessus des arcades de la nef, dans l'épaisseur des murs règnent tout autour de l'édifice. Elles sont ornées d'une balustrade à jour, ornée de divers dessins et découpures. A la base de la première, on remarque une espèce de vignette régnant dans toute l'étendue de la longueur des deux côtés de la nef. On remarque aussi dans l'épaisseur de la muraille des bas-côtés, ainsi que dans les chapelles latérales, des enfeus ou tombeaux ornés de dentelures et autres décorations architecturales. Ils servaient anciennement de sépultures à des familles nobles de la ville et des environs.

Toutes les voûtes sont à nervures, qui se réunissent sur des colonnettes engagées dans les pieds-droits et les piliers; on peut observer, comme une particularité propre à la Bretagne, dit encore M. Lorin, que les ogives de l'église de Tréguier n'ont point de clef. Les deux arcs se réunissent au sommet par un simple point, même dans la chapelle du duc Jean V. Ce serait un défaut sous le rapport de la solidité si la coupe était plus surbaissée et les pieds-droits moins forts qu'ils ne le sont ici.

A l'extérieur, des contreforts surmontés d'aiguilles assurent la stabilité de tout le système de l'édifice, parfaitement conçu et présentant partout un emploi judicieux et économique des matériaux. Car quoique les contreforts placés à l'extérieur avec les doubles arcs-boutants pour soutenir la poussée des voûtes, semblent présenter quelque chose de lourd au premier aspect, cette idée s'évanouit après un examen attentif : et l'on reconnaît que l'espace occupé par l'édifice, comparé à la surface des points d'appui, présente un rapport proportionné qui fait honneur au génie de l'architecte. On peut juger, aussi à l'inspection du plan, qu'il a su garder une grande unité dans l'exécution. Le soin dans l'appareil des pierres et le goût dans les détails, prouvent que les travaux furent dirigés par des hommes habiles, qui imprimèrent à l'ouvrage le cachet de leurs talents. La plupart des piliers sont très-élégants et presque tous différents les uns des autres, sans que l'unité en soit blessée. La clef de voûte sur le transept, ainsi que celle au-dessous de la flèche principale, sont évidées par une lunette d'une hardiesse remarquable et fort bien exécutée.

L'église est couverte en ardoises, à l'exception du porche de la grande tour, des trois chapelles en arrière de l'abside. Ces trois chapelles sont revêtues extérieurement de dalles de schiste. Et quant au porche, il est d'une architecture fort riche. Son arrière voussure est décorée de figures en ronde-bosse, sculptées dans le granit. Ces figures sont rangées sur deux files, en suivant les moulures qui définissent l'arcade, dix-huit de chaque côté. Plusieurs ont subi les injures d'un ma-

leau destructeur. La clef de la voûte paraît occupée par le Père Eternel, qui étend les bras sur toute l'assemblée. Le porche est revêtu de deux voûtes superposées. L'inférieure est découpée à jour par des rosaces, qui laissent voir les compartiments et les décorations de la seconde, dont elle n'est séparée que par intervalle d'environ vingt centimètres. Six statues en pierre existaient dans des niches latérales, couronnées d'ogives : mais elles ont été enlevées et détruites pendant les troubles de la révolution.

Le système pour l'écoulement des eaux du toit est tout-à-fait remarquable. Les eaux sont reçues au bas de la couverture de la nef dans des gargouilles en pierre formant l'assise supérieure de la corniche. Et pour empêcher, dans aucun cas, que la réunion des eaux n'ait lieu en trop grande quantité dans les gargouilles, des contre-pentes ont été établies à partir de l'axe des croisées, pour les diviser et les déverser par des canaux verticaux, pratiqués en saillie sur l'extérieur des murs, et à l'aplomb des contreforts de la grande nef. Les canaux ne descendent que jusqu'à la hauteur de la naissance de la voûte, et reposent sur des arcs-boutants qui partent de ce point pour se rendre aux premières aiguilles. D'autres arcs-boutants continuent dans la même direction et reposent à leur tour sur les aiguilles des contreforts inférieurs. Quant à l'eau des conduits verticaux dont nous venons de parler, elle passe ensuite dans des canaux couverts, servant de chaperons aux arcs-boutants, et traverse les aiguilles plus élevées pour se rendre aux aiguilles inférieures. Mais du point de la naissance de l'arc le plus bas, elle coule à découvert et se divise ensuite des deux côtés de la dernière aiguille pour se rendre, par de gargouilles, aux grandes gargouilles des bas-côtés, d'où elle est déversée jusqu'à terre par des canaux ornés de chimères. Cette disposition, toute ingénieuse qu'elle est, avait cependant besoin d'être exécutée avec beaucoup de soin et de perfection, pour avoir toute son efficacité : car une chute d'eau d'une pareille hauteur exerce une grande puissance de dégradation.

Des galeries en pierres avec des balustrades ornées d'ogives et autres dessins variés, existent à l'extérieur tout autour de la cathédrale, tant à la naissance des combles de la nef que des bas-côtés. Mais la plus grande partie est aujourd'hui détruite : il n'en reste guères de bien conservées que celles des bas-côtés, surtout en face du cloître. Les aiguilles qui couronnent les contreforts sont évidées par le bas pour procurer le passage sur le trottoir de ces galeries ; ce qui les affaiblit sans doute : et il a fallu en augmenter la hauteur pour leur donner une solidité capable de soutenir l'action répulsive des arcs-boutants.

Trois tours décorent cette cathédrale. La principale est celle du croisillon droit. Elle est couronnée d'une balustrade de granit, et surmontée d'une superbe flèche en pierres, de forme octogone, à angles non prismatiques, mais ornés d'un cordon ou boudin longitudinal, et toute percée à jour par d'élégantes découpures. La hauteur totale prise du pavé jusqu'à la croix inclusivement, est de soixante-douze mètres (221 pieds 9 pouces). Mais cette flèche est moderne, même pour le style

d'architecture. Elle fut commencée en 1785 et terminée en 1787. Pour sa construction Louis XVI donna vingt mille francs et le chapitre de la cathédrale quinze mille. Le 26 avril 1838, vers six heures du soir, elle fut frappée de la foudre; et une lézarde assez étendue qu'on remarque à son pied, au point de sa jonction à la tour, atteste la violence du fluide électrique.

La seconde tour dite du *Sanctus*, parce qu'elle renfermait autrefois une cloche qu'on sonnait à cette partie de la messe, est assise sur quatre superbes piliers à colonnettes qui dessinent le transept de l'église. Sa plate-forme est comme celle de la précédente, entourée d'une galerie en pierres et surmontée d'une flèche conique couverte en ardoises.

La troisième, et la plus ancienne, est située à l'extrémité du croisillon gauche, et présente un édifice carré, ayant à son angle oriental une tourelle qui sert de cage à un escalier en pierres et à plein-noyau. On l'appelle tour d'Hasting, parce qu'on l'attribue à un capitaine danois de ce nom, qui s'empara de Tréguier en 836. « Hasteing, capitaine des Danois qui escumaient la mer océane, dit Albert-le-Grand, vint avec une grosse armée navale au Bécleguer. Ils assiégèrent et prirent d'assaut la ville de Lexobie... Puis, passant outre, ils entrèrent dans l'embouchure du Jaudy, et posèrent les ancres devant le monastère de Trécor, lequel ils pillèrent. Mais trouvant ce lieu d'agréable situation et accommodé d'un beau port, ils y laissèrent une peuplade, laquelle commença à y bâtir une bourgade et un petit fort pour se défendre des subites incursions des Bretons, duquel reste encore une tour carrée sur la grande église et qu'on nomme encore à présent tour d'Hasteing. » Il paraît bien plus vraisemblable que cette tour existait avant cette époque, et qu'elle ne prit le nom de tour d'Hasteing que parce qu'elle fut choisie par le capitaine comme un point d'observation pour surveiller soit l'entrée de la rivière, soit les environs de la ville. Des vers qui se lisaient anciennement sur le frontispice du côté de la porte de la sacristie, attestent assez que c'était là une église et même un siège épiscopal. En voici le sens : *Hasteing s'empara de ce siège, et par lui il devint vacant, le prélat ayant été tué.* Le caractère même de l'architecture, au jugement des archéologues, annonce un ouvrage antérieur au huitième siècle. Dans l'intérieur de l'église, cette tour repose sur des piliers dont les socles et les chapiteaux sont revêtus d'ornements absolument analogues à ceux qu'on observe aux colonnes du temple de Lanleff, ouvrage qui n'étant sans doute que le cloître d'une ancienne église bâtie sur le plan primitif, au temps des pénitences publiques, doit remonter à la fin du septième siècle ou au commencement du huitième. La voûte sous la tour d'Hasteing est sans nervures; et, pour me servir des termes de l'ingénieur déjà cité, elle est d'arrête avec arcs-doubleaux, supportés par des colonnes romanes engagées dans les piliers. Cet édifice paraît avoir eu quatre étages. Les deux premiers sont sur voûtes plates. Les deux autres n'avaient que de simples planchers, à en juger par l'encastrement des poutrelles dans les murailles : car aujourd'hui ces planchers n'existent plus, et tout l'escalier correspondant à leur hau-

teur a été détruit. A chaque face de l'étage supérieur, si ce n'est au sud-est, cette tour est éclairée par deux fenêtres à plein cintre avec double arceau, et surmontée extérieurement d'un cordon en saillie, excepté toutefois celles de l'ouest qui sont à petite ogive; ce qui a fait conjecturer qu'elles n'appartiennent pas à la même époque. Mais il nous semble que cette raison n'est pas fondée, parce que, dans l'architecture d'alors, la petite ogive se trouve souvent mêlée au plein-cintre. Dans cette tour même, plusieurs autres ouvertures sont ogivales, par exemple la porte de l'escalier et d'autres fenêtres masquées par le cloître. On peut remarquer la même chose à la tour de Saint-Gonéri, ouvrage qu'on fait remonter jusqu'au sixième siècle. Ainsi cette différence dans le style n'annonce point une époque différente, mais plutôt caractérise l'époque.

A cette partie de l'église se trouve joint un cloître qui fut commencé en 1461, et béni en 1469 par l'évêque de Sinope qui se trouvait alors à Tréguier: ce qui fait conjecturer qu'il fut huit ans en construction. Il est formé de quarante-huit arcades ogivales d'une grande délicatesse, reposant sur des colonnes de même style, groupées par quatre pour former des pieds-droits, et sur une colonnette placée au milieu pour soutenir les rosaces qui remplissent la partie ogivale. Les rosaces sont à double parement avec des profils et des détails d'une grande pureté d'exécution, quoiqu'en pierres de granit. La base des colonnes est un stylobate continu, ouvert seulement en deux endroits pour le passage. Le toit est en appentis, et les fermes n'ont point de tirans: mais on a habilement soutenu leur poussée au moyen de confort, élevés de trois en trois arcades. Ces confort sont surmontés d'aiguilles décorées d'ogive en relief et couronnées d'une pyramide triangulaire. Dans le préau que renferme son enceinte, on remarque aujourd'hui divers tombeaux qui n'y étaient pas anciennement: ce sont des sarcophages peu élevés, sur lesquels sont couchées des statues, les unes en vêtements religieux et deux en habits guerriers. Ces deux dernières représentent des chevaliers armés de pied en cap, à l'exception de la tête qui est sans casque. Ces monuments sont sans date; et il paraît qu'avant la révolution de 1793, ils étaient placés dans l'intérieur de l'église.

L'Abbé U^{***}.

Plouguiel.

Plouguiel est situé au nord-ouest de Tréguier, dont il n'est séparé que par la rivière de Guindy ou de Saint-François. Autrefois la communication était établie au moyen d'un bac: aujourd'hui elle l'est par un pont suspendu. On ne connaît ni

l'époque de son érection en paroisse, ni l'origine même de son nom. La manière dont il est écrit dans les anciens auteurs qui en divisent les deux syllabes, donne à juger que c'est un peuple dont le premier pasteur porta le nom de Guiel (peuple de Guiel), ou bien que l'on appelait ainsi le seigneur de la juridiction duquel relevait d'abord ce lieu. Ce qui fait naître cette opinion, c'est qu'il se trouve encore aujourd'hui dans cette commune une ancienne maison noble appelée Lesquiel, ou si l'on veut Lez-Guiel, mot dont l'étymologie peut signifier Cour de justice ou Juridiction de Guiel. Mais, il faut le dire, cette maison qui, dans son état actuel, annonce une construction du treizième siècle, est loin de soutenir l'honneur d'une pareille conjecture : ce n'est qu'une simple ferme couverte en chaume, n'ayant d'autre étage que le rez-de-chaussée.

Après les bouleversements de 1793, cette paroisse conservée fut érigée en succursale par décret du 1er frimaire an XII (23 novembre 1803). Depuis, sa population s'est beaucoup accrue, et aujourd'hui elle ne compte pas moins de 2,800 habitants. L'église, agréablement située sur une hauteur en face de Tréguier, est disposée en croix latine et se compose d'une nef de trente-huit mètres de long, dans œuvre, depuis le portail jusqu'au pignon du grand autel. Elle a deux bas-côtés dont elle est séparée par deux rangs de piliers octogones, les uns avec chapiteaux, les autres à cintre plein ; elle offre un tel mélange d'architecture gothique et romaine qu'il serait difficile d'indiquer d'une manière précise l'époque de sa construction ; et, pour dire vrai, c'est un composé de parties, successivement bâties ou réparées : car, s'il en est qui peuvent remonter jusqu'au douzième ou treizième siècle, il en est aussi d'une date tout-à-fait récente.

Le portail et la porte intérieure du vestibule sont absolument identiques et méritent une attention particulière. Ces deux ouvertures sont à ogive peu prononcée, ayant à l'extérieur un cordon en saillie, reposant sur deux courts pilastres. Plusieurs autres cordons règnent dans le contour du cintre, ainsi que des moulures remplies de vignes avec grappes. Il y a aussi au devant du portail un petit porche voûté qui mérite d'être remarqué. L'entrée présente une arcade à plein-cintre, ornée de dentelures. Le clocher, tout en pierres, est à flèche pyramidale avec trois ouvertures ou chambres de cloche, et surmonté d'une croix de fer. Autour de sa base règne un joli balcon en saillie. Les pierres à l'origine du cordon sur lequel il repose, sont couvertes d'arabesques. Dans l'intérieur de l'église, au côté gauche de l'autel du Rosaire, on remarque un enfeu occupé par un tombeau assez bien conservé. C'est un sarcophage de pierres sur lequel est couchée la statue d'un chevalier. La tête sans casque repose sur un coussin, au bout duquel est un écusson dont les armoiries ont été effacées. Les yeux sont fermés. La cuirasse, surmontée d'un gorgerin, est sans carène ou bombement longitudinal ; ce qui accuse une époque antérieure à l'usage des armes à feu. Les épaulières formées de trois petites plaques convexes, unissent la cuirasse aux brassards. Les mains sont jointes sur la poitrine. Les tassettes sont formées de cinq lames dont les dernières couvrent le

haut des cuissards. Les genouillères sont assez fortement articulées à la jonction des cuissards et des grèves. Les pieds sont appuyés sur un objet qui paraît être le corps d'un lion dont on a brisé jusqu'à l'encolure. Il paraît aussi que la dague était placée entre les deux jambes. Mais un marteau destructeur la mise en pièce. On présume que c'est la sépulture d'un ancien seigneur de Kérousi. Mais on ne peut rien distinguer dans l'écusson qui confirme absolument cette conjecture.

Avant la révolution, les collateurs de la cure de Plouguiel étaient le souverain pontife et l'évêque de Tréguier, à l'alternative, chacun dans son mois. Le revenu des prémices y annexé, d'après une déclaration de 1730, était de 38 hectolitres de froment, dont 36 seulement exigibles, et évalués à 4 fr. 15 cent. les 22 kil.

Parmi les événements remarquables de cette commune, il faut compter l'établissement des religieux Franciscains. « En 1483, dit Albert-le-Grand, le duc de Bretagne, François II, fit venir les Cordeliers qui étaient en l'une des sept îles, dans l'intention de leur former un couvent près de la ville de Lantréguer, duquel furent fondateurs Jean, sieur de Kerousi, et Jeanne de Bark, sa femme.

Les principales maisons nobles étaient 1° Keralio, *portant d'or au léopard de sable* (*), avec basse, moyenne et haute justice. En 1704, elle appartenait à Guillaume-Arthur de Keralio, seigneur de la Motte. Cette famille, dit Guy-le-Borgne, a produit des hommes de cœur qui, pour la plupart sont morts ayant charges et commandement dans l'armée des ducs de Bretagne. On cite surtout Guillaume de Keralio, vaillant et expérimenté capitaine, qui, en 1423, périt à la prise de l'île de Rhodes, après des preuves éclatantes de valeur. Ce château qui autrefois appartenait au connétable Olivier de Clisson, est encore aujourd'hui entouré de larges douves. Près du pont qui donne entrée dans la cour, on rencontre une tourelle remarquable par l'épaisseur de ses murailles, ses meurtrières et ses larges machicoulis. C'est une construction du treizième au quatorzième siècle, et qui existait par conséquent au temps de cet illustre guerrier. C'est aussi la seule pièce antique de ce noble manoir : car le corps de logis qui de là s'étend jusqu'au donjon, peut généralement être attribué à la fin du quinzième siècle, et le principal édifice remonte à peine à la fin du seizième ;

2° Kerouzi, qui *portait d'or au lion de sable*, avec cette devise : *Pour le mieux*. Cette maison avait basse et moyenne justice, et passait pour une des plus anciennes du pays. Elle peut se prévaloir, dit l'auteur déjà cité, d'avoir fourni en divers temps des personnes de valeur et de renom. Il reste encore de ce château deux corps de logis séparés. Le principal, fortement construit, conserve de la fraîcheur et se fait remarquer par son élégante corniche en forme de machicoulis. Ces deux constructions paraissent dater du seizième ou dix-septième siècle. En 1704, le seigneur du-

(*) C'est-à-dire écusson au fonds d'or avec un léopard noir.

dit lieu était le chevalier Joseph-Marie de Kerousi, qui possédait en outre Lesquiel et Kerdanzer ;

5° Leshildry ou Lesquildry, avec basse juridiction, portant d'azur à trois besans d'argent, 2 et 1 avec croissant de même en abîme (**). En 1704, cette maison appartenait au chevalier Olivier-Jacques de Leshildry. Cet ancien édifice, assez bien conservé, se compose d'un principal corps de logis, et de deux ailes qui le coupent à angle droit. Il paraît généralement dater du seizième au dix-septième siècle, sauf le flanc extérieur du principal corps de logis qui peut appartenir au treizième. C'est dans cette partie que se trouve une cavité, nommée *toulcus*, dont on ignore la profondeur. On croit qu'elle conduisait à un souterrain : et la signification du mot désigne en effet un lieu de cache ou de refuge.

L'Abbé U^{***}.

Grottes de Plouharnel.

Les Grottes de Plouharnel (*Morbihan*), découvertes le 6 octobre 1849, par M. Le Bail, maire de cette commune, sont situées sur un petit tertre granitique inproductif, connu sous le nom breton de *Roch-Guyon-Tat-Rondossecc*, entouré d'une légère clôture en pierres sèches, à une distance d'une portée de fusil du bourg, à droite de la route qui conduit à Erdeven, et à environ deux kilomètres et demi des premières lignes des pierres de Carnac, dont nos plus doctes archéologues ne connaissent encore ni l'origine ni la cause de l'érection.

Les grottes sont au nombre de trois, séparées l'une de l'autre par un intervalle de près de quatre mètres, et par trois chemins couverts dont le plus long à dix mètres de longueur. Ils conduisent tous en ligne droite à l'intérieur des monuments.

(**) C'est-à-dire que le fonds de l'écusson était couleur d'azur, ayant en haut, de chaque côté, un besant d'argent, et un troisième au bas avec un croissant de même métal au milieu.

Les fouilles qui ont conduit à la découverte de ces monuments, que l'on peut regarder comme la répétition de celui de l'île de Gavrinis, moins cependant les caractères hiéroglyphiques qui distinguent les pierres intérieures de ce dernier, sont peut-être aussi les interprètes muets de ces menhirs gigantesques et énigmatiques qui couvrent cette aride contrée. Ces fouilles ont été faites par les soins de M. Le Bail, sur les indices que présentaient plusieurs grandes pierres dépassant la superficie du sol d'environ 50 centimètres. commencées par la grotte du milieu, elles n'ont eu d'autres résultats pour celle-ci, que de se faire jour par un chemin couvert à une salle carrée formée de pierres debout, recouvertes d'un entablement de deux autres pierres d'une énorme dimension placées horizontalement à côté l'une de l'autre et usées à la surface comme par l'effet du passage de quelques milliers de siècles. Les trous que l'on remarque sur ces deux pierres ont été faits pour essayer d'en faire éclater des morceaux. Le chemin couvert et l'intérieur de la grotte étaient comblés de remblais se composant de terre végétale et de petits cailloux siliceux de diverses couleurs, provenant, selon toutes les apparences, de la côte voisine de ce lieu. On remarque parmi ces amas de débris des fragments de diverses pierres, auxquelles les Druides faisaient donner la forme de *Celtæ* et qu'ils affectaient d'après l'opinion de plusieurs savants aux cérémonies religieuses.

Dimension de la grotte du milieu: — Hauteur de l'intérieur 1 m. 85 c. Largeur 3 m. Longueur 5 m. 25: *Pierres de couverture.* — Epaisseur 1 m. Largeur 4 m. 40 Longueur 6 m. 50 : — *Chemin couvert.* — Hauteur 1 m. 20 c. Largeur 85 c. Longueur 8 m.

De la grotte du milieu, les travailleurs ont passé à celle de gauche faisant face à la grande route d'Erdeven. Cette fouille a conduit à la découverte importante de deux colliers ou brassards en or, très bien conservés, d'un travail simple et bien poli de quelques ossements, de cendre, de charbon, et de fragments de vases en terre cuite presque vermoulus.

Le chemin couvert de cette seconde grotte présente la même forme et à peu près les mêmes dimensions que celle précédemment fouillée. Les terres qui ont été extraites sont aussi de même nature. Arrivés au centre de la grotte, les ouvriers ont été arrêtés par la résistance d'un corps dur, dont il s'est détaché quelques pierres brutes tombées sous les coups des instruments de travail. C'est alors qu'ils se sont aperçus qu'ils re-

naient de briser un vase en terre dans lequel se trouvaient deux colliers ou brassards d'un métal poli, de couleur jaune cuivrée, ayant encore du brillant, et qui heureusement n'ont point été atteints par le fer des ouvriers. Les pièces du vase ou de l'urne dont ils ont voulu se saisir étaient tellement friables qu'ils n'ont pu les conserver dans leur entier. Ce vase se trouvait renfermé dans un compartiment formé de pierres non travaillées que les ouvriers, dans un moment où ils n'étaient pas surveillés, démolirent entièrement, pensant qu'ils n'avaient rien de mieux à faire qu'à niveler le terrain du fond de la grotte. Il était trop tard pour leur reprocher leur maladresse: le mal était fait. Après cette découverte on pénétra dans un cabinet adjacent, ayant à l'intérieur la hauteur d'un homme de 5 pieds, formant un petit carré et communiquant du côté gauche, par une porte pratiquée entre deux pierres debout avec la salle de la grotte. On trouva dans ce cabinet, au niveau du sol, après l'avoir déblayé, des charbons, de la cendre, des débris de vases en terre cuite et quelques ossements.

Dimension de cette seconde grotte.—Hauteur de l'intérieur 1 mèt. 80 c. Largeur 2 mèt. 60 c. Longueur 3 mèt. 30 c. Hauteur de l'intérieur 1 mèt. 80 c. Largeur 1 mèt. 30 c. Longueur 1 mèt. 70 c.

Pierres de couverture. — Epaisseur 1 mèt. Longueur 3 mèt. 8 c. Largeur 2 mèt. 30 c.

Chemin couvert. — Hauteur intérieure 1 mèt. 20 c. Longueur 10 mèt. Largeur 1 mèt.

La troisième grotte, qui n'est qu'une miniature auprès des deux autres a été également fouillée; elle renfermait quelques restes d'urnes et un petit vase en terre cuite ayant absolument la forme et la capacité de la moitié de ces fromages connus sous le nom de tête de morc. Ce vase est aussi tombé en morceaux, quand on s'en est emparé.

Dimension de la petite grotte. — Cette salle est sans pierre de couverture. Hauteur intérieure, 1 m. 20 c. Longueur, 1 m. 60 c. Largeur, 1 m.

Chemin couvert. — Hauteur, 1 mèt. 2 c. Longueur, 3 mèt. Largeur, 50 c.

Les deux colliers ou brassards en or sont absolument de la même forme, seulement ils diffèrent un peu dans le poids et la largeur de la feuille du métal. Ils ont donc 36 centimètres de circonférence et pèsent

de 137 à 163 grammes chacun, dont la valeur totale est estimée à une somme d'environ 300 fr. Le centre de ces colliers est divisé en douze légers filigranes serrés l'un sur l'autre et coupés horizontalement; ils se ferment au moyen de deux petits plis faits dans les extrémités, qui s'agrafent l'un dans l'autre. Ces brassards paraîtraient avoir été les insignes d'une haute distinction et se portaient peut-être dans de grandes cérémonies. Était-ce par des prêtres druidiques, par des hommes de guerre, ou par des hommes de justice? Là s'arrêtent les conjectures et s'épaissit le voile qui cache à nos yeux les pratiques mystérieuses de ces peuples reculés.

On s'est occupé de savoir si le granit des énormes masses qui recouvrent ces grottes appartient au sol sur lequel il se trouve placé. Il paraît avoir été reconnu, après confrontation, que le grain n'est pas le même, et que ces pierres auraient été extraites dans une autre partie de terrain.

Il a été pris rapidement un croquis de ces monuments et de l'un des colliers, resté en la possession de M. Le Bail; un fac-simile en fer-blanc de ce collier a été exécuté à Lorient et est réservé à la section d'Archéologie de l'Association bretonne, comme un faible hommage du souvenir de l'auteur de cette notice.

Le Géant Guingampais.

J'ai, plus d'une fois, entendu affirmer, du ton le plus dogmatique, que le vaste département des Côtes-du-Nord, le cinquième de toute la France, pour la population, était des derniers, si l'on a égard aux personnes marquantes que les autres ont données à l'histoire.

Partageant avec la plupart des hommes cet amour du pays natal qui fait qu'on s'intéresse vivement à tout ce qui le con-

cerne, j'étais vivement contrarié de cette sorte de flétrissure qu'on infligeait à ma patrie.

Un jour que je venais d'entendre répéter le même outrage, il me vint une idée qui a été heureuse... Il faut vérifier cette terrible assertion, et visiter le temple de mémoire. Si j'y trouvais cependant des gens de ma contrée ; s'ils y étaient à centaines, quelle consolation pour mon cœur ! quelle réponse foudroyante contre les contempteurs audacieux qui nous mortifient !! quelle leçon pour tous ceux qui blasphèment ce qu'ils ignorent !!!

Et me voilà sérieusement occupé de cette recherche qui devait résoudre le problème. Je suis maintenant à même de démentir complètement la calomnie qui attaquait tout un pays et tous les siècles passés. *L'Annuaire des Côtes-du-Nord* a signalé, dans ses quatorze volumes parus, environ trois cents personnages qui se sont distingués dans diverses carrières. Cette revue de nos illustrations n'est pas épuisée.

Je pourrais, dès aujourd'hui, en évoquer qui n'ont pas encore été cités dans nos recueils. Je me contenterai, pour le moment, de vous présenter un Guingampais qui était à la fois un grand homme et un homme grand : c'est le géant Auvré, connétable de Normandie.

Ce que je vais en dire est tiré de la *Chronique rimée* des ducs de Normandie par Bénéit, trouvère anglo-normand du 12^e siècle ; des *Chroniques de Normandie* publiées par Dom Bouquet ; du roman du Rou et des principaux historiens de Bretagne, ainsi que des notes des savants qui ont donné de nouvelles éditions de ces différents ouvrages. Loin de demander qu'on me croie sur parole, je découvre les sources anciennes et nouvelles où je puise, et l'on peut contrôler mon récit.

Auvré, que quelques historiens écrivent, **Auvred** et **Awred**,

était né à Guingamp, aujourd'hui chef-lieu du troisième arrondissement des Côtes-du-Nord. Son nom, tel qu'on le donne encore, peut remonter au mot qui dirait **Le Breton**, ce qui signifierait le breton par excellence. Il aurait été connu à l'étranger par ~~cette~~ désignation nationale.

On va voir Auvré figurer avec éclat à la cour du duc de Normandie, et qualifié de **Géant**. Il fallait que ce fût un vrai Goliath, pour qu'on le distinguât ainsi dans la Neustrie dont les habitants sont encore d'une taille supérieure.

La nuit des temps nous dérobe les prouesses qui, marquèrent les premiers pas d'Auvré dans la carrière des armes, mais le bon sens y supplée assez pour nous faire reconnaître qu'il dut multiplier les prodiges de valeur, puisque nous savons que le chef d'un peuple redouté dans tout l'univers le demanda, comme une faveur spéciale au duc de Bretagne.

Sans doute que le souverain de l'Armorique hésita longtemps, mais comme il relevait du duc de Normandie, et qu'il était son parent, son cousin germain, il crut devoir faire ce sacrifice, surtout en temps de paix et comme moyen de cimenter l'alliance des deux nations.

Je ne m'arrêterai pas à vous peindre la douleur des concitoyens du héros partant pour la Neustrie, et la joie de la cour du successeur de Rollon, à l'arrivée du lion de Bretagne.

Voyons notre brave à l'œuvre. Sans vous fatiguer à parcourir tous les champs de bataille où il s'immortalisa et sans compter tous les ennemis qu'il terrassa, arrivons à un des grands événements de l'histoire des deux provinces, et examinons la haute influence qu'y exerce notre valeureux géant.

Robert Ier était monté sur le trône des Normands.

Arrêtez un regard sur ce potentat que ses peuples surnommaient le **Libéral**, mais que ses adversaires vous annoncent

par une qualification épouvantable : à leurs yeux, c'est le **diable** fait homme, Robert le Diable. Or, le diable doit se bier connaître en fait de **guerriers**. Puisqu'il insiste pour avoir celui-ci à ses côtés, c'est qu'il était digne d'un tel choix, et les faits vont le montrer un vrai diable à quatre. •

Alain III régnait alors sur la Bretagne continentale. Mal conseillé par quelques jeunes courtisans, il refusa d'aller rendre hommage au duc de Normandie. On sait que la Bretagne avait été donnée à Rollon, pour nourrir la nombreuse colonie d'hommes du nord qu'il venait fixer dans les champs dévastés de la Neustrie. C'était sur ce don que s'appuyaient les princes Normands pour se dire suzerains des Bretons. Mais on leur répondait que l'Armorique n'avait été astreinte qu'à les faire subsister jusqu'au moment où ils pourraient se suffire, et le fier Alain prétendit que ce jour était venu.

On négocia longtemps : tous les moyens de douceur furent employés par Robert, qui se montra bon diable, tandis qu'il espéra persuader son cousin. Quand les Talleyrands de l'époque eurent épuisé les protocoles, il fallut quitter la plume pour l'épée.

La partie plaignante, Robert commença par garnir ses états de forteresses et il y mit des garnisons d'élite. Il crut devoir apporter une attention toute particulière à garantir ses confins^s du côté de la Bretagne. Ce fut à Charrueix, entre les deux provinces, qu'il fit élever un boulevard qu'il s'efforça de rendre inexpugnable. Les ruines de cette place forte, attestent encore au voyageur du 19^e siècle, l'importance que dut avoir cette construction militaire. Cette clé de la Bretagne et de la Normandie dut n'être confiée qu'aux mains les plus fortes et les plus sûres, aux braves les plus intrépides et les plus incorruptibles. Née de Saint-Sauveur, vicomte du Cotentin, et Auvré le géant furent préférés à mille autres capitaines renommés,

pour commander ce château qui dominait le Coësnon, fleuve mi-breton et mi-normand. Nos deux frères d'armes étaient égaux en dignité, tous deux connétables du duc Robert.

Sûr que son duché resterait tranquille au-dedans et respecté au dehors, tandis que nos deux foudres de guerre le garderaient, Robert réunit une armée formidable, fut enchanté de la voir partager son ardeur et entra en campagne. Il force le passage de la Bretagne et s'avance en vainqueur jusqu'à Dol. La ville est prise et pillée; le peuple épouvanté s'est réfugié dans la cathédrale. L'évêque est tué à la porte. Les environs de Dol furent le théâtre d'une dévastation générale.

Les guerriers Bretons entendirent le cri des victimes. Eudon, frère d'Alain, se mit à la tête des vengeurs. Il poursuivit et repoussa les Normands jusqu'au bord de leur province. Non contents de s'être délivrés des redoutables visiteurs, le fils de l'Armorique parvinrent, par un passage détourné, à se jeter sur l'Avranchin; ils y promènèrent les ravages et la mort.

Las de verser le sang de leurs ennemis, et chargés de dépouilles, ils allaient rentrer dans leur patrie.

Les gouverneurs de Cherrueix les attendaient là. Voulant finir, par une action décisive, une guerre funeste aux deux pays, ils profitèrent du désordre qui régnait dans l'expédition bretonne.

Néel harangue la garnison et les paysans attroupés, et promet que le géant viendra décider la victoire. Les soldats d'Eudon veulent franchir les obstacles; on répond vigoureusement à leur charge mal concertée; on tombe sur ceux qui sont dispersés. Le géant accourt, fond sur les dévastateurs surchargés de butin et les force à lâcher leur riche proie.

Aucun de ceux qui étaient entrés en Normandie n'échappa.

Les historiens de la Bretagne blâment unanimement la jour

d'armes du jeune téméraire Alain. Ils ajoutent qu'il ne tira que chagrin et confusion de son refus d'hommage. La guerre commencée en 1028, finit par cette affaire décisive, en 1029.

L'année suivante les deux cousins furent réconciliés par l'entremise de leur oncle, Robert, archevêque de Rouen, à condition qu'Alain reconnaîtrait Robert comme son suzerain. Alain, instruit à l'école du malheur et mieux conseillé, consentit à la cérémonie qui eut lieu là au mont Saint-Michel, devant les deux cours.

Depuis cette entrevue solennelle, les deux princes vécurent dans une intimité que rien ne vint altérer.

Robert alla signaler sa piété en orient.

Le connétable Auvré put le suivre et partager ses bonnes œuvres. Je vous mènerais trop loin si je vous entraînaï sur les pas du géant jusqu'aux lieux où naît l'aurore. L'épisode que je rappelle met sur la voie pour achever l'épopée.

DE GARABY.

IMPRESSIONS DE VOYAGE.

OUESSANT ET MOLÈNE.

Obscuro positus loco
Plebcius moriâr senex.

I.

Du fond de mon hermitage je puis contempler tous les jours le magnifique spectacle de la Manche et de l'Océau, renouve-

lant chaque soir les pompes de leur hyménée, confondant leurs flots dans des torrents d'écume, qui bouillonnent et s'élancent dans l'air autour de ce rocher mitoyen appelé le **Four**, dont ils n'ont jamais pu submerger le front superbe, parce qu'ils le respectent comme un autel dont l'unique flambeau est le soleil lui-même.

Mais, quelque imposante que soit cette vue, les deux grandes mers me laissaient encore désirer quelque chose, car les sinuosités de la côte bornaient à mes yeux leur horizon, et, depuis plus de vingt ans, un besoin vif et profond tourmentait mon âme, celui de visiter Ouessant pour admirer la mer dans toute sa magnificence, pour en mieux mesurer l'espace, et pour m'initier une fois dans ma vie à ces émotions saisissantes qu'un marin seul sait comprendre, quand le rideau du ciel enveloppe de toutes parts l'élément terrible auquel il a confié son existence et sa fortune.

Je ne pouvais donc laisser échapper l'occasion heureuse qui s'est présentée à moi dernièrement de faire ce voyage tant souhaité. Ma robe d'hermite me donnant accès dans tous les presbytères, je sus que l'un des bons recteurs du voisinage se proposait d'aller visiter son cousin, le digne pasteur de cette île où Gresset a placé, dit-on, le héros de son **Carême impromptu** ! Je sollicitai et j'obtins la faveur d'être de la partie. Un vieux soldat, vicaire de la paroisse où est situé mon hermitage, s'était fait inscrire avant moi sur la liste des voyageurs, et je considérai comme un bonheur de l'avoir pour compagnon de route, car, peu brave par ma nature, j'étais bien aise d'avoir quelqu'un qui pût me donner du courage pendant la traversée.

Le jour est convenu, le bateau nolisé ; mais hélas ! il faisait la veille un temps affreux, et, à la suite des vêpres du dimanche, un ami, qui venait de chanter d'une voix vibrante le

magnifique psaume **In exitu Israël**, nous disait d'un ton sarcastique :

Le vent s'irrite
La mer s'agite,
Votre soleil déjà touche au zénith ;
Demain, je gage,
Près du rivage
Vous crierez : *Mare vidit et fugit.*

Toutefois, la prophétie ne devait pas s'accomplir, et, après une première station à Lanildut, où un quatrième compagnon nous fit défaut, non sans avoir ouvert devant nous, à deux reprises différentes, les trésors de sa cave, de sa cuisine et de son jardin, en nous conviant à un fraternel partage, dont chacun recueillit les largesses, nous vîmes, au grand effroi de l'un de nous, et, à la grande joie des deux autres, arriver le patron de la barque, qui nous attendait à Lampaul.

Nous nous mîmes en route immédiatement pour ne pas perdre le moment favorable de la marée, et, après une course pénible sur le sable et à travers des sentiers montueux, nous descendîmes sur la plage, où le bateau ne put venir assez près de terre pour nous recevoir. Il fallut se confier aux épaules du patron, qui nous porta jusqu'au navire. Un moment ses forces faillirent, mais l'un de nous en fut quitte pour un bain de pied, l'autre usa de sa vigueur athlétique pour dégager la barque des rochers où elle était assise, tandis que le troisième, inhabile à toute manœuvre, se mettait en tremblant sous la protection de l'étoile des mers, et dans quelques minutes le vent nous poussa au large. La brise était violente, la vague était houleuse, et quoiqu'un solitaire fasse peu de cas de l'existence, je ne pouvais me défendre d'une impression de crainte qui s'exhalait quelquefois en soupirs plaintifs, lorsque je voyais notre frêle embarcation envahie par les lames qui remplis-

saient la cale, lorsque je l'entendais craquer, comme si la quille allait s'ouvrir, et lorsque le patron donnait des ordres précipités, dont l'exécution ne semblait pas le satisfaire; le mal de cœur succéda à ces angoisses, et mes compagnons de route, fiers d'échapper au tribut que je payais largement, se moquaient de ma misère. Tout-à-coup le temps s'obscurcit, la pluie tomba avec violence, et le pilote, prenant une voix solennelle, à l'entrée du terrible passage du Fromveur, demanda la boussole, qu'il plaça près de lui et qu'il consulta souvent, avec un regard plein d'anxiété. Dans ce moment critique, j'aurais voulu être peintre, pour reproduire les visages attérés dont le mutisme égalait la pâleur. Je me contentai de frédonner sous cape le couplet suivant, sur l'air approprié au sujet : qu'il va lentement le navire, à qui j'ai confié mon sort.

Mais en riant de la Détresse
De l'hermite de Saint-Gouvel,
D'autres imitent sa faiblesse,
Et lèvent les bras vers le ciel,
Quand sous la brume,
Quand sous l'écume
Le patron dit : la boussole !... il la faut !...
Lors le silence
Devient immense ;
Là le Fromveur bouillonne avec le flot.
En traversant ce noir passage,
Le plus brave a tremblé de peur,
En disant du fond de son cœur :
Oh ! le maudit voyage !

Heureusement la tempête passa comme un éclair. L'habile Job, notre Palinure, nous fit éviter sans peine les écueils et les courants. Le soleil, caché sous les nuages, nous envoya quelques rayons, et nous pûmes apercevoir devant nous l'entrée du Stiff, le bienheureux port, objet de tous nos vœux.

Alors tous les fronts s'épanouirent, et un choris de reconnaissance porta à l'étoile des mers, à la patronne des matelots, à la reine du ciel, l'hymne de foi et d'amour que l'église lui adresse, lorsqu'elle promène son image dans les grands jours de solennité.

II.

Ouessant, du côté de la mer, ne représente pas mal l'aspect topographique qu'Emmanuel Las-Cases et l'abbé Coquereau ont trouvé à sainte-Hélène. Une ceinture de rochers abruptes et presque perpendiculaires, d'une élévation moyenne de vingt à vingt-cinq mètres, semblent lui avoir été donnée par la nature pour lui servir de fortification éternelle contre toute invasion, même celle de l'Océan, que l'île domine de toute sa hauteur. La petite baie du Stiff, resserrée entre deux promontoires, est le port principal d'Ouessant. On y débarque sur des galets, faute de cale et de quai. Tout annonce au voyageur qui vient visiter cette île, que les bienfaits de la grande voirie ne s'étendent pas jusqu'à elle ; il y aurait là pourtant quelque chose à faire pour protéger les insulaires, et pour permettre aux étrangers de communiquer avec eux. On assure que des travaux avaient été entrepris, mais que l'édification a manqué par sa base, faute de matériaux convenables. Ce premier insuccès n'aurait pas dû décourager l'administration. Un canton composé de près de trois mille âmes, un peuple qui fournit presque tous ses hommes à la marine, et qui, dans les jours de tempête, accourt comme une providence au secours des malheureux naufragés, mérite bien que les faveurs de la mère-patrie se répandent aussi, dans une mesure raisonnable, sur son île délaissée. Le port qui lui est dû tournerait à l'avantage de la France commerciale et des marines marchandes de tous les pays. Que de sinistres arrivent tous les ans au milieu des trois

terribles monstres sous-marins appelés le **Fromveur**, **Florus** et la **Jument**, et qui ne se renouvelleraient plus, si la côte d'Ouessant était rendue abordable!

Je livre ces réflexions à qui de droit, et je me hâte de descendre sur le rivage ouessantin à l'aide de l'aviron et de la gaffe. En levant les yeux devant moi, j'aperçois une petite maison flanquée contre un rocher à pic. Il me semble qu'elle tient là comme par enchantement, et qu'elle est la sentinelle avancée, perchée là tout exprès pour défendre la place. Mais je ne me soucie pas de visiter ce corps-de-garde dangereux où la tête peut me tourner, et je confie ma vieillesse à une rampe étroite, difficile, escarpée, qui me conduit palpitant sur le terre-plain de l'île. Je m'attendais à y trouver une terre aride, infertile, battue des vents, grillée par le soleil. J'y admire, à ma grande surprise, des moissons abondantes et un riche tapis de verdure, partout où le sol n'est pas cultivé. Des sentiers de gazon tracés à travers les dunes et les parcelles couvertes de blé sont les seuls chemins communaux dont l'entretien est confié à la nature, et ils ont leur charme et leur utilité, quoiqu'on n'y lise jamais, comme sur la plaque du génie : le cantonnier est à cinquante pas. J'ai cru un instant être transporté dans la Sicile ou dans l'Arcadie, à la vue de ces milliers de moutons qui brouaient deux par deux le serpolet fleuri, tout auprès de leurs logettes quadrangulaires, composées de mottes en croix et entièrement découvertes ; mais quand je n'ai aperçu ni pasteurs, ni bergères, j'ai sincèrement plaint le sort de ces brebis innocentes, qui sont abandonnées jour et nuit derrière leurs paravents, et qui n'ont d'autre faveur de l'humanité que la corde qui les tient captives jusqu'au moment où leur ingrat propriétaire les livre à la main du boucher. Cette réflexion amère me désillusionna. Je n'étais donc pas dans l'Arcadie, car j'aurais en vain parcouru tout Ouessant pour y dé-

couvrir un hêtre et un berger, et je ne pouvais, dès-lors, m'écrier avec Virgile :

, Tytire, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.

Vers la nuit tombante nous arrivâmes au bourg, qui est à trois kilomètres du Stiff et de toutes les pointes principales de l'île. Là mes compagnons m'introduisirent dans la maison curiale, où l'accueil le plus affectueux nous fit bientôt oublier que, depuis notre ascension sur la terre ferme jusqu'à notre arrivée au presbytère, la pluie ne nous avait pas quittés un seul instant. Au coin d'un feu qui pétillait, et dans l'attente d'un souper régénérateur,

Là, nous pouvons braver l'orage,
Nous trouvons l'hospitalité,
L'amour et la fraternité.....
Oh ! le charmant voyage !

III.

Le soleil se leva radieux sur le presbytère. Mes compagnons dormaient encore, et, en attendant leur réveil, je fus seul visiter les gracieux jardins en terrasses qui dominent la maison, et qui, du haut de la colline, s'abaissent jusqu'au niveau de la route et s'étendent même en contrebas de l'autre côté. Là je pus admirer encore la fertilité du sol et la richesse de la végétation. Les arbres cependant n'y sont pas nombreux, mais ceux qui existent démontrent assez qu'il suffirait d'exhausser les murs, dont la hauteur moyenne ne dépasse pas deux mètres pour obtenir les plus beaux espaliers, peut-être même pour protéger des arbres en plein vent qui fructifieraient à merveille, comme ceux que j'ai vus à Porspoder, derrière le mur de trente pieds d'élévation, servant d'abri aux jeunes plants déjà forts et vigoureux du jardinier intrépide qui les cultive. Jaloux de marcher sur les traces de son collègue, le

curé d'Ouessant a déjà un semis de chênes, de frènes et d'ormeaux, pour joindre un jour aux peupliers qui couronnent sa terrasse la plus élevée. C'est une idée généreuse que le ciel bénira sans doute. Honneur à celui qui l'a conçue le premier ! Si d'autres, avant lui, en avaient pris l'initiative, l'île d'Ouessant aurait aussi ses ombrages aujourd'hui, le cimetière aurait ses ifs et la place publique son arbre de la liberté.

Le bourg est situé dans la partie de l'île la plus favorable. Il a son port au midi et presque toutes ses habitations sur le revers du côteau. Il présente une agglomération assez considérable. L'église est placée au centre. C'est un édifice neuf, sans élévation et sans grâce ; le clocher surtout choque la vue. Il semble un pan de muraille percé à jour, et dans chaque trou carré on voit une misérable clochette que le vent peut agiter à loisir et qui rivaliserait au plus avec le timbre d'une pendule. L'intérieur du bâtiment est assez vaste, mais le chœur a besoin d'une refonte générale pour que le maître-autel et les autels latéraux obtiennent dans la nef la place qui leur convient. Puis la décoration viendra ensuite, car il est difficile de trouver une église plus pauvre en ornements de toute espèce, aussi ne brille-t-elle jusqu'ici que par sa propreté, grâce aux soins de ceux qui sont préposés à sa garde. Mais le bon vouloir des habitants et de l'administration est une garantie certaine d'amélioration et d'accroissement pour ce modeste temple, qui est le premier paradis des insulaires. Il ne faut pas chercher ailleurs d'édifice public ; ceux qui en prennent le nom ne le méritent pas.

Après déjeuner, nous fûmes tous ensemble visiter les curiosités de l'île. Reprenant les sentiers que nous avons parcourus la veille, nous revînmes près du Stiff admirer ces deux obélisques taillés par la nature, qui semblent plantés parallèlement au bord du rivage, comme les deux points extrêmes d'une barricade projetée contre la fureur des flots. Au pied de

ces pics immenses, on voit rouler des billes de sapin, recouvertes de goémon et d'autres épaves maritimes. Plus loin c'est une caverne creusée par la mer à travers un petit promontoire d'une élévation prodigieuse. Cette caverne est voûtée de petites pierres qui se détachent tous les ans et annoncent un prochain éboulement. A quelques pas de cet endroit dangereux, où le vent siffle avec un fracas horrible, nous étions suspendus sur des rochers au bord d'un gouffre, dont nous admirions les sinuosités à plus de cent pieds au-dessous de nous ; mais en levant la tête et en embrassant d'un regard le vaste horizon déployé devant nos yeux, quel magnifique panorama ! quelle vue imposante ! l'Océan sans bornes ! l'Océan dans toute sa majesté, et mille voiles le sillonnant en tous sens ! Je rêvais au bonheur que Lucrèce dépeint en vers si roflans dans sa *Pharsale*. J'aurais voulu aussi que ces voiles eussent été des vaisseaux de guerre et m'eussent donné le spectacle d'une bataille navale :

*Suave etiam belli certamina magna tueri
E terra prospecta, sui sine parte periculi !*

Mais j'abandonnai ces souvenirs classiques pour suivre le digne Cicérone qui nous servait de guide. Il nous fit descendre en face du nord sur un plateau de roches unies qui formaient une allée longue et large. On eut dit que le rabot avait passé sur ce parquet graniteux. Nous étions à vingt mètres en contrebas du sol de l'île. Tout était roc autour de nous. Le vent était contenu au dehors. Un grain vint nous surprendre : des rochers nous servirent de parapluie. Ce lieu bizarre et curieux a retenu le nom de *Jeu de boule des payens*.

De là, remontant sur la plaine, nous vîmes avec admiration ces dunes vertes que des moissons traversent de distance en distance. Nous étions dans la partie de l'île consacrée aux moutons, et, en pensant que, dans un temps de guerre, si les An-

glais opéraient une descente à Ouessant, ces pauvres brebis seraient leurs seules victimes, je me rappelai ces vers de madame Deshoulières :

Seriez-vous leur proie
Aimable troupeau,
Vous de ce hameau
L'honneur et la joie ;
Vous qui gras et beau
Me donniez sans cesse,
Sur l'herbette épaisse,
Un plaisir nouveau !

Nous arrivâmes au phare que nous trouvâmes, à notre grande surprise, fort peu élevé et très massif. Vu du continent, il paraît se perdre dans les nues et n'avoir qu'une faible largeur. C'est qu'il est sur le point culminant de l'île, et voilà pourquoi il a fallu lui donner une base solide. Les cristaux du fanal, malgré leur épaisseur, ne peuvent résister à l'action du vent : nous les avons trouvés fendus en beaucoup d'endroits. Je me suis demandé à quoi servaient toutes ces pièces à cheminées superposées l'une sur l'autre. Une seule est occupée par le gardien, et il y a là de quoi loger toute une famille. Je voudrais pouvoir transporter ma cellule dans ce donjon et y passer l'hiver à méditer et à écrire. On est là, en effet, entre le ciel et la terre, et ce doit être une vie neuve que la vie aérienne !

A la pointe sud-est d'Ouessant est la grotte de **Pors Doun**, qui attire aussi la curiosité des voyageurs, mais si elle était habitable, je ne voudrais pas y fixer ma demeure, parce qu'elle est pour ainsi dire sous le canon de la place, et que le bruit de l'artillerie me fait l'effet du tonnerre. C'est là le point fortifié de l'île. Une batterie carrée y existe, faible moyen de résistance contre un coup de main. Je me suis demandé, en la visitant, si elle retarderait d'une seule minute l'occupation de

L'île, en cas de siège, et quel avantage il y aurait jamais pour l'ennemi à s'emparer d'Ouessant?

Après ces excursions, nous nous arrêtàmes un instant devant les travaux des moissonneurs. Là, les femmes donnent l'exemple aux hommes. Fortes et infatigables, elles remuent les instruments aratoires comme des jouets d'enfants. La propreté paraît être leur vertu native. La régularité de leurs traits, la fraîcheur de leur teint reçoivent un nouvel éclat de la forme de leur coiffure, et il y a dans presque toutes ces figures quelque chose de grave et de solennel qui semble commander le respect. Les hommes se livrent peu aux travaux de l'agriculture, ils passent leur vie sur mer et ne viennent secourir leurs femmes, de la force de leurs bras, que pendant leurs congés ou à la suite de leur mise en retraite. C'est assez pour eux de servir la patrie et d'envoyer à leurs familles les délégations qui forment la moitié de leurs moyens d'existence. Pauvre et courageuse population ! Honneur à ces braves insulaires dont toute la vie est un long dévouement !... et qu'obtiennent-ils pour récompense ?

Ici, le cœur se serre, en pensant à tout ce qui leur manque.

L'administration de la marine, en reconnaissance des services qu'ils rendent à l'état, entretenait un médecin dans l'île. Depuis la mort de M. Morandi et le départ de son successeur, les Ouessantins sont privés de ce secours de première nécessité. Mais qu'ils prennent patience ! la justice de l'administration ne se fera pas longtemps attendre désormais. Ils ont pour organes près d'elle le commissaire Bergevin et l'honorable M. Launay, qui, dans un siècle de fraternité, ne manqueront ni de voix ni de cœur pour faire tourner au profit d'Ouessant l'un des principes fondamentaux de la République française.

Comme chef-lieu de canton, le bourg principal de l'île pos-

sède un juge de paix ; mais si ce magistrat est appelé à exercer des actes de justice contentieuse, il n'a pas d'huissier pour signifier ses cédules et faire exécuter ses jugements. Ouessant est aussi sans notaire et sans receveur de l'enregistrement. Il faut aller au continent chercher tous ces fonctionnaires, et comme le trajet est souvent impossible, la justice ne peut se rendre et les droits périssent.

Cette situation est vraiment digne de pitié ; le gouvernement y obvierait, en proposant à l'Assemblée nationale un décret qui exempterait de l'obligation du cautionnement l'huissier et le notaire d'Ouessant, en plaçant dans l'île un receveur de l'enregistrement à appointements fixes. En dehors de cette combinaison, on est forcé de reconnaître que ce malheureux pays ne tient à la France que pour lui payer l'air qu'il respire et que pour verser dans les caisses publiques les impôts qui frappent son territoire et son commerce. Mais en dispensant les fonctionnaires et officiers ministériels du cautionnement, on les trouverait dans l'île, et la justice, qui est la seconde vie du citoyen, s'y exercerait comme partout ailleurs.

Ces réflexions sont graves, car il y va de l'existence et du bonheur de près de mille Français. Espérons que des voix plus puissantes que la nôtre les feront entendre à ceux qui tiennent dans leurs mains les destinées de la mère patrie !

Après cette digression, reprenons notre récit.

La récolte, malgré les pluies des jours précédents, paraissait belle et abondante. Les femmes, armées de la faucille, abattaient les gerbes ou les rangeaient en faisceaux ; d'autres les transportaient dans des charrettes traînées par des chevaux sans brides, sans mors et sans fers. Tels sont ces petits coursiers ouessantins si renommés, dont la race commence à s'appauvrir. C'est à l'aide de deux morceaux de bois qui leur pincement le nez qu'on les guide et les dirige, et ils marchent sur leurs

sabots sans jamais les user, tant la pelouse qu'ils parcourent est molle et flexible.

Le surlendemain, nous quittions l'île vers onze heures du matin, et à midi nous étions à Molène, après avoir côtoyé l'archipel qui l'avoisine. Là ce n'est plus la haute terre d'Ouessant, ni ses rochers escarpés, ni ses cavernes. C'est un petit tertre au-dessus de la mer, où notre débarquement ne put s'effectuer qu'à l'aide d'un transbordement dans un canot, qui se détacha du rivage pour venir nous prendre à l'entrée du port. Le curé de l'île, que nous avions rencontré à Ouessant et que nous ramenions chez lui, nous conduisit à son presbytère, dont nous admirâmes les poutres et les bois d'acajou massif. Dans une heure, nous parcourûmes à pied toute sa paroisse; nous vîmes le puits de Saint-Rohan qui est à fleur de terre et où les chûtes ne sont jamais mortelles; nous vîmes encore la grande citerne d'eau pluviale qui, au moyen d'un philtre, se dégorge dans une seconde citerne couverte, et c'est là l'unique fontaine de l'île, car le puits de Saint-Rohan ne contient que de l'eau saumâtre. A l'aspect de ce séjour désolé, je compris la tristesse du bon prêtre qui nous montrait la pauvre terre de Molène..... Nous visitâmes un instant sa modeste chapelle. Nous dîmes adieu à son presbytère, à sa jeune sœur, son doux ange-gardien, et il reçut nos embrassements sur le rivage.

La brise nous porta bientôt au nord de Molène; la nef traça un rapide sillage, et, deux heures après, nous débarquâmes joyeux à quelque distance du Conquet, dans une anse dont je n'ai pas retenu le nom, mais d'où nous arrivâmes en droite ligne au bourg de Ploumoguier,

Ici, la France fut pour nous aussi hospitalière qu'à Ouessant. Mes compagnons, ballottés par la mer, ne demandaient qu'un lit et fermaient les yeux de fatigue. Le lendemain, nous nous séparions; le voyage était fini.

Dans ma solitude, j'ai voulu me rappeler les détails de cette charmante pérégrination et les confier au papier.

En résumé, Ouessant est une île curieuse, et on peut y vivre sans mourir d'ennui. Molène est un exil pour tous ceux qui n'y sont pas ~~nés~~, et on n'y vit que de pénitences et de privations. Il n'y a même pas de l'eau à boire, quand la pluie refuse ses faveurs aux citernes.

Quelle différence à Daoulas, où Notre-Dame des Trois-Fontaines verse ses trésors limpides d'un bout de l'année à l'autre! J'ai vu et admiré ces cuvettes d'eau vive et ce bassin où elles coulent, et cette jolie chapelle dont l'entretien est dû à la pitié d'un vieux soldat, du brave et digne général Barbé. J'ai vu encore les ruines de l'abbaye protégées et gardées avec un saint respect par ce noble conservateur de nos antiquités bretonnes. Et avec quelle politesse exquise il est venu lui-même me les montrer en détail, relevées et raccordées par ses soins!

Honneur à l'homme qui termine ainsi une glorieuse carrière! Retiré à l'ombre, dans un coin isolé, chrétien par le cœur, artiste par l'esprit, il a déposé toute ambition, il n'a plus rien à demander au monde, et désormais aussi il peut dire avec Sénèque :

Obscuro positus loco
Plebeius moriar senex.

L'HERMITE DE SAINT-GONVEL

Dans un temps où tous les sujets historiques sont exploités avec tant d'avidité, nous ne doutons pas que l'on n'entreprenne quelque jour l'histoire des puits célèbres. Cette histoire sera longue et ne sera pas sans intérêt, si du puits artésien de Grenelle on remonte jusqu'au puits de Jacob. Les puits et fontaines étaient pour nos ancêtres des objets consacrés, et, sans sortir de la Bretagne, on trouve dans leur décoration un témoignage irrécusable de l'idée religieuse qu'on y attachait.

L'antiquité plaça la *Vérité* au fond d'un puits. Ce ne fut pas l'espoir de la trouver dans un pareil lieu qui fit, au commencement du seizième siècle, que six habitants de la ville trouvèrent, l'un après l'autre, un tombeau dans le puits du vieux Marchix. Cette *pitëuse aventure*, où le dévouement fraternel joue un rôle si touchant, va nous être racontée par le naïf *chroniqueur* avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance.

MERVEILLES

Advenues à Disnan en ung Puys qui est dedens la dicte ville.

« En c'est an mille cinq cent et vingt, le mercredi onzième jour d'avril après Pasques, en la ville de Disnan, avoit ung viel puy merveilleusement aval et profond en la rue du vieil Marchix : lequel avoit esté achevé de curer ce dict jour. Et le lendemain qui estoit le jeudi ensuivant, se trouverent aucuns bourgeois et marchans de la dicte ville près le dict puy : et entre aultres ung nommé Pierre Rogier, chaussetier, et ung aultre nommé Jehan Hus, drapier ; lequel Hus, par manière de passe-temps ou gaillies, dist au dict Rogier qu'il ne sauroit ne ne pourroit puyser deux seillées d'eau au bas du dict puy, soit pour la profondeur du dict puy, que pour la frescheur ou froidure qui en procesdoit : lequel Rogier descendit au dict puy par une eschelle qui y estoit demourée du jour précédent et cheut tout incontinent sans jamais parler à personne et mourut subitement. Le voyant, ceul qui estoient attendans au hault du dict puy furent merveilleusement esbahis et fut fait grand cry parmi la ville de ceste aventure et vindrent grant nombre de gens veoir ceste fortune. Et entre les aultres y vint ung nommé Geffroy Rogier, frère du dict Pierre, lequel descendit dedens le dict puy cuidant faire ayde et secour à son dict frère, et tout incontinent qu'il fut descendu au bas du dict puy cheut tout mort sur son dict frère. Le voyant, ledict Jehan Hus cuidant faire ayde ausdict Rogier, il y descendit ; mais il y demoura pareillement comme les dessus dictz. Puis après y vindrent ung nommé Jehan Herconet, charpentier, et son serviteur nommé Jehan Henry, lesquels y descendirent l'ung après l'autre et ils demourerent comme les dessus dictz sans retour.

« Finalement y fut descendu ung nommé Robert-Henry Charpentier, frère ou parent du dict Jehan, lequel fut lié de cordes par soubz les bras afin de le retirer si on le voyoit en inconvénient ou nécessité. Lequel descendu au bas du dict puy et en prenant par les cheveux l'ung de ceulx qui estoient demourés devint comme transy et quasy mort : fut retiré en hault, mais il ne parla oncques depuis et mourut le lendemain en suivant ; tous les aultres furent tirés avecques crocs de fer, lesquels estoient morts qui fut chose moult piteuse.

« Voyant les fortunes ainsi advenues, messieurs de la dicte ville firent faire defence que personne ne se ingerast de plus descendre au dict puy. Mais bien y ont descendu plusieurs bestes comme chiens, chats, couleuvres et crapaulx, poulailles et aultres volatilles à grand nombre; mais finalement tout ce qui y a esté descendu en vie y est mort devant qu'il ait esté retiré en hault.

« Pour éviter le péril et danger advenir à cause du dict puy, a esté par les gouverneurs et officiers de la dicte ville de Disnan commandé faire destaindre de la chaux vive à grant puissance ce qui a esté faict et a esté le dit puy rempli par l'espace de sept ans ou environ. Et puis après le dict temps passé, a esté iterum curé et nettoiyé et est trouvé bon et sert tous les jours à ceulx de la dicte ville. De scavoir d'où procédoit cest inconvenient l'on n'en a sceu scavoir aucune chose fors que l'on presuppose qu'il y avoit quelque beste venimeuse qui estoit cause du mal.

L'Eglise de Saint-Michel à Saint-Brieuc.

Les travaux entrepris par la municipalité de Saint-Brieuc, pour débayer l'emplacement où s'élevait l'ancienne église de Saint-Michel, ont fait découvrir quelques objets que leur provenance même rend intéressants pour la ville, dans le Musée de laquelle ils ont été déposés.

Saint-Michel paraît avoir été dans le principe une chapelle sous le vocable de l'Archange; l'accroissement de la population fit que, la cathédrale ne suffisant plus aux fidèles, la chapelle devint une paroisse dans le courant du XIV^e siècle: on ne peut pas fixer l'année, mais il est à remarquer que vers 1558, Pierre du Boishouessel, par son testament, demandait déjà à être enseveli dans la chapelle de l'église Saint-Michel, où reposaient ses ancêtres. Cette chapelle de famille fut entièrement réparée en 1640 par Jean de Bréhand, sieur dudit lieu de Boishouessel.

La tour et le portail avaient été construits au commencement du XVI^e siècle aux frais des principaux paroissiens: les armes des bienfaiteurs étaient sculptées sur cette partie de l'édifice, et nous devons sincèrement regretter ces vieux écussons de familles briochines, nobles ou bourgeoises, qui auraient si bien figuré dans notre Musée. La tour était

surmontée d'une flèche qui fut abattue en 1700 par le sieur de l'ain, trésorier de l'église.

La sacristie, construite en 1510, derrière le maître autel, j aux vitres et à la clef de voûte les armes de l'évêque Olivier du Cl par ordre duquel elle a été bâtie.

Au midi, on voyait une grande chapelle dans laquelle étaient labes, pratiquées dans le mur, qui avaient appartenu primitivement aux familles de Ploufragan et de Couesquen : ces sépultures, suite, devinrent la propriété des seigneurs de la Ville-Juhel, de la Hélio, de Kergnec'h et de la Roche-Roux.

Au nord, près du chœur, était la chapelle des Boisbouessel dont parlerons plus bas en détail, attendu qu'il est impossible de parler Saint-Michel, sans s'occuper de cette famille dont le voisinage être pas mal importun pour les évêques de Saint-Brieuc qui trou chez eux une mine inépuisable de procès qui se transmettaient de lat à prélat. Cette chapelle dite de l'Assomption Notre-Dame était montée d'un petit clocher qui faisait supposer alors que c'était l ancienne partie de l'église.

* Les travaux de déblai ont fait déterrer une grande quantité de ments. C'est tout ce qui nous reste des Douallans de Carpont, des tier, des Rozais, qui avaient leurs blasons dans le chœur, des La Rousse, des La Ville-Juhel Dollo, des Portes-Pommeret, dont on les écus au côté méridional; des Bigot, des Amorgant, des Gicque Baudemamain, des Poullain, des Tournegouët qui avaient leurs sous au portail, ainsi que les Boisbouessel.

Chacune de ces familles comptait plusieurs de ses membres se dalles de Saint-Michel, et les défunts avaient cru sans doute que leur mort, les cendres reposeraient en paix dans l'église où leur existence avait commencé et fini : ils avaient embelli leur vieille église, ils avaient à grand frais acheté le droit de dormir sous les genoux des généraux qui devaient les suivre, et voilà que peu de siècles s'écoulent, l est détruite et les ossements vont pêle-mêle s'entasser dans une commune. Si nous ne vivions pas en plein XIX^e siècle, dans un où les vivants pensent peu aux morts, plus d'une personne verrait tainement les ombres de ces pauvres défunts errer tristement autour triste temple qui a remplacé, quelques mètres plus loin, l'ancien

Michel. Je ne prends pas la défense de l'antique église que je n'ai pas vue; mais, comme antiquaire, je préférerais le vieux Saint-Michel avec ses dalles tumulaires et ses écussons briochins que l'on ne retrouve plus dans les armoriaux à la nouvelle église avec ses cheminées et ses marbres peints. J'ose espérer que ceux qui voudront bien lire ces quelques lignes me pardonneront ma boutade: l'antiquaire est toujours de mauvaise humeur quand il s'agit de monuments auxquels ne se rattachent ni lierre ni souvenirs.

Voici la liste des objets retrouvés: des débris d'une châsse toute garnie de cuir gaufré et attaché par des clous de cuivre doré, disposés de manière à former des dessins; des fragments de poteries rappelant l'usage, qui existait encore en Bretagne au XVII^e siècle, de mettre des vases pleins de feu et d'encens près des cercueils, d'où venait la dénomination d'*enfœux* donnée aux sépultures dans les églises, un petit Christ en bois semblable à ceux que portent encore les recteurs dans les campagnes; trois boucles de bronze des XV^e ou XVI^e siècle; une petite agrafe en or; une quarantaine de pièces de monnaies de Philippe-le-Hardi et de Jean Sans-Peur, comtes de Flandres, de Louis, comte de Déciane en Italie, de Louis XIII, de Louis XIV, de Frédéric Henri, prince d'Orange et de Maurice de la Tour, duc de Bouillon; enfin, trois statues tumulaires du XVI^e siècle, dont l'une est un Boisbouessel, et les deux autres des Bouessel Bréhand.

Les trois statues représentent trois gentilshommes parfaitement semblables pour l'armure, le style et la pose: il semble que le même sculpteur les ait fait toutes trois simultanément: les blasons seuls, gravés sur des petits écus, peuvent, à défaut d'inscriptions, indiquer à quelles familles appartenaient ces personnages. Quelques mots sur les seigneurs de Boisbouessel feront sans doute comprendre les souvenirs qui se rattachent à ces monuments.

Les Boisbouessel, originaires, dit-on, de la paroisse de Trégomeur, tiraient leur nom d'un fief situé à peu de distance de Saint-Brieuc et qui relevait de l'évêché, dont ils étaient sergents féodés; je crois que l'on pourrait établir facilement que le nom primitif de cette famille était du Rouvre. Dès 1495, le sieur du Boisbouessel était chargé de faire exécuter les criminels condamnés à quelque peine corporelle par les juges de l'évêque, ou de déléguer quelques officiers pour remplir ce

devoir (*). Un siècle après environ, le sieur du Boisbouessel, voulant donner à sa charge de sergent féodé un peu plus de relief, chercha à se faire passer pour premier écuyer de l'évêque, et fit si bien que, sous l'épiscopat de Jean de Rieux-Châteauneuf, en 1556, il parvint à faire établir qu'il avait droit à la haquenée que montait le prélat à sa première entrée solennelle à Saint-Brieuc (**).

Ce premier empiètement paraît avoir eu lieu, lorsque le Boisbouessel arriva dans la maison de Bréhand, par le mariage de Jean de Bréhand avec Jacquemine, fille unique de Bertrand du Rouvre. Les Bréhand s'éteignirent en 1765, dans la personne du marquis de Bréhand, maréchal de camp et inspecteur général d'infanterie, qui ne laissa qu'une fille, mariée au comte de Maillé.

Pendant deux siècles, depuis 1556, les Bréhand ne cessèrent d'avoir des procès avec l'évêque, dans le but de conquérir le titre de vicaires ou de premiers barons de l'évêché; les parlements de Rennes et de Paris eurent souvent à s'en occuper : D. Morice défendait les sergents féodés, tandis que le sieur de Lescouët les attaquait avec ardeur ainsi que leur avocat. A chaque nouvel évêque la querelle s'envenimait, et je ne sache pas que la question ait jamais été bien éclaircie.

Outre la haquenée de l'évêque, les Boisbouessel prétendaient à bien d'autres prééminences. Ils se disaient *fondateurs* de Saint-Michel; selon eux, l'église avait été construite sur un terrain dépendant du Boisbouessel (***), et ils avaient droit à toutes les prérogatives accordées avant la révolution aux seigneurs-patrons des paroisses. Ainsi, on devait à Saint-Michel prier à haute voix et nominativement pour eux;

(*) « Quand aucune personne par l'un des juges de notre dite cour a été condamnée à souffrir mort ou autre peine corporelle par occision de membres, effusion de sang ou autrement, après ladite sentence donnée par les officiers du dit revêrend père en Dieu, peuvent faire évoquer et appeler ledit sieur du Boisbouessel sans autres mouvements pour prendre le condamné et faire exécution d'icelui selon ladite sentence, auquel apparue, sans autre mouvement ledit sieur du Boisbouessel doit comparoir ou procureur pour lui. » — Il paraît que le sieur du Boisbouessel refusa de faire son service de sergent féodé en 1550, et que l'évêque fit saisir le fief du récalcitrant. Le passage cité plus haut est pris dans une transaction de 1495.

(**) On sait que les évêques de plusieurs diocèses, à leur première entrée dan

leurs armes devaient être placées dans les endroits les plus élevés; enfin, le lendemain de Noël, à l'issue de la grand'messe, ils disaient avoir le droit de jeter dans l'église une tourte enfilassée, ancien vestige du pain des Eulogies. Le résultat de cette cérémonie était d'amener une véritable bataille entre les assistants; aussi des arrêts du parlement de 1604 et 1608 avaient formellement défendu cet usage scandaleux (*).

Pour soutenir toutes ces prétentions, les Bréhand n'avaient pas de titres; ils prétendaient que tous leurs parchemins avaient été brûlés pendant les guerres de la ligue, avec le château du Rouvre, assiégé par le sieur de Saint-Laurent (**). Mais, pour suppléer à ce moyen de preuve, ils ne se faisaient pas faute d'user de supercherie.

Ainsi, à la fin du XVI^e siècle, pendant que l'évêque et les membres du Chapitre avaient quitté leur ville où ils ne se croyaient pas en sûreté, Jean de Boisbouessel n'oublia pas ses querelles honorifiques. Il profita de l'absence des intéressés pour mettre ses armes dans tous les trous de Saint-Michel laissés par les échafaudages; il alla même jusqu'à mettre son blason à la place de celui des familles à qui ce droit ne pouvait pas être contesté; aussi il faut voir, quand la paix fut rétablie, comme les procès marchèrent; il semble que Thémis ait voulu donner à ses sup-

leur métropole, étaient portés et servis par les hauts barons du pays. L'archevêque de Reims avait ses six pairs; l'évêque de Troyes avait ses quatre barons de la crosse. A Cahors, le baron de Cessac allait au-devant de l'évêque jusqu'à un endroit fixé et hors la ville: il saluait le prélat, et, prenant la bride de sa mule, sans manteau, la jambe droite nue et chaussée de pantoufles, il le menait à la cathédrale et à l'évêché, puis le servait à table: pour son salaire, il prenait la mule et le buffet de l'évêque. — Le baron de Châteaubriand rendait le même service à l'évêque de Rennes, le sieur de Guengat à l'évêque de Quimper, et tous deux avaient également la haquenée. C'est un droit semblable que le sieur de Boisbouessel voulait obtenir pour lui.

(**) Ils appelaient ce terrain le clos du Colombier.

(*) On jetait la soufle ou tourte enfilassée, le même jour à Plérin, à Pordic, à Trébry, et dans d'autres églises paroissiales.

(**) Il paraîtrait que, pendant la ligue, une troupe d'aventuriers se seraient jetés dans le château du Rouvre, d'où ils ne sortaient que pour piller et rapiner. La mère du sieur de Boisbouessel, retirée à Dinan et ne pouvant pas percevoir ses revenus, fit le sieur de Saint-Laurent de *desloger de sa maison telles gens, afin de jouir brièvement de sa terre.*

pôts quelque compensation, en raison des mauvaises années qui venaient de s'écouler durant la ligue, pour ces pauvres officiers de la justice. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler qu'en 1744, le marquis Marie-Jacques de Bréhant-Boisbouessel était encore à plaider contre l'évêque Thépault du Brignou, sur le droit à la haquenée, sur la qualité de vidame et sur le titre de fondateur de Saint-Michel.

Et cependant la difficulté n'était pas bien grande, si les avocats et les procureurs n'avaient pas voulu exploiter l'amour-propre des parties, cette mine inépuisable pour quiconque veut s'en servir adroitement. Il était bien évident que les Boisbouessel, très-bons gentilshommes, du reste, étaient chargés de veiller à l'exécution de sentences auxquelles l'autorité ecclésiastique devait rester étrangère, qu'ils obtinrent le droit d'avoir la haquenée de l'évêque, lorsqu'ils le conduisaient par la bride à sa première entrée pour lui faire honneur; et enfin qu'à Saint-Michel ils avaient une chapelle de famille, sans pour cela être fondateurs de l'église.

Je reviens maintenant aux trois statues tumulaires des Boisbouessel. J'ai eu beau feuilleter tous les papiers relatifs au procès des Bréhant contre l'évêque, je n'ai trouvé aucune pièce qui mentionnât ces monuments, et cependant les Bréhant auraient dû les citer à l'appui de leurs prétentions.

Si on remarque que ces trois statues, toutes trois semblables, toutes trois du commencement du XVII^e siècle, ont été passées sous silence par les avocats des seigneurs du Boisbouessel, on sera assez porté à penser qu'elles ont été très-probablement faites par l'ordre de Jean de Bréhant, alors qu'il profitait des désordres de la guerre civile pour remplir Saint-Michel des souvenirs de sa famille (*).

Dans cette hypothèse, le chevalier qui porte les armes de Boisbouessel, *d'hermine au chef de gueules chargé de trois mâcles d'or*, serait Bertrand, seigneur du Rouvre et du Boisbouessel, beau-père de Jean de Bréhant, et les autres, qui portent les armes de Bréhant, *de gueules à sept mâcles d'or*, seraient soit des fils, soit des proches parents du nouveau Boisbouessel.

A. B.

(*) J'ai lu dans un des mémoires rédigés en 1626 pour l'évêque le passage suivant : *Car comme les intimes ont très-bien vérifiés par leur enquête et rapport*

CHATEAU DE DINAN.

On ne trouverait guère de villes en Bretagne, et même en France, dont l'aspect put se comparer à celui de Dinan. Rien de pittoresque comme l'amphithéâtre de maisons qui couronne cette colline élevée, au pied de laquelle la Rance déroule ses limpides eaux. Il serait facile, pour peu qu'avec la pensée on étendit ses horizons et qu'on élargit la Rance trop bornée, trop encaissée dans les alentours de la ville, il serait facile, dis-je, de rêver la Suisse, cette terre célèbre que le pied des voyageurs a tant sillonnée, et qui serait devenue banale, si la nature pouvait jamais l'être. On ne saurait adresser le même reproche à Dinan. Ses campagnes, tout admirables qu'elles soient, n'ont pas obtenu la réputation qu'elles méritent ; personne ne les a chantées, et cependant elles sont dignes de cet honneur. Un vieil auteur breton que j'ai sous les yeux, leur applique le nom de *nouvel Eden*. Son enthousiasme, si national qu'il paraisse, me semble légitime. L'admiration est réellement justifiée par la diversité des points de vue que Dinan présente, et par la richesse des paysages qui l'environnent.

L'air y est pur comme dans tous les pays de montagnes. La végétation s'y conserve fraîche, grâce aux nombreuses sources qui fertilisent ses prairies ; c'est une nature éblouissante, une nature moins sévère qu'elle ne l'est ordinairement au milieu des brumes bretonnes. Ces campagnes n'éveillent rien de triste au fond de l'âme ; elles m'ont plutôt rappelé Théocrite et André Chénier.

Indépendamment de sa situation vraiment magique, et qui suffirait seule pour attirer l'attention du voyageur, Dinan a une spécialité qui la distingue entre les villes de Bretagne. Dinan possède une fontaine d'eaux minérales, fontaine renommée dans le pays et qui lui amène chaque année toute une colonie d'étrangers. Ignore le pouvoir de ces eaux si recherchées, je ne sais jusqu'à quel point elles influent sur la santé, ma science ne va pas jusque-là ; mais elles ne peuvent manquer d'être salutaires, à en juger par la multitude de visiteurs qui y accourent

des artisans qui ont gravé et appozé les troyes pierres armoyés des armes du Bois Rouxel..... Lespuelles pierres ont été appozées pendant les troubles de la ligné que le capitaine Lerno commandoit pour le roy en la tour de Cesson, et qu'il y avoit des régiments du party du roy à Saint-Brieuc en garnizon.

dans la belle saison. L'Angleterre y compte de nombreux représentants. « Les pâtilles d'Albion, comme dit Child-Harold, aiment à rêver dans ces allées dédaignées. » Il faut convenir aussi que la position de la fontaine est on ne peut plus agreste et favorable aux promenades de l'été.

Que l'on se figure une étroite vallée resserrée entre deux hautes collines, verte et fraîche, parsemée de sentiers mystérieux ; c'est là que se donnent rendez-vous les douleurs du corps ou plutôt celles de l'esprit ; car cette vieille infirmité du cœur qu'on appelle le *spleen* est encore, je crois, de toutes les misères terrestres celle qui y conduit le plus de malades. Dans les tièdes soirées de juillet, au tout du crépuscule, la vallée s'illumine, le bruit de la fête s'éveille et se prolonge d'allée en allée, la musique jette ses rumeurs confuses. Le spectacle, qui s'offre alors du haut de la colline est plein de charme. L'œil embrasse à la fois toutes ces lumières, l'oreille saisit toutes ces harmonies, c'est une heure d'enchantement.

L'époque de la fondation de Dinan est inconnue. On a débité sur son origine des versions plus ou moins invraisemblables, mais qui ont toutes la même valeur historique. Suivant les uns, Dinan était occupé, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, par des peuplades inconnues qui en furent chassées par une armée de barbares venus du nord. D'autres prétendent qu'ayant été construite au milieu des forêts, cette ville doit son nom à Diane, déesse des forêts, étymologie qui rappelle celle d'*Afana* venant d'*equus*, comme chacun sait, quoique le mot ait un peu changé sur route. Ce qui semble le plus croyable dans les diverses traditions, c'est que Dinan était la capitale ou au moins une des villes les plus importantes des *Diablinthes* ou *Diaulètes*, dont parle César, puisqu'il est certain qu'elle se trouve sur le territoire de cet ancien peuple.

Dinan était une des villes les plus fortifiées de la Bretagne : ce qui reste de ses remparts ne suffit pas pour qu'on en puisse induire l'origine précise ; ils ont subi tant de modifications, tant de changements avec les siècles, ils se sont accrus tant de reprises différentes qu'on ne saurait distinguer ce qui a été bâti d'abord. Il est cependant probable que leur construction ne remonte pas au-delà du treizième siècle. Les murailles étaient épaisses et puissantes, et leur solidité faisait de Dinan une des places remarquables de la province.

Le château se trouve en dehors des fortifications de la ville ; c'est une espèce de vaste donjon bâti sur le bord d'un ravin. Il sert maintenant de prison. On y conserve l'oratoire de la reine Anne. La popularité de la *bonne duchesse* est un des faits qui frappent le plus en Bretagne ; il n'y a guère de ville et de château un peu importants qui ne rappelle son souvenir.

On y montre presque toujours la chambre qu'elle habita, le lieu qu'elle préférait et cependant les *vrais bretons* ne peuvent, même aujourd'hui, lui pardonner l'union de la Bretagne à la France ; c'est elle qui a anéanti leur nationalité, c'est elle qu'ils doivent la perte de leurs privilèges les plus précieux.

La Bretagne fut le dernier grand fief revenu à la couronne. Ainsi, dit un illustre

dérivain, ainsi acheva de périr la monarchie féodale : commencée par le démembrement successif des provinces du royaume, elle finit par la réunion successive de ces provinces au royaume, comme les fleuves sortis de la mer retournent à la mer. Il faut dire néanmoins que la royale épouse obtint pour ses premiers sujets toutes les libertés et franchises compatibles avec leur nouvelle position ; droits puissants, défendus avec courage pendant des siècles, et qu'un seul jour a suffi pour détruire. Qu'est devenue la Bretagne, que sont devenues les autres provinces de France ? Paris les a attirées, les a concentrées en lui. Il les tient sous son aile, comme une mère sévère et jalouse tient ses filles esclaves. Puisse-t-il ne pas finir tôt ou tard, comme Saturne, par dévorer ses enfants !

C'est à peu de distance de Dinan, dans le petit village de Lehon, que la célèbre abbaye de ce nom fut construite au neuvième siècle. Nominoë, roi de Bretagne, en est regardé comme le fondateur. On dit que ce prince renommé pour sa piété avait trouvé là six religieux dont les vertus édifiaient le pays. Il fut touché de l'extrême dénuement dans lequel ils vivaient et il leur proposa de fonder un monastère en leur faveur, s'ils parvenaient à découvrir le corps de quelque saint. L'un d'eux partit pour Jersey où l'on avait transféré les ossements de St-Magloire, évêque de Dol, et les emmena à Lehon où le roi de Bretagne, fidèle à sa promesse, bâtit l'abbaye dont on n'a maintenant que des restes.

Le château de Lehon, ruine lui-même, est voisin de ces ruines. Il dominait une espèce de montagne d'où l'œil embrasse des horizons ravissants. Ses murailles, qui formaient une vaste enceinte, sont toutes découronnées. Le terrain qu'occupait le château a été déblayé et abandonné à l'agriculture. Des souvenirs historiques s'y rattachent ; c'était une puissante forteresse regardée avec terreur par les habitants d'alentour ; aujourd'hui, comme tant d'autres monuments de ce genre, ce n'est qu'une solitude qui inspire la tristesse et une vague rêverie sur l'instabilité des choses de ce monde.

Henri II, roi d'Angleterre, s'en empara en 1168 et le fit détruire un an plus tard avec l'assentiment de Louis-le-Jeune, roi de France. On ne sait quand il fut rétabli. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au quinzième siècle il était cité pour sa force ; sa position et sa structure le rendaient également redoutable.

La maison de Dinan jouissait d'une réputation méritée ; elle a donné à la Bretagne plusieurs grands hommes, Duguesclin, entre autres. Son cœur fut déposé dans une des églises de la ville. De tous les seigneurs de Dinan, Hamon est le premier que l'histoire nomme : il vivait vers l'an 1000 et était favori de Geoffroi 1er, duc de Bretagne.

Les sièges que Dinan eut à soutenir, les faits d'armes dont il a été le théâtre, sont en grand nombre. Les Anglais le prirent et le brûlèrent en 1344. Dix ans après, le duc de Lancastre, forcé de lever le siège de Rennes, vint à Dinan, où il échoua devant l'habile défense du bon connétable. Clisson s'en rendit aussi maître au milieu de toutes les crises, de toutes les vicissitudes qui font de ces époques

une ère à part. Lutttes intestines et continuelles, voilà le moyen-âge ! Qu'on s'étonne après cela des secousses qui nous travaillent actuellement, comme si ce choc incessant n'entraînait pas dans la marche nécessaire de l'humanité.

Dinan tomba entre les mains du duc de Mercœur en 1585. Ce fut Henri III qui le lui livra, mais il n'en resta pas longtemps maître. Les habitants de la ville, fatigués de la tyrannie que les officiers du duc exerçaient sur eux et des impôts dont ils les accablaient, ouvrirent leurs portes au maréchal de Brissac. Cette soumission eut lieu en 1598.

Son histoire à partir de cette époque n'eut rien de remarquable. Un seul fait se détache de la vulgarité des événements que l'on y rencontre. La peste désola cette ville vers la fin du 17^e siècle, circonstance d'autant plus frappante que l'air y est plus pur. Elle fit beaucoup de ravages, et l'on construisit en dehors des murailles un cimetière dit *des pestiférés*. Les notables se mirent sous la protection de Saint-Roch, et jusqu'en 1789 une procession solennelle se faisait tous les cinq ans pour remercier Dieu du secours céleste que la ville avait obtenu dans cette occasion.

Sauf le château dont j'ai parlé et la chapelle dont je vais m'occuper plus bas, Dinan n'a pas de monuments remarquables. Sa cathédrale, parfaitement située, n'offre qu'une architecture massive et inélégante. La façade seule pourrait attirer l'attention. Elle est de style roman, mais dans des dimensions minimes et pauvrement exécutée. L'intérieur n'a rien de saillant ; en somme, ce n'est pas un édifice en rapport avec la ville. Il faudrait là une église comme celle de Dol, légère, majestueuse, pittoresque, et qui surmontât dignement ces admirables collines. De belles flèches gothiques seraient merveilleuses, vues des éminences qui se trouvent en face. Au reste, la position de la cathédrale mériterait seule qu'on la visitât. De la promenade qui la touche d'un côté, l'horizon se présente vaste et splendide ; c'est un des points de vue les plus curieux de Dinan.

La vieille église de Lehon est en ruines. Ses murailles sont restées debout, mais entièrement découvertes. Cet édifice n'offre que peu de détails dignes d'être remarqués. L'herbe croît dans son enceinte abandonnée ; mais la chapelle que l'on voit à côté est célèbre. Une des plus hautes illustrations de la Bretagne y attache son nom. Cette chapelle noire et sombre renferme les tombeaux des seigneurs de Beaumanoir.

On y trouve cinq pierres sépulcrales. Les cinq figures sculptées sont couchées sur le dos avec des lions ou des aigles à leurs pieds. La tradition donne à l'une d'elles le nom du plus renommé des Beaumanoir. Cette croyance, générale dans le pays, est contredite par l'épithaphe gothique qu'on lit autour. Il semblerait que ce soit plutôt l'image d'un des prieurs de l'abbaye. Les autres tombes représentent évidemment des chevaliers.

Beaumanoir ! qui ne connaît ce nom en Bretagne ? Quelle jeune imagination n'a été remuée par ce fameux combat des Trente, une des principales gloires de la

Vieille Armorique ? Ce fut, comme l'on sait, auprès d'un chêne, à moitié chemin, entre Josselin et Ploermél, qu'eut lieu cette sanglante mêlée, où l'Angleterre fut encore une fois vaincue.

Au plus fort de la lutte, l'illustre chef breton, dévoré par la soif, demande à se rafraîchir : *Beaumanoir*, « bois ton sang ! » Cette réponse de Geoffroi du bois relève les forces du héros, il se jette de nouveau au milieu des ennemis et remporte une victoire complète. Ce combat est resté comme un des grands souvenirs de la Bretagne. On a élevé sur le lieu même où l'action se passa un monument qu'on peut appeler au moins modeste, sans être taxé d'exigence ; mais, après tout, qu'importe ? le souvenir qui grandit dans les cœurs n'est-il pas le monument le plus auguste, le plus durable, et l'histoire, racontée de génération en génération, n'est-elle pas le plus beau des trophées pour ces faits immortels dont une nation s'honore à jamais !

Trois noms illustres dominent ainsi l'histoire de Dinan : La duchesse Anne, Du-guesclin, Beaumanoir. Triple gloire, qui rayonne autour de la Bretagne, car elle réunit comme dans un faisceau ce que les hommes admirent le plus : *Sagesse, courage et loyauté.*

Vestibule de l'Eglise de Lanleff.

De tous les monuments anciens que renferment les Côtes-du-Nord, il n'en est aucun peut-être qui ait plus exercé la plume des antiquaires que le vestibule de l'église de Lanleff. Les uns y ont vu ou un temple du soleil ou un temple de Druïdes, ou un temple des Armoriquains, avant leur conversion au christianisme ; d'autres un baptistère, d'autres enfin un monument d'architecture religieuse du temps des Croisades. Il nous semble que la plus probable des conjectures au sujet de son origine n'a pas encore été exposée. Le plan des églises dans les temps anciens suffirait pour le faire comprendre.

Suivant le plan primitif du vestibule, on entrait dans son enceinte appelée en latin *Clastrum* ; et cette enceinte était double. La plus excentrique formait sur l'autre une sorte de

galerie circulaire, et en était séparée par des colonnes des arcades. C'était là que se tenaient les pénitents appelés *flentes* ou pleurants, parce qu'ils imploraient par leurs larmes la pitié et les prières des fidèles qui passaient par l'enceinte intérieure, laquelle portait le nom de **Parvis**. Ce parvis n'avait point de couverture ; et cela, afin que les fidèles qui entraient dans l'église pussent de là contempler les beautés du ciel, et se préparer par l'adoration de dieu, créateur de l'univers, à l'adoration de Dieu, rédempteur du monde. Au milieu, était une fontaine, où ils se lavaient les mains et le visage, avant de pénétrer jusqu'à la nef. On y lisait cette inscription : **Lavez vos péchés, et pas seulement votre visage**. Dans la suite la fontaine fut supprimée et remplacée par le bénitier.

Voyons maintenant le monument de Lanleff. Cet édifice se compose également de deux enceintes concentriques l'une sur l'autre.

L'enceinte intérieure présente un espace d'environ neuf mètres d'étendue. Elle est séparée de l'autre par douze arcades qui reposent sur des colonnes. Tout le haut de cette enceinte est ouvert. Un if élevé, qu'on a planté au milieu, sort maintenant par cette ouverture. Là aussi se trouvait une fontaine ou bénitier ; c'était un bassin de granit qui a été transporté dans une ferme du voisinage, où il sert aujourd'hui d'abreuvoir aux bestiaux. L'enceinte extérieure décrit sur l'autre un corridor circulaire de deux mètres soixante-douze centimètres de largeur. Il n'en subsiste plus que deux tiers ; mais dans la partie ruinée, on voit encore la trace des fondements.

Que l'on compare maintenant ces deux édifices. Qui n'y voit, je ne dis pas une grande analogie, mais les traits même

(*) *Antiquités des Côtes-du-Nord*, par M. de Frémiville, p. 155.

d'une parfaite ressemblance ? Dans l'une et l'autre, deux enceintes concentriques, séparées par des colonnes et des arcades : l'enceinte du milieu sans couverture et avec une fontaine ou bassin pour les purifications religieuses. Joignez à cela la position du monument de Lanleff, placé au bas de la nef de l'église ; que manque-t-il pour compléter une entière identité ? Il est vrai que, dans les premiers siècles, ce *claustrum* ou cloître paraît avoir été de forme carrée : mais rien n'empêche que, dans la suite, selon le goût des temps et des architectes, il n'ait pris une figure plus polygonale ou même circulaire. Et il est vraisemblable aussi que, lorsqu'on réédifia l'église actuelle de Lanleff, on voulut l'y conserver comme un reste encore solide, une pièce rare et remarquable d'une ancienne église, bâtie sur le plan primitif. Les figures bizarres qu'on y remarque, ne combattent point notre conjecture : on sait que les anciennes églises en étaient remplies. Et, pour les douze arcades, s'il faut absolument trouver des raisons à tout, on peut aussi bien en faire l'honneur aux douze apôtres qu'aux douze signes du zodiaque.

Quant à l'époque de sa construction et au genre d'architecture auquel il appartient, on peut encore se fonder sur des analogies. La ressemblance qui se trouve entre les ornements de ses colonnes et ceux qui revêtent les socles et les chapiteaux des piliers de la tour d'Hasting dans la cathédrale de Tréguier ; et les rapports qu'on remarque entre les voussoirs et les arceaux des arcades dans les deux édifices, font juger que ce monument est de style teutonique ou Saxon ; et son origine doit remonter au moins jusqu'au huitième siècle, temps où cessa dans l'église d'occident l'usage des pénitences publiques.

L'abbé U***.

QUIMPERLÉ.

Chapelle souterraine de Saint Gunthierne.

Les environs de Quimperlé sont admirables par leurs contrastes. La ville s'étend dans un fond et sur une colline que dominent des montagnes. Deux rivières, l'impétueux Ysole et le tranquille Ellé, la baignent de leurs eaux argentines, et confluent dans son sein au pied de la butte Saint-Michel. On ignore l'époque de la fondation de Quimperlé, et je ne vois pas qu'il soit bien prouvé que son premier nom ait été *Avantot*, ainsi qu'on le croit généralement. La tradition insinue que cette ville était déjà considérable au temps du merveilleux Grallon ; mais on ne possède à cet égard aucun témoignage historique digne de foi, et il n'est pas possible de vérifier ces douteuses inductions de légendes. Toutefois il est certain qu'elle existait dès le VIII^e siècle. Les troupes de Pépin-le-Bref la soumirent en 755, et celles de Charlemagne y campèrent en 799, lorsque ce grand homme envoya le comte Guy se saisir des états des princes armoricains. Il paraîtrait aussi qu'une armée française s'empara de nouveau de Quimperlé en 811, quand le même Charlemagne fit dévaster l'armorique, alors en révolte pour recouvrer sa vieille indépendance.

En 1029, Allain Caignard, prince ducal de Bretagne, fonda à Quimperlé, l'abbaye de Sainte-Croix, de l'ordre des Bénédictins, et lui donna Guedel, aujourd'hui à Belle-Isle-en-Mer. Blanche de Champagne, femme du duc Jean 1^{er}, y établit à son tour un couvent de dominicains, le premier qu'on ait vu en Bretagne. Jean de Montfort y fut enterré en 1345.

Duguesclin prit Quimperlé en 1375; le duc de Mercœur s'en rendit maître pendant les troubles de la ligue, et s'en fit ensuite chasser par les Français, qui commirent plus d'un excès dans la place. Ici se terminent les annales militaires de Quimperlé.

Cette petite ville est bâtie, dit-on, sur l'emplacement d'une forêt druidique qui était en grande vénération dans le pays. Elle n'est pas belle ; cependant on y remarque quelques édifices, entre autres l'église gothique de Saint-Michel, l'église Saint-Colomban, célèbre par ses miracles, et celle de Sainte-Croix, assemblage informe des trois ordres d'architecture. C'est dans une chapelle souterraine de cette église que furent inhumés saint Gunthiern (*) et saint Gurlois, solitaires, qui, d'après les légendes, vivaient à Quimperlé sous le règne de Grallon. La vénération que

(*) Une légende dit que Gunthiern était un roi breton de Cambrie, qui jeta la couronne aux orties pour se faire ermite au bois de Quimperlé.

le peuple avait autrefois pour les reliques de ces deux personnages, attirait à leurs tombeaux des pèlerins de toute la Bretagne, qui apportaient en offrande de la farine, du blé, du lard, du beurre, du miel, des œufs, des volailles et autres comestibles dont ils se privaient pour en engraisser les moines. On visitait le sombre caveau et l'on n'en sortait pas sans être macéré. Les dévots pèlerins s'attachaient les cheveux à des chaînes qui pendaient aux piliers de l'autel, et, par pénitence s'en arrachaient quelques mèches : souvent l'effusion du sang accompagnait cette fanatique opération. L'on a vu de pieux insensés s'épiler tous les cheveux avec ces anneaux d'expiation.

Le port de Quimperlé ne peut recevoir que de petits bâtiments à cause des sables mouvants qui en embarrassent l'entrée. Il est formé par les rivières d'Yssole et d'Ellé, qui, à leur jonction, prennent le nom de Laita et le conservent jusqu'à la mer.

VÉRUSMOR.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

(Bretagne centrale.)

I. — Talensac, Montfort-sur-Meu, Saint-Malon.

Un écrivain moderne assez connu a dit, en parlant du sol de la Bretagne, que l'on pouvait comparer cette contrée à un vaste fer à cheval dont le contour jouit d'une richesse extraordinaire, tandis que le centre tout entier offre l'aspect de la plus désolante pauvreté. Cette comparaison, remarquable par son ingénieuse justesse, souffre cependant de nombreuses exceptions : pour ne parler que des environs de Rennes et en général de tout le bassin de la Vilaine supérieure, cette région populeuse offre sur presque toute son étendue un coup d'œil sans doute fort satisfaisant pour l'agronome, mais aussi fort insipide pour le voyageur que la variété seule peut distraire, et que dégoûte bientôt cette contrée toujours la même, toujours uniformément riche.

Pour échapper à cette monotonie, le piéton qui désire faire de Rennes à Montfort-sur-Meu une course d'agrément, n'a pas de meilleur parti à prendre que de quitter la route royale à Vezins, et de s'engager dans un de ces petits chemins vicinaux qui, dans l'Ille-et-Villaine n'ont nullement besoin du titre pompeux de routes départementales pour être parfaitement entretenus. Vezins, l'Hermitage, Cintré n'ont d'abord rien qui mérite le plus simple regard ; mais à mesure que l'on approche du Meu, le paysage commence brusquement à varier et à perdre sa beauté fastidieuse. Après le Meu, qui n'est encore qu'une eau noirâtre, large et presque stagnante, se présente Talensac, petit et misérable village qui couronne la crête de la hauteur voisine. Pour un breton, amateur de l'histoire nationale, ce lieu a un grand et funèbre souvenir. — C'est dans l'église de Talensac que se réfugia le célèbre Hérispoé, poursuivi par des sujets rebelles, dont le plus acharné nommé Almar, poignarda au pied des autels le vainqueur de Charles le Chauve. — Ceci se passait en 857 : or, la plupart des églises actuelles de la Bretagne ne datent que du seizième siècle, époque à laquelle la pieuse munificence de la duchesse-reine changea en somptueux et solides édifices les humbles chapelles de bois qui couvraient la province. L'église de Talensac ne peut être plus ancienne : on ne sait même si elle s'élève sur l'emplacement occupé par le premier édifice, où coula le sang du monarque breton. Aussi jette-t-on à peine un regard indifférent à cette insignifiante construction, pour remonter les yeux sur les abruptes paysages qui s'étendent vers Montfort-sur-Meu et dont la sauvage majesté annonce dignement la limite orientale du Porrhoët.

Le Porhoët, ce vaste territoire qui s'étend de Talensac aux environs de Ploërmel et qui était déjà un comté breton, à une époque où les redoutables souverains de la Bretagne n'étaient eux-mêmes que des comtes, le Porrhoët, disons-nous, a une

physionomie toute particulière comme contrée historique et monumentale. Il n'a point reçu, comme le pays des anciens Wenètes, les archives de granit écrites par ce peuple géant qui a si fatalement disparu du monde : il n'a ni ces belles ruines romaines que l'on admire à Corseult, ni cet épais réseau de manoirs et de castels qui donnent à ce sauvage Léonais une physionomie aussi gothique et aussi féodale : ses cités ne sont point d'hier comme celles qui s'élèvent sur les deux rives du Blavet. L'âge qu'il représente, lui, c'est cet âge curieux de féerie, d'enchantements, d'exploits surnaturels et d'aventures chevaleresques si bien personnifié par Arthur et ses chevaliers de la table ronde ; Saint-Mâlon avec le tombeau de Merlin et de Viviane, Brécilien et ses arbres de feu, Barenton et sa source redoutée, Jouvence et ses eaux qui rajeunissent, Comper, séjour d'une puissante fée, en un mot, tout Porrhoët oriental n'est qu'un souvenir vivant de cet âge mystérieux dont les récits belliqueux et naïfs nous captivent encore, et dont ce pays seul a conservé les traces. Une pareille accumulation dans un espace aussi étroit servirait seule à prouver ce que tant d'autres ont déjà démontré par les raisonnements les plus logiques, savoir, l'origine toute bretonne des romans de la table ronde. Quant au motif qui a pu engager les auteurs de ces poèmes, ou du moins leurs narrateurs, à choisir ce théâtre pour leurs exploits surhumains, on doit sans doute l'attribuer en premier lieu à la vaste étendue aussi bien qu'à la mystérieuse renommée de la forêt de Brocéliande, qui était alors, après celle des Ardennes, la plus vaste et la plus célèbre des Gaules : cependant, à part cette raison principale, on doit avouer que cette nature sauvage et primitive, ces plaines de fougères ou de bruyères, ces montagnes où le granit se montre à chaque pas, à peine recouvert en quelques endroits d'une légère couche de terre végétale, ces gorges où roule bruyamment une eau jaunâtre dont la moindre pluie fait un torrent dangereux, que

tout cela dut leur paraître bien digne de figurer dans leurs mystérieuses et magiques épopées.

C'est en faisant des réflexions à peu près analogues, que je descendais vers le Meu sans rien rencontrer de remarquable sur ma route. L'abbaye se présenta la première à main droite, dans une situation fort agréable ; puis, après quelques instants de marche sur une modeste et belle route vicinale, au milieu d'un pays redevenu riant et fertile, les hauteurs qui dominent le Meu couronnées d'une ligne de maisons : c'était Montfort-la-Canne, Montfort-sur-Meu. D'où lui vient ce double surnom ? Le dernier ne présente aucune difficulté : quant à l'autre, voici son histoire.

« Après l'expulsion du duc Jean le Conquérant, vers 1371, Montfort avait été, comme tant d'autres villes bretonnes, militairement occupée par les troupes françaises. Un officier français rencontre un jour une jeune fille des environs dont la beauté produit sur le ribaud une telle impression qu'il l'enlève et l'enferme à double tour dans un sien appartement. Réduite à cette extrémité, la jeune bretonne invoqua avec ardeur le bienheureux saint Nicolas, patron de Montfort, le suppliant de protéger sa vertu contre les tentatives de l'amoureux guerrier. Elle se sent soudain métamorphosée en canne ; une fenêtre est ouverte, elle s'envole et va s'abattre sur un étang voisin. Depuis ce temps la canne miraculeuse, qui, suivant la remarque d'un malin sceptique, ne paraît guère avoir tenu par la suite à la précieuse vertu qui lui avait valu sa métamorphose, vint tous les ans avec ses cannetons rendre hommage à son céleste libérateur, dans l'église même, sur les degrés de l'autel : ce miracle a duré deux cents ans, et ne s'est éteint que sous les armes ou plutôt les sarcasmes de la réforme luthérienne, quelque temps puissants en Bretagne.

Un grammairien rennais qui s'est piqué d'archéologie, a avancé que ce nom de canne vient tout uniment du mot can

(celtique) ou canus (latin) qui signifie blanc dans l'une et l'autre langue, en prétendant que c'est le nom qui a donné lieu à l'histoire. Nous avons de fort bonnes raisons pour soutenir, au contraire, que l'histoire a donné naissance au nom ; comme du reste nous nous mêlons fort peu de chroniques et d'archéologie, nous ferons grâce au lecteur de toutes les relations, circonstances, procès-verbaux signés de toutes les notables têtes de l'endroit, enfin de tous les mille et un épisodes burlesques de cette farce ridicule, bien et dûment consignés dans les recherches de Dargentré, d'Ogée, de M. Poignant, de M. Kerdanet et des auteurs qu'il a commentés avec une érudition aussi bretonne. — La canne séculaire de Montfort s'ensevelit dans sa gloire, et de ce miracle, qui dans notre siècle positif, ne servirait plus qu'à envoyer à Charenton ses plus ardents panégyristes, il ne resta qu'un simple nom, ce qui est peu de chose en soi-même, mais ce qui est beaucoup en France, comme on a pu le voir dans nos derniers temps. Les égalitaires de 1789, gens fort rationnels comme on sait, ne virent dans cette affaire de canards qu'une affaire d'oies, et donnèrent à la cité le nom de Montfort-sur-Meu. La restauration qui mettait un point d'honneur à restaurer des noms, refit de ce dernier Montfort-la-Canne, comme elle refit de Pontivy Napoléonville : elle fut du reste bien appuyée, fort innocemment sans doute, par nos bons antiquaires bretons d'alors qui chérissaient le passé par amour de la science, comme les Bourbons le chérissaient par politique. Pour se convaincre de la vérité de ce que nous avançons, il suffit de parcourir les pages du lycée armoricain, cette revue qui ne se recommande guère que par son idée patriotique, et par une circonstance qui seule lui donnerait, si cela était possible, l'intérêt littéraire qui lui manque totalement : elle contient de longs fragments d'une traduction inédite de l'Eneïde par Victor Hugo.

Cette singulière notice nous a fait toucher rapidement à

deux époques bien distantes : qu'on nous permette ici un léger aperçu sur les principaux monuments qu'elle doit à l'une et à l'autre.

Le moyen-âge a été la véritable et seule époque de l'importance de Montfort, alors l'une des villes fortes de la Bretagne. Outre la grande enceinte extérieure, aujourd'hui ruinée, mais dont on suit encore les débris dans les campagnes environnantes, Montfort a une seconde enceinte de forme trapézoïdale qui est restée jusqu'à ce jour dans un état satisfaisant de conservation. Cette enceinte est percée de trois portes (de Coulon, de Gaël, de Saint-Nicolas) ; elle est de plus flanquée d'une énorme motte ou élévation artificielle, et de six tours, dont l'une seulement, celle du sud-ouest, affecte une forme elliptique. Les autres sont circulaires ; celle du nord-ouest, dite aussi de la prison, est une antiquité réellement remarquable. Des travaux d'embellissement assez récents ont rudement endommagé ces vénérables monuments, qui, auparavant étaient presque intacts : l'art perd peut-être à de pareils travaux, mais la commodité générale y gagne beaucoup, témoin cette délicieuse promenade dite des douves, parce qu'elle fait le tour entier des douves et par conséquent de la ville.

La cité est en général assez laide, mal bâtie et irrégulière, quoiqu'elle possède à peine quatre rues, rues de Guital des dames, de Vulroux et de la Saulnerie, toutes groupées autour d'une halle et d'une étroite place publique. Sa masse oblongue et ses longs faubourgs lui donnent assez la forme d'une immense écrevisse ; du reste ces faubourgs, au nombre de quatre (de Coulon, de Gaël, de St.-Meen, de St.-Nicolas), sont tous à peu près aussi insignifiants que la ville elle-même.

On ne nous pardonnerait pas de quitter Montfort sans dire quelques mots de ces ruines romaines qu'elle possède, et dont on a beaucoup trop parlé, grâce à notre pénurie en fait de monuments de ce genre. Ce sont simplement quelques vestiges

d'architecture romaine à la porte de Coulon, et spécialement les bains construits par le même peuple, que l'on peut encore voir dans la prairie renfermée entre les douves, le Meu et le Farun : ils ne présentent aucune particularité importante, encore des travaux de fraîche date en ont-ils fait disparaître une partie considérable.

Je pouvais, en quittant Monfort, rejoindre la célèbre forêt de Paimpont par plusieurs chemins qui se recommandent également tous par différents titres, à la curiosité du voyageur : je me décidai pour Saint-Mâlon, et je pris en conséquence la route de Gaël, que je quittai à Issendic pour tourner vers Saint-Gonlay. Entre ces deux villages, j'eus à repasser le Meu pour la troisième fois, et je marchai longtemps dans une campagne sauvage et fort boisée, sans rencontrer d'autre édifice important que le château d'Andigné de la Chasse, dont les vaillants seigneurs sont si fameux dans les fastes militaires de la Bretagne. J'arrivai fort tard à Saint-Mâlon, où je n'eus pas de peine à recueillir les divers renseignements dont j'avais besoin pour mes courses du lendemain.

Un biographe français a représenté les Bretons comme les gens les plus disposés du monde à parler des souvenirs historiques qui abondent dans cette célèbre contrée. J'ajouterai que je n'ai jamais vu d'hommes aussi instruits que les Bretons du Porrhoët sur toutes les antiquités de leur pays : sans parler de l'énumération des vieux châteaux, fontaines sacrées, monuments druidiques, etc., une circonstance me frappa singulièrement : c'est à Saint-Mâlon, et à Saint-Mâlon seulement, que j'ai recueilli de la bouche de gens illétrés quelques vagues traditions sur un homme dont le nom devrait être plus populaire en Bretagne. Nous voulons parler de Pierre Landays, ce tailleur de Vitré qui d'une profession abhorrée de ses compatriotes, s'éleva, appuyé sur son seul génie, au rang de ministre dans la puissante cour de Bretagne, pour succomber sous la lâ-

che inimitié d'une noblesse grossière et impérieuse, qui, n'ayant pu le trouver coupable, prit le parti de le prendre sans formalités aucunes, à l'insu de son maître. — Telle était la justice expéditive de ce bon temps. Tous les historiens qui ont traité cet épisode des annales de la Bretagne n'ont pas rendu plus de justice à la victime que ses nobles assassins, qui du moins avaient pour eux l'excuse d'une haine passionnée. Il a fallu tout le talent d'un breton et d'un enfant de Morlaix (*) pour faire justice de ces jugements irréfléchis, et pour montrer Landays autrement que comme un homme qui, « sorti du né-
« ant et s'étant élevé aux premières charges à force de bas-
« sesses et de flatteries, s'était surtout acharné, comme le font
» tous les parvenus de sa trempe, lorsqu'ils sont au pouvoir, à persécuter les nobles et les militaires. » Nous citons les propres paroles d'un archéologue chez lequel de pareilles déclamations sont assez communes, mais chez qui, néanmoins, une vaste érudition fait pardonner tout ce qu'il a pu écrire d'injuste pour d'illustres défunts et même d'injurieux pour des contemporains célèbres. (**)

Quant à ces traditions dont nous avons parlé, elles sont très-vagues, inexactes même, puisque le nom du ministre breton s'y trouve joint à celui de Merlin, le civilisateur du pays, malgré les dix siècles qui les séparent l'un de l'autre : mais on sait que Jeanne de Montfort et Anne de Bretagne, les deux grands noms que révère encore le peuple armorikain, ne sont pas mieux traités dans la plupart des cantons de leur ancien duché, et un homme dont le nom populaire a traversé bientôt quatre siècles, au même rang que la duchesse-reine et l'héroïne d'Hennebon, n'a nullement à se plaindre d'une pareille compagnie.

G. L. J.

(*) *Pierre et Jean*, par E. Souvestre, t. 2.

(**) *Antiquités des Côtes-du-Nord*, par M. de Fréminville, N° 55.

11. Forêt de Paimpont. — Compert. — Concoret.

Le plus curieux monument de Saint-Màlon est sans contredit ce tombeau de Merlin que nous avons déjà suffisamment décrit dans un article précédent. Nous avons parlé de la forme singulière de ce dolmen, composé de deux pierres verticales qui se joignent par le sommet, sans table horizontale qu'elles soutiennent : celui qui me le montra me dit qu'il n'était ainsi que depuis quelques fouilles qui furent faites en ce lieu pour y chercher un trésor ; je le crus sans examen et je passai outre. Etant venu depuis à causer sur ce sujet avec le modeste et savant **glaneur celtomane**, que tous mes lecteurs ont déjà deviné, il parut touché de ce que je lui dis, touchant la forme actuelle de ce dolmen, et me demanda si bien réellement mon cicerone m'avait dit qu'il en eut jadis été autrement. Là-dessus il me parla de quelques monuments de ce genre, parfaitement semblables à celui de Merlin, et particulièrement d'un dolmen découvert par lui aux environs de Trégastel, qui tous paraissaient avoir reçu cette forme de ceux même qui les avait élevés. Effectivement, plus tard, en consultant les souvenirs un peu vagues que j'en ai conservés, j'ai pu me convaincre que le tombeau en question ne portait aucune trace de l'effraction dont me parlait le cicerone, et que par conséquent rien n'était plus plausible que la conjecture de mon ingénieux interlocuteur. Il est vrai que si je voulais soutenir l'opinion contraire, j'aurais pour moi l'autorité précitée et celle d'un article du Lycée Armoricain, qui est parfaitement identique : c'est un point que je laisse à décider au premier qui pourra voir par lui-même le monument, et je passe à un autre sujet.

La forêt de Paimpont ou de Brécilien, à quelques pas seulement du tombeau précédent, est le principal séjour et le quartier-général, si je puis m'exprimer ainsi, des nobles chevaliers

et surtout des puissants enchanteurs de la Table Ronde : aussi n'est-elle pas restée au-dessous de ses redoutables hôtes. — Pour peu que l'on accomplisse quelques cérémonies indispensables, une profonde obscurité enveloppe la forêt, les arbres paraissent tout en feu, d'affreux hurlements en ébranlent les échos, des monstres dévorants en parcourent les profondeurs, de hideux serpents enlacent de leurs replis tous ces troncs enflammés : — tel lieu est si sacré que la bête venimeuse qui s'y aventure tombe à l'instant frappée de mort par une main invisible. — Tel était le prestige effrayant dont la chevalerie errante, et avant elle les croyances druidiques, avait entouré cette Brocéliande si mystérieusement lugubre : à quoi faut-il l'attribuer, cette prédilection des conteurs du moyen âge pour une obscure forêt de l'Armorique ? C'est un problème que résoudra facilement quiconque aura vu cette antique forêt, qui, de son nom et de son immense étendue, n'a conservé que le nom de Brécilien et quelques lieues carrées ; parcouru ce sol vierge où l'on faisait des lieues entières sans découvrir l'empreinte d'un pas humain ; compté ces nombreux étangs dont l'eau stagnante et sombre reflète la verte immensité qui les encadre, quand toutefois ils ne sont pas à demi recouverts d'une couche d'herbes aquatiques ; quiconque enfin aura embrassé du regard cet océan de feuillage qui n'apparaît plus au fond de l'horizon que comme une vapeur azurée, n'aura pas de peine à comprendre pourquoi ce nom de Brocéliande se trouve mêlé aux plus doux souvenirs, aux drames les plus terribles de ces histoires fantastiques.

Les ombreuses retraites témoins des doux serments de Merlin et de Viviane avaient la réputation de servir de prison aux amants qui s'étaient parjurés. On y trouvait le val des faux amants, où le chevalier infidèle à la foi jurée ne pouvait pénétrer sans se voir aussitôt enchaîné par un pouvoir invisible qui

l'y retenait éternellement captif. Malheur à l'imprudent qui a osé franchir l'enceinte du Val-sans-Retour ! A peine s'y est-il aventuré, que tous les arbres se mettent en mouvement et se rapprochent les uns des autres pour lui fermer le passage. Toute retraite est fermée au sacrilège ; il ne peut échapper, et pour punition, il restera des siècles entiers saisi entre les troncs maudits qui l'ont serré de leurs cruelles étreintes.... La tradition est aujourd'hui complètement muette au sujet des lieux que nous venons de citer ; sans doute elle ne s'est jamais occupée de se rendre compte à elle-même de l'emplacement où elle leur assignait. Trombé par des indications erronnées, ou plutôt mal comprises, je m'égarai dans la forêt, et après une marche longue et fatigante sous un soleil brûlant, je parvins à en sortir et je me trouvai à Coibois, presque au même endroit où je l'avais abordée. Pour éviter le retour d'une semblable méprise, je descendis par le village de la Bourdonnais au ruisseau de Comper, que je remontai en suivant une file d'étangs alimentés par une eau commune, et qui me conduisit enfin sur la lisière de la forêt. Je venais d'entrer dans le Morbihan, et je fus bientôt devant une de ces vieilles forteresses bretonnes qui, majestueuses encore jusques dans leurs ruines, nous commandent une admiration involontaire : — J'étais arrivé à Comper.

Comper qui, dès le sixième siècle, était déjà, s'il faut en croire les naïfs chroniqueurs plusieurs fois cités dans le courant de ces esquisses, le séjour favori de la belle fée Mélusine ou Morgan, s'est rendu plus célèbre dans les guerres de la Ligue par le rôle qu'il y a joué. Les ligueurs bretons l'avaient enlevé au jeune fils de la belle comtesse de Laval : cette dame était aimée du chevaleresque maréchal d'Aumont, commandant des forces royales en Bretagne, lequel ne crut mieux pouvoir servir les intérêts de son amour qu'en amenant l'armée royaliste

sous les murs de Comper. Il était sur le point de la prendre quand il fut atteint par les assiégés d'un coup de feu qui le renversa dangereusement blessé : il alla mourir à Rennes, et l'armée assiégeante, consternée d'une telle perte, ne songea plus qu'à lever le siège. Ceci se passait en juillet 1595 : au mois de novembre suivant, le marquis d'Andigné de la Chasse, qui s'était ménagé des intelligences dans Comper, profita d'un instant où la majeure partie de la garnison était absente, pénétra dans la place, en chassa les ligueurs, et en reçut le gouvernement de Saint-Rue, général des armées royales.

Aujourd'hui Comper n'est plus qu'une ruine, frappée comme elle l'a été par le marteau des niveleurs de 1793 : une enceinte vaste et carrée, des murailles couvertes d'un épais rideau de lierre et flanquées de quatre grosses tours dont quelques-unes sont de véritables modèles en ce genre, de larges ponts passant sur des fossés profonds où viennent croupir les eaux d'un magnifique étang qui baigne le pied des remparts — voilà tout ce qui nous reste de l'antique forteresse de Comper. Le propriétaire actuel l'a abandonné à des fermiers, vu l'impossibilité d'en faire une habitation tant soit peu élégante ou commode ; aussi la dégradation y va-t-elle un train magnifique, et on n'aura pas de peine à le croire, quand on aura vu comme moi de belles colonnes soutenant une grange dont la toiture était recouverte de chaume.

De Comper à Concoret il y a à peine une demi-lieue d'intervalle. Les amateurs d'étymologies ne seront peut-être pas fâchés de connaître celle que les beaux esprits de l'endroit donnent du nom de Concoret. — Deux gentilshommes se prennent de querelle ; ils se donnent rendez-vous sur le terrain qui environne actuellement l'église et qui s'appelait alors le pâtis-vert : arrivés en ce lieu, ils en viennent à une explication, ils se réconcilient, et pour perpétuer la mémoire de cet événement

sur le lieu même s'élève une église qui prend le nom de **Concoret à concordia**, dit l'histoire. — Les inventeurs de cette étymologie n'ont pas inventé la poudre, le fait est certain ; mais pour peu que l'on en ait vu un certain nombre, on a pu en voir de bien plus stupides que celle-ci, et c'est déjà quelque chose.

Il existe un proverbe bien connu dans cette partie du Porrhoët : **Les saints du Concoret**. . . Voici l'histoire du proverbe : Un évêque de Saint-Malo faisant la visite de son diocèse, vit à Concoret, parmi un grand nombre de statuette de saints, quelques-unes qui lui étaient complètement inconnues. Il en demanda l'histoire au curé de la paroisse : **Ah !** répondit négligemment celui-ci, **ces saints-là ne datent de rien**.

Il y a à Concoret un village nommé La Rue-Eon : c'est, dit-on, la patrie d'Eon de Loudéac, si renommé dans le douzième siècle pour ses mystiques extravagances. Il se nommait Eon de l'Estoile, et descendait d'une famille noble du territoire de Concoret : ayant plusieurs fois entendu dans les offices de l'église ces paroles : **per eum qui venturus est judicare**, par celui qui doit venir juger, il confondit cet **eum** avec son propre prénom, et se mit dans l'esprit qu'il viendrait un jour en sa qualité de Messie, juger les vivants et les morts. Etant parvenu à rassembler quelques disciples, il se retira avec eux dans la forêt de Brocéliande, d'où il sortait quand la nécessité le pressait, pour se jeter les armes à la main, sur les habitations voisines et enlever tout ce qui se trouvait à sa convenance : il enlevait surtout les ornements sacerdotaux, dont il se plaisait à se parer, pour se rendre, pensait-il, plus vénérable aux yeux des siens. Sa renommée s'étendit au loin avec les commentaires obligés : on lui attribua des relations avec l'esprit impur et des sortilèges qui eussent pu faire supposer quelque adroite supercherie dont ce fou dangereux ne pouvait être capable. D'un mot, dit-on, il pouvait faire paraître devant lui des tables

- splendidement chargées ; un oiseau de proie, donné par un de ses disciples à un étranger, avait saisi le bras de son nouveau possesseur et l'avait emporté à travers les airs dans des régions inconnues d'où l'infortuné ne revint plus.

Si l'autorité civile avait fermé les yeux sur les excès d'Eon, malheureusement pour lui l'autorité ecclésiastique les ouvrit sur ses doctrines. Il fut traduit devant le concile de Reims : il se présenta devant ses juges un bâton fourchu à la main. Interrogé par Albéric, légat du Saint-Siège et président du concile sur la signification de ce singulier emblème : Les deux pointes, dit Eon, qui sont tournées vers le ciel signifient que Dieu est maître des deux tiers de l'univers, et qu'il m'a cédé le troisième : si je tournais les deux pointes en bas, les deux tiers du monde m'appartiendraient et je n'en laisserais qu'un à Dieu. — A cette révélation burlesque, un rire universel éclata parmi les graves prélats qui composaient le concile : ils condamnèrent Eon, comme insensé à la détention perpétuelle, tandis que ses disciples furent brûlés vifs comme sacrilèges. Eon avait donné à ses sectateurs des noms aussi mystiques que sa doctrine : l'un d'eux, qui s'appelait Judicium (jugement), marcha vers le bûcher en priant le ciel d'éclater sur ses bourreaux et de confondre l'injustice. Tous les autres moururent avec le même sangfroid, sans qu'il y en eût un seul qui songeât à rétracter ses erreurs. Il fallait réellement que ce nouveau culte fut aussi extravagant qu'il l'était pour ne pas prendre un développement effrayant, après avoir joui d'une telle persécution.

A part ces quelques souvenirs d'antiquités et ceux dont nous parlerons tout-à-l'heure, je n'ai rien vu de remarquable à Concoret qu'un vieux manuscrit déposé au presbytère et que M. le desservant de Concoret eut l'obligeance de me communiquer. Ce manuscrit est tout entier de la main de l'abbé Guil-

lotin, ancien prêtre insermenté, caché dans le pays pendant l'orageuse époque de 93. On peut en diviser le contenu en trois catégories : notes archéologiques sur la paroisse et le village de Concoret, registres de l'état civil, et ce qui est beaucoup plus précieux pour les amateurs de l'histoire contemporaine, on y voit un journal où se trouve consigné, jour par jour, tout ce qui s'est passé de remarquable à Concoret pendant toute la durée de la révolution française. Concoret était l'un des théâtres les plus animés de cette atroce guerre de chouannerie qui fit couler tant de sang en Bretagne : aussi ne sont-ce point les faits qui manquent à l'historien. C'est une chronique nue, froide, impartiale des faits, rien que des faits, pas le plus petit commentaire : on ne sait presque point si l'auteur est blanc ou bleu, patriote ou chouan ; il disparaît tout entier dans son œuvre. A peine s'est-il permis deux réflexions, l'une en rapportant la mort du fils de Louis XVI, l'autre en parlant de la mort de ce monarque ou de quelque autre événement qui échappe en ce moment à notre mémoire. On n'a donc aucun lieu de soupçonner l'impartialité de l'auteur, et on peut s'abandonner sans réserve à l'impression que fait naître dans l'âme une pareille lecture. J'avouerai, pour ma part, que jamais les brillants tableaux de Thiers et de Lacretelle ne m'ont aussi vivement saisi que ces simples lignes écrites à la hâte par un bon curé de campagne, au milieu et pour ainsi dire en face des événements. En lisant l'histoire de la révolution française, les triomphes de nos armées ou les farouches ovations de la populace parisienne m'ont généralement trouvé indifférent, et j'ai frissonné en lisant cette sanglante et funèbre page d'histoire populaire, ces sombres annales qui ont été pendant dix ans celles de la plupart de mes compatriotes. Je le répète, j'ai frissonné : l'expression ici n'est point exagérée. G. L. J.

Château de la duchesse Anne en Pordic.

Les restes de ce château fort, dont on attribue la construction à la duchesse Anne, sont aujourd'hui si peu de chose, qu'ils ne peuvent donner qu'une faible idée de son importance. Situé sur le Gouët, au lieu dit les Boissières, il consistait en un corps de bâtiments de 60 pieds de façade, élevé sur une éminence entourée de fossés. On y entrait par un pont-levis. Il était pourvu d'une prison et de tous les accessoires de ce genre de bâtiments. On a abattu dernièrement la presque totalité des murs, et une ferme de peu d'importance couvre aujourd'hui le sol de l'édifice. En vidant un des étangs situés au-dessous de ce château, on trouva, il y a quelques années, plusieurs vases, entre autres une bassine d'argent.

A trois portées de fusil de là se trouve un monticule très escarpé, entièrement formé de quartz blanc, les débris épars de la tour du château. Cet édifice, qui paraît avoir été carré, ne présente plus aux regards qu'un seul pan de mur. Il communiquait, croit-on, par un souterrain, avec le château, et était entouré d'une espèce de camp retranché dominant le cours de la rivière, et difficilement accessible. De ce monticule, qui devait servir de lieu d'observation, la vue s'étend au loin sur toute cette belle vallée. Cette tour, dit la tradition, a dû être démolie à coups de canon qui auraient été tirés du côté opposé; on a, en effet, trouvé à plusieurs reprises dans le sol, entreouvert par la charrue, un grand nombre de boulets de canon. Il est probable que cette forteresse et le château situé non loin d'elle, auront été détruits vers la même époque et pour la même cause que la tour de Cesson.

Une mine de plomb argentifère a été jadis exploitée aux Boissières, au bas du château. — Nous donnerons ultérieurement une notice sur cette mine. Ch. Le Maoùt.

RECHERCHES HISTORIQUES

Sur les Communes de l'Arrondissement de Morlaix.

I. — LOCQUIREC.

Quoique l'une des plus petites communes du département, Locquirec possède sa petite histoire, beaucoup plus curieuse et plus complète que celle de la plupart des localités voisines. Sous les Romains, il y avait à la pointe nord-est, à quelques pas seulement du bourg actuel, une position ou camp d'observation; peut-être la ville de garnison, appelée dans la notice de l'empire *Menutias*, occupait-elle cet emplacement: on sait en effet que le Douron, qui vient y déboucher, portait dans l'antiquité le nom de *Menuvius flumen*. — Les vestiges de cette époque sont encore nombreux à Locquirec: des briques romaines, des morceaux de ciment en profusion; diverses sépultures découvertes, il y a peu d'années, à la Palue, avec deux squelettes, quelques armes, un rouleau de monnaies antiques, dont l'une, portant pour légende *Lexobienensis civitas*, donne quelque probabilité à l'existence longtemps problématique de cette cité sur les rives du Léguer. Un voyageur tout récent (M. de la Pylaie) a retrouvé des ruines et a même pu dessiner sur les lieux la place de cette ancienne métropole enfouie à Coz-Yaudet (cinq kilomètres en aval de Lannion).

Vers l'an 540, Guevroc ou Guirec, anachorète breton, débarqua sur les côtes nord de l'Armorique et y fonda deux monastères qui ont conservé son nom: l'un à Perros-Guirec, l'autre à Locquirec; il courut prêcher le Léonais, et revint mourir à son monastère. Ce monastère était situé à l'est du bourg, dans une pièce de terre qui porte encore aujourd'hui le nom traditionnel de *Park-ar-Gouent*: la clôture, entre ce champ et un verger attenant, est une maçonnerie sèche, où se trouvent quantité de débris de construction romaine. Sans doute le saint ermite avait mis à contribution, pour l'édification du couvent, les ruines d'un édifice antérieur. On ne sait rien de l'histoire subséquente du monastère de Locquirec: il paraît qu'il fut ruiné par les Northmans, comme presque tous ceux qui s'élevaient avant le neuvième siècle sur la côte septentrionale. — A cette époque où la juridiction civile et celle de l'église se confondaient, Locquirec était une trêve (succursale) de Lanmeur, et dépendait comme elle de l'archevêché de Dol.

Au moyen âge, peu de fiefs : Castel-Brechou, Keraudren, Leninger ; près de ce dernier existait une corderie, caquinerie ou léproserie : la *frairie* entière était exempte de la dime que payait le reste de la trêve. — L'abbesse de Saint-Georges de Plougasnou possédait une haute justice au chef-lieu.

À la révolution, Locquirec devint commune, et M. Y. Mahé fut investi des fonctions municipales qu'il exerce depuis sans interruption. Quelques différends élevés entre le district et la commune au sujet de l'anniversaire du 21 janvier, et par suite d'une dénonciation du citoyen *** agent municipal de Plouégat-Guerrand, n'eurent que peu de suite : le citoyen Mahé, obligé momentanément de se soustraire à l'orage, reprit les fonctions municipales après trois ans d'interrègne. — En août 1790, sur la crainte plus ou moins fondée d'un embarquement d'émigrés à Locquirec, soixante hommes de la garde nationale de Morlaix se rendirent dans cette localité, et brisèrent, avant de s'en retourner, les armoiries de l'abbesse de Saint-Georges qui décoraient l'entrée du cimetière.

En août 1804, un convoi français, escorté par quelques navires de guerre et chassé par les Anglais, se réfugia sous les batteries de Locquirec. L'ennemi l'y poursuivit : une chaloupe canonnière et une frégate commandée par M. Legueuen, abandonnées des autres navires, soutinrent vaillamment l'attaque, et, secondées par le feu croisé des deux batteries du château et de Toulenhéry, forcèrent l'ennemi à prendre le large. Le convoi gagna, la nuit suivante, un port plus assuré.

G. L.

Longévité phénoménale.

Jean Le Causeur fut un des phénomènes de longévité les plus remarquables du XVII^e siècle. Né à Ploumagner (Finistère) en 1638, il mourut au village de St-Mathieu, près de Brest, le 10 juillet 1772, à l'âge de 133 ans révolus. Il avait été longtemps journalier au port de Brest, puis boucher, s'était marié à l'âge de 40 ans, et avait eu une fille qui mourut à Brest en 1771, dans sa 91^e année.

Jusqu'à l'âge de 120, Le Causeur se rasa lui-même. Mais dans les dernières années de sa vie, sa barbe avait été remplacée par un léger poil follet. Il marcha seul, s'aidant à peine d'un bâton, jusqu'à l'âge de 130 ans, époque à laquelle il perdit la vue.

L'amiral Thévenard voulut voir cet étonnant vieillard dans un voyage qu'il fit sur les côtes de Bretagne en 1771, un an avant la mort de ce doyen des Français de son siècle. Voici ce qu'il dit de Le Causeur dans le 2^e volume de ses *Mémoires relatifs à la Marine* :

« En examinant ce vieillard, je reconnus qu'il avait conservé l'ouïe, le goût et

l'odorat assez bons ; le toucher était encore sensible, puisqu'il faisait usage des mains, tel qu'un vieillard de 80 ans peut le faire. Il avait perdu la vue depuis deux ans, et il ne marchait qu'à l'aide d'une béquille et de l'épaule d'un de ses petits enfants, déjà avancé en âge.

« Il avait plus de cheveux que d'autres vieillards n'en ont à 70 ans, de couleur peu blanche, et de consistance peu atténuée, puisqu'ils étaient encore crépus. Ses lèvres et ses joues, teintes d'un léger vermillon, semblaient démentir cet âge étonnant. Sa figure déformée par les rides, n'était pas plus décrépite que celle de beaucoup d'hommes de 80 ans. Il avait des dents. Son estomac supportait la soupe et d'autres aliments de facile digestion, et son appétit ne se démentait presque jamais.

« Il avait été un peu adonné au vin dans la force et même au déclin de l'âge. Il avait marché librement jusqu'en 1769, et s'était soutenu en activité par une marche journalière de trois lieues dans les paroisses voisines, lorsqu'il exerçait sa profession de boucher. Il prenait continuellement du tabac en poudre, preuve de l'innocuité de cette substance.

Il avait conservé jusqu'aux derniers temps de son existence, ses facultés intellectuelles. Son occupation ordinaire était de recommencer son chapelet quand il l'avait fini. Quelques jours avant de terminer sa carrière, ce vieux breton sur le front duquel la faux du temps semblait s'être ébréchée, disait en plaisantant, que Dieu, en tournant les feuillets du livre des destins, l'avait oublié sur la terre.

Le portrait de *Jean Le Causeur* fut fait en 1771 par Caffiéri, artiste italien.

BRÉLÉVÉNEZ.

L'église de Brélévéné est, comme l'on sait, l'un des plus anciens monuments religieux de nos contrées. Tout annonce qu'elle doit sa fondation aux Templiers, d'abord la forme circulaire de l'abside qui rappelle *ces églises du Temple* que les Croisés, de retour dans leur patrie, élevèrent en imitation de l'église du saint Sépulchre de Jérusalem ; puis ce style romano-Bysantin, qui au onzième siècle, époque des premières croisades, remplaça cette lourde architecture saxonne dont on voit encore les traces dans quelques-unes de nos vieilles églises. Mais ce qui prouve d'une manière irrécusable que cette église a appartenu à l'ordre du Temple, c'est qu'on y remarque la croix du Temple sculptée sur un bénitier et les insignes de l'ordre gravés sur une pierre tumulaire.

Comme la plupart de nos vieilles églises, Brélévéné a sa crypte ou sa chapelle souterraine, placée sous le sanctuaire. Il est facile de remarquer que cette église,

telle qu'on la voit aujourd'hui, n'a pas conservé sa forme primitive, et que, comme tous les vieux monuments, elle a subi quelques modifications. Ainsi, l'abside ou le rond-point est incontestablement la partie la plus ancienne de l'église. Cette partie est en effet d'une architecture romane où rien n'accuse encore, du moins à l'extérieur, la présence de l'art ogival ; mais à l'intérieur, au lieu du plein cintre, on voit l'ogive poindre dans l'arcade qui sert d'entrée à la chapelle établie dans le rond-point. Il résulte de là que l'église de Brélénévez a dû être fondée vers le milieu du douzième siècle, c'est-à-dire à une époque de transition, alors que l'ogive commençait à s'introduire dans les édifices chrétiens.

La nef et les bas-côtés semblent d'une époque postérieure, car la forme ogivale s'y trouve bien caractérisée : cette partie de l'église peut donc avoir été bâtie à la fin du douzième siècle ou au commencement du treizième. Quant à la croisée ou si l'on veut au transept de la même église, elle est évidemment, et par sa forme et par sa composition, d'une époque bien postérieure aux autres parties de l'église, et paraît avoir été construite vers la fin du quatorzième siècle ou même au commencement du quinzième.

L'église de Brélénévez est, comme l'on voit, par son ancienneté comme monument religieux, et par les souvenirs historiques qui s'y rattachent, digne de tout notre intérêt. Elle confirme la présence des Templiers dans nos contrées, et a dû, sous ce rapport, être l'objet des investigations d'un savant archéologue, M. de Fargueryn, qui s'occupe, dit-on, d'un travail sur ces moines guerriers. Aussi est-ce avec bonheur que nous voyons ce vieux monument confié aux soins d'un homme qui sait le comprendre et qui surtout s'attache à restaurer avec intelligence les ouvrages que le temps et encore plus les hommes ont faits à l'église. Déjà M. Landouar a fait rétablir dans sa forme primitive et orner de vitreaux l'une des grandes fenêtres du transept. Il a fait encore d'autres restaurations dont le détail nous échappe. Mais ce qui mérite à M. Landouar la sympathie et les éloges de tous les hommes de goût et de savoir, c'est l'œuvre qu'il vient d'entreprendre et qui met en relief l'esprit et le sentiment artistique de cet estimable ecclésiastique. Comme nos vieilles basiliques, l'église de Brélénévez avait ses arcades et ses voûtes couvertes par plusieurs couches d'un ignoble badigeon. M. Landouar a fait enlever cette pâte épaisse et a fait mettre à nu, et dans leur état primitif, les colonnes et les ogives de son église ; et cette œuvre, il l'a faite avec intelligence et bonheur, ça été une véritable rénovation !

L'église conventuelle des Templiers a repris sa vieille physionomie, ou plutôt elle semble rajeunie ; on se figure voir marcher sous ses voûtes, couverts de leurs longs manteaux, *ces moines rouges* (monach-ru), comme la tradition populaire les appelle encore en ce pays, et l'on est saisi d'un sentiment de tristesse en songeant que les derniers de ces *pauvres* moines périrent dans les plus affreux supplices. Il faut espérer que M. Landouar aura des imitateurs, et que le peu de monuments

religieux du moyen âge, qui restent encore debout, seront désormais conservés et restaurés avec ce soin et cette intelligence dont ce digne ecclésiastique a donné l'exemple.

Différend survenu en 1840

Entre les communes de **Corseul** et de **Plancoët**
(*Côtes-du-Nord*).

Nous avons cru devoir sauver de l'oubli, en le consignait dans cette publication comme une pièce *historique*, ou du moins relatant un fait historique, le différend élevé en 1840, entre la commune de Corseul et celle de Plancoët, au sujet de la distraction de la paroisse de Nazareth qui appartenait à la première et de son adjonction à la dernière. Par suite de cette transposition, qui a été approuvée par le Corps Législatif, Plancoët, qui ne présentait que 26 hectares de superficie, s'est trouvé subitement accru de 2 à 500 hectares. Ainsi, l'ancienne capitale des Romains dans nos contrées a été réduite à son importance réelle, à l'avantage du petit port de mer qui a acquis, par son industrie, depuis quelques années, une importance qu'on ne peut lui contester.

C'est ce différend qui fit naître dans le temps le morceau suivant que nous offrons à nos lecteurs comme un modèle de bon goût et de fine plaisanterie.

La commune de **Corseul** a été appelée à donner son avis sur l'adjonction de la rue de l'Abbaye à **Plancoët**. Une partie du conseil municipal a accueilli favorablement cette proposition ; mais plusieurs membres ont manifesté un avis contraire. Si quelqu'un est curieux de cueillir des fleurs de rhétorique qu'il tâche de se procurer cette délibération ! il apprendra par quel art on parvient à s'échauffer la verve et à envisager les choses du côté politique.

Là pour nous enchanter, tout est mis en usage,

Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.

Le peintre nous fait voir dans l'adjonction de l'Abbaye (qu'il

appelle la **portion corsilienne**) au chef-lieu de canton, un mariage dans toute la force du terme : Plancoët est le **prétendu** et la rue de l'Abbaye la **future** ; voilà, vous en conviendrez, un fameux coup de pinceau. — Avant de faire les fiançailles, il est convenable de rechercher si le mariage serait bien assorti, et on doit à la vérité de dire que vous trouverez dans la susdite délibération tous les éléments propres à former votre conviction. Voici à quels traits vous reconnaîtrez le prétendant, d'après du moins le portrait du peintre. Plancoët est un hors-venu, épris de sa petite personne, plein d'une sottise vanité ; c'est un grand faiseur d'embarras qui veut trancher du seigneur, et qui n'a pas le sou ; il aura bien du bonheur, s'il peut échapper à ses créanciers qui menacent de l'exproprier. S'il recherche la main de **Corsilie**, n'allez pas vous imaginer que c'est par amour ; c'est uniquement, comme font tant d'autres, pour rétablir l'état de ses finances. Or, vous saurez que la future lui convient parfaitement, sous ce rapport, attendu qu'elle est propriétaire de huit cents hectares de terre au soleil, dans un seul tenant, et libre de toute hypothèque, ce dont vous pouvez vous assurer par un certificat que vous délivrera le conservateur, moyennant la modique somme d'un franc trente-cinq centimes, à cause du timbre. Elle a, en outre, pignon sur rue en parfait état de réparations locatives, deux rangs de maisons parfaitement aérées et assurées contre le feu du ciel et l'incendie, sans parler de son commerce d'épicerie qui lui rapporte encore d'assez jolis bénéfices. Quant à **Corsilie**, c'est un admirable assemblage de toutes les perfections. C'est au physique, le plus joli brin de fille qu'il soit possible de rencontrer, dans l'arrondissement s'entend ; encore faut-il que vous sachiez que l'art n'y est pour rien et qu'elle est sortie telle des mains de la nature. Si vous voulez la voir dans son triomphe, tâchez de la surprendre à l'aurore, en peignoir et en coiffe de nuit, quand

elle va prendre un bain de pied dans l'Arguenon ; il est vrai qu'elle n'est pas de la première jeunesse, mais en revanche elle n'est pas mal conservée et n'en est que plus raisonnable. Savez-vous ce que le conseil municipal appréhende le plus ? Je vais vous le dire : aussi bien ses craintes sont le fruit d'une longue expérience. Il craint que le mariage ne lui gâte la taille.... Elle se distingue particulièrement par les qualités du cœur : malgré les vives instances de son amant, elle ne peut se résoudre à abandonner ses parents et ses connaissances ; elle demande, dit la délibération, à rester avec ses amis, ses frères et ses vieilles habitudes ; il paraît qu'elle n'a pas de sœurs, ou que, si elle en a eu, elles sont défuntés.

Corsilie est dans la haute dévotion : elle tient essentiellement à son église paroissiale. Ce qui la distingue surtout du reste des femmes, c'est son respect véritablement religieux, c'est sa parfaite vénération pour ses défunts ancêtres.

Considérant, est-il dit, que la rue de l'Abbaye paierait trop cher le coup d'œil de Plancoët, s'il fallait lui faire l'abandon de son église et des cendres de ses aïeux..... Or, si Plancoët avait de l'argent dans sa poche, il ne serait pas étonnant qu'il ne se mit en tête le goût des voyages.... Ce qui serait d'autant plus contrariant que son épouse n'aurait aucun moyen de l'empêcher, attendu que la femme est obligée de suivre son mari partout où il juge à propos de résider. Corsilie est un peu caustique à la vérité, mais au fond, bonne pâte de fille : il faut cependant savoir la prendre par la douceur, car une fois lâchée, c'est pour longtemps. D'après tout cela, il y a bien des raisons de croire que Plancoët et la rue de l'Abbaye ne peuvent guère espérer de faire bon ménage ensemble ; c'est aussi ce que craint le conseil municipal, lorsqu'il dit : **Considérant que le mariage [proposé serait mal assorti et qu'il en naîtrait des haines éternelles !** on ne dit pas entre qui, mais il est facile

de deviner que ce serait entre Plancoët et les parents de sa femme, qui pourraient bien renouveler le souvenir de la fin tragique de défunt Barbe-Bleue. Je vous dirais bien encore d'autres raisons dont on ne parle pas ; mais ceci entre nous : tâchez d'en garder le secret si vous voulez venir aux noces. Vous savez qu'on soupçonne Plancoët d'être un peu libertin. On assure qu'il n'est qu'un véritable roturier, et on croit en avoir des preuves ; mais, ce qui ferait rompre vingt mariages, on le dit du mouvement, et on l'accuse même de pencher tant soit peu pour la République. Des gens qui se disaient bien informés, prétendaient les jours derniers, que Plancoët s'était refroidi et avait boudé sa prétendue, à l'occasion d'un autel qui lui coûte cinq à six mille francs ; mais cela n'est pas vrai : je m'en suis expliqué avec lui. Comme il espère retrouver cette somme dans sa dot, il m'a assuré qu'il ne lui en avait pas dit un mot ; toutefois il espère bien, et il ne s'en cache pas, que les choses iront autrement lorsqu'il aura en main les cordons de la bourse. Au surplus si Plancoët ne parvient pas à vaincre les scrupules de sa maîtresse, il faudra bien qu'il s'en console ; il lui restera encore un moyen de sortir du célibat, c'est de s'adresser à la maison Williaume. (Un habitant de Nazareth.)

Ancien Camp de César en Pordic.

L'ancien camp de César, situé en Bernin, dans le champ des Courts-Sillons, en la commune de Pordic, avait laissé des vestiges assez apparents, et propres, jusqu'à un certain point, à laisser apprécier sa forme et son étendue. Ces vestiges seront désormais recherchés inutilement des curieux de l'antiquité. L'emplacement où a existé ce camp de forme triangulaire, est

aujourd'hui labouré de fond-en-comble et transformé en un champ carré. L'immense amas de pierres, la plupart très grosses, qui servirent à cette construction, a été employé à l'entourer de murs informes ; une autre partie a été disséminée tout au tour, et le reste a été enlevé de là pour servir de matériaux à la nouvelle jetée de Binic. Ainsi le souvenir de cette ancienne habitation romaine va s'effacer tout-à-fait de l'esprit des habitants de cette commune, et les curieux n'y seront plus attirés par le désir d'y voir de belles ruines.

Le camp était placé sur une hauteur dominant la mer. Il avait à sa droite un profond vallon où coule la rivière d'Ic, à l'embouchure de laquelle se trouve Binic ; et il était aspecté par une magnifique plaine sur laquelle la vue s'étend très loin. C'était une position admirable qui révèle encore la sagacité des armées romaines dans la castramétation. Cette position qui paraît avoir été occupée, non par César qui n'est jamais venu sur nos côtes, mais par un de ses lieutenants qu'on présume être Titurus Sabinus, était des plus propres à contenir les Curiosolites et les Lexoviens, et à empêcher que des secours sur lesquels comptaient les Armoricaïns pour combattre César, n'arrivassent d'Angleterre. L'élévation du lieu offrait d'incontestables avantages contre une attaque par terre ou par mer. Le camp était défendu du côté de la plaine par une épaisse muraille qui a dû avoir 33 mètres de long (environ 100 pieds). Derrière ce rempart se trouvait une esplanade de même longueur et d'environ quinze pieds de large : enfin, en avant, dans la partie basse du champ carré, se trouvait une fournaise qui, comme les autres constructions, a été démolie par le propriétaire du champ. On y a rencontré encore une certaine quantité de cendres, ainsi que bon nombre de pièces romaines, dont plusieurs en argent.

Ces diverses constructions paraissent avoir été faites à l'ar-

gile seulement. Il en est de même de la **Tour de César** qui existe à la pointe et au bas de ce camp, sur la **Banche** de Binic. Ce dernier édifice semble avoir été bâti à l'aide du ciment romain, car les pierres qui y ont été employées se brisent encore facilement, mais ne se séparent pas. La tour, qui paraît avoir servi de fanal au port d'Ic, est aujourd'hui totalement ensablée ou couverte de galets. La mer, pendant les grandes eaux la découvre quelquefois.

Ch. LE MAOUT.

Monument funéraire de Tristan de Carné.

On a adressé de Guérande, à l'**Alliance** de Nantes, en octobre 1850, d'intéressants détails sur un monument funéraire récemment découvert dans une chapelle de l'église de Guérande. Nous croyons devoir les reproduire.

« Depuis plusieurs mois, des avis avaient été donnés à la fabrique ; des statues étaient enfouies dans un souterrain de la chapelle de Saint-François de l'église de Guérande. Pour s'assurer de la vérité de ces avis, la fabrique résolut de faire des fouilles, et se transporta, avec des ouvriers, au lieu désigné. On commença par soulever une pierre longue de deux mètres cinq centimètres, et large de près d'un mètre, et qui était supposée devoir fermer l'entrée du soi-disant souterrain. Dès le premier moment où la pierre fut soulevée, on s'aperçut qu'elle était revêtue de quelques sculptures, et dès lors on prit plus de soin pour ne rien briser. Bientôt se montrèrent deux reliefs bien ressortis, dont l'un représente un chevalier et l'autre une dame reposant auprès de lui. L'un et l'autre des personnages, à en juger par la position des bras, devaient avoir les mains

jointes ; très malheureusement elles ont disparu. Les yeux sont ouverts, et les têtes reposent sur des coussins ornés de glands à chaque coin.

« Le chevalier est revêtu de son armure ; sa taille est de un mètre soixante-dix centimètres. Un lion est couché à ses pieds.

« Sur les bords de la pierre et du côté du chevalier, on lit cette inscription (je conserve l'orthographe et le style) :

« I gisttre noble e puissant seignevr Tristan de Carné en son
« vivant chevalier -I- e héréditaire -I- premie maistre d'ostel
« des dus de Bretagne -I- servant av le dict estat la reine Anne
« duchesse de Bretagne maistre doste des rois Loyis roy Fran-
« coise de monseignevr Fra. »

« La statue de la dame est de la hauteur de un mètre soixante centimètres. Elle a la tête ornée d'un bandeau enrichi d'un triple rang de diamants. Un collier en forme de chaîne soutient une longue suite de diamants qui tombent jusqu'au dessous de l'estomac. Elle est revêtue d'une longue robe sur laquelle on remarque d'un côté de larges fleurs à cinq pétales ressemblant beaucoup à celle de la fleur de lis. Une levrette est couchée à ses pieds.

« Sur les bords de la pierre et du côté de la dame, on lit cette autre inscription :

« Ci gisttre noble ne vertvevse dame madame Ienne de la
« Salle e son vivant femme de monsievtr Tristan de Carné dame
« de Carné de la Touche de Cohignac Crémevr héritière de la
« Salle et cætera. Laquellé trépassa à Crémevre an 1526. Diev
« lvy face miséricorde. »

« Crémeur est un ancien château de Guérande.

« Entre ces deux statues, à égale distance et à la hauteur de la ceinture est une épée pendante et de la longueur de vingt-six centimètres.

« Les deux statues ont été sculptées sur le même bloc de pierre. C'est un granit très dur, de couleur noire, coupé comme marbre par des veines blanches; on le dit sorti des carrières de Brest. La sculpture est passablement traitée et assez bien conservée. On regrette cependant d'y voir quelques mutilations importantes, mais faciles à réparer. On ne s'accorde pas sur le temps de la disparition de ce monument. La fabrique se propose de le faire rétablir. »

REVUE DES MONUMENTS,

Lieux historiques et Objets d'art remarquables

De l'arrondissement de Saint-Brieuc.

SAINT-BRIEUC. — Cette capitale du département est une des plus anciennes villes des Côtes-du-Nord. On lui a même donné une origine romaine. Il est certain que le Peuple-roi a occupé le pays : on voit sur les rivages voisins des restes de fortins construits par les maîtres du monde. Vingt vases que les antiquaires reconnaissent de fabrique romaine ont été trouvés à cinq mètres de profondeur, dans la fontaine de Saint-Ignace, commune de Saint-Brieuc même, en 1836 ; des monnaies, des débris d'armes romaines se découvrent souvent dans les environs. S'il reste peu d'autres ruines aussi antiques, c'est que les habitations étant de bois n'ont pas laissé de traces aussi durables. L'opinion qui fait de Saint-Brieuc le développement de la cité des Biducéens, mentionnés par Ptolémée, n'est donc pas tout-à-fait sans appui.

Mais nous aimons mieux voir deux illustres bretons fonder cette ville. Rigual, prince gallois, qui s'était signalé dans les îles britanniques et dans le Finistère contre les pirates, avait

obtenu en récompense la souveraineté de la contrée qu'arrosent le **Gouët** et l'**Arguenon**, et continuait de s'y montrer redoutable aux écumeurs de mer qui, sous divers déguisements, allaient ravager les côtes. Le héros avait des gardes qui surveillaient les abords de la mer et ne laissaient pénétrer dans l'intérieur que les voyageurs trouvés inoffensifs ; delà les obstacles qu'ils opposèrent d'abord à la colonie qu'amenait saint-Brieuc.

Le **BOISBOIXEL** était une résidence de chasse de **Rigual** et tout le pays était forêt. La demeure principale du général était où se trouve l'ancien évêché, derrière les rues actuelles **Saint-Gilles** et de la **Préfecture**. Quand il eut cédé à son pieux parent ce manoir de bois et qui s'appelait le château du **Rouvre**, il se retira dans ses domaines d'**Hillion**, nom qui vient d'**Ilex** et signifie lieu planté d'yeuses. Ce fut à l'endroit encore nommé **Chauchi**, près du bourg. Ajoutez à ces mots celui de **mark**, et vous aurez l'étable aux chevaux ; or, l'histoire dit que ce fut à la **Vieille étable**, *coz crauch*, qu'il se retira. De plus, les propriétaires des **Chauchi** avaient des privilèges, entre autres, passage par les dépendances du presbytère et porte latérale correspondante, pour entrer à l'église, comme fondateurs. Ce fut là que vers 501, mourut saintement et assisté par son pieux cousin, le vainqueur des barbares, et l'un des deux fondateurs de **Saint-Brieuc**.

Plusieurs endroits perpétuent le nom de ce noble et vertueux guerrier. Au centre de la ville est **Kardenoual** qui veut dire habitation de l'homme du pays de **Galles** (*Ker-den-Wall*). C'était réellement l'enclos de sa résidence. Dans le voisinage est la commune de **Saint Dénoual**, ; plus près encore nous voyons la paroisse de **Planguenoual** (*Plan-den-Wall*, peuplade de l'homme gallois. Dans le **Finistère** on honore saint **Rigual**, *rix-wall*, (roi de **Galles**).

Saint Briec, né à Cork en Irlande, l'an 409, du seigneur Cerpus et d'Eldrude, fut disciple de saint Germain d'Auxerre, fonda Crann-Lann ; vint à 70 ans dans l'Armorique, y donna naissance à la commune de Landébaëron, qui veut dire habitation du parrain, y laissa son neveu Tugdual à la tête d'une communauté nombreuse, fonda, dit-on, l'abbaye de Trécor, origine de Tréguier, qu'il confia encore au prince Tugdual, et vint avec 84 religieux débarquer à l'embouchure du Gouët, appelé alors **Sangua**. Il se fit reconnaître comme fils de la sœur de la mère de Rigual, seigneur du canton, et en reçut un vaste terrain, entre les deux vallées de Gouët et Gouédic, ce qui faisait donner à ce lieu le nom de vallée double.

Briec s'arrêta d'abord avec ses compagnons à la fontaine célèbre, nommée depuis fontaine de N.-D. Il y construisit un oratoire, rétabli et accru par Marguerite de Clisson, nouvellement restauré par mademoiselle Julie Bagot. La pieuse société fut logée auprès, dans la demeure encore dite **Château de Saint-Briec**. On la regarde comme la plus ancienne maison de la ville, quoique l'édifice actuel ne remonte pas si haut. Le chapelain de Notre-Dame l'habitait, avant 1789.

Le Jarle ou comte Rigual, ayant mis le comble à ses faveurs, en donnant son palais au chef des civilisateurs, le séjour princier fut transformé en monastère. Comme le bois abondait, l'église fut bâtie sur l'étang.

La foule des cathécumènes qui vint se fixer autour de la retraite des pieux étrangers donna naissance à une ville, dont Briec, évêque comme tous les principaux abbés de sa patrie, fut le premier pontife. Il continua de répandre les lumières chrétiennes et créa plusieurs paroisses par les disciples qu'il envoya former des agglomérations de fidèles : telles sont les communes de Laméaugon pour **Lan-méaugon**, que fonda saint Méaugon : de **Lancieux**, où se retira saint Cieux : saint Donan

et saint Marcan créèrent les paroisses qui portent leurs noms. Ces maîtres de la vie étaient élèves du prélat. Il mourut en 502 dans son monastère épiscopal qui a pris son nom ainsi qu'une commune du diocèse de Rennes : la ville est Saint-Brieuc-des-Vaux et la paroisse rurale Saint-Brieuc-des-Ifs. Les dépouilles du saint furent dans la suite portées près d'Angers à l'abbaye de Saint-Serge, comprise dans les états des souverains de la Bretagne.

On remarque à Saint-Brieuc :

1. La très jolie fontaine gothique de Notre Dame adossée à l'oratoire de Saint-Brieuc et à la chapelle où Marguerite de Clisson plaça une fort belle statue de pierre sonnante venue d'Angleterre. Cette image de la reine du ciel fut brisée dans la révolution ; le corps est celui de la vierge qu'on voit à la chapelle du Refuge ; le buste de l'ancienne reste à celle de N.-D. Une colonne de la fontaine réclame son couronnement ; on le retrouverait dans le voisinage.

2. L'HÔTEL PRÉFECTORAL, en granit, l'un des plus beaux de France quoiqu'on y signale des défauts.

3. LA CATHÉDRALE, un des plus vastes et des plus lourds édifices sur pilotis. Elle fut reconstruite au 13^e siècle ; mais il reste, du côté de l'abside, des colonnes plus anciennes que M. de Fréminville rapporte à l'architecture romane. La nef est ornée de piliers grossis de stuc. Au 15^e siècle, l'évêque Prigent fit des réparations et des additions considérables à cette église. L'architecture de la chapelle du Saint-Sacrement est d'ordre corinthien ; les ornements sont du genre **rocaille**.

La cathédrale renferme le tombeau de saint Guillaume, mort en 1234. C'est un sarcophage très bas, sur lequel est couchée la statue du saint, en ornements pontificaux mais mal peinte ; douze bons tableaux représentant **Quatre docteurs de l'église**, copies faites à la Sorbonne ; le **Centenier**, d'après

Louis Boulogne, copie faite aux Gobelins ; **Saint Guillaume**, d'après le baron Gros, copié aux Gobelins ; **la Naissance du Sauveur**, original de Jouvenet ; les **Martyrs de Gorgum**, grand tableau apporté de l'abbaye de Beauport ; au **Saint-Sacrement**, une **résurrection** ; au fond du chœur, une **descente de Croix**, copie d'après Jouvenet : l'original est au Louvre ; dans le sanctuaire, le **Martyre de saint Etienne** et la **Guérison du Paralytique**, dons du gouvernement, ainsi que les **Quatre docteurs** et les copies faites aux Gobelins.

Citons les autres richesses en fait de peinture, que possède Saint-Brieuc : A Saint-Michel, **Sainte Anne** montrant à lire à la vierge, tableau original de Joseph Parossel ; à la chapelle du Collège, une **Tête de saint Pierre, pénitent** et une **Sainte Famille** ; à la préfecture, un joli portrait de la princesse royale ; **Judith et Holophérne**, bonne copie par le jeune Le Hénaff, de Guingamp ; plusieurs débris de l'ancien musée. Il en existe aussi à la mairie et au collège. (Pour plus de détails, voir l'annuaire de 1842.)

La Cathédrale possède quelques bonnes statues, données par M. Bellecize ; celles de saint Osmane, saint Brieuc et saint Guillaume. Dans la sacristie il y a un beau reliquaire en bronze doré, présent de feu M. de Quélen, archevêque de Paris.

Le tombeau de M. de la Porte a été transporté de la chapelle des ursulines à la cathédrale et placé sur un passage. Comme il est de pierre fragile, il serait mieux dans une labbe latérale. M. Ogé, un de nos jeunes artistes qui donne de grandes espérances, a exécuté de la manière la plus heureuse une statue en pierre de Tonnerre, représentant M. de La Romagère bénissant de son lit de mort le clergé et les fidèles de son diocèse, et leur montrant le ciel.

Avant de quitter le temple, admirons la rosace qui brille sur l'autel des défunts ; l'autel du Saint-Sacrement, un des chefs-

d'œuvre de notre Corlay, les statues de l'Ange Gardien et le Saint-Michel sont excellentes. Les sculptures du buffet d'orgues qui date de la Renaissance et a été acheté en Angleterre, méritent aussi toute notre attention.

4. LE COUVENT DU SAINT-ESPRIT, chef-lieu de la congrégation des Sœurs Blanches.

5. LA TOUR DU PALAIS que M. de Bellecize avait continué à substituer à l'ancien.

9. LES PROMENADES, sur la moindre desquelles s'élève une statue de Duguesclin, des p lus ressemblantes, mais réclamant une restauration.

7. L'EGLISE DE SAINT-MICHEL, élégante à l'intérieur, vaste, en beau granit. Elle obtiendrait tout son effet avec un péristyle grand, des ouvertures plus larges, une coupole plus élevée, les cheminées dissimulées et un fond de cœur arrondi en dehors comme il l'est en dedans.

8. LE PONT DE GOUÉDIC, un des plus beaux sur la route de Brest à Paris.

9. Saint-Brieuc s'est accru de quantité de jolies habitations : Il y en a de belles, notamment l'hôtel Saint-Pierre. Cette extension provient de l'exploitation des carrières de granit qui environnent la ville et sont une source abondante de prospérité. Les propriétaires font jusqu'à 50,000 fr. par année.

10. LE GRAND SÉMINAIRE, tout récemment construit, aussi remarquable par ses vastes proportions que par le goût et l'élégance qui ont présidé à sa construction, est encore pour la ville un bel ornement de plus.

Si la découverte d'une carrière de pierre ollaire en Pordic se confirme, on pourra s'en servir pour décorer les édifices.

11. LA TOUR DE CESSON, dans la commune de Saint-Brieuc, sur un cap, à la pointe orientale de l'embouchure du Gouet. Jean IV la trouva construite et s'en servit pour protéger la baie

et les côtes contre les pirates. Elle était ronde en dedans, hexagone en dehors, de pierres brutes posées par assises régulières, liées par un ciment très dur. Les murs, de plus de trois mètres d'épaisseur, se rétrécissent un peu en montant. Il y avait quatre étages terminés par une plate-forme, munie d'un parapet saillant et de machicoulis. Des barbicanes et des meurtrières recevaient du canon. L'escalier en limaçon, dans le mur, portait aux divers compartiments ; le jour venait par des fenêtres, les unes carrées, les autres cintrées ; les portes intérieures étaient en ogive, l'extérieure était carrée et au 1^{er} étage ; delà s'abattait un pont-levis sur la contrescarpe du fossé qui ceignait le fort.

En 1598 Henri IV la fit démanteler. Il fallut employer la mine ; elle fendit l'édifice dans toute sa hauteur ; une moitié s'écroula, l'autre reste comme un défi à la nature et à l'art. C'est un point de reconnaissance pour la marine, qui doit être conservé et dont l'effet est imposant sur le bord des flots et au sein des campagnes.

HULLION. A la Grand'ville, ruine d'un temple de Neptune qu'on dit remonter au deuxième siècle de notre ère ; sur une montagne qui domine la contrée, un très beau calvaire nouvellement érigé.

LANGUEUX. Au château de Saint-Ilan, de bons tableaux originaux, entre autres celui de Notre-dame-de-Pitié, par Carlo Dolci.

PLÉRIN. Dans le cimetière, tombeau en pierre de Guillaume de Lalande-Calan. La statue couchée porte l'armure de l'époque de Louis XIII. Ce monument devrait être placé dans l'église, pour le soustraire aux injures du temps et des mutilateurs.

Dans la chapelle du Légué, charmant tableau original de Le Barbier, représentant la Vierge assise sur un rocher et tenant l'enfant divin.

Ploufragan. A la vallée, deux Kist-véan dont l'un voisin de la maison d'école est, d'après quelques-uns, le tombeau de Fragan, grand guerrier, gouverneur de la Basse-Bretagne et cousin de Conan Mériadec. On en voit un autre dans l'aire de la Couette.

Pordic. Ruines de bains ou plutôt d'un monastère envahi par les flots ; restes du camp où Littorius, lieutenant de César s'établit pour contenir les peuples qui voulaient aller secourir les Venètes ; magnifique dolmen appelé la Table-Margot.

Saint-Julien. Château de la côte.

Trégueux. Un tableau curieux dans la chapelle de Sainte-Marie.

Trémuson. Ruines de la Roche-Suart. M. de Fréminville prétend que le mot Suhard et la forme carrée des tours indiquent une origine normande. Au douzième siècle, des colonies de Normands se fixèrent sur le littoral du diocèse de Saint-Brieuc. Des terres amoncelées sur la montagne, un pan de muraille percé par des chercheurs de trésors et revêtu de lierre, voilà ce qui reste de cette forteresse jadis si imposante.

Iffiniac. Une voie romaine venant d'Erquy traverse l'Urne qui séparait les Ossismiens des Curiosolites et se dirige vers Carhaix. A peu de distance de la rivière on remarque quelques vestiges d'une ville incendiée lors des premières invasions des barbares, vers 409.

Canton de Châtelaudren.

Châtelaudren — Cette ville tire son nom du château qu'y bâtit, dans la vallée de Hérile, Audren, souverain de la Bretagne vers 415. Cette demeure royale dont il ne reste que l'emplacement était au sommet d'une éminence conique. On y voit une jolie esplanade circulaire dont le château occupait l'espace. Il est probable que, comme tous ceux des époques très reculées,

il ne consistait qu'en une grosse tour. On a trouvé en démolissant cette résidence la statue d'Audren, deux clefs antiques et un chandelier de fer ; une inscription sur pierre, en lettres d'or attestait l'origine de l'édifice. Ce fut dans la tour de cet antique manoir que fut d'abord renfermée sainte Azénore, fille du prince de Léon et épouse du comte de Goëlo. Elle donna depuis le jour à saint Budoc, qui devint archevêque de Dol. L'illustre famille de Rohan et onze maisons royales font remonter leurs aïeux jusqu'à cette vertueuse beauté. (de Roujoux, Hist. de Bretagne)

Ce fut dans ce même séjour que le roi Audren reçut l'ambassade des Bretons d'outre mer. Guithelin, archevêque de Londres, était à la tête des envoyés qui venaient offrir la couronne d'Angleterre au monarque des Armoricaïns. Audren eut la prudence et la modération de refuser ; mais il leur donna son frère Constantin qui alla s'embarquer à Quidalet (Saint-Servan), descendit dans l'île avec deux mille braves bretons, vainquit et chassa les barbares. Les insulaires reconnaissants lui donnèrent le sceptre. Une rue de Châtelaudren devrait porter son nom couvert de gloire, et un autre nom, celui de son fondateur.

A peu de distance de la ville est l'ancien prieuré des Fontaines. On prétend que saint Magloire y a résidé. Il a appartenu aux Templiers. Quoiqu'en ruine, il présente un ensemble très remarquable et d'un effet tout pittoresque. Le portique est une grande arcade ogivale entourée de voussoirs minces et serrés qui signalent le XII^e siècle. Cette entrée porte trois bustes en pierre ; deux sont placés un de chaque côté à la naissance, et le troisième au sommet de l'ogive. Ces figures méritent un examen sérieux : celle qui orne la gauche est le portrait du chevalier ; celle qui couronne la voûte représente le chapelain ; celle qui est à droite rappelle le frère servant. Ces

trois têtes sont donc le symbole des trois classes de religieux de l'ordre du Temple.

A côté de la grande porte, on en voit une autre à gauche, moindre, plus basse et cintrée ; au-dessus sont des fenêtres à compartiments d'un gothique arabe.

En franchissant le portail qui ouvre sur une vaste cour, on voit à gauche les logements du prieur et des frères chapelains. La chapelle est à droite ; le style et les détails de son architecture sont dignes d'attention. Elle est précédée d'un petit cloître où l'on entre par une porte à ceintre plein, encadré d'un cordon en saillie, enrichi de moulures en zig-zag. Une porte communique du cloître dans l'enceinte sacrée. Elle est du même genre que celle du cloître ; mais les ornements ne sont pas en limaçon. Les arceaux sont soutenus par des colonnettes à chapiteaux décorés de feuilles et d'enroulements d'un goût aussi élégant que simple.

Au-dessus de l'autel, couvert de ronces, s'étend une fenêtre en ogive à découpures arabes.

La chapelle a sa porte principale ouvrant sur la cour. Elle est à ceintre plein appuyé sur des colonnes. Ses arceaux sont environnés d'étoiles à quatre branches. De chaque côté sont pratiquées de petites fenêtres à ceintre plein. Une vigne promenant ses rameaux sur ces ruines religieuses et intéressantes, en relève l'aspect très pittoresque.

Le mélange du style ogival avec le plein ceintre et les ornements gothiques-arabes, attestent que l'édifice est de la seconde moitié du XIIe siècle. C'était une époque de conflit entre les deux genres d'architecture du moyen-âge. Ces ruines devraient être conservées.

Il y a aussi à Châtelaudren des vitraux précieux. Abraham accueillant les anges m'a été cité par des connaisseurs comme un morceau parfait et de très grand prix. On déplorait la né-

gligence de ceux qui devraient veiller à la garde de ces monuments, et qui les laissaient sans entretien, exposés à être enlevés par des amateurs peu scrupuleux. Le chœur de l'église de Châtaudren est de l'excellent sculpteur Corlay natif de Plouagat.

A Plerneuf, le maître-autel et deux statues par Corlay. Un men-hir de sept pieds est enfoui dans le champ de la **Pierre-Blanche** ; entre Plerneuf et Plouvara, une des plus belles roches aux fées que renferme la Bretagne. Elle est dans le champ de Kernaut.

Canton d'Etables.

ETABLES. — Dans l'église paroissiale, **Saint Pierre et Saint Jean** par Corlay.

BINIC. — Boiserie, deux statues et une Gloire par Corlay et surtout, **Saint Julien**, patron de la ville, cité comme le chef-d'œuvre de notre immortel tailleur d'images. Le tableau de saint Louis donné par le roi.

LANTIC. — La superbe chapelle de Notre-Dame-de-la-Cour C'était jadis une collégiale ; elle est curieuse à plusieurs titres L'édifice est remarquable, tant par sa grandeur que par la beauté de son architecture gothique. Elle a été construite à diverses reprises. Le chœur et les parties voisines accusent la fin du XIII^e siècle.

On est surpris de rencontrer dans l'ensemble et dans les détails, le genre du célèbre Pierre de Montreuil ; ce fut cet architecte de Louis IX qui bâtit la Sainte Chapelle de Paris, avec laquelle le chœur et l'abside de celle de Notre-Dame-de-la-Cour ont des ressemblances si frappantes, qu'on les prend pour être exécutées sur les dessins du même artiste.

La maîtresse-vitre, dont les compartiments sont aussi variés que délicats, est décorée de beaux vitraux armoriés. Elle fut

refaite au commencement du XV^e siècle. A la même époque semblent appartenir la nef, le portail, le porche et une entrée latérale.

La boiserie et l'autel sont de Corlay.

Sous le jubé s'élève le sarcophage sur lequel est étendue la statue d'un guerrier, portant l'armure du temps de Louis XIII. Le monument est en tuffeau vert, abondant dans la partie septentrionale des Côtes-du-Nord. Cette pierre se travaille facilement, mais elle noircit à l'air.

Autour du tombeau, on lit : « Ci gist le corps de defynt Guillaume de Rosmadec, chevalier de l'ordre du roi, vicomte de Maineuf, saint Didier, chastelain de Buhén, gouverneur de Vitré, seigneur supérieur et fondateur de cette église : c'est-à-dire descendant des fondateurs. Le monument est bien conservé. »

A la mairie de la commune sont déposés des registres curieux, où l'on voit les signatures des anciens chanoines de Notre-Dame-de-la-Cour, des enregistrements de baptêmes, parmi lesquels figure celui d'un sarrasin qui vint en France avec les croisés. A la suite de l'inscription des décès, on indique la cause de la mort.

Avant de quitter le canton d'Etables, signalons la reconnaissance des habitants du chef-lieu qui y ont érigé un joli monument funèbre à M. Lebert, leur dernier curé prémontré.

Canton de Lamballe.

LAMBALLE. — A la fin du XVI^e siècle, une foule d'insulaires, que l'église a mis au nombre des saints, se fixèrent en Bretagne. Un de ces justes, Pal ou Palle, c'est-à-dire Paul, établit un monastère au sud de la ville actuelle, au lieu qui prit son nom. Bientôt une cité se forma autour de la demeure du sage,

et prit le nom de **Lanpalle**, et Lamballe par euphonie, suivant le génie de la langue bretonne, alors parlée dans toute l'Armorique. Le couvent et la ville furent détruits au X^e siècle par les Normands. Un terrain de sept hectares, nommé les Saint-Palle, est voisin de celui qu'on appelle les **Vieilles Lamballe**. L'acte de donation du prieuré de Saint-Martin (juillet 1121) désigne ce lieu par le nom de territoire de Saint-Pal ou Palle; un acte de 1513 parle de mesures qu'on y voyait encore, La ville fut bientôt rebâtie au lieu actuel, et les anciennes chartes la nomment tantôt **Lamballa**, **Lamballia**, et tantôt **Lambolium** et **Lambolum**.

En 991, le château fut bâti sur la montagne et auprès de la chapelle seigneuriale de Notre-Dame.

M. de la Porte cite un ancien bréviaire, d'après lequel la dédicace de cette belle église eut lieu en 1200. Elle fut continuée dans les XIII^e, XIV^e, XV^e, et XVI^e siècles, sans jamais avoir été terminée.

Le 9 décembre 1435, Jean VI y fonda un collège de six chanoines, pour remercier le ciel de la réconciliation du roi de France et de Philippe, duc de Bourgogne.

Deux ans après, il créa un doyen, et en 1438 une chancellerie. L'acte porte que l'église était de très ancienne édification. Cette collégiale a été maintenue jusqu'à la révolution, et l'abbé Sorgnard, ex-grand-vicaire de Saint-Brieuc, est le dernier vivant de ce chapitre royal dont chaque membre percevait trente-six livres par an, et le doyen quarante.

Cette église a été plusieurs fois frappée de la foudre, et devrait avoir un paratonnerre.

Dans la nef, partie la plus antique, s'élèvent de gros piliers cylindriques à chapiteaux ornés de feuilles larges, médiocrement sculptées. Ils soutiennent des arcades dont l'ogive se rapproche de la lancette, entourées de trois tores d'un effet agréa-

ble. Des œils de bœuf remplacent les fenêtres. Dans le chœur, terminé carrément, les piliers sont formés de colonnes groupées avec élégance : autour règnent deux galeries superposées. Elles ont quatre arcades par travée ; le deuxième rang de balustrades est surmonté d'une fenêtre en ogive géminée, dont les colonnettes, en se prolongeant, reçoivent les retombées des arcades. Leurs décorations paraissent du XIII^e siècle. On n'y voit que des ornements du gothique primitif.

Il y a une jolie boiserie du XV^e siècle dans le collatéral sud. La porte occidentale, en ogive, porte les ornements du roman fleuri ; l'autre, au nord, est en plein cintre moins orné, quoique du même temps. C'est un nouvel exemple du mélange du plein cintre et de l'ogive, lorsque l'architecture flottait entre le style byzantin qui finissait et le gothique qui commençait.

Lors de la démolition du château en 1623, la beauté de l'église la fit épargner. « C'est réellement un fort joli édifice, d'où l'on a une perspective charmante, à cause de sa position sur le sommet de la montagne. On y remarque surtout l'escalier pratiqué dans un des piliers, sa tour et son souterrain. » (Manet, hist. de la Petite Bretagne.)

M. de Fréminville cite le portail comme d'une époque antérieure au XIII^e siècle, et montre dans l'intérieur un tombeau sur lequel sont couchées à côté l'une de l'autre les statues d'un chevalier et de sa femme, tous deux dans le costume du quinzième siècle.

La ville de Lamballe a donné naissance à la corporation des Lamballais dont l'architecture avait un caractère d'originalité.

On voit, au maître-autel des Ursulines, un des premiers tableaux du jeune Grimaud, qui est allé se perfectionner en Allemagne et en Italie, et qui fait espérer une gloire de plus pour notre département.

La Société littéraire de Lamballé a une bibliothèque qui renferme des ouvrages très précieux.

Les archives de Penthievre sont en bon ordre et méritent l'attention. M. Cornillet, notaire, en cite des pièces remarquables dans son travail important sur Lamballe et Penthievre, qu'il devrait publier. L'abbé Marsouin a puisé à la même source pour ses recherches sur Lamballe.

COETMIEUX. — Dans l'église, tableau de la Circoncision, donné en 1661 par M. Serviget de la Rougère, peintre lamballais. On admire la tête du grand prêtre.

MORIEUX. — A l'entrée de cette commune se trouvent, aux Ponts-Neufs, des ruines et la plus belle cascade des Côtes-du-Nord ; la chute est de 10 mètres, sur des masses énormes de rochers.

POMMERET. — On y a trouvé des armes, des médailles, des ruines et des urnes romaines.

SAINT-AARON. — Dans la lande de Bourne, la **Chêne-Hutte**, grotte aux fées, composée de deux lignes parallèles de très grosses roches sur lesquelles s'étendaient horizontalement d'autres masses de granit qu'on a brisées pour réparer une route. Cette galerie avait 7 mètres de long, sur un et demi de large et autant de hauteur. La forme était rectangulaire.

Gagnons un autre arrondissement en repassant par Lamballe. Nous devons y accomplir un pèlerinage au petit hospice, pressé entre la rue et la rivière.

C'est le berceau de la bienfaisante société des dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve.

Entrons dans la chapelle de cette source de mille dévouements pour tous les malheureux. Nous y trouvons une vive représentation de la **Peste de Marseille**, qui fit éclater la charité héroïque de l'évêque Belzunce et de ces vierges généreuses que les infortunés appellent leurs sœurs. Le tableau était bon ;

mais il a été retouché, et il est difficile, même aux mains habiles, de ne pas altérer l'original, en voulant le rajeunir. Cette remarque, trop fondée, doit empêcher de tenter des réparations qui détériorent les objets d'art encore plus que les coups du temps. Que nos peintres fassent du neuf et respectent les œuvres de leurs devanciers, comme une chose sacrée et vénérable.

Canton de Lanvollon.

LANVOLLON. — Cette ville doit son origine et son nom à l'abbaye de Bollon ou Vollon, autour de laquelle elle commença et grandit. Saint Vollon, qui fut sans doute premier abbé de ce monastère, a eu une chapelle en Plédran, où un village et une fontaine perpétuent son souvenir. Sa statue est dans la sacristie de Plédran et devrait s'élever au milieu de la population reconnaissante d'une ville dont ce zélé missionnaire est le fondateur et le patron primitif. Il est honoré en Irlande, le 3 septembre, sous le titre de confesseur. M. de Saint-Allais dit qu'il mourut au VIII^e siècle.

En venant de Saint-Brieuc, on arrive par la rue Cagalain, mot probablement substitué à celui de Keralain. On voit à gauche un antique puits à côté d'une chaumière qui a remplacé la maison natale d'une gloire de Lanvollon. D'après la tradition, saint Thurian y reçut le jour de parents nobles et riches, mais insoucieux de l'instruire. Désireux de connaître, il quitta tout ce qu'il avait de plus cher au monde et alla chercher un maître de la science. Accueilli par un grand propriétaire, le descendant et l'héritier d'une race illustre et opulente consentit à porter la houlette des bergers, pourvu que l'aumônier de l'habitation le guidât dans les connaissances élémentaires. Bientôt l'élève avide sut lire, écrire, calculer, parler la langue de Cicéron et chanter.

Armel, qui gouvernait l'église de Dol, passa dans ces parages qui étaient de son vaste diocèse, entendit la voix mélodieuse du noble pasteur, voulut le connaître, applaudit à son ardeur pour l'instruction, l'emmena dans son palais et l'initia aux connaissances les plus élevées.

Le disciple profita si bien de ses leçons qu'il devint une des lumières de cette époque et le successeur de son père adoptif.

Il aimait surtout à communiquer aux autres ses trésors d'intelligence et de sagesse : il passait le jour à instruire le peuple et presque toute la nuit à faire des vœux pour son bonheur. Dans sa vieillesse, il abdiqua la charge pontificale et se retira au diocèse d'Evreux, dans l'abbaye de la Croix.

Il mourut en 1749. Il est spécialement honoré à Lamballe et à Quintin.

M. Habasque signale dans l'*Annuaire des Côtes-du-Nord*, à l'article Lanvallon, entre la place aux bestiaux et la place au blé, une maison de bois ornée de sculptures qui porte la date de 1559. C'était l'hôtel des Keratry, dont un descendant brille encore par ses écrits et figure à la tribune politique de France.

LE MERZER a une église fondée sous le vocable de la Reine des Martyrs, par un gentilhomme qui avait tué en ce lieu une personne innocente.

Le dernier rejeton de sa race a son tombeau dans ce monument du repentir, et fut lui-même tué par un seigneur, furieux de le voir prétendre à la main de sa sœur. Cette victime de l'amour et de la jalousie était un Duverre. Le vieux château qu'il habitait est tout près et se nomme le Traou.

POMMERIT-LE-VICOMTE. — On voit au bourg un bel édifice commencé par une haute et puissante huguenote qui y fut exilée sous Louis XIV. On y remarque aussi d'autres maisons dont l'origine est singulière. Un curé en bâtissait une à chaque cause qu'il perdait, montrant par là et par des inscriptions

qu'il mettait sur les nouveaux édifices, qu'il avait encore des ressources assez considérables pour attrister le triomphe de ses adversaires.

Il y a dans Pommerit une chapelle qui porte le nom charmant de Notre-Dame-du-Paradis, commencée en 1398 et achevée en 1415, renouvelée en 1721 et réparée en 1819. Elle est vaste, élevée, bien bâtie et d'une jolie architecture. Les armes des Duchâtel, qui décorent la porte d'entrée sont très délicatement sculptées. La chapelle du Folgoat, qui est dans la même commune, est très ancienne. Il y a un dolmen dans la terre de Kerbie. A l'angle nord du bois de Pommerit, on voit l'emplacement du château de Baliveau : c'est un polygone arrondi, entouré de fossés toujours pleins d'eau.

PLÉGUIEN. — On y voit le beau château moderne du **Bois de la Sales**, qui renferme des portraits de famille curieux par les costumes des différents siècles auxquels ils appartiennent. Le cimetière communal contient le monument funèbre que la piété filiale a élevé au marquis de Saint-Pierre, contre-amiral de France.

TRÉMÈVEN. — Là sont les ruines si romantiques de la forteresse de Coatmen, nom si glorieusement cité dans tant de pages de notre histoire. Le château avait deux principales tours à 300 pas l'une de l'autre. La plus avancée dans les terres était carrée ; l'autre était cylindrique. Un fossé profond régnait autour de ce nid d'aigle, établi sur une plateforme qui domine un vaste et riche coteau, au pied duquel coule le Leff, la rivière des pleurs. La tour ronde reste debout sur le bord d'un précipice, comme un fantôme au sein de la solitude muette d'épouvante. A l'autre extrémité de la place forte, était la chapelle féodale dans les ruines de laquelle on a trouvé des ossements humains et des pièces de vieille monnaie. Une croix séculaire de granit s'incline près du chemin pour indiquer

l'avenue de la demeure des preux dont les faits d'armes ont étonné l'Europe, l'Afrique et l'Asie.

Dans la même commune la route est bordée par le village de Saint Jacques, où l'on voit une superbe fontaine, une croix remarquable en granit et une haute et antique chapelle qu'on a attribuée aux Templiers. Ce devait être le chef-lieu de la paroisse. L'église de Tréméven est mauvaise, et les faibles ressources de la commune ne peuvent suffire à sa réédification. Il se tient à Saint-Jacques un marché hebdomadaire qu'on aimerait à voir approuvé, pour donner plus de vie à ce village placé dans un beau site, comme un lien de commerce entre Lanvollon et le port de Pontrieux.

Canton de Moncontour.

MONCONTOUR. — Du sein des riantes vallées qu'arrosent deux rivières, cette antique cité s'élève comme un observatoire pour les amateurs des grandes scènes de la nature.

Une vieille ceinture de murailles entrelacées de lierre annonce une place forte qui brava souvent les coups du bélier. Voilà les débris de la citadelle où gémit celui que le peuple nomme le saint Prince, et dont l'éloquent espagnol Vincent Ferrier prédit le martyre à Jeanne de France, sa mère. Le jeune époux de la riche héritière Françoise de Dinan, le valeureux Gilles, fils et frère de nos souverains, neveu des rois d'Angleterre, habita ce sombre séjour, avant d'aller mourir dans un autre, plus affreux encore, au sein des forêts.

Mais quittons ces tristes souvenirs, pour visiter l'élégante église moderne de Moncontour, église célèbre dans toute la Bretagne par le grand pèlerinage de Saint-Mathurin, aux brillantes fêtes de la Pentecôte. Trois genres de chef-d'œuvre s'y disputent notre attention. Le maître-autel en beau marbre

riche de célestes figures d'anges et le plus remarquable du département ; les nombreux et superbes vitraux peints, croit-on, sur les admirables dessins de Cousin, un de nos immortels ; les huit tableaux qui ornent le chœur, œuvres d'un peintre lamballais, trop dédaigné. Cet artiste au hardi pinceau excellait dans le coloris. Les fleurs dont il a semé les boiseries font prendre l'art pour la nature. Guernion n'était pas sans défaut, mais il montra assez de talent pour faire dire que sur un théâtre plus favorable que le fond d'une province, il se fût illustré.

Du haut de la ville si paisible de Moncontour, promenons nos regards sur les environs prodigieusement accidentés. Sur le coteau voisin, gisent les ruines du Vauclerc, dont on voit encore les longs souterrains ; assez près de là, c'est le château des Granges qui fut la retraite du général de Trémargat ; plus loin, c'est Catuelan pour Coat Huelan, aussi en Hénou. Examinons les portraits rangés dans ces salles ; que de générations y paraissent avec la majesté, la richesse et l'originalité de leur costume ! Entrons dans la chapelle qu'on vient d'élever : trois magnifiques vitraux nous consolent de la perte presque réparée du secret de peindre sur verre. Le procédé moderne a produit ces charmants tableaux. Du belvédère du lieu saint, quel immense horizon s'offre aux yeux enchantés !

Les campagnes du canton sont remplies de villas remarquables : le Vaupatri, où s'assemblaient des réformés ; là est encore le buste du grave ministre ; la Houssaye, vaste manoir où fut exilé un membre du parlement en lutte contre le fisc, sous Louis XV ; dans un riche bassin, la belle habitation de Bogard, appartenant à la famille de ce Duplessis-Grénédan, dont la France se rappelle les éloquents discours à la tribune ; la fraîche demeure de la Ville-Chaperon, nom que portait naguère au milieu de nous une tendre mère des pauvres. Le Plessis-Budes en Saint-Carreuc, berceau d'un grand homme, de Gué-

briant, maréchal de France, qui s'immortalisa dans les guerres d'Allemagne.

Reposons-nous à Quessoy, en goûtant ces bonnes poires qui en sont originaires et en portent le nom en tant de contrées. Quessoy a une belle église neuve, et si vous préférez songer au passé, voici des monuments de chevalerie. Il y avait une commanderie de Malte, et le village de l'hôpital en présente encore les traces touchantes et glorieuses.

La chapelle du commandeur est pavée de tombeaux de braves qui se vouèrent à la défense des croyances, du commerce et des libertés de l'Europe chrétienne.

PLÉDRAN, qui est du canton de Saint-Brieuc, possède aussi une chapelle de ces guerriers religieux ; c'est le Créhat qu'on répare maintenant et qui mérite une visite pour les emblèmes que portent les pierres tumulaires que renferme l'enceinte.

Puisque nous sommes en Plédran, citons les ruines de la première église du lieu, dans le bois où l'on dit que la princesse Osmane, fuyant un fiancé payen, vint d'Angleterre chercher un refuge.

Dans le voisinage est la belle fontaine des Sept-Saints, qu'une légende populaire dit tous enfants d'un vrai Barbe-bleu qui les immola à sa férocité.

Dans l'église de Plédran, qui offre une malheureuse hardiesse d'architecte, il y a deux statues de saints, dues au ciseau de Corlay. Ce sculpteur habile et infatigable a peuplé nos églises de ses œuvres.

A celles que nous avons mentionnées, il faut joindre Saint-Pierre et Saint Paul dans la chapelle de Saint-Pierre à Saint-Brieuc. Nous aurons lieu d'en signaler d'autres dans les cantons que nous allons parcourir.

Canton de Paimpol.

PAIMPOL tire son nom de Pen Poul, deux mots celtiques qui

signifient pointe du marais. En effet, cette ville s'élève sur une langue de terre entre la mer et le marécage qui y communique.

La place du Martray est environnée de maisons dont plusieurs sont citées par de Fréminville comme remarquables par leur ancienneté et leur construction. Il apporte en preuve celle qui portait le nom de **Grande Maison**, édifice du **XV^e** siècle, bâti en colombage, enrichi de corniches de bois en saillie à chaque étage, avec moulures supportées par des cariatides grotesques.

L'église, dédiée en 1325 par Jean d'Avaugour, évêque de Saint-Brieuc, n'a plus de ses constructions primitives que les piliers et les arcades ogivales de la nef. Le reste est moderne et d'une grande sécheresse d'architecture. Le clocher est ce qu'il y a de mieux, et la flèche est élégante. L'intérieur, voûté en bois, est badigeonné. On y admire quelques bons tableaux, débris de l'abbaye de Beauport. L'un d'eux représente le Christ au tombeau. C'est une peinture d'un mérite supérieur, par la correction du dessin, par l'expression des figures et la vérité du coloris. Il est infailliblement d'un maître de l'art. M. de Fréminville le soupçonne de Valentin.

On doit donc se bien garder de le restaurer. Ces réparations sont presque toujours mal faites. On use d'un mélange d'esprit de vin et d'eau-de-vie, et on enlève tout ce qui fait le fini de l'œuvre, les ombres et le glacis. Pourquoi donc faire une dépense qui détériore les monuments? A peine trouverait-on en Europe deux dignes réparateurs de tableaux, et ceux-là n'y toucheraient qu'en tremblant : tandis que nous voyons les artistes les plus ordinaires tenter avec la plus aveugle témérité des rajeunissements souvent impossibles.

ABBAYE DE BEAUPORT.

Le 28 avril 1198, Innocent III prit sous sa protection les ré-

ligieux de Saint-Victor de Paris, qu'Alain d'Avaugour venait d'établir dans l'île de Carohenc, située dans la paroisse de Plouzec. Dès ce temps-là, l'établissement portait le nom de monastère de Saint-Rion ou Riou et Rioc, religieux de l'abbaye de Redon. Mais ces chanoines furent remplacés par des Prémontrés du couvent de la Luzerne. En 1202, le même seigneur transféra la communauté à son château de Beauport, dans la même commune. Cette abbaye devint considérable, eut un noviciat et étendit ses propriétés jusqu'en Angleterre. Treize paroisses de Bretagne en relevaient.

Beauport offre les plus belles ruines religieuses du département.

On voit encore l'église, le réfectoire, les cuisines, le premier édifice, des tombes et des débris de décorations d'autels.

Consulté par M. le préfet sur la possibilité de restaurer l'abbaye et de rendre l'église au culte, M. Mérimée répond, dans son ouvrage, imprimé en 1836, que la dépense serait excessive et qu'il vaudrait mieux s'attacher à conserver le réfectoire et la belle salle gothique voisine du transept nord, qui, comme monuments du premier style gothique, méritent un haut intérêt.

A quelques pas de l'abbaye, dans une aire neuve, ce savant remarqua un hangar soutenu par des colonnes de bois torses et richement sculptées. Il y en avait quatre ornées de rinceaux et de pampres, parfaitement travaillées, dans le goût de la renaissance. Elles provenaient d'un retable de l'église. Nous partageons les vœux de l'inspecteur pour que cet ouvrage reprenne sa destination.

Dans un enfeu du bas-côté gauche de l'église est le sarcophage de pierre sur lequel est couchée la statue mutilée de l'abbé Hervé, mort en 1270. Il est représenté dans son grand costume, mitre en tête et crosse à la main ; sa chasuble est bro-

dée de feuilles de vigne et de grappes de raisin. De chaque côté de la statue sont deux figurines en longues draperies, dans l'attitude de la douleur. M. de Fréminville remarque qu'on ne trouve qu'en Bretagne cet accompagnement de statuettes d'anges, de pleureuses ou de religieux en prières. La statue de Hervé a les pieds posés sur deux lions. Il n'est donc pas de règle que les lions aux pieds d'une statue sépulcrale annoncent une personne tombée sur le champ de bataille.

Sous l'un des arceaux à demi écroulés de l'église est le tombeau d'un pieux personnage de cette maison, mort depuis longtemps en odeur de sainteté. Les villageoises des communes environnantes viennent encore aujourd'hui étendre leurs enfants sur cette tombe, pour qu'ils deviennent plus vigoureux.

En dehors de l'église et devant la façade, on a jeté plusieurs pierres tombales, les unes encore entières, les autres brisées. Parmi les premières est celle d'un jeune guerrier, revêtu d'une armure complète. L'écusson annonce un Kergozou ; à côté est la pierre sépulcrale de son épouse ; c'est une demoiselle de Beaumanoir. Ils ont chacun les pieds appuyés sur une figure de chien, emblème de la fidélité.

Près de là sont les fragments du monument funèbre de Pierre Polart, parent d'un des héros de la journée des Trente, et de son épouse, Constance de Kerraoul, qui, dans leur testament de 1362, demandèrent à être inhumés dans l'église de Notre-Dame-de-Beauport.

Là mourut aussi le pieux et docte père Briant, natif de Pleudihen, collaborateur de Lobineau pour l'Histoire de Bretagne et auteur d'autres ouvrages, qu'on peut voir indiqués à son article dans la biographie de Feller, revue par notre compatriote Pérennès. Dernièrement un antiquaire étranger déplorait l'abandon où on laisse tant de monuments érigés à des personnages honorables, et menaçait d'en porter plainte au ministre.

Ne serait-il pas plus convenable à la commission départementale d'archéologie de prévenir les injonctions du pouvoir ?

Pourquoi l'éloquent Lamennais n'a-t-il pas réalisé le beau projet de racheter cet établissement, pour y fonder une vaste imprimerie religieuse ? Il se fût hâté de consoler de sages et illustres morts des outrages d'un vandalisme que tout le monde condamne.

PLOUBAZLANEC. — On y voit le manoir de Kertanouarn, dont la cour est cernée d'une forte muraille, avec une tourelle garnie de meurtrières à l'angle de la face principale. Les portes sont en ogive. On trouve aux environs de Paimpol un grand nombre d'autres manoirs antiques, entre autres celui de Keralain qui existait dès le treizième siècle ; celui de Keriell, muni d'une tour avec meurtrières ; celui de Kerascouet, datant de la renaissance ; celui du Bourblanc, plus considérable, mais d'architecture bâtarde : il a cinq tours et est entouré d'un fossé.

Au delà de Kerity et de la pointe de Plouëzec est le château de la Nouë-Verte, qui, avec ses tours à flèches élancées, ses girouettes, ses hautes cheminées, offre un aspect romantique au milieu de la campagne inculte. Le château de Corret, maison de plaisance des ducs de Bretagne au treizième siècle, n'offre plus que des murs d'enclos forts de onze pieds d'épaisseur. Pitre Chevalier en parle avec éloge dans un ouvrage intitulé : **Michel Columb**, le tailleur d'images.

M. de Fréminville montre auprès de Paimpol les restes du château de Guern, monticule factice de forme conique, environné d'un fossé et portant quelques assises de pierres couvertes d'arbrisseaux ; à quatre kilomètres de la ville, les vestiges du Vieux Châtel, sur une hauteur qui domine le Trieux. C'est une enceinte de terre, de figure pentagonale, sur le petit côté de laquelle on voit la butte qui portait le donjon.

PLOUNEZ. — Dans l'église était autrefois le tombeau de Gilles

de Lanoë, d'où il a été porté dans le jardin de Pennelan : c'est un sarcophage de pierre, soutenant la statue d'un guerrier couvert de l'armure du temps de Henri IV.

On rencontre du tuffau vert à Plounez et à Tressignaux.

PLOURIVO. — Là est la vaste lande où le duc de Bretagne, Alain Barbetorte, livra en 637 une bataille décisive aux Normands commandés par Incon. L'action fut sanglante et dura tout le jour. Les ravisseurs étrangers, battus sur tous les points, furent acculés jusqu'aux bords du Trieux, et ceux d'entre eux qui échappèrent au glaive vengeur furent noyés dans la rivière. Cette victoire signalée délivra totalement la province des ravages des pirates du Nord. Pour perpétuer la mémoire de cette gracieuse délivrance, une croix fut érigée au milieu de la lande qui en avait été le théâtre. Ce monument offre tous les caractères de son extrême vétusté; c'est une pierre de granit fort dur, large, très aplatie et grossièrement taillée, plantée tout simplement dans la terre. Sa hauteur est de quatre pieds quatre pouces; les bras de la croix sont cassés vers les extrémités : elle est chargée d'une inscription fort longue, gravée en creux; mais son ancienneté et les aspérités du granit la rendent indéchiffrable.

Ce monument, qui rappelle un fait si intéressant pour toute la Bretagne, devrait être conservé avec un soin extrême; et telle est notre négligence, qu'il est presque ignoré de tous.

YVIAS. — Il y a une belle et vaste chapelle de la Vierge qui pourra devenir le chef-lieu d'une paroisse.

Canton de Pléneuf.

PLÉNEUF. — Dans l'église, un bon tableau de Guernion. Sur le bord de la mer s'élevait le château de Guemadeuc, qui a soutenu plusieurs sièges. Il fut démoli en 1592. On n'en voit plus que l'emplacement. La maison de Guemadeuc fournissait

les grands écuyers héréditaires de Bretagne. Rolland de Guemadec fut chambellan de François II. Françoise de Guemadec fut la mère de l'immortel cardinal de Richelieu que la fermeté bretonne rendit si puissant.

ERQUY. — La ville de Rhéginea, signalée dans la table de Peutinger, était au hameau actuel du Pussoir. Une voie romaine, qui partait de Rennes, menait à cette cité. Ogée et Ruffelet y ont vu une salle en mosaïque, dont les couleurs et le dessin étaient bien conservés. Le président de Robien donne le plan du temple de Rhéginea. On y voit encore des restes remarquables de son ancienne grandeur, entre autres les débris d'un aqueduc, de nombreuses fondations de murs qui se croisent dans tous les sens, une maison à ciment rouge et de construction romaine; on y a trouvé beaucoup de médailles. En 1807, les vieillards assuraient à M. Denoual qu'aux marées basses on apercevait des ruines d'édifices qui étaient le prolongement de la ville. Baudouin dit qu'il y a dans l'église un bénitier qui fut jadis cuvette de sacrifices et dont les bords sont usés par le frottement des couteaux et autres instruments qu'on y aiguisait.

Dans cette commune est le château de Bienassis, composé de deux corps et orné de deux tourelles dans l'une desquelles est un cachot profond où l'on descendait les prisonniers. C'est à Bienassis que naquit Mgr de Visdeloup, célèbre missionnaire, qui fut évêque et qui a fait des ouvrages savants.

PLANGUENOAL. — L'église est très ancienne; elle a un vieux porche et des voûtes ogivales. Le président Habasque dit qu'un antiquaire y trouverait matière à observations. Il cite un bénitier en grès dont les bords ont été usés à aiguiser des instruments. La tradition rapporte qu'autrefois on y affilait, à jour fixe, toutes les faucilles de la contrée. Le cimetière renferme le tombeau de M. Le Bottey de la Ville-Hervé, capitaine de

vaisseau, mort à la Ville-Hervé le 21 juin 1824. Les armes du brave portent cette devise : **Memet nitor**.

On remarque en Planguenoual une curiosité naturelle : c'est la **Salle-Margot**, grotte large, vaste, jonchée de cailloux, ayant quatre mètres de hauteur à l'entrée et s'abaissant graduellement jusqu'au fond qui se termine en cul de lampe. La mer la visite et la rend inhabitable.

PLURIEN. — L'église est antique ainsi que le porche, dit M. Habasque ; assez près du bourg, dans la direction de l'est, on trouve les débris d'une grotte aux fées, objet de maintes histoires qui charment les veillées du village.

SAINT-ALBAN. — On y voit une quarantaine de châteaux, les uns conservés, les autres en ruines, et les vestiges d'une voie romaine. C'est dans cette commune, à **Flour-d'Aune**, que naquit saint Guillaume Pinchon, évêque de Saint-Brieuc, un des prélats magnanimes qui défendirent le peuple et le clergé contre les vexations de Mauclerc. Un oratoire devrait être érigé sur l'emplacement du manoir où reçut le jour le noble protecteur des libertés nationales et religieuses, le père des pauvres qui, ayant donné dans une disette tout ce qu'il possédait, allait implorant des secours, se chargeant d'emprunts pour nourrir les nécessiteux.

C'est dans cette commune, au manoir de Locmora, qu'Emile Souvestre place une scène de ses mémoires d'un sans-culotte bas-breton.

Aux nombreuses gentilhommières énumérées dans le dictionnaire d'Ogée, et dont plusieurs sont aussi en ruines que Flour-d'Aune qui laisse à peine quelques traces, on peut ajouter diverses curiosités, telles que, dans l'église, des vitraux coloriés de l'ange gardien, cités par le président Habasque ; le village de Saint-Jacques, qu'on fait remonter à l'établissement du christianisme en nos contrées, et dont l'antique chapelle

offre un portail élégant que l'auteur des notions sur notre littoral juge digne d'être retracé par un habile pinceau.

La Villéon, un des anciens manoirs de Saint-Alban, donne son nom à une famille qui a fourni un chancelier de Bretagne ; la Goublai était aux Visdeloup, dont un descendant fut évêque de Saint-Pol de Léon, où on lui a érigé un superbe tombeau en marbre blanc, monument digne de la curiosité des étrangers.

Canton de Plœuc.

PLOEUC. — On y remarque trois menhirs, dont deux renversés près du moulin Bernard ; le troisième, nommé **Roche Bayo**, est d'une grande beauté. Elevé droit, dans le village du même nom, presque aussi large au sommet qu'à la base, il a huit mètres trois décimètres de longueur. On est d'autant plus surpris de le voir là, qu'on ne trouve pas de rochers aux environs. Il y a plusieurs autres monuments semblables sur une montagne entre Plœuc et Saint-Nicolas.

Il y avait en Plœuc plusieurs châteaux : le plus célèbre était au marquis de la Rivière, dont un, Yves-Olivier, chevalier des ordres royaux, gentilhomme de la chambre, gouverneur de Saint-Brieuc, fut blessé au siège de Montauban en Quercy ; un autre, Charles, aide-de-camp du maréchal de Boufflers, gouverneur de Saint-Brieuc et de la tour de Cesson, présida les états de la province, assemblés à Saint-Brieuc en 1709 : son fils aîné fut lieutenant-général des armées du roi.

A LA HARMOIE, près Cartraver, est une carrière de marbre gris à veines d'un blanc terne qu'on emploie surtout à faire des monuments funèbres.

LANFAINS. — Les fonts-baptismaux sont un des premiers ouvrages qui signalèrent le talent de l'excellent sculpteur Corlay. Cette commune renfermait plusieurs manoirs, Boisjoli, la Moinerie, la Touche, etc.

L'ERMITAGE. — en 1658, la famille de la Moussaye bâtit un pavillon dans la forêt de Quintin, à un myriamètre de cette ville; en 1660, elle y plaça un ministre : cette retraite devint le rendez-vous des prétendus réformés de Saint-Martin, Saint-Brieuc, Guingamp et de ceux des diocèses de Quimper et de Tréguier. Ainsi commença l'Ermitage.

Dans cette commune se trouve le superbe château ducal de Lorges, bâti par Guy-Alonze de Durfort, maréchal de France, qui y vécut avec éclat et mourut en 1702. Deux italiennes formaient les ailes de cette habitation princière : elles ont été retranchées.

Autour de ce palais que Louis XIV avait d'abord assigné pour résidence à un roi d'Angleterre, s'étendent 3,500 hectares couverts des restes de la forêt de Brocéliande, si célèbre dans les romans de la Table-Ronde. L'archidruide Merlin s'y reposa à l'ombre des chênes séculaires, alla se convertir outre-mer, et fut inhumé à côté des 20,000 saints de l'île de Bardsey; cependant une légende prétend qu'il est dans un sommeil enchanté sous un bois d'aubépines de notre merveilleuse forêt. Elle renferme, dit M. Habasque, le perron de Merlin, la fontaine de Barenton, le val périlleux, la clairière des injures et du pardon, le carrefour des douze croix sanglantes, les rochers au Crignard. Des monstres infectaient ces sombres retraites; les fées bretonnes y résidaient au XII^e et XIII^e siècle; il n'était bruit que des choses prodigieuses qui s'y passaient.

A ce que nous en avons dit, il faut joindre le château de Robien; on le finissait, quand la Révolution vint le dégrader.

En vendémiaire de l'an xi, on trouva à Lanfains beaucoup de médailles romaines, des urnes, des ustensiles, enfouis dans l'avenue de la métairie de la Côte, sur le bord de la voie romaine : ce qui fait présumer qu'il y avait en ce lieu un relais. Ces maisons de poste et de séjour étaient sur les routes royales

à 15 milles de distance. Les légions y avaient leur étape ; et tous ceux qui voyageaient pour l'utilité publique y trouvaient des chevaux et des rafraîchissements.

Canton de Plouha.

Plouha. — Le bourg, un des plus beaux du département, couronne une élévation au centre de la commune. L'église est fort antique et vaste : elle a une belle chaire et un joli maître-autel. Le clocher est très élevé, sa base a 98 mètres et demi au-dessus du niveau de la mer. Cette tour a servi de point culminant pour les relèvements nécessaires à la confection de la carte générale de France.

Le cimetière est planté de cèdres venus de Lysandré, une des belles campagnes de la commune que ses pépinières ont rendue célèbre.

La commune de Plouha était remplie de familles nobles dont plusieurs avaient leurs manoirs ; mais les autres habitaient des chaumières et s'adonnaient à l'agriculture, ce qui était toujours regardé comme une occupation noble.

Parmi les gentilhommières de la commune, on remarque, outre Lysandré qui a 257 hectares portant un million d'arbres et qu'on a voulu vendre 620,000 fr., le vieux castel de Saint-Georges, Kerdreus, Le Guily-Bœuf, Le Guily-Furet, Kerfavit, Le Bourdeau, Kersauson, Kersallic, Kerigant.

Le presbytère est un ancien manoir noble que ses derniers propriétaires ont donné avec des dépendances qu'on pourrait affermer 800 fr. et dont jouit le curé.

Plouha possède encore sept chapelles, Kermaria-Niscuit, grand édifice, autrefois église paroissiale ; Saint-Samson, Saint-Jean, Kergal, Saint-Laurent, Sainte-Eugénie et la Trinité.

La chapelle de Kermaria a un balcon faisant saillie en dehors : c'était de là que le sénéchal de la juridiction lisait les arrêts portés par le tribunal qu'il présidait.

On trouve surtout à l'anse de Bréhec des pierres arborisées.

LANLEFF. — Le temple de Lanleff se compose de deux enceintes circulaires concentriques, dont l'extérieure, beaucoup plus basse, est détruite en partie ; l'autre est percée de douze arcades en plein cintre, reposant sur des piliers carrés avec une colonne engagée sur chaque face. Probablement autrefois l'arcade à l'ouest se trouvait vis-à-vis d'une porte pratiquée dans l'enceinte extérieure.

Les onze autres répondaient chacune à deux arcades cintrées, figurées sur la muraille, surmontées d'un œil-de-bœuf, encadrées dans une grande arcade. Celle-ci était flanquée de deux grandes colonnes engagées ; une colonne semblable recevait les retombées des deux moindres arcades comprises dans la première. Dans l'intérieur de chacune s'ouvrait une fenêtre en plein cintre, élargie en dedans, étroite comme une meurtrière en dehors. Une voûte unissait les deux enceintes. La partie septentrionale du mur extérieur est détruite ; à l'est, on a construit une chapelle gothique et on a fait une espèce de transept avec une portion de l'intervalle entre les deux enceintes. Là seulement s'est conservée une partie de la voûte qui les liait. Elle est en plein cintre, d'arrêtes, renforcée d'arcs doubleaux grossièrement exécutés, tandis que les arcades intérieures sont remarquables par l'assemblage soigné de leurs claveaux très régulièrement taillés.

Maintenant l'enceinte intérieure est à ciel ouvert. La muraille, haute encore d'une trentaine de pieds, bien que son couronnement n'existe plus, n'a pas une fenêtre, mais seulement quelques trous, comme ceux qu'on pratique pour les échafaudages.

Au centre, un if abrité du vent a pris un développement extraordinaire ; s'élevant avec fierté au-dessus de cette ruine, il la couvre presque en entier de son feuillage sombre.

Dans l'enceinte intérieure, les colonnes engagées sur la face des piliers qui regarde le centre du monument s'élevaient aussi haut que les murailles ; leurs chapiteaux ont disparu avec le couronnement de l'édifice. Les autres colonnes, de moindre dimension, sont endommagées. On reconnaît cependant la forme des chapiteaux en pyramide tronquée et renversée avec quatre têtes saillantes sous les angles du tailloir.

Plusieurs antiquaires ont cru important de déterminer à quelle espèce d'animal appartiennent ces têtes : ils n'ont remarqué que celles dont ils pouvaient tirer quelque conclusion favorable à leur système. Il y en a certainement de plusieurs sortes d'animaux et même d'hommes. Je ne pense pas qu'elles fournissent la moindre induction. L'exemple d'orner ainsi les angles des chapiteaux est très ancien : sans citer le style composite des Romains, on peut en voir à presque toutes les époques du roman.

Dès les premiers temps du christianisme, on a construit des églises circulaires : cette forme a été fréquente, jusqu'à la fin du douzième siècle. La disposition du monument de Lanleff est celle qu'on donnait à ces églises. Le chœur circulaire était séparé par des arcades des bas-côtés qui l'entouraient.

L'église de Rieux (Aude) présente une grande analogie avec celle de Lanleff. A Rieux, les fenêtres qui éclairent le chœur sont très élevées ; probablement elles l'étaient également à Lanleff, et c'est ce qui explique pourquoi on n'en voit nul vestige aujourd'hui.

Il n'est pas facile d'assigner une date à la construction du temple de Lanleff. Je le crois antérieur au douzième siècle ; de combien ? je ne puis le dire. Toutefois, son appareil irrégulier,

sans mélange de brique, empêche de la placer avant le septième ou huitième siècle. Les rapports qui existent entre les chapiteaux de Lanleff et ceux de La Marche, dont la date remonte au dixième siècle, feraient pencher vers cette époque.

Autrefois, disent les gens du pays de Lanleff, il y avait là des moines rouges. C'est ainsi qu'on désigne les Templiers. On sait qu'ils donnaient souvent à leurs églises la forme ronde, pour rappeler celle du temple de Jérusalem, à la défense duquel ils se consacraient.

J'ai dit que l'apparence du temple de Lanleff semblait indiquer une époque beaucoup plus reculée que le commencement du douzième siècle, date de la fondation de l'ordre des templiers. Il ne serait pourtant pas impossible que la simplicité de la construction, la grossièreté des matériaux, la pauvreté des fondateurs aient donné à l'édifice un air d'antiquité qui fasse illusion. Trop souvent on regarde la richesse ou la simplicité de l'ornementation comme signe d'une époque ou d'un style d'architecture. Il est évident néanmoins que le fondateur a toujours dû adopter un style en rapport avec ses ressources.

(MÉRIMÉE. — *Voyage dans l'Ouest.*)

Il y avait autrefois dans le temple de Lanleff un bassin de pierre qui sert à abreuver les chevaux dans la ferme de la Salle au-dessous du bourg.

Il y a bien des opinions sur le temple de Lanleff, que M. de Fréminville regarde comme un des plus intéressants monument antiques de la Bretagne.

M. de Caylus y voit un des anciens temples gaulois ; M. Ruffet dit que c'était un temple consacré aux idoles.

Le Gonidec en attribue la construction aux Gaulois, et pense que c'était un temple du Soleil ; M. de Fréminville partage cette manière de voir ; M. de Penhouet veut que ce soit une chapelle, un baptistère des premiers temps du christianisme ; M. de Bri-

gnan trouve sa construction à peu près semblable à celle du temple de Montmorillon en Poitou, et l'abbé Le Bœuf prétend que ce dernier était un hôpital bâti pour recevoir les croisés ; César Rouxel assure avoir vu en 1830, à Domart en Ponthieu, dans le département de la Somme, une ancienne maison de Templiers, bâtie sur le même plan que le temple de Lanleff ; M. Renaud, architecte du phare des Héaux de Bréhat et professeur d'architecture à l'Ecole Polytechnique, a émis sur cet édifice l'opinion que nous rapporterons plus bas.

Deric, auteur de l'histoire ecclésiastique, y voit un lieu destiné à l'administration du baptême. Cette opinion ne paraît pas admissible à M. de la Porte, auteur des recherches sur la Bretagne. Pitre Chevalier place une scène nocturne et sanglante dans ce temple qu'il signale comme druidique dans son **Michel Columb**, le tailleur d'images.

M. Habasque, auteur des notions sur le littoral des Côtes-du-Nord, rapporte l'opinion de deux antiquaires distingués. M. le comte de Kergariou, ancien pair de France, lui écrivait le 20 janvier 1833, qu'il croyait Lanleff monument gaulois ou romain du troisième siècle après la conquête, et il ajoutait que c'était le sentiment que partageait le savant Visconti. Ogée reste indécis sur l'origine de ce monument qui a excité la curiosité de tous les touristes qui ont visité notre département.

Voici ce qu'on en dit dans le **Magasin-Pittoresque**, 4^e année :

Dans le département des Côtes-du-Nord, il existe une construction singulière, consignée par le comte de Caylus, en 1764, à la page 390 du 6^e volume de ses antiquités. Ce bizarre édifice, qui depuis lors n'a cessé d'exciter l'attention des archéologues et de semer parmi eux la division au sujet de sa destination primitive, sert de vestibule ou de porche à l'église paroissiale de Lanleff. Ce bâtiment, construit en pierres, est à deux en-

enceintes concentriques et circulaires. L'extérieure est percée de seize portes ou arcades d'environ chacune sept pieds de hauteur et dont le cintre est un peu allongé. Elle est à neuf pieds de l'enceinte intérieure qui compte trente pieds de diamètre et est percée de douze arcades voûtées comme les autres à plein cintre, mais d'une largeur inégale. Entre chacune des arcades de ces deux enceintes sont posées des colonnes de grandeurs diverses de huit à quinze pieds, et qui paraissent destinées à soutenir une voûte.

La circonférence générale de l'édifice est d'environ cent soixante-cinq pieds, et l'élévation de chacune des enceintes de vingt-cinq ; celle qui est à l'extérieur est surmontée au milieu de sa hauteur par un cordon qui a son sommet par une espèce de corniche dont la saillie est assez forte.

M. de Caylus prétend que ce monument n'a jamais été couvert ni voûté. C'est une erreur ; on aperçoit partout les traces du toit sur la muraille. Il ne reste qu'un tiers à peine de cette voûte, qui a dû être générale : il appartient à la partie qui touche à l'église avec laquelle le monument est depuis longtemps incorporé. En effet, deux arcades voisines de la porte, fermées par une maçonnerie, forment la sacristie ; une autre a été convertie en chapelle, et une quatrième sert à soutenir l'escalier du clocher.

Ce monument, qui a été garni d'un pavé dont on retrouve quelques fragments, n'avait qu'une seule entrée située vers l'orient, et l'ensemble de son architecture présente un mélange d'ordre gothique et toscan ; on remarque sur les chapiteaux des colonnes qui servent d'appui au plein cintre de l'arcade intérieure deux bas-reliefs représentant deux béliers superposés, et au-dessus de la colonne qui est du côté du midi une image grossière du soleil.

C'est ce qui a fait penser à quelques savants bretons que le

temple de Lanleff pouvait être une construction romaine en l'honneur de cet astre. D'autres y ont vu un temple armoricain ; quelques-uns un lieu d'asile, une espèce d'hôpital pour les pèlerins ; enfin, plusieurs personnes ont pensé que cet édifice était peut-être un baptistaire des chrétiens primitifs.

La question, comme on voit, est difficile à résoudre, et nous ne nous hasardons pas à la décider.

TRÉVÉREC. — L'église, entourée d'une belle ceinture d'arbres qui l'abritent, conserve de curieux débris de gothique, quelques vitraux peints et plusieurs œuvres du célèbre Corlay. Ce sont six figurines d'anges, une statue de la Sainte Vierge tenant l'enfant Sauveur dans ses bras, et une statue de saint Véran en grand costume épiscopal. Ce saint évêque est premier patron de la paroisse dont le nom signifie *tribu de Véran*. Le maître-autel est joli, mais il laisse toujours regretter son prédécesseur qui était de notre sculpteur immortel. Ce beau travail fut porté dans l'église de Gommenech, après la Révolution. Une indemnité a été payée à Trévéréc redevenu paroisse. Dans cette localité, ainsi que dans le reste de la Bretagne, surtout dans la partie bretonnante, s'élèvent de belles croix de pierre, monuments à conserver, tant pour nourrir la ferveur, que parce que ces calvaires sont propres à l'Armorique.

Nous devons une visite de deuil aux ruines déplorables de Pont-Men, qui tire son nom d'un pont de pierre jeté sur un ruisseau, à la limite de la commune. On y voit encore des fenêtres et les portes de la chapelle élevée dans un verdoyant bassin sur le bord des eaux, à la Rose-Mystique. Jadis on y accourait de toutes parts, pour témoigner sa reconnaissance à la mère de la grâce divine. Ce beau monument était dû à la piété des Penhoadic de Lez-Verec, dont le modeste berceau est assez près de la noble chaumière où sont des chevaliers dont la vaillance fit l'admiration de la terre. Si la famille des fondateurs

ne juge pas à propos de rebâtir le temple de Marie, on devrait lui demander les matériaux pour l'église qu'on se propose de réparer et qui s'en trouverait ornée.

Avant de quitter la commune, applaudissons aux progrès dans lesquels elle en devance tant d'autres : écoles primaires, chemins vicinaux, agriculture, industrie, tout montre le pouvoir de la bonne volonté. M. Ollivier, excellent maire de Trévère, donne l'exemple, et sa vaste exploitation occupe une foule de personnes qui par là se procurent une honnête existence ; la belle propriété de Pendionec couronne des merveilles de la végétation une colline naguère aride et stérile, en face des imposantes ruines du château-fort de Coat-Men. Une seule création d'un industriel villageois produit un revenu annuel de 1,500 fr. C'est le fruit de vergers plantés spécialement dans la vallée qu'arrose le Leff, en descendant à Saint-Jacques en Goëlle.

UN MOT SUR LES MUETS DE TRÉVÈRE.

Voyez-vous sur un plateau solitaire cette demeure couverte de chaume ? Elle attirait, il y a quelques années, les regards de tout le monde. Il s'y passait quelque chose d'étrange. Une famille qui comptait des enfans et des femmes cessa tout-à-coup de parler aux autres. La famine visita les muets ; des voleurs les pillèrent ; la mort vint enlever une des filles ; la justice envoya ses agents et montra ses fers ; les parents eurent recours aux prières et aux larmes ; les amis firent mille instances ; le clergé parla au nom du Tout-Puissant : toutes les tentatives échouèrent. Je les ai vus pendant qu'ils gardaient ce silence mystérieux. Ils s'occupaient avec calme, s'entre appelaient, priaient le soir à haute voix, agenouillés dans leur champ, tandis que le père le parcourait en prononçant des formules extraordinaires. A l'église, ils avaient choisi une place dont ils chas-

saient de force tous ceux qu'ils y trouvaient. Ils allaient à leurs affaires et au marché, traitant toute chose par signes et donnant sans mot dire tout ce qu'on leur demandait. Enfin, le maître de la maison mourut : aussitôt le charme cessa. La politique des mendiants a tiré parti de ce singulier événement. Ils ont dit que, rebuté par le vieillard, un pauvre avait jeté un sort sur lui et sur ceux qui l'entouraient, et que pour montrer que c'était l'effet d'un anathème, ils parlaient bien entre eux, mais que leurs langues seraient enchaînées pour les autres jusqu'au dernier soupir du coupable. Cette calomnie tombe devant la réputation de bienfaisance de ces honnêtes agriculteurs. Il paraît que le secret est à jamais enseveli avec le chef de famille.

DE GARABY.

Notice sur Bégard.

A trois lieues de poste de Guingamp, en se dirigeant vers Lannion, sur une colline qui s'élève comme une corbeille du milieu d'une immense et riche vallée, vivifiée par une intelligente culture, vous apercevez, du côté de la route, tourné vers la mer, un lieu qui appelle et fixe votre attention.

La beauté du site, les proportions élégantes et grandioses de ces vastes édifices, l'étendue des murs de cerne aujourd'hui demi-ruinés, ces chênes majestueux et séculaires restés près des bâtiments, ces avenues d'une largeur peu commune, aujourd'hui dépouillées de leur ornement et réduites aux quelques arbres que la hache a dédaignés, tout y parle de grandeur et de puissance, mais d'une grandeur qui finit, d'un éclat qui s'éteint.

C'est Bégard, naguère belle et puissante abbaye, dont le nom se lie à l'histoire de Bretagne, aujourd'hui simple chef-lieu de canton, à peine mêlé par de petites tracasseries intérieures aux faits qui s'accomplissent dans le département, et qui, dans peu sans doute, sera presque aussi obscur que la cabane de l'ermite Raymond, dit Bégard ou le Mendiant, dont il prit la place et le nom.

Déjà l'on oublie à Bégard même que l'on y foule aux pieds la cendre d'**Allain Le Noir**, comte de Richemond, fils d'**Etienne**, comte de **Penthièvre**, fondateur de l'abbaye, et celle de **Conan IV**, duc passager de **Bretagne**, son fils, qui repose près de lui.

Appelés tous deux, par la seule volonté de **Conan III**, à régner sur la Bretagne, le premier ne vit pas les calamités que cet acte illégal appela sur son pays.

L'autre eut le malheur d'y prendre une part trop active. Son ambition et celle de son beau-père, qui luttèrent ensemble et avec **Hoël**, le duc légitime, finirent par livrer le sceptre breton à l'usurpation de l'Anglais **Geoffroy**, fils de l'incestueux **Henri**, roi d'Angleterre.

Déjà, depuis deux siècles, ils y dormaient tous deux, lorsque, sur la tombe de ces fauteurs et chefs d'une guerre civile, le satellite d'une autre de ces guerres impies donna, vers minuit, l'ordre barbare qui fit une épouvantable boucherie du combat engagé, trois heures après, sous les murs de La Roche-Derrien.

C'était pendant cette triste lutte entre **Charles de Blois** et **Jean de Montfort**, dont l'ambition rivale couvrit, pendant vingt-deux ans, la Bretagne de ruines et de deuil.

L'Anglais **Thomas d'Ageworte**, général de Monfort, arrivant de Carhaix par une marche forcée, à travers des sentiers crus impraticables, pour délivrer La Roche que **Charles** assiég-

geait, fit à Bégard une halte de quelques heures, et alla ensuite surprendre, au milieu de la nuit, l'armée assiégeante.

Au moment du départ, donnant aux siens un mot pour se reconnaître, il leur ordonna de tuer sans merci quiconque n'y répondrait pas. L'armée de Charles étant répartie sur les deux rives du Jaudy, une partie put seule combattre. On se battit aux flambeaux ; le carnage fut affreux, et presque la moitié des troupes engagées de part et d'autre y périt.

La victoire, longtemps incertaine, se déclarait pour le parti que secondait la France, lorsqu'une sortie des assiégés vint donner la victoire au général anglais ; mais cette victoire, d'Ageworte faillit la flétrir par un lâche et froid assassinat sur la personne du prince vaincu, dont le sang coulait de dix-huit blessures, parce que celui-ci ne voulait pas abaisser son amour-propre national devant l'orgueil de l'Anglais.

Mais laissons là ces faits odieux : Bégard en rappelle d'autres d'un genre heureusement bien divers.

Ces riches campagnes qui l'entourent étaient, en 1130, époque de la fondation de l'abbaye, une immense forêt joignant aux domaines du seigneur de Belle-Isle-en-Terre.

Le lieu où est située l'abbaye portait le nom de **Plus-Coat** (pure forêt). C'était une clairière où un pauvre ermite mendiant s'était bâti de ses mains une misérable hutte qui le contenait à peine, lorsque quatre religieux cisterciens choisirent ce lieu, d'une beauté sauvage encore, pour y fonder une colonie de leur ordre.

Dans ces temps malheureux où les hommes, témoins et victimes des dissensions intestines qui déchiraient si fréquemment notre glorieuse, mais infortunée patrie, ne voyaient de calme et de sécurité qu'à l'ombre des autels, Bégard fut bientôt peuplé d'une foule qui fuyait les troubles sans cesse renaissants, apportant aux cénobites biens et personnes.

Le pays entier aida d'ailleurs à construire l'abbaye par ses dons et ses travaux. Telles furent les mains qui défrichèrent ces forêts et les changèrent en de riches cultures. Ces hommes utiles et laborieux depuis longtemps ne sont plus ; tout d'eux, jusqu'à leur nom, jusqu'à leur souvenir, s'efface chaque jour, et va bientôt disparaître aux lieux même dont la prospérité actuelle est un de leurs bienfaits. Donnons-leur auparavant un témoignage de reconnaissance, et jetons quelques fleurs sur leur tombe oubliée.

Honneur à ceux qui procurèrent à leur pays ces avantages matériels ! Mais honneur surtout, honneur et gloire à ceux qui cultivèrent et développèrent son intelligence, soutinrent sa faiblesse contre la tyrannie, et le conduisirent par la civilisation à la liberté ! et cette gloire appartient à Bégard, comme aux autres, et peut-être plus qu'aux autres établissements religieux.

Dans ces temps de l'enfance des peuples modernes, temps d'ignorance et de barbarie, que l'on appelle le moyen âge, la magistrature et les lois, protectrices du faible, n'existaient pas encore ; nous étions serfs. Le droit du plus fort, et sous lui quelques coutumes non écrites, douteuses, interprétées d'ailleurs par le plus fort, régnaient sans contre-poids. Une seule puissance s'opposa aux abus de ce pouvoir irresponsable : c'était le clergé. Au nom de Dieu et par la crainte de ses jugements, il imposa la paix ; il soutint l'opprimé, il éleva son âme en lui prêchant la liberté du Christ, l'égalité des hommes devant Dieu, source et modèle de l'égalité devant la loi. Et quand nos fiers barons gardaient un trop prudent silence, on vit un simple moine partir du château de **La Hunaudaye**, qu'un meurtre venait d'ensanglanter, et aller demander compte à un assassin couronné du sang du prince, son frère ; et celui qui avait foulé aux pieds les lois divines et humaines trembla devant lui.

Il sort des bornes d'une simple notice de dire par quelle suite d'efforts heureux ou inutiles, mais persévérants, le clergé, dont Bégard formait une partie alors active et puissante, atteignit son noble but; mais la part glorieuse qu'il prit à la civilisation, dont il fut l'apôtre et l'agent le plus actif, est un fait historiquement incontestable et incontesté.

Ce fut à l'abri de ces asiles respectés, et surtout des cloîtres de cet ordre des **Bénédictins**, si cher aux savants, et auquel appartenait Bégard, que se conserva le dépôt sacré des lettres et des sciences, auxquelles nous dûmes surtout d'échapper à la barbarie de ces temps de tristes souvenirs. Les heures que laissaient libres le travail manuel et les exercices claustraux étaient employées à reproduire ces restes précieux de **Rome** et d'**Athènes**, qui, après tant de siècles, règnent encore sans égaux.

A cet ordre éclairé et patriote appartiennent ces savants consciencieux qui fouillèrent les trésors de nos chartes, et lièrent le présent au passé par leurs longs et pénibles travaux; entre autres, **Lobineau**, **Morice** et **Taillandier**, dont la vie entière fut consacrée à recueillir les souvenirs épars des générations qui, avant nous, foulèrent ce sol et nous le léguèrent.

Bégard prit, dans les temps anciens, une part active à tout ce qui se passa en Bretagne. Le seing de ses abbés fut apposé sur une foule de nos pièces historiques. Ils siégeaient au conseil national, et leur présence à ce conseil est constatée par de nombreuses preuves. Souvent ce monastère fournit au pays des agents de salut et de paix. Plus d'une trêve, plus d'une conciliation furent opérées par des ambassadeurs pris dans cette maison.

Avec la barbarie qu'il avait combattue déclina la gloire de Bégard. Dans des temps plus calmes, où le règne des lois était assuré, à mesure que croissaient les libertés publiques, dans une proportion égale décroissait l'importance politique et le nombre des fils de Bégard.

Il est une réflexion qui frappe : c'est que, quand par la réduction de leur nombre ils devinrent riches, la proportion décroissante devint encore plus sensible. Accumulant les travaux de plusieurs générations, et ayant à chacun d'eux ce qui avait suffi à plusieurs de leurs prédécesseurs, ils étaient à peine quelques-uns, quand la loi atteignit leur établissement, que déjà le clergé avait rejeté ; car ils n'étaient plus, ainsi qu'ils se disaient encore, d'humbles et pauvres religieux, mais des seigneurs de fiefs, s'entourant des jouissances du monde, et peu fidèles à leurs vœux.

Aussi, quand les ordres qui mendiaient leur subsistance journalière, quand le clergé inférieur, réduit au plus strict nécessaire, abondaient de sujets, Bégard, le riche Bégard n'avait que ceux qu'ils avaient refusés. On préférait la pauvreté à son opulence. Ne serait-ce pas parce que notre Dieu est le Dieu du pauvre et de celui qui souffre, et qu'il veut, pour le servir, des cœurs purs unis à des mains vides ? Ainsi la richesse fut-elle toujours l'écueil des institutions religieuses qu'une honnête aisance, fruit du travail, fit toujours prospérer et fleurir.

Le costume des religieux de Bégard se composait d'une soutane blanche avec un camail noir. Leur nom était **religieux bénédictins de Notre-Dame de Bégard**, de la congrégation de Cîteaux.

Ils étaient gouvernés par un abbé, et sous lui par un prieur ; mais l'abbé, par un abus introduit dans ces derniers siècles, n'était plus qu'un sinécuriste, qui consommait, sans fonctions, une partie des revenus de l'abbaye, sur laquelle il exerçait un pouvoir purement nominal. Le véritable chef était le prieur.

Voilà l'histoire de la grandeur et de la décadence de Bégard, qui, mûr pour la coignée, tomba sans laisser un regret. Voyons maintenant la suite de cette histoire jusqu'à nos jours, suite, hélas ! bien pâle, à partir du jour de la chute de l'abbaye.

A l'époque de la Révolution, l'abbaye fut supprimée, et ses édifices, vendus par l'état, reçurent d'autres habitants.

Bégard devint le chef-lieu d'un canton et d'une commune du même nom.

L'église abbatiale, l'un des plus anciens édifices religieux du pays, et portant d'incontestables indices de sa vétusté dans la forme et la distribution de ses colonnes, de la partie qui a résisté à l'injure du temps, devint, à l'époque du concordat, l'église curiale.

L'ancienne mense abbatiale sert aujourd'hui, pour une partie, de presbytère, pour l'autre, de maison de ferme, et le corps de l'abbaye loge toutes les autorités cantonales et une très grande partie de la population du chef-lieu de canton.

La nouvelle commune de Bégard fut formée des cinq petites paroisses voisines de l'abbaye, savoir : Guénézan, Saint-Norva, Bottesan, Lanneven et Trézellan.

Cette dernière a toujours vivement regretté son ancienne indépendance, et fait tous ses efforts pour la reconquérir; mais Bégard, de son côté, lutte pour conserver la plus riche partie de son nouveau territoire.

Cependant Trézellan a obtenu qu'à son ancien chef-lieu résidât un vicaire, et à cet effet un riche cultivateur a réparé par ses dons l'ancien presbytère. Sa générosité et celle des habitants sont venues suppléer à l'insuffisance du traitement de cet ecclésiastique.

Mais, pour se détacher le plus possible de Bégard, en s'attachant par des liens plus étroits à la résurrection si désirée de leur commune, les habitants ont voulu y rester, **morts comme vivants**, afin que leur exemple et la présence de leurs restes mortels fussent une incitation perpétuelle à ceux qui vivraient après eux de continuer leurs efforts, et une protestation incessante contre la dépendance où ils sont de Bégard.

Un cimetière a été muré, et le propriétaire du sol en vend à chaque famille pour une somme que, dit-on, il ne reçoit pas toujours, quoiqu'il en donne quittance, trois mètres carrés, à charge de ne s'en servir que pour sépulture. Ce cimetière a pris le nom de la famille qui le créa, et dont le chef y repose. Il s'appelle cimetière des **Le Tiec**. Joly.

CAMP DE PÉRAN,

A rempart vitrifié, près de Saint-Brieuc.

Les forteresses à remparts vitrifiés, dont l'Ecosse nous présente divers exemples, n'étaient pas encore connues en France, lorsqu'en 1814 j'en découvris une dans le département de la Mayenne, à Sainte-Suzanne : mais je n'avais pu observer que deux blocs allongés encore en place, et de nombreux débris plus ou moins concassés, qui avaient roulé au pied de la montagne. Plus heureux aujourd'hui, le département des Côtes-du-Nord vient de m'offrir une enceinte pareille, dans son entier, sur une position stratégique parfaitement choisie, où elle forme un camp à peu près circulaire de neuf cents pas, ou peut-être plus, de circonférence. Cette forteresse se trouve au village de Pérán, à deux lieues environ au midi de Saint-Brieuc, dans la commune de Plédran ; elle couronne un mamelon qui domine la vallée de la petite rivière de l'Urne, et se trouve au levant du rocher du Goëlan, sur la route de Quintin ; elle est considérée, d'après la tradition locale, comme un fort des Romains. Cette opinion populaire ne manque pas, en effet, de vraisemblance, lorsqu'on voit cette enceinte à côté de la voie romaine qui se rend de Corseul par Iffiniac vers Carhaix : elle n'en est éloignée que de trois cents à quatre cents pas du côté de l'est.

Comme on a bâti quelques chaumières sur l'emplacement du rempart avec les matériaux dont il était formé, je n'ai pu mesurer au pas toute sa circonférence avec exactitude ; mais, en évaluant à un tiers les trois cents pas où je l'ai suivie sans

obstacle, sa totalité aurait été de neuf cents pas, et le diamètre de la forteresse de trois cents, ce qui lui donnerait sept cent cinquante pieds de largeur, mon pas étant de deux pieds et demi. Son gros rempart offre ici la particularité d'être précédé d'un second, beaucoup moins considérable, qui ne s'élève environ qu'au tiers de sa hauteur, c'est-à-dire un peu au-dessus du niveau du sol extérieur : il est séparé de celui-ci par le fossé ; et comme la largeur de ce dernier n'est que de vingt-quatre pieds sur douze de profondeur au-dessous du terrain qui forme la contrescarpe, il m'a paru médiocre en raison de l'importance de la forteresse : il est rempli d'eau dans toute sa partie septentrionale.

Le gros rempart qui fait la force principale du camp domine la contrée d'une hauteur de dix-huit à vingt pieds, et son aire intérieure de neuf à dix : il est dans un état peu mutilé, simplement arrondi en dessus, et sans exhaussements ou buttes notables sur ce qui nous reste de sa circonférence ; sa base a douze pas de largeur. Comme il est revêtu d'une terre argileuse jaune-clair, fort compacte, remplie de graviers mêlés de pierres, je ne dois qu'aux brèches qu'on y a pratiquées, et à la destruction d'une certaine étendue de sa circonférence du côté nord et de l'orient, la connaissance des blocs vitrifiés qu'il renferme et qui composent toute sa masse centrale : ces blocs sont identiques, sous tous les rapports, avec ceux de la ville de Sainte-Suzanne. On y reconnaît des granits, du grès, des roches ferrugineuses qui se sont fondues, et dont la matière, coulant en pâte noirâtre parmi toutes ces roches, s'est relevée, tantôt en ondulations et en plis sinueux, tantôt en petites masses agglomérées irrégulièrement, comme sur certaines laves des volcans. Dans cet amas ou blocage informe, le grès se reconnaît à sa blancheur et à son aspect terne, les quarzites à l'état vitreux des graviers siliceux qui les composent, et les granits à

leur masse devenue poreuse de toutes parts, en même temps que criblée de petites concavités, par la disparition du mica, de l'amphibole et du feldspath : mais peut-être ce dernier, en se combinant au quartz pendant la fusion, forme la scorie vitreuse, d'un blanc gris-bleuâtre, qui remplace la roche primitive et dans laquelle toute forme cristalline a disparu.

Le souvenir de la longue opération qu'à exigée cette vitrification d'un tel amas de pierres est resté dans la contrée, quoique en se dénaturant : on rapporte, à ce sujet, que ce camp, cet établissement, fut incendié par l'ennemi, et que le feu y dura sept ans.

En parcourant sa circonférence, j'espérais y rencontrer quatre entrées ou portes opposées, mais je n'en ai reconnu que trois bien certaines : l'une au midi et qui m'a semblé la principale, la seconde au levant, la troisième au nord. La porte au midi fait face à un chemin vicinal d'une largeur remarquable, qui doit se rendre au bourg de Plédran et de là à la ville de Moncontour : ce chemin tourne le camp qui nous occupe par son côté, pour rejoindre au nord, à cinq cents pas environ plus loin, la voie romaine d'Iffiniac vers Carhaix ; il est aussi large que celle-ci, et après l'avoir traversée, il se dirige en ligne droite vers Saint-Brieuc. On reconnaît facilement que cette route, aujourd'hui peu suivie dans la partie qui porte le nom de chemin de Lamaudun, aurait eu jadis de l'importance : elle passe auprès du manoir de la Ville-Grohan.

Si nous examinons la forme et le mode de construction de ce camp, sa distance de la voie romaine, son établissement au milieu d'une contrée jadis toute couverte de bois, et la force qu'il retirait surtout comme poste militaire du bas-fond spacieux que traverse la rivière de l'Urne (*), et qu'il dominait du

(*) L'Urne, *Urna*. M. Habasque a découvert dans un ancien titre le

haut de son mamelon, nous ne pourrions reconnaître ici qu'un ouvrage gaulois. D'abord, au lieu d'être carrée, son enceinte est ronde et nous offre surtout un double rempart, ce dont je ne connais pas encore d'exemple dans les camps romains. En second lieu, je n'y ai point vu de ces briques, ni cette multitude de tessons diversifiés, dont se trouvent remplis tous les endroits où ils ont séjourné : jamais encore que je sache ils n'ont songé à vitrifier le blocage de pierres renfermées dans la masse d'une circonvallation. Ainsi donc il n'y a rien de romain dans l'établissement de cette forteresse.

Sa position isolée au milieu des bois et dont l'accès devait être fermé du côté de l'est, par l'état marécageux de la vallée de l'Urne, vient en outre nous confirmer que le camp de Pérán ne pouvait être qu'un lieu de retraite ou de refuge, un de ces *oppidum, sylvis atque paludibus præmunitum*, où nos ancêtres venaient se réfugier avec ce qu'ils avaient de plus précieux, quand l'ennemi envahissait leur pays. Et pour rendre cet asile indestructible, ils auraient vitrifié la pierre qui formait le centre du rempart, afin que l'humidité ni les efforts de l'homme ne pussent rien contre cette masse cyclopéenne. Comme elle se trouvait recouverte par une couche d'argile compacte, d'un mètre de hauteur, laquelle formait la crête ou le parapet du rempart, et qu'elle était masquée en avant par le revêtement en terre qui constitue le glacis, l'ennemi, voulant battre en brèche, se serait épuisé en efforts inutiles, une fois qu'il serait parvenu jusqu'à cet obstacle, ou du moins aurait chèrement payé son triomphe.

nom de cette petite rivière ; il nous rappelle les Romains, ainsi que les quinze villages de la commune de Plédran, qui commencent par le mot *villa*, traduction de celui de *villa* qu'ils donnaient à leurs maisons de campagne.

D'après les traditions, cette place forte aurait été jadis en guerre avec le seigneur de la Ville-Hélio et se serait battue contre son château, quoi qu'il y eût un intervalle de plus d'une demi-lieue de l'un à l'autre. Cette marque suffit pour nous en faire connaître toute la puérilité. En y faisant des fouilles, il y a une trentaine d'années, dans la partie du nord-est, pour de nouvelles constructions, on y a trouvé des piques et divers instruments de fer inconnus.

En creusant les fondements d'une autre bâtisse, on a découvert quatre petites meules de moulins à bras, de cinquante centimètres environ de largeur, des instruments regardés d'après leur forme comme des outils de sabotier, des marteaux, quantités de pots cassés, des tuiles analogues à celles qu'on emploie pour la construction des fours, etc. C'est à François Gauvin, de la Ville-Poyan, village voisin, que je dois ces renseignements. J'ai su encore par lui qu'en 1809, en fouillant la terre, vis-à-vis la maison de Cotillard, située en dehors du camp, mais tout près de celui-ci, du côté du levant, on y avait rencontré du seigle et de l'avoine brûlés : il se trouvait parmi des pierres cimentées, selon l'expression des habitants.

Les bâtiments qui occupaient l'intérieur de la forteresse auraient été incendiés, et, selon ceux-ci, l'incendie aurait duré sept ans, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus. Comme les moines rouges avaient habité, selon leur rapport, le fort de Pérán, il serait possible qu'on eût mis le feu à leur manoir, quand l'extermination de cet ordre fut ordonnée par le gouvernement et mise de toutes parts à exécution. Nous devons faire observer, au sujet du nom de moines rouges, que les Templiers auxquels on l'applique étaient vêtus de blanc ; mais que le peuple, ne se souvenant plus que du costume rouge des nouveaux chevaliers du Temple ou de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui succédèrent aux Templiers et furent dotés de la plu-

part de leurs biens, a commis et répète cette méprise de tout l'occident de la France.

Je terminerai cet article en faisant remarquer que la présence du rempart vitrifié de Péran est un fait d'autant plus important pour l'archéologie française, que le peu d'étendue de la portion visible du rempart de Sainte-Suzanne avait laissé des doutes assez légitimes dans l'esprit des personnes qui ne connaissaient pas les châteaux à remparts vitrifiés de l'Ecosse. Les hommes instruits du pays, dont j'étais le condisciple à l'école centrale de Laval, n'osaient eux-mêmes adopter mes opinions, tant la chose leur paraissait extraordinaire ; et ces messieurs regardaient plutôt ces deux grandes masses comme une agglomération des scories d'une forge à bras qui aurait existé jadis sur l'emplacement du château-fort dont nous voyons encore quelques restes aujourd'hui ; mais l'identité de composition des blocs de Péran et de Sainte-Suzanne, leur continuité dans toute la circonférence d'une si grande enceinte, et surtout leur application à un système de fortifications parfaitement déterminé, ne doivent plus laisser la moindre incertitude dans l'esprit de qui que ce soit.

MM. Le Maout et Thierry m'avaient indiqué le village de Péran comme méritant une attention particulière. Il serait à désirer, dans l'intérêt de la science et du pays, que le gouvernement fit exécuter des fouilles dans cette curieuse localité par la société archéologique du département. B. DE LA PYLAIE.

NOTE

Insérée dans le *Publicateur des Côtes-du-Nord*,
Sur la découverte du Camp de Péran.

La découverte, faite par M. de la Pylaie, d'un camp gaulois,

à remparts vitrifiés, en la commune de Plédran, près Saint-Brieuc, fera époque dans les annales de l'archéologie. Elle établit, d'une manière irréfragable, le fait de l'existence en France de ces sortes de camps, entrevue et signalée déjà par lui dans le département de la Mayenne, il y a une trentaine d'années. Mais alors il n'avait, pour appuyer son opinion, que quelques fragments de talus dissiminés; aujourd'hui, un ensemble à peu près complet de ces remparts de forme circulaire, entourés de fossés caractérisant parfaitement un camp, dissipe tous les doutes et fait voir que ce genre de fortifications n'est pas seulement propre à l'Ecosse, ainsi qu'on l'avait avancé. Il paraîtrait même que le camp de Péran ne serait pas le seul de son genre dans nos contrées; M. de la Pylaie serait déjà sur la trace d'autres constructions analogues.

Comment ce camp, situé à cinq kilomètres seulement de Saint-Brieuc, et existant là depuis deux à trois mille ans, est-il resté jusqu'à ce jour inconnu à la presque totalité de ses habitants? Comment cette construction, élevée sur un monticule dominant tout le pays et sise à deux portées de fusil d'une ancienne voie romaine connue de tous les antiquaires, a-t-elle pu jusqu'ici échapper à leurs investigations? C'est ce qu'on ne peut expliquer. Toujours est-il certain que personne n'en avait signalé l'existence.

Selon le journal le *Messager* de Dinan, M. le colonel de Penhouët et deux de ses amis avaient étudié les talus vitrifiés de la station de Péran; mais aucune note, publiée à cette époque ou depuis, n'a constaté ses observations, et M. de la Pylaie reste incontestablement l'auteur de cette découverte. M. de Penhouët n'aurait pas été d'ailleurs le seul à remarquer cette antiquité; un naturaliste de notre ville voulut, il y a déjà longtemps, faire des fouilles à Péran qui avait aussi fixé son attention, sans cependant lui relever l'objet de sa construction. M. de la Pylaie

est, selon nous, le premier et le seul qui ait décrit, d'une manière claire, la forme, la nature et l'objet de cette construction, et ait assigné les limites de l'époque à laquelle elle se rattache.

La remarque que rien de **romain** n'y a été trouvé jusqu'ici force nécessairement à en faire remonter l'établissement à un temps antérieur à la venue des troupes romaines dans nos contrées, ou au moment même de leur invasion. Les Gaulois armoricains auraient établi ce lieu de refuge au milieu d'un bois, pour y mettre à l'abri de leurs ennemis leurs richesses et leurs personnes. Cependant le mot de **Péran** qui signifie, dans la langue celtique, **quartier de troupes**, et la proximité de la voie romaine, laisseraient penser que les Romains pourraient bien n'y être pas étrangers. Le choix de cette position, sur une élévation qui domine une vaste plaine où coule le ruisseau de l'**Urne**, ajouterait à cette opinion.

Péran est un lieu destiné à fixer désormais l'attention de tous ceux qui s'occupent de l'étude des antiquités, et celle-ci est une des plus curieuses de la Bretagne. C'est une construction remarquablement conservée pour l'époque à laquelle on en reporte l'établissement. Mais, si l'on considère la nature intérieure du **ciment** qui en forme le rempart, on est forcé de convenir qu'il n'y a là rien d'étonnant. Qu'est-ce, en effet, que ce rempart vitrifié ? Un aggrégat d'une quantité considérable de pierres extraites, paraît-il, du lieu même, amoncelées circulairement sur une large base de terre argileuse, et vitrifiées ou **cimentées** entre elles par un commencement de fusion obtenue à l'aide d'une chaleur au moins égale à celle de nos hauts-fourneaux. Tel est l'aspect qu'il offre encore à l'œil de l'observateur ; mais ses proportions, quant à la hauteur des remparts, ne sont plus les mêmes. La base terreuse qui en forme le socle s'est beaucoup affaissée par le temps et le poids de cet immense couronnement de pierres ; d'un autre côté, celles-ci, au mo-

ment de leur fusion, se sont aussi tassées, car ce n'est qu'en liquéfiant par le feu celles de la partie supérieure et latérale des talus qu'elles ont pu couler et s'interposer entre celles placées au-dessous. Le refroidissement de la masse l'a ensuite consolidée et rendue indestructible par l'action du temps.

L'affaissement des terres sur lesquelles reposait, en forme de couronne, la partie vitrifiée du rempart, est un fait incontestable : on le reconnaît aux fissures ou ruptures qui existent transversalement, lesquelles sont occasionnées par l'inégal tassement des terres.

Les roches qui forment la masse de la construction sont principalement le granit et le quartz. Mais ces pierres, exposées à une forte chaleur, se seraient seulement calcinées, si elles n'avaient été soumises à l'action d'un **fondant**. Ceux qui établirent ce camp connaissaient donc déjà la propriété de ces corps qu'ils ne pouvaient avoir employés jusqu'alors qu'au traitement des métaux.

La proximité d'un bois, au milieu duquel le camp était établi, a pu seule procurer le combustible nécessaire à cette fusion. Il a fallu, pour l'opérer, revêtir ces talus d'une immense quantité d'arbres entiers, auxquels on aura mis le feu à la fois, et il a été nécessaire d'alimenter longtemps celui-ci. Quant à la **durée** de cette combustion, elle aurait été (selon la tradition locale) de sept ans ; mais nous pensons qu'en moins d'un mois de feu continu, on a pu obtenir ce résultat, car les roches de l'intérieur de la masse ne sont pas vitrifiées, mais seulement comme enveloppées d'un vernis qui les a saisies et agglomérées à la manière d'un ciment. Il paraît toutefois que la matière rendue fluide était très abondante, car nous avons remarqué, dans des cavités latérales, de véritables stalactites de cette substance friable qui avait filtré, pendant cette grande combustion, à travers d'épaisses couches de roches.

Un fait frappera toutes les personnes qui visiteront cet ancien camp : c'est l'étonnante fertilité du sol qu'il renferme intérieurement, et de celui qui l'entoure immédiatement. On y voit, en effet, en ce moment, du blé d'une hauteur extraordinaire, et l'on vient, ces jours derniers, d'abattre deux arbres plantés extérieurement, dont le tronc avait atteint un diamètre véritablement colossal. Cette fertilité s'explique par l'immense quantité de cendres produites pendant cette combustion, lesquelles ont étendu peu à peu leur action sur tous les terrains contigus.

Il est désirable, dans l'intérêt de la science, que des fouilles bien dirigées soient faites dans l'enceinte du camp de Pérán. Elles amèneront probablement la découverte d'un grand nombre d'objets d'une haute antiquité. Ch. LE MAOUT.

DÉCOUVERTE

D'une Construction Gallo-Romaine.

En défrichant, au mois d'avril 1845, une partie du bois des Jars, situé dans la commune de Saint-Julien, à deux lieues au midi de Saint-Brieuc, M. Thierry rencontra une espèce de petit caveau souterrain, construit en briques et en pierres, dont la partie supérieure était recouverte d'un pavé en carreaux médiocres, établis horizontalement. Ce carrelage n'était qu'à quinze centimètres environ au-dessous du niveau du sol. M. Thierry fit, en conséquence, enlever la couche d'humus qui se trouvait par dessus, pour en connaître l'étendue, et bientôt on reconnut que cet ouvrage se réduisait à un rectangle orienté de l'est-nord-est à l'est-sud-ouest, seulement long de trois

mètres quatre-vingts centimètres, sur un mètre quatre-vingts centimètres de largeur, dimensions prises de dehors en dehors. Une partie de sa couverture, rompue au bout oriental, fit connaître que cette construction avait été déjà fouillée ; mais cela n'avait eu lieu qu'à une époque si reculée, que cette construction se trouvait complètement oubliée dans le pays, et d'autant plus que rien ne pouvait en révéler l'existence au dehors.

M. Thierry s'occupa d'en faire déblayer sur-le-champ tout l'intérieur ; et ses ouvriers y travaillèrent avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils s'imaginaient à chaque instant y trouver un trésor !... Vain espoir, ce ne fut que de la terre, des pierres et surtout quantité de briques, mais presque toujours brisées.

Les singularités que présentait cette petite bâtisse, son isolement complet dans une contrée couverte jadis d'une forêt continue et au loin de toute habitation, furent un objet de surprise pour M. Thierry : cependant, d'après la quantité de briques qu'elle renfermait et sa proximité de la voie romaine de Corseul à Carhaix, dont elle n'est éloignée que de deux cent cinquante pas environ, celui-ci pensa que ce devait être l'ouvrage des Romains. Cette découverte fut bientôt connue de MM. Habasque, de Garaby, Le Maout ; et d'après les détails qu'ils m'ont donnés à ce sujet, je me suis empressé d'aller visiter l'édifice : c'était le 3 mai.

Ne pouvant être mieux renseigné sur tout ce qui le concernait que par M. Thierry lui-même, je me suis rendu au château de la Noë qu'il habite, et qui est situé à un petit quart de lieue à l'ouest-nord-ouest du bourg de Saint-Julien. J'ai reçu de lui un accueil qui mérite d'autant plus ma reconnaissance, qu'il m'a conduit lui-même au bois des Jars, quoique distant d'une demi-lieue de son château, et que, sans tous les détails qu'il m'a donnés avec une obligeance infinie, je n'aurais pu

présenter qu'une description incomplète de la petite construction romaine, vu son état de détérioration.

Le sol dans lequel elle se trouve creusée est plat et un peu incliné au sud-est, vers un bassin spacieux, au fond duquel la petite rivière de l'Urne forme une grande courbe pour rejoindre la base de la hauteur de Péran et se jeter ensuite dans la mer, au fond du petit golfe d'Iffiniac. Tout ce bas-fond devait former un lac dans les temps primitifs, dont le diamètre était de plus d'une lieue. Sans doute en marais encore, du temps des Romains, dans sa partie centrale, le sol s'est successivement amélioré, et de grandes prairies remplacent maintenant ces terrains anciennement inabordables. Le bois des Jars s'incline vers ce bassin du côté de l'occident. Vainement je promenai mes regards de tous côtés pour tâcher de découvrir les motifs qui avaient déterminé le choix de cette localité pour une telle construction ; il n'y avait pas même la trace du moindre sentier pour y conduire, et l'uniformité de toute cette étendue de terrain ne pouvait faire soupçonner, par son apparence d'un abandon complet depuis les temps les plus reculés, qu'il eût recélé une œuvre sortant de la main de l'homme. Enfin, les amas de terre, mêlés de quantité de briques fort diversifiées, qu'on avait extraites de la concavité, nous en signalèrent la position, et je m'empressai d'y arriver.

Cet ouvrage me surprit d'autant plus qu'il ne me présentait point dans sa construction ces formes soignées et symétriques qui caractérisent ceux des Romains... et pourtant les briques, les tuiles, les faîtières, les grands carreaux si épais, étaient pareils, quant à leur forme, à tous ceux qu'ils avaient l'habitude de confectionner et que j'avais rencontrés dans tant d'autres localités. La bâtisse consiste, ainsi que nous l'avons dit précédemment, en un carré long, dont la moitié de sa couverture en plate-formes avait été détruite pour pénétrer dans son inté-

rieur. Quant à sa construction, elle présente la singularité d'être formée latéralement de deux murs contigus de deux natures différentes ; l'intérieur est en briques rouges ordinaires, tandis que l'extérieur est fait avec des pierres granitiques cimentées avec de la terre argileuse de la localité et posées à plat. Ce mur en doublure a trente-huit centimètres (treize pouces d'épaisseur), de même que l'interne, où les briques sont également posées à plat, uniformes et d'une épaisseur médiocre. Je présume que l'extérieur a été fait pour que les briques, ainsi isolées du sol adjacent, pussent conserver plus longtemps leur chaleur.

L'intérieur du réduit se trouve divisé transversalement par des demi-cloisons en briques pareilles aux précédentes, dont le bord interne, coupé obliquement d'une manière surplombante de chaque côté, forme une grande ouverture centrale en ogive, large d'un mètre inférieurement et tronquée à son sommet par le dessus de la plate-forme. Toutes les briques de ces cloisons, étant inclinées de l'arrière en avant, se présentent comme les claveaux d'une voûte. Les cloisons étaient au nombre de cinq de chaque côté, mais il n'en reste plus que trois : elles sont à trente-cinq centimètres (treize pouces) de distance les unes des autres, épaisses de vingt-cinq centimètres (neuf pouces) sur une hauteur d'un mètre environ.

Le mur qui fait la clôture de ce caveau du côté de l'occident nous présente, dans sa partie centrale, une espèce de niche également ogivée, haute de cinquante centimètres (dix-huit pouces) et large de trente-six centimètres (treize pouces et demi), qui descend jusqu'au niveau du sol. Peut-être était-ce une ouverture traversant toute l'épaisseur du mur de briques et qu'auraient bouchée les terres amoncelées ensuite extérieurement ? J'ai oublié de m'en assurer.

Le fond de ce caveau, au lieu d'être horizontal, s'incline vers

l'est, en formant une pente de seize centimètres (six pouces). Lorsqu'on enleva son carrelage, composé de briques ordinaires (tessera), M. Thierry rencontra une série de pierres plates en granit et grossièrement taillées, qui recouvraient un canal central allant d'un bout à l'autre de la bâtisse. Ce canal était bordé de pierres de la nature des précédentes, mais épaisses de treize centimètres (cinq pouces). Nous ne devons pas omettre que le fond du caveau se trouvait couvert dans toute son étendue d'une espèce de ciment noirâtre et comme scorifié par le feu, épais de trois centimètres (un pouce) et très uni à sa superficie.

Le caveau était recouvert en totalité par une plate-forme en briques un peu convexe en dessus, mais plus bombée en dessous ; il reste maintenant à peine la moitié de sa longueur. En examinant sa composition intérieure, j'ai reconnu sur-le-champ trois espèces différentes d'appareils ; sa partie inférieure constitue un plafond fait avec des briques (*laterculi*), placées à plat, bout à bout, de manière à fermer par une courbe la troncature de l'ogive. Ces briques ne se trouvent que sur un seul rang au milieu de la construction, mais elles sont doublées sur les côtés. La partie centrale de ce plancher, au lieu d'avoir ses briques à plat, comme les précédentes, nous les présente, au contraire, placées verticalement les unes contre les autres dans toute la longueur du caveau. Enfin, celles-ci sont recouvertes par un carrelage qui forme le pavé supérieur. Au bout oriental du parallélogramme se trouvait une pierre taillée en rond, placée dans chaque angle, selon M. Thierry.

Telle est la structure de cette petite bâtisse : je l'ai décrite de la manière la plus complète qu'il m'a été possible, afin qu'en la méditant on pût découvrir le but de sa construction.

En voyant la pâte de toutes les briques de ses cloisons vitrifiée, et la terre argileuse qui cimente celles des murs latéraux rougie de toutes parts par le feu, nous devons y reconnaître

une action de celui-ci plus prolongée que par un incendie momentané : nous en aurons encore une nouvelle preuve par la couche du ciment qui recouvre son pavé, passée elle-même à l'état de vitrification.

Si nous considérons ensuite la diversité des briques dont on rencontre les morceaux parmi les décombres, et parmi lesquels nous reconnaissons les grands carreaux (*lateres*), épais de sept centimètres (deux pouces neuf lignes), d'autres carreaux moitié moins épais, des briques à crochet (*tegulae hamatae*) (*), des tuiles planes et d'autres plus ou moins recourbées, qui sont des faîtières (*imbrices*), enfin des carreaux (*tessera*) pour les pavés, nous ne pourrions retirer de ces produits nul autre indice plus vraisemblable que c'était ici un four à briques, parce que l'on n'eût apporté simplement que des *lateres*, *laterculi* et des *tessera*, les seules espèces qui pouvaient être employées dans sa construction.

Une chose qui m'a surtout frappé dans ces briques et carreaux, c'est la grossièreté de leur pâte extrêmement graveleuse, leur crochet qui est formé comme par les ouvriers des siècles de barbarie, enfin leur coupe, jointe à un aplanissement moins parfait, principalement les tuiles. Comme ce ne fut qu'à partir du règne de Gallien, jusqu'aux septième et huitième siècles, qu'on les fit entrer dans la construction des édifices, la petite bâtisse qui nous occupe ne remonterait peut-être qu'aux septième et huitième siècles, par la rusticité de ses produits. Nous n'omettons pas de faire remarquer à ce sujet

(*) J'ai remarqué parmi ces sortes de briques qu'il y en avait une grande quantité dont la pâte, au lieu d'être rouge comme de coutume, se trouvait d'un brun violacé et le rebord oblique de l'arrière en avant, en même temps que moitié moins élevé. Je n'en connais pas encore d'autres exemples.

que l'état de ces briques est identique, sous tous les rapports, avec celles qui se rencontrent éparses parmi les débris de la tour de Cesson et des fortifications du voisinage.

Quant au petit canal pratiqué sous le pavé qui fait le fond du caveau, il avait sans doute pour objet de servir à l'écoulement des eaux d'infiltration, afin que le pavé qui formait le fond du four se maintint constamment dans un état de sécheresse parfaite : ce ne pouvait être encore que pour le même motif qu'on avait donné à son pavé l'inclinaison que nous avons mentionnée.

D'après tout ce qui précède, notre opinion que c'était ici un four à briques et poterie grossière est confirmée de rechef par l'usage qu'on a conservé jusqu'à présent dans la commune de Pabu, à trois kilomètres de Guingamp, de partager de la même manière l'intérieur des fours à poterie, afin que les cloisons, en soutenant les diverses pièces durant la cuisson, celle-ci ne pussent se déformer en s'appuyant ou en retombant les unes sur les autres. Nous devons signaler peut-être encore que cette construction s'aligne sur le camp de Pérán, situé à une demi-lieue de distance. B. DE LA PYLAIE.

VOIE ROMAINE,

Venant de Corsenl et d'Erquy, et se rendant à Carhaix.

J'ai suivi celle-ci, pour me rendre du four à briques que nous venons de décrire à la forteresse de Pérán, sur une demi-lieue de longueur. Comme on va la rétablir en chemin de grande communication, M. Gaignoux, architecte et ingénieur-voyer du département, venait de la faire bouleverser de fond

en comble, pour en extraire les pierres de son assise inférieure (**stratumen**), afin qu'en les brisant on pût en ferrer la nouvelle route. Quelques tranches latérales de l'ancienne m'en ayant mis à découvert la structure intérieure, j'ai reconnu que celle-ci n'était composée que du **stratumen**, recouvert par un lit d'argile très compacte, mêlée de graviers et de quantité de fort petites pierres. Par conséquent, les blocages de la partie centrale des routes normales, nommés **rudus** et **nucleus**, se trouvaient confondus ici, et ce lit venait en même temps former, par la partie supérieure de la chaussée, le **summa crusta** ou couche superficielle.

Comme cette voie ne présentait que deux au lieu des quatre stratifications des voies romaines faites avec soin, elle ne pouvait appartenir qu'à la classe des **Tramites**, lesquels étaient surtout destinés aux convois militaires et à la marche des troupes.

La largeur moyenne de cette voie aurait été, selon M. Gaignoux, de dix à douze mètres; mais dans toute la longueur où je l'ai suivie, elle n'en avait que sept et quelquefois moins, par l'effet des empiètements latéraux. Elle se rend à Carhaix, en passant par les communes de Plédran, Saint-Julien, Saint-Brandan, entre Lanfains et Saint-Bihy, entre Canihuel et Corlay, au nord et près de Plounevez-Quintin, près de Kergrist, du côté sud, enfin à peu de distance de Maël-Carhaix et de là à Carhaix.

Il est à remarquer que les paysans ne l'appellent que le chemin des Romains ou le **chemin d'Ohès**, ayant travesti par ce dernier nom celui d'Ahès, **hend-ahès**, que porte son prolongement depuis Carhaix jusqu'à la pointe de Cornouaille : c'est là qu'il se termine, en face de l'île de Sein. Notre chemin d'Ohès aurait, selon M. Gaignoux, jusqu'à vingt-quatre mètres de largeur dans les landes qui sont au nord de Maël-Carhaix.

Selon cet ingénieur, le **stratumen**, toujours composé de grosses pierres, même quelquefois fort volumineuses, aurait trente-cinq à quarante centimètres d'épaisseur, le lit de pierres établit par dessus vingt à trente centimètres. Celui-ci constitue à lui seul le reste de la chaussée ; mais quand il est usé par l'effet de la fréquentation et des eaux pluviales, les grosses pierres du **stratumen** rendent ces routes impraticables.

Nous devons à M. Gaignoux une remarque qui peut être fort utile aux ingénieurs-voyers : c'est que, quand la voie romaine devait traverser un sol marécageux sans solidité, on avait soin d'étendre sur celui-ci, pour le **pavimentum** ou point d'appui du **stratumen**, un lit de sable, tel que par exemple dans la vallée de Kergrist et dans les autres marais qu'on rencontre en se rendant de Saint-Nicolas à Carhaix. J'avais aussi fait cette remarque en 1824, près de Sainte-Anne-d'Auray, sur la voie qui se rend de Vannes à Sulim, dont je voulais connaître l'épaisseur des stratifications : la baguette de fer que j'enfonçai dans sa chaussée ne la traversa que très difficilement, tant elle était endurcie ; mais, dès que je fus arrivé au sol sur lequel elle était étendue, cette baguette y entra aussi facilement que dans du beurre. La voie se trouvait alors en quelque sorte comparable à une espèce de pont.

B. DE LA PYLAIE.

Indication de Monuments.

Divers cultivateurs, qui étaient venus causer avec moi pendant que je prenais mes notes sur la forteresse de Péran, m'ont indiqué dans la commune de Plédran :

1^o Un **menhir**, haut de quatre mètres, érigé au bas de la

rabine de la Touche, au bord d'un ruisseau, dans un terrain plat et marécageux ;

2^o Un **cromelec'h** de forme ovale, à la métairie de la Touche-But, au midi du bourg ;

3^o Un **dolmen** au nord de celui-ci, sur une hauteur, près de la métairie Cadio, et qu'il m'ont nommé dolmen de Cadio ;

4^o Un autre **dolmen** du côté du sud-ouest, près du ruisseau de Frocas, vers son origine, dans les collines qu'ils appellent les Côtes du Saule ;

5^o Il y aurait encore, selon eux, dans les environs, une roche taillée en forme de chaise ou de fauteuil. B. DE LA PYLAIE.

PRISE DE DINAN,

Au temps de la Ligue.

Extrait de l'Histoire inédite de la ville de Saint-Malo.

Quoique les affaires du duc de Mercœur allassent en décadence en Bretagne, il lui restait encore quelques places dont les plus importantes étaient Nantes et Dinan. Cette dernière ne lui était point tombée par la force des armes, pas plus que par le vœu des habitants : elle avait été livrée à la ligue, le 7 juillet 1585, par Henri III, comme place de sûreté et comme gage de la sincérité de sa promesse de faire la guerre aux protestants. Depuis la prise de possession, le duc y faisait battre monnaie et exercer la justice par quelques membres du présidial de Rennes qui avaient embrassé la cause de son parti. Jean d'Avaugour, sieur de Saint-Laurent, en avait la garde avec une grosse garnison. Cette ville, entourée de remparts dont on

voit encore des restes, était sa place d'armes dans le nord de la Bretagne, comme Nantes l'était au midi.

En janvier 1598, les Dinannais commençaient à s'ennuyer d'une domination qu'ils n'avaient point recherchée, elle leur pesait plus encore depuis la conversion du roi Henri IV. Trois des principaux habitants surtout, hommes de tête et de cœur, n'attendaient qu'une occasion favorable pour se remettre sous l'obéissance du souverain légitime ; savoir : Raoul Marot, sieur des Aleux, sénéchal du lieu ; François de Saint-Cyr, prieur de Saint-Malo de Dinan ; et Robert Hamon, sieur de la Grange, syndic de la ville.

Dans le mois de décembre précédent, le prieur, impatient d'en terminer, avait été secrètement trouver le roi et l'avait supplié de lui remettre, pour le gouverneur de Saint-Malo, un ordre de tenir un corps de 1500 hommes à sa disposition, et à celle de ses deux collègues. Cette demande accordée, il y avait d'autres précautions à prendre ; il fallait éloigner d'Avaugour et bon nombre de ses gens. Pour y parvenir, on imagina de contrefaire des lettres du duc de Mercœur, portant injonction audit d'Avaugour de venir le trouver en hâte à Nantes avec la majeure partie de ses troupes, et de ne laisser à Dinan que ce qui serait exactement nécessaire pour garder la ville (*).

Le trop crédule gouverneur se laissa d'autant mieux tromper, que non-seulement le style, l'écriture et le cachet du duc étaient parfaitement contrefaits, mais encore que rien n'était plus naturel que cet ordre de son chef, dans un moment où le roi projetait d'entrer en Bretagne par la Loire. D'Avaugour

(*) Messire Porée Duparc dit, dans son testament capitulaire, que ces fausses lettres furent écrites à Saint-Malo, d'où elles parvinrent au sieur de Saint-Laurent, par égard pour M. de Coëtquen : on tenait à éloigner son gendre de la mêlée qui pouvait s'en suivre.

partit donc à la fin du mois de janvier, avec tout ce qu'il avait de meilleurs seldats, laissant la garde de Dinan à un de ses lieutenants, le sieur de la Frénaye.

Pendant que Saint-Laurent et sa troupe gagnaient Nantes, le sénéchal, le syndic et le prieur firent avertir le gouverneur de Saint-Malo de leur envoyer, sans délai et de nuit, 800 hommes seulement au lieu de 1500 demandés, ce nombre paraissant suffire dans l'état de dénuement où se trouvait la place.

Le 12 février, par un temps froid et pluvieux, 300 de ces braves volontaires malouins prirent le parti d'aller par terre et furent se poster à près d'une lieue de Dinan, sur les hauteurs du village de Landeboulou, dans un endroit appelé l'Ormeaux-Dinannais. Les 500 autres s'embarquèrent et vinrent avec la marée jusque sous Taden; mais ce ne fut pas sans avoir failli périr plusieurs fois, par une tempête qui survint après leur départ de Saint-Malo. Cette troupe prit terre et se divisa en deux détachements de 250 hommes chacun. Le premier, composé des plus déterminés, s'avança jusqu'à l'ancien cimetière du faubourg Saint-Malo qu'on lui avait assigné pour rendez-vous; le deuxième détachement s'arrêta au lieu nommé **Baudouin**, avec ordre de marcher en avant, si on en faisait le signal, ou faciliter la retraite de l'autre, s'il se trouvait repoussé.

Les chefs du complot n'étaient point restés dans l'inaction; et pour donner le change à la garnison et faciliter l'entrée des Malouins, ils avaient donné cette nuit-là un bal dans une des maisons voisines du Château, où les officiers avaient été invités. Là, sous prétexte de ne les laisser sortir qu'après qu'ils eussent fait réveillon, un prétendu plaisant ferma les portes, mit les clefs dans ses poches en disant qu'il allait commander le repas.

Tandis que cette troupe joyeuse était en fête et ne songait

qu'au plaisir, les trois chefs de l'entreprise, afin d'en assurer le succès, placèrent deux corps de garde de la milice dinannaise, de manière à couper toute communication entre le Château et la porte de Saint-Malo. Cette porte était celle par laquelle nos gens devaient pénétrer dans la place. Cette disposition prise, le syndic se rendit avec plusieurs de ses amis dans la maison du sénéchal Marot, proche le couvent des Cordeliers ; et afin de ne donner aucun soupçon, ils y entrèrent par trois portes différentes, dont une ouvrant dans la cour de ces mêmes religieux. Cette dernière fut ouverte par le père gardien du couvent. De là, ils allèrent s'établir dans une maison avoisinant la porte Saint-Malo, où commandait le sieur de la Ruzaye qu'ils firent inviter à venir boire avec eux.

Cet imprudent officier accepta l'invitation ; mais à peine eut-il bu quelques rasades, qu'on s'empara de lui, et, le poignard sur la gorge, on le somma de ne rien dire. Les conjurés, au nombre de quarante, s'emparèrent du poste, jetèrent la sentinelle par dessus les remparts et ouvrirent les portes avec de fausses clefs que le syndic avait eu la précaution de faire faire à Saint-Malo.

Ils lancèrent ensuite une fusée qui était le signal convenu avec les Malouins. Mais personne ne parut. On en fit partir une seconde qui ne produisit pas plus d'effet. Etonnés de ne voir personne venir à eux, les conjurés se décidèrent à s'avancer jusqu'au cimetière ; là, ils trouvèrent les deux cent cinquante volontaires mouillés par une pluie glaciale jusqu'à la peau, morfondus et refusant de marcher en avant ; non-seulement le froid avait calmé leur première ardeur, mais encore ils craignaient une trahison.

Les Dinannais qui avaient tout fait pour secouer le joug du duc de Mercœur, surpris qu'on doutât de leur sincérité, enseignèrent brièvement les Malouins sur les mesures qu'ils

avaient prises dans l'intérieur. Et voyant que ceux-ci hésitaient encore, ils leur déclarèrent qu'ils allaient être forcés de se tirer d'affaire à leurs dépens en criant aux armes.

Il n'en fallut pas d'avantage pour convaincre nos concitoyens, qui sentirent leur courage renaître à mesure que la confiance les gagnait; ils marchèrent immédiatement sur Dinan, s'emparèrent de la porte Saint-Malo, et envoyèrent avertir leurs compagnons, stationnés à Baudouin, de venir les rallier. Et aussitôt que les deux troupes se trouvèrent réunies, des fanaux furent placés au haut des maisons les plus élevées, ainsi qu'on en était convenu, afin de faire accourir le détachement de 300 hommes campés au village de Landeboulou.

Les Malouins, maîtres de la porte Saint-Malo, y laissent un fort détachement pour assurer leur retraite en cas de besoin, et s'avancent dans la ville aux cris de **vive le Roi!** Ceux des habitants qui n'étaient point du complot, réveillés par le bruit, voyant les principaux de la ville marcher à la tête des Malouins, quittent à la hâte leurs demeures et courent se réunir à leurs concitoyens pour concourir à la liberté commune.

Les royalistes s'étaient partagés en troupes nombreuses pour parcourir les rues et les remparts, et ils ne trouvèrent de résistance qu'aux tours de l'hôtellerie et au château. Le commandant de la Frénaye avait été rejoint par le sieur de la Ruzaye, parvenu à s'échapper des mains de ses gardes et à s'y réfugier avec quelques autres officiers.

Pendant que ceci se passait, le sieur Vallée, bourgeois de Dinan, reçut du sénéchal l'ordre d'aller avec quelques hommes s'emparer de la tour Saint-Julien qui servait de poudrière. Mais il arriva qu'au moment où s'en approchait ce citoyen dévoué, l'édifice sauta par l'effet d'une mèche allumée que le garde-magasin y avait laissée en se retirant à la hâte. L'explosion fut si violente, que Vallée resta écrasé sous les ruines et

que l'église Saint-Malo, peu éloignée de cette tour, en fut lézardée en quelques endroits, ainsi qu'on le voit encore aujourd'hui.

Le 13, à la pointe du jour, on envoya dans tous les bourgs des environs demander du secours pour réduire le château et les tours de l'hôtellerie. Mais, avant l'arrivée des paysans qui accouraient pour se venger des maux que la garnison leur avait fait souffrir, les tours se rendirent par capitulation au sénéchal Marot qui, quoique blessé, continuait à commander l'attaque de ce poste important.

Le château, consistant principalement en deux grosses tours jumelles fort élevées et à mâchicoulis, couvertes par une raveline, était le seul point fortifié qui restait aux partisans du duc et le seul qu'il s'agissait de forcer. Pour y parvenir, on éleva au haut de la place du Champ une batterie de deux couleuvrines et de cinq canons que le marquis de Coetquen, qui avait suivi de près les 800 hommes avec un renfort, venait d'amener de Saint-Malo. En même temps, Charles de Cosse, comte de Brissac et maréchal de France, le baron de Molac, et les comtes de Montgomery et de Montmartin, qui avait eu l'ordre du roi de seconder les Malouins, arrivèrent avec des troupes, et l'on fit les dispositions pour une attaque sérieuse, afin d'en finir promptement avec cette forteresse. Mais après quelques volées de notre artillerie, les assiégés, se voyant sans espoir d'être secourus, se rendirent par composition.

Pendant que ceci se passait, de Saint-Laurent et sa troupe avaient gagné Nantes ; mais avant d'y arriver, le chef, afin d'aller faire plutôt sa révérence au duc, quitta ses gens et prit les devants.

Etonné de la présence de son lieutenant, le prince en l'apercevant lui demanda avec vivacité la cause d'une arrivée si peu attendue. — Vos ordres, Monseigneur ! répondit d'Avaugour.

— Mes ordres, répartit le duc stupéfait, mes ordres ! Ah ! Dinan n'est plus à moi ?

Il ne se trompait que de quelques jours, car la reddition du château et de la ville suivit de bien près l'entrevue du duc de Mercœur et de d'Avaugour, sieur de Saint-Laurent.

Les Malouins, qui avaient eu la meilleure part dans ce coup de main, furent aussi les premiers à s'en faire honneur près du roi, en lui apprenant cette heureuse nouvelle.

Voici à cet égard la scène plaisante qui se passa à la Cour :

Le sieur Jean Pepin de la Blinaye, qui avait déjà fait ses preuves à la prise du château de Saint-Malo, était un de ces hommes brusques et francs qui, dans leur simplicité naïve, savent intéresser et plaire. Le lendemain de la prise de Dinan, à laquelle il avait pris part, il enfourche son cheval et prend la route de Paris. Craignant d'être devancé, il le pousse, le met hors d'haleine, et la pauvre bête expire en arrivant. — Pepin lui-même se présente tout essoufflé devant Henri IV : Sire, lui dit-il sans autre préambule, j'avons pris Dinan ! — Charles de Biron, maréchal, dit au roi que cela ne se pouvait. — **Vay, il sçara mieux que mai qui y étas !** répondit Pepin d'un ton railleur et en regardant le roi d'un air familier ; puis il demanda s'il était dans la maison du bon Dieu, où l'on ne beuvait ni ne mangeait. — Le roi chargea un de ses officiers de le regaler, et lui demanda le lendemain, avant son départ, s'il voulait qu'il le fit gentilhomme : « **Nenny, Sire, je les chassons de notre ville à coups de bâtons ; mais faites-moi donner un cheval de votre écurie, le mien a crevé comme un porc.** » Le roi lui fit donner un de ses meilleurs coureurs, et Pepin s'en retourna fort content.

Ch. CUNAT.

Notre-Dame-du-Mur.

Au nombre des monuments dont la perte est à déplorer, on peut mettre en première ligne l'ancienne église collégiale de Notre-Dame-du-Mur, à Morlaix (Finistère).

Cette église, d'une architecture bizarre, irrégulière et capricieuse, n'en possédait pas moins un grand cachet d'élégance. Bâtie au pied d'une colline que les tours du château dominaient de leur masse sombre, elle devait son nom significatif à sa situation ; car un de ses côtés s'élevait sur une partie des murs dont les mâchicoulis et les créneaux se voyaient encore, il y a peu d'années.

L'église de Notre-Dame-du-Mur servait de chapelle au château, d'où l'on pouvait facilement y communiquer. Elle fut fondée en 1295, par le duc de Bretagne, Jean II, sous l'invocation de Marie. Son architecture, les richesses qu'elle renfermait, la grande hauteur de son clocher à jour, en faisaient une des merveilles de la Bretagne.

On entrait dans l'église par la rue du Mur, qui, étroite et irrégulière, ne permettait pas de voir complètement le large et majestueux escalier conduisant au portail.

L'église, petite mais très élevée, possédait à l'intérieur deux rangs de galeries à jour, travaillées avec une extrême délicatesse. D'autres galeries régnaient à l'extérieur autour des combles ; des tourelles établissaient les communications entre elles.

A l'intérieur, les colonnes s'élançaient avec hardiesse jusqu'aux nervures des voûtes où les colonnettes groupées s'épanouissaient en chapiteaux historiés ou à feuillages.

Les belles verrières reposaient agréablement les yeux par

mille nuances des vitraux à mosaïques et à légendes représentant des calvaires, des ducs et duchesses de Bretagne, les hermines nationales et quelques-uns des nombreux miracles attribués à la sainte madone.

Au-dessus du maître-autel, construit à la romaine et dont la matière était un stuc brillant, régnait une galerie en marbre noir, terminée aux deux extrémités par des écussons aux armes de France et de Bretagne. Des galeries de l'autel on descendait dans un reliquaire fort riche.

Trois lampes en argent, ciselées avec beaucoup de goût, se voyaient suspendues dans le chœur. La plus grande brûlait sans cesse.

Le tableau du maître-autel représentait l'Assomption. Comme les siècles l'avaient altéré, on chargea Valentin (*) d'en faire la restauration, ce dont il s'acquitta avec bonheur.

Les colonnes, en marbre noir et rose, étaient remarquablement belles. Le chœur, pavé en marbre noir et blanc, offrait à l'œil une mosaïque d'un fort bon effet.

Le magnifique calice en vermeil, orné de pierres précieuses, et la lampe en argent, délicatement travaillée, qui brûlait sans cesse devant l'image de la Vierge, avaient été donnés par la duchesse Anne de Bretagne, ainsi que le constataient des inscriptions.

Le lutrin aussi était une œuvre d'art. L'aigle en cuivre doré développait une large envergure ; sa base était soutenue par trois lions au repos, également en cuivre doré.

On voyait, dans cette église, deux statues d'un beau travail : saint Marc et saint Louis ; elles ont été probablement brisées

(*) Il existe à Morlaix, dans l'église de Saint-Melaine, deux précieux tableaux de cet artiste. L'un représente l'Enfant Jésus debout sur un globe, et l'autre la délivrance d'une âme du Purgatoire.

lorsque l'église fut dépouillée de ses ornements ; mais un grand Christ, auquel se rattache une merveilleuse légende, échappa aux iconoclastes modernes et se trouve aujourd'hui dans la paroisse Saint-Mathieu de la même ville.

C'est là aussi que, pendant plusieurs années, on conserva pieusement la statue de Notre-Dame-du-Mur ; elle avait perdu sans doute sa riche couronne ornée de pierres précieuses, sa grotte brillante et les anges dorés qui semblaient la soutenir dans les airs ; mais le rude matelot échappé du naufrage, les cœurs souffrants et avides d'espérance n'en venaient pas moins près d'elle avec amour, avec confiance.

Aujourd'hui on lui a construit une petite chapelle particulière. Une singularité fort curieuse de cette statue de la vierge, c'est qu'elle peut s'ouvrir comme une armoire. Alors on aperçoit dans l'intérieur Dieu le Père, ayant une thiaïre sur la tête et soutenant le Christ. Le Saint-Esprit plane au-dessus de ce groupe ; sur les côtés, qui sont d'un rouge sombre, il existe des peintures sur émail ; on ne peut plus les voir, par suite de dispositions assez maladroites, prises depuis quelques années, et qui empêchent d'ouvrir la statue.

L'église renfermait plusieurs autels sous l'invocation de la Trinité, de sainte Anne, de Notre-Dame-de-Pitié ; tous étaient ornés de tableaux et de sculptures.

Une nouvelle chaire fut faite en 1710 par Jean Lespagnol, sculpteur fort habile. Elle coûta neuf cents livres.

Le clocher était d'une grande élégance, surmonté d'une flèche avec treffles et hermines à jour ; il avait plus de trois cents pieds d'élévation ; quatre grosses cloches servaient pour les sonneries ; la plus grosse était mise en mouvement dans les cérémonies publiques et les assemblées de la commune. Un carillon jouait plusieurs airs, entre autres : *Ave, maris Stella*,

invocation à laquelle se joignaient bien des vœux et d'ardentes prières pour des époux et des frères absents.

C'est de la galerie de ce clocher que le chapelain de l'église tua plusieurs Anglais à coups d'arquebuse, lorsqu'ils s'emparèrent de la ville par surprise, en 1522.

Lors du siège du château, vers la fin de la Ligue, le maréchal d'Aumont y plaça des mousquetaires, mais ils furent promptement contraints d'en déguerpir par un feu vif et soutenu qui dégrada les clochetons.

De cette galerie, la vue était étendue et pittoresque : on dominait la ville, le port, et en partie les vallées voisines. Celui qui, la veille de la Saint-Jean, fête célébrée avec solennité dans toute la Bretagne, eût pu, à dix heures du soir, s'y transporter, eût joui d'un magnifique spectacle en voyant la campagne constellée par des centaines de feux, comme le dit si poétiquement M^{me} Elisa Franck :

Puis cent feux, mille feux, de montagne en montagne,
Comme autant de soleils éclairent la Bretagne,
Et semblent refléter l'éclat du firmament ;
Tandis que dans les airs s'élèvent par moment
Des cris longs et joyeux, dont la rumeur confuse
Se mêle aux sons aigus de l'aigre cornemuse

Que les pâtres enlent galement,
Partout, des plaines aux vallées,
Les voix, par les voix appelées,
Chantent nos vieux Noël's bretons,
Et les vieillards, au front sévère,
Vont aux pieds de chaque calvaire,
Appuyés sur leurs longs bâtons.

Le chapitre de l'église Notre-Dame-du-Mur était composé : d'un prévôt, d'un doyen, d'un syndic, de douze chanoines portant aumusse, d'un sacristain, de deux chantres et de quatre enfants de chœur, qui avaient le grand camail en hiver. Si nous entrons dans ces détails, c'est pour faire connaître

une organisation intérieure dont le souvenir est bon à conserver.

Cette église fut, pendant un grand nombre de siècles, l'arche sainte, le palladium de la ville ; dans plusieurs circonstances, on délibéra dans son enceinte sur les intérêts matériels et politiques de la cité.

Mais, le 22 octobre 1790, les habitants virent avec douleur les membres du district apposer les scellés sur les portes. Plus tard, on en fit le temple de la Raison, et une inscription constata que le peuple français voulait bien reconnaître un Être suprême et l'immortalité de l'âme.

Plus tard encore l'église fut vendue et livrée aux démolisseurs : imprévoyance aussi absurde que coupable, et qui occasiona un grand malheur. Le clocher, resté seul debout au milieu de ces ruines et privé de son puissant soutien, s'affaissa sur lui-même, le 28 mars 1806, tandis qu'une Commission délibérait sur le parti à prendre pour le conserver. Plusieurs maisons furent renversées, et cinq personnes périrent sous les décombres.

Ol. LE GALL.

LE QUAI D'AIGUILLON, A Lannion.

Emmanuel-Armand du Plessis-Richelieu, duc d'Aiguillon, lieutenant-général et commandant en chef de la province de Bretagne, s'y fit personnellement détester par sa morgue et son caractère hautain. Mais son gouvernement fut intelligent et libéral. Il n'est pas une de nos villes bretonnes qui ne conserve des marques de sa munificence.

Lorsqu'il fit son entrée solennelle à Lannion, en 1755, la communauté de ville ajouta dans son zèle, au cérémonial d'usage. On voit figu-

rer aux comptes du miseur, une dépense de 114 livres, dans laquelle était comprise une somme de 4 livres 4 sous, pour sept douzaines de crêpes offertes à Monseigneur, et une autre de 16 livres, pour des chevaux destinés à ses fréquents voyages de Perros.

Les travaux du grand chemin de Perros à Lannion, étaient alors en pleine activité. Le règlement et les instructions du duc et de l'intendant Le Bret, qui devaient doter la province de tant d'admirables voies de communication, avaient été publiés à Rennes le 5 novembre de l'année précédente.

Avant cette époque, nous n'avions, « à proprement parler, que deux grandes routes, l'une entrant dans la province du côté du midi, par Ingrande, et continuant jusqu'à Brest, par Nantes, Vannes, Quimper, Landerneau ; l'autre, entrant aussi dans la province du côté du nord, par Pontorson, et continuant jusqu'à Brest par Dinan, Saint-Brieuc, Morlaix et Landerneau. » (De Nointel, Mém. M^e 1698).

L'accueil et la reconnaissance de Lannion lui valurent la faveur intime de ce puissant personnage, gouverneur de fait de la province, puisque le titulaire de cette dignité, le duc de Penthièvre, n'avait pas le droit d'entrer dans son gouvernement. Aussi nos volontaires ne furent-ils pas les derniers à se rendre à son appel, lorsqu'en 1758, les Anglais menaçaient nos côtes. Réunis aux troupes du compte d'Aubigny, qui commandait à Tréguier, ils contribuèrent vaillamment au gain de la bataille de Saint-Cast. On sait que le duc d'Aiguillon leur laissa comme trophée, un certain nombre de fusils, qu'ils avaient pris à l'ennemi, et notre garde nationale les possédait encore en 1815.

Peu de temps après ce brillant fait d'armes, le duc revint à Lannion. Il était souffrant. Nos excellentes eaux minérales, par trop négligées aujourd'hui, lui rendirent la santé. C'est pendant ce séjour qu'il apprit à connaître les besoins de la localité, et qu'il conçut le plan de ces utiles et vastes travaux, qui d'une assez laide bourgade, sombre et resserrée comme toutes les forteresses du moyen-âge, firent la charmante cité que nous habitons.

Un homme de mérite, l'ingénieur Anfray, à qui l'on doit, par parenthèse, l'église de Langoat, le tribunal de Guingamp, et d'autres monuments remarquables, dirigeait tout sous ses ordres. Il fixait les limites de la banlieue aux cinq entrées des routes nouvelles, relevait le pavage, redressait les rues, achetant à cet effet des maisons, celle entre

autres du sieur Le Caër à l'angle de la rue de Tréguier. Il réédifiait le mur du cimetière du baly, approuvait le projet de translation des halles aux buttes de l'Arbalète, comblait le pavé neuf sur les anciennes douves, et plantait l'Allée-Verte, commencement du frais boulevard qui devait enclore la ville.

Mais sa création la plus importante, est celle dont nous allons plus spécialement parler.

Sur sa demande, les états de Bretagne votèrent les fonds nécessaires à la construction du quai de Lannion.

Le 9 février 1762, la communauté de ville, assemblée au son de la campane, et délibérant en la manière accoutumée, est d'avis : « de suivre le devis et arrangement du quai, dressé par M. Magin. — Que M. de Lestimber-Couppé, Maire, fasse sans délai les aprovisionnements de matériaux nécessaires. — De s'entendre avec le sieur Frottin, entrepreneur, pour le prix qu'il conviendra lui donner pour veiller à l'exécution des travaux du quay... — Et ont les susdits délibérants statué de faire élever au milieu du nouveau quay *une obélisque* qui servira de fontaine, lorsque l'on aura par la suite les moyens d'en faire la dépense et que *cette obélisque* portera les armes de monseigneur le duc d'Aiguillon en sculpture, et qu'avec la permission on donnera son nom au quay. »

Nos échevins étaient alors :

MM. Couppé de Kervennou, Chauvel, Saint-Hugeon, Le Bourva; de Fontainegué, Troguirec Le Poncin, Kerest-Thomas, Kervennou-Déivré, Le Jannon, Tromenguy-Jagou, Kerprigent-Riou, de Lestimber-Couppé, Maire.

Nous avions pensé d'abord, sur la foi d'un écrit par M. Couppé de Kervennou, que la première pierre du quay avait été posée le 8 février 1762.

Il en fut sans doute alors question, et le duc d'Aiguillon était dans nos murs, car dans l'Assemblée du 3 mars suivant le maire demanda « sa reprise sur les fonds de la ville d'une somme de 853 livres 16' 2^d, pour différentes dépenses faites à l'occasion du passage de monseigneur le duc d'Aiguillon, commandant en chef de la Province, par cette ville les 6, 9 et, 10 du mois dernier. »

Mais la délibération du 17 juillet, nous montre l'erreur. — En l'endroit nous a été représenté par monsieur Couppé, commissaire

des états, l'inscription ci-après que la communauté est d'avis d'être mise sur la pierre destinée à recevoir la dernière inscription au quay d'Aiguillon dans les fondements :

Aiguillonio duce fauente ,

Comitiis Armoricis largientibus ,

Portus hic, augendis ditandisque

Commerciis, struitur, anno M. DCC. LXII.

Et sont de plus d'avis de réitérer leurs prières à monseigneur le duc d'Aiguillon de mettre la première pierre. »

Une heureuse circonstance nous a procuré des traditions et des documents qui nous permettent de décrire avec certains développements cette brillante solennité.

Dès que l'acceptation et le jour de l'arrivée du duc d'Aiguillon furent connus, on décida : « qu'il serait à propos de députer vers sa grandeur pour la supplier de permettre que la communauté ait l'honneur de lui donner à manger pendant son séjour à Lannion. »

Le couvent du Pochour était depuis longtemps disposé pour le recevoir. C'est là qu'il tenait sa cour. Pendant les repas, les portes restaient ouvertes, les dames et les notabilités circulaient autour du couvert, comme au dîner du roi.

— Quels sont ces jolis enfants, demanda-t-il un jour ?

— Ce sont ceux de l'alloué, M. Couppé de Kervennou. Aussitôt ils les fait approcher, et les comble de bonbons et de caresses.

Or, l'un de ces enfants fut depuis député de Lannion à la Constituante et à la Convention. L'autre était cette bonne demoiselle Couppé, morte presque centenaire, il y a environ 4 ans, et de qui nous tenons la plupart de ces détails.

Enfin, le grand jour parut. C'était le 25 juillet 1762.

Dès la fine aurore, on tire les canons. La ville était déjà sur pied.

Vers 9 heures, un incident fâcheux faillit troubler la cérémonie. Les ordres et les corps étaient réunis à l'Hôtel-de-Ville.

Une question de préséance, qui se renouvelait sans cesse, ne pouvait manquer de surgir de nouveau, dans une aussi grave circonstance.

MM. les juges-royaux de la cour de Treguier (au siège de Lannion), réclamèrent impérieusement le pas.

Vous aurez la droite, disaient messieurs de la ville, mais nous prendrons la gauche.

— Nous marcherons seuls! dit le sénéchal Frémel, jaloux des droits de sa compagnie. Et sur ce, la magistrature sort la première.

L'échevinage, furieux, broche une protestation dont l'écriture tremblée, et les signatures, à peine lisibles, attestent les passions qui l'agitent.

La maligne bourgeoisie attendait.

Le maire qui la commande donne, avec présence d'esprit, quelques ordres que se hâte de faire exécuter le major, M. Chauvel.

La première compagnie, dont M. Riou de Kerprigent est le capitaine, ouvre ses rangs à MM. de la cour, et, prenant par la rue neuve, se dirige vers le Porchou. La seconde, commandée par M. Vistorte va servir d'escorte au clergé, et descend par le Baly et la rampe de l'église. Enfin la troisième, sous les ordres de M. de Miniac, doit accompagner la communauté de ville, et sortir par la porte de la rive.

De cette manière, tous vont se trouver réunis sur la grève, et venus par des chemins différents, nul n'aura eu le pas.

L'on se ferait une fausse idée du coup d'œil que durent offrir ces lieux, si on les jugeait d'après ce que nous les voyons.

Une grève aride et vaseuse, longeait les maisons, ou plutôt les murailles où s'ouvrait une porte, dite de la rive. A droite, les ruines du château; à gauche, le couvent du Porchou. A la tête du pont, un vieux moulin, et en face, de l'autre côté de l'eau, Sainte-Anne au milieu de son marais.

Tel était l'amphithéâtre où se groupait un peuple immense.

Les trois compagnies se réunissent devant les Augustins, reçoivent le duc et son cortège. Le demi-cercle se forme. M. Le Nouvel, recteur de Lannion, après les prières et bénédictions d'usage, remet la truelle d'honneur au héros de la journée, qui en touche légèrement la pierre blasonnée, où brille sur sa lame de cuivre poli, l'inscription votée, entourée de lys et d'hermines.

Alors, M. Couppé, alloué et ancien maire, s'avance, et dit:

« Monseigneur,

On sait les services mémorables que les grands hommes de votre maison ont rendus à l'état; mais on ressent encore mieux ceux que vous lui rendez pour vous, Monseigneur, d'exposer votre santé et votre personne pour la sûreté de la Province, travailler encore à la rendre heureuse dans les temps mêmes les plus critiques.

Parmi les arts que vous protégez dans cette ville, vous avez distingué le commerce comme le plus intéressant, et si les temps ne sont pas favorables pour son rétablissement, les obstacles qui s'opposent au bien sont faits pour exercer une âme ferme qui met principalement sa gloire dans les services rendus à l'humanité.

Qu'il est doux aux habitants de Lannion d'avoir tant de part aux bienfaits que vous donnez à publier à la renommée! Oui, Monseigneur, la ville de Lannion vous devra l'activité de son commerce; elle vous devra d'être un jour de quelque considération dans la province, et ces ouvrages qu'on va commencer sous vos auspices, redoublent la confiance que nous avons fondée sur votre puissante protection; que le ciel exauce nos vœux! qu'une vie longue, une santé parfaite vous affermissent, Monseigneur, dans ce rang éminent ou vous continuez de rendre à la province des services si dignes de sa reconnaissance et du souvenir de la postérité, qu'enfin les jours de votre commandement aient aussi peu de bornes qu'en ont notre amour, notre soumission et notre respect.

Pour comble de grâce, nous vous supplions de mettre la première pierre à notre port, il sera votre ouvrage, et votre main seule peut lui donner de la solidité. »

Nous n'avons pas la réponse faite à ce discours, mais nous pouvons affirmer qu'elle fut flatteuse et bienveillante. Dans ses relations épistolaires avec nos magistrats municipaux, voici la formule qu'affectionnait le duc d'Aiguillon :

« Personne ne vous honore, Messieurs, plus véritablement et plus parfaitement que moi. »

Le canon tonnait toujours sur le tronçon de la vieille tour du château. Le cortège se remit en marche, ramenant le duc au couvent devenu son hôtel, précédé de la musique et des violons de la milice.

Le soir, on banquetait, on dansait, il y eut des illuminations.

Le quay de Lannion venait de sortir de l'onde!

Le 27 août « le Maire remet un mémoire de dépense montant à 1,266 livres 17^s 6^d pour le passage du duc d'Aiguillon en cette ville les 24, 25, 26 et 27 du mois dernier. »

Le 7 février de l'année suivante, la ville supplie Monseigneur le duc de Penthièvre de nommer la cloche du Baly, avec madame la duchesse d'Aiguillon.

Enfin, en 1764, il est encore question de différents séjours du duc en notre ville, entre autres de celui qu'il y fit les 26, 27, et 28 janvier. Les travaux du quay s'achèvent. On parle encore, « de l'obélisque que l'on doit élever en mémoire de la protection dont monseigneur le duc daigne honorer la ville, et surtout de la pompe qu'elle désire avoir depuis plus d'un siècle, puisque dès le 17 septembre 1688, la communauté avait délibéré d'en faire venir une à Lannion. »

Un autre siècle s'est écoulé depuis ces événements, la ville forme toujours les mêmes vœux relativement à la pompe ; quant à l'obélisque, il n'en est plus question.

Et cependant, l'ingratitude n'est pas un vice breton. Que d'autres jugent l'homme politique, attaquent même l'homme privé, cherchant un motif secret aux visites si fréquentes qu'il daignait nous faire. Nous ne verrons, nous, que ses bienfaits ; et qu'ils soient ou non gravés sur la pierre, nous n'en continuerons pas moins, respectant le vote de nos pères, à nommer le quay de Lannion le quay d'Aiguillon !

J. DE PENGUERN.

NOTICE HISTORIQUE

Sur l'Abbaye de Beauport.

La fondation de l'abbaye de Beauport, faite l'an 1202 par Alain, fils aîné de Henri d'Avaugour, comte de Goëlo, qui était vivant, et à la mort duquel le fondateur devint comte, est un des anciens démembrements du comté de Goëlo.

Pour connaître l'origine de cette seigneurie qui a éprouvé toutes sortes de malheurs, il convient de remonter jusqu'à Audren, quatrième roi de Bretagne, qui fit bâtir le château appelé de son nom, Castelaudren (Châtelaudren), chef-lieu du comté de Goëlo.

Alain d'Avaugour, qui ne prit dans l'acte de fondation de

l'abbaye de Beauport que la qualité de seigneur de Goëlo et de fils du comte Henri, avait deux frères nommés Etienne et Conan : l'acte même de fondation le prouve.

Ces trois frères, comme les plus grands seigneurs et les plus distingués de Bretagne, sont cités au premier rang, après Guy de Thouars, garde de sa fille Alix, héritière du duché, dans l'association que les seigneurs du pays firent pour demander à Philippe-Auguste, roi de France, vengeance de la mort de leur duc Arthur I^{er}, assassiné par Jean-sans-Terres, roi d'Angleterre, son oncle.

Mathilde, épouse de Henri, comte de Goëlo, était apparemment décédée lors de la fondation de Beauport, et leurs enfants avaient recueilli la succession, parce que le fondateur employa parmi les biens dont il dota l'abbaye *villam comittisse aviæ suæ quæ dicitur Caraburum* : c'est la métairie de la grange de Burons dans la paroisse de Plouëzec, et *campum marie et molen-dinum similiter comittisse*. — Il n'est pas ordinaire de disposer du bien de ses aïeux, alors qu'on a père et mère vivants. D'ailleurs, les biens compris dans la fondation, tant en Bretagne qu'en Angleterre, dans l'évêché de **Lincoln**, vaudraient plus de 60 mille livres de rente de notre monnaie.

L'abbaye de Beauport n'a pas dû pouvoir en conserver la moitié ; car elle a perdu toutes ses possessions en Angleterre, par l'effet de l'hérésie, et ses possessions en Bretagne ont souffert beaucoup de diminution par des usurpations et des aliénations forcées. Il se peut néanmoins que des seigneurs aussi puissants et aussi riches que Henri d'Avaugour et Mathilde, son épouse, comtesse de Goëlo, aient en effet donné à leur fils aîné un avancement successif assez considérable pour le mettre en état de faire la fondation de Beauport.

Conan d'Avaugour, son frère second, jouissait aussi d'une partie de la seigneurie de Goëlo et des droits qui en dépen-

daient, car il fit don à l'abbaye de Beauport, en l'année 1202, d'une foirè qui se tient à Paimpol pendant trois jours, dans l'octave de la Pentecôte, et qui est appelée la foire aux Moines. C'est du même Conan d'Avaugour que l'abbaye de Beauport a reçu le trait de dîme par deça les bois et plus des trois quarts de celui de par delà les bois, par donation de l'an 1205, trois ans après la fondation de l'abbaye. Cette distinction, désignée comme il vient d'être dit, provient de la situation de l'abbaye et de celle de la paroisse de Plourivo. Beauport est à une petite demi-lieue du bord de cette paroisse, vers le nord-est ; elle était autrefois presque entièrement traversée par un grand bois détruit depuis près de trois siècles. Les terres qui étaient en culture au levant et au midi du bois, lorsqu'il existait, étant les plus proches de l'abbaye de Beauport, composaient le trait de par deça le bois, et les terres au couchant du bois, qui n'est plus qu'une lande cultivée en grande partie, étaient dans le trait au-delà du bois.

La châteltenie d'Yvias, Plourivo, Plounez, Lanvignec, portant les noms des quatre paroisses où elle s'étendait, était un des anciens démembrements du comté de Goëlo. Conan d'Avaugour jouissait sans doute de cette portion au commencement du treizième siècle, sans quoi il n'aurait pu donner à l'abbaye de Beauport des dîmes dans la paroisse de Plourivo. Il eut des enfants ; mais leurs descendants n'ayant point laissé de postérité, cette châteltenie fut réunie au corps du comté de Goëlo, et y demeura jointe jusque vers l'an 1317-1318, époque à laquelle Marie, fille aînée et héritière principale de Henri d'Avaugour, comte de Goëlo, petit-fils ou arrière-petit-fils d'Alain, fondateur de Beauport, porta le comté de Goëlo, baronnie d'Avaugour, dans la maison de Penthievre, en épousant Guy de Bretagne, fils puîné du duc Arthur II.

1202. La fondation de Beauport fut confirmée par Josselin ,

évêque de Saint-Brieuc, en présence de Guillaume, chantre, Ollivier, archidiacre, Guillaume, doyen, Eudon, Harlem, Guillaume Grua, l'abbé Ausgole, les religieux et plusieurs clercs témoins.

Le révérend père en Dieu messire Jean Mexhin (dit de la Mouche), évêque de Dol, s'opposa à cette fondation pour conserver ses droits pontificaux dans l'île et monastère de Guirimil, situé dans son diocèse, quoique enclave de Saint-Brieuc, que le comte ne pouvait donner, sauf son consentement ; mais il accorda incontinent et consentit le don d'annexes inséparables desdites îles et abbayes à la nouvelle abbaye de Beauport, à laquelle il donna encore trois paroisses en Goëlo, Kerity, Lannévez et l'île de Bréhat, sauf en tout son droit épiscopal, et, de plus, fit présent à l'abbé Ausgole du chef de saint Mandé pour ladite abbaye de Beauport, lequel s'y voit enchâssé en argent : cet accord fut passé à Tours, en présence de Barthélémy, archevêque de Tours, Jean, évêque de Dol, H., évêque du Mans, Pierre de Dinan, évêque de Rennes, Geoffroy, évêque de Nantes, Pierre Giraud, évêque de Saint-Malo, Guenoc, évêque de Vannes, Guillaume, évêque de Cornouailles, Guillaume, prévôt de la Varenne, et plusieurs autres, scellés du sceau dudit évêque de Dol.

Le fondateur Alain donna à cette même abbaye de Beauport les églises de Schote et Vualcham, diocèse de Lincoln en Angleterre, les églises de Belegby, Hantechène, Ravendale, Bernolégby, Brichelay, Habardeby, Beseby, Vuest-Ravendale, et toutes leurs appartenances ; et à la vestirie dudit monastère, il donna tout son village de Vuest-Ravendale, en présence de Geoffroy, évêque, H., archidiacre de Tréguier, Geffroy, abbé de Bégard, ordre des Cîteaux, Eudon, abbé de Coëtmaloën, ordre des Cîteaux, Ausgole, abbé de la Luzerne, acceptant ledit don confirmé depuis par Édouard, roi d'Angleterre, à

Westmontier, le 28 mai, l'an de son règne. Ladite fondation et tous les dons y mentionnés confirmés par le pape Innocent III, par bulle sous plomb, signée de treize cardinaux, donnée à Saint-Jean-de-Latran le 2 des Ides de novembre, indiction sixième, l'an du salut 1202.

CATALOGUE

Des abbés titulaires qui ont gouverné l'abbaye de Beauport.

Beauport, porte de gueules à la nef d'or, mastée et gravée de même, chargée d'un archevêque en poupe chappé et mitré de sinople, orfrayé d'azur, à la croix d'argent, affronté d'un abbé froqué de sable mitré et crossé d'or six en proue, qui sont saint Riom et saint Mandé, ses patrons.

1. Frère Raoul, chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, de l'abbaye de la Luzerne, fut béni premier abbé de ce monastère par Josselin, évêque de Saint-Brieuc, l'an 1202. Il travailla beaucoup pour l'établissement de ce lieu, et mourut le 7 décembre.

2. Guillaume Larcher, ayant gouverné un an, résigna au suivant,

3. Simon, qui mourut le 24 juin, ayant résigné à

4. Roger? Ce dernier mourut le 6 mai, et eut pour successeur

5. Hervé de Baroges, qui fit bâtir le grand réfectoire et les infirmeries. Il acquit de grands revenus à l'abbaye qu'il gouverna longtemps.

6. Robert Barba de Fontcuivi, après avoir aussi longtemps gouverné, résigna à

7. Yvon de Kerity, qui mourut le 10 juin..... Il eut pour

successeur Michel Gaultier, qui fit faire les chaires et garnitures du chœur, et mourut le 18 octobre.

9. Guillaume, natif de Paimpol en Goëlo.

10. Pierre d'Agaville, chanoine de la Luzerne, résigna à

11. Jean de Montmartin, qui eut pour successeur, la même année,

12. Jean de Humo, qui gouverna peu de temps et résigna à

13. Michel Vivien, dit Bymen, qui mourut le 4 octobre 1304.

14. André Le Fébure Fabri ou Fabriani (au nécrologe).

15. Jean Cannette mourut le 9 juillet.....

16. Guillaume de Pommerit fit bâtir la grande maison en la cour de l'abbaye, et mourut le 12 novembre 1355.

17. Jacques Moreau mourut le 19 avril.

18. Jean Cillart, docteur en théologie.

19. Jean Boschier reçut l'habit à Beauport, l'an 1382, gouverna l'abbaye quarante-cinq ans, bâtit le portail de l'abbaye, fit construire l'horloge, donna au trésor sa crosse, des colliers et plusieurs joyaux, des ornements précieux à la sacristie, et six-vingts marcs d'argent doré, fit enchâsser en argent les chefs de saint Riom et de saint Mandé, patrons de l'abbaye, rebâtit à neuf les moulins de Poullaftet, répara les autres moulins de l'abbaye et tous les colombiers.

Ce prélat se trouva compromis dans la conspiration des Penthièvre contre le duc Jean V. Il fut pour cela arrêté, et les évêques de Dol, Rennes et Saint-Malo prirent part à son procès. Mais il paraît qu'il se justifia, car il vivait encore longtemps après. En effet, l'enquête avait lieu en 1424, et il mourut le dernier juin 1444.

20. Pierre Huet, après avoir gouverné peu d'années, résigna en 1456 à son neveu

21. Pierre Huet, docteur en droit. Il eut pour successeur

22. Amaury de la Roche, qui résigna au suivant en 1490.

23. Robert de la Vallée gouverna huit ans, et mourut le 9 septembre 1498. Il eut pour successeur

24. Jean Le Bigot, de la maison de la Ville-Bougaud, près Saint-Brieuc, paroisse de Cesson, contre l'attente de plusieurs : *viâ spiritu sancti*, porte le catalogue manuscrit, par commune inspiration et suffrage unanime des électeurs. Ce fut le dernier titulaire.

COMMENDATAIRES.

1. Gilles Kemper, par résignation du précédent, fut abbé l'an 1539, et tint l'abbaye en commande jusqu'en 1549, époque de sa mort.

2. Simon de Maillé, archevêque de Tours.

3. Hippolyte, cardinal de Farnèse.

4. Torquat de Gondy, 1573.

5. Claude de la Rochepose.

6. Claude de Marbeuff.

7. Fernand Chasteigner.

8. Gabriel Lourandean.

9. Nicolas David.

10. Louis Chasteigner.

11. Charles Chasteigner.

12. Anne Chasteigner, mort le 7 octobre 1678.

13. Alexandre de la Rochefoucauld.

14. Frédéric-Hérôme de Roye, archevêque de Bourges.

15. Louis de Vivet de Mouclus, évêque de Saint-Brieuc en 1729.

16. Monsieur de Rastignac, 1745.

17. Monsieur de Fumal, 1747.

Analyse et classement des Bulles du Pape,

Par ordre de dates.

1202. Confirmation par le pape Innocent III de la fondation de Beauport.

1213. Bulle du pape Innocent III, qui confirme les religieux de Beauport dans la possession de la paroisse de Plouëzec et de six autres, dans le diocèse de Saint-Brieuc, données par l'évêque et le chapitre de ce diocèse.

1242. Privilège accordé à l'ordre de Prémontré par le pape Honoré III.

1246. Bulle confirmant la transaction passée entre l'évêque et le chapitre de Saint-Brieuc, d'une part, et les religieux de Beauport de l'autre, touchant les dîmes.

1250. Bulle du pape Innocent IV, qui fait défense de contraindre les religieux de Beauport dans leur possession, et qui permet aux monastères de succéder aux biens meubles et immeubles de ses religieux, *exceptis feudalibus*.

1250. Autre privilège accordé par le pape Innocent IV, à l'ordre de Prémontré, portant que les monastères dudit ordre ne pourront (sans commission spéciale du Saint-Siège) être visités que par des religieux du même ordre.

1251. Bulle du pape Alexandre IV, qui exempte les religieux de Beauport de recourir aux ordinaires pour l'exécution des expéditions en cour de Rome, et leur permet de s'adresser directement au légat du Saint-Siège apostolique.

1251. Le pape Alexandre IV commet le chantre de Coutances, pour faire inhibition à l'évêque de Saint-Brieuc d'empêcher la publication des monitoires des religieux de Beauport.

1258. Commission du pape Alexandre IV, pour juger la

plainte faite des vexations commises par Alain, vicomte de Rohan, et autres séculiers.

1260. Commission du pape Alexandre IV, pour terminer les différents entre Beauport et les seigneurs de Coëtmen.

1261. Commission au chantre de Coutances d'enjoindre à l'évêque de Saint-Brieuc de laisser librement les religieux de Beauport user des lettres apostoliques à eux adressées.

1272. Le pape Grégoire X prend sous sa protection Beauport et tous ses biens.

1293. Jugement de l'archevêque de Tours, sur l'appel fait d'une prétendue sentence d'excommunication par l'évêque de Dol contre l'abbé et les religieux de Beauport.

1306. Sentence confirmative d'autres sentences obtenues par l'abbé de Beauport contre l'évêque de Saint-Brieuc, pour le droit de dîmes et de patronage des paroisses possédées par Beauport dans le même diocèse.

1321. Commission décernée par Jean 22^e, pour faire rentrer Beauport dans la possession de ses biens aliénés.

1338. Bulle du pape Benoît XII au prieur de Léon, tendant au même but.

1363. Commission du pape Urbain V, à l'official de Tréguier, de faire rentrer Beauport dans la jouissance de ses biens injustement aliénés.

1400. Guillaume, évêque de Saint-Brieuc, reconnaît que la réception honnête, à lui faite à Beauport, n'est que *ex religiosorum simplici gratiâ et spontaneâ voluntate*, sans préjudice de leurs droits.

1412. L'official de Tours décerne commission d'appeler, par devant l'official de Saint-Brieuc, pour avoir suspendu et excommunié l'abbé de Beauport, faute d'avoir comparu au synode épiscopal.

1413. Transmpt authentique de la bulle du pape Jean XXIII,

qui confirme les deux bulles de son prédécesseur Alexandre V, qui exemptent tout l'ordre de Prémontré de la juridiction des ordinaires, et les abbés et prieurs d'assister au synode des évêques.

1413. Inhibition faite d'autorité apostolique à l'évêque de Saint-Brieuc et à ses officiers, de rien attenter contre les privilèges de Beauport, sous peine d'excommunication et de cent marcs d'argent d'amende.

1415. Maintien de la communauté de Beauport dans ses immunités contre l'évêque de Saint-Brieuc, condamné à payer à l'abbé 40 florins d'or pour frais.

1425. Ordre à l'évêque de Saint-Brieuc d'élargir de ses prisons Jean Boschier, abbé de Beauport, sous peine d'excommunication.

1424. Commission de citer l'évêque de Saint-Brieuc devant le juge délégué du Saint-Siège, pour voir juger ce que de droit, au sujet de la visite tentée par lui au couvent de Beauport.

1433. Transumpt de deux bulles d'exemption en faveur de Beauport, donné par le pape Alexandre V, tiré des registres de Rome par Eugène IV, et adressé, sous bulle de plomb, à l'abbé de Beauport.

1425. Lettre monitoire du pape Martin V, pour la restitution des biens de Beauport.

1435. Procès en cour de Rome et sentence définitive en faveur de l'exemption de Beauport de la juridiction de l'ordinaire contre l'évêque de Saint-Brieuc.

1436. Sentence qui déclare l'évêque de Saint-Brieuc appelant sans grief, et confirme les précédentes sentences.

1436. Sentence d'excommunication contre l'évêque de Saint-Brieuc, s'il refuse d'acquiescer aux sentences portées contre lui.

1456. Privilège de porter mitre, accordé à Pierre Huet, abbé de Beauport.

CHARTES DE L'ABBAYE DE BEAUPORT.

1202. Suard, fils d'Eudon, confirme les donations faites par Alain, fils du comte Henri, en son fief.

1233. Godefroy Botterel donne à Beauport le village de Juick et tous ses droits domaniaux.

De 1200 à 1300, un nombre considérable d'habitants de Plouëzec donnent à l'abbaye de Beauport des terres sises en cette province. On trouve aux archives des Côtes-du-Nord 90 actes de donation en faveur de cette abbaye. Ces actes portent abandon de 3 à 400 journaux de terre aux religieux de Beauport. Nous nous abstenons de les énumérer ici.

..... Accord entre le doyen du chapitre de Saint-Brieuc et les établissements de Beauport.

1247. Touchant l'excommunication contre Belanger.

1250. Geoffroy Jagou promet de payer trois quittances par an, pour être quitte de la coutume du poisson due en larmoirie.



Prieuré de Saint-Martin de Lamballe.

Inventaire et analyse

**Des plus importantes Chartes ou Copies en écriture lisible
existant aux archives des Côtes du Nord.**

Nota. Les chiffres placés à la fin de chaque article indiquent les n°
des pièces classées.

XI^e siècle. Don fait à Saint-Martin de Lamballe, par Hervé Prévot et Eudon, son fils. (Pièce n° 1). Détails importants.

..... Donation de Mainguin et de de Goriocus. (2). Détails importants.

..... Donation de Daniel et Hervée, fils de Goriocus. (3). Détails importants.

1083. Geoffroy, fils du comte Eudon, donne par les mains de Bernard, abbé de Marmoutiers, à ladite abbaye deux métairies avec des bœufs et des laboureurs, dans l'île des Brichialium, le plaxetium de son père à Lamballe ; à côté du caruca de terre, près de Lamballe, une terre pour y édifier une église et un prieuré, etc. (4). Détails importants.

1084. Dons faits à Marmoutiers, par le comte Geoffroy Botterel et par ses frères. (5).

..... Geoffroy donne aux moines de Saint-Martin de Lamballe la moitié de sa terre de Carla. (6).

Commencement du XII^e siècle ? Joscus, archevêque de Tours, fait reconnaître la donation des dîmes de Trive et de Lescouët, faite par Pierre de Rodaldus, à Saint-Martin de Lamballe. (7).

1129. Jean, évêque de Saint-Brieuc, confirme au prieur de Lamballe l'église, le cimetière, etc. (8). Détails importants.

XIII^e siècle ? Guillaume, évêque de Saint-Brieuc, à la demande d'Hervé, abbé de Marmoutiers, et du clerc Guillaume, accorde audit abbé la faculté de proposer les chapelains de Saint-Martin de Lamballe, ainsi qu'il le faisait avant. (10).

1207. L'évêque de Saint-Brieuc, Guillaume, sur la présentation de l'abbé de Marmoutiers, nomme Bertrand clerc à la cure de Saint-Aaren. (11).

1211. Charte de Pierre, relative au n° 37.

1216. Etienne de Corron, Agnès, sa fille, Geoffroy Tourne-
mine et Ollivier, son fils, Hamon Revot et Juhel, son fils, Rol-
land d'Hillion, se réunissent pour donner aux moines du
prieuré de Saint-Michel de la Roche unam summam de bois
mort de la forêt de Corron. (13).

1217. Lettre de Sylvestre, évêque de Saint-Brieuc (voir 37.)

1224. Geoffroy Rousset d'Hillion, sénéchal de Lamballe, fait savoir qu'Alain de Retallsi, fils de Rolland, petit-fils d'Alain, renonce aux discussions qu'il avait avec le prieuré de Lamballe, au sujet des aumônes de Saint-Martin, *in vetere Lamballo*. (15).

1225. Lettre de Lucie, dame de Matignon, à Guillaume, évêque de Saint-Brieuc, par laquelle elle donne pour le repos de l'âme de son fils défunt, Jean, et avec l'assentiment d'Etienne de Goïon, *olim mariti sui*, une mine de froment et un demi-quartagenium, mesure de Matignon, à Saint-Martin de Lamballe, à prendre dans la paroisse de Saint-Cast. (16).

1231. Guillaume, évêque de Saint-Brieuc, fait savoir que Guillaume Johannis, qui prétendait être propriétaire du moulin de Botteroie, contre le prieuré de Lamballe, abandonne ses droits, moyennant 100 sols que lui donne ledit prieuré (19).

1239, juillet. Jubel, archevêque de Tours, accorde une gratification à Raoul Poher, de l'église de Sainte-Marie de Jugon, qui n'avait pas de quoi vivre. (20) [curieux]!

1242. Bail entre le prieur de Lamballe et Jean Théobaldi, de Lamballe, d'une platea et d'un jardin situés dans le bourg Saint-Martin, *in vico* du Brugnon, moyennant 4 deniers 12 sols. (21).

1242. Jubel, archevêque de Tours, donne le *vidimus* des lettres par lesquelles Pierre de Bretagne, en 1213, fait des donations à Lamballe. (22).

1249. Jean, évêque de Rennes, considérant que, d'après les établissements du concile de Latran, les moines solitaires doivent être supprimés, donne à l'abbaye de Marmoutiers sa maison de Loial qui n'était habitée que par un seul moine. (25).

1255. André, évêque de Saint-Brieuc, considérant que, depuis la mort de Bertrand de Trézily, la cure de Saint-Aaren est vacante, y nomme Guillaume Daniel, sur la présentation de

l'abbé de Marmoutiers. (29) [Saint-Aaron avait été cédé à Marmoutiers, en 1144, par Rolland, évêque de Saint-Brieuc].

1260. Le duc Jean de Bretagne, considérant que le moulin de Botteroie, appartenant à Saint-Martin de Lamballe, a été inondé par les eaux de l'étang de **Pente novo**, appartenant au comte, donne en échange, le moulin de **Valle viridi**. (30).

1271. Geoffroy, curé de Saint-Martin de Lamballe, résigne sa cure.

1273, mai. Le chapitre et Etienne, abbé de Marmoutiers, ayant eu 1000 livres tournois de la vente des deux manoirs appelés Notocles et Herpefort, relevant de Dinan, situés en Angleterre, diocèse de Leweestre, déclare que ledit prieuré de Dinan aura annuellement 20 livres tournois de rente, le jour de la Saint-Michel d'été, sur le manoir de Salfogallo (diocèse de Rennes), en échange du revenu égal que donnent les 1000 livres précitées. (33).

1281. L'officialité de Saint-Brieuc constate que Petrus Rosselli et Johannes Giraudi ont donné au prieuré de Saint-Martin tout ce qu'ils possédaient **in villâ Aderiani**, paroisse de Saint-Albin. (35.)

1281, mai. Le chapitre et Etienne, abbé de Marmoutiers, détachent du prieuré de Lehon le manoir de Trézily, pour le réunir au prieuré de Lamballe. (36).

1281. **Vidimus** de l'official de Tours, rapportant la charte de 1217, de Sylvestre, évêque de Saint-Brieuc, par laquelle ce prélat reconnaît renoncer à la procuration et à la visite que Pierre, son prédécesseur, avait cru pouvoir exiger, et à laquelle il avait été illégalement forcé de renoncer. (37).

1282, avril. Don fait par Guillaume Hamènes, écuyer, et sa femme, d'une **platea**, située dans le bourg de Saint-Martin, au prieuré de Lamballe. (38).

1282. **Vidimus** de l'official de Saint-Brieuc, relatant la

charte de 1220, par laquelle Ollivier Tournemine cède au prieur de Saint-Martin tout le bois mort de la forêt de Lamballe, pour chauffage, ainsi que les bois nécessaires pour ses constructions, sauf les arbres fruitiers. (40).

1284. Le samedi avant la Nativité, Pierre, évêque de Saint-Brieuc, sur la présentation de l'abbé de Marmoutiers, confère à Jean, dit Le Damoys, l'église de Saint-Martin de Lamballe, vacante par la résignation de Pierre Brientius. (43).

1290. Guillaume, évêque de Rennes, Pierre, évêque de Saint-Brieuc, Guillaume de Tercisio, doyen de Saint-Brieuc, et Jean de la Motte, écolâtre de Sainte-Anne, exécuteurs testamentaires de Jean, duc de Bretagne, déclarent que, notwithstanding les difficultés élevées par ledit feu duc, le prieur de Saint-Martin a le droit d'établir une pêcherie près de Trézily, dans le bief du même nom, in ripperia de Goissan. (45).

1304. Ollivier, prieur de Lamballe, cède à Robert Rimon, bougeois de cette ville, la terre de Callen (la grande et la petite Callen), située près du pont de Lanorvillère, moyennant une rente annuelle de 26..... de froment. (50).

1308. Accord entre le prieur de Saint-Martin et Eon-Denis Calloët, bourgeois de Lamballe, au sujet des droits dus par ce dernier au prieuré, sur le moulin de Trézily. (51).

1312. Le roi Philippe, sous la garde duquel était le prieuré de Lamballe, considérant qu'Allain Duplessis a enlevé au prieur les frais de la terre appelée le Petit Callen, ordonne au bailli de Coutances de les faire restituer. (52).

1315, mai. Le roi Louis écrit au bailli de Coutances de citer au prochain parlement le duc de Bretagne, parce que celui-ci exigeait que le prieur de Lamballe lui rendit hommage pour le Petit Callen, fief relevant du roi, et qui jusqu'alors n'avait pas été soumis à l'hommage du duc. (54).

1332. Les prieurs de Vitré et de Laval, commis à cet effet

par le prieur de Marmoutiers, font un accord avec le prieur de Saint-Martin et les boulangers de Lamballe. (56).

1337. Dispute du prieur de Saint-Martin avec les habitants de Saint-Aaron ; jugement rendu par Allain de la Roche, sénéchal de Lamballe, commis à cet effet par l'abbé de Marmoutiers. (57).

1447, avril. Accord de Guillaume Porchier, au sujet de la cure de Saint-Martin de Lamballe.

(Extrait des Rapports de M. Sicamois, archiviste.)

Prieuré de Saint-Malo de Dinan.

(Notice historique.)

1066. On sait que Guillaume le Conquérant, à l'aide d'une armée composée de Normands et de Bretons réunis, remporta à Hasting une victoire éclatante sur Harold, son compétiteur au trône ; que cette victoire fit passer la couronne des mains des Saxons à la dynastie normande ; que ce prince combla de faveurs tous les frères d'armes, en dépouillant les seigneurs saxons. Le père Dupaz prétend que Bertrand de Dinan, qui était un des principaux chefs des Bretons, reçut pour sa part dans les libéralités de ce prince plusieurs châteaux, manoirs, terres et seigneuries.

1108. Olivier de Dinan, après avoir restitué aux moines de Marmoutiers les domaines de Helpefort et de Nothuella, situés en Angleterre, qu'ils tenaient de la libéralité de ses ancêtres et qu'il leur avait injustement confisqués, les affranchit de tous services et coutumes concernant l'église de Dinan et ses dépendances, et établit en outre en leur faveur une conventualité.

1129. Cet Olivier de Dinan, s'étant fait moine, laissa pour

successeur Geoffroy, son fils, qui approuva et confirma les fondations de son père, faites à Guillaume, abbé de Marmoutiers, en l'an 1108, du consentement de Radegonde, sa femme, d'Olivier, Guillaume, Rolland et Jostelia, ses enfants, ainsi que le porte l'acte de consentement fait entre les mains de Benoît II, évêque d'Aleth. Cet acte renferme aussi de nouvelles concessions faites par ce prélat aux abbés [de] Marmoutiers; il veut qu'ils jouissent du droit de présentation à la cure de Saint-Malo de Dinan, et il leur donne en outre l'île et l'église d'Aaron.

On trouve dans l'histoire chronologique du père Dupaz, parmi les évêques de Saint-Malo, le nom d'Albert I^{er}, qui vivait en 1119 et 1120. Une charte sans date, donnée par ce prélat, approuve la donation faite par Geoffroy, fils d'Olivier de Dinan, à l'église de Saint-Malo de Dinan.

A Albert I^{er} succéda Donoald, qui, à la prière de l'abbé de Marmoutiers, confirma toutes les concessions faites par ses prédécesseurs à l'église de Saint-Malo de Dinan, et y ajouta la donation de la portion qui avait appartenu à l'archidiacre Simon dans la cure et l'église de Saint-Malo de Dinan.

Benoît III succéda à Donoald et monta sur le siège épiscopal qu'il posséda jusqu'en 1140, époque de sa mort. Il fut remplacé par Jean de la Grille, auparavant abbé de Sainte-Croix de Guingamp de l'ordre de Cîteaux. Ce prélat trouva l'église et la cité d'Aleth entièrement ruinées et pour ainsi dire désertes. Les habitants, voulant éviter les incursions des ennemis de l'Etat et fuir le schisme et les invasions des Anglais qui avaient régné en Bretagne depuis Rollon, duc de Normandie, s'étaient réfugiés dans l'île de Saint-Malo d'Aaron qui avait été donnée par Benoît II, évêque d'Aleth, à Guillaume, abbé de Marmoutiers.

Jean établit son siège épiscopal dans l'île d'Aaron (Saint-Malo), et, à la place des religieux de Marmoutiers, il établit

dans son église les chanoines réguliers de saint Augustin, des frères de l'observance de saint Victor.

Garnier, pour lors abbé de Marmoutiers, successeur d'Odo, voyant que cet établissement de Jean de la Grille portait préjudice à son abbaye, en le privant du don qui lui avait été fait par Benoît II, s'en ressaisit. Jean revoqua cette affaire devant le pape Eugène III, comme lui ancien religieux de Cîteaux, soit par préférence en faveur d'un ancien collègue, soit par amour du bien public, soit en raison de l'état fâcheux où se trouvait la ville d'Aleth. Après avoir ouï les parties, il prit définitivement sous sa protection les prêtres de l'église de l'île d'Aaron (Saint-Malo), dont l'église devint alors cathédrale au lieu et place de celle d'Aleth, en imposant un perpétuel silence aux moines de Marmoutiers; il investit l'évêque de toutes les possessions qui dépendaient de l'église de l'île d'Aaron (Saint-Malo), dont les évêques ont depuis toujours joui, sans toutefois avoir touché aux prieuré et cure de Saint-Malo de Dinan.

Après la mort du pape Eugène, les abbés successeurs de Garnier, **Robertus Britto de Megurri**, **Robertus Blecensis** et **Petrus de Vosconiâ**, chacun en son temps, renouvelèrent le procès devant Anastase IV, qui leur imposa aussi un silence perpétuel : ce qui fut confirmé par Adrien IV et Anastase III, et dès lors Jean de la Grille déposa le titre d'évêque d'Aleth, pour prendre celui d'évêque de Saint-Malo.

Jean de la Grille étant mort en l'an 1163, Albert II, archidiacre de la cité d'Aleth, fut élu évêque second de Saint-Malo. **Petrus de Vosconiâ**, abbé de Marmoutiers, étant mort pendant qu'Albert occupait le siège épiscopal de Saint-Malo, Hervé lui succéda et obtint d'Albert II la confirmation du prieuré et le don de présentation à la cure de l'église de Saint-Malo de Dinan.

Après la mort d'Albert II, Pierre Giraud, chanoine de Ren-

nes, fut élu évêque de Saint-Malo et resta pendant trente-quatre ans sur le siège épiscopal. A son avènement, il survint un procès entre lui et Hervé, abbé de Marmoutiers, au sujet de quelques droits que l'évêque prétendait avoir sur les prieurés de Léhon, de Saint-Malo de Dinan et de Bécherel. Ce procès fut terminé, en l'an 1187, par les commissaires députés du Saint-Siège apostolique de Saint-Malo de Dinan.

Cet acte prouve que le prieuré de Saint-Malo de Dinan a été fondé et bâti par les prédécesseurs d'Olivier de Dinan, qui, en se faisant moine, restitua, comme nous l'avons dit, les dons qu'il avait usurpés et qui avaient été précédemment faits par Bertrand de Dinan, son père, à l'abbé de Marmoutiers, pour la fondation, dotation et édification de l'église et du prieuré de Saint-Malo. Il n'y avait pas, d'ailleurs, alors d'église au lieu où est bâtie la ville de Dinan, le pays ayant été longtemps désert, tant à cause des guerres entre les Bretons et les Normands, que par les dissensions des seigneurs du pays, principalement entre Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, Conan second, duc de Bretagne, et Alain Cagnart avec les comtes de Nantes.

Geoffroy, fils d'Olivier, approuva et ratifia les fondations de son père qu'Alain de Beaufort, seigneur de Dinan, augmenta en 1222, en donnant au prieuré de Dinan les dîmes de Taden.

ANALYSE DES CHARTES.

XII^e siècle? Olivier de Dinan, fils de Geoffroy, seigneur de Dinan, restitue aux religieux de Marmoutiers les manoirs situés en Angleterre, appelés **Helpefort** et **Notuella**, donnés auxdits religieux par ses ancêtres, en les priant d'établir une conventualité dans l'église de Saint-Malo, composée de huit religieux, dont quatre devaient être prêtres; et pour augmenter les fonds, il donne des vignes, des prés, etc.

..... Charte de Benoît, évêque d'Aleth, qui porte que le prélat ayant donné aux religieux l'église de Saint-Malo de l'île d'Aaron, leur donne aussi celle de Saint-Malo de Dinan, en se réservant le droit de gîte avec dix hommes une fois chaque mois. Cette donation est confirmée par une bulle de Pascal II, donnée au palais de Latran en 1109.

1122. Gelfroy, seigneur de Dinan, donne aux religieux de Marmoutiers un manoir qu'il tenait de la libéralité du roi d'Angleterre.

..... Donald, évêque d'Aleth, à la requête des religieux de Marmoutiers, confirme les dons faits à Saint-Malo de Dinan, les chapelles, etc., le droit de nommer à la cure de l'église paroissiale de Saint-Malo de Dinan.

1123. Donald, évêque d'Aleth, reçoit la donation de la moitié des dîmes de l'église de Saint-Pierre de Corsolt, faite aux religieux de Marmoutiers par un clerc dudit village.

1128, mai. Le même prélat donne à l'abbé et aux religieux de Marmoutiers une nouvelle investiture de la moitié de l'église de Corsolt qu'il avait ci-devant donnée et que les moines de Saint-Jacut regrettaient. Cette donation a été faite en présence d'Hamelin, évêque de Rennes.

1163. L'archevêque de Tours termine les différents que les religieux de Marmoutiers avaient avec l'évêque de Saint-Malo, au sujet des offrandes faites aux églises de Saint-Pierre de Taden et de Saint-Brieuc de Ploasno.

1222. Alain de Beaufort, seigneur de Dinan, donne aux prieurs et religieux de Saint-Malo de Dinan la dîme des champs et vignes de par toute la paroisse de Taden.

1252. Le sénéchal et Tailli, de noble dame la comtesse de la Marthe ou marche, en Penthievre, constate que Guy d'Argenton avait mal à propos levé des dîmes sur la paroisse de Saint-Potan, laquelle appartenait aux religieux de Dinan.

1253. Guy, évêque de Saint-Malo, confirme une transaction entre l'abbé et le couvent de Beaulieu, diocèse de Saint-Malo, d'une part, et le prieur de Saint-Malo, de l'autre, au sujet d'une pension de 20 livres, due par lesdits abbés et religieux au susdit prieur; ladite pension diminuée et fixée à 16 livres payables à différents termes.

1243. Lettre de l'abbé du chapitre de Marmoutiers, qui porte qu'il a jugé à propos d'employer, à la cure de ladite abbaye, la somme de 100 livres tournois provenant de la vente des fonds de terre appelés Notocles et Helpefort, en Angleterre, qui dépendent du prieuré de Saint-Malo de Dinan, après en avoir toutefois obtenu la permission des prieurs et recteurs de la paroisse.

1256. Raoul, vicomte de Poudour ou Poudouyre, et Philippe, sa femme, acquittent les religieux de Saint-Malo de Dinan du droit de vinage sur un fief situé en la paroisse de Saint-Selia (Saint-Suliac).

1268. Olivier de Dinan écrit à l'abbaye de Marmoutiers qu'on lui cède pour 250 liv. sterling le fonds que le prieuré de Dinan avait en Angleterre.

1146... ? Le pape Eugène III, ancien moine de Cîteaux, sur une réclamation de l'évêque d'Aleth, au sujet des droits qu'il prétendait avoir sur l'église de Saint-Malo de Dinan, comme ayant été autrefois le siège épiscopal, nomme une commission composée de trois prêtres, laquelle se prononce en faveur du prélat et procède à son investiture. Le pape ordonne, en conséquence, aux prieurs et chanoines de rendre, sans délai, à l'évêque d'Aleth, tout ce qui lui appartient.

1419. Prisage des terres et maisons du pourpris de l'église de Saint-Malo de Dinan, fait par Geoffroy de Longe-Ahiet, prêtre, recteur de l'église paroissiale de Languenon, du diocèse de Dol.

1488, avril. François, duc de Bretagne, amortit, en faveur des paroisses de Saint-Malo de Dinan, un terrain situé proche la chapelle Saint-Léonard de cette ville, pour y réédifier l'église paroissiale qui était ci-devant hors la ville, et qui, depuis un an, avait été démolie par l'avis de ses capitaines et gens de ladite ville, pour obvier aux dommages qui auraient pu leur arriver, si les Français en eussent fait le siège.

1489. Permission de l'évêque de Saint-Malo de transférer dans la ville l'église paroissiale et le prieuré de Saint-Malo du château de Dinan.

1518, mai, 20, 23 et 28. Acte passé devant Pitou et Blanchart, notaires à Dinan, fait à la réquisition des trésoriers et fabriciens de Dinan, portant attestations et certificats par grand nombre d'officiers bourgeois et habitants de Dinan, qu'anciennement il y avait, dans un faubourg de la ville, une grande et belle église paroissiale, appelée Saint-Malo de Dinan ; qu'à cause de sa grande magnificence et pour que la ville n'en fût endommagée dans le temps des guerres, elle fut abattue ; que depuis ce temps, qui était d'environ trente ans, on avait commencé à édifier et construire une autre église, dans la ville de Dinan, aux frais des paroissiens ; que cette église serait un des plus beaux édifices du pays, si elle était conduite et finie comme elle avait été commencée ; mais que les paroissiens ne le pouvaient faire, attendu leur pauvreté, sans l'aide du roi et duc, leur souverain, qui y avait déjà contribué, ainsi que ses prédécesseurs.

..... Donald, évêque d'Aleth, donne aux religieux de Marmoutiers l'église de Saint-Brieuc de Plouasno, avec les chapelles qui en dépendent, savoir : la chapelle de Saint-Lubin de *longo alneto*, la chapelle de Saint-Paterne, la chapelle de Notre-Dame de Caichou *in Becherello castro sitam*, sauf le droit de l'église d'Aleth.

..... Accommodement entre les religieux de Marmoutiers et ceux de Saint-Jacut, au sujet des dîmes de Corsolt et d'un paroissien de Saint-Malo, enterré par les moines de Saint-Jacut, et enfin d'autres paroissiens que les uns et les autres attiraient dans leurs églises. Cette transaction fut arrêtée en présence de Donald, évêque d'Aleth, et de O..., seigneur de Dinan.

..... Charte de Donald, évêque d'Aleth, au sujet d'un droit sur les poissons que les religieux de Saint-Jacut avaient envahi sur les religieux de Marmoutiers ; sur quoi intervient une sentence donnée par plusieurs évêques pendant le concile tenu à Rheims en 1181, par laquelle les religieux de Marmoutiers sont maintenus dans leurs droits. (Sans date.)

..... Charte (sans date) d'Albert, évêque de Saint-Malo, qui porte que les religieux de Marmoutiers renoncent à leurs droits sur l'île cathédrale de Saint-Malo de l'Isle, droit qui leur avait été confirmé par les papes et les évêques d'Aleth.

..... Permission de Guillaume, évêque de Dinan, aux habitants de Saint-Malo, de mettre des tombes et armoiries dans ladite église de Saint-Malo de Dinan, après en avoir toutefois obtenu la permission des prieurs et recteurs de la paroisse.

1256. A toz cels qui ces lettres verront ou orront Raoul viscomte de Poubure et Felipe sa femme, salu en nostre seignor sachent toz que comme nos demandisson et queisson a avoir village el fieu as moines de Seint Malhou de Dinan lequel fieu siet en la paroisse de Seint Selya ; et nos aion enquis par la leial savance del pais que nos ne devons pas avoir vinage en icel fieu as moines devant diz par nule reson : por ce nos quiton a icels moines e a lor hommes d'icel fieu icel vinage, e avon juré nos dous de noz bonnes volentez par nos et por noz heirs que jamés en icel fieu devant dit ne querron ne ne de-

mandron vinage ne a cels qui tendront icel fien devant dit. En garant e en testemoine de ceste chose ge Raoul viscomte devant dit en donnai ces presentes lettres scellées en mon scel. E ge Felipe devant dite femme d'icelui Raoul viscomte por ce que ge n'avoie propre scel a ma proiere e a ma requeste fis sceler ces presentes lettres el scel a homme honorable e discret Pierre arcediacre de Seint Mallou en icel tens. Ce fut done en lan de grâce MCCIV el meis de Grennier.

(Extrait des *Rapports de M. Sicamois, archiviste.*)

Prieuré de Saint-Magloire de Léhon.

(Notice historique.)

Le monastère de Saint-Magloire de Léhon est à un quart de lieue de la ville de Dinan, en Bretagne, ancien diocèse de Saint-Malo; il est situé dans un vallon, entouré de la rivière de Rance, entre deux montagnes.

Ce monastère fut fondé l'an 880 par le prince Neoménius, qui y plaça des religieux Bénédictins. Ces religieux avaient dans l'enceinte du monastère, conformément à la règle de saint Benoît, *Molendinum pistrinum*, etc. Le monastère a été regardé jusqu'à l'an 1000 comme une abbaye. Le roi Hardouin l'unit à Saint-Magloire de Paris; et dans la suite, par certains droits que l'abbaye de Marmoutiers prétendait avoir sur Léhon et par accommodement, les moines de Marmoutiers cédèrent à ceux de Saint-Magloire deux gros prieurés. Léhon, déjà regardé comme prieuré, appartenait dès 1735 à Marmoutiers qui en jouissait; mais par la réunion que Louis de Bourbon, comte de Clermont, abbé de Marmoutiers, et les religieux de ce monastère avaient obtenue en 1726 du prieuré de Léhon, les abbés

et religieux de Marmoutiers ont abandonné le tout aux religieux de Léhon, moyennant une pension annuelle de quatre mille livres. Cette union, quoique onéreuse, ne laissa pas d'être profitable aux religieux de Léhon, parce que le prieuré pouvait être possédé par des religieux commandataires, les abbés ou prieurs réguliers n'en ayant joui que jusqu'en 1440.

Ce monastère fut ravagé par les Normands en 975. Mais, dans leur malheur, les religieux furent favorablement reçus et entretenus par Hugues Capet.

En 1165, Henri II, roi d'Angleterre, ayant mis à feu et à sang tous les environs de Dinan, épargna le monastère, par une providence particulière, en faveur des religieux auxquels les ducs de Bretagne avaient accordé de grands biens, et les papes de grands privilèges et une exemption épiscopale.

Il existait en faveur de ce monastère une espèce de servitude imposée aux nouveaux mariés, depuis un an, de la paroisse de Léhon. Les jeunes mariés étaient obligés de venir à cheval, la seconde fête de la Pentecôte, rompre une perche contre l'écusson du monastère. On appelait cela courir la Quintaine. Après quoi, le mari prenait son épouse par la main et la menait danser devant le révérend père prieur, et elle chantait la chanson suivante :

Si je suis mariée, vous le savez bien ;
Si je suis à marier, vous n'en savez rien.
Ma chanson est dite, je ne vous dois plus rien.

A quoi le sénéchal de la juridiction, qui assistait avec les autres officiers à cette cérémonie, répondait : « Vous devez encore à Monseigneur honneur, respect et l'accolée, » et aussitôt la nouvelle mariée se jetait au cou du révérend père prieur ou procureur et l'embrassait.

Ce qu'il y avait de plus digne de vénération dans ce monastère, c'étaient les ossements du vénérable père don Noël Mars,

moine de Marmoutiers, prieur de Léhon, mort en odeur de sainteté le 31 janvier 1611, âgé de 34 ans. Ce saint religieux avait été visiteur de la société de Bretagne, dont le monastère de Léhon était membre. Son corps fut enterré près la chapelle de la Vierge, et demeura incorruptible pendant longtemps. Quelques religieux l'ayant trouvé tel, et craignant qu'on ne leur enlevât ce saint dépôt, eurent l'imprudence de le couvrir de chaux vive qui consuma les chairs. On a mis les ossements dans une caisse de plomb sous le même sépulcre, et au-dessus du tombeau une épitaphe.

Ce monastère embrassa la réforme de la congrégation de saint Maur, en 1626. Il était fort bien bâti. L'église, le chœur, la chapelle et le sanctuaire étaient uniformément boisés et parquetés. Le chœur était séparé de la nef par un magnifique grillage.

SUPÉRIEURS DU MONASTÈRE DE LÉHON,

Depuis 1660.

- | | |
|------------------------------|-------------------------------|
| 1660. D. Guillaume de Rieux. | 1702. D. André Lemaitre. |
| 1666. D. Arsine Mansel. | 1708. D. Jean Goué. |
| 1669. D. Guillaume de Rieux. | 1711. D. Ant.-Nicol. Desbois. |
| 1675. D. Thomas Jouneaux. | 1714. D. Gilles Didon. |
| 1678. D. Guillaume Bureaux. | 1717. D. Léon Le Chevalier. |
| 1681. D. Louis Le Maignen. | 1720. D. Martin Corneau. |
| 1684. D. Pierre Giagats. | 1723. D. Joseph Jolly. |
| 1690. D. Etienne Badier. | 1725. D. Simon Mauger. |
| 1693. D. Pierre Chevallard. | 1726. D. François Bargonc. |
| 1695. D. Jean Blusson. | 1733. D. Louis Philippe. |

CHARGES ORDINAIRES DU PRIEUR.

Recteurs ou vicaires perpétuels auxquels on payait la portion congrüe, soit en entier, soit pour contribuer.

Brusvilly, 32 boisseaux, seigle et avoine mesure de Dinan.

Calerguen, 450 livres. Corseul, 15 liv. Saint-Enogat, 87 liv. Evran, 160 boisseaux froment et 200 liv. Saint-Judoce, 64 b. froment et 50 liv. Lanvallay, 450 liv. Léhon, 300 liv. Plédel, 450 liv. Plévenon, pour une messe par semaine, 40 liv. Plorhouan, 450 liv. Plover, 75 liv. Saint-Quay, 450 liv. Quéver, 60 liv. Quiou, 80 liv. Trélivan, 300 liv. Tréverien, 60 liv. Tréveron, 450 liv. — Total, 9,967 livres.

Nota. Plusieurs de ces recteurs jouissaient de quelques dîmes, soit pour leur portion congrüe en entier, soit pour y aider, et même de quelques domaines. Des 200 liv. payées au recteur d'Evran, 100 liv. étaient pour ses prétendues noales. Outre les 300 liv. du recteur de Léhon, on lui donnait un verger ou jardin pour ses prétendues noales, comme aussi on donnait le clos aux prêtres aux recteurs de Lanvallay.

En 1561.

Pitances des religieux, 480 livres. Pour leur vin breton, 260 liv. Pour leur vestiaire, 120 liv. Pour la messe Piel que les religieux acquittent chaque semaine, 21 liv. 12 boisseaux. Pour le voyage du prieur au chapitre général de Marmoutiers, 20 liv. Pour le froment des religieux, 49 mines 4 boisseaux. Table abbatiale, 50 liv. Aux officiers de Marmoutiers, 2 liv. 1 boisseau. Pour les boursiers du collège de Marmoutiers à Paris, 16 l. 9 b. Pour une messe par semaine qui se dit à Saint-Géran, 6 liv. Droit de procuration à l'évêque de Saint-Malo, 6 liv. Droit de procuration à l'évêque de Dol, 11 liv. 13 boisseaux. Gages du sénéchal de Léhon, 12 liv. Gages d'un autre juge ordinaire, 12 liv. Gages du lieutenant, 6 liv. Gages du procureur, 6 liv. Gages du receveur comptable, 120 liv. Décimes, 484 liv. 5 bois. Pour suite de procès, 140 liv. 6 boiss. 7 d. Pour dépense des venants à la maison, 19 liv. 13 boiss. 6 d. Réparations, 1171 liv. 5 boiss. 6 d. 68 boisseaux de froment au curé de Saint-Judoce.

50 boisseaux de froment au curé de Calorguen, 16 boisseaux de froment au curé de Tréverien, 32 boisseaux de seigle au curé de Brusvily, 24 boisseaux de seigle au curé de Tréveron, 40 boisseaux d'avoine au curé de Brusvily.

Nota. Le revenu du prieuré de Léhon était de 19,715, 3^b 2^d.

Analyse de quelques chartes du prieuré de Léhon.

1233. Gervaise de Dinan donne au prieuré une partie du bois de Lahaye.

1242. Donation d'une partie du moulin de Bréchesac au prieuré, par Guillaume Babu et Lan Le Gantier, devant l'évêque de Saint-Malo.

1262 (avril). Pierre Le Monnier donne au prieur de Léhon la moitié de sa part et portion du moulin de Bréchesac, à condition qu'il en jouira pendant sa vie pour 6 livres par an.

1266. Accord entre Pétronille, fille de feu Besnard Le Rétif, et les prieur et religieux de Léhon, par lequel elle se désiste de tous les droits qu'elle peut avoir sur les baillages des domaines desdits prieurs et religieux dans la paroisse de Trélivan, et consent à leur rendre obéissance pour ses terres closes dans la paroisse de Léhon, et de payer chaque année les devoirs accoutumés.

Autre accord fait par devant l'official de Saint-Malo, entre Robert de Floria et les enfants de Perrine, fille de Besnard Le Rétif, et le prieur de Léhon, pour le baillage de Coymor.

1271 (octobre). Actes passés par Co..., chevalier, par lesquels il reconnaît que Robert d'Apigney, écuyer, son vassal, a vendu et changé au prieur de Léhon tous les droits qu'il avait sur les moulins de Bréchesac, dans les gites et péages desdits moulins, avec tous ses hommes de la paroisse de Lanvallay, et qu'il se tient payé, tant par argent que par l'échange d'une pièce de vigne du domaine dudit prieur, appelée Laclos, qui

lui a été donnée à condition de relever dudit prieur; ledit seigneur reconnaît avoir reçu les droits accoutumés.

1271. Quittance de 40 livres monnaie usuelle reçue à Raoul de Coiquien, chevalier du prieur de Léhon, pour les ventes de l'acquêt fait par ledit prieur de la partie des moulins et dépendances de Bréchesac, appartenant à Robert d'Apigney, écuyer et vassal du sieur de Coiquien.

1277 (janvier, février). Donation en pure aumône, par Robert, dit le villageois, écuyer, du consentement de Stace, sa belle-mère, de tous ses droits sur les moulins et pêcheries de Bréchesac.

1277-78. Transaction entre le prieur de Léhon et Olivier Duchalonge, chevalier, par laquelle il est convenu que ledit prieur fera mettre des bornes pour marquer la hauteur et le cours des eaux de ce moulin, sis au-dessus de Tréveron, afin que le refouet n'endommage pas le moulin et les prés dudit chevalier.

1284 (septembre). Donation devant l'archidiacre de Dol, par Raoul de Couaquen, aux religieux de Léhon, des droits de fief et juridiction qui lui appartenaient comme seigneur sur la partie des moulins de Bréchesac, par eux acquise de Robert d'Apigney.

Suit un grand nombre de chartes et reconnaissances relatives aux moulins de Bréchesac, de 1240 à 1400.

1495 (janvier). Sauvegarde par la cour de Rennes, en faveur des habitants de la paroisse de Léhon, contre les prétentions du lieutenant M. de Rohan, capitaine du château de Léhon, qui voulait les assujétir à certaines servitudes de gué et autres, et avait exercé sur eux des voies de fait.



Translation des Reliques de Saint-Malo.

La paroisse de Saint-Malo de Dinan vient de reconquérir une parcelle des restes de son glorieux patron.

L'église avait déjà possédé anciennement les reliques de Saint-Malo, qui en furent enlevées lors de la Révolution, en 1793.

Voici, comme mémoire historique, un extrait textuel des procès-verbaux de la première translation à Dinan :

Ouverture des Reliques à Saint-Malo-de-l'Île.

« François de Villemontée par la grâce de Dieu et celle du saint siège apostolique évêque de Saint-Malo, conseiller du Roy en ses conseils, à tous ceux qui ces présentes lettres verront salut scavoir faisons qu'aujourd'huy septième juillet mil six cent soixante dix, dans notre chambre capitulaire, chapitre tenant avons fait apporter la chässe dans laquelle sont les saintes reliques de notre glorieux patron Saint-Malo cy devant trouvées dans la masse de l'autel dédié à Dieu sous le nom de ce saint dans la nef de nostre église cathédrale, et que l'ayant fait ouvrir, nous en avons tiré deux portions pour en envoyer l'une à l'église Saint-Malo de Dinan, par les mains du sieur de la Cornillère chanoine de ladite église, et l'autre à l'église de Saint-Maclou de Rouen, qui sera confiée au sieur Arondel, aussi chanoine de ladite église, avec copie du présent procès-verbal dont la minute en sera mise dans la chässe et ce pour satisfaire à la piété de leurs pasteurs et de leurs peuples qui nous en on fait cy devant supplier, en foy de quoi nous avons signé ce présent, avec messire Jean Jocet doyen, Jacques Symon archidiacre de Dinan, René Porcé chantre, Louis Aron-

del, Pierre de la Cornillères chanoines, lesquels sont demeurés avec nous en ladite chambre capitulaire, tous les autres MM. chanoines s'étant retirés pour aller à l'office du chœur, et a été arrêté que foy sera ajoutée à la copie du présent, signée de trois des six dessus nommés. Fait en la dite chambre les dits jour et an.

« François de Villemontée usep., Macloviensis, Symon archidiaque de Dinan, Pierre de la Cornillière chanoine de Saint-Malo. »

Réception desdites Reliques à Dinan.

« Le traiziesme jour de septembre mil six cent soixante dix, environ les six heures du soir en l'église de la Magdelaine du pont de Dinan, devant nous Pierre Le Corvaisier, recteur de la paroisse de Saint-Malo, notaire apostolique; Gilles Bernard et Jean Prioul, notaires royaux de la juridiction de Dinan, y demeurant lez la Grande Rue ensemble concurrents : fut présent noble et discrept prêtre messire Pierre de la Cornillière, sieur du dit lieu; chanoine de l'église cathédrale de Saint-Malo de l'Isle; lequel nous a déclaré qu'en la dite qualité il a été député du chapitre de la dite cathédrale et être venu exprès en ce lieu pour apporter une relique de monseigneur Saint-Malo patron du diocèse; monseigneur l'illustrissime et révérendissime François de Villemontée évêque de Saint-Malo et corps du dit chapitre de Saint-Malo ont fait présent à la paroisse de Saint-Malo de Dinan, à la prière du recteur et paroissiens d'ycelle; de laquelle relique le dit sieur de la Cornillière nous a dit vouloir se décharger et mettre aux mains de ceux à qui elle a été destinée, et lui vouloir en rapporter acte pour servir où il appartiendra; ce que lui avons accordé; et déclarons qu'en nos présences des témoins soussignés et plusieurs autres personnes, le dit sieur de la Cornillière a fait l'ouverture d'une boueste de

laquelle il a tiré la dite relique enveloppée d'un papier cacheté et scellé du sceau du dit seigneur évesque et corps du dit chapitre en deux endroits, avec un procès-verbal en double forme, signé du dit seigneur évesque et corps du dit chapitre justifiant la vérité de la dite relique, laquelle a été reçue et acceptée avec toutes les marques d'obligation et de reconnaissance au dit seigneur évesque et corps du dit chapitre par le dit sieur recteur de Saint-Malo, escuyer Jean Fleury sieur des Vaux, noble homme Guillaume Cohue sieur de la Billardais, Raoul Amelot sieur de la Villeneuve, Morice Jan sieur de la Grand'ville, Jean Secretain sieur des Ferrières avocat en la cour, Bertrand Mahé sieur de la Bigotière, les dits Berard et Prioul notaires royaux rapporteurs du présent, trésoriers à présent en charges, députés du corps de la dite paroisse à cet effet; et ensuite mise dans un reliquaire fait exprès pour être apportée processionnellement de la dite chapelle de la Magdelaine dans la dite église de Saint-Malo, de tout quoi le dit sieur de la Cornillère nous a requis lui délivrer un autant du présent, ce qui a été présentement fait, et a été à l'instant le dit sieur de la Cornillère prié par le dit sieur recteur de conduire la dite relique en l'église de Saint-Malo et y officier, ce qu'il a accepté. Le présent procès-verbal, fait en présence de messire Guillaume Prévot lieutenant pour le Roy de la dite ville de Dinan, de nobles gens Olivier Ernault sieur de Landeneuf syndic, Jean Lambert miseur et autres composant le corps de la communauté de cette dite ville, et ont signé : ainsi signé sur la minute, Pierre de la Cornillère, Le Corvaisier recteur de Saint-Malo, Guillaume Prévot lieutenant, Jean Fleury, Guillaume Cohue, Amelot Jean, Secretain, Prioul et Berard notaires royaux et trésoriers à présent en charge, Ernault syndic, et Lambert miseur. »

La translation de cette relique fut une cérémonie des plus

brillantes et des plus solennelles que l'on puisse voir. Pendant tout le temps le canon des murs ne cessa de tirer, et toute la garnison fut sur pied ; l'administration civile et militaire, tout le clergé et les religieux des communautés y assistaient.

MAHÉO.

DINAN.

Aspect général de la ville et des environs.

Ce panorama si riche, il ne faut pas le chercher sur un point unique ; il s'offre devant vous à chaque pas, tantôt dans son ensemble, tantôt par partie, tantôt dans un lointain bleuâtre, se décomposant en relief avec ses moindres détails, selon les accidents de lumière.

De quelque côté que la vue se porte autour de la ville, ce sont des sites ravissants ; ici, graves, solitaires et reposés ; ici, pleins de grâce et de fraîcheur ; ici, pleins de vie et de mouvement ; au loin, imposants et sublimes.

Portez vos pas vers le Mont-Parnasse, c'est là que l'homme aux grands rêves se berce dans une profonde admiration ; c'est là que le poète vient puiser des idées sublimes. Ce lieu, sans contredit, est le plus magnifique point de vue de toutes ces contrées ; la nature semble avoir prodigué à ce petit coin de terre tous les trésors de ses éternelles beautés, et les souvenirs historiques que rappelle un instant le panorama qui se déroule sous les yeux, comme un bas-relief immense, viennent encore jeter un nouveau coloris sur ce tableau magnifique. Là s'étalent à la vue d'ombreux et verdoyants coteaux, qui encaissent de riantes prairies que baignent les eaux de la Rance ; là

sont des cascades et des moulins ; plus haut, sur le versant opposé, est cette élégante et coquette habitation de Beauvais, dont l'architecture nous rappelle le beau ciel de Naples ; sur votre droite apparaissent quelques ruines que vous distinguez à peine à travers la forêt de châtaigniers qui les couvre de son ombre, ce sont les vieilles tours du château de Léhon, dont quelques-unes sont encore debout comme des sentinelles oubliées des siècles qui ne sont plus ; c'est là qu'au temps de la cotte de mailles et de la lance, se rassemblaient, à l'appel de leur rude suzerain, ces hommes de forte race, ces durs vassaux, bardés de fer, qui devaient terrasser l'ennemi le plus farouche. Au pied de ces ruines, encore palpitantes de leur gloire du passé ; vous remarquerez le modeste et antique bourg de Léhon, dont vous distinguez la flèche ardoisée, qui s'élance, sans caractère et sans grâce, sur une pauvre et frêle église dépourvue de tous les dons de l'art, et qui semble honteuse de survivre à sa voisine, dont les ruines vastes et puissantes l'humilient toujours. Ce temple délabré, qui gît à côté, est l'ancienne église du prieuré de Saint-Magloire, qui fut bâtie dans les beaux jours de l'architecture chrétienne, à l'époque où l'ogive élancée vint s'enter sur le cintre.

Il est impossible de se défendre d'un profond sentiment d'émotion, quand on pénètre dans cette église par une porte latérale, obstruée par des ronces et des débris de sculpture, à travers les restes d'architecture des deux époques du monument, vestiges romans, vestiges gothiques ; une puissante végétation s'est fait jour, de jeunes ormes élèvent leurs têtes verdoyantes sur les murs et cherchent à former un toit naturel au temple écroulé ; rien de gracieux comme cette alliance de la nature avec les ruines ; de jeunes arbustes croissent dans les interstices des pierres, leurs racines puisent la vie dans de vieux tombeaux ; des lierres grimpent et enlacent l'ogive et les pleins-

cintres, et forment ainsi des guirlandes d'un effet délicieux ; le lierre, en s'attachant à ces ruines avec amour, les défend contre les assauts des vents et l'intempérie destructive des saisons, en leur faisant un manteau de son feuillage et de ses innombrables réseaux. Enfin, la nature semble, par ses caprices inimitables, faire tous ses efforts pour orner ce temple du Seigneur que les hommes ont proscrit.

Une petite porte basse que vous voyez sur la droite conduit au caveau où gisaient anciennement les cendres des descendants du héros de la bataille des Trênte. A côté de l'église sont les bâtiments du prieuré, naguère paisible demeure des ces utiles Bénédictins, véritables manœuvres des sciences historiques, dont les précieux travaux, fruits pénibles d'une patience infatigable, épouvantent nos modernes écrivains. Au fond de cette retraite inaccessible aux bruits du monde, l'âme ne pouvait être dominée que par des pensées graves et sévères comme les rochers qu'on a sous les yeux.

Au-delà, en remontant le cours de la Rance, vous découvrez des deux côtés une chaîne de verdoyantes collines qui vont s'abaissant peu à peu, jusqu'à ce que la dernière ondulation aille se perdre dans l'horizon ; à gauche, sur la crête du rocher, se voit une modeste campanille : c'est l'ancien prieuré de Saint-Jacques, aujourd'hui église de Tressaint ; à droite, sur le penchant d'un coteau, à travers les échappées d'un groupe d'arbre aux vigoureux rameaux, apparaît le joli manoir du Chêne-Ferron, et sur la même ligne les charmantes maisons de campagne de Forêtrie ; la Nourais et l'Echapt contribuent aussi à embellir ce beau point de vue.

Dirigez-vous maintenant vers cette haute colline qui garde Dinan des vents de l'ouest ; là vous respirez un air pur et salubre ; de cette immense perspective apparaissent au milieu des campagnes les flèches ardoisées des églises : rien ne relève

mieux la grâce naturelle de ces magnifiques paysages que ces humbles temples champêtres.

Ce groupe de toits qui se dessine avec peine dans le lointain, c'est Bécherel, la jeune sœur de Dinan, qui, au temps des chevaliers, avait aussi sa cuirasse de remparts ; sur la gauche de Bécherel, ce point blanc que l'œil remarque au-dessus du feuillage des arbres, c'est le château de Montmuran : c'est là que le grand capitaine de la Motte-Broons fut fait chevalier breton. Abandonnez un instant cette vue lointaine, pour fixer votre attention sur les lieux qui vous environnent : tout près de vous est cet établissement monumental des Bas-Foins ; c'est là que viennent chercher le repos et le calme ces hommes dont le moral a fléchi sous les impressions des vicissitudes humaines ; c'est là qu'ils éprouvent un doux soulagement, qui leur est prodigué par la main bienfaisante des frères de Saint-Jean-de-Dieu, tout dévoués pour l'œuvre pénible qu'ils ont entreprise.

Au-delà, c'est le Saint-Esprit ; regardez bien ce joli village, si gracieusement assis sur le coteau qui étale devant vous ses frais ombrages et ses ruisseaux murmurants ; derrière ces arbres et ces maisonnettes, au milieu de ce paysage riant et champêtre, se cache une ruine du temps passé, et cette ruine éloquente et sérieuse, c'est une croix de pierre, chef-d'œuvre d'élégance et de délicatesse, sur lequel l'art de tailler la pierre semble avoir épuisé ses raffinements les plus exquis.

Pour jouir d'un tableau encore plus sublime, portez-vous sur la hauteur des Charrières ; tourné vers la ville, fixez d'un œil attentif les dernières limites de l'horizon, et vous découvrez, dans ce vaste lointain, une masse noirâtre qui se dessine faiblement sous un ciel incertain ; c'est le mont Saint-Michel, ce rocher gigantesque, cette merveille des côtes de la Manche, qui renferme tant de souvenirs du passé.

Tout en contemplant l'admirable point de vue qui fuit devant vous, n'oubliez pas cette humble chapelle qui est à vos pieds ; il faudrait voir, au jour de la fête Sainte-Anne, ces processions de pèlerins qui viennent de tous les coins du pays y offrir leurs vœux à la mère de la Vierge.

Traversez à présent les riantes collines du Poulichot et de la Vallée-Douce : vous vous rendez à la Garaye, lieu si riche en souvenirs historiques ; vous apercevez maintenant les ruines du château, qui portent encore de belles traces de l'art splendide du passé ; il est devant vous, ce manoir célèbre dans la légende naïve que se transmet fidèlement le peuple des campagnes, pendant les loisirs de la veillée, alors que le vent pleure dans les ruines et que le cri de la chouette se mêle au bruissement de la feuille des arbres.

Voyez quel aspect saisissant et rêveur, quel trésor pour le poète et le peintre, paysage complet et magnifique dans son imposante désolation ! Je ne sais quel parfum de mélancolique poésie s'échappe du milieu de ces monceaux de débris et de ces pierres qui gisent éparses dans les hautes herbes et les ronces ; le regard se promène avec une sorte de volupté mystérieuse le long de ces ruines que recouvre le lierre de son manteau de verdure et que décore la fleur des champs.

Il y a aujourd'hui un siècle que ce lieu triste et silencieux était plein de vie et de mouvement : c'était la demeure du dernier comte de la Garaye, qui a rendu son nom immortel par sa bienfaisance.

De ce lieu, vous n'avez que deux pas à faire pour vous rendre à la Conninais ; vous verrez avec plaisir ce joli castel agréablement posé près d'une belle pièce d'eau, sur la pente d'une vallée délicieuse.

Continuez vos pas à travers ces verdoyantes prairies qui se déploient devant vous : vous avez, à droite et à gauche, de ra-

vissants châteaux couverts de bois, qui laissent apercevoir par intervalle quelques rochers que les siècles, en passant sur leur tête, n'ont pu endommager.

Vous laissez à gauche la Pasquenais, cette charmante habitation qui s'élève à l'ombre de frais bosquets au fond d'un vallon que parcourent les eaux de la petite rivière d'Argantel, et qui va un peu plus loin se briser en cascades.

Enfin, vous arrivez dans une étroite et profonde vallée que dominant de riants et gracieux coteaux : c'est ici la fontaine des eaux minérales ; vous êtes dans cette vallée tant chantée par nos jeunes poètes et qui fait l'admiration des étrangers et les délices des promeneurs dans les beaux jours d'été ; rien de plus suave aussi que ces frais ombrages où l'on respire tout à la fois l'odeur du lilas et du jasmin, du thym et du serpolet.

Gravissez le coteau de Saint-Vallay : là, au milieu d'un délicieux nid de verdure, s'élève avec grâce une belle maison de campagne d'où la vue s'étend sur un de ces riches paysages que l'on rencontre presque à chaque pas dans les alentours. Non loin de cette habitation se trouvait une petite chapelle de Saint-Vallay ; mais, depuis de longues années, le temps l'a renversée, et il ne reste plus d'elle qu'une tradition confuse.

Dirigez-vous vers le bourg de Taden, dont vous voyez la flèche ardoisée qui s'élance, svelte et gracieuse, au-dessus des plus hauts arbres ; entrez dans le cimetière, et, dans ce champ de repos, vous remarquerez une grille de fer qui renferme deux pierres tombales, sur lesquelles vous lisez ces deux mots que le temps ne peut effacer : **Humanité et bienfaisance**. C'est là que reposent le dernier comte de la Garaye et sa digne compagne.

Descendez ensuite à la croix de Taden : là vous vous trouverez en face d'une vaste plaine d'eau que le flux de la mer grossit deux fois le jour. Qui pourrait nous dire que dans les pre-

miers âges de notre ère, une flotille romaine ne soit pas venue jeter l'ancre dans ces lieux ? car vous avez entendu dire, sans doute, que sur quelque point du globe où les envoyés de la ville éternelle, ces vainqueurs du monde, fissent une halte, ils laissaient une empreinte qui devait durer des siècles. Eh bien ! vous avez ici, sur votre droite, des traces et des preuves de leur passage : sous ce sol que fertilise tous les ans la charrue sont cachées de vastes ruines romaines, où vous remarquez le ciment qui lie la tuile avec la pierre, et nous croyons découvrir dans ces ruines un établissement thermal.

Avant de quitter ce lieu, jetez un dernier regard sur cette belle plaine où vous voyez une quantité de petits bateaux qui se balancent à la moindre ride des eaux ; ici, près la muraille de l'OEuvre, c'est une barque chargée de sel pour Dinan ; un peu plus loin, c'est un chasse-marée chargé de blé, qui descend la Rance pour aller prendre les eaux de la Manche ; vous regardez d'un air ravi ces longs panaches de fumée que la brise marine carde en flocons légers, et la rivière qui ouvre ses eaux en frémissant : c'est le bateau à vapeur la **Ville-de-Dinan**, qui part pour Saint-Malo. Tout en suivant ce sentier sinueux, vous arrivez vers la Corbure ; vous avez, en face de vous, ce magnifique coteau de Landeboulou, où est blottie, comme un nid d'hirondelle, la jolie habitation de Grillemont qui fait le pendant de l'élégant pavillon de la Ménardais. Au pied de cette immense carrière où l'on extrait le granit, sur la rive droite, vous distinguez les ruines d'une chapelle qui, suivant une tradition du pays, dépendait autrefois d'un petit ermitage situé sur la roche voisine ; dans cette frêle chapelle étaient un autel et une statuette de Notre-Dame de Bon-Secours ; là, anciennement, le marin, au retour d'un voyage périlleux, venait accomplir un vœu ; une femme demander le retour d'un mari en mer ; une mère prier pour les jours de son fils :

Que Dieu qui sème la tempête
Aux sillons des flots écumeux,
Toujours étende sur ta tête
Un ciel aussi bleu que tes yeux,
Longtemps j'ai vu partir ton père,
Longtemps fut béni son retour ;
Puis, un jour, il quitta la terre...
On m'appela la veuve, un jour...

Ce lieu de pèlerinage a bien changé ; le temps, plus fort que les hommes, s'est emparé de ce modeste temple, et en fait chaque jour sa proie.

Tout en vous rendant vers le pont de Dinan, vous découvrez la ville qui s'élève majestueusement sur son vieux rocher. Quel magnifique panorama ! qu'elle est belle et grandiose cette première vue de Dinan qui se présente à vous ! Et cette construction gigantesque qui grandit avec tant de grâce et de légèreté au milieu de ce profond vallon, ce superbe viaduc qui bientôt doit unir les deux coteaux de la Rance !

Ne vous arrêtez cependant pas encore, si vous désirez voir un tableau plus étendu, d'un dessin et d'un ensemble plus complets. Gravissez les hautes collines qui dominent la rive droite de la Rance, laissant à votre gauche ce jeune clocher qui semble fuir le vieux bourg de Lanyallay. De là, assis sur un vert gazon, à l'ombre d'un buisson d'églantiers et de chèvre-feuille, et respirant un air pur et frais, vous contemplez à l'aise, dans ses grandes proportions comme dans ses moindres détails, ce point de vue sublime, ce paysage varié à l'infini et d'une décoration mystérieuse de la nature, dont les caprices défient l'imagination la plus vagabonde.

Au pied de ces collines, c'est la Rance qui, au milieu de riantes prairies, roule avec lenteur ses eaux jaunâtres vers les

bords de l'océan ; au-delà, c'est le coteau sous la ville, couvert d'arbres presque toujours verts, où sont coquettement assises de gentilles maisonnettes encore revêtues de la parure de leurs premiers ans, et qui contrastent à merveille, au milieu de ces rochers grisâtres, dont le front sec et aride se fait jour à travers un épais feuillage ; plus haut, l'on découvre de nombreuses tours adossées aux vieilles murailles de la ville, qui cachent sous de longues nappes de lierre leurs larges et profondes cicatrices de leur passé plein de lutttes et de périls ; au-dessus, de jolis jardins, couronnés de massifs d'arbres fleuris, laissent apercevoir ces groupes de vieilles maisons qui, avec leurs noires murailles et leurs toits affaissés, semblent s'humilier devant ces magnifiques clochers qui s'élancent avec fierté dans les airs, et qui complètent le coup-d'œil le plus gracieux.

Maintenant que vous entrez en ville, que vous reste-t-il encore à voir ? deux beaux temples, admirables à l'extérieur, graves, imposants et sublimes dans le sanctuaire !

De belles promenades, de délicieux boulevards où l'on respire un air doux et frais. Venez voir un instant cette promenade charmante de la muraille Saint-Sauveur ; de cette vieille tour qui est à l'extrémité, vous découvrez le plus beau point de vue que l'on puisse voir : d'ici, l'œil s'incline à une profondeur de plus de 80 mètres, sur les quartiers du Pont et de la Magdelaine, qui apparaissent là comme une autre ville tout-à-coup créée par enchantement sous le regard de l'admirateur ; et l'œil, sans se lasser, se promène avec ravissement sur les magnifiques coteaux qui bordent la Rance, et dans le lointain, sur de riches et fertiles campagnes.

Quant à l'intérieur, la ville ne présente point dans ses édifices, comme beaucoup d'autres villes, cet aspect du grandiose moderne, où se déploient le luxe et les richesses de l'art ; on n'y voit point ces larges rues avec trottoirs, où s'élèvent de

hautes et magnifiques maisons : ce sont tout bonnement des rues étroites et tortueuses, où sont alignées tant bien que mal, comme de vieux soldats mutilés, des maisons de bois, la plupart avec porches, contrefaites, affaissées, difformes, au milieu desquelles apparaissent par instant quelques façades récrépies; toutes ces constructions se rattachent au moyen âge, et cependant, malgré toute leur difformité, elles ont un aspect intéressant et agréable aux yeux de l'amateur, non pas qu'elles se distinguent par aucun caractère qui étale l'élégance et la richesse, mais l'ensemble est si majestueux et si imposant, et la position tellement accidentée, que chaque rue, prise en plusieurs sens, présente autant de tableaux dignes du pinceau de l'artiste.

MAHÉO.

(Extrait de l'Indicateur Dinannais.)

LE PRISONNIER

De la Tour de Cesson,

Episode de la guerre de la succession en Bretagne.

Au sein de la Cornouaille-Cismarine, remplie d'épaisses forêts, de verdoyantes prairies et de monts couverts de bruyère, une branche puissante de l'ancienne dynastie des Bretons possédait dix-sept vastes seigneuries; c'était la maison de Plusquellec. L'histoire signale plusieurs de ses membres, illustres dans les administrations, illustres dans les combats. Il en est un dont l'existence, presque séculaire et toute aventureuse, mérite une mention spéciale. C'est le chevalier Maurice, qui avait puisé, et dans sa naissance, et dans son éducation, la

haine des Montfort, encore plus des Anglais, leurs soutiens intéressés.

Alors, l'Armorique était partagée en deux camps ; celui des Penthievre avait toute la prédilection de Maurice. Dès 1373, malgré sa jeunesse, il commandait des places : on le trouve à la tête des garnisons bretonnes, avec son oncle, Maurice de Tranguidi, et Olivier de Mauny. Ces braves se prononcèrent pour les enfants de Charles de Blois, et, à l'exemple des gouverneurs de Rennes, Jugon, Broons et Saint-Malo, ils remirent Tinteniac et Dinan aux Français, amis du parti national. Ils firent plus : ils prirent, avec leurs guerriers, un service actif sous les ordres du duc de Bourbon, général en chef des forces françaises entrées en Bretagne, et promènèrent la victoire dans une foule de places, jusqu'en celle de Brest, assise à l'extrémité de la terre, comme un voyageur au bout de sa course.

Le père commun des fidèles, affligé de voir tant de peuples prodiguer leur sang pour deux familles rivales, fit conclure, le 27 juin 1374, une paix de quarante ans entre la France, l'Angleterre et leurs alliés. Mais bientôt, le roi de France voulut attenter aux franchises de la Bretagne ; l'amour sacré de la patrie excita tous les Bretons à se lever, comme un seul homme, et à se rallier au comte de Montfort. Il rentra en triomphe. La sécurité rendue à la Bretagne laissa ses fils porter leur épée sur d'autres points.

Après la défaite d'Azincourt, 1415, le généreux Maurice, touché des maux de la France, fut un des nobles cœurs qui reprirent les armes, tant pour la garde de la personne de son roi et celle du dauphin, que pour la sûreté de Paris. Il voulait reconnaître les services rendus aux Penthievre. Ces princes prirent bientôt une mesure audacieuse contre les Montfort, leurs vainqueurs ; ils s'emparèrent du duc et ne le rendirent que pour éviter un soulèvement universel qui les eût anéantis.

Maurice sembla lui-même partager l'indignation générale ; et pour être plus sûrement utile à ses anciens maîtres, il entra ouvertement dans la ligue des 144 seigneurs, qui voulaient punir les Penthievre et les dépouiller de tous leurs biens en Bretagne. Ils présentèrent leur acte d'union, le 16 octobre 1420, au duc Jean, qui le ratifia et fit serment de ne jamais abandonner les confédérés ni leurs descendants. Quand Maurice s'aperçut qu'on devinait ses vues, il courut rejoindre les ennemis des Montfort. Son arrivée à la Rochelle fut fêtée comme une victoire. Il voulut de suite prouver que son dévouement n'était pas stérile. Il arma quelques vaisseaux ; et, chef d'escadre improvisé, il se mit à la poursuite des sujets du prince qui occupait le trône de la Bretagne. Il leur prit plusieurs navires marchands, qu'il rencontra en pleine mer ; il alla jusque dans les ports et dans les havres en enlever d'autres, et laissa les populations étonnées de tant d'audace. Le fruit de ses prises servait à l'entretien de ses équipages et à la solde des troupes.

Des ordres furent donnés, pour s'emparer à tout prix d'un homme si redoutable. Longtemps les recherches et les attaques furent inutiles. Enfin, les prescriptions du procureur général de Bretagne eurent leur effet. Maurice fut surpris à terre, quand il s'y attendait le moins. On enchaina ce lion terrible, et on se hâta de le mettre en lieu de sûreté. La nouvelle de son arrestation se répandit ; on se rassemblait pour le voir au passage, et son aspect effrayait encore. Près de Saint-Brieuc, sur un promontoire, entre deux bras de mer, s'élevait l'imposante citadelle de Cesson, dont les murailles épaisses étaient si bien cimentées, que le tout semblait un bloc de granit. Ce fut dans ce rocher qu'on renferma le foudre de guerre. Qui nous dira tous les mystères de cette antique tour, dont les restes défient encore le temps ? On sait que là était une forte garnison, sous le commandement d'un gouverneur choisi entre les plus ha-

biles et les plus fidèles serviteurs du souverain ; là étaient des prisons, des cachots, des souterrains ; on y a trouvé des débris de machines pour attacher les captifs, de manière à ôter toute idée de fuite.

On était sûr que le fléau des Anglais et des Montfort, contre lequel toutes les précautions étaient employées, attendrait là son jugement. Dans l'enceinte même du fort étaient les instruments de la question et du dernier supplice ; là aussi un cimetière recevait les patients.

Le procès du grand prisonnier d'état fut aussitôt commencé ; le zèle des amis du duc éclatait dans l'activité des procédures. L'accusé va comparaître.

Quel ne fut pas l'étonnement des ministres de la justice, quand ils trouvèrent les portes de chêne bardées de fer entrouvertes. L'adroit et vigoureux Maurice les avait forcées, dans son désespoir. On multiplie les poursuites dans toute la province. Il en est déjà loin, sans doute secondé par des partisans secrets de la même cause.

Le duc, irrité d'une évasion si surprenante et si périlleuse pour lui, s'en vengea par l'immédiate confiscation de tous les meubles et immeubles du fugitif, et les donna à son écuyer d'écurie, à Charles de Lescauff, sieur du Dréor, des Vaux, Bienassis et Pélineuc.

L'exil est un affreux supplice. Maurice désira revoir sa patrie. Mais comment apaiser le duc ? Une puissante médiation s'offrit, pour y parvenir. Le duc de Richemont eut recours aux prières et fut enfin exaucé. Le duc, fléchi au souvenir des services que les ancêtres de Maurice avaient rendus à l'état, permit sa rentrée, mais à condition qu'il composerait avec le valet enrichi pour le retrait de ses biens.

Maurice ne tint compte que de son rappel, et se montra aussi franchement pour le prince qu'il avait été entièrement contre

lui. Il conquist tellement la confiance de la cour de Bretagne, qu'en 1437 il fut chargé par Jean V, avec l'archidiacre de Léon, Alain de Rouzeré, de négocier une haute et intime alliance, le mariage du prince Gilles avec Isabelle, fille puînée de Jacques I^{er}, roi d'Ecosse. Si des entraves n'avaient pas arrêté cette union, Gilles ne serait pas mort victime de son propre frère; la famille ne fût peut-être pas tombée en quenouille; les destins de la Bretagne eussent été différents. Maurice, rentré sous le toit de ses pères, y finit ses jours en paix. (V. Dom Maurice, Hist. de Bretagne.)

DE GARABY.

LE CROISÉ DE DINAN.

La longue et sanglante lutte de l'Europe contre l'Orient, qui a vu 6 millions de chrétiens courir au secours de leurs frères, était commencée depuis seize ans. On était dans l'an de grâce 1112; Alain Fergent occupait le trône de Bretagne. La nouvelle des nouveaux dangers de la Terre-Sainte, où il avait combattu cinq années, vint attrister sa vieillesse. Une maladie, qui le fit même abdiquer la couronne pour chercher le repos du cloître, l'empêcha de voler au secours de ceux qu'il avait déjà une fois délivrés.

Un jour qu'il gémissait de ne pouvoir entreprendre une expédition si lointaine, son fils cadet, Geoffroy, se leva, plein d'un religieux enthousiasme, et s'offrit pour remplacer le vieux héros. Les jeunes seigneurs de la cour applaudirent et sollicitèrent l'honneur de l'accompagner. Bientôt le mouvement fut général, et une armée de volontaires fut passée en revue par le duc attendri. Rivalon de Dinan brillait parmi tant

de braves. Déjà, dans les guerres contre Guillaume le Conquérant, il s'était signalé ; mais l'Orient va devenir le grand théâtre de sa vaillance.

Au cri d'alarme des chrétiens orientaux, nos guerriers s'empres- sent de partir. Ils arrivent, comme des envoyés de la Providence, sous les murs de Jérusalem, en 1113. Baudouin II, que les infidèles voulaient accabler, profita de ces auxiliaires pour obtenir de nombreux succès. En 1115, Roger, prince d'Antioche, les appela à son secours, et nos infatigables Bretons allèrent partager avec lui l'honneur d'une célèbre victoire. Quand ils l'eurent ainsi secondé, ils revinrent dans la capitale de la Palestine. C'était de ce centre de leurs opérations qu'ils voulaient se porter sur tous les points les plus menacés. Le prince d'Antioche vient de périr en combattant, et Bohémond, qui lui succède, est exposé à subir le même sort. Baudouin, son beau-frère, rassemble ses forces et vole à lui. Geoffroy n'est plus à ses côtés. Il était mort, en 1116, au retour à Jérusalem, à peine âgé de 23 ans ; mais Rivalon consolera le monarque d'une perte si sensible. Il se multiplie dans les dangers, et contribue puissamment à la défaite des barbares. Baudouin triomphant le ramène dans son palais.

A peine sont-ils rentrés, qu'on apprend la captivité de Joscelin I^{er}, comte d'Edesse. Il était tombé dans une embuscade. Baudouin rappelle tous ses chevaliers, et part pour aller l'arracher aux ennemis. On passe le Jourdain ; on hâte la marche. Voilà l'ennemi. Balac, le plus puissant des princes ottomans, commande les disciples de Mahomet. Une grande bataille est imminente. Pour la livrer avec plus d'intelligence, Baudouin va lui-même reconnaître l'armée musulmane. Il part à la tête d'une escorte d'élite ; c'est assez dire que le digne fils des sires de Dinan était-là. Le soleil était avancé dans sa course ; mais on espérait encore les revoir avant la nuit. Le monarque et sa

suite ne revinrent point. Tout-à-coup ils se trouvèrent enveloppés par d'innombrables Sarrasins. Longtemps ils culbutèrent les légions qui osèrent les presser ; enfin, accablés par des flots amoncelés d'ennemis, ceux qui respiraient encore furent chargés de chaînes et trainés dans la citadelle où gémissaient Josselin et Galeron, son cousin. Rivalon, Guyomard, fils du comte Alain, et Gervais, fils de Hamon, seigneur du pays de Dol, furent compagnons de captivité de Baudouin.

Pendant une année, nos lions languirent dans les fers ; mais ils finirent par les briser sur la tête de leurs gardes, et ils s'emparèrent d'un château-fort où demeuraient trois femmes de Balac. A la nouvelle de la mort de ses satellites, de la sortie des prisonniers, de la prise de sa citadelle, de ses trésors et de ses femmes, il accourt transporté de fureur, avec des forces redoutables. Il intercepte toute communication entre la place et les dehors ; il somme les assiégés de se rendre, et les trouve inflexibles. Pendant huit grands mois il réitère, et les menaces et les assauts, rien ne lui réussit. Enfin, il descend aux offres et aux prières ; il promet la vie, il assure la liberté ; il propose mille avantages. Il n'épargne aucun moyen de convaincre de sa franchise. Nos chevaliers, qui étaient en si petit nombre, avaient encore des vivres pour longtemps ; mais, fatigués par les veilles et les travaux que leur imposait leur situation au sein d'un camp ennemi, craignant d'ailleurs qu'on ne minât leur refuge, ils finirent par prêter l'oreille aux magnifiques promesses du prince. Pour acquérir un droit sacré à ses égards, on résolut de lui remettre ses femmes. Nos trois Armoricaïns et deux autres furent choisis pour les lui conduire.

L'indigne époux, une fois maître des personnes qu'il voulait obtenir, oublia tous ses serments et fit arrêter les cinq envoyés ; pour n'avoir plus même moyen de les rendre, il les donna à Hali, roi des Mèdes. Ce potentat les garda neuf mois, comme

autant de trophées; et, pour faire un extrême plaisir au calife de Bagdad, il les lui envoya en présent.

Dès le lendemain, le soudan, averti de leur arrivée et de leurs malheurs immérités, voulut montrer ce qu'on doit aux cœurs magnanimes. Il les obtint du calife, et ne se contenta point de les traiter avec les ménagements dus à leur rang et à leur courage; il s'empessa de leur déclarer qu'ils étaient libres. Un procédé si inattendu et si généreux fut payé d'un noble retour. Les cinq valeureux chrétiens demeurèrent trois ans et demi au service de leur libérateur. Pour agir avec plus d'ensemble, ils formèrent une petite compagnie dont Gervais fut le chef. Ils se signalèrent par tant de belles actions, qu'ils excitèrent l'admiration du monarque et de ses sujets. Ils furent comblés d'honneurs et de présents.

A leur retour à Antioche, la princesse Cécile, veuve de Tancrede, les accueillit de la manière la plus flatteuse et fit elle-même Gervais chevalier; les autres l'étaient depuis longtemps. Ils apprirent que le déloyal Balac avait été puni de son parjure. Josselin, échappé des fers, avait couru à Jérusalem; et, aidé de Guillaume de Bures, régent pendant la captivité du roi, il avait attaqué, vaincu et tué dans la mêlée l'émir infidèle. La principale épouse de Balac, ne voulant plus de guerre, rendit Baudouin pour une rançon considérable.

Longtemps encore Rivalon déploya sa valeur dans les champs de la Syrie. Rentré, dans sa vieillesse, au château des vicomtes de Dinan, il charmait les soirées du récit des faits d'armes dont il avait été témoin. Plus d'un jeune courage s'enflamma d'ardeur à la vue du héros et au souvenir de ses exploits; tout mort qu'il est, depuis tant de siècles, il vit encore dans nos histoires, entouré du respect que commandent la loyauté, la constance, le dévouement et les honorables services. (V. Lomb., D. Maur., l'abbé Manet, Hist. de Bretagne, année 1112.) DE GARAY.

INHUMATION D'UN CORDIER,

Dans l'Eglise de Planguenoual, en l'année 1716.

Les renseignements qui vont suivre ont été transmis, le 14 novembre 1839, à l'auteur des **Notions historiques sur les Côtes-du-Nord**, par M. Le Grand, maire de Planguenoual. Ils ont de l'intérêt comme étude de mœurs, et viennent à l'appui de ce qui a été dit par l'auteur des **Notions**, à la note n° 1 de la page 378 de son premier volume, sur l'usage où l'on a été, pendant longtemps, de saler les cadavres qu'il importait de conserver.

A cette époque, le préjugé contre les **caqueux**, **cacoux** ou **caquins** existait encore en Bretagne, mais déjà affaibli, et l'on va voir que la noblesse, la magistrature et le clergé de ce pays avaient en vue de le faire disparaître entièrement.

EXTRAIT TEXTUEL

**Des Registres de Décès de la commune de Planguenoual,
pour l'année 1716.**

On lit :

« Mathurin Rouault, âgé d'environ 72 ans, est décédé dans la communion des fidèles, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise pendant sa maladie, le 22 avril 1716, et inhumé le lendemain, dans l'église de Planguenoual, au bas de l'aile de ladite église, contre les fonts. Présents, MM. de la Villéon, des Vauheas, de Rollon, du Pont-Rouault, et plusieurs autres, signé Gaultier, recteur de Planguenoual.

Les témoins de cette inhumation étaient, comme on le voit, toute la noblesse du pays, et cette assistance lui fait honneur. Elle voulait, sans doute, prouver par sa présence, que les caqueux étaient des hommes, et que, chrétiens, ils avaient droit, après la mort, aux mêmes honneurs que le reste des fidèles. C'est également, on le croit, pour inculquer profondément cette vérité au peuple, que le clergé avait fait inhumer Rouault dans l'église. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'on trouve à la page suivante, écrit et signé Gaultier, recteur de Planguenoul :

« Ledit Mathurin Rouault exhumé dans la nuit du 25 avril et porté au **Cimetière des Cordiers**, et y enterré le lendemain 26, la justice de Saint-Brieuc en ayant été aussi avertie par un dénoncé, vint le 27 pour le porter à l'église et le faire inhumer dans sa première fosse. Quelques femmes s'y opposèrent, etc., et ainsi il fut, par ordre de justice, porté à Saint-Brieuc, le corps salé et en dépôt à Saint-Michel; sur les charges, informations et plaintes du procureur du roi de Saint-Brieuc, la Cour ordonna qu'il fût apporté et enseveli, et le 15^e du présent mois (mai), lesdits juges royaux de Saint-Brieuc vinrent avec des archers de la maréchaussée, et le firent inhumer avec les cérémonies ordinaires, et le tout en leur présence, et ce dans sa première fosse de l'église. »

En marge des registres se trouve cette note :

« Cette translation et cet enterrement se montent à 700 liv., au dire des juges, pour tout compte. »

D'après les recherches faites par l'auteur des **Notions**, il paraîtrait que, depuis cette époque, les Cordiers auraient été, sans obstacle, inhumés dans le cimetière ordinaire de la paroisse, ainsi que le reste des fidèles.

Saint-Brieuc, le 15 novembre 1859.

HABASQUE.

LA CHAPELLE DE KERFONS.

En 1841, j'errais sur les ruines du château guerrier de Coët-Frec, songeant à ce qu'en disent les antiquaires et les légendes, quand un vieillard vint me parler de ses malheurs. « Enlevé par la première réquisition, me dit-il d'une voix affaiblie par les ans et par les souffrances, j'ai longtemps combattu pour la patrie ; à la chute de l'Empereur, je suis revenu, couvert de blessures, sans retraite, et atteint d'épilepsie!!! » Après avoir donné l'obole que réclamait ce Bélisaire, je lui demandai si le voisinage offrait d'autres objets dignes d'attention. « Vous avez ici, reprend le brave infortuné, la plus belle chapelle que je connaisse ; je ne lui compare que l'église de Saint-Mathurin de Moncontour ! Venez et voyez. »

Bientôt, au sein d'un frais bocage, j'aperçois l'édifice sacré. Une construction en beau granit, une tour élégante, des ouvertures antiques, une des fenêtres tout entourée d'une riche guirlande en pierres ; un pignon hardi couronné de majestueuses décorations, une colonne portant la date de 1559 aux pieds d'une belle statue de saint Yves, des écussons mutilés, me firent désirer de pénétrer dans l'enceinte.

Nous marchons sur les tombes des seigneurs de Coët-Frec, mais un obstacle nous arrête : une grille en bois d'un travail infini coupe en deux la maison de la reine des saints. L'autel principal est de bon goût et tout en pierre ; de chaque côté, on voit une table en granit, armoriée, couverte d'inscriptions gothiques ; le tabernacle est d'un luxe de ciselure admirable.

Cependant, c'est sur le jubé qui couronne la grille que j'ap-

pelle toute votre admiration : le dessous se partage en petites voûtes d'un charmant effet ; les séparations se terminent, en bas et des deux côtés extérieurs, par vingt figures d'anges aux ailes déployées ; ils tiennent des livres ouverts ; un de ces princes du ciel est armé d'un bâton et préside aux concerts religieux. Un escalier en bois, comme le reste, conduit au pupitre, qui a aussi exercé la patience de l'artiste ; la rampe supporte une figure qui atteste que nos aïeux savaient

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

C'est un singe, dont la figure grimaçante est tournée vers les chœurs.

Sur le côté qui donne vers les fidèles, une croix semée de nœuds présente le libérateur des peuples, et à ses pieds se tiennent la plus tendre des mères et le disciple bien-aimé ; au-dessous, quinze portraits en relief sont encadrés, sur la surface la plus visible des personnes qui viennent solliciter la mère des grâces célestes. Ces personnages méritent, par la variété des poses, des costumes, des traits, une étude particulière.

Près de la chapelle, s'élève l'antique manoir où demeuraient les ecclésiastiques chargés du culte. Avant la Révolution, mille deux cents livres de rente étaient encore annuellement perçues par le gouverneur de ce pèlerinage.

Amis des arts, des souvenirs chevaleresques, des émotions religieuses, allez voir la chapelle de Kerfons, près du Léguer, entre deux châteaux-forts, Coët-Frec et Tonquédec.

DE GARABY.

SAINT-DONAN.

(Topographie.)

Cette commune qui, en 1780, comptait 2,000 communians,

d'après le Dictionnaire d'Ogé, a maintenant une population de 2,800 âmes. Elle est sur une hauteur, à 11 kilomètres sud-ouest de Saint-Brieuc, à 8 de Quintin.

Ce territoire, coupé de ruisseaux, est partagé en prairies, terres cultivées, bois taillis, et encore quelques landes autour de la Ville-Neuve. Les arbres à fruit réussissent et sont en grand nombre dans cette paroisse.

Elle est limitrophe de Plaine-Haute, Le Fœil, Cohiniac, Plouvara, Plerneuf, La Méaugon et Ploufragan.

Elle a la forme d'un bissac ; le bourg se trouve presque au milieu. Elle s'étend sur 10 kilomètres de longueur et 3 au moins de large.

Le **Gouët** l'arrose à l'orient ; au midi, coule la petite rivière de **Maudour**. En 1773, le 18 août, la rupture de la chaussée de Quintin et la chute de pluies torrentielles firent déborder le **Gouët** et ses affluents. Les moulins et autres édifices élevés près du courant des eaux furent emportés. Cette époque calamiteuse garde le nom d'année du déluge.

Le territoire de Saint-Donan se divise en deux bassins : celui du **Gouët**, à l'orient ; celui de la rivière du **Leff**, au nord-ouest. On le partage aussi en deux grandes sections : pays d'à-bas et pays d'à-haut. Trois bons chemins vicinaux, dus à l'administration de l'ancien maire, M. Le Coq, facilitent les communications avec Saint-Brieuc, Quintin et les bourgs environnants.

Dans le haut Saint-Donan, on remarque les villages des Villes-Goro, de la Ville-Neuve, de la Croix, avec Sainte-Catherine, Saint-Clair et la Rue d'à-bas, de Launay, Le Guicry, Quilrin. Dans le bas saint-Donan, sont les villages de la Ville-Tannou, du Buchon, de la Transonnais, de la Frénais, de la Ville-Eruel, du Vaumartin, de la Ville-Susanne, du Billiet, de la Forge-Martin, de Folleville, de la Ville-Gabet. On compte,

autour de l'église, une quarantaine de maisons, presque toutes couvertes en chaume. Il y a, dans la paroisse, trois principaux taillis : au Rufflay, à la Ville-Tannou, à la Ville-au-Roux. On y compte aussi trois moulins : celui de Kerlan et ceux de Colvé, tous dans la partie méridionale. Il y a également trois fours publics : un au bourg, un au Vaumartin, un à Sainte-Catherine. Les fontaines les plus citées sont la **Maroche**, près de la ferme de la **Roche-Longue**, c'est la meilleure du pays ; la **Pisse-Près**, au bourg ; la fontaine de Notre-Dame-de-Lorchant ; la **Glaumé**, due à Guillaume Auffray, prêtre, qui habitait le village de la Ville-Tannou, qu'il dota de cet utile monument ; on y voit la représentation de son bréviaire et de son bonnet carré. Il y a aussi la **Dom-Pierre**, au village du Buchon.

Toute la commune produit du blé noir et de l'avoine en abondance ; la partie d'à-bas donne de bon froment ; celle d'à-haut du seigle. Les fourrages, la pomme de terre et les pommes à cidre y viennent également bien. Quand la population qui, jusqu'ici, vivait à l'aide du commerce des toiles, se sera entièrement livrée à l'agriculture et à l'élève du bétail, elle sortira de la gêne qu'entraîne la chute de l'industrie linière.

Histoire religieuse.

Saint-Donan, qui a laissé son nom à cette commune, était, suivant la tradition, cousin germain de Fragan, qui lui-même était parent au même degré de Conan-Mériadec, premier roi de la petite Bretagne. Saint-Donan, revêtu du caractère sacerdotal, vint avec Fragan des îles anglaises débarquer à Bréhat, demeura quelques années avec lui dans le pays nommé depuis Ploufragan, mais n'alla pas se fixer avec son cousin dans le Finistère. Il s'établit sur les bords d'un vallon, au voisinage du **Gouët**. C'était alors un territoire couvert de bois. Il y fonda une colo—

nie chrétienne, dont il fut le chef, l'instituteur, le modèle, le bienfaiteur. Il étendit son zèle plus loin, et fut l'apôtre des environs.

Il pénétra jusqu'au centre de l'Armorique, et y fit fleurir la religion du divin libérateur. Dans la paroisse de Paule, au pays de Carhaix, se voit encore l'antique manoir en tuffeau sculpté de saint Anaou. Là était une chapelle domestique dont saint Anaou était le patron principal. On prétend que c'est le même que saint Donan, et qu'il demeura longtemps dans ces parages. Comme on n'a nulle trace du lieu de sa mort à Saint-Donan, il serait possible qu'après avoir consolidé son établissement religieux de Saint-Donan, il se fût déterminé à porter le flambeau de la foi dans la Cornouailles, et qu'il y eût terminé sa laborieuse carrière.

Saint Donan est représenté en prêtre prêchant; et sa statue, assez belle, est du côté de l'Evangile, au maître-autel de l'église de Saint-Donan. Les croyances locales font remonter si haut cet édifice, qu'un maire de la commune disait à Mgr Caffarelli qu'il était antérieur au christianisme. Peut-être voulait-il dire qu'avant l'introduction de la religion de charité, il y avait déjà là un de ces sanctuaires druidiques dont les environs du **Gouët** étaient couverts.

L'église actuelle a des portions assez anciennes, mais incontestablement bien postérieures à la date du maire; elle a reçu des développements à plusieurs reprises, et les bas-côtés n'ont pas un demi-siècle.

Sainte Barbe est la seconde patronne; saint Gilles y est honoré par une grande assemblée; saint Loup y reçoit aussi les hommages des fidèles, ainsi que saint Joseph, saint Laurent, saint Yves et sainte Catherine. La statue de la Vierge aux Anges est petite, mais d'une élégance remarquable. Cette jolie statuette est placée derrière la chaire.

Deux reliquaires en bois doré, renfermant chacun des os de quatre saints, sont exposés au maître-autel. Saint Gonery est un de ces bienheureux. M. Urvoy, supérieur du séminaire de Tréguier, a donné ces deux reliquaires à sa paroisse natale. Il y a aussi une parcelle de la vraie croix dans une croix en ébène, donnée par un religieux.

On compte huit croix monumentales en Saint-Donan : la **croix neuve**, sur la route de Saint-Brieuc, est en pierre ; la **croix de mission**, érigée au Rufflay, en 1822, par les soins de M. Cartel, est en bois, ainsi que le corps du Christ ; ce sont les plus remarquables, avec celles de la **Ville-Perdue** et du **cimetière**, qui sont en granit. Celle de **Jean Morvan**, sur le chemin de Saint-Brieuc, aussi en pierre, était fort belle, mais une tempête l'a renversée. La **croix Thomasse** est distinguée par les processions qui s'y rendent au grand Sacre et aux Rogations. La **croix de Cosson** a été rétablie par Jean-Baptiste L'Hôtelier, fils du maire de ce nom. La **croix Artebise**, qu'on rencontre en venant de Saint-Brieuc, est célèbre par les contes de revenants qui, assure-t-on, y rôdent la nuit. Malheur au villageois qui rentre trop tard de ses courses en ville ! Il trouve là des gens d'outre-tombe qui le saisissent de leurs mains glacées, et le font tourner avec une rapidité effrayante.

Il y avait jadis huit chapelles dans la paroisse de Saint-Donan. Celle du Rufflay, encore conservée, est sous le vocable de Sainte-Catherine ; celle de Notre-Dame de Lorchant, où l'on célèbre le jour de l'Ascension ; celle du Launay, dont saint Maudez est patron ; celle de Kermare, dont, en 1725, M. Jean Tillan était chapelain ; celle du grand Chesnay, dans le jardin ; celle de la Ville-au-Roux ; celle de Sainte-Catherine, au village de la Croix ; celle de la Villeneuve, qu'on a changée en four, et qu'on devrait rendre à destination.

La mieux dotée de ces chapelles était celle de Sainte-Cathe-

riue ; elle avait une rente de 120 boisseaux de seigle.

Un incendie ayant détruit les archives de Saint-Donan, avant 1646, on n'a de renseignements sur le clergé de la paroisse que depuis cette date. Il se composait alors de quatre prêtres : M. Alexandre Le Roux, recteur ; MM. Vincent Auffray, Noël Allaire et Michel Ferchal, qui devint recteur, en 1650. En 1688, il se démit en faveur de Claude Ferchal ; les autres ecclésiastiques étaient Guillaume Robin, Noël Collet et Jean Morvan. Guillaume Robin était recteur en 1711.

Le 6 mars 1721, il y eut grande solennité à la maison noble de la Villeneuve : bénédiction de la croix posée sur le grand chemin qui conduit de là à Quintin ; bénédiction de la chapelle, de la cloche et des ornements ; le parrain fut M. François Hamon, chirurgien royal de Quintin ; et la marraine, demoiselle Marie-Anne Rouxel, dame de Carho : la cloche reçut le nom de Marie-Jeanne-Françoise.

En 1730, le 31 septembre, bénédiction de la cloche de Notre-Dame de Sainte-Catherine de Lorchant. Elle fut appelée Marie-Françoise-Ambroise, eut pour parrain M. François-Noël Rouxel, seigneur de la Villeneuve-Botrelle, en Saint-Donan, et pour marraine mademoiselle Marie-Anne Rouxel de Carho-Taillart. M. Julien Richard était recteur de la paroisse.

En 1733, le corps de Jean Robin, âgé de 60 ans, fut enterré dans l'église, près le bénitier du midi.

En 1748, le 19 novembre, bénédiction d'une des cloches de la paroisse ; elle fut nommée Pierre-Françoise.

Le 8 juin 1752, Julien Richard, âgé de 59 ans, recteur de Saint-Donan, mourut subitement au pied de l'autel, en venant de donner la bénédiction du Saint Sacrement. M. Guillaume de la Villebiot fut mis à la tête de la paroisse. En 1758, ce fut J.-J. Lavru ; en 1765, J.-B. Amette ; en 1771 Olivier Le Nôtre était curé de Saint-Donan.

Dans la première révolution, un ecclésiastique, qu'on désigne sous le nom de **Chausses-Blanches**, fut chargé du culte à Saint-Donan. On alla lui enlever son lard, et remplir sa marmite de ce qui sert à faire de la poudrette. De là des poursuites contre plusieurs des habitants. L'infortuné Chaussés-Blanches fut obligé, de son côté, de quitter le pays, et fut remplacé par M. Belœil, de Quintin. Un chêne de la liberté avait été planté vis-à-vis le portail de l'église, dans la rue du bourg ; mais, dès la nuit même, il fut entièrement coupé par le pied. En 1793, plusieurs habitants, dont on cite encore le nom dans le pays, forcèrent leur maire à dresser une pétition demandant un roi et la religion. Cette pièce, signée, existe dans le registre de la commune.

M. Querbœuf, recteur de Saint-Donan, depuis le rétablissement du culte, procura un moyen précieux de répandre l'instruction primaire chez les garçons ; c'est à lui que la paroisse doit un frère de la congrégation de l'abbé J.-M. Robert de Lamennais. La maison d'école où cet instituteur communal est logé est neuve, a deux étages, est couverte en ardoises ; mais elle a l'inconvénient d'être très humide, par sa position au-dessous du cimetière et de l'église.

M. Gautron, successeur de M. Querbœuf, a complété l'enseignement élémentaire pour la jeunesse, par la fondation d'un couvent de sœurs qui font l'école aux filles. La fabrique acheta la maison ; M. Gautron y attacha un pré et un champ à perpétuité, avec charge d'un service annuel à son intention. Trois religieuses de la providence de Créhen sont employées aux bonnes œuvres de l'éducation des filles et de la consolation des malades.

Il existe, à Saint-Donan, plusieurs moyens de maintenir la population dans les bons principes qu'elle reçoit. Le chemin de la croix est exposé, dans l'église en quatorze tableaux ; la

confrérie du Mont-Carmel y compte 70 sœurs, et le recteur est du petit nombre de ceux qui, par leur place, peuvent y agréger ; la dévotion du sacré cœur est embrassée par 50 personnes ; celles du Scapulaire et des Saints-Anges sont aussi suivies.

Une des pieuses villageoises du pays s'est mise à la tête d'une entreprise qui vient d'obtenir un commencement d'exécution. Marie Pirio, entrant, en 1848, dans la cour du presbytère, aperçut la statue en bois de saint Clair, évêque de Nantes. M. Hamet, natif de Plérin, ancien vicaire de Saint-Michel de Saint-Brieuc, et maintenant recteur de Saint-Donan, avait fait tirer cette statuette du grenier où elle était reléguée, comme trop mal faite.

La fervente fille crut voir le saint prélat lui sourire ; elle fut touchée du sort qui menaçait sa sainte image : elle s'en empare, lui couvre la figure de gros rouge, entoure tout le reste de morceaux de papier de diverses couleurs éclatantes, assemble les habitants, et, devant un auditoire d'environ deux cents fidèles, elle présente l'antique effigie du bon saint Clair : « Le voilà ! s'écrie-t-elle ; je vous le rends. Vos ivrogneries l'avaient obligé de fuir ; cent fois malheur à vous, si vous recommencez ! Il s'agit maintenant de le porter en triomphe à son ancienne demeure. Maintefois il m'est apparu et m'a commandé de le ramener chez lui ; un plus long retard nous serait fatal. Vous savez, d'ailleurs, qu'il a fait même des prodiges, pour montrer son désir et en faciliter l'accomplissement. Un oratoire, tout juste assez grand pour le recevoir, vient de lui être construit en pierre, par nos soins, au village dont une partie garde son nom. Venez avec moi y transporter le saint qui protégea nos pères, et nous rendra le bonheur que je vous souhaite ! » On assure qu'elle bénit l'assistance attendrie.

Aussitôt une procession est improvisée. L'infatigable Pirio

veut la présider et porter le saint dans ses bras. Mais un aveugle demande la parole, et démontre que, par respect pour la dignité de l'homme, c'était aux garçons qu'était réservé l'honneur de porter le saint pontife. L'orateur fut choisi pour remplir cette fonction ; et, vu sa cécité, on lui donna un guide.

On se range sur deux lignes, et les litanies de la reine des cieux retentissent dans les airs. On part. Marie Pirio, armée d'un grand cierge allumé, marche, avec une joie manifeste, à côté de saint Clair. Arrivée à la grotte destinée à la statue, l'assemblée l'y dépose et l'y vénère ; un grillage en fil de fer ferme la porte, pour protéger cet objet sacré. Une collecte faite parmi les partisans du rétablissement de la chapelle du saint produit 15 fr. On espère qu'avec quelques autres fonds et des prestations, on parviendra à construire un modeste temple où la piété viendra invoquer le saint et lui témoigner sa reconnaissance.

Nous terminerons cet aperçu sur l'histoire ecclésiastique de Saint-Donan, en rappelant que la paroisse était à l'*alternative*, qu'on y suit le rit romain, nouvellement repris par tout le diocèse de Saint-Brieuc ; qu'il y a dans l'église des bénitiers de pierre antiques, mais simples ; que le pavé de ce saint lieu présente une foule de tombes presque toutes apportées du cimetière ; que la fabrique possède deux calices assez anciens, et que la sonnerie se compose de trois cloches de peu de poids.

Histoire féodale et civile.

Nobles de Saint-Donan.

Enquête du 17 Janvier 1449.

Geffroy Brangol, à Kergault.

Philippe Forget.

Guillaume Le Roux.

Jean Moro. — Folleville.
Louis du Rufflay. — Rufflay, Biliet.
Alix de Beaumont. — Villeauroux.
Richard Robin. — Id.
Guillaume Boessel. — La Frénays.
Guillaume Conan. — Villetannou.
Eonnet Le Forestier. — Lalande.
Eonnet Le Charpentier. — Brangol.
Alain Le Gasgoing. — Villeboutier.

1^{er} Janvier 1513.

Tristan du Rufflay. — Rufflay, Villeauroux, Biliet.
Christophe de Rosmadec. — Villetannou, la Salle.
Gilles de Kerranneuc. — Isle-Milon.
Gilles Le Gasgoing. — Villeboutier.
Louis Moro. — Folleville.
Sylvestre Le Charpentier. — Brangol.
Jean Josses. — Guycois.
Geoffroy Brangays. — Kergault.
Jean de Castellan. — Id.
Tristan de Montfort. — Le Four.
Tristan du Tannou. — Clos-Briend.
Jean du Boiboexel. — Four-Jarus.
Le Bigot. — La Chesnaye.
Louis Le Gasgoing. — Id.
Pierre Le Forestier. — La Lande.
Yves Budes. — Croix-Cadiou.
Jean Grumel — Vaumartin.

En 1555, voici quels étaient les manoirs nobles de Saint-Donan :

Les maisons et métairies du Rufflay, de Biliet, de Ville-aux-Roux, de la Terre-Neuve, à noble Jean du Rufflay.

La maison de la Ville-Boutier, à Gilles Le Gasgoing, fils de Tristan et Olive Bouessel, nobles.

La métairie du Chesnay, à Louis Le Gasgoing.

La maison de la Lande et de Brangays, à messire Pierre Le Forestier, noble.

La maison de l'Isle-Milon, à Sylvestre de Kervenau et à Thomine Robien, sa femme, nobles.

Les maisons de la Ville-Tannou, de la Salle, de la Ville-Susanne, à Jean de Rosmadec.

La maison noble de Guicry, à François Josses, que tient demoiselle du Bodino en douaire.

La maison du Brangol, à Le Charpentier, sieur de Kergouan, noble.

La maison du Four-Jarnier, à demoiselle Louise du Liscoët.

La maison de la Folleville, à Jean Boizart, de bas état, au droit de Jeanne Moro, sa mère, demoiselle.

La maison noble du Clos-Briend, à N.

Ajoutez, d'après l'arrêt du 9 mai 1669, Rouxel de la Ville-Hamonnet.

Les Brangays, aussi appelés Brangol et Branguël, étaient sieurs de Launay et de la Ville-Juhel, nobles d'ancienne extraction, et comptaient neuf générations en 1669 ; leurs armes étaient de sable au sautoir d'argent, accompagné de 4 fermaux de même.

Le Rufflay était la seigneurie de la paroisse, appartenait, en 1780, à M. de Pontmartin, et avait moyenne justice.

Les Gasgoing étaient une famille de Normandie, d'après le dictionnaire général de la noblesse ; mais on les voit de bonne heure en Bretagne. Ils étaient seigneurs de la Musse, de la Villeboutier, de Kerembro, se trouvaient dans les paroisses de Pordic, Saint-Brandan, Saint-Donan ; comptaient sept générations en 1669, et avaient pour armes : d'or au che-

vron de gueules, accompagné de trois quintefeilles de même.

Les Forget étaient seigneurs de Kerlan, de Fontaine-Blanche, de Kerfanélas, de l'Isle, de la Becque. Remarquez qu'on trouve un moulin de Kerlan dans Saint-Donan.

Les Bouessel avaient des armes parlantes : d'argent à trois boisseaux de sable.

Lorchant (Loc'hant, qui donne son nom à une chapelle, est aussi le nom d'une propriété qui appartenait aux Gillart.

La Ville-Tannou tire son nom de la famille du Tannou.

Les Hamon de Kergaff et les Dugourlay ont été propriétaires de terres nobles à Saint-Donan.

Dans l'église, en face de la chaire, se voit encore un banc qui porte le nom de M. Robinchon. « Ne me touche pas, disait-il à un roturier; je suis d'une antique noblesse ! »

Après la puissance du clergé et de la noblesse, est venue celle de la bourgeoisie. La révolution fut compromise par des excès qui la firent détester. La commune de Saint-Donan alla jusqu'à adresser à Paris une protestation en forme, dont nous parlerons dans notre notice sur le maire de Saint-Donan. Puis, vint la gloire de l'empire. Saint-Donan paya, comme le reste de la France, de son sang toutes nos victoires. Ensuite, les vœux qu'avaient exprimés les habitants, dans un moment périlleux, furent réalisés.

Histoire poétique.

Voici quelques-uns des récits qui charment les veillées de la paroisse et des environs. Ils ont souvent un côté vrai ou moral, qui ajoute au mérite d'entretenir le goût du merveilleux et d'adoucir les peines dont les pauvres gens des campagnes sont accablés.

Une guerre à mort éclata entre les seigneurs de Launay et

une vieille habitante d'un château que nous n'avons pas encore cité, et dont on trouve les traces sur les bords du Gouët, du côté répondant à Plaine-Haute. Sa forme indique une tour. C'était le **Château-Botherel**, peut-être le berceau de toute l'illustre famille de ce nom. L'héroïne en cheveux blancs défendit son castel, jusqu'à ce que le canon de Launay l'eût réduit en poussière. Elle sut même mourir, et ne se rendit pas. Pour échapper aux vainqueurs qui la cernaient de toute part, elle se jeta dans la rivière, au lieu nommé depuis la **Fosse-Madame**. On prétend que, là, se forma un trou si profond, que l'on ne peut en trouver la fin. Entendez-vous mugir les eaux du gouffre? C'est la châtelaine de Botherel qui rugit encore contre ses oppresseurs.

Voilà, incontestablement, une noble dame qui égalait l'intrepidité de Médée, et qui mérite un éternel souvenir. Mais une simple villageoise de Saint-Donan semble avoir porté le courage encore plus loin. C'était une pieuse fille qui allait exactement à la messe, pendant la semaine, à l'église du Fœil. Il paraît qu'un diable, chargé par l'enfer de faire tout le mal possible de ce côté-là, reçut des reproches sanglants de ses confrères. « Une none va et revient sans cesse, édifiant deux paroisses, et tu la laisses passer tranquillement le pont qui les sépare ! » A ces mots, notre démon, tout rouge de honte et de colère, court attendre la jeune pèlerine. Elle arrive par un bout du pont, et le malin esprit s'avance par l'autre ; il cherche à la repousser, aussitôt elle lui lance un signe de croix : il recule et tombe dans la rivière. On affirme que tous ses camarades, cachés des deux côtés du Gouët, pour assister au duel de la none et du diable, ne purent s'empêcher d'éclater de rire, en voyant le malheureux rouler et se débattre dans les flots. Le lieu du combat porte encore le nom de **Pont-aux-Nones**.

Il paraîtrait que le diable aimait à fréquenter la paroisse de Saint-Donan, et que tout le monde n'était pas si hardi que la none. Un soir, Satan en personne alla, déguisé en bourgeois, **jouer aux cartes** au moulin d'à-haut, à Colvé. Mais un des joueurs remarqua que le monsieur avait des pieds de bœuf, et que, pour gagner toutes les parties, il jetait sous la table les cartes qui ne lui convenaient pas. L'habitant de l'Erèbe, découvert, s'échappa, laissant une forte odeur de soufre, et jetant feu et flammes dans toute la vallée. Ceux qui avaient fait la partie avec lui passèrent la nuit blanche, et n'osèrent s'en aller que lorsqu'il fit grand jour.

Revenons à nos anciens seigneurs.

M. de Lorchant demeurait au grand Chesnayes. Il se plaisait avec les paysans. Avec eux, il jouait ; avec eux, il allait aux assemblées. On rapporte même, qu'aidé du **grand Torchard**, il **balayait les pardons**. Dès qu'ils paraissaient, il fallait vider le terrain. Les bourgeois de Quintin le menèrent à la chasse, dans une île déserte ; on voulait s'en débarrasser. Sous prétexte de chercher du feu, ils l'envoyèrent à une cabane éloignée ; et, pendant ce temps-là, ils mirent à la voile. Lorchant revint, ne trouva plus les perfides ; il courut à la chaumière de la vieille qui lui avait donné du feu, et témoigna son indignation et sa peine. « Connaissez-vous la croix du Pouleron, en Plouvara ? lui dit la sorcière. — Oui. — Que diriez-vous, si je vous y transportais de suite ? » Elle ajouta : « Vous y serez ce soir. » Effectivement, elle l'y fit transporter. Par quel moyen ? C'est le secret de la fée. Il n'en est pas moins vrai que M. de Lorchant arriva, à minuit, au grand Chesnayes. Les chasseurs Quintin n'arrivèrent que trois mois après. En le voyant, ils furent effrayés ; et, pour éviter sa vengeance, ils dirent que c'était une farce qu'ils avaient jouée, et qu'ils étaient allés pour le reprendre.

Un noble, appelé Lampoule, volait des chevaux à ceux qui en avaient trop, et les donnait à ceux qui n'en avaient point. Pour n'être pas reconnu, il variait ses déguisements. Un jour, il passa devant d'autres gentilshommes qui se tenaient à distance d'une magnifique jument. Il fit semblant d'être un pauvre lourdeau. On lui proposa d'essayer l'indomptable quadrupède : il se fit prier ; enfin, il parut céder, supporta une ruade, parvint à enfourcher la cavale, fit quelques caracoles, se laissa emporter, et, arrivé assez loin, il s'écria : « Adieu, messeigneurs ! » On n'a pas revu la jument.

Vous pensez bien que de tels tours faisaient des ennemis à Lampoule. Un d'eux le trouva à la Villeboutier, et dissimula son ressentiment. Notre bienfaiteur des pauvres aux dépens des riches alla le reconduire. On arriva à un escalier, entre la Villeboutier et Sainte-Catherine. Comme ils se craignent mutuellement, nul ne veut passer le premier ; ils se tournent l'un contre l'autre, se voient le pistolet à la main, et se tuent dans l'endroit nommé **la Fosse Lampoule**.

Allons au Rufflay, d'autant plus qu'on assure qu'une **barrique d'argent** est cachée dans les douves qui l'environnent. Il y avait là un huguenot ; ce pouvait être un de ceux qui allaient au prêche de l'Ermitage. Il y avait 2,000 protestants dans le diocèse de Saint-Brieuc, en 1680, et il était le tiers de ce qu'il est. Le novateur intolérant avait juré la perte d'un bon prêtre de Saint-Donan. L'ecclésiastique prenait la précaution de se faire escorter d'un domestique ; mais, un soir qu'il s'en retournait aux Petits-Madrais, après avoir confessé très tard, au bourg, il envoya son serviteur prendre sa tabatière qu'il avait oubliée. On profita de ce moment pour l'assassiner et porter le cadavre derrière le presbytère. Le frère du meurtrier revint bientôt de la filerie, et, passant par là, se heurta contre le corps de la victime. Il fut saisi de tant de frayeur, qu'une fièvre

ardente l'enleva dans trois jours. C'est sans doute depuis, que toutes les nuits on voit un corbillard en draperie de deuil, traîné par des chevaux noirs et sans postillon, se précipiter vers Saint-Brieuc.

La Villeneuve a aussi sa légende. Il y a, dit-on, un souterrain qui mène de la à la Maroche. Un soir, un étranger prit un homme de la Villeneuve, pour lui montrer cette fontaine. Il lui avait fait porter une bêche. Arrivé là, il fit creuser; une porte se découvrit. Nos deux individus entrèrent dans un vaste appartement, où sont entassés des coffres remplis d'argent. Le monsieur dit à son guide d'en charger ses poches; mais l'homme des champs en prit peu, espérant bien revenir. L'inconnu passa dans une autre chambre, et ne prit que des titres et s'en alla. L'homme de la Villeneuve ne put jamais retrouver l'endroit où il avait bêché!... Apprenez à saisir l'occasion.

Nous sommes dans la terre des merveilles. Un homme qui s'en revenait du Fœil, vers minuit, passa par Lorchant. Il vit une procession de jeunes gars qui s'avancait vers lui. Il voulut se retourner; ils lui dirent d'une voix sépulcrale: « Passe! un jour, tu seras avec nous. » Il continua sa route; et, arrivé à la chapelle, il la trouva illuminée et remplie de jeunes filles en prières. Un autre voyageur attardé y a vu errer un géant, une torche à la main.

Tous les prodiges arrivés dans la paroisse ne sont pas si effrayants. En voici un qui vous apporte du vin des Canaries.

Le soir d'un mariage, le cidre manqua. Le jeune époux courut en chercher. En passant aux Croix-Rio, il trouva le sabbat des lutins; comme il était un peu lancé, il se mit à danser avec eux. Quand la ronde diabolique fut terminée, un des esprits follets demanda où l'on irait: « Aux îles Canaries, » dirent les esprits malins; et ils l'emportèrent avec eux. Tout cela se fit en un clin d'œil. « Te voilà loin de tes convives, lui dirent les

ravisseurs ; remplis bien vite tes pots de vin, et dis-nous où tu veux aller. » Le jeune marié ne se le fit pas dire deux fois. — D'où nous venons, s'écria-t-il, — et le voilà aux Croix-Rio. Il court chez lui, armé de ses deux pots. On lui reproche un peu de lenteur. — C'est, dit-il, que j'ai voulu vous apporter du vin. — Il en verse des rasades, qui démontrent la vérité du fait.

On assure que les sorciers viennent encore danser aux Croix-Rio. Avis aux amateurs du vin des Canaries.

Biographie des personnes marquantes

Nées à Saint-Donan.

LE CENTENAIRE. — Il y a une trentaine d'années, un homme âgé de 102 ans, le nommé Montjarret, jouissait encore de toutes ses facultés, et allait à pied à la messe dans une paroisse voisine, au Foël.

LE CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR. — Yves L'Hôtelier, né au lieu nommé le Château, était un cultivateur aisé et plein de bon sens ; il avait même une certaine instruction. Il était souvent employé comme expert-priseur et amiable compositeur entre les fermiers et leurs maîtres. Il réglait les conditions d'entrée et de sortie des fermiers, et faisait les affaires de plusieurs riches habitants de Quintin, dont il avait mérité la confiance. Sa probité et son intelligence lui avaient attiré la considération générale.

Quand le peuple fut appelé à nommer ses officiers municipaux, les habitants de Saint-Donan lui accordèrent leurs suffrages. Il exerça les fonctions de maire, pendant 45 ans.

En 1793, le conseil municipal de Saint-Donan était réuni pour voter la Constitution. Plusieurs membres influents, dont le maire partageait l'opinion, le décidèrent à formuler un re-

fus, et à demander le retour de la monarchie et de la religion. Le procès-verbal fut rédigé dans ce sens, avec l'exposé des motifs. Presque tous ceux qui savaient écrire dans la commune voulurent signer cette protestation, avec le conseil municipal. Copie fidèle de cette pièce fut envoyée à Paris. Quelque temps après, le maire et plusieurs autres notables de Saint-Donan furent incarcérés. Ils furent élargis par les royalistes, à la prise de Saint-Brieuc. Pendant la détention de L'Hôtelier, personne ne voulut remplir les fonctions auxquelles on l'avait arraché.

En 1827, un commis, fouillant, à Paris, dans les archives, trouva la réclamation des gens de Saint-Donan. On écrivit à la préfecture de Saint-Brieuc, pour savoir si le maire, qui avait assumé sur sa tête la responsabilité d'une démarche si périlleuse, vivait encore. Le ministre de l'intérieur lui envoya l'étoile des braves. Le préfet des Côtes-du-Nord attacha la croix d'honneur sur le cœur du vieux magistrat, devant une nombreuse réunion, et le félicita de ses services.

L'Hôtelier est mort, dans un âge avancé. Son chef a été depuis religieusement déposé dans un reliquaire en bois, et placé au portail de l'église de Saint-Donan, avec une inscription qui rappelle que L'Hôtelier était chevalier de la légion d'honneur.

L'Histoire des Girondins mentionne l'intrépide opposition de Saint-Donan, et ajoute que, de tous les milliers des communes de France, ce fut la seule qui eût osé rejeter la nouvelle forme de gouvernement, et demander hautement la royauté.

LA MILLIONNAIRE. — Une jeune paysanne, née à Colvé, en Saint-Donan, était d'une beauté remarquable. Se trouvant aux fêtes d'un mariage, elle charma un opulent Anglais, qui parvint à l'enlever. Elle alla habiter avec lui un château de la Cornouaille insulaire. Elle y donna le jour à plusieurs enfants ; mais elle n'a eu qu'un petit-fils qui, en mourant, a voulu que sa fortune passât à ses parents du côté de sa grand'mère. Il pa-

rait que c'était lui qui vint deux fois à Châtelaudren, demander des renseignements sur ses parents de Bretagne. Il s'adressa à une femme qui devait être une des héritières; et, à chaque visite de l'inconnu, elle en reçut mille francs. Mais, comme il fallait remonter à deux siècles, et que la dame, dont le nom véritable était **Anne Le Roux**, en avait adopté un autre, celui de **Marie**, les difficultés n'ont pas encore été levées. Cependant il s'agit, dit-on, d'un mobilier de 600,000 francs et de trois millions de fortune.

DEUX COLOSSES. — Yves et Mathurin de Quintin, qui vivaient en 1765, ont laissé, dans la population, un souvenir ineffaçable. Ces hommes de bien étaient d'une force extraordinaire, avaient six pieds de haut, avec un embonpoint proportionné, et une voix de tonnerre. On disait qu'après d'eux, les autres ecclésiastiques étaient des nains et des **prêchotoux**. Mathurin mourut le 13 septembre 1776, à 44 ans, dans sa maison des **Clos-de-l'Île**.

Jean du Rufflay est cité dans l'information pour la canonisation de Charles de Blois. Alain du Rufflay était gouverneur de Bréhat, en 1407.

Parmi les personnes qui font le plus d'honneur à Saint-Donnan, leur paroisse natale, nous citerons M. Laisné, proviseur du Lycée national de Napoléon-Vendée; M. Robin, curé de Guingamp; M. Urvoy (J.-M.), chanoine honoraire de Saint-Brieuc, supérieur du séminaire de Tréguier, auteur d'une **Histoire de Tréguier**, éditée dans le **Publicateur des Côtes-du-Nord**, d'articles dans l'**Avenir**, et d'une nouvelle édition du Règlement des sœurs du Mont-Carmel.

EXTRAIT du Rapport fait par Gossuin, au nom de la commission chargée de recueillir les procès-verbaux d'acceptation de la Constitution, à la séance du vendredi 9 août 1793.

« Sur 44,000 communes qui composent la République, et

qui offrent une immense population, la commune de Saint-Donan, faisant partie de l'assemblée primaire du canton de Plourhan, district de Saint-Brieuc, département des Côtes-du-Nord, forte seulement de cent vingt habitants, est l'unique qui ait demandé le fils de Capet pour roi, et le rétablissement du clergé. Toutes les autres communes de cette assemblée primaire en ont été indignées, et celle de Saint-Donan, ayant à sa tête un nommé Yves L'Hôtelier pour maire, s'est retirée, après avoir usé de menaces, et rédigé séparément un procès-verbal. » — DE GARABY.

TRÉGUEUX.

Histoire physique et archéologique.

Cette commune qui, dans la réformation de 1513, figure sous le nom de **Tréguieuc**, semble tirer son nom du voisinage du gué qui mène à Hillion. Encadrée entre Iffiniac, Plédran, Ploufragan, Saint-Brieuc et Langueux, elle est à 3,500 mètres de Saint-Brieuc, offre la forme d'une navette, compte 1,500 habitants, et a saint Pierre pour patron.

Au pont d'Iffiniac commence une chaîne de coteaux abruptes qui se prolonge jusqu'au Vaurouault; une autre série de coteaux à pente rapide prend à l'ouest de la lande du Vaurouault, et vient jusqu'au Créach. Il y a des vues magnifiques des hauteurs de Tréguieux. Du Fraîche, on dirait que la mer touche au clocher.

L'Urne, que d'autres appellent l'Ac, arrose Tréguieux à l'orient; au nord coule le **Gouédic**. Les ruisseaux Barriolot, de la

Croix-Gibat et de la Villegœury en traversent des parties. Six moulins y sont en activité : celui de la Villebio ; le Nouveau-Moulin ; le moulin de l'Evêque ; le moulin de Gibat ; le Petit-Moulin ou Moulin-Neuf, sur la rivière qui passe au pont Poilpot, et le moulin de Créach.

Le pays est sain, fertile, bien planté d'arbres à fruit, à feu et pour meubles ; il produit du blé de toute sorte, de bons fourrages, du lin, des pommes de terre, des pois, etc. Le cidre est une des principales branches du commerce. On y élève des chevaux pour la grosse cavalerie. La route de Saint-Brieuc à Moncontour traverse le bourg de Trégueux ; celle de Saint-Brieuc à Plœuc passe par la paroisse, ainsi que la voie romaine (chemin Noé) qui va d'Erquy à Carhaix ; la route de Saint-Brieuc à Quintin est à l'ouest de la commune de Trégueux. On y compte 160 maisons.

Les principales métairies sont : les Croix-Chemin, l'Etang, le grand Gué-Morin, la Grand'Porte, le Guélambert, la Lande, le Mitan, la Porte-Alain, le Pré, le Pré-Oren, les deux Quéré, le Vaurouault, la Villecalmet, la Villecart, la Villegrohan, la Villejouyaux, la Villejungué, les deux Villoger. Il y a des noms poétiques : le Pré-Fleury, l'Epine-Fleurie ; des noms de saints : Sainte-Foi, Saint-Rivili.

Dans le cimetière, on voit deux ifs antiques. L'église n'a de remarquable que sa propriété. Le bourg est peu considérable. La maison de la Fosse, avec ses écussons sur la cheminée, est des plus anciennes. Il y a une chapelle domestique au Mitan et une autre à la Villegrohan ; elles sont dues à la piété de la famille Prud'homme. Celles de la Villeaubry, de Launay et de la Villecalmet sont en ruines, mais la grande Villoger conserve la sienne. Il paraît qu'il y en avait une près du lavoir de Saint-Quay. La chapelle paroissiale de Sainte-Marie est la plus remarquable : elle couronne une hauteur d'où la vue embrasse

un immense et riche panorama. Près de la sainte demeure, un orme colossal protégé de son ombre les pieux pèlerins. Au fond du chœur est un *ex-voto* fort curieux. Au haut du tableau, un ange paraît étonné, à la vue d'un prodige ; au-dessous de lui, d'un côté, c'est la Vierge tenant son fils divin dans ses bras, et portant sur la poitrine un soleil de justice ; de l'autre, c'est un homme en robe blanche et au manteau noir. Il montre deux cicatrices sur son sein ; de sa bouche sort une flamme, avec ces mots : *O Maria, adjuva me !* On rapporte qu'un des *Templiers* de la Porte Alain se battit en duel dans l'avenue de la Ville-Bougault, fut mortellement blessé, courut, tenant ses intestins dans ses mains, invoquer sainte Marie, et fut miraculeusement guéri.

Un autre monument de reconnaissance a disparu du sanctuaire de la reine des cieux. Un marin, sauvé d'un naufrage par la protection de la sainte Vierge, s'était fait représenter dans le péril, et avait apporté le tableau à Saint-Marie.

Toutes les croix en plein air de la paroisse sont en bois, excepté celle du cimetière, qui est assez belle, mais moderne. Une de ces croix s'élève à Pérán, dans la partie qui appartient à Trégueux. Les Botherel étaient seigneurs de Pérán. Ce qu'on a cru un camp vitrifié ne serait-il point simplement les débris du château de Pérán, ruiné par incendie ?

Près du village de Bourgneuf, se trouve le *Bergu*. On croit que c'est une altération de *Berrieu*, prononciation populaire pour *Brieuc*. Comme l'évêque était seigneur de Trégueux, il pouvait avoir là un pied-à-terre.

Les manoirs nobles de Trégueux étaient, au 17 mars 1535 :

La Hazays, à François Le Forestier.

Brandeho, id.

Le Launay, à Raoul de Cœurva.

La Fontenelle. — Moricette de Penmarch, épouse de Robert

Eder, sieur de Beaumanoir, en Leslay, près Quintin.

La Roche-Blanche. — Demoiselle Coëtuban.

La Villecalmet. — Alain Videlou.

Léhen. — François Le Rechot, marchand.

La Lande. — De la Garollays.

Les Salles-Hautes. — Id.

Le Verger. — Marguerite Darcelles.

La Villejinguéné. — Jaquette Gaudin.

La Villaubry. — Marie de la Chapelle et Auffray, son fils.

Le Guélambert. — Le chapitre de Saint-Brieuc.

La Villegrohant. — Pierre Parcevaux.

Quéré. — Jean Audren.

Tré-Launay. — Jacques du Boeboixel.

La Fontaine-Blanche. — Maurice Le Bigot.

Là ne figurent pas d'autres ébergements nobles, cités en 1513; les voici :

La Ville-au-Retz, à Pierre Poullain.

La Combe-Guehenneuc, aux Lanouë.

Le Pré-Corbu. — Pierre Bedel.

La Ville-Héry. — Guillaume Gouyon.

La Maison-au-Chevalier. — Catherine Parcevaux.

Le Boizeon. — Pierre de Boeboixel.

Le Préoren était aux Parcevaux.

Histoire morale.

Saint-Rivili, nom d'une terre en Tréguen, est probablement une altération de saint Rigual ou Rivalon, qui a laissé son nom à Kerdenoual en Saint-Brieuc, à Planguenoual et à Saint-Dénoual. On sait que le prince Rigual était un célèbre guerrier qui gardait les côtes entre le Gouët et l'Arguenon, lorsqu'arriva saint Brieuc, son cousin. Il céda au pieux mis-

sionnaire la plupart de ses possessions, et alla finir ses jours à Hillion. Il n'est pas étonnant qu'une partie de ses domaines conserve son nom.

Nous avons vu Moricette de Penmarch porter la terre de Fontenelle dans la maison d'Eder. Ce nom de la Fontenelle est immortalisé par un célèbre ligueur. Guy Eder, plus connu sous le nom de baron de la Fontenelle, était cadet de la famille Eder, et fils de Moricette de Penmarch. Son frère aîné, gentilhomme plein de modération, garda le nom du château paternel; Guy prit celui de Fontenelle. L'histoire raconte ses prouesses et ses cruautés. Il fut gouverneur de Douarnenez, et finit par être traîné sur la claie et décapité, à Paris, en 1602. Sa tête, exposée dans une cage de fer, sur une des portes de Rennes, fut enlevée par ses partisans, ce qui donna lieu à des poursuites. Une légende, que M. de Fréminville a conservée dans ses *Antiquités des Côtes-du-Nord*, place notre redoutable baron dans la commune de Prat, et soutient qu'il était le plus bel homme qui ait porté habit. (V. les faits et gestes du baron de Fontenelle, dans Moreau, *Hist. de la Ligue*.)

Parmi les prêtres qui ont dirigé les âmes de Trégueux, signalons François Le Guillou, restaurateur de la chapelle Sainte-Marie, en 1666. Il la rétablit à desolatione, dit une inscription qu'on y lit encore. M. Le Guillou, mort à 50 ans, fut enterré sous le seuil de la sacristie de son église, le jeudi 26 août 1700. Une célébrité présida à ses funérailles : c'était M. Leuduger, chanoine scolastique de la cathédrale de Saint-Brieuc, zélé missionnaire, fondateur des filles du Saint-Esprit, auteur du *Bouquet de la Mission* et de l'ancien Catéchisme de Saint-Brieuc. Olivier Le Vicomte de Beaulieu signa l'acte de sépulture, comme successeur du défunt. Cet abbé Le Vicomte de Beaulieu eut de nombreux procès à soutenir pour son église, et se cassa une jambe en montant en voiture pour aller

plaider. A sa mort, en 1734, les fonctions curiales furent confiées à l'abbé Le Mée, qui figure dans les **Annales Briochines** du chanoine Rufflet, comme auteur d'un poème sur la translation de Mgr de Montclus à Alais, et du **Propre de Saint-Brieuc**.

On donnait quelquefois aux pasteurs de Trégueux une qualification inusitée par d'autres. En 1663 et 1665, Jean Le Febvre et Jacques Symon sont appelés **sieurs recteurs**; en 1646, Jean Rochard prend le titre de **sub-curé**.

L'abbé Manoir, qui a longtemps gouverné le diocèse, comme vicaire général, fit sa première éducation à Trégueux, sous son oncle paternel, Hugues-Victor Manoir, recteur de la paroisse.

La paroisse de Trégueux a donné le jour à plusieurs célébrités.

Jean Auffray, né à la Ville-Aubry, fut chanoine et trésorier du chapitre de Saint-Brieuc, conseiller et aumônier ordinaire de la reine-mère, Marie de Médicis; abbé de Lanvaux, en 1614.

François Auffray, de la même maison, chanoine de Saint-Brieuc, est auteur d'une tragédie morale, intitulée : **Zoantropie** ou **De la vie de l'homme**, embellie de feintes appropriées au sujet; Paris, 1614 et 1615, in-8°, avec une ode dédicatoire au cardinal de Bézas, évêque de Béziers, grand-aumônier de la reine. En 1625, il publia, à Saint-Brieuc, les **Hymnes et Cantiques de l'Eglise**, traduits en vers français, sur les plus beaux airs de ce temps. A la fin du volume, on trouve une foule de quatrains et des stances morales tirées de Saint-Grégoire de Nazianze.

La même famille avait fourni un président de la chambre des comptes, en 1596. Elle était alliée aux La Chapelle, qui ont donné un grand maréchal de Bretagne, en 1318.

C'est dans la même commune que naquit, en 1728, M. Julien Bagot, qui, élève du comte de la Garaye, fut maire de

Saint-Brieuc, médecin habile et charitable, représentant du peuple. Sa biographie a été donnée dans l'Annuaire.

Le Guélambert a appartenu à Olivier Laurent, dont le père était général des finances de Bretagne.

Le Boizéon a été le berceau d'une famille qui compte plusieurs illustrations : Alain de Boizéon fut chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et commandeur du Paraclet, en 1460 ; Pierre fut gentilhomme de la chambre et gouverneur de Morlaix. Les Boizéon figurent dans l'histoire de Bretagne, surtout à l'époque de la ligue, où ils signalèrent leur dévouement au roi.

En 1423, Eon Guillaume est un des nobles de Tréguenx. Un Pierre Guillaume, époux de Jaquette Richosme, fut général des finances en Bretagne.

En 1413, Jean Gaudin est un des nobles de Tréguenx. En 1438, on voit Jean Gaudin accompagner le duc de Bretagne, avec Jean de la Rivière et quelques autres seigneurs, pour aller demander au roi de France la grâce du duc d'Alençon. Ils lui sauvèrent la vie. En 1568, un autre Gaudin était conseiller en la cour ; son fils Robert fut maître des eaux et forêts de Bretagne.

Dans la même année 1413, Jean Perceval habitait Tréguenx. Soixante-six ans après, un Jean Perceval fut condamné, par la duchesse Anne, à avoir la tête tranchée, avec deux autres seigneurs bretons, parce qu'ils avaient combattu dans le parti de la France. Dès 1402, un Jean Perceval était gouverneur de Lesneven.

En 1423, Jean de Coëthuan est sur la liste des nobles de Tréguenx ; cinquante-trois ans après, le sceau de Coëthuan est envoyé, par le duc de Bretagne, pour la ratification d'un traité avec le roi de France.

En 1700, le sieur Coulon de Portalain, trésorier de Saint-

Michel, fait abattre l'aiguille du clocher de cette église paroissiale.

Il y a des remarques singulières sur quelques personnes qui se disaient nobles.

Jean Macé, bon corps et bon appareil, fréquente la guerre et n'a aucune richesse.

Thomas Labbé s'arme ; son père impotent est de petite jouissance. (V. Réformation.)

Parmi les grands propriétaires de Tréguenx, ont figuré : Maurice Le Bigot, proto-notaire apostolique, abbé de Rillé de 1503 au 3 juillet 1537, époque à laquelle il mourut ; et Geoffroy de Couvran, célèbre capitaine dont nous avons donné la notice dans l'Annuaire de 1848.

En 1848, s'est ouvert, près du bourg de Tréguenx, un bel établissement des Filles du Saint-Esprit. Cette institution est destinée à consoler les malades et à instruire les jeunes filles. La paroisse de Tréguenx, qui avait déjà divers moyens de rester fidèle à la religion et aux bonnes mœurs, trouvera, dans cette charitable création, une source féconde de bonnes œuvres spirituelles et corporelles. Une école des garçons serait utile, pour maintenir, dans la population naissante, les goûts modestes et laborieux que détruit souvent la fréquentation des villes.

Nous terminerons cet essai sur Tréguenx, en rappelant que le président Habasque dit, au second volume de ses **Notions sur les Côtes-du-Nord**, que le recteur de Tréguenx fut député à l'assemblée des états généraux, à l'époque de la première révolution. Le même auteur rapporte qu'en 1790, M. Gofvery, official du diocèse de Saint-Brieuc, fit publier un monitoire contre ceux qui n'auraient pas signalé les accapareurs de grains. Le monitoire contient ce passage : « Pendant la récolte de la présente année, des quidams ont été vus, dans les pa-

roisses voisines de Saint-Michel, acheter des quantités considérables de grain sur l'aire, 4 livres 10 sous, 4 livres 15, et même 5 livres 5 sous le boisseau. » Les monitoires étaient un puissant moyen de découvrir les coupables. Le gouvernement en rétablit l'usage, par décision du 10 septembre 1806.

Une des plus grandes scènes dont Trégueux ait été le théâtre mérite de couronner cet article.

M. Berthelot, desservant assermenté de Trégueux, en 1791, n'avait pour assistant à ses offices que son sacristain. Un jour, celui-ci l'abandonna, au commencement des vêpres, pour aller voir, du clocher, d'où venait un concert d'innombrables voix qui semblaient se rapprocher de plus en plus. De sept paroisses différentes s'étaient réunies 5,000 personnes, qui se rendaient processionnellement à Sainte-Marie. Il les suivit, et les vit se prosterner aux pieds de la reine des cieux ; on récita les litanies, et les cinq mille voix répondaient : **Donnez-nous de bons prêtres, ou laissez-nous mourir !**

DE GARABY.

Abbaye de Saint-Jacut ou Jagu.

Cette abbaye était située dans l'ancien diocèse de Dol, sur le bord de la mer, près de l'embouchure de la rivière l'Arguenon, à trois lieues à l'ouest de la ville actuelle de Saint-Malo. Elle reconnaissait pour son fondateur, au cinquième siècle, le saint dont elle portait le nom.

Saint-Jacut ou Jagu, né dans la Grande-Bretagne, était fils de saint Fragan et de sainte Blanche. Il vint en Armorique avec ses parents, lorsque les Saxons s'emparèrent de cette île et

commencèrent à persécuter les chrétiens. Placé près de saint Budoc qui tenait une école célèbre à l'île des Lauriers, il y acquit, ainsi que son frère Guéthenoc, des connaissances étendues dans les sciences, l'écriture-sainte et les belles-lettres. Ils firent profession dans le couvent de leur maître et commencèrent dès lors à s'imposer la vie la plus austère et la plus propre à leur faire acquérir la perfection chrétienne. Méditer la loi du Seigneur, chanter ses louanges, se livrer au travail des mains, à la lecture, assister aux exercices de piété habituels à la maison, remplissaient tous leurs jours. Jacut ne buvait que de l'eau ; sa nourriture se composait d'un pain grossier et de légumes. La terre lui servait de lit, un caillou de coussin ; ses vêtements étaient les mêmes que ceux du peuple. Guéthenoc imita son frère et partagea son désir de vivre dans la solitude.

Ils en obtinrent la permission de leurs parents et de leurs supérieurs, et choisirent un lieu retiré, propre à donner un libre cours aux sentiments qui les animaient. Ils le sanctifièrent promptement par leurs bonnes œuvres, et se transportèrent ensuite dans la péninsule de Lann-Douar, où ils se proposaient de vaincre le paganisme auquel se livraient les habitants, et de les porter à détruire un temple qui s'y trouvait.

L'éclat de leur mérite, leur zèle et leurs vertus furent suivis de succès. On vint en foule à eux pour recevoir l'instruction et se faire leurs disciples. Le nombre des convertis devint si grand, ainsi que de celui de ceux qui se décidèrent à vivre en communauté, que les deux frères furent forcés de se séparer et de former des établissements distincts. Guéthenoc quitta Lann-Douar avec la moitié des disciples, et alla se fixer dans un lieu que les légendaires n'ont point indiqué.

Jacut continua à Lann-Douar l'établissement déjà commencé en 418, et que le roi Grallon dota richement dès le commencement de son règne. Ce monastère prit le titre d'Ab-

baye: saint Jacut y termina ses jours, ayant constamment donné l'exemple de la ferveur et de la régularité. L'Eglise en mentionne la mémoire le 3 mars, avec office double à 12 leçons du commun, ce qui démontre qu'on ne connaît pas d'actes particuliers pouvant permettre d'établir des Propres.

La situation de ce couvent était mal choisie, sous le rapport de la sécurité; mais s'il est vrai, ainsi que le dit Déric, qu'un temple païen existait dans une vaste forêt qui s'étendait de Ploubalay à l'embouchure de l'Arguenon, on comprend le motif de ce choix. Ce même auteur, pour confirmer son opinion sur l'existence de ce temple, a prétendu en offrir la preuve en recherchant l'étymologie de **Lann-Douar**, dans une langue qui lui était parfaitement étrangère, et lui donner pour signification **Temple de la Terre**. Dom Le Pelletier et Legonidec, dans leur Dictionnaire breton-français, disent que **Lann** répond au mot **Land** des peuples du Nord, et doit signifier territoire, contrée, région, pays. Dariès, seul, qui n'a pas compris la valeur de ce mot, a dit qu'il signifiait Temple. **Lann** servant aussi à désigner l'ajonc épineux, M. Habasque a cru devoir rendre en français le mot **Landouar**, par **terre de Landes**, ce qui est plus vraisemblable.

L'existence d'un temple païen, en s'en rapportant à la fausse interprétation de Déric, serait plus que douteuse, si on ne tenait compte que les Romains, devenus maîtres de la contrée, ont pu élever un petit temple en ce lieu, vers l'an 56 de J.-C., avoir consacré à la terre les environs. On serait probablement plus dans le vrai en ne cherchant la cause du choix de ce lieu, pour l'érection du couvent de Saint-Jacut, que dans l'usage établi du cinquième au dixième siècle, qui portait les moines à préférer le centre des forêts, le bord des étangs et le cours des rivières pour former leurs établissements. Ces lieux leur convenaient mieux pour servir de refuge pendant le

moyen âge aux arts, aux lettres et aux sciences, qui n'étaient cultivés alors que dans ces maisons de piété.

Cette abbaye ayant été pillée et ravagée à plusieurs reprises par les Saxons, les Normands et les Anglais, ses titres les plus précieux se sont trouvés perdus ; l'auteur des **Notions historiques** sur le département des Côtes-du-Nord assure que quelques-uns sont déposés à la Tour de Londres, ainsi que beaucoup d'autres concernant l'histoire de la Bretagne. Leur perte ne permet donc pas de connaître les premiers successeurs du fondateur, et ce n'est qu'à dater du onzième siècle qu'il a été possible de reprendre l'ordre chronologique des abbés, sans cependant que D. Morice, dont les recherches font autorité, ait pu assurer une date précise à l'entrée en fonction de Hingueton, qui recommence l'ordre successif de ces titulaires.

Hingueton vivait sous les règnes des ducs Geoffroy I^{er} et Alain III, son fils aîné, et fut chargé par ce dernier de rétablir le monastère de Gaël, qui avait été ruiné par les Normands. Ses successeurs, jusqu'à Mainon, passèrent sans laisser de traces, ou du moins l'histoire ne cite aucun fait remarquable qui leur soit applicable,

Mainon assista au Concile tenu à Rheims en 1131, par le pape Innocent II. Il y fit juger son différend avec les moines de Marmoutiers, pour la coutume du poisson qui se vendait à Dinan.

Il paraît que dès lors la vie cénobitique n'était plus une vie retirée, consacrée entièrement à la prière et aux bonnes œuvres ; que l'humilité chrétienne avait fait place aux droits, aux privilèges temporels et mondains, à en juger par ceux que possédait le couvent de Saint-Jacut. Il est vrai que beaucoup de nobles firent partie de cette communauté ; que même pendant longtemps, il fallait être gentilhomme pour y être admis, et qu'il est assez probable qu'ils dotèrent la maison des privilèges

qu'ils possédaient, et que leurs familles accordèrent en leur faveur. C'est à ce titre sans doute que ce couvent eut pendant longtemps sous sa juridiction, les cures de Linthome et de Sainte-Marguerite de Hisdran, en Angleterre ; qu'il était dispensé de la juridiction de Penthievre, par décision du duc de Bretagne, Jean III, en date de 1318 ; qu'il avait le droit d'obliger les pêcheurs de la paroisse d'y apporter leurs poissons, et que les moines pouvaient, en payant, en retenir la quantité et la qualité qui leur convenaient, ce qui n'était pas sans causer un préjudice au marché de Dinan, sur lequel les moines de Marmoutiers prélevaient un droit. C'était la cause du litige sur lequel le Concile de Rheims fut appelé à se prononcer.

En 1163, Henri, abbé commendataire de ce monastère, et archevêque de Dol, fit confirmer par le pape Alexandre III, toutes les donations faites au couvent, antérieurement à son entrée en fonctions. Cette formalité ne se sollicitait ordinairement que près des héritiers des donataires ou du souverain du pays. Cette démarche inusitée avait sans doute pour but de se rendre favorable le pape et de conserver le titre d'archevêque, contesté depuis longtemps au diocèse de Dol, et qui, malgré toutes les concessions faites au Saint-Siège par les titulaires, ne fut pas moins supprimé trente-six ans après par le pape Innocent III.

Le pape Alexandre donna commission, en 1180, à ce même abbé, pour juger sur le différend que les moines de la Vieuville avaient avec G. Gaiplig. On ne sait à quel titre ce dernier se trouve indiqué.

Plusieurs prieurés dépendaient de cette abbaye, et on trouve qu'en 1251, son abbé, Mathieu, transigea avec Pierre de Chémillé et Aliénor de Porohët, son épouse, pour la concession d'un terrain dépendant du prieuré de la Trinité, près Mortagne, où ils voulaient établir une cohue.

En 1303, deux autres prieurés dépendants de l'abbaye, situés dans l'évêché de Tréguier, dont les revenus n'étaient pas suffisants pour l'entretien de quatre religieux, furent unis à la chambrerie du monastère, par l'abbé Geoffroy.

En 1338, Etienne IX de Goyon accorda aux moines de Saint-Jacut la franchise aux foires et marchés de Jugon, en faveur des vassaux de leur abbaye.

Ici se présente encore un intervalle où, par défaut de documents concernant l'histoire de cette maison, on est forcé de venir au quinzième siècle pour trouver des faits qui lui soient particuliers. C'est ainsi qu'à la date du 17 février 1424, se trouve un acte obligatoire de l'abbé Guillaume, de faire tous les ans un service solennel pour le duc de Bretagne, Jean V, qui avait déchargé les vassaux de l'abbaye de quelques subsides dont la justice n'était pas bien établie.

Ce fut aussi sous ce même abbé, que les seigneurs de Matignon se plurent à augmenter la richesse de ce couvent par le don de rentes qu'ils possédaient en Saint-Germain, Saint-Cast, Pléboulle, Saint-Pôtan, et y joignirent la grande dixme de Saint-Cast, appartenant jadis à la Chapelle-Blanche, ancien couvent dont les ruines existaient naguères en Saint-Cast. Pour prix de ces concessions, les religieux de Saint-Jacut devaient dire la messe tous les jours, au lieu et place de la Chapelle-Blanche, pour la commodité des habitants des îles de Saint-Cast.

Ce même abbé, auquel la richesse ne suffisait pas, voulut y joindre des honneurs. Il sollicita et obtint du pape Nicolas V le droit d'officier avec la mitre, l'anneau et autres ornements pontificaux, qui jusque-là n'avait été accordé qu'aux abbés chefs d'ordre. M. Habasque donne pour date à cette faveur l'année 1417, qui serait celle de la nomination de cet abbé, ce qui est douteux.

Par un acte du 17 février 1438, passé entre lui et le vicomte de Rohan, Alain IX^e, il reçut de ce dernier une somme de 100 écus d'or, pour la célébration à perpétuité d'un anniversaire dans son église pour les défunts de la famille de Rohan.

Ce fut aussi sous sa prélature, que dans une conférence tenue à Tours, le 17 mars 1451, par suite des discussions sur les droits respectifs de l'évêque de Dol et ceux de l'archevêque de Tours, en présence de M. Robert Ruelian, licencié ès-lois, chanoine et chantre de l'église de Dol, procureur de l'évêque et du chapitre, il fut décidé que chaque fois que l'archevêque de Tours, ou ses successeurs, ferait la visite dans l'église de Dol, il la ferait de la même manière que dans les autres églises de la métropole. Après avoir réglé le cérémonial de la première visite, il fut accordé qu'alors l'abbé et les religieux de Saint-Jacut paieraient dix livres pour droit de procuration. Ce traité fut ratifié par le pape Nicolas V, le 20 janvier 1452.

Son successeur fut Bertrand de Broons, qui mourut en 1471. A sa mort, le duc fit défense aux religieux de recevoir aucun abbé sans son agrément, comme l'avait été celui-ci.

Etienne Millon, protonotaire apostolique, fut pourvu de cette abbaye par le duc François II, et il assista en cette qualité aux états tenus à Redon, le 23 avril 1476, pour la ratification du traité de Senlis, et y porta la parole au nom des trois états. Il mourut en 1498 et fut inhumé dans la chapelle de Saint-Vincent qu'il avait fait construire dans son église.

Jean, archevêque de Tharse, lui succéda et rendit aveu en l'an 1498, pour le temporel de son abbaye. L'époque de sa mort n'est pas indiquée.

Antoine, cardinal du titre de Sainte-Praxède, le remplaça et fut qualifié abbé commandataire et administrateur perpétuel de Saint-Jacut, dans un acte de l'an 1507.

Bernard, cardinal du titre de Sainte-Marie *in porticis*, fut

pourvu du titre d'abbé, sur la résignation du précédent, et se démit en 1516.

Frère Jean des Cognets (*), religieux du monastère, qui fut vicaire-procureur du cardinal de Sainte-Praxède, fut élu lorsque celui-ci se démit le 12 mai 1511 ; mais le pape Pie III, qui tendait à s'emparer des bénéfices en France, tendance qui fut aussi manifestée par son successeur, Jules II, conféra de son autorité privée cette abbaye au cardinal Bernard, comme bénéfice vacant en cour de Rome. L'élu défendit son droit de son mieux, et comme il avait affaire à un tribunal où les juges étaient parties, il fut débouté à Rome de ses demandes et condamné aux dépens. Son compétiteur se démit enfin en 1516, entre les mains du pape Léon X, et Jean des Cognets obtint ses bulles le 5 décembre 1516.

On remarque dans ces bulles que le pape se réservait *in petto* le droit que s'était arrogé son prédécesseur et ne voulait confirmer le choix que par déférence à la protection accordée à l'élu par la reine Claude, fille d'Anne de Bretagne, femme du roi de France, François I^{er}. Jean des Cognets mourut le 24 juin 1520 et fut inhumé dans la chapelle de la Vierge, où il lui fut élevé un tombeau.

Le but qu'on s'était proposé d'atteindre par la fondation des monastères était déjà dépassé. Le titre de supérieur n'était plus évité ; au contraire, on le sollicitait, on ne reculait devant aucune intrigue pour l'obtenir. La mise en commandite des abbayes, qui n'obligeait pas le titulaire à la résidence, offrit une spéculation à laquelle on se livra sans scrupules ; jouir du revenu attaché au titre fut tout pour le plus grand nombre. On en vint à en donner à des hommes qui n'étaient nullement en-

(*) Nous aurons occasion bientôt de parler de cette famille.

gagés dans les ordres, à la condition de les recevoir plus tard, ce qui ne se réalisait pas toujours.

Georges de Guémadeuc, qui jouissait des prieurés de Hénansal et d'Escoublac, qui fut élu abbé de Saint-Jacut, le 28 août 1520, et dont les bulles ne furent expédiées que deux ans après, à la recommandation de la reine Claude, n'entra dans les ordres sacrés qu'en 1540 et fut béni par Jean de Mœuni, évêque de Saint-Brieuc, en 1546 seulement. Soit par cause d'infirmité, soit par tout autre motif, il se démit en 1559, en faveur du frère Louis de Saint-Méloir, et mourut en 1568.

Frère Louis de Saint-Méloir fut pourvu du titre en 1559 et d'après la résignation conditionnelle du précédent, et se trouvait probablement comme lui non engagé dans les ordres, puisqu'il ne fut béni que le 4 décembre 1569, par Bertrand de Marillac, évêque de Rennes. Il se démit aussi de son titre en 1584, en faveur de Robert Harens, et mourut le 9 novembre 1592.

Frère Robert Harens, fils de Bertrand Harens et de Thomine Gauthier, fit profession de la règle de Saint-Benoît, en l'abbaye de Saint-Jacut, le 5 mars 1592. Il fut pourvu de cette abbaye en conséquence de la démission du précédent et de la proposition du roi de France, Henri III, et reçut ses bulles du pape Grégoire XII. Il mourut au château de Guibriac, l'an 1600.

Louis de Bréhant, fils d'Antoine, seigneur de la Roche, fut nommé à cette abbaye par le roi Henri IV, en 1600, à condition qu'il prendrait les ordres dès qu'il serait en âge de les recevoir, et que le tiers de son revenu serait employé aux réparations de la maison et de l'église. Le pape Clément VIII lui accorda des bulles le 1^{er} mars 1603. Il mourut en 1614.

En lui conférant cette abbaye, comme récompense des services politiques de son père, il fut déclaré qu'à l'avenir le titre d'abbé de ce couvent ne serait plus accordé qu'à des ecclésiastiques.

tiques. Cette promesse fut promptement oubliée, et les successeurs de ce souverain n'en tinrent aucun compte, comme le prouve une des nominations ci-après.

Pierre de Francheville, recteur de Combourg, obtint des bulles pour cette abbaye, le 29 septembre 1616. Il voulut établir des Bénédictins anglais dans son couvent, mais le parlement de Bretagne refusa d'enregistrer les lettres patentes que ces étrangers avaient obtenues du roi, et leur défendit, par un arrêt du 7 juillet 1643, de prendre aucune abbaye dans la Bretagne. Les démarches que fit l'abbé pour faire annuler cet arrêt déterminèrent le parlement à en rendre un autre plus impératif en 1646, qui ordonna que les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur seraient seuls admis dans le monastère de Saint-Jacut. Cette dernière décision judiciaire fut exécutée selon sa forme et teneur, le 19 mars 1647, par D. Germain Morel, prieur de Saint-Melaine. Pierre de Francheville mourut en 1651.

Louis Hercule de Francheville obtint cette abbaye en commandite, en 1651, sans être engagé dans les ordres sacrés. On avait oublié la promesse de Henri IV, et l'on semblait vouloir faire un fief héréditaire d'un titre religieux ; la jouissance du revenu était le seul but qu'on voulait atteindre. Il ne prit possession de son abbaye qu'en 1652. Le 29 décembre de la même année, il rendit aveu au roi pour les biens de la communauté et se démit de son titre en 1687 pour se marier.

La commandite continuant d'être en usage, le titre d'abbé et le revenu qui y était attaché devinrent en quelque sorte des sinécures. Ils furent possédés successivement par un prieur de Brives-la-Gaillarde, qui fut tout aussi étranger aux moines qu'au pays, ensuite par un chanoine, comte de Lyon et vicaire général à Rouen, qui devenu évêque d'Autun, se démit de son abbaye en 1767, et devint par suite archevêque de Lyon. Un

vicaire général de Tréguier lui succéda jusqu'en 1782 ; il fut remplacé par Mgr des Laurents, évêque de Saint-Malo, homme d'un mérite éminent qui mourut en 1785.

A sa mort, on laissa le titre vacant pendant une année, pour en effectuer le revenu à la caisse des économats, établie à Paris, pour percevoir les revenus des bénéfices ecclésiastiques privés de titulaires. La comptabilité de cette caisse était réglée par la cour des comptes, et les fonds étaient à la disposition du roi.

Un vicaire général de Bordeaux, étranger à la Bretagne, fut le dernier abbé de Saint-Jacut. Député à l'assemblée du clergé, en 1785, il fut nommé à cette abbaye en 1786. Attaché à Mgr de Cicé, pendant que ce prélat fut garde des sceaux, il ne parut point en Bretagne et fut forcé par les événements politiques de passer en Angleterre, en 1792. Rentré en France en 1803, il devint en 1809 inspecteur général de l'Université. Mis en retraite en 1824, il se retira à Versailles où il mourut en 1826.

En prenant possession de ce couvent, les Bénédictins de Saint-Maur s'occupèrent de rebâtir tous les édifices que la négligence, résultat de la commandite, avait réduit à un état de ruine.

On sait que les premiers monastères n'étaient qu'une réunion de cellules occupant beaucoup de terrain par le soin qu'on mettait à les isoler l'une de l'autre ; ce ne fut que plus tard que les religieux habitèrent ensemble le même édifice sous la surveillance immédiate d'un supérieur. Ces édifices suivirent l'art monumental dans toutes ses variations, et les caractères de chaque âge peuvent facilement leur être appliqués. Cependant les plus anciens monuments en ce genre ne remontent pas au-delà du onzième siècle, et encore conservaient-ils les dispositions générales qui semblaient avoir été adoptées dans le principe pour l'habitation des communautés religieuses. Celui qui nous occupe paraît n'avoir revêtu une

forme architecturale que dans le dix-septième siècle, car on n'a aucune donnée sur la forme de l'ancien. On ignore donc si la reconstruction n'a pas occasionné de pertes artistiques. Quant au dernier édifice claustral et à l'église qui en dépendait, ils ont été démolis pendant la tourmente révolutionnaire ; on sait seulement que la maison était un superbe bâtiment de 267 pieds de long de l'est à l'ouest ; que l'église située à l'est de cet édifice était fort belle, qu'elle avait la forme d'une croix latine ; qu'elle avait 105 pieds de long sur 70 de large (*).

Les sables de la mer qui, en s'avancant sans cesse, menaçaient d'envahir le couvent, furent fixés en les couvrant de gazon jusqu'au rivage. Un vaste enclos, entre le bourg et l'abbaye, fut jugé nécessaire pour servir d'abri aux récoltes contre les vents impétueux de la mer ; une terrasse fut adossée intérieurement à cet enclos pour servir de promenade aux moines.

Ce couvent, enrichi par les dons des souverains de la Bretagne et par ses plus illustres seigneurs, entre autres ceux de Matignon et de la Roche-Goyon, qui procurait à son abbé un revenu de 8,000 fr., a totalement disparu. Il n'en reste que quelques souvenirs qu'il faut saisir avant qu'ils ne s'effacent.

Dom Lobineau, cet historien consciencieux, y trouva un refuge contre les persécutions du feu et véridique abbé Vertot, outré d'avoir trouvé en lui un contradicteur des faits erronés qu'il avait publiés sur la mouvance de Bretagne. Il y mourut le 23 juin 1727, et plus tard ses restes furent dispersés, lors de la destruction du couvent.

On cite aussi comme y ayant été inhumé, Alain de Dinan, fils d'Olivier et d'Agénore de Penthièvre, né au commence-

(*) Le musée de Dinan possède trois modèles d'église, *géométriquement réduits*, dont l'un représente l'église abbatiale de Saint-Jacut. C'est le travail du père Simon, architecte de la Congrégation (1776).

ment du douzième siècle, qui se distingua dans les guerres de son temps, et qui fut tué en 1157.

En 1758, les Anglais firent une dernière visite à cette abbaye, qui eut à souffrir plusieurs fois de leurs déprédations : ce fut à l'époque de la bataille de Saint-Cast, qui fut si meurtrière pour les insulaires.

Ils se présentèrent au couvent et furent accueillis par le prieur claustral, qui leur fournit des vivres et du vin. Grâce à cet acte de courtoisie, ou plutôt de prudence, l'abbaye fut mise à l'abri des excès des soldats.

Un autre fait vint aussi en aide aux moines pour les garantir des dommages que peut occasioner une invasion par l'ennemi. Le prince Georges d'Angleterre, qui monta sur le trône deux ans après sous le nom de Georges III, faisait partie de l'expédition. Descendu à terre, il se rendit au couvent des Carmes du Guildo, et se trouvant à une fenêtre du réfectoire pour suivre de l'œil un engagement où les troupes bretonnes repoussaient vivement les Anglais, il manqua d'y être tué par une balle qui brisa un vitrage près de lui. On le conduisit aussitôt à l'abbaye de Saint-Jacut ; il y fut reçu par les moines avec tous les égards dus à son rang, et on lui procura le moyen de s'embarquer pour rejoindre sa flotte. Cet acte leur valut une garantie pour les événements ultérieurs.

Après cet événement, la sécurité du pays ne paraissait pas devoir être troublée désormais. Il s'écoula des années dans cette douce quiétude ; mais un orage politique vint fondre sur la France et détruisit ses anciennes institutions. Ce couvent avait encore douze moines au moment où la Révolution éclata ; mais bientôt ils furent dépossédés de leurs biens et chassés de leur domicile. Le vandalisme de 1793 s'attacha à faire disparaître église et maison ; à peine reconnaît-on aujourd'hui l'endroit où ils existèrent. Tout fut dévasté et pillé ; peu d'établissements religieux, en Bretagne, ont subi une pareille destruction.

M. Habasque, qu'on consulte toujours avec fruit pour ce qui concerne le département des Côtes-du-Nord, dit avoir remarqué en 1835 deux restes de tourelles du côté de la mer, dont la destination, dans le moyen âge, aurait été, selon lui, de défendre le couvent contre une surprise. A ce titre, ce serait encore un souvenir, si le bourg qui dut son commencement à l'établissement religieux n'existait pas.

Aujourd'hui tout le territoire que possédait l'abbaye dans la péninsule, d'une contenance de 1,020 hectares, dont 229 à 230 sont en terre labourable, présentant trois quarts de lieue de long sur un quart de large, presque environné de sable, de telle sorte qu'on n'y peut pénétrer que du côté du sud, forme une commune du même nom que portait l'abbaye.

Sa population est de 1,000 à 1,200 âmes ; presque tous les hommes sont pêcheurs. Les bateaux sont montés par 8, 9 et 10 hommes, et la pêche la plus fructueuse est celle du maquereau, qu'on sale pour l'exportation, particulièrement pour les colonies françaises. Une partie est aussi vendue dans les villes de l'intérieur, en Normandie et à Paris. On évaluait dernièrement, en 1847, que le nombre de ces poissons vendus salés par les pêcheurs de Saint-Jacut était de 120,000.

Le nombre des habitations de cette commune était, en 1847, de 232 et deux moulins. Vu du phare du château de la Latte, le bourg se présente bien et affecte la forme d'un triangle, suivant M. Habasque ; mais, vu sous un autre aspect, il est tout en longueur et ressemble à un beau village d'Allemagne. C'est le seul du département qui présente une pareille vue et où on trouve une aussi forte population agglomérée.

L'église, dédiée à la Vierge, comme l'était celle de l'abbaye, est près du bourg. La congrégation du Rosaire y a été instituée longtemps avant qu'elle ait été érigée en succursale. Elle est sans clocher, dépourvue d'ornements intérieurs, ce qui démontre l'état de gêne des habitants de ce territoire, dont le revenu n'a été évalué qu'à 4,778 fr. 33 c. pour l'assiette des contributions.

La vie habituelle des habitants de cette commune ne subit de changement que dans la belle saison : à cette époque, un grand nombre de personnes de Dinan s'y établit momentanément pour prendre les bains de mer.

D'après cet aperçu statistique, on voit que l'état actuel de ce lieu n'offre plus que l'apparence de la médiocrité où régnaient autrefois la fortune, les grandeurs et une certaine célébrité.

(Extrait des *Etrennes Dinannaises*)

Sommaire

du premier volume.

eur, — — — — —	page 5.
Bretagne, par Mme Lando, née de Kervélégan, — — —	7.
Breton, par M. D. B. — — — — —	10.
es filles de Douarnenez, — — — — —	14.
ions bretonnes, — — — — —	12.
es Héaux de Bréhat, par M. l'abbé Urvoy, — — —	55.
ame de Grâces, près Guingamp, par M. Joly, — — —	54.
de Lorient, — — — — —	41.
ur Lexobie (Coz Yeaudet), par M. Brouster, — — —	45.
uhoux, ou la puissance du repentir, par M. de Garaly. — — —	47.
Sein, par M. S. A. — — — — —	55.
asteing de Tréguier, par M. l'abbé Urvoy, — — —	59.
ion de Châtelaudren en 1773, — — — — —	62.
e; poésie par M. Le Jean, — — — — —	64.
agne, fragments, par Ephrem Houël, — — — — —	65.
es de Bégard, — — — — —	69.
lpiquets, — — — — —	72.
ses cultures maraîchères, par Héricart de Thury, — — —	76.
graphes bretons aux 13 ^e , 16 ^e et 17 ^e siècles, — — —	80.
e Beaumanoir, chronique de 1410, — — — — —	86.
ieuc, fondateur de la ville de ce nom, — — — — —	92.
Tréguier, par l'abbé Urvoy, — — — — —	99.
te d'Audierne, — — — — —	102.
urs de Mellkeinzeck, — — — — —	104.
a de Sainte-Pompée à Langoat, — — — — —	106.
ur les Caquins de Bretagne, par Ch. Guimart, — — —	108.
poésie bretonne avec sa traduction par Ch. Le Bras, — — —	115.
railles de Jean V, par Anat. Barthélemy, — — —	118.
ar l'origine de la ville du Port-Louis, — — — — —	124.
au de Morlaix, — — — — —	129.
hie topologique de la Bretagne, — — — — —	135.
Lexobie. — — — — —	140.
le de Tréguier, — — — — —	141.
l, — — — — —	154.
de Plouharnel, — — — — —	148.
Guingampais. — — — — —	151.
t et Molène, — — — — —	156.
aint-Michel de Saint-Brieuc, — — — — —	171.
es advenues en un puits de Dinan, — — — — —	170.
de Dinan. — — — — —	177.

Vestibule de l'église de Lanleff. — — — — —	page 181.
Quimperlé, — — — — —	184.
Talensac, Montfort-Sur-Meu, Saint-Malon. — — — — —	185.
Forêt de Paimpont. — Compert. — Concoret, — — — — —	192.
Château de la duchesse Anne en Pordic, — — — — —	200.
Recherches sur Loquerec, (Finistère). — — — — —	201.
Longévité phénoménale. Jean le causeur, — — — — —	202.
Brélévenez, près Lannion, — — — — —	203.
Différend survenu en 1840 entre Corseul et Plancoët, — — — — —	205.
Ancien camp de César en Pordic, — — — — —	208.
Monument funéraire de Tristan de Carné, — — — — —	210.
Revue des monuments, lieux historiques et objets d'art remarquables, de l'arrondissement de Saint-Brieuc.	
Cantons de Saint-Brieuc, — — — — —	212.
Canton de Châtelaudren, — — — — —	219.
Canton de Lamballe, — — — — —	223.
Canton de Lanvollon, — — — — —	227.
Canton de Moncontour, — — — — —	230.
Canton de Paimpol; abbaye de Beauport, — — — — —	232.
Canton de Pléneuf, — — — — —	237.
Canton de Pléuc, — — — — —	240.
Canton de Plouha; temple de Lanleff, — — — — —	242.
Les muets de Trévérec, — — — — —	249.
Notice sur Bégard et son abbaye, — — — — —	250.
Camp de Péran, à rempart vitrifié, par B. de la Pylaie, — — — — —	257.
Note insérée au <i>Publicateur</i> à ce sujet, par Ch. Le Maout, — — — — —	262.
Découverte d'une construction gallo-romaine, par B. de la Pylaie, — — — — —	266.
Voie romaine de Corseul à Erquy, par B. de la Pylaie, — — — — —	272.
Indication de monuments (id.) — — — — —	274.
Prise de Dinan au temps de la ligue, par Ch. Cunat, — — — — —	275.
Notre-Dame-du-Mur, de Morlaix, par O. Le Gall. — — — — —	282.
Le quai d'Aiguillon à Lannion, par J. de Penguern. — — — — —	286.
Notice historique sur l'abbaye de Beauport, — — — — —	292.
Prieuré de Saint-Martin de Lamballe, — — — — —	302.
Prieuré de Saint-Malo de Dinan, — — — — —	307.
Prieuré de Saint-Magloire de Lehon, — — — — —	315.
Translation des reliques de Saint-Malo, par M. Mahéo. — — — — —	321.
Dinan, aspect génér. de la ville et de ses envir. par M. Mahéo. — — — — —	324.
Le prisonnier de la Tour de Cessons, par M. de Garaby. — — — — —	333.
Le Croisé de Dinan, par M. de Garaby. — — — — —	337.
Inhumation d'un Cordier dans l'église de Planguenoual. — — — — —	341.
La chapelle de Kerfons, par M. de Garaby. — — — — —	343.
Saint-Donan, par M. de Garaby. — — — — —	344.
Abbaye de Saint-Jacut ou Jagu. — — — — —	371.



Bibliothèque Bretonne.

1965 10/12 5000000

Bibliothèque Bretonne.

COLLECTION

De pièces inédites ou peu connues,

CONCERNANT

l'Histoire, l'Archéologie et la Littérature

de l'ancienne province

de

BRETAGNE,

Recueillies et publiées par Ch. LE MAOUT, Imprimeur

à Saint-Brieuc.



Tome Deuxième.



SAINT-BRIEUC. — IMPRIMERIE DE CH. LE MAOUT.

1851.

ÉTATS EXTRAORDINAIRES DE BRETAGNE,

Tenus à Saint-Brieuc, en 1768.

Clergé : 7 évêques, 10 abbés, 9 députés des chapitres, 1 agrégé. Président, l'évêque de Saint-Brieuc.

Noblesse : la liste des nobles est vérifiée par des commissaires. Président, le duc de Rohan.

Tiers : 41 députés, 4 agrégés. Président, M. Borie.

Commissaires du roi : MM. Ogier, Damilly, Dagay.

Les états assistent aux enterrements de M. Rouxel de Lescoët et de M. Trecesson, et les paient chacun 1,200 livres.

Les états font recueillir toutes les anciennes pratiques les concernant, afin de les joindre à leurs observations sur le nouveau règlement. D'énergiques représentations sont adressées à sa majesté, sur ce règlement, et occupent plusieurs séances.

Les états donnent 50 livres aux musiciens qui ont chanté la messe du Saint-Esprit, 300 livres aux aumôniers des états ; 1,711 liv. 13 s. 2 d. à leur héraut ; 800 liv. pour les officiers et archers de la maréchaussée présents ; 47 liv. 17 s. à l'hôpital de Saint-Brieuc ; 2,000 liv. au séminaire de Saint-Brieuc, pour les débris de la salle des séances ; 150 liv. aux clercs qui ont servi les messes pendant les états ; 150 liv. aux huissiers de service ; 881 liv. 17 s. au commis juré du greffe ; 300 liv. pour travail de cinq commis extraordinaires, pendant 40 jours ; 720 liv. pour voyage et nourriture des trois commis ordinaires ; 1,200 liv. pour voyage et nourriture des commis extraordinaires et de Bertelot, fils ; 1,200 liv. pour quatre écrivains extraordinaires : gratifications ; 1,500 liv. à Bertelot, père ;

1,500 liv. à Barthomeuf, commis juré ; 1,000 liv. à Le Roux, commis ordinaire ; 1,200 liv. à Duval, autre commis ordinaire.

Les états obtiennent de grandes modifications au règlement proposé, et adressent au roi l'hommage de leur reconnaissance ; ils insistent sur d'autres avantages qu'ils veulent conserver ou obtenir. Les états extraordinaires, ouverts le 18 février, ont été clos le 1^{er} avril suivant.

Etats généraux ordinaires de Bretagne,

Ouverts à Saint-Brieuc le 12 décembre 1768, finis le 6 mars 1769.

Clergé : Président, Mgr de Girac, évêque de Saint-Brieuc ; 8 évêques, 11 abbés ; les députés des 9 chapitres, 10 agrégés.

Président de l'ordre de la noblesse : le duc de Rohan. Membres présents, 505.

Tiers : 42 députés, 3 agrégés. Prés. Borie.

Commissaires du roi : MM. le duc de Duras, Damilly, de la Tullaye, Dagay, de Trévenegat.

M. Dagay demande, au nom du roi, un don de 2 millions de livres, payables par mois, pour 1769 et 1770. Ils sont accordés.

10,000 livres sont données en aumône à la pauvre noblesse, sur les 48,000 livres dont le roi laisse la disposition aux états.

1,200 livres pour renfermer les pauvres mendiants de Saint-Brieuc.

Les ordres dressent un mémoire pour le rétablissement des

droits, franchises et libertés des états, entre autres, de la **tribune**.

Emprunt de 1,450,000 livres, pour déficit des fonds de 1766.

Formation de 8 bureaux, chacun de 3 membres.

Les états demandent pour les étrangers en Bretagne, exemption du droit d'aubaine, la suppression de 29 sous par balle de 100 pièces que le duc de Penthièvre faisait payer au passage de Dinard. Ils recommandent de protéger les fabricants contre les teinturiers, les colporteurs contre les marchands jurés des villes; ils veulent que l'on continue d'exclure de la province les sardines étrangères; qu'il n'y ait plus de droit sur les harengs pêchés sur nos côtes; que le droit de Brieu soit aboli; qu'il y ait liberté de vente du sel; que la dépense obligée de la Bretagne pour la subsistance des troupes n'excède pas 200,000 livres.

Les états paient 800 livres les funérailles du député de la Guerche, et y assistent dans l'église des Cordeliers. Ils donnent 4,000 livres à l'école de chirurgie de Nantes. Ils assistent à la cathédrale à un salut solennel, pour la conservation du roi, le 5 janvier 1769. Le roi accorde 200,000 livres de remise par an, pour 1769 et 1770 sur la capitation.

Les états accordent 1,500 liv. à leur envoyé à la cour, pour annoncer au roi le don gratuit de la province. Ils députent vers le roi tombé malade, et donnent 9,000 liv. au porteur de leurs lettres. Ils assistent aux funérailles du député de Lannion, aux Cordeliers, et les paient 800 liv.

Ils accordent une gratification de 300 liv. à Frévin, qui a établi à Quimper une brasserie, une houblonnerie et deux fours à chaux; 4,000 liv. au secrétaire de la société d'agriculture, du commerce et des arts; 66,500 liv. aux musiciens de Saint-Brieuc, pour le chant de la messe du Saint-Esprit; 6,000 liv. pour leur avocat au conseil; 4,000 liv. pour l'école des

chirurgiens de Rennes ; autant pour celles de Nantes ; autant pour les écoles gratuites de dessin dans ces deux villes, et à St-Malo et à Lorient ; 1,000 liv. pour un cours de mathématiques, fondé par les états à Rennes ; 8,400 liv. pour les inspecteurs des toiles ; 100 liv. au sieur Saint-Jean, pour avoir pris soin de la pendule des états ; trois bourses de jetons pour le premier commis du chancelier M. de Florentin et du contrôleur général ; 10,000 liv. pour réparer le sillon de Saint-Malo ; 400 liv. à M. de Lauzanne, pour deux volumes de la réformation de la noblesse, en 1427 et 1668.

Les états demandent au roi son portrait ; ils accordent une indemnité de 70,000 liv. aux adjudicataires des étapes ; 300 liv. au sieur Guyot, pour enseigner dans nos principales fabriques à imiter le pliage des toiles de la Silésie ; 500 liv. de retraite à M. Martin, sous-ingénieur au département de Guingamp ; 500 liv. à M. Chardel, commis du bureau du commerce. Le roi défend d'accorder des présents sans sa permission. Les états en font encore pour 267,833 livres. La duchesse de Rohan reçoit 15,000 liv., son mari autant ; la duchesse de Duras autant ; Ogier, commissaire du roi, le double. Les états donnent des bourses de jetons à divers ; 14,550 liv. à la commission intermédiaire, pour dépenses ; 2,000 liv. au séminaire, pour débris de la salle des états ; 3,700 liv. 19 s. pour impression et fournitures ; 592 liv. 16 s. 9 d. pour la tribune ; 600 liv. pour autres frais ; 2,700 liv. en prix aux fileuses ; 79,111 liv. pour l'élève des chevaux ; deux pensions militaires et une pension pour un ordinand du tiers, créées par le testament de M. Le Givre. Suivent 24 pages de remontrances au roi ; que les bénéfices de la province soient aux Bretons ; la capitation abaissée de 200,000 liv. le 2^d 20^e supprimé ; le premier et les 2 s. pour liv. réduits ; la dépense de la Bretagne pour étapes et casernement fixée à 350,000 liv. ; plus d'étapes aux troupes de la compagnie

des Indes, d'entretien des garnisons, de levée de milice dans cette province dépeuplée, de fouage, d'impôt sur les cuirs. Le mémoire pour les députés en cour a 132 articles; les recommandations au procureur général pour le maintien de nos droits, 91. Fonds pour 2 ans : recette, 32,673,802 liv. 6 s. 2 d.; dépense égale.

NOTICE SUR DINAN.

Portes, Tours et Murailles d'enceinte.

Dinan est une ville très ancienne, on n'en peut douter; son origine se perd dans la nuit des temps.

Les uns ont prétendu qu'elle était, avant la descente des Romains, l'une des principales stations des Gaulois qui occupaient la contrée; les autres ne font remonter sa fondation qu'au sixième siècle. — Rien jusqu'ici n'a pu prouver l'époque réelle de sa première existence; rien aussi ne peut faire supposer qu'elle ait existé au temps des Romains, ou ce ne pouvait être alors qu'une chétive bourgade, car le sol ne semble récéler aucune trace de leur passage, et l'on n'en trouve aucune mention ni dans les *Commentaires de César* qui parcourait le pays en l'an 52 avant l'ère chrétienne, ni dans aucun ouvrage des géographes et des historiens latins des âges suivants.

Son existence ne commence à se révéler que dans les actes du commencement du onzième siècle; mais il est à remarquer que, dès ce temps, elle avait acquis déjà un certain degré d'importance. Elle avait dès lors un château-fort et des seigneurs

qui portaient le titre de vicomtes. Hamon, qui vivait en l'an mil, est connu pour être le premier vicomte de Dinan.

L'histoire nous fait connaître que, dès le moyen âge, Dinan était une ville forte et importante ; aussi était-elle considérée par les ducs de Bretagne comme un des remparts de leur province. Ils ne lui rendaient en cela que justice, car sa position avantageuse et la masse imposante de ses murailles en faisaient aux yeux de l'ennemi un bouclier formidable. Ils la qualifiaient encore d'un titre plus flatteur, lorsqu'ils disaient dans leurs chartes : **notre bonne ville de Dinan**, tant ils avaient de confiance en sa force et dans la fidélité de ses habitants.

La ville était enclose par une enceinte de hautes et larges murailles défendues par un assez grand nombre de bastions. Les murs formaient un développement de plus de 2,300 mètres de circuit. A l'exception de quelques brèches ouvertes pour faciliter les voies de communication, les murailles existent encore sur tous les points, mais dans un état de dégradation plus ou moins avancé.

Le haut des murs offrait encore aux habitants, il y a moins d'un siècle, une promenade saine et agréable, d'où, en faisant le tour, ils pouvaient contempler à loisir leur vieille cité et admirer tout à la fois les sites riants qui se reproduisent à ses pieds et dans les lointains. Mais, dans le milieu du siècle dernier, le gouvernement ayant négligé ou plutôt abandonné les places de l'intérieur pour porter toutes les forces matérielles et militaires sur les villes-frontières, Dinan subit le sort commun : ses murs furent vendus aux particuliers qui avaient des propriétés adjacentes, et ceux-ci ne tardèrent pas à donner une autre destination à la promenade des Murs, en la transformant en pavillons, parterres, etc.

Jusqu'ici l'histoire ne nous a point appris si Dinan avait eu une autre enceinte de murailles, c'est-à-dire une moins étendue

due que celle qui existe; ce qu'il y a de certain, c'est que les murs actuels ne sont pas, sur tous les points, ceux qui ont dû former la première enceinte, car il est très supposable que la ville dût être close de murailles dès les premiers moments de l'établissement des vicomtes de Dinan, c'est-à-dire vers le commencement du onzième siècle, et la ville ne devait pas avoir alors l'étendue qu'elle a aujourd'hui. D'ailleurs, il est à remarquer que l'architecture des murs, des portes et des tours, ne présente nulle part le caractère du onzième siècle. Sans doute, dans le ravage des guerres, les murailles ont dû subir de grandes modifications : ce qui nous le prouve, ce sont les nombreux changements de construction et de diverses époques qui se font remarquer dans le pourtour de l'enceinte.

Nous croyons devoir assigner aux parties les plus anciennes des murs la date du treizième siècle : quelques points présenteraient peut-être le cachet d'une époque antérieure, ce que nous ne pouvons absolument préciser. Nous signalerons particulièrement à l'attention des amateurs un pan de muraille qui se trouve presque intact, sous les jardins de Sainte-Catherine (hospice) ; il est d'un effet admirable et respire tout le caractère de la plus grande vétusté.

Quelques pièces authentiques nous font connaître que, dans le quinzième et le seizième siècle, il fut fait d'importantes réparations aux murailles de la ville, et qu'un grand nombre de maisons et jardins furent rasés pour rendre libre l'abord des fossés. C'est au moment de l'exécution de ces travaux que fut démolie l'ancienne chapelle de Saint-Julien, qui était située, dit un vieux cartulaire de Saint-Malo : « **Lès le fossé des murs de la ville, juxte la veille Boucherie.** » L'épaisseur des murs de la ville est d'environ quatre mètres sur une hauteur moyenne de dix mètres ; le ciment qui lie les pierres est de la plus grande dureté.

Dans la partie du nord à l'ouest, la ville présentait moins de défense et un accès plus facile à l'ennemi; aussi, de ce côté, avait-elle une double enceinte de murailles et les tours plus rapprochées qu'autre part.

Les tours qui défendaient les murs de la ville étaient au nombre de quatorze, non compris le château et les tours latérales des quatre portes principales.

Voici leurs noms, partant de l'orient au midi :

La tour du Petit-Rempart, située à l'extrémité orientale de la promenade Saint-Sauveur, d'où l'on jouit d'un magnifique point-de-vue.

A l'autre extrémité de cette promenade est la petite tour Sainte-Catherine, au pied de laquelle se trouve une porte de secours.

Viennent ensuite la petite tour du Bois-Harouard et la Tour-Longue (cette dernière se nommait vulgairement la tour du Cassecon); la tour du Bois-Harouard fut démolie lorsqu'on ouvrit le Chemin-Neuf en 1781, et, par la même raison, le bastion des Vaux, sur lequel est établie aujourd'hui la belle propriété de M. A. Michel, se trouva totalement séparé de l'enceinte de la ville. Un vieux poulie de Saint-Sauveur mentionne une requête faite au roi pour obtenir indemnité d'une grande quantité de pierres destinées à la continuation de l'église Saint-Sauveur, et prises au pied dudit œuvre pour la construction du bastion des Vaux en 1592.

Avant d'arriver à la porte Saint-Louis se trouve la tour des Sillons ou du père Renaud.

Après la porte Saint-Louis vient la tour Coëtquen, qui sert actuellement de poudrière. Dans un temps, la société francmaçonique y tenait ses séances. Au fond de cette tour, on voit l'embouchure d'un vaste souterrain qui (suivant la chronique) communiquait avec le château-fort de Léhon.

Au-delà du château était une petite tour qui a été démolie et dont nous ignorons le nom.

Viennent ensuite la tour du Connétable et la petite tour de Cocherel.

Après la porte de l'Hôtellerie, à l'angle du Pall-Mail, se trouve la tour Saint-Julien, qui sauta en 1597, par l'imprudence d'un gardien qui mit le feu aux poudres.

Plus loin est la tour de Lesquen.

Au bout de la Rue-Neuve était la tour de la Rue-Neuve, qui a été démolie pour ouvrir un passage sur le boulevard du Grand-Fossé.

Vient ensuite la tour de l'Alloué, l'une des plus fortes de l'enceinte.

Au-delà de la porte Saint-Malo vient enfin la tour du Bignon ou de Kergorlay.

Outre les quatre portes principales de la ville, placées aux quatre points cardinaux, il existait encore quelques portes de secours.

La porte du Jersual, située à l'orient, fait face à la rue dont elle porte le nom ; sa construction, qui est le gothique, décèle aussi une réminiscence du roman.

A droite et à gauche de cette porte étaient deux forts bâtis au temps de la ligue : celui de gauche en sortant de ville, et qui fut construit sur l'ancien domaine de Kergorlay, se nommait le Grand-Fort ; celui de droite le Petit-Fort. Entre les deux il existait une seconde porte dite Saint-Sébastien, et dont la démolition, ainsi que celle des deux forts, eut lieu en 1777. Les matériaux furent employés à la construction de la cale du port, de sorte qu'il ne reste plus aujourd'hui que quelques vestiges de ces fortifications.

La porte Saint-Louis est située au midi et fait face à la rue de Léhon ; celle-ci est d'une époque plus récente que les au-

tres ; elle ne fut ouverte qu'en 1620, pour remplacer celle du Guichet, qui fut supprimée par les nouvelles constructions que fit exécuter en 1593 le duc de Mercœur, lorsqu'il fit augmenter les fortifications du château.

Il est dit qu'il fit aussi raser plusieurs maisons et jardins qui se trouvaient en dehors du pont-levis de la porte du Guichet :

« Les dictes maisons, jardins et colombier à pigeons volants, sous la juridiction de la Trinité et à devoir de rente et obéissance. »

Plus tard, les fabriciens de l'église Saint-Sauveur adressèrent au roi une requête pour obtenir indemnité de la perte des susdites rentes. La porte du Guichet se voit encore entre ses deux tourelles latérales, dans la courtine qui communique du château à la tour Coëtquen ; sa construction est le style gothique.

La porte de l'Hôtellerie est située à l'ouest ; il est à croire que son nom lui est venu de sa proximité avec l'ancien Hôtel-Dieu et qu'on nommait aussi l'Hôtellerie, qui se trouvait sur la droite en entrant en ville. Cette porte, quoique voûtée à plein cintre, a été également construite au temps de l'ogive ; elle en porte le cachet à l'extérieur. Ses deux tours, avec quelques bâtiments sur-élevés, ont, pendant longtemps, servi de prison.

La porte Saint-Malo, qui fait face au faubourg dont elle porte le nom, est située au nord. Cette porte, sauf quelques additions postérieures, offre un mélange du roman et du gothique, ce qui nous ferait croire que, comme celle du Jersual, elle aurait pris naissance vers le commencement du règne ogival, et conséquemment ces deux dernières seraient d'une époque antérieure à celles du Guichet et de l'Hôtellerie.

Chaque porte avait un pont-levis, une herse ou porte de guerre et une porte de ville ; de chaque côté, une tour de dé-

fense, et au-devant étaient des ouvrages avancés, en forme de bastions.

Château de Dinan.

Cet édifice a été construit vers la fin du quinzième siècle par les ducs de Bretagne ; jusqu'ici, aucun document n'a encore fait connaître la date précise de ce monument et son principal fondateur ; ce qu'il y a de positif, c'est qu'un acte de 1540 prouve que le château n'était pas encore construit ; un autre acte de 1420 mentionne son existence.

Ce monument, le plus remarquable de Dinan, est en même temps un des plus renommés, des mieux conservés et des plus majestueux de la province. Il a été momentanément la résidence des ducs de Bretagne. Pendant longtemps on a attribué à tort sa fondation à la duchesse Anne, conjecture qui s'est peut-être formée à propos du long séjour qu'elle a pu y faire. Il est situé dans la partie méridionale de la ville et assis dans les murs d'enceinte ; son entrée principale est tournée vers la ville, dans la direction du levant. Sa forme est un énorme donjon, composé de deux tours accouplées, qui s'élèvent à une hauteur d'environ 33 mètres ; il est séparé de la ville par deux profonds fossés, sur lesquels sont jetés deux ponts en pierres, dont l'un, le plus rapproché de la ville, est d'une construction assez hardie ; l'autre, qui est à la place de l'ancien pont-levis, est de construction récente.

L'intérieur du château est divisé en dix-neuf pièces, dont quatre principales. La partie basse consiste en deux salles souterraines.

A l'entrée, dans une pièce qui servait jadis de chapelle et qui se nommait la salle du Serment, on montre un siège en pierres que l'on appelle le fauteuil de la duchesse Anne, lieu où elle devait se placer pour entendre la messe (selon la chronique).

Les états de Bretagne ont tenu plusieurs fois dans ce château.

La tour Coëtquen, qui n'est séparée du château que par une courtine, devait aussi en faire partie.

En 1593, le duc de Mercœur fit faire de grands travaux de fortifications dans le pourpris du château. Aujourd'hui, il sert de prison ; elle y fut transférée en 1822.

L'édifice dont nous venons de parler n'est pas le château primitif de Dinan.

Dans la partie orient de la ville, sur le coteau ou promontoire qui est compris entre la rue du Petit-Fort et le Chemin-Neuf, et qui s'avance sur le pont, s'élevait anciennement un château-fort, connu sous la dénomination de Château-Ganne. Aux quatorzième et quinzième siècles, où il ne restait peut-être déjà plus aucun vestige de ce monument, ce lieu se nommait le plus souvent **Vieil Châtel**. L'histoire ne fait pas mention de l'époque de sa première existence ni du moment de sa destruction. Peut-être fut-il rasé dans la guerre que soutinrent les principaux seigneurs de Bretagne contre le duc Jean I^{er}, en 1258, où Dinan fut livré aux flammes.

Au temps de la ligue, il fut fait dans ce lieu des ouvrages de fortifications qui depuis ont été démolis : l'emplacement est aujourd'hui livré à la culture, et il n'est pas resté une seule pierre pour attester que là fut jadis la demeure superbe des Rolland et des Richard de Dinan.

Vicomté et Sénéchaussée de Dinan.

La seigneurie de Dinan portait le titre de vicomté. Hamon est le premier vicomte dont l'histoire fasse mention ; il vivait en l'an mil et jouissait d'un grand crédit à la cour de Geofroy I^{er}, duc de Bretagne.

La seigneurie de Dinan était une des principales maisons du

duché, elle a produit plusieurs hommes distingués, soit dans la haute administration, soit dans les armes; nous citerons entre autres : Geoffroy, Olivier, Rolland, Richard, Alain, Raoul, Charles, Robert, Pierre et François, vicomtes de la sénéchaussée de Dinan, qui portait le titre de cour royale, avait un grand nombre de juridictions seigneuriales sous son ressort, et dont suit la nomenclature :

Le comté de la Garaye, le Bois Riou, Kergorlay, Léhon, Vaucouleur en Dinan, Prieuré de Saint-Sauveur, Prieuré de Saint-Malo, les Chevaliers de Malte, Beaulieu, Bosquen, la Trinité, le Saint-Esprit, la vicomté de Dinan, la Magdeleine, la Vallée-Plumaudan, Broons, Broonsdineuf, Pont-Briand, Ponthaie, Pontual, Plouër et Rigourdenne, Chalonge et Duval, Chalonge, Trévron et la Gibonnais, Beaumanoir, la Ferronnais, le Besso, Langevinais et Boutron, le Chêne-Ferron, Champ-Gérault, Quérinan, Coëtquen, le Chalonge et la Haute-Ville, la Roche-Glé, le Colombier, Lanvallay, la Roche-Colombier, le Mottay, le Gage, la Saudrais, Bois de la Roche, Yvignac, la Herviais, Montafilant au siège de Plancoët, la Chapelle Bernier, la Ville-Roux, Launay, Vaucouleur en Corseul, la Caulnelais, Beaubois en ce qui relève de Dinan, la Boissière, la Tondourie, le Plessix-Madeuc, la Forestrie, la Baie, la Ville-ès-Fous, la Ville-Morel, la Motte-Ollivet, le Plessix-Balisson, le Pin, le Guildo, Saint-Meleuc, la Touche-à-la-Vache, la Gueurine, Tressaint, la Pasquenais, Merdrignac, Lanvollon, le Mottay en Merdrignac, Vaucouleur en Merdrignac, Vaucouleur et la Chaussée en Miniac, Launay-Comatz, la Guérais en Ploubalay, la Conninais, Villedéneuf, Lorgénil, la Crochais, Beauchêne, la Mettrie, la Chénais-au-Porc.

En 1500, la cour de Dinan fut érigée en présidial, juridiction qui fut, en 1598, réorganisée à l'instar des autres présidiaux.

En 1589, le siège présidial de Rennes est transféré à Dinan, et Guillaume d'Argentré en est président agréé du duc de Mercœur.

La même année, la cour des monnaies fut aussi transférée à Dinan, d'après les ordres du duc de Mercœur :

« Considérant que la ville de Dinan est assise en un lieu proche des meilleures villes de cette province, et qu'elle s'est toujours maintenue et conservée en la sainte union sous notre aide, et que, pour cette raison, elle doit être grandement décorée et augmentée comme nous l'en connaissons très digne. Avons transféré et établi, transférions et établissons en ladite ville de Dinan, la monnaie qui souloit travailler en ladite ville de Rennes pour y être dorénavant tenue et exercée par vingt maîtres et autres officiers tout ainsi et à l'exemple des autres monnaies du royaume. Le 12 septembre 1589. »

EMMANUEL DE LORRAINE.

Les états de Bretagne se sont assemblés dix fois à Dinan depuis 1352.

Dinan, jusqu'à la révolution de 1793, a eu des gouverneurs.

La ville portait anciennement les armoiries de gueule, château donjonné d'or au chef d'hermines, et surmonté d'une couronne murale. *(Extrait des manuscrits de Mahéo.)*

INDICATION DES MONUMENTS

et Sites remarquables,

Ruines et lieux célèbres de Dinan et des environs.

DINAN. — L'église Saint-Sauveur, construction de la fin du

quinzième siècle, à l'exception du portail et de la cõtale méri-dionale qui sont du onzième siècle, magnifique architecture du style roman.

Le clocher, qui s'élance à une hauteur de plus de 200 pieds, est admirable par son élégance et sa légèreté. L'extérieur du chœur, architecture riche et imposante.

A l'intérieur, des inscriptions de diverses époques ; le mau-solée renfermant le cœur du connétable Du Guesclin ; de beaux vitraux peints, et une ancienne piscine baptismale d'un travail bysantin fort curieux.

2. L'église Saint-Malo, monument de la fin du quinzième siècle, dont le chœur, seul complètement achevé, est d'un tra-vail admirable tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

3. A l'ancien prieuré de Saint-Malo, faubourg de ce nom, se trouve une petite chapelle servant de remise, dans laquelle on voit encore un reste de l'ancienne église pariossiale de Saint-Malo ; seul souvenir qui nous reste de cette belle et vaste basi-lique, admirable architecture du style roman, édiflée vers la fin du onzième siècle et détruite en 1487.

La partie qui existe encore est l'arc d'entrée d'une chapelle de l'abside, et qui habituellement, dans nos églises, est celle dédiée au Sacré-Cœur.

4. Les restes de l'ancien couvent des Cordeliers, fondé par le connétable d'Avaugour à son retour des croisades (en 1240).

5. Le château (aujourd'hui **Prison**), monument bien con-servé, construit dans la dernière moitié du quatorzième siècle par les ducs de Bretagne. — A l'entrée, dans une pièce qui ser-vait jadis de chapelle et qui se nommait **la salle du Serment**, on montre un siège en pierre que l'on appelle le fauteuil de la duchesse Anne, lieu où elle devait se placer pour entendre la messe (selon la chronique). — Dans la partie basse de l'édifice sont deux vastes cachots où le jour ne pénètre que très faible-

ment. — Les états de Bretagne ont tenu plusieurs fois dans ce château.

6. La belle flèche pyramidale de l'horloge qui s'élève à une hauteur d'environ 60 mètres du pavé. De la galerie en plomb où se trouve la bruyante filleule de **la bonne duchesse Anne**, on découvre un vaste et magnifique horizon qui dédommage grandement de la peine que l'on prend d'y monter.

7. La place du Champ, où est érigée la statue du connétable Du Guesclin, lieu même où ce grand capitaine terrassa le fameux Cantorbéry, chevalier anglais (en 1350).

8. L'ancienne communauté des Jacobins (aujourd'hui occupée par les dames Ursulines), fondée par Alain de Lanvallay (1216), l'un des plus éloquents prédicateurs de son temps. On y voit le caveau où se trouvait le cœur de Du Guesclin avant la suppression de cet ancien établissement.

9. La maison des chevaliers de Malte, qui se distingue par quelques ogives placées dans le mur faisant face au portail des Cordeliers. Ils avaient aussi une succursale au village de Lannouée, commune d'Yvignac.

10. Le Musée, à l'Hôtel-de-Ville, qui, quoique naissant encore, mérite déjà l'attention des amateurs. On y voit, entre autres objets dignes d'intérêt, la giberne du vaillant et modeste Latour-d'Auvergne, premier grenadier de France.

11. Le Parnasse, délicieux coteau où vient s'offrir à l'œil le paysage le plus varié : des cascades, des moulins, des ruines de forteresse et d'abbaye, des rochers, des bosquets, des châteaux et de gentilles maisonnettes de campagne qui couronnent avec élégance le front du coteau.

12. La promenade Saint-Sauveur, d'où l'on découvre les sites les plus pittoresques.

13. La Fontaine des eaux minérales, délicieuse promenade d'été.

LANVALLAY. — Non loin du bourg, les vestiges du château des seigneurs de Lanvallay. Alain, qui est le premier dont l'histoire fasse mention, fonda en 1224 les Dominicains de Dinan. Jehan et Raoul, seigneurs de Lanvallay et de Tressaint, fondèrent, dans le quinzième siècle, un enfeu prohibitif dans une des chapelles rayonnantes de l'église Saint-Sauveur de Dinan.

Au pont de Dinan, quartier de la Magdelaine, on remarque encore quelques bâtiments de l'ancien Prieuré de la Magdelaine, fondé en 1078 par Geoffroy, premier vicomte de Dinan, et Rivallon, son frère. Avant la destruction de l'église, on y voyait quelques tombeaux de la maison de Coëquen.

LÉHON. — L'ancien château-fort, en ruines, dont la construction remonte à une époque très reculée.

La vieille église du Prieuré, vaisseau remarquable par son architecture roman-gothique (de la transition). A côté est l'antique chapelle des Beaumanoir, dont le sol était revêtu de plusieurs beaux monuments funéraires, à l'époque de 1793 (voir au musée); au nord du cloître, on admire un pan de muraille d'une architecture tout-à-fait bizarre et que l'on croit être un reste de la primitive église du Prieuré, fondé en 850 par Nominnoé, roi de Bretagne.

Au lieu dit les Bas-Foins, le vaste et magnifique hospice des aliénés, contenant près de 400 malades.

Plus haut, au village du Saint-Esprit, cette belle croix d'un seul bloc de granit dont la riche sculpture fait l'admiration des amateurs.

SAINT-MAUDEZ. — Une croix, non moins digne d'attention que celle qui précède, se voit tout près de l'église.

TADEN. — Les ruines historiques du château de la Garaye, construction du seizième siècle.

Des ruines romaines sur le lit gauche de la Rance, au lieu dit la Croix-de-Taden.

SAINT-SAMSON. — Un menhir (1) de plus trente pieds de haut nous rappelle le culte et la puissance des Druides.

Il existe aussi dans l'arrondissement plusieurs tumulus, entre autres dans les communes de Plouasne, Broons, Créhen, Trigavou, Trémereuc, Pleudihen, Languenan et Ploubalay.

PLEUDIHEN. — Le château de la Bellière, ancien domaine des seigneurs de Dinan, où est née Tiphaine Ragueneau, première épouse de Du Guesclin. Ce vieux manoir a aussi vu naître l'un des preux de Mi-Voie.

Au village de l'Hôtellerie, fondé en 1373, par Bonabe la Bécasse, seigneur de la Touche-ès-Bécasses, qui abandonna à M. Robert Pépin, abbé du Tronchet, tous ses biens et dîmes de Pleudihen pour la fondation dudit Prieuré, où il serait dit pour lui une messe chaque vendredi, et que tous pauvres et indigents y passant seraient **nourris, vêtus et aumônés.**

SAINT-HELEN. — L'ancien manoir historique des marquis de Coëtquen, dont il ne reste plus que quelques tours en ruine.

EVRAU. — Le château de Beaumanoir, lieu que l'on croit avoir été habité par le fameux Beaumanoir, héros de la bataille des Trente. Quelques opinions sont partagées à ce sujet et lui donnent son habitation au château de Carmeroc, en Saint-Juvat.

La lande du Tournay, où devait avoir lieu cette fameuse bataille entre les troupes de Charles de Blois et celles de Jean de Montfort, le 12 juillet 1363.

YVIGNAC. — Le beau manoir des anciens seigneurs d'Yvignac. A côté sont les ruines du château primitif.

MÉGRIT. — L'abbaye de Beaulieu, fondée en 1163 par Roland de Dinan, avait une église fort intéressante sous le rap-

(*) Etym. : *Men*, pierre, *hir*, longue.

port de l'architecture et des tombeaux qui y étaient, notamment celui du fondateur, dont la pierre, portant l'effigie de Rolland, est aujourd'hui vivement réclamée par le musée de Dinan à la ville de Saint-Brieuc, qui s'en est emparée.

TRÉMEUR. — L'hospice et prieuré de Saint-Georges, fondés en 1346 par Geoffroy Levoyer, seigneur de Trégomar, pour entretenir quatre religieux Augustins devant secourir tous pauvres passants et repassants.

LE QUIOU. — Les carrières de sablon-coquillier, où l'on trouve quantité de fossiles très curieux.

La chapelle du Besso, non loin du château, monument qui paraît appartenir à l'époque de la transition. Un peu au-delà, vers le midi, est aussi le château de Hac, dont l'architecture mérite quelque attention.

BROONS. — Les ruines du château-fort de la Motte-Broons, berceau du connétable Du Guesclin, où s'élève aujourd'hui une belle colonne en granit, en mémoire de ce grand capitaine.

JUGON. — Sur ce monticule, qui s'élève fièrement entre deux vastes plaines d'eau, était jadis assis le château-fort de Jugon, qui passait pour l'un des plus redoutables de la province ; aussi avait-il donné lieu à cette devise : « **Qui a Bretagne sans Jugon a chape sans chaperon.** »

PLÉNÉE. — Les restes de l'ancienne église de l'abbaye de Bosquin, où se voyait le tombeau de l'infortuné Gilles de Bretagne. La pierre tumulaire était un large madrier de bois de chêne qui représentait l'effigie du prince, de grandeur naturelle. A la révolution de 1793, ce tombeau fut fouillé, et la pièce historiée fut transférée dans la chapelle du Parc, commune du Gouray. Qu'est-elle devenue ? aujourd'hui qu'elle serait si précieuse dans nos musées.

Les belles ruines du château de la Moussaye. On y voit en-

core les prisons, de grandes caves voûtées et de magnifiques escaliers en taille.

Dans la partie de l'est de la commune, on remarque aussi de longues traces d'une voie romaine (chemin de Létra.)

PLÉDÉLIAC. — Les ruines monumentales du château de la Hunaudaye, ancienne résidence des ducs de Penthièvre.

L'abbaye de Saint-Aubin-des-Bois, fondée en 1137 par Geofroy Botrel, comte de Penthièvre, est remarquable par ses vastes bâtiments.

CORSEUL (*Corsilium*), principale cité des Curiosolites, peuple gaulois subjugué par les Romains lors de leur descente dans l'Armorique. Ces derniers ont laissé dans ce lieu de nombreuses traces de leur passage : des inscriptions, des médailles, des bronzes, des vases, etc. Non loin de Corseul, on trouve encore les restes imposants d'un temple romain consacré à Mars, et appelé aujourd'hui la tour du Haut-Bécherel ou du Haut-Tribut.

Le château de Montafilant, qui n'offre plus que des ruines remarquables, fut longtemps la résidence des seigneurs de Dinan. La quantité de tuiles et de médailles que l'on trouvait anciennement dans ce lieu fit présumer que ce château avait été construit sur l'emplacement d'une forteresse romaine.

NAZARETH. — Le couvent de Nazereth, près Plancoët, fondé en 1647, par Catherine de Rosmadec, baronne de la Hunaudais, qui y établit des religieux Dominicains tirés de la maison de Dinan. L'église du couvent, qui est devenue paroissiale, est en grande vénération dans le pays.

CRÉHEN. — Les vestiges de l'ancienne collégiale du Guildo, fondée en 1410 par Charles de Dinan, qui y finit ses jours. A quelque distance de là sont encore debout quelques pans de murailles du vieux castel du Guildo, lieu où l'infortuné Gilles de Bretagne fut saisi par les ordres du duc, son frère, et envoyé

au château de la Hunaudais, en Saint-Launeuc, où il ne tarda pas de succomber aux atrocités que lui firent endurer ses gardiens.

SAINT-JACUT. — Les ruines de l'ancienne église de l'abbaye, où se voyait, avant 1793, le tombeau du savant bénédictin dom Lobineau.

LE PLESSIX-BALISSON. — Les ruines du château-fort du Plessix-Balisson, maison très ancienne des comtes de Rays et seigneurs de Broons.

TRIGAVOU. — Le bois de la Motte, ancien marquisat, l'une des plus puissantes maisons de Bretagne, a produit plusieurs hommes distingués. Il a existé dans ce lieu un château défendu par des tours et de profonds fossés ; il n'en reste aujourd'hui que quelques vestiges sous les jardins du château actuel.

(Extrait des manuscrits de Mahéo.)

Chapelle de Notre-Dame-de-Confort ,

En Berhet.

La chapelle de Notre-dame-de-Confort, en la paroisse de Berhet, sur les confins de celle de Prat, est un lieu de dévotion célèbre. C'est aussi, sous le rapport de l'art, l'un des monuments religieux les plus remarquables de l'arrondissement de Lannion.

Elle s'élève gracieusement sur une éminence qui domine au loin le pays, et semble appeler les pèlerins et les malheureux qui viennent de toute part y chercher confort pour leurs maux.

Sa construction ne remonte qu'à la première moitié du seizième siècle, et bien qu'elle appartienne à la période de décadence de l'architecture gothique, elle est d'un assez bon style, et conservé sous ses ornements multipliés la grandeur et les formes élancées, symbole mystique des âges de foi.

Sa nef, spacieuse, élevée, sans bas-côtés ni transepts, est régulièrement percée de cinq fenêtres ogivales, dont la plus considérable, ouverte à l'orient dans le mur droit du pignon, contenait naguère une des plus merveilleuses rosaces que l'on pût voir.

Un coup de vent la détruisit, il y a environ douze ans.

Ce malheur ne serait peut-être pas irréparable. On en trouverait encore tous les précieux débris. Mais cette restauration coûterait cher, — et nous pensons que le monument réclame de plus urgents travaux.

Les deux autres fenêtres de chaque côté latéral sont longues et étroites, divisées en deux lancettes par des menaux prismatiques, et chargées, dans le tympan, de réseaux flamboyants formant, au nord, des larmes contournées, au midi, d'élégantes fleurs de lys. Ce dernier ornement ne se rencontre guère en Bretagne que dans les édifices religieux construits depuis la réunion de cette province à la France.

Extérieurement, ces fenêtres sont surmontées de frontons triangulaires, dont les côtés, hérissés de crosses végétales, se lient au sommet par un bouquet trilobé. L'équerre et l'angle supérieur du pignon sont décorés de même.

Mais le morceau capital de cette œuvre, celui où le ciseau a déployé toutes ses ressources, c'est le portail méridional.

Un porche voûté en plein cintre le précède, comme pour servir d'étui à ses riches sculptures. Le plan de son ensemble est fort simple. Une seule porte, dont l'ogive n'a pas de très grandes proportions, offre le caractère distinctif de cette épo-

que : des lignes subitement relevées près du point de jonction et se terminant en pointe aiguë. Mais quel luxe, quelle profusion dans les détails ! Les voussures sont couvertes de feuillages hardiment fouillés à jour, de rinceaux, de vignes où se jouent parmi les grappes et les pampres une foule d'animaux fantastiques. L'archivolte, ornée de larges feuilles laciniées, suit les contours de l'ogive, se redresse également en pointe, et supporte à son sommet une sorte d'acrotère où reposait probablement une statue.

Enfin, l'encadrement est formé de deux colonnes chargées de tores et de bandelettes, et surmontées d'aiguilles.

Trois autres portes, l'une au-dessous du portail dont nous venons de parler, les deux autres dans le côté latéral du nord, reproduisent ces caractères généraux. On y retrouve aussi l'ogive aiguisée. Mais elles sont moins ornées. Les deux dernières n'ont même qu'une archivolte garnie de crochets et de panaches.

Quant à la façade occidentale, on pourrait la croire beaucoup plus récente que le reste de l'édifice, si l'on ne se rappelait que les constructions religieuses se commençaient toujours par le chevet. Il dut nécessairement s'écouler un certain nombre d'années avant qu'on n'en vint à cette dernière partie, qui dès lors se trouva en pleine transition, en plein changement de style, à ce retour aux arts païens, que l'on a si mal à propos nommé la renaissance.

En effet, cette porte de l'ouest, qui se cache honteusement entre deux contreforts massifs, ne donne pas une haute idée des premiers efforts de l'architecture nouvelle. Des pilastres simulés, un semblant d'architrave et de corniche, un fronton brisé, coiffé d'une manière de dôme, tout cela est mesquin et d'un assez méchant aspect.

En revanche, le clocher, qui est encore à moitié gothique,

conserve une certaine élégance. Quatre baies ouvertes laissaient voir les cloches, réduites à une aujourd'hui. Une flèche octogone et mince, qui fait jaillir sa croix d'une touffe de feuillage, une balustrade légère à dessins flammés, une tourelle d'escalier couronnée d'une coupole, en complètent gracieusement l'ensemble.

Mais ce qui donne un aspect vraiment monumental à cette charmante église, ce qui l'entoure d'un luxe inusité dans les édifices de dimensions médiocres, c'est l'admirable parti que l'architecte a su tirer de sa frise et de ses contreforts.

Ces derniers, sans comprendre les masses qui soutiennent la tour, sont au nombre de dix. Ils ceignent la sainte chapelle comme d'une couronne à hauts fleurons, élevant leurs pinacles au-dessus de la naissance du toit. Sur leurs faces antérieures, des niches, abritées de dais finement travaillés, contenaient des statues d'apôtres que l'on n'y voit plus de nos jours ; car, pour les soustraire au vandalisme révolutionnaire, on les cacha, et si bien hélas ! qu'on ne les a pas retrouvées. Des fouilles régulières amèneraient sans doute leur découverte.

La frise historiée représente, dans toute la longueur du midi, une chasse à courre. C'est d'abord un personnage paresseusement endormi, pendant que les renards croquent ses poules et que les loups emportent ses moutons. Plus loin, des chasseurs armés d'épieux, des piqueurs donnant de la trompe, excitent une meute nombreuse à la poursuite d'animaux divers. Au nord, on ne voit que des sujets pieux : des emblèmes en l'honneur de la sainte Vierge, tirés de ses litanies et du cantique des cantiques.

Avant de passer à la description intérieure de cette chapelle, il est convenable, et c'est peut-être par où nous eussions dû commencer, de dire un mot de son histoire.

Jehan du Perrier, juveigneur des comtes de Quintin, épousa,

dans les premières années du quinzième siècle, Anne, héritière de Coatconian, Coatbersot, et autres lieux seigneuriaux de Berhet.

L'un de ses descendants, qui se nommait aussi Jehan, posa, le vingtième jour d'avril, l'an 1523, la première pierre de cette église, qui, d'après l'inscription qui nous donne cette date, ne fut terminée qu'en 1537.

Or, on sait quelles étaient alors les graves préoccupations de la Bretagne. Deux fois reine de France, notre duchesse Anne ne laissait que des filles, dont l'aînée, mariée à François I^{er}, lui apportait en dot l'usufruit de cette province. Les longues intrigues de la France allaient enfin réussir. Déjà le cercle ducal ornait le front du Dauphin ; et, malgré l'opposition la plus énergique, les états de Vannes venaient, en 1532, de prononcer la réunion définitive de la Bretagne à la France.

Les du Perrier perdaient à cette adjonction une position princière. Le duc Pierre II le dit formellement en érigeant en leur faveur le comté de Quintin en haute baronnie : — **Nous bien certain du degré de parenté dont notre cousin nous atteint, lequel est extrait et consanguin de notre maison, etc.**

Aussi avons-nous cru remarquer, au sein du sanctuaire élevé par eux, les signes d'un regret, d'une protestation, d'une mordante satire.

Voici nos conjectures. Il est bien entendu que nous ne les donnons que pour ce qu'elles sont : des conjectures.

Aux fenêtres, — nous l'avons déjà dit, — les lys s'épanouissent au soleil du midi ; au nord, coulent les larmes.

Sant-e-rod (le saint à la roue), tourne toujours sa roue de fortune, mais elle tourne désormais dans une labbe funèbre, au-dessus des tombeaux.

Dans la corniche, une femme d'un orgueilleux embonpoint, pieds et poings liés, tourne sur elle-même ; et, quand elle se

présente au retour, ce n'est plus qu'un maigre squelette. Ne serait-ce pas l'image de la transformation qui attend sous la domination étrangère la riche et grasse Bretagne ?

Au rétable, contre l'autel, l'allégorie semble plus transparente encore. Deux statues principales figurent l'Annonciation. A gauche, du côté breton, la sainte Vierge, à genoux devant un pupitre, a les traits et le costume de la duchesse Anne. Devant elle, ce personnage agenouillé est sans doute l'ange Gabriel : d'où vient donc qu'il porte le manteau royal, la robe, les cheveux longs et bouclés de Louis XII ? et qu'au lieu du lys symbolique, il présente à la Vierge... une quenouille !

C'est que le duché tombait en quenouille. C'est que la bonne duchesse ne laissait pas ce second fils, qui aux termes de son contrat de mariage, devait continuer la dynastie bretonne.

Et, comme si l'on avait craint de n'être pas compris, au-dessous de chacune de ces figures brille un écusson aux armes de France.

Ces observations, nous le répétons, sont toutes conjecturales ; elles nous ont semblé curieuses, et nous les donnons sans y attacher une grande importance. Reutrons dans le positif.

Au-dessus de l'autel est un méchant tableau de Notre-Dame-du-Rosaire, tout-à-fait indigne de son entourage.

A droite et à gauche, deux bas-reliefs représentent, le premier, la sainte Vierge couronnée par la Trinité, le second, l'arbre de Jessé.

Ils sont du même ciseau que le rétable, qui mérite une description spéciale.

Outre les deux figures dont nous avons parlé, ses galeries à jour et ses ornements secondaires, il se compose de sept tableaux tirés de la passion, et ainsi disposés :

Au-dessus du tabernacle, et plus élevé que les autres, est le crucifiement.

A gauche sont :

L'adoration des bergers.

Pilate se lavant les mains.

Jésus portant sa croix.

A droite :

L'ensevelissement.

La résurrection.

La transfiguration.

Le dessin de ces sujets n'est pas toujours très correct, mais l'idée est ingénieuse, les personnages bien groupés, les attitudes et les physionomies rendues avec expression. Somme toute, ce morceau est remarquable, et il est à regretter que de méchants barbouilleurs l'aient couvert d'une grossière peinture, poussant l'ignorante vanité jusqu'à y inscrire leurs noms.

Les poutres, les corniches, les frises sont sculptées, chargées d'ornements, de personnages, d'animaux, et surtout d'armoiries.

Ces hiéroglyphes du moyen âge sont aussi des preuves de notre histoire. Nous allons tâcher de les expliquer.

Le premier écusson, dans la frise à droite, porte écartelé, aux 1^{er} et 4, d'azur à 10 billettes d'or, qui est du Perrier, et aux 2 et 3, de Coatconian, de gueules à 3 roses d'or.

Cette dernière famille est éteinte depuis environ quatre siècles.

Le second est partie du Perrier et du Mené : de gueules à la face d'argent.

Le premier de ces écussons nous semble rappeler l'alliance qui fit passer la terre de Coatconian dans la famille du Perrier. Le second pourrait être celui du fondateur de cette chapelle.

Alain du Perrier, fils de Claude et de Renée-Françoise de Kerlec'h, comparut à la réformation de 1671, portant le titre de seigneur de Coatconian. Mais quatre ans plus tard, en 1675, nous trouvons un sieur René du Bouilly s'intitulant châtelain du même fief, qui venait à ce qu'il paraît de changer encore de mains.

C'est sur la cloche de Notre-Dame-de-Confort, dont ce sieur de Bouilly était parrain, que nous lisons ce détail. Elle est encore blasonnée, à gauche, des armoiries des du Perrier, comme souvenir peut-être. A droite est l'écusson des du Bouilly : d'azur à la bande d'argent, accompagnée de deux croissants de même, mi-partie du chevoir de Coadelan : de gueules au croissant d'argent, surmonté de trois macles de même.

Coadelan, en Prat, était la demeure favorite du trop célèbre ligueur Guy Eder de la Fontenelle. Cette terre, et la plupart de celles que nous venons de mentionner, appartiennent aujourd'hui à M. de Kergariou, de la Grand-Ville.

Cette description est déjà si longue qu'elle nous force à négliger les détails accessoires. Nous allons indiquer sommairement les réparations les plus pressées, les plus nécessaires à la conservation de ce monument.

A l'extérieur, les pierres de la corniche, à environ un mètre du pignon, et de chaque côté, ont été ébranlées par le coup de vent qui enfonça la maîtresse-vitre, et se séparèrent en lézardes profondes. Cette réparation serait encore facile et peu dispendieuse ; si on la négligeait, elle entraînerait infailliblement la chute de l'édifice.

A l'intérieur, la charpente est bonne ; mais quelques parties du lambris demandent à être relevées.

Il serait à désirer aussi que l'on replaçât, au milieu de la nef, la grille et le beau jubé qui la coupaient autrefois, et dont

toutes les pièces sont jetées pêle-mêle dans un réduit sous l'horloge.

Enfin, les tombeaux des fondateurs méritent quelque intérêt.

Leurs statues gissent maintenant sur le mur du cimetière, livrées à toutes les intempéries de l'atmosphère. Encore quelques années, et la pluie les aura entièrement dégradées. Elles ont pourtant du caractère et une certaine valeur artistique.

L'une d'elles représente un chevalier armé de toutes pièces, excepté la tête et les mains qui sont sans héaume et sans gantelets. Sa large épée repose entre ses cuisses, et sa miséricorde est passée à son ceinturon. Sous sa cotte d'armes, qui remonte jusqu'au cou et ne descend que jusqu'aux genoux, on pressent une cuirasse bombée, sans carène. L'attache des genouillères aux cuissards et aux grèves est d'une seule pièce, sans lames compliquées, et la forme pointue des solerets, appuyés sur un chien, et se repliant légèrement en poulaine, achève de nous désigner l'époque à laquelle elle appartient : la première moitié du quinzième siècle.

Sur la table, deux écussons presque effacés montrent encore l'un des roses, l'autre des billettes, et font reconnaître le chef de la branche des du Perrier de Berhet.

Cette statue serait donc plus ancienne que la chapelle, et y aurait été apportée d'ailleurs, à moins qu'elle n'eut été faite après coup, commémorativement.

Une autre effigie tumulaire, placée à côté de celle-ci, n'en est évidemment qu'une imitation. Cependant, à quelques détails échappés au copiste, à la forme mince et effilée des dagues dont les gardes et les poignées très œuvrées ne forment plus la croix, on reconnaît une époque plus récente : le seizième siècle. Une inscription engagée aujourd'hui dans une maçonnerie, nous apprend qu'elle recouvrait la sépulture de Jehan du Perrier, seigneur de Coatbersot.

Il serait convenable de replacer ces tombeaux dans la chapelle, au-dessus des cryptes qu'ils recouvraient autrefois.

Remarquons, en terminant, le soin qu'on avait apporté jusque dans le choix des matériaux. Toutes les constructions sont en beau granit, toutes les boiseries en if devenu noir comme de l'ébène, partout où le badigeon permet de l'apercevoir.

On pourrait, pour diminuer les frais des réparations, employer les pierres de taille de la mesure qui sert aujourd'hui de maison commune. Cette bâtisse, dont on réclame instamment la démolition, ne date que de 1768, n'offre aucun intérêt, et masque le monument.

Nous regrettons, en jetant les derniers traits de cette pâle et frêle exquise, de ne pouvoir parler que de l'œuvre matérielle, de ne pouvoir dire un mot de ce qui en fait l'âme : — de l'amour religieux que ce saint temple inspire ; mais M. le recteur de Berhet, ayant bien voulu nous promettre les bulles et les indulgences accordées par les papes à Notre-Dame-de-Confort, nous ferons de cette communication l'objet d'une note supplémentaire.

Puissent au moins nos faibles efforts contribuer à attirer l'attention et les bienfaits de l'administration sur ce monument vénéré, afin qu'il fasse longtemps encore la consolation et l'ornement de notre pays.

J. DE PENGUERN.

LA PRINCESSE AZÉNORE.

(Légende du Léonais.)

La princesse Azénore était fille du comte de Léon, roi de

Brest. Pieuse, bienfaisante, affable, elle possédait toutes les vertus; sa beauté charmait d'autant plus qu'elle avait l'air de ne pas la connaître; aussi faisait-elle les délices d'une cour dont elle était l'idole et le plus bel ornement.

Le comte de Goetlo et de Tréguier, roi de Donnonée, ayant entendu parler des rares qualités de la charmante Azénore, en devint épris; il députa deux de ses barons, comme ambassadeurs, vers le roi de Brest, pour lui offrir son alliance et le supplier de lui accorder la main de sa fille. Le comte de Léon, fier de cette demande, alla sans hésiter trouver Azénore; il lui fit part de la proposition du prince de Goetlo, en lui représentant combien ce parti était avantagenx, non-seulement pour elle, mais aussi dans l'intérêt de ses états. La belle princesse, qui ne s'attendait pas à cette demande, répondit à son père qu'elle serait toujours reconnaissante de l'honneur que le roi de Donnonée voulait bien lui faire en la choisissant pour épouse, mais qu'elle ne pouvait l'accepter, étant depuis longtemps résolue à consacrer sa vie au service de Dieu.

Le roi, son père, qui l'aimait tendrement, ne voulut pas contrarier sa pieuse vocation; il chargea les ambassadeurs d'assurer à leur maître qu'il tenait sa recherche à grand honneur; puis il ajouta qu'il ferait son possible pour fléchir le cœur de sa fille et la ramener à d'autres idées.

De son côté, Azénore reçut la visite d'adieux des ambassadeurs; elle les remercia, les combla de présents, mais persista à leur refuser la moindre espérance, déclarant que sa résolution de se consacrer à Dieu était irrévocable.

Le roi de Donnonée fut bien surpris, bien affligé du rapport de ses ambassadeurs; et comme ce que l'on n'obtient pas est toujours ce que l'on désire le plus, ce refus augmenta l'amour du prince; il ne cessait de faire des questions à ses envoyés sur la cour de Brest, espérant qu'ils lui parleraient de la princesse.

En effet, ces derniers ne tarissaient pas sur les louanges d'Azenore ; ils assuraient que jamais tant de vertus n'avaient brillé sur la terre, et que jamais beauté comparable ne s'était rencontrée.

Le comte de Goetlo, dont le cœur s'enflammait toujours davantage, espéra que sa persévérance finirait par toucher la princesse, et qu'il obtiendrait enfin le bonheur après lequel il aspirait.

Il envoya donc une seconde ambassade plus magnifique que la première, chargée de prodiguer l'or, les présents, et de mettre tout en œuvre pour gagner les conseillers du comte de Léon.

Les ambassadeurs furent fort bien accueillis dans la ville de Brest, on leur rendit les honneurs dus à leur caractère ; après leur avoir fait porter toutes sortes de rafraîchissements sous leurs tentes, on les conduisit en cérémonie devant le roi. Celui-ci, charmé des offres de service que contenaient les lettres du comte de Goetlo, promit de se servir de son autorité paternelle pour amener la princesse, sa fille, à se décider en sa faveur.

Azenore, qui s'était toujours fait remarquer par sa soumission filiale, ne résista pas longtemps aux ordres de son père et aux conseils de sa mère : elle engagea sa parole, résignée à son hymen qu'elle ne voyait pas sans répugnance ; elle espérait qu'elle aurait encore le temps de s'y préparer. Mais à peine eut-elle promis d'accepter pour époux le roi de Donnonée, que l'impatient prince, qui s'était caché parmi ses ambassadeurs, parut à ses yeux.

Il était dans toute la fraîcheur de la jeunesse ; sa physionomie pleine de charme, sa tournure élégante, relevée par un costume de drap d'or, brodé de perles et de diamants, lui donnait un éclat qui ne pouvait que plaider en sa faveur. Monté sur un magnifique cheval qu'il maniait avec dextérité, il dé-

ploya tant de courtoisie, d'amabilité, témoigna tant d'amour, que Azénore ne se repentit plus de l'avoir choisi.

Peu de temps après, les deux fiancés se marièrent, les fêtes nuptiales furent brillantes, les tournois, les festins ne furent pas oubliés. Les preux chevaliers et les nobles demoiselles exécutèrent au son du biniou les rondes du *jabadao* (*), puis le barde le plus célèbre de Lesneven, dans la grande salle du château, vint réciter à la nouvelle reine de Donnonée des vers dont voici la traduction :

« Le cœur que tu m'avais confié, ma gente et douce amie, je ne l'ai point perdu, je ne l'ai point donné, je n'en ai point fait un perfide usage. Je l'ai mêlé parmi le mien, et je ne sais plus lequel est à toi ou à moi. »

Bientôt les nobles époux durent quitter le Léonais, pour se rendre dans les terres du comte de Goetlo, où la comtesse reçut de ses sujets un accueil plein d'enthousiasme.

Ce fut dans un château situé entre Tréguier et Goetlo, construit par les ordres du roi Audren, et qui se nommait Châtel-Audren, qu'ils fixèrent leur résidence. Cette magnifique demeure dominait la ville, et réunissait tous les charmes qu'on peut désirer dans un lieu champêtre.

Les premières années de leur union s'écoulèrent heureuses et calmes ; le monde semblait leur présager de longues prospérités ; mais, comme malheureusement rien n'est stable sur cette terre, tant de bonheur ne devait pas durer, car, dit l'historien dans son naïf langage : « Si les roses qui naissent ez jardins des princes sont, ce me semble, plus odoriférantes que les communes, leurs épines sont-elles plus piquantes, et leurs grandes poinctes blessent plus vivement. »

(*) Danse encore en vogue en Basse-Bretagne.

La mort de la reine de Brest fut le premier chagrin qu'éprouva la princesse de Léon : ses larmes coulèrent en abondances à la nouvelle de la perte de cette mère chérie ; elle fit prendre le deuil à toute sa cour, et partit immédiatement pour porter des consolations au roi, son père. Après un court séjour près de lui, elle fut obligée de revenir dans son royaume de Donnonée, car son époux ne pouvait plus longtemps supporter son absence.

Le roi de Brest, à qui la solitude où le réduisait son veuvage était devenue insupportable, prit le parti d'épouser une dame de grande maison d'une éclatante beauté, mais hélas ! d'un cœur noir et malicieux. Cette nouvelle reine, pleine de ruse, sut si bien prendre son mari, qu'elle parvint à dominer son esprit, et que le pauvre roi n'agissait plus que par elle. Comme l'éclat des brillantes vertus de sa belle-fille était une critique perpétuelle de ses vices, elle conçut dans sa basse envie l'affreux dessein de la perdre.

Après avoir cherché les moyens d'accomplir ses funestes projets, la perfide belle-mère, pensant que chez un mari aussi épris de sa femme que l'était le comte de Goetlo, il pourrait n'être pas insensible aux atteintes de la jalousie, résolut de faire naître sa méfiance sur la fidélité de sa belle compagne.

Elle écrivit donc un billet à son propre époux ; mais elle eut soin que la menteuse missive tombât aux mains du roi de Donnonée. Dans son contenu, elle plaignait son féal époux de la conduite de sa fille Azénore, assurant qu'elle donnait un grand scandale, puis ajoutait : « Si vous en doutez, je vous donnerai preuves nettes et claires comme belle eau de roche. »

Le cœur du pauvre comte de Goetlo, à cette lecture, se déchira ; il lui semblait qu'un poignard le blessait sans cesse ; il hésitait et se refusait à croire à une si grande perfidie de la part d'une épouse qui jusqu'alors lui avait témoigné tant de

endresse et s'était montrée si vertueuse : mais la calomnie, emblable à un ver rongeur, avait tellement pénétré son âme, que cette terrible lettre ne pouvait sortir de sa mémoire.

La reine de Brest, ayant eu connaissance de sa douleur, de ses incertitudes, se décida à lui porter le dernier coup ; et elle réussit en avertissant le roi son mari des prétendus désordres de sa fille. C'est avec les yeux baignés de larmes, au milieu des soupirs et avec les signes du plus profond désespoir, qu'elle lui fit cette perfide et fausse confidence. Le trop crédule mari, convaincu du crime de sa fille, fut le premier à en parler à sonendre, et ce père indignement abusé, en soutenant ainsi la calomnie, fut en partie la cause de la perte de son innocente fille.

Le comte de Goetlo, alors complètement aveuglé par une jalousie furieuse, enferma la princesse, sa femme, dans un cachot, en attendant qu'il la fit juger par son sénéchal et ses barons.

La reine de Brest, qui ne perdait point de vue sa victime, liborna des gens perdus, sans conscience, et qui, à force d'argent, s'engagèrent à accabler la vertu.

Azénore, tirée de sa prison, fut amenée devant le tribunal du roi son époux : l'air terrible et menaçant de ce dernier contrastait avec la sérénité, la douceur et la résignation qui brillent sur le front pur de la princesse.

Les chefs d'accusation supposés furent présentés par le procureur fiscal avec une véhémence haineuse, et il ne s'adressa à la pauvre accusée que dans les termes les plus durs.

D'abord Azénore ne put retenir ses larmes ; puis, rappelant sa dignité et craignant qu'on interprêtât son silence comme l'aveu de sa culpabilité, elle parvint à reprendre assez d'emphase sur elle-même pour répondre avec assurance, pleine de calme : « qu'elle ne pouvait autrement se défendre contre de

faux témoignages qu'en déclarant qu'ils étaient faux ; qu'elle ne tenait point au bonheur trompeur du monde, et que si Dieu lui demandait le sacrifice de sa vie, elle était prête à le faire, mais qu'on ne lui ravirait jamais l'amour inviolable qu'elle portait à son seigneur et mari, ni la renommée de princesse d'honneur qui accompagnerait sa mémoire et décorerait sa tombe, malgré les accusations de la calomnie et de la haine. »

Après avoir ainsi parlé, on la reconduisit à son cachot. Pendant la procédure qui fut longue, la constance de la malheureuse Azénore ne se démentit pas. Cependant ses ennemis finirent par l'emporter, et le sénéchal rendit une sentence portant que la comtesse de Goetlo et de Tréguier, reine de Donnonée, atteinte et convaincue d'infidélité envers son mari, était condamnée à être brûlée vive et ses cendres jetées dans la mer.

Azénore, aussitôt après la lecture de cet arrêt, porta la main droite sur son crucifix, leva ses beaux yeux humides vers le ciel et protesta hautement sur le salut de son âme « que jamais elle n'avait failli à l'endroit de son seigneur et mari ; » puis elle ajouta : « N'y a-t-il ici aucune âme chrétienne et charitable qui me secoure au dernier moment ? Je suis grosse de quatre mois ; faut-il que, pour le crime supposé de sa mère, mon enfant soit privé du baptême ? »

Les personnes qui l'entouraient versaient des larmes d'attendrissement. Toutefois, le comte de Goetlo (car la jalousie dénaturait son cœur) insista pour que la sentence fût exécutée.

Les juges, touchés de la situation de cette intéressante princesse, et trouvant d'ailleurs bien de la cruauté dans cette précipitation, révoquèrent leur première décision. Par la seconde, ils condamnèrent Azénore à être enfermée dans un tonneau et

jetée en pleine mer, à la merci des ondes, des vents et des écueils.

Quand vint le moment d'accomplir ce jugement inique et cruel, ce fut un spectacle déchirant pour tous les habitants de la ville et des campagnes, dont elle avait été la providence, que de voir passer, le long du port et de la grève, une si jeune princesse, liée avec de grosses cordes, versant des larmes amères, et plus belle que jamais sous sa profonde douleur. Elle leur dit adieu d'une voix angélique, se recommandant à leurs prières, puis monta sur la nef qui devait la conduire à quinze ou vingt lieues de la terre.

Arrivée à cette distance, il fallut alors se disposer à subir l'affreuse exécution. La malheureuse femme, après avoir pardonné à tous, recommanda son âme à Dieu, déclara qu'elle mourait innocente, puis, ayant fait le signe de la croix, elle entra courageusement dans le tonneau fatal, qui fut fermé et lancé au milieu des flots.

Dieu, à qui rien n'est impossible, par un miracle de sa toute-puissance, permit que le tonneau fut préservé du choc des rochers et de la violence des ouragans. Dès les premiers jours, les souffrances de la faim se firent sentir, et comme la pauvre princesse n'avait point de nourriture, malgré son courage, de grosses larmes coulaient sur ses joues amaigries, ses yeux mourants se tournaient vers le ciel qu'elle ne pouvait apercevoir, quand tout-à-coup elle fut subitement frappée par une clarté céleste qui pénétra dans sa misérable prison ; une voix divine et consolante l'assura que ses prières étaient agréables à Dieu, parce qu'elle n'avait jamais désespéré de sa miséricorde ; qu'elle pouvait être assurée que son innocence réparaitrait un jour avec éclat, et que ses calomnieurs seraient confondus.

Le tonneau se changea en une demeure peu spacieuse, il est vrai, mais d'une dimension plus commode. Sainte Brigitte, sa

patronne, lui apparut plusieurs fois et vint l'assister au moment de ses couches ; elle mit au monde un fils ; mais ne pouvant le baptiser, elle le recommanda au Seigneur par une prière si touchante, que Dieu alors, pour fortifier son courage, délia la langue de son petit enfant qui lui annonça, avec des paroles bien tendres, que le temps de consolation était arrivé ainsi que le terme de ce douloureux voyage qui avait duré cinq mois.

En effet, le tonneau s'arrêta sur un rocher de la côte d'Irlande, près de l'abbaye de Beau-Port.

La mère et l'enfant furent recueillis par le saint abbé du monastère que Dieu avait miraculeusement averti. L'enfant parla encore et demanda le baptême.

Cet enfant, prince de Bretagne, devint par la suite archevêque de Dol, et fut canonisé sous le nom de saint Budoc.

Pendant ce temps, la coupable reine de Brest n'avait pas joui de son triomphe ; le remords avait empoisonné ses jours, ruiné sa santé. Enfin, le chagrin la fit tomber dangereusement malade, et elle mourut avouant son crime en se repentant sincèrement.

Lorsque le malheureux comte de Goetlo, dont la vie n'avait plus été qu'une suite de douleurs et de regrets, apprit l'innocence de sa vertueuse femme, son désespoir ne connut plus de bornes ; il se mit à parcourir le monde dans l'espérance de la retrouver, quoique cela parût impossible. Cependant Dieu permit encore qu'après plusieurs années il arrivât à l'abbaye de Beau-Port.

Azénore, qui n'avait jamais cessé de chérir son injuste époux, lui pardonna, et le comte crut avoir trouvé le bonheur ; mais le Seigneur en avait décidé autrement.

La comtesse de Goetlo était à la fin de ses épreuves. Dieu bientôt après la rappelait à lui et la récompensait, par un

bonheur céleste et durable, de tout ce qu'elle avait souffert sur la terre.

Le roi de Donnonée, après cette perte dont il ne devait jamais se consoler, consacra sa vie à Dieu et finit ses jours dans une austère pénitence en expiation de sa déplorable erreur.

Albert-le-Grand, de Morlaix, qui a écrit la vie de la princesse Azénore, ainsi que celle de saint Budoc son fils, et de l'antique recueil duquel nous tirons cette histoire miraculeuse, finit son récit par la phrase suivante :

« La sérénité d'une bonne conscience est un banquet continu, c'est le temple sanctifié de Salomon, le jardin clos et scellé où l'âme s'entretient, le réclinatoire doré de la sagesse éternelle, la salle nuptiale, et le palais royal du Saint-Esprit. »

M. S. A.

NOTICE

Historique et statistique sur Dinan.

Commerce et Industrie.

Dinan n'est pas absolument une ville d'industrie ni de commerce : le génie indolent et sans intrigue de ses habitants est peu propre aux grandes entreprises et aux spéculations hasardeuses. L'artisan et le chef d'atelier travaillent modestement pour vivre en paix avec leur famille, l'ouvrier gagne strictement sa semaine, et ne songe point à amasser ; à peine si l'on remarque une vingtaine de maisons qui tentent quelques ef-

forts dans les affaires commerciales. Cependant, malgré le peu d'activité qui règne dans la branche industrielle et commerciale, cette ville fait encore des affaires assez importantes chaque année.

Par sa proximité avec la mer, il remonte dans le port, au moyen du flux et reflux et à l'aide des écluses de Livet et de Léhon, une centaine de chasse-marées de 100 à 150 tonneaux, dont l'importation consiste en vin, eau-de-vie, savon, résine, sel, houille, ardoises, pierres meulières, plâtre, etc. Ils exportent, en retour, une grande quantité de grains, graine de lin et de trèfle, cidre, beurre, bois, cuirs, bestiaux, pommes à cidre, etc.

Des bateaux de transport de 15 à 30 tonneaux font le trajet de Dinan à Rennes, par le canal d'Ille-et-Rance, et communiquent avec Nantes; ils exportent de la houille, du bois, de la pierre, du cidre, de l'avoine, et y apportent, en retour, du noir animal, de la sardine en baril, du hareng salé, du fer, de la fonte, etc.

Un bateau à vapeur fait chaque jour un service régulier entre Dinan et Saint-Malo, et sert de messenger à ces deux villes pour le transport des objets qu'elles se fournissent réciproquement, ce qui font aussi plusieurs petits bateaux de la rivière.

Une des principales branches de l'industrie de Dinan, celle qui utilise le plus de bras, fait vivre le plus grand nombre de malheureux et y répand peut-être le plus de capitaux, est la fabrication des toiles à voiles. Trois manufactures de ce genre existent dans cette ville, et emploient annuellement à la confection des toiles à voiles pour la marine de l'Etat et du commerce environ 400 ouvriers, ce qui fait vivre de cette industrie plus de 1,200 personnes.

On fabrique aussi à Dinan des toiles dites Combourg; ces toiles sont le plus souvent employées pour les hôpitaux et pri-

sons ; autrefois, elles s'exportaient presque exclusivement à Saint-Domingue, la Martinique, la Guadeloupe, etc.

Il se fabrique encore à Dinan des toiles d'emballage à coton et qu'on envoie aux colonies ; de grosses toiles d'emballage pour toute espèce de marchandises, et servant aussi à faire des greniers de navires ; une autre espèce, dite cajot, d'un tissu clair et peu serré, est employée à Terre-Neuve pour la préparation de l'huile de morue.

Quant aux toiles dites de ménage, il s'en fait en grande quantité en ville et dans les environs ; elles sont très estimées en Bretagne.

Les toiles dites Languenan, qui se fabriquaient anciennement à Dinan et dans plusieurs communes voisines, jouissaient d'une grande réputation ; il s'en faisait un commerce immense dans cette ville, avant la révolution de 1793 ; on les exportait en Egypte et aux colonies. La ville de Dinan n'a pas vu sans regret s'éteindre cette branche d'industrie, jadis si florissante dans le pays, et qui faisait vivre dans l'aisance un grand nombre de familles.

Les rayés, cotons et flanelles de Dinan, avaient aussi leur ancienne renommée ; mais depuis l'apparition, en France, des cotons et calicots à la mécanique, ce genre de fabrication est presque anéanti.

Après les tissus viennent les tanneries, qui sont en assez grand nombre, mais dont deux ou trois seulement font la masse des affaires en ce genre. Les cuirs de Dinan sont très estimés, particulièrement les basanes, dont il se fait un grand débouché.

Parmi les autres industries qui ont un peu d'importance dans cette ville, nous citerons, comme méritant une certaine réputation : la coutellerie, l'ébénisterie, la vannerie, la chapellerie, la brasserie, la clouterie, la tonnellerie, la faïencerie,

le charronnage, les cuivres ouvrés pour garnitures de meubles, et la culture du plant et des arbustes, dont il se fait un assez grand débouché.

Nous rappellerons une autre industrie qui, dans les siècles passés, n'était pas moins florissante à Dinan que les précédentes, c'était la parcheminerie, dont les produits ne le cédaient en rien, pour la bonne qualité, à ceux de Rennes et de Lamballe.

Un article d'un vieux pouillé de Saint-Sauveur de Dinan nous rappelle un de ces bons parcheminiers des temps passés :

« Le 22 d'April 1476, il a été baillé par les dits thésoriers, la somme de 8 livres 6 sous, por le velin fourni à la dicte église pendant l'an, par noble homme Jehan Razel, parcheminier, maistre de la rue du Jersual. »

Depuis que la fabrication du papier a pris un développement si étendu, la parcheminerie a fini par disparaître.

Foires et Marchés.

Dinan possède plusieurs belles foires, entre autres, celles du Liège, du Déliège, de la mi-carême, de la Trinité et de la Saint-Gilles. L'origine des foires du Liège, de la Trinité et de Saint-Gilles, remonte à une époque très reculée ; on les voit figurer dans des actes de 1300 ; elles avaient une si grande importance dans le pays, et leur époque était tellement fixe dans l'esprit des habitants, particulièrement celle de Saint-Gilles, qu'elles servaient de base et de terme à leurs traités et paiements ; ainsi sont conçus d'anciens actes :

« A partir de la foire de M. Saint-Gilles, finira à la foire de M. Saint-Gilles, payable à la foire de M. Saint-Gilles, etc. »

La foire du Liège a lieu le deuxième jeudi de carême ; elle était anciennement une des plus célèbres de la province ; elle

tenait pendant huit jours, et, pour mieux dire, pendant sept semaines, car il n'y a pas encore un demi-siècle que Dinan avait, pendant tout le carême, une foire presque continuelle, tant les affaires s'y multipliaient alors.

L'importance des foires diminue chaque année d'une manière sensible, ce qui tient à plusieurs causes parmi lesquelles on peut ranger surtout l'extension donnée à l'industrie et la facilité des communications. Le Liège, comme toutes les autres foires, est bien déchu de son ancienne célébrité. Dans les temps passés, il s'y faisait des affaires colossales en tout genre ; des marchandises et des produits de tous les pays étaient apportés ; de riches magasins, des principales villes de Bretagne et de Normandie, venaient étaler aux yeux du public tout ce qu'il y avait de plus rare et de plus brillant ; il s'y trouvait une affluence considérable de peuple de tous les pays ; des juifs y venaient chaque année pour faire le prêt et le change, ce qui facilitait grandement les affaires dans ces temps où il n'existait à Dinan ni banquiers ni maisons de change. Mais aujourd'hui les choses sont bien changées, et cependant le Liège, malgré sa déchéance, est encore la plus belle foire du département, et très estimée, particulièrement pour les chevaux qui, généralement, sont de belle espèce, et dont le nombre dépasse quelquefois deux mille.

Le Déliège, qui se trouve le troisième jeudi de carême, est aussi une très belle foire ; elle est même quelquefois plus forte que le Liège, ce qui dépend de l'importance de la première ; la mi-carême est encore une forte foire ; quant aux foires de la Trinité et de Saint-Gilles, elles ont beaucoup perdu depuis qu'elles ont été changées d'époque.

Anciennement, la fabrique de Saint-Sauveur possédait une dime sur la foire de la Trinité ; il est à présumer que dans les temps, cette foire avait été établie, soit par les seigneurs de

Dinan ou les ducs de Bretagne, en faveur de cette paroisse dont le patron est la Trinité ; voici un article mentionné dans un vieux sommier de Saint-Sauveur :

« 1457, payé deux potz de vin d'Anjoust à quatre bourgeois de la dicte ville por avoir prins par la foire, la dime de la Trinité, soit : 3 sous 6 deniers. »

Cette dime semble avoir été abolie dès le commencement du seizième siècle, car elle ne figure pas dans les comptes de 1520 et des années suivantes ; seulement, des quêtes sont faites aux foires et marchés, pour aider à la construction de l'église.

Le marché de Dinan se tient, de temps immémorial, le jeudi, et l'on peut assurer que c'est un des plus beaux et des mieux approvisionnés du pays. On y vend du blé, de l'avoine, de l'orge, du sarrasin et des bestiaux ; on y trouve des cuirs verts et secs, du suif, de la laine, du fil, de la filasse et du beurre de provision ; on y vend de plus, de la volaille, du gibier, du beurre frais, des œufs, de la viande, du poisson, des légumes, du fruit, etc. Des magasins bien approvisionnés offrent tout ce qui est nécessaire à la vie.

La viande, le poisson, les fruits et les légumes se vendent journellement à la halle ; les céréales, les bœufs, les vaches, les gros légumes, place du Champ, ainsi que les chevaux, aux jours de foires ; les porcs, dans le Parc-aux-Cochons, sous les murs du Château ; le beurre frais, place du Marchix ; les cuirs verts, le fil, la laine, le suif et le beurre de provision, place des Cordeliers ; le bois à feu, place du Clos-Pinot ; la corderie, la cordonnerie, la filasse et la boissellerie se vendent sur le placître des Jacobins ; les veaux, les agneaux, les œufs, la volaille et le gibier, place Saint-Sauveur : sur cette même place, le dimanche matin, a lieu une espèce de petit marché, où il se vend des œufs, de la volaille, du gibier, des oiseaux, des fruits, des

légumes et de la mercerie ; ce marché se termine vers les neuf heures du matin.

Halles.

La halle où se vend la viande et le poisson est située entre les rues de la Mittrie et de la Cordonnerie, sur lesquelles elle a issue ; elle aboutit, par ses deux principales entrées, aux rues de Cocherel et du Petit-Pain ; sa forme présente deux rangées de galeries, portées sur des poteaux de bois, laissant au milieu un large passage à découvert ; un côté de la halle est destiné à la viande, et l'autre au poisson et aux légumes ; une pompe, qui a été appropriée dans le haut, fournit l'eau pour nettoyer les étaux.

Cette halle, qui est la seule qui existe aujourd'hui à Dinan, a été construite en 1827, sur l'emplacement d'une autre qu'on avait laissé tomber en ruines à la fin du siècle dernier ; cette première était très ancienne, on la voit figurer dès 1300, sous le nom de **la Cohue** ; dans l'embas on vendait les céréales, et dans la chambre haute se vendaient les toiles, la friperie, la mercerie, etc. ; dans la partie orient de la chambre haute, qui était desservie par un escalier en pierre, se tenait anciennement la Juridiction royale de Dinan ; à l'autre extrémité se trouvait un escalier en bois à deux volées et de large dimension.

Il est à remarquer que, dans toutes les anciennes halles de nos villes de Bretagne, il se trouvait une chambre haute, où l'on rendait la justice ; ces halles dépendaient le plus souvent des domaines du seigneur suzerain ; celle-ci appartenait au duc de Penthièvre, et chaque année les revenus étaient perçus en son nom.

La principale cause qui occasionna la ruine de cet édifice fut l'abandon qu'en firent les marchands pour aller s'installer

dans la nouvelle halle qu'on venait d'ouvrir dans l'église des Jacobins; celle-ci, beaucoup moins sombre que la première, leur parut préférable pour le débit de leurs marchandises.

Au milieu du siècle dernier, il existait encore une autre halle, dite **la halle aux bouchers**, qui était située sur la place Saint-Sauveur; comme celle-ci menaçait ruine depuis longtemps, et que sa proximité avec l'église était souvent une cause de troubles aux offices, l'administration de la ville fit dresser un procès-verbal de son état, pour être envoyé à l'intendant de Bretagne. Celui-ci, par un arrêté du 15 septembre 1755, en ordonna la démolition immédiate : la boucherie fut alors transportée dans l'ancienne chapelle des Catherinettes, au vieux couvent.

La grande nécessité d'avoir une halle au blé est depuis longtemps l'objet de nombreuses réclamations. Le conseil municipal va enfin y faire droit; il est mention de l'ancienne église des Jacobins pour y transférer le marché au blé, qui a lieu aujourd'hui en plein air.

Prison.

Dans les temps les plus reculés, Dinan n'avait pour prison qu'une simple maison que l'on remarque encore aujourd'hui dans ce groupe d'habitations qui sépare les rues de la Voûte et des Merciers; elle est bâtie en pierres de taille avec des fenêtres à moulures qui ont encore les crampons qui retenaient les grilles de fer; son élévation de quatre étages, peu en harmonie avec sa largeur, lui donne tout l'aspect d'une tour carrée; comme toutes les anciennes prisons que l'on voit encore en Bretagne, elle n'avait ni cour ni promenade pour faire respirer l'air aux détenus.

Cette maison d'arrêt avait été établie dans ce lieu, pour être sans doute à proximité du siège de la Juridiction royale. Ce

qui nous a mis sur la voie de cette ancienne prison, ce sont deux legs qui lui sont faits dans deux fondations d'obits, aux églises de Saint-Sauveur et de Notre-Dame-de-l'Hôtellerie :

« En 1439 le 27^e jour d'aoust Ecuyer Robin Alleix par son testament veult qu'il soit baillé aux reclus de la voute, la vente de ses harnais, armes et armures de guerre. »

« En 1471 le 5 février Dom Macé Loisel, ordonne par son testament que le jour de sa mort, il soit baillé et distribué à titre daumone à chacun des reclus de la rue des merciers, deux deniers de pain, quatre deniers dagnelet et cinq deniers de vin de Bourgoigne. »

Plus tard, vers le commencement du dix-septième siècle, lorsque la guerre fut terminée dans la province et que les villes-fortes ne furent plus armées sur le pied de guerre, alors les tours de la ville devinrent libres ; c'est probablement vers ce moment qu'on transféra les détenus dans les tours de la porte de l'Hôtellerie, qui ont servi de maison d'arrêt jusqu'en 1822, époque où la prison fut établie dans le château où elle est aujourd'hui. Cet édifice, qui est grand, vaste, bien aéré, avec des préaux pour la promenade des prisonniers, offre beaucoup plus de commodité sous tous les rapports que les tours de l'Hôtellerie.

Cette maison, desdinée aux individus arrêtés pendant l'instruction des affaires criminelles et autres, et à ceux qui sont condamnés à moins d'un an de prison, renferme 50 à 60 détenus. Le pain, la soupe, les hamacs, le linge blanc leur sont fournis par l'administration ; quelques secours particuliers leur sont procurés par des dames de charité, qui veillent à ce qu'ils soient entretenus d'ouvrage ; cet ouvrage consiste le plus et le mieux à faire des épeluches et à filer de la laine, et, par ce moyen, ils peuvent encore se procurer quelques adoucissements. La nourriture se compose d'une soupe au beurre, dis-

tribuée chaque jour à dix heures du matin, et d'une ration de pain de 750 grammes.

Les détenus font une promenade de deux heures tous les jours dans les préaux ; le dimanche ils assistent à la messe, qui se dit dans la chapelle qui existe dans l'intérieur du donjon.

Dinan, comme toutes les sénéchaussées royales, avait anciennement ses fourches patibulaires, c'est-à-dire un gibet ou potence, qui consistait en deux piliers de pierre au haut desquels il y avait une pièce de bois en travers, à laquelle on attachait les criminels condamnés à être pendus et étranglés. On appelait ces sortes de piliers **fourches**, parce que anciennement, au lieu de piliers de pierre, on posait seulement deux pièces de bois, faisant par en haut la fourche, pour retenir une autre pièce de bois qui se mettait en travers et à laquelle on attachait les criminels.

Les fourches patibulaires de Dinan étaient placées sur le haut point d'une colline qui est à l'occident de la fontaine du Pirot ; ce lieu se nomme encore le clos de la Potence ; les deux piliers sont restés debout encore bien des années après la révolution de 1793, époque où la guillotine remplaça la potence.

Palais de Justice.

La justice se rendait anciennement, comme nous l'avons dit, dans la chambre haute de la vieille halle, dite la Cohue ; plus tard, le siège de la justice fut transféré dans la vieille chapelle de Saint-Léonard, rue de la Lainerie, où il resta jusqu'en 1826 ; à ce moment, le tribunal fut installé dans le nouveau Palais de Justice qu'on venait de construire sur le terrain de l'ancienne communauté de Sainte-Claire.

Nul monument moderne dans Dinan n'a plus d'élégance et

n'est élevé avec plus de goût que cet édifice ; il est le principal ornement de la place Du Guesclin, auprès de laquelle il se trouve ; sa façade, en beau granit bleuâtre, est remarquable par son péristyle orné de deux belles colonnes d'un seul bloc et d'une hauteur imposante. La salle des audiences, qui est la principale, est assez spacieuse et convenablement décorée ; la chambre des archives paraît petite pour contenir cet immense dépôt qui va toujours croissant.

Hôtel-de-Ville.

Anciennement, les séances de la communauté de ville de Dinan tenaient dans les salles de l'Horloge ; plus tard, à la révolution de 1793, ce fut dans les bâtiments de la Victoire et des Jacobins ; après le rétablissement de l'ordre, la municipalité fut transportée dans l'hôtel de l'ancien Gouvernement, rue de l'Horloge, où elle resta jusqu'en 1822, époque où elle fut installée dans les bâtiments de l'ancien Hôtel-Dieu, aujourd'hui l'Hôtel-de-Ville. Cet édifice paraît avoir été construit dans le quinzième siècle ; sa façade, sans aucune ornementation, et son peu d'élévation lui donnent un air lourd et massif ; on y accède par une cour ou esplanade, fermée d'une grille de fer, qui fait face au quartier de la Croix-Plate ; au derrière est une terrasse qui s'avance sur les anciens murs de la ville. Dans la partie méridionale de l'édifice, au rez-de-chaussée, sont des caves sèches renfermant les échelles et pompes à incendie ; à l'autre extrémité est la salle d'audience de la justice de paix ; au centre, à droite en entrant, est la bibliothèque et le musée ; à gauche est l'habitation du concierge ; au milieu, un large escalier en pierre conduit aux étages supérieurs ; à gauche, en montant l'escalier, sont les bureaux de la caisse d'épargne et la comptabilité militaire ; au fond du couloir vient la splendide salle de Lédéon : c'est là qu'ont lieu habituellement les con-

certs et les réunions solennelles ; à droite de l'escalier est le cabinet du maire, la salle du conseil, le cabinet des archives et le secrétariat. Les combles de l'édifice sont maintenant occupés par la troupe de la garnison.

Salle de Spectacle.

Depuis 1842, Dinan possède un théâtre qui a été placé dans l'étage supérieur de l'ancienne église des Jacobins ; cette salle peut contenir environ 500 personnes plus ou moins à l'aise ; quant à la décoration intérieure, elle en est entièrement dépourvue, la scène seulement est passablement décorée ; des troupes d'acteurs qui passent momentanément y donnent des représentations. Malgré la chétive apparence de ce petit théâtre, il y est venu quelques acteurs distingués, notamment la célèbre tragédienne M^{lle} Georges.

A deux époques différentes, il s'était établi à Dinan un petit théâtre, sous les auspices d'une société dramatique, d'abord dans un local de la rue de la Mittrie, puis, en 1826, dans une salle de l'ancienne communauté de Sainte-Claire.

On sait que les représentations dramatiques, chez nos aïeux du moyen âge, ont commencé par des sujets religieux, tirés de l'histoire sainte, tels que la mort d'Abel, Abraham et Isaac, Joseph et ses frères, Tobie, les saints Mystères, l'Enfant Prodigue, etc. C'était, en général, dans les cimetières où sur les places publiques et aux portes des églises que ces représentations avaient lieu, et le plus souvent elles se liaient comme accessoires à d'autres cérémonies publiques.

Dinan, au quinzième siècle, recherchait aussi ce genre de loisir ; en 1479, on fit venir de Coutances la compagnie des Mystères, pour donner une représentation de la Nativité de J.-C. En 1483, on appela les tragédiens de Guingamp pour représenter Joseph et ses frères.

Dinan avait encore anciennement, pour récréation et divertissement, un jeu de Paume et un Papegault.

Le jeu de Paume se tenait dans une grande salle qui se trouvait où sont maintenant les maisons qui bordent la place Du Guesclin, à l'encoignure de la rue Sainte-Barbe ; ce jeu était particulièrement en vigueur pendant la saison d'hiver ; il consistait à lancer une forte balle de cuir remplie de son ou d'étoupe, qui bondissait, et d'autres la renvoyaient avec une raquette, ou la saisissaient.

Le Papegai ou Papegault avait d'abord été institué, dès le commencement du moyen âge, par les ducs des provinces, pour exercer leurs sujets au tir de l'arc et de l'arbalète, afin d'en former des compagnies d'archers. Mais, en 1600, les armes à feu ayant pris un grand développement dans l'armée, les corps d'archers et d'arbalétriers furent jugés inutiles ; le Papegault n'en prit pas moins d'importance, il devint au contraire une sorte de divertissement pour toutes les villes.

L'exercice du Papegault consistait à attacher au haut d'une longue perche un oiseau de bois ou de carton peint et orné de rubans, qu'il s'agissait d'atteindre et d'abattre d'un coup d'arc ou de flèche ; alors la ville décernait un prix au vainqueur.

Dans les deux derniers siècles, les jeux du Papegault avaient pris une grande activité à Dinan ; ils commençaient après Pâques et se renouvelaient tous les dimanches après vêpres pendant l'été, sur la place du Champ, ce qui la faisait souvent nommer place des Arbalétriers, comme il est mentionné dans quelques actes.

Abattoir Général.

Dinan ne possède point d'abattoir public : c'est précisément le motif qui nous porte à en signaler un pour en provoquer la mise à exécution.

De tous les établissements publics que réclament les besoins d'une ville, il n'en est aucun dont l'utilité soit plus incontestable que celle d'un abattoir général ; là, une administration vigilante surveille efficacement les diverses manipulations, et s'assure de la bonté des produits qui sont livrés au public ; les accidents et les craintes amenées par la divagation d'animaux furieux, échappés à la hache, deviennent impossibles ; mille espèces de fraudes ou de négligences sont réprimées ; la cause première encore est la salubrité des lieux, et l'on obtient tous ces avantages si précieux pour une ville, en lui créant un nouveau revenu qui vient ajouter encore à sa prospérité et un monument de plus à son embellissement.

Ces motifs d'intérêt public détermineront sans doute l'administration municipale à ne pas retarder davantage la construction d'un abattoir à Dinan.

Si la ville n'est pas en mesure de s'imposer pour le moment une telle dépense, il est bien des particuliers qui se chargeraient volontiers de l'exécution de ce plan, moyennant que des conditions de péage pendant un temps limité leur permettent de rentrer intégralement dans leur mise-hors. Le terrain des Grands-Jardins conviendrait tout particulièrement pour cet établissement et il serait abondamment pourvu d'eau, les sources s'y rencontrant à moins de deux mètres de profondeur.

Pompes à incendie et Eclairage.

La ville possède quatre pompes à incendie ; ces pompes, avec leurs ustensiles, sont déposées dans les grandes caves de l'Hôtel-de-Ville ; elles sont bien entretenues, et on en fait souvent l'essai.

Une compagnie de pompiers fut organisée pour la première fois à Dinan en 1802 ; aujourd'hui, cette compagnie est sur

un bon pied et bien exercée. Les habitants n'ont qu'à se féliciter du zèle et de l'activité qu'elle montre au premier signal d'incendie.

L'éclairage de la ville consiste en 38 réverbères disposés dans les divers quartiers ; cette quantité est bien insuffisante eu égard au nombre des rues, dont la plupart sont tortueuses et ne peuvent recevoir dans toute leur étendue la lumière des réverbères placés aux extrémités opposées ; les réverbères, d'ailleurs, sont anciens et pourvus d'assez mauvais réflecteurs ; il en faudrait au moins soixante pour que la ville fût convenablement éclairée.

Pompes, Puits et Fontaines.

S'il existe encore un besoin essentiel à Dinan, c'est de n'en être pas assez pourvu ; cette ville, par sa position élevée, est exposée à souffrir beaucoup par le manque d'eau, dans les années de grande sécheresse.

A diverses époques, et particulièrement en 1618, Dinan ressentit plus sérieusement que bien d'autres lieux tous les effets d'une longue sécheresse ; les puits et une quantité de fontaines devinrent à sec, et la mauvaise qualité des eaux dans leur état de baisse engendra une maladie en ville, qui se prolongea plusieurs mois ; c'est à cette époque que fut découverte la source abondante de Briand.

En 1738, Dinan éprouva encore une grande disette d'eau, ce qui détermina l'administration de la ville à percer un aqueduc pour amener en ville les eaux des fontaines de Cassepot ; ce travail fut achevé l'année suivante, et l'hôpital général (l'Hôtel-Dieu) commença par en recevoir les premières eaux. Mais, soit que la pente de l'eau fût mal établie ou les tuyaux mal ajustés, toujours est-il que cette voie d'eau ne fonctionne plus depuis bien longtemps. Il est grandement à regretter que dans

les temps on n'ait pas assez compris les intérêts de la localité, en abandonnant à sa ruine cet aqueduc qui, moyennant quelques réparations, eut continué de fournir aux habitants ses eaux fraîches et délicieuses.

Nous ne rappellerons pas ici tout ce que la ville eut à souffrir de la grande sécheresse de 1785.

Les grandes chaleurs de 1834 et 1835 mirent encore à sec les puits et fontaines de Dinan : c'est à cette époque que l'administration de la ville, ayant fait exécuter des sondes dans plusieurs terrains, l'on parvint à découvrir sous la place du Clos-Pinot une voie d'eau potable et très abondante, à laquelle il fut approprié une pompe à bras, ce qui est d'une grande utilité pour les quartiers voisins; mais ceci ne garantit pas de la disette d'eau les quartiers opposés dont les puits, se trouvant plus rapprochés de la pente du coteau, restent à sec pour peu qu'il fasse de la chaleur; il en est de même des puits publics, qui sont au nombre de six ou huit, situés au milieu des rues où ils sont de plus exposés à recevoir à chaque instant toute espèce d'immondices; on commence cependant à s'occuper de les faire couvrir et d'y établir des pompes.

Outre quelques fontaines particulières, il existe huit ou dix fontaines publiques dont les eaux sont assez bonnes et assez abondantes, entre autres celles des Bouteilles, de Briand, des Salles, du Pirot, des Cosnillères, du Suet, et la fontaine monumentale de Lécuyer, dont la vue nous rappelle les anciennes piscines d'Orient. Ce qui est d'une grande incommodité, c'est que presque toutes ces fontaines se trouvent déjà à une certaine distance de la ville.

Dinan, pour son étendue et sa population, demande donc un servant d'eau plus régulier et plus facile, c'est un aqueduc qui puisse fournir d'eau vive toute la ville, en la distribuant

dans chaque quartier, et les eaux perdues alimenteraient des lavoirs publics, ce qui est indispensable à une ville, car les deux ou trois qui existent sont loin d'être suffisants aux besoins d'une population de dix mille âmes. On paie 10 c. pour faire venir un vase d'eau des fontaines, et 50 c. pour laver une lessive à un lavoir particulier ; moyennant ces péages, l'entrepreneur d'un aqueduc et de lavoirs publics serait encore peu d'années à rentrer dans ses frais et débours.

Dans l'intérêt général, il est donc à désirer que le conseil municipal ne tarde pas à s'occuper de ces diverses améliorations.

Grandes Routes.

Il y a moins d'un siècle encore, nos grandes routes étaient loin d'être ce qu'elles sont aujourd'hui ; nos chemins vicinaux, dans leur état actuel, sont des routes de première classe comparativement aux routes anciennes ; celles-ci, à la vérité, n'étaient autre chose que des chemins plus ou moins élargis, raboteux et sans alignement aucun, avec quelques pavés bruts par endroit. Il est facile de s'en faire une idée, quand on saura qu'un roulier mettait neuf et dix jours à faire le trajet de Dinan à Saint-Brieuc. Qu'on examine ce bas-fond qui longe au midi la côte de Sainte-Anne, c'était par là que passait anciennement la route ; la même chose se présente à la côte de Clermont, sur la vieille route de Vannes.

Si vous avez parcouru, il y a vingt ans, le chemin qui quitte aux Loges la route de Rennes pour descendre à Léhon par Saint-James, vous aurez sans doute remarqué avec surprise ces pavés massifs et irréguliers qui vous conduisaient de la rue aux Anes à Saint-James, sans savoir probablement que ce fût là l'ancienne route de Rennes qui venait aboutir à la porte

Saint-Louis (*) avant qu'elle vint faire jonction avec celle de Saint-Malo, ce qui eut lieu sur la fin du siècle dernier.

Si l'ancienne route de Rennes présentait un arrivage difficile aux abords de Dinan, la route de Saint-Malo et de Normandie présentait encore de plus grandes difficultés ; celle-ci avait son arrivage au pont par le chemin escarpé et grossièrement pavé qui se trouvait dans la côte où a été percé le chemin neuf ; on en voit encore des traces sur la droite en montant.

Après être descendu au pont, il restait encore à monter ce rude et âpre Jersual, chose qui n'était pas facile à un roulier de 6 à 8 milles de charge, ce qui paraît même presque incroyable de nos jours ; il faut admettre que, depuis un temps immémorial, le prieuré de la Magdelaine avait établi un attelage de 4 chevaux pour aider les voituriers à monter et descendre le Jersual et la côte de Lanvally : chaque voiturier était tenu pour cela à payer un droit de trait.

Pour mettre fin à de si grandes difficultés, la communauté de ville de Dinan, sur une requête qu'elle avait adressée à l'intendant de Bretagne, fut autorisée à ouvrir la grande route qui descend de la ville au pont, et les états de Bretagne votèrent pour ce travail une somme de 50,000 fr. Le chemin neuf qui monte du pont à la route de Saint-Malo fut ouvert à la même époque, ainsi que l'embranchement de la route de Rennes jusqu'aux Loges.

Cinq grandes routes ont leur point de départ à Dinan et se dirigent sur Saint-Malo, Caen, Rennes, Vannes et Saint-Brieuc.

Cinq autres routes secondaires se dirigent sur Combourg, Broons, Plancoët, Ploubalay et Dinard.

Aux abords de Dinan, les chemins vicinaux sont dans l'état

(*) Et primitivement à la porte du Guichet.

le plus satisfaisant, et aujourd'hui que les voies de communication s'améliorent à Dinan comme partout ailleurs, les voitures publiques et d'occasion sillonnent nos routes en grand nombre et font un service régulier entre Dinan et les villes voisines.

L'arrivage des routes à Dinan subit en ce moment de grandes améliorations; à l'ouest, vient d'avoir lieu le percement d'une route neuve, dans laquelle viennent faire leurs jonctions les routes de Vannes et de Saint-Brieuc; par ce travail important on a évité les côtes longues et rapides du Bas-Bourgneuf, de Clermont et de Sainte-Anne; à l'est, les routes de Rennes, de Saint-Malo et de Normandie auront pour arrivage en ville, ce viaduc magnifique qui bientôt va unir les deux coteaux de la Rance.

Rivière et Canal.

La rivière de Rance, qui passe à Dinan, prend sa source dans les communes de Collinée et de Saint-Jacut, sur le revers orient des montagnes du Menez, non loin de la source de l'Arguenon, et, après avoir arrosé les sols d'une trentaine de communes qu'elle parcourt par ses nombreuses sinuosités dans un espace d'environ 15 myriamètres, elle arrive en face de Saint-Malo, où elle se jette dans l'Océan.

De toutes les rivières de Bretagne, la Rance n'est pas la moins poissonneuse, grâce peut-être aux nombreuses chaussées de moulins et aux écluses, qui, naturellement, doivent retenir le poisson.

A partir de sa source, jusqu'aux moulins du Besso en Saint-André-des-Eaux, elle fournit de la truite, du brochet, de la tanche, de la carpe, quelque peu de saumon et des écrevisses, aux environs de Saint-Jouan-de-l'Isle. Du Besso à venir au pont de Dinan, on pêche du dard, de la loche, de la brème, de la perche et beaucoup d'anguilles. Dans l'espace de Dinan à l'é-

cluse de Livet, on pêche de la chevrette, de petites crabes, de la plie, du bar et du mullet en quantité.

Au-delà de l'écluse, la Rance commence à devenir saumâtre et annonce par ses eaux écumeuses le voisinage de la mer ; ici elle devient, comme toutes les autres rivières à leur embouchure, peuplée de toutes espèces de poissons ; et de plus la Rance possède un banc d'huîtres qui s'étend largement sur la plage du Néril, devant Saint-Suliac, où de nombreux promeneurs se rendent en parties de plaisir dans les beaux jours d'automne, pour y faire la pêche aux huîtres et aux crabes.

La rivière de Linon, qui est canalisée avec l'île jusqu'à Rennes, fait sa jonction avec la Rance dans les communes d'Evrان et de Saint-André-des-Eaux, et, à partir de ce lieu, la Rance, au moyen des écluses, devient navigable jusqu'à son embouchure.

Le canal d'Ille-et-Rance a été fait dans le but de mettre en communication par l'intérieur, Saint-Malo avec Rennes et Nantes. Il fut commencé sous l'empire et n'a été achevé qu'en 1832 ; il porte journellement des chalands de 15 à 30 tonneaux.

Au moyen des écluses de Léhon et de Livet, le port de Dinan peut recevoir des bâtiments de 150 tonneaux ; si le plan projeté pour l'exhaussement des eaux du port est mis à exécution, il pourra y entrer des navires d'un plus grand tonnage.

Pour éviter le circuit du rocher de la Courbure, on commença à ouvrir en 1640 une tranchée dans la montagne ; mais les habitants du Pont et de la Magdelaine, craignant que la rapidité des eaux n'endommageât leurs propriétés, s'opposèrent à la continuation des travaux ; ce ne fut qu'en 1827 que la tranchée fut achevée et livrée à la navigation.

Le quai ouest qui avait été fait en 1765 a été reconstruit de nouveau en 1831.

Le quai opposé tarde d'être rétabli ; il est dans un état com-

plet de dégradation, et cependant il est probable qu'il n'aura son exécution qu'avec d'autres travaux plus importants qui sont projetés pour l'amélioration et l'agrandissement du port.

L'ancien pont de Dinan, qui livre passage sur la Rance pour entrer en ville, nous semble appartenir au XIII^e siècle, la forme aiguë de ses arches affecte le premier âge de l'ogive dans nos contrées. L'une des arches, celle à plein cintre, est moins ancienne que les autres, l'on s'aperçoit facilement que la voûte, à sa naissance, a été reprise sur la vieille maçonnerie, soit qu'en cet endroit le pont se fût écroulé ou qu'en temps de guerre, il ait été rompu pour opposer un obstacle à l'ennemi, comme l'arche qui est à côté le fut en 1793, lors de l'invasion de l'armée Vendéenne dans le pays.

Lorsque la Rance a été canalisée, on a démoli deux moulins qui étaient accolés aux arches du pont, dont l'un, le plus rapproché de Dinan, appartenait au Prieuré de la Magdelaine, et l'autre, nommé le moulin au Duc, dépendait anciennement de la Seigneurie de Dinan.

(Extrait des manuscrits de M. Mahéo.)

Château de Tonquédec.

Sur les bords du Guer, à deux lieux de Lannion, dans une vallée pittoresque et romantique, s'élèvent à mi-côte les ruines de l'antique château de Tonquédec, l'un des plus beaux de la Bretagne. Ses onze tours gigantesques, ses murailles de douze à quinze pieds d'épaisseur, donnent une idée de la grandeur et de l'importance de cette forteresse du moyen-âge.

Le nom de Tonquédec paraît venir du breton *ton* ou *tun*,

qui signifie hauteur, et **quédec** ou **guédec**, composé de **gued**, garde, et signifie hauteur où l'on fait la garde, hauteur où est le château.

Cette forteresse fut vraisemblablement bâtie au treizième siècle par un seigneur de l'illustre maison de Dinan, Montafilant, qui prit le nom de Tonquédec, et pour devise : **E va Doue** (O mon Dieu). Postérieurement, les constructions furent augmentées; la tour du nord ou donjon est du quatorzième siècle, et l'avant cour ou entrée, du quinzième.

En 1270, un vicomte de Tonquédec accompagne Jean I^{er} aux croisades.

En 1282, Rolland de Dinan, Montafilant vicomte de Tonquédec, figure dans un traité conclu entre Jean I^{er}, duc de Bretagne, et Henri d'Avaugour.

Cette terre passa par alliance de la maison de Dinan dans celle d'Avaugour, puis dans celle de Coëtmen, juveigneurs d'Avaugour. Dans celle d'Acigné, en 1497, par le mariage de Gillette de Coëtmen, unique héritière de Jean, baron de Coëtmen, avec Jean d'Acigné. Claude d'Acigné, petite fille de Jean d'Acigné, porta cette terre dans la famille Du Châtel, et sa fille Claude Du Châtel dans celle de Goyon en 1570, par son mariage avec Charles de Goyon, baron de la Monnaie. Enfin René de Quengo, comte du Rocher, l'acheta en 1600 d'Amaury de Goyon.

Lors de la guerre de Clisson contre le duc Jean IV, le château de Tonquédec était possédé par la famille de Coëtmen. Rolland, baron de Coëtmen, vicomte de Tonquédec, était l'un des plus zélés partisans de Clisson : il prit les armes pour lui contre le duc. Le connétable ayant été par trahison enfermé au château de l'Hermine en 1387, consentit à tout pour sortir de prison. Il céda au duc plusieurs places, entre autres Guingamp et la Roché-Derrien, reprises peu à près par Coëtmen, à la tête de ses vassaux.

En 1394, Jean IV assiégea la Roche-Derrien : Rolland de Coëtmen y commandait pour Clisson. Ne se sentant pas assez fort pour résister, il prit le parti de se rendre et implora la clémence du prince, lui promettant fidélité. Le duc lui pardonna.

Vers le même temps, Du Perrier, vicomte de Quintin, grand maréchal de Bretagne, assiégeait dans Tonquédec les partisans du connétable. La garnison se voyant sur le point d'être prise d'assaut et massacrée sans pitié, proposa de se rendre au bout de six jours, si la place n'était pas secourue. Cette capitulation ayant été acceptée, les travaux du siège furent suspendus; mais ils furent repris peu de temps après, et Du Perrier s'étant emparé du château, en donna la garde à Henri du Juch, chambellan, et à Jean le Barbu.

Alors Coëtmen, auquel la force seule avait arraché des promesses, reprit les armes.

Sur les entrefaites on fit un traité portant que les places seraient rendues et tous les prisonniers délivrés sans rançon, que Coëtmen jouirait du même privilège et rentrerait en possession de sa terre.

Malgré cette réconciliation apparente, les hostilités continuèrent, et le duc craignant que le château de Tonquédec ne servît encore de retraite à ses ennemis, le fit démanteler, et déchargea Henri du Juch du serment qu'il lui avait fait pour la garde de cette place.

D'un autre côté Clisson enleva pour la seconde fois la vaiselle du duc.

Enfin, au mois d'octobre 1395, l'on conclut un traité de paix dont l'un des articles portait que le comte de Penthievre obéirait au duc, nonobstant la démolition du château de Tonquédec dont il ne pourrait demander le rétablissement.

Ainsi finit cette guerre funeste, qui depuis huit ans désolait

la Bretagne. Il paraît que la clause du traité concernant le château de Tonquédec ne fut pas mise entièrement à exécution ; car, après la mort de Jean IV, on en rétablit les fortifications, et pendant la guerre de la ligne, qui commença en Bretagne en 1589, c'était une des places où Henri IV entretenait une garnison. Les ligueurs l'assiégèrent.

Fontenelle, que ses cruautés ont rendu célèbre, étant sorti de Morlaix avec cinq cuirassiers et sept arquebusiers, fut pris devant le château de Guerrand, et mené prisonnier à Tonquédec, d'où il ne sortit qu'après avoir donné pour sa rançon le château de Coëtmen.

En 1590 la garnison de Tonquédec ayant appris que l'arrière-ban de Cornouailles, commandé par Brignou, était arrivé à Plestin pour rejoindre le duc de Mercœur à Saint-Brieuc, envoya 200 hommes qui s'emparèrent du bourg, tombèrent sur l'arrière-ban, en tuèrent beaucoup et firent quelques prisonniers au nombre desquels était du Brignou, qui fut conduit à Tonquédec, où il mourut de ses blessures.

Sous le règne de Louis XIII, Richelieu, son ministre, qui acheva de faire tomber le système féodal sous la massue de son despotisme et ruina presque toutes les forteresses particulières, fit mettre le château de Tonquédec hors d'état de défense et réduire à l'état où on le voit aujourd'hui.

En présence de ces ruines qui ont résisté au temps et à la main plus destructive encore des hommes, l'imagination se laisse bercer par une romantique rêverie. L'ombre de la chevalerie lui apparaît avec ses paladins, ses fêtes et ses tournois : elle entend le cliquetis des armes, le son du cor annonçant l'arrivée d'un chevalier, et le pont-levis criant sur ses gonds et s'abaissant pour lui donner passage. Elle voit flotter sur les remparts la bannière de Coëtmen aux annelets d'argent, brillant sur un fond de pourpre. Ici l'on faisait la veillée des armes,

là était la chapelle dont les voûtes retentirent si souvent de ces paroles sacramentelles **De par Dieu, saint Michel et Notre-Dame, je te fais chevalier.**

D'un côté la salle des ancêtres, où les images enfumées des aïeux semblaient dire à leurs descendants : Souviens-toi de qui tu es fils et ne forligne pas.

De l'autre le salon d'honneur, où plus d'un troubadour célébra par ses chants la beauté des dames, les brillants coups de lance et les exploits des chevaliers; où les preux parlèrent si souvent de faits d'armes, de joûtes et de tournois.

Là sans doute le sire de Tonquédec entretenait ses amis de son voyage d'outre-mer et en prépara l'exécution avec ses compagnons, et, quand il voulut partir et mettre à la voile, comme le sire de Joinville, il envoya quérir quelque ministre du Seigneur pour se réconcilier à lui et en recevoir l'écharpe et le bourdon, car dans ces temps, la foi régnait dans le cœur de ces chevaliers sans peur et sans reproche, dont la devise était : **E peb hent lealdet** (En tout chemin loyauté).

Et lorsqu'il s'empartit, peut-être aussi comme le sénéchal de Champagne, n'osa-t-il tourner la face devers Tonquédec, de peur d'avoir trop grand regret, et que le cœur ne lui attendrit de ce qu'il laissait son bel chastel qu'il avait sans doute fort à cœur.

Pour moi lorsque je quittai ces ruines, je me sentis saisi d'une vive émotion, et si je tournai la tête, ce fut pour les saluer par ces vers d'un poète moderne :

O murs ! ô créneaux ! ô tourelles !
Remparts ! fossés aux ponts mouvants !
Lourds faisceaux de colonnes frères !
Fiers châteaux ! modestes couvents !
Cloîtres poudreux, salles antiques,
Où gémissaient les cantiques,
Où riaient les banquets joyeux

Lieux où le cœur mit ses chimères !

Eglises où priaient nos mères !

Tours où combattaient nos aïeux.

VICTOR HUGO.

Comme tous les vieux châteaux, celui de Tonquédec a aussi ses chroniques merveilleuses. Une vieille femme qui, seule au milieu de ces décombres, habite une des tours, comme gardienne de ces belles ruines, raconte qu'un lièvre d'une grandeur extraordinaire, un lièvre tel qu'on n'en vit jamais, se promène souvent au milieu des ruines : les chiens s'arrêtent à sa vue ; le plomb meurtrier ne peut l'atteindre, et, si on le poursuit, il ne s'enfuit pas, mais il se retire lentement et disparaît tout-à-coup sans que l'on sache comment. On le voit surtout dans ces belles soirées où la lune vient, de sa lumière argentée, blanchir le sommet des tours et répandre sur ce romantique paysage un jour mystérieux.

On raconte encore que des jeunes gens, dansant sur un monticule voisin que l'on appelle **Run ar Kuz** (colline de la cachette), surpris par la pluie, cherchèrent un abri dans le château, où ils continuèrent leurs bruyants ébats, lorsqu'une des danseuses se sentit arrêtée par la queue de sa robe : mais un rusé danseur coupa avec son couteau cette queue, et, nouvel Alexandre, délia ainsi le nœud gordien : aussitôt des voix moqueuses et riant aux éclats se firent entendre.

La seigneurie de Tonquédec, ancienne vicomté, avait haute, moyenne et basse justice. Neuf juridictions en relevaient. Le vicomte de Tonquédec devait cinq chevaliers à l'ost du duc.

L'église de Tonquédec, située à un quart de lieue du château, est une des plus jolies des environs. Les bas côtés ont été rebâties ; mais la nef, dans le style gothique, est remarquable par son élévation et sa belle fenêtre ornée de vitraux peints. Sous le chœur était un caveau destiné à la sépulture des seigneurs de Tonquédec.

Aspect de Quintin. Ses chapelles.

Quand le touriste, après avoir dépassé le village de l'Orme, arrive sur le point culminant qui domine la route, il aperçoit à sa droite, en face de lui, la charmante villa de la Bruyère, avec sa tourelle au toit aigu. A quelques pas, voici la **Barre**, jolie maison de campagne, puis Grenieux au hêtre séculaire ; puis, si votre course de la journée n'a pas été trop fatigante, faites encore un kilomètre, et vous trouverez à Quintin un gîte hospitalier. Mais avant d'entrer dans la ville, arrêtez-vous un instant sur la butte de la Ville-Neuve, en face du pavillon. Là se déroule à vos yeux un des plus beaux panoramas de Bretagne : d'abord, à votre gauche, le magnifique jardin de la **Garenne**, avec son labyrinthe, sa chapelle murée, ses pièces d'eau où se joue depuis longtemps l'oiseau chéri qui chante, dit-on, en mourant... puis, plus loin, le beau menhir de la côte, qui a 7 mètres de hauteur ; sa forme ovoïdale à côte en fait un des plus beaux monuments druidiques de notre pays. Revenons en ville par la belle usine de Saint-Fiacre ; hommage au génie de l'ouvrier parvenu qui l'a fait construire ! Cette papeterie-mécanique a été édifiée par M. Chesnel.

La ville se déroule devant vous avec un grandiose, un pittoresque qui vous ferait croire que vous entrez dans une cité du premier ordre. Ici de verdoyantes promenades, là le beau calvaire du sculpteur breton Rouxel, élevé sur un monticule qui domine la route et l'étang bordé d'une forêt de verdure ; puis l'antique château de Quintin, construit par cette dame de la Moussaye qui vint apporter au fond de la Bretagne sa foi et sa liberté et voulut mettre l'une et l'autre à l'abri derrière les murs d'un château-fort en granit ; mais le grand roi arrêta les projets de la noble huguenote, et elle fut obligée de transporter son prêche dans la forêt de Lorges.

Du point élevé où le voyageur est placé, il découvre la ville en entier. Par un soir calme d'automne, quand l'astre des nuits resplendit, on jouit d'un spectacle ravissant : il s'y trouve des effets magiques de lumière et d'ombre ; puis, le matin, voyez comme elle est coquette ! comme les clochers se dessinent bien dans la brume !

Voyageur, descendons ensemble et visitons-là. Ici le désenchantement commence : vous croirez, après ce que vous venez de voir, qu'une fée malveillante a touché de sa baguette le tableau enchanteur que vous venez d'admirer ; l'intérieur de la ville ne correspond nullement à l'idée qu'on s'en fait, en arrivant. Cependant il existe des choses dignes d'être examinées. Visitons d'abord le vieux château, d'une belle architecture, où se trouvent deux blasons aux armes des Choiseul de Lorges, sur verres coloriés : l'exécution ne laisse rien à désirer. Dans le château neuf, est une belle galerie de tableaux des familles Choiseul, Duras, d'Arfort, Praslin. Turenne, dans un de ses voyages en Bretagne, coucha au château de Quintin : on y remarque encore sa chambre et son lit. Au près du château se trouve l'ancienne collégiale qui maintenant est église paroissiale, mais qui autrefois appartenait au chapitre.

Cette église n'est pas située favorablement. Cependant elle mérite d'être observée. En entrant, on voit un magnifique vestibule dans le style roman, avec ses minces colonnettes. Douze niches qui sont disposées de chaque côté possédaient autrefois les douze apôtres de grandeur naturelle ; mais une main vandale a passé par là, et les statues ont disparu. Si on en juge par l'architecture ornementale, ces statues devaient avoir du mérite. L'intérieur de l'église renferme une belle chaire, œuvre d'un sculpteur de Binic. C'est un morceau bien réussi. Une partie de l'église a été replâtrée. On ne peut donc bien juger de son état primitif. Cependant la nef est supportée

par des colonnes en granit, octogones et rondes. Le chœur est bien disposé, mais il ne possède aucune statue rare ni tableau précieux. Citons cependant deux culs-de-lampe du jeune sculpteur Ollivier de Quintin.

Il existait autrefois derrière le chœur une magnifique rosace en verres de couleur ; mais, depuis l'incendie qui dévora la sacristie, en, incendie dans lequel la précieuse ceinture de la Vierge fut miraculeusement conservée, les besoins de la reconstruction d'une nouvelle sacristie firent condamner la rosace ; on enleva les verres et on boucha les jours avec des tuiles. Aujourd'hui, à peine ce beau morceau de travail est-il connu de quelques personnes. Les verres colorés sont déposés dans un des greniers de la sacristie. Faisons des vœux pour la réparation de cette rosace, ainsi que de celles des côtés latéraux.

Maintenant donnons un coup d'œil en passant aux autres chapelles de la ville. A Saint-Yves la palme pour son chœur, ouvrage du célèbre Corlay. Viennent ensuite les Ursulines : la chapelle n'a rien de remarquable, mais l'établissement qui y joint est un des plus beaux de la Bretagne. La chapelle de l'hôpital n'offre aussi rien de curieux. L'hospice, vaste et bien situé, fut fondé par un pieux prêtre en 1752. L'administration actuelle y a apporté de grandes améliorations. La chapelle des frères, ainsi que quelques anciennes chapelles qui servent de magasins, ne mérite aucune mention.

Nous terminons par l'ancienne église paroissiale de Saint-Thurian, située au milieu du cimetière. Cette chapelle a été démolie, car elle était toute lézardée par la foudre. Il ne reste que quelques pierres de la tour : on y remarque deux portes en ogives, reliées par un arceau. Ce travail est de bon goût. On ferait bien de démolir tout-à-fait ces portes et de les ajuster à notre église paroissiale qui a un portail dans un style bizarre.

MACÉ.

Communauté DE LA VILLE DE QUINTIN.

**Réponse aux demandes contenues dans la lettre, lui adressée
par Monseigneur l'Intendant, le 30 septembre 1779.**

L'érection de la ville de Quintin en ville de communauté, se prouve de temps immémorial.

La communauté de cette ville envoya des députés aux Etats tenus en la ville de Vannes en 1455 et aux Etats suivants.

En l'an 1498, il existait deux corps politiques dans cette ville, lesquels existent ce jour ; celui de la communauté et celui du général de la paroisse.

Le corps de la communauté était lors composé du recteur doyen de la collégiale de cette ville, des nobles qui passaient par les charges, alternativement avec les bourgeois et des habitants les plus distingués. Le procureur syndic convoquait les assemblées, y faisait les remontrances, le capitaine de la ville y présidait.

Celui du général de la paroisse était également composé des plus notables, le chanoine n'y avait pas d'entrée ; le nombre des membres n'était pas fixé dans le général, ni dans la communauté.

La communauté s'assemblait dans une maison établie pour cet effet ; le général de la paroisse s'assemblait dans la sacristie à l'issue de la messe paroissiale, comme il le fait ce jour. La communauté s'assemble dans l'Hôtel-de-Ville, conformément à ses anciens usages.

Ce qui se prouve par l'acte de translation de l'hôpital de cette

ville, qui existait lors dans son centre, et qui fut transféré hors ses murs, dans l'endroit où est actuellement bâtie une maison lui appartenant, laquelle joint l'enclos du couvent des pères Carmes et le grand chemin, qui conduit de cette ville à Châtelaudren et Guingamp, par le consentement de la communauté et celui du général, des habitants de la ville et faux-bourgs, convoqués à cet effet par le général de la paroisse, à la sollicitation des seigneurs de la ville, qui, en 1498, étaient : Pierre de Rohan et Jeanne Duperrier, son épouse.

La forme des assemblées des communautés des villes de Bretagne, fut réglée dans les matières importantes par un édit, donné à Saint-Germain-en-Laye, au mois de novembre 1561, enregistré le 26 avril 1563.

Les lettres-patentes des deniers d'octroi, accordées à la communauté de cette ville, en 1614, sont accordées comme à une communauté existante de temps immémorial.

En l'an 1622, le roy accorda à la communauté de cette ville des lettres-patentes de maintenüe du droit, dont elle étoit en possession, de tirer annuellement au papegault, suivant la permission qu'elle avait obtenue des ducs de Bretagne, avant la réunion de la province à la couronne.

Au mois d'avril 1623, la communauté obtint de nouvelles patentes de maintenüe dans ses anciens droits et privilèges immémoriaux; sçavoir de s'assembler dans leur maison de ville, y faire leurs délibérations, nommer et choisir des procureurs syndics pour prendre soin de leurs affaires, un miseur, pour recevoir leurs deniers, et de nommer des officiers, à l'instar des autres communautés de la province.

Quelques particuliers, gens de petite étoffe et de condition abjecte pour se servir des termes employés, voyants ne pouvoir être admis au nombre de la communauté, s'assemblèrent tumultueusement, avant cette époque, et formèrent un par-

pour abolir ce corps ; en conséquence, se pourvurent au parlement auquel appartient le gouvernement des généraux des paroisses, et obtinrent un arrêt, qui réunissait la communauté au général, et qui força la communauté de demander des lettres-patentes de maintenue du mois d'avril 1623, cy-dessus relatées. Le conseil, en annulant l'arrêt du parlement de cette province, confirma la communauté dans tous ses anciens droits et privilèges immémoriaux, et lui accorda la connaissance des affaires du général de la paroisse, droit dont la communauté n'a cessé de jouir qu'en 1742, parce que dans cette année, les trésoriers en charges représentèrent à la communauté, la nécessité d'obtenir un règlement de la cour, afin de fixer les droits de la fabrique, qui, lors étaient arbitraires, et les conformer à l'usage des paroisses des autres villes de la province.

La communauté, ne désirant que le bien public, chargea lesdits trésoriers de solliciter à la cour, un règlement pour la fixation des droits de la fabrique, en conformité des autres villes. La cour faisant droit sur la remontrance desdits trésoriers, rendit un arrêt qui, non-seulement fixe les droits de la fabrique, mais encore ôte à la communauté la connaissance des affaires du général de la paroisse, et remet le général à la paroisse, quoique les lettres-patentes de 1623 l'avaient réuni à la communauté.

La communauté ne s'est pas pourvue contre cette innovation, quoiqu'elle y serait fondée et recevable, conformément aux lettres-patentes de 1623, qui lui en avaient attribué la connaissance, parce que le général se trouve composé des mêmes membres que la communauté, et qu'il a attention à n'admettre dans son corps, que des membres de satisfaction et d'état à pouvoir être admis dans celui de la communauté.

La communauté observe qu'elle n'a aperçu aucune variation dans son gouvernement, qu'il se trouve seulement deux

nouveaux sujets admis auxquels le roy a donné entrée ; savoir : le subdélégué de Monseigneur l'Intendant et le médecin de la ville.

La forme ordinaire a toujours existé : la communauté n'a jamais sollicité de réglemeut particulier.

Lorsque le capitaine de la ville a présidé aux assemblées, le procureur syndic les convoquait et y faisait les remontrances.

Les charges de maires furent créées en 1692 ; le maire pourvu présidait aux assemblées ; le procureur syndic, qui a toujours été à la nomination de la ville, convoquait les assemblées et y faisait les remontrances, les anciens membres ont toujours tenu leur ancien rang, tant pour les délibérations que dans les marches.

Les charges de maire furent supprimées en 1717. Les juges devinrent présidens des assemblées. Ils ont joui sans trouble de ces privilèges, jusqu'en 1745, où le roy, par un arrêt du conseil du 22 décembre 1744, enregistré à la communauté, le 14 février 1745, leur fait défense, sous peine de 3,000 fr. d'amende, et de plus grande, si le cas y-échoit, de s'immiscer directement ou indirectement dans les affaires de la communauté. La forme ordinaire, à l'égard du procureur syndic, n'en a pas moins existé et a toujours été la même.

La charge de miseur n'a pas toujours été à la nomination de la ville ; ce jour, elle y est, la communauté nomme à cette place tous les deux ans, au mois de janvier ; elle a commencé par nommer le plus ancien échevin qui suit, celui qui sort de charge, et elle continue cette règle établie.

Toutes les charges de la communauté, excepté celle de maire et celle d'avocat du roy, qui a été levée par un particulier, ont été réunies à la communauté ; elle ne nomme cependant à aucune, par la défense qui se trouve portée dans les lettres-pa-

tentes en date du mois d'avril 1748, qui en ont ordonné la réunion.

La communauté, ce jour, contre ses usages et privilèges immémoriaux, ne nomme plus de procureur syndic : cette communauté, toujours soumise aux ordres du roy, quoiqu'elle se trouve la seule dans la province privée de cet avantage, n'a pas réclamé ses privilèges immémoriaux ; ce jour elle prend la liberté de faire des remontrances, et elle supplie Monseigneur l'Intendant de les prendre en considération.

La communauté par cette loi, lui imposée, ne jouit que du seul droit de nommer l'administrateur de l'hôpital, l'administration de cette commune lui étant attribuée, un greffier, tous les deux ans, un misseur, et tous les ans, au mois de janvier, deux échevins qu'elle choisit dans les membres qui la composent.

Au mois de janvier 1748, le roy envoya des provisions de la charge de maire à un membre de la communauté pour en faire les fonctions et jouir de tous les privilèges ; au mois de mai de ladite année, le seigneur de cette ville acheta les deux charges de maire, auxquelles il nomma M. Baron, sénéchal de cette ville, et successivement différents autres particuliers, pour en faire les fonctions. Depuis ce temps, le maire, à la nomination du seigneur, convoque les assemblées, y fait les remontrances et y préside.

La communauté observe, pour conclusion, qu'elle a remis en 1771, à Monseigneur l'Intendant, une liste exacte des membres qui la composaient lors, conformément à ses anciens usages, laquelle contenait, non-seulement leurs noms, mais leurs rangs et qualités et y joint une consultation de trois avocats en parlement, pour refuser au corps des procureurs de la juridiction de cette ville, l'entrée et voix délibérative aux assemblées

de la communauté qu'ils s'étaient hasardés, sans aucun fondement, de solliciter auprès de sa grandeur.

Les membres de ce prétendu corps, on le répète, ne peuvent même par leurs commissaires, acquérir le droit d'anciens citoyens, loin de pouvoir prétendre à celui d'être admis au nombre des membres de la communauté et du général de la paroisse. Leurs charges, non-seulement ne sont pas à vie, mais remboursables à volonté du seigneur, et la finance en est mince : d'ailleurs, ce serait une innovation qui diminuerait les droits naturels aux enfants méritants des anciens citoyens distingués.

Liste des membres composant, ce jour, la communauté conformément à ses anciens usages.

Savoir :

De l'Eglise :

M. le recteur doyen de l'Eglise collégiale,

Un chanoine de la dite église collégiale.

De la noblesse.

Le nombre de la noblesse a été longtemps sans être fixé, parcequ'ils passaient alternativement avec les bourgeois, par les charges de la ville pour avoir entrée et voix délibérative aux assemblées, mais ce jour, n'y passant plus, les réglemens généraux pour toutes les communautés de la province, en ont fixé le nombre à deux ; savoir les deux plus anciens gentils-hommes originaires et domiciliés de la ville, chefs de famille et propriétaire de maison. Art. premier de l'arrêt de Vitré, du 21 avril 1739.

Noms, états et qualités des citoyens ayant aujourd'hui entrée et voix délibérative aux assemblées de la communauté.

Sçavoir :

Messieurs Baron Dutaya, fils, avocat ancien échevin et maire de la ville.

Baron Dutaya père, avocat, ancien echevin, ancien maire, sénéchal de la juridiction de cette ville.

Degeri, avocat, ancien maire, procureur fiscal de cette juridiction.

Digaultray de Seigneaux, avocat, correspondant de la commission de nos seigneurs les Etats, ancien maire, arrière petit fils d'anciens maires ou procureurs syndics.

Digaultray Deslandes, père, négociant, membre de la société d'agriculture arts et commerce de cette province, ancien nommé par le roy en 1748, arrière petit fils d'anciens maires ou procureurs syndics.

Chassin de la ville Chevalier, négociant, fils d'anciens maires et procureurs fiscaux, et ancien echevin.

Dessalles Lemesle, négociant, ancien echevin, fils d'anciens maires ou procureurs syndics.

Coniac de Trébua, négociant, ancien echevin, capitaine commandant de la milice bourgeoise et fils d'anciens maires ou procureurs syndics,

Chassin de Keryommaux, avocat, ancien echevin, sénéchal de différentes juridictions et fils d'anciens maires ou procureurs syndics.

Ollitrault de Callagant, père, avocat, négociant, ancien procureur fiscal, ancien maire, nommé par le Seigneur.

Garnier, l'ainé, avocat, négociant, ancien echevin et fils d'ancien maire ou procureur syndic.

Leprêtre de Lanrüe, avocat, ancien echevin.

Le Texier de Clewy, avocat, ancien echevin, subdélégué de Monseigneur l'intendant et miseur en exercice.

Digaultray du quartier, avocat, ancien echevin et petits fils d'anciens maires ou procureurs syndics.

Coniac de la Longraye, négociant, ancien echevin, capitaine

de la milice bourgeoise et fils d'anciens maires ou procureurs
sindics.

Garnier de Keruault, négociant, ancien echevin et fils d'an-
cien maire ou procureur sindic.

Coniac de La Pommeraye, négociant, ancien echevin et fils
ancien maire ou procureur sindic.

Garnier-Desgarennès, négociant, ancien échevin, capitaine de
milice bourgeoise et fils d'ancien maire ou procureur sindic.

Le Mercier de Bourg-Blanc, négociant, ancien echevin, ca-
pitaine de la milice bourgeoise.

Le Couëdic, négociant, avocat du Roy de la communauté.

Chassin-Duguernic, ancien echevin et petit fils d'ancien maire.

Digaultray des Landes, fils, négociant, ancien echevin et
arrière petit fils d'anciens maires.

Chassin des Essards, ancien echevin et petit fils d'anciens
maires.

Ollitrault de Callagant, fils, echevin actuel et fils d'ancien
maire de la nomination du Seigneur.

NOTA. — Le plus grand nombre des echevins nommés depuis
1771, sont morts ou retirés de la ville.

Observation. — M. Le sénéchal est du nombre des maires
nommé par le Seigneur.

M. Degery, procureur fiscal, est dans le même cas.

Ces MM. n'ont voix délibérative qu'en qualité d'anciens mai-
res; cependant ils prétendent avoir droit d'y entrer en qualité
de juges.

M. Baron Dutaya, fils de M. le sénéchal, cy-devant nommé
echevin, ensuite député aux derniers états par la communauté
et, ce jour, commissaire des Etats et maire; en cette qualité, il
invoque les assemblées, y fait les remontrances et y préside.
Suit copie de la lettre écrite par les commissaires envoyant
mémoire à M. l'Intendant.

Monsieur,

La communauté de la ville de Quintin nous ayant nommé commissaires, par délibération du 23 octobre 1779, pour répondre aux demandes contenues dans la lettre lui adressée par votre grandeur, le 30 septembre dernier, nous nous empressâmes, dès que nous eûmes connaissance du choix qu'elle avait fait de nous, à travailler à la rédaction d'un mémoire, au moyen duquel la communauté put satisfaire à tout ce qu'exigeait votre grandeur.

En conséquence le 10 novembre dernier, nous remîmes, à M. le Maire, le projet des réponses arrêté par nous, le priant de les communiquer à l'assemblée.

M. le Maire le présenta à la communauté, vers la fin de décembre, laquelle improuva un seul article ; mais dont la radiation opère, en apparence, la suppression des candidats, ce qui a obligé leurs commissaires à n'employer, dans la liste des membres composant la communauté, que ceux qui ont été, sans néanmoins qu'ils prétendent, comme M. le Maire le suppose, exclure aucun des candidats.

M. le Maire, depuis l'approbation de l'assemblée, ayant relu, en particulier, cet ouvrage n'a pas cru devoir vous l'envoyer, Monsieur, sous prétexte qu'il n'était pas conforme aux vues de la communauté. En conséquence, il l'a soumis une seconde fois à l'examen d'une nouvelle assemblée et voulu en substituer un autre de son propre travail et tendant à donner l'entrée aux juges, ce qui a forcé les commissaires de prendre la liberté de vous l'adresser, Monsieur, et de rendre, nous mêmes, compte à votre grandeur de notre conduite.

Nous sommes avec le plus profond respect, Monseigneur, vos très humbles et très obéissants serviteurs.

Signé : DIGAULT-DESLANDES, père, et De la ville-
chevalier CHASSIN.

(Extrait des archives de la ville de Quintin.)

Notre-Dame de Lamballe.

La remarquable église de Notre-Dame, ancienne chapelle du château de Lamballe, menaçait ruine, on le sait, particulièrement du côté où la montagne est taillée à pic ; ses vieilles murailles, noircies par le temps, avaient perdu de leur aplomb ; les piliers de la nef penchaient d'une manière effrayante, et tout faisait présager la perte d'un monument précieux par les souvenirs qu'il retrace et comme page de l'histoire de l'art, à plusieurs époques reculées.

La ville de Lamballe, en perdant Notre-Dame, eut perdu le plus beau fleuron de sa couronne, car ce vieux monument, placé sur son rocher comme les météores de la Grèce, lui donne une physionomie pittoresque qui charme l'artiste et fait penser l'historien.

Heureusement, Notre-Dame résistera encore, pendant plusieurs siècles, à l'action dissolvante du temps ; placée au rang des monuments historiques, des fonds ont été attribués à sa consolidation, et, nous devons le dire, de l'aveu de tous les archéologues, les réparations sont faites avec autant d'intelligence que d'entente de l'art, par M. Guépin, architecte du département.

Aujourd'hui, les architectes intelligents ont renoncé à la manie d'accoler du neuf à du vieux, de placer des portiques grecs à des églises gothiques ; ils évitent ces ridicules anachronismes et, s'inspirant des plans primitifs et des détails de l'œuvre, ils cherchent à les reproduire le plus fidèlement possible, avec leur caractère et même leurs défauts. Ainsi, Notre-Dame reparait avec les broderies de ses menaux, ses guérites fortifiées, du côté du précipice, et ses hauts pinacles aux gracieuses arrêtes.

Les travaux effectués dans l'intérieur de l'église ont fait découvrir la cause de la ruine dont était menacé cet édifice. On a remarqué que les fondements, peu en rapport avec la masse qu'ils devaient supporter, étaient établis en pierrailles et n'avaient pas une cohésion suffisante ; d'ailleurs, les fossoyeurs, en creusant des tombes, dans les siècles passés, avaient attaqué les bases des piliers, afin de se ménager de l'espace, à une époque où l'on recherchait l'honneur d'être inhumé dans un lieu saint. Toutes ces causes, jointes à l'action du temps, contribuaient à miner l'existence de la vieille chapelle ducale. Aujourd'hui, grâce aux travaux importants qui se poursuivent, la consolidation est assurée et la physionomie extérieure est restaurée avec d'autant plus de bonheur, que la pierre semble s'assouplir sous le marteau de nos ouvriers, comme sous celui des vieux Lamballais.

On s'occupe maintenant de la restauration des voûtes, dont une partie sera en briques et l'autre partie en bois ; plus tard, l'ornementation intérieure devra être suivie, et alors on placera sans doute, d'une manière définitive, le petit jubé en bois sculpté que l'on y remarque ; il n'a probablement rien qui rappelle les jubés de Saint-Etienne du Mont, de la Magdeleine de Troyes, ni même du Folgoat dans le Finistère ; mais, quoique plus modeste dans ses proportions, il mérite d'être conservé.

L'église Notre-Dame s'élève à l'extrémité orientale de la route, afin sans doute de la garantir de ce côté, lorsqu'elle était comprise dans l'enceinte du château dont le sommet de la colline, devenu une promenade, conserve encore les empreintes. Quoique ce plateau soit vaste, il nous paraît fort douteux que le château qui le couvrait ait jamais eu la grande quantité de tours qu'on lui prête. Rien n'est plus pittoresque que l'aspect de cette église flanquée de contre-forts, garnis de pignons aigus, et surmontée d'un clocher carré, surmonté lui-même d'une flèche fort

haute avant 1455, époque à laquelle il fut détruit par le feu du ciel. Déjà le chœur avait été ravagé par la foudre, le 15 août 1447, tandis que la foule était pieusement prosternée au pied des autels. Notre-Dame n'a point de style prédominant. Les édifices forment cependant un ensemble qui charme par le pittoresque et l'imprévu ; le plein ceintre y coudoie le gothique flamboyant. La dédicace de Notre-Dame fut faite, selon M. La Porte, en 1200, par l'évêque de Saint-Brieuc ; le duc Charles de Blois, qui fut, comme on le sait, aussi dévot que brave, vint en pèlerinage à Lamballe et gravit, les pieds nus, le rude sentier de la colline, portant une relique de Saint-Yves, qu'il déposa à la chapelle. On prétend que c'est ce prince qui fit faire les remarquables rosaces des fenêtres du chœur.

Le 19 avril 1420, Jean V rendit une ordonnance pour démolir le château de Lamballe, qui appartenait aux Penthièvre, en punition de ce que ces seigneurs avaient attenté à la personne du duc. Il paraît cependant, ou que l'ordonnance ne fut qu'imparfaitement exécutée, ou que le château fut reconstruit, puisque près de deux siècles après, au mois d'août 1591, le château et la ville qui n'était ceinte que d'une palissade furent assiégés par le prince de Dombes. Là, se passa un des événements les plus remarquables qui signalèrent les déplorables guerres de la ligue ; le brave Lanouë, bras-de-fer, comme Bayard sans peur et sans reproche, y fut tué d'une arquebusade, lorsque, monté sur une échelle, il examinait ce qui se passait dans la place.

L'armée royale, démoralisée par la perte du héros Breton, leva le siège et se retira devant celle du duc de Mercœur.

Lanouë avait embrassé le parti du Béarnais, par sympathie et raison politique ; mais il est fort douteux pour nous que ce fut par fanatisme religieux, puisque lui-même se disait catho-

lique, dans la déclaration qu'il publia ; mais les ligueurs avaient intérêt à le proclamer huguenot : ils n'y faillirent pas.

Déclaration de M. de Lanouë, sur sa prise des armes pour la juste défense des villes de Sedan, Jametz, etc. — Verdun, — Mathurin Marchant. — Pour se justifier MDLXXXIII.

« C'est un hérétique qui parle (diront quelques zélés) ne le
» croyez pas, plutôt ayez le en exécution. Messieurs, ne vous
» courroucez point sur ce mot dont vous vous servez pour co-
» lorer la guerre que vous voulez perpétuer : certes, je ne le
» suis pas, car je veux vivre et mourir en cette foy renommée
» et excellente de l'Eglise Romaine, membre de la catholique,
» tel que Saint-Paul (qui en a été le premier évêque), l'a ins-
» tituée, ainsi qu'il appert par ses registres sacrés. Mais, vous
» dirai-je, quel est celui qu'on doit tenir pour tel au temps où
» nous sommes ? C'est l'homme qui ne désire aucune paix ni
» concorde en l'Etat, qui en souhaite le changement, qui se
» fortifie des ennemis du Royaume, qui avance sa cheute pour
» en ramasser les pièces, qui a l'équité et la sainteté en la bon-
» che, et l'injustice et l'hypocrisie dans le cœur. Au contraire,
» le vrai catholique est celui qui poursuit la paix et l'union ;
» qui souffre patiemment la domination temporelle que Dieu a
» établie sur soi, qui a pour suspects les étrangers qui procu-
» rent nostre ruyne, qui veut que l'Etat se conserve et qui mon-
» tre par ses œuvres qu'il aime l'ordre, la justice et la piété. »



Église de Trévou Tréguignec.

Il y a à peine quatre ans, le Trévou Tréguignec n'avait pour toute église qu'une sorte de crypte sombre dont les murs, surplombés, lézardés et perforés de toutes parts, offraient à l'œil le plus triste spectacle. Et certes, le fidèle paroissien qui visitait alors cette église ne pouvait guère se défendre d'un sentiment de douleur et de honte, en pensant que, pour sa localité, c'était là la maison de Dieu. A la fin, le recteur lassé de rougir et pour lui-même et pour ses ouailles, voulut, et sans aucun fonds, voire même avec quelque passif, y bâtir une élégante église gothique.

On commença, et, avec l'aumône en nature ou en argent de cette modeste paroisse, on érigea, comme par enchantement la gracieuse église gothique que nous allons décrire.

L'église du Trévou n'a qu'un transept, lequel est éclairé par deux élégantes verrières flamboyantes. De légers meneaux distribuent chacune de ces fenêtres en trois compartiments, et une rosace en larmes trilobées en remplit l'ogive. Les collatéraux sont flanqués d'un contrefort par trumeau. Ces contreforts, quoique d'une légère saillie, n'en arrêtent pas moins l'effort du comble aussi bien qu'ils déguisent la nudité du mur et empêchent celui-ci d'avoir quelque parenté avec les murs de nos granges et de nos usines. Quatre fenêtres avec un dessin de rosaces de la période flamboyante éclairent les collatéraux, et les portes latérales ont, elles aussi, des rosaces en quatre feuilles un peu aiguës comme les trèfles que nous rencontrons parfois dans la période flamboyante au milieu des cœurs et des larmes.

Les battants de ces portes sont décorés de meneaux et de roses, qui les mettent en parfaite harmonie avec le style des diverses façades de l'église.

La tour est flanquée de quatre contreforts qui, comme ceux des collatéraux, ressemblent un peu à des chambranles, tant leur saillie est légère. La façade occidentale de cette tour est percée d'une porte de procession remarquable par sa hauteur, par l'érasement de ses jambages et par la profondeur et le relief de ses moulures. Cette porte est dominée, au second étage de la tour, d'une élégante fenêtre dont le meneau et la rosace rappellent ceux des nefs latérales. Quoique déjà élevée à environ trois mètres au-dessus du faite de l'église, cette tour doit être incessamment couronnée d'un troisième étage, dont les faces seront percées de quatre fenêtres semblables à celle du deuxième étage.

Jadis l'église du Trévou n'avait pour tout meuble qu'un méchant lutrin, qui fut vendu 35 c. par adjudication publique, pour être affecté par suite à sa destination la plus naturelle, c'est-à-dire à faire l'office de poulailler, dans une ferme voisine. Aujourd'hui, au contraire, la nouvelle église met une sorte de complaisance et d'ostentation à étaler son fastueux mobilier aux rayons du soleil bleu, jaune et rouge qui traverse ses vitraux peints. Le plus remarquable, sans contredit, de tous ces meubles, c'est le maître-autel. Le coffre est décoré, en face et des deux bouts, de niches qui affectent la forme des portes processionnelles de la période flamboyante, c'est-à-dire que ces niches sont flanquées de clochetons et qu'elles se terminent par un arceau figurant une doucine en accolade. Notre-Seigneur et les Évangelistes, logés dans ces niches, donnent une expression religieuse et parlante à cette partie de l'autel. Le rétable s'élève gracieusement, des deux côtés de la maîtresse vitre et développe ses piédestaux, ses dais, ses frises et ses tympan gothiques jusqu'à la hauteur du lambris, sans masquer par un seul de ses ornements cette élégante verrière.

L'architecte, poursuivant toujours l'exécution d'une idée fixe, toujours dominé par son invincible affection pour le gothique et dédaignant partout et le rocaille de Louis XIV et encore plus les panneaux en équerre d'une architecture plus récente et plus pauvre, a voulu que tout ici fut revêtu d'une forme et d'un caractère religieux. De là cette élégante chaire dont la cuve, le dossier, la rampe, et l'abat-voix sont couverts de cœurs, de larmes, de festons, de clochetons et de niches gothiques. De là encore ces bancs et ce catafalque dont les formes s'harmonisent avec les autres meubles de l'église.

De là enfin ces grilles qui, dédaignant de ressembler à la claire-voie de la cour du presbytère, reflètent si gracieusement les dessins et les découpures des verrières de l'église.

Monuments religieux de Perros-Guirec.

Une tradition de la plus haute antiquité et à laquelle des indices d'un certain poids donnent au moins toutes les apparences de la vérité, rapporte qu'à l'endroit même où se trouve aujourd'hui le cimetière communal, existait autrefois un monastère dont l'érection, appartenant au VIII^e ou IX^e siècle, serait due au premier fondateur de la foi, dans ces contrées. Des travaux qui subsistent encore et qui se rattachent à la partie ancienne de l'église actuelle semblent d'autant plus confirmer cette créance qu'ils ne sauraient trouver ailleurs aucune explication raisonnable. D'ailleurs des fouilles journallement faites, dans ce terrain des sépultures, ont plus d'une fois découvert des fondements qui témoignent, eux aussi, de la véracité de nos soupçons.

Toutefois, le voile épais qui couvre ce berceau de l'église de Perros et que nous sommes dans l'impossibilité de lever d'avantage, la crainte d'être trop affirmatif et la facilité avec laquelle le paradoxe s'insinue dans les questions d'antiquité, nous forcent de faire ici l'aveu de notre impuissance, pour garantir un fait qui est tout entier conjectural.

Sortant maintenant du domaine des conjectures et des probabilités, nous allons donner, avec quelques détails, la description de l'église paroissiale ; puis nous esquisserons plus rapidement celle d'une chapelle qui, comme nous le verrons, n'est pas non plus dépourvue de tout mérite architectonique.

L'église paroissiale de Perros est, sans contredit, le plus curieux et le plus intéressant monument roman que nous connaissions dans l'ancien diocèse de Tréguier. Il est vrai que, sans nous éloigner de Perros, aux abords même de la rade, à Louannec, nous rencontrons quelques débris d'une église romane, dont les formes accusent une antiquité plus reculée que celle de l'église de Perros ; mais cette antiquité à elle seule, si respectable qu'elle puisse être, ne nous paraît pas racheter assez la nudité, la rudesse et la grossièreté du monument, pour que nous ne laissions pas à l'église de Perros notre préférence d'intérêt. A Louannec, l'art est muet comme il devait l'être au berceau ; à Perros, au contraire, la richesse des ornements et la profusion des décorations offrent nombre de documents matériels qui permettent, aujourd'hui même, de caractériser, non-seulement l'architecture, mais encore la statuaire de la période romane.

Mais de ces notions préliminaires revenons au sujet spécial de cet article.

L'église de Perros figure un rectangle. Elle a deux collatéraux sans transept. A part quelques restaurations qui appartiennent à la renaissance, elle est moitié romane et moitié

rayonnante. La partie romane doit remonter au XI^e ou XII^e siècle ; la partie rayonnante appartient au commencement du XIV^e siècle ou à la fin du XIII^e.

La façade méridionale n'a gardé qu'une seule de ses fenêtres romanes, laquelle ressemble à une véritable meurtrière. Des restaurations faites dans les deux derniers siècles ont détruit les autres. Certes, après l'invention de l'imprimerie et avec la diffusion des lumières, ces fenêtres si étroites étaient insuffisantes pour éclairer une église, mais il nous semble qu'on aurait pu en percer de nouvelles, tout en respectant les anciennes.

En revanche, le plus heureux des hasards a sauvé de la destruction la riche et historique porte de cette façade. Cette porte est couverte de quatre archivoltas, lesquelles reposent sur des colonnettes mono-cylindriques. Rien de plus gracieux que les chapiteaux qui couronnent ces colonnettes. La manière dont les sujets historiques et bibliques y sont sculptés et la hardiesse avec laquelle ceux-ci partent des caulicoles pour aller s'abriter sous le sommet des volutes, nous a paru du plus heureux effet. Les chapiteaux du côté levant représentent des apôtres et Saint-Guirec, avec leurs attributs. Les chapiteaux du côté couchant, au contraire, si notre mémoire ne nous trompe pas, sont mutilés, à l'exception d'un seul qui est une représentation d'une pieuse légende de l'histoire ecclésiastique de notre pays : c'est le combat du roi Arthur contre le Dragon ; puis l'intervention de Saint-Efflam qui précipite miraculeusement ce reptile dans la mer.

Quant au tympan, il est aussi couvert de bas-reliefs. Au milieu est Jésus-Christ, vêtu d'une longue tunique et tenant la main droite élevée, comme pour donner la bénédiction ; autour de lui sont les symboles de deux évangélistes, désignés dans la vision de Saint-Jean, savoir : l'aigle de Saint-Jean et

le lion de Saint-Marc. Le linteau de cette porte, au-dessous du tympan, est une pierre brute et d'une restauration en sous-œuvre ; ce qui autorise, nous semble-t-il, à croire que le linteau primitif était orné des symboles, des deux autres évangélistes.

Cette profusion d'ornements et une sorte de correction que l'artiste a su donner à ses sculptures nous contraignent à fixer au XIIIe siècle la construction de cette porte.

Dans la façade occidentale, nous avons remarqué un portique du XIIe siècle, dont la structure, il est vrai, est assez médiocre, mais dont la forme symbolique nous a paru intéressante. Pour frapper les esprits et, s'il était possible, pour effrayer les consciences criminelles, la porte est partagée en deux par un pilier et présente deux voies, l'une, à droite, pour être fréquentée par les justes ; l'autre, à gauche, pour être fréquentée par les pécheurs. Là, chacun, avant de franchir le seuil de l'église, peut opter entre les deux voies et choisir celle que sa bonne ou sa mauvaise conscience lui indique. Au midi de ce portique, dans la même façade, se trouve la tour. La base en est massive et lourde et semble en rapporter la construction au commencement du XIIIe siècle. La plate-forme est garnie de parapets en pieds droits. Un dôme surmonté d'une petite pyramide couronne le tout. La parenté que cet intéressant monument semble avoir avec les minarets de l'Orient et son antiquité nous portent à croire que la construction en a été influencée par les croisades et par les fréquents pèlerinages que l'on faisait, à cette époque, à Jérusalem.

La façade septentrionale de l'église de Perros est d'une assez grande pauvreté. Ce n'est guère qu'une sorte de squelette du style roman. Une fenêtre romane qui affecte la forme d'une meurtrière, puis une classique et sépulcrale sacristie, en voilà tous les ornements.

La façade orientale, au contraire, est un peu plus riche. A l'extrémité de la nef, elle est percée d'une grande verrière qui fait face au chœur. La bizarrerie et la complication du dessin de la rosace semblent assigner à celle-ci une date postérieure à celle de l'ogive qui l'enserme. Il est probable que sa rosace est le résultat de la restauration de la renaissance, tandis que l'ogive appartient à la période rayonnante, comme l'indiquent ses moulures et les chapiteaux sur lesquels elle repose. Le fronton de cette nef a pris une inclinaison qui en compromet la solidité.

Cette façade était encore jadis ornée de deux autres petites verrières latérales, régulièrement espacées et éclairant les colonnades latérales. Le style en était rayonnant. Il nous semble que cette combinaison de fenêtres devait être d'autant plus gracieuse, et d'autant plus sacrée, qu'elle mettait cette façade de l'église en parfaite analogie avec nombre d'autres du même style. Mais, en dépit de cette consécration des usages et des règles de l'art, les fenêtres ont été interdites, et cela sous le plus frivole des prétextes, puisque c'est pour trouver place à deux autels à la mode et, par suite, pour se rendre peut-être un peu coupable d'irrévérence à l'égard de deux anciens.

Avant de pénétrer dans l'intérieur de l'église, nous allons encore, à propos du plan général de celle-ci, faire ici une remarque que nous aurons rarement lieu de faire ailleurs. Ce qui distingue cette église de la plupart des autres églises, c'est qu'elle n'a ni transept ni chapelle latérale. Les trois nefs s'allongent parallèlement et excessivement, avec la rigoureuse rectitude de la ligne droite, et qui certes ne laisse pas de gêner la vue extérieure et la vue intérieure du monument.

Que si l'on nous demande maintenant à révéler la cause de cette sorte de difformité, nous répondrons qu'elle se révèle presque d'elle-même, car à coup sûr ce doit être celle-ci : c'est

que Perros n'a jamais été favorisé de la résidence d'aucun de ces illustres et puissants seigneurs, qui, durant le moyen-âge, flanquaient nos églises paroissiales de chapelles latérales qu'ils ornaient elles-mêmes d'autels, de crédences, d'enfeux et de bancs gothiques. La puissance féodale qui couvrit le sol de Basse-Bretagne de chapelles, de tourelles, de manoirs n'a rien fait à Perros, à moins qu'on ne veuille donner le nom de monument à une mesquine et classique chapelle, depuis longtemps convertie en magasin, sans qu'il soit possible de contester, qu'au point de vue artistique, au moins, elle ne soit affectée aujourd'hui à sa destination la plus naturelle.

Entrant maintenant dans l'église par la porte processionale, nous avons remarqué auprès du baptistère un bénitier en granite, dont les formes accusent une antiquité fort reculée. Il se compose d'une coupe hémisphérique, portée par quatre personnages faisant l'office de cariatides. Ces personnages, grossièrement sculptés, soutiennent le réservoir, avec effort, de leurs mains. Ce bénitier est taillé dans le même bloc et peut avoir quatre-vingt-dix centimètres de diamètre; l'épaisseur des parois est de neuf centimètres environ.

Nous avons vu à la Roche-Derrien un bénitier octogone, qui jadis servait de font baptismal et qui a quelque parenté avec celui de Perros. Mais, sans trancher précisément la question d'antiquité relative de ces deux remarquables bénitiers, nous sommes tentés de croire que les caractères de vétusté de celui de Perros sont les plus incontestables, attendu que la forme circulaire de celui-ci nous paraît avoir plus d'analogie avec le style roman.

L'autre côté de la même porte de procession, il y a encore un autre bénitier, dont l'antiquité nous a aussi paru incontestable. C'est probablement une ancienne cuve baptismale. En effet, ses formes brutes et grossières autorisent à croire qu'elle

jadis, enfoncé en terre, dans un baptistère isolé de l'église, il a servi de cuve pour les baptêmes par immersion. D'ailleurs les crampons en fer dont il porte encore les traces prouvent assez que ce réservoir a été fermé.

Mais ce sont surtout les ornements inhérents aux parois intérieures des murs de cette église qui offrent nombre de traits caractéristiques de son antiquité. D'un côté de la nef, des colonnes cylindriques et grossièrement œuvres, de l'autre des piliers garnis de colonnettes à demi saillantes, des chapiteaux représentant des sujets bibliques ou fantastiques et, enfin, des arcades composées d'une quadruple archivolt, en plein cintre, donnent à l'intérieur de ce monument la physionomie d'une église vraiment romane.

A part les sujets grotesques que représentent plusieurs des chapiteaux et dont il faut attribuer le dessin au caprice de l'ouvrier, nous avons remarqué dans l'étude de ces décorations que l'artiste avait une sorte de prémonition pour les scènes de l'ancien testament.

C'est ainsi que le chapiteau le plus voisin de la tour nous montre Adam qui accepte la fatale pomme, à l'instigation d'Eve. Immédiatement, nous voyons ces deux personnages prendre la fuite et se voiler les yeux, en signe de honte et de douleur d'avoir commis le péché. Enfin, sur le même chapiteau est un personnage qui porte un oiseau perché sur son doigt. Peut-être est-ce Noé qui lâche la colombe, pour aller explorer la terre, à l'issue du déluge. Le chapiteau suivant nous figure la suite des prophètes, qui tiennent, avec les deux mains, leurs livres appuyés sur la poitrine. Enfin, l'on voit sur un autre chapiteau deux oiseaux buvant dans un calice. Ce sujet a-t-il quelque chose de symbolique? nous l'ignorons. Quelques antiquaires qui l'ont rencontré ailleurs l'ont regardé comme un emblème de la douceur et des vertus chrétiennes.

Suivant d'autres archéologues, ce bas-relief annoncerait que le chrétien qui participe aux saints mystères doit avoir le cœur orné de la douceur de la colombe.

A l'opposite, c'est-à-dire du côté nord, le chapiteau le plus voisin du baptistère est une sculpture grossière et un peu obscure, qui dépeint le sacrifice d'Abraham. On y voit la main levée, la victime penchée dessous et les autres préparatifs du sacrifice.

Après cette description de la partie romane de l'intérieur de l'église de Perros, ne rencontrant dans la partie ogivale qu'une excessive sobriété d'ornements, nous allons nous dispenser d'en parler pour dire tout de suite un mot du mobilier du chœur.

Sans être en harmonie avec le style architectural de l'église le maître-autel mérite un certain intérêt, à raison des ornements sans nombre dont la statuaire l'a décoré. Le coffre en est moderne et figure une doucine renversée. Le rétable, au contraire, remonte à la fin du XVIIe siècle. Il est probable qu'il sort des ateliers de sculpture de Tours, lesquels à cette époque étaient en grande réputation dans notre pays, pour la décoration des autels. Nous avons, en effet, à diverses reprises, acquis la preuve matérielle que, sur la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, les artistes de cette ville fournirent aux chœurs de nos églises toutes sortes de sculptures en bois, et notamment des rétables d'autels dans le genre de celui de Perros. C'était pour cette localité une spécialité artistique qui n'a pas peu contribué, dans l'ancien diocèse de Tréguier, à la répudiation du rétable en pierre et à l'inauguration de celui en bois.

Mais, de cette digression, sur l'origine de nos premiers rétables, en bois, revenons à celui de Perros.

Ce rétable figure une tour lourde et massive, flanquée de 2 tourelles, le tout distribué en étages symétriquement espacés. Ces étages sont ornés de niches et de colonnettes lisses, cannelées ou torses. Nombre de statuettes, dont les attitudes et les expressions sont parlantes, décorent ces niches. En somme, c'est un livre où tout le monde peut lire, comme c'est un meuble où tout prend voix et parle un langage religieux. Cet autel contraste singulièrement avec ceux des collatéraux, auxquels nous ne voulons reconnaître d'autre mérite que celui de masquer deux antiques verrières, puis d'être ornés de quelques dents de loups sculptées en guise de dents de scie.

Crypte et fontaine de Saint-Brieuc.

Malgré l'action lente mais continue du temps, malgré les dévastations des modernes iconoclastes et les ravages de la bande noire, la France compte encore un grand nombre de monuments anciens qui, plus ou moins mutilés, nous offrent les traces de leur splendeur passée.

Vastes et sombres basiliques, clochers aériens, châteaux crénelés, posés comme des nids de vautours sur la motte seigneuriale, humbles chapelles cachées dans les replis des vertes vallées, calvaires près desquels s'agenouillent le vieillard et l'enfant; à chaque horizon ne rencontrons-nous pas des témoins de la puissance ou de la foi de nos pères?

La Bretagne, malgré les guerres sanglantes qui ont si souvent tourmenté son sol et décimé ses habitants, n'est point restée en arrière du mouvement des arts, lorsque leurs bienfaisants rayons ont éclairé l'Europe : ses églises qui, pendant le moyen

âgé, étaient à la fois les temples et les musées du peuple, en sont la preuve matérielle; et si, dans quelques unes, le travail du sculpteur se montre imparfait ou grossier, la faute en est au granit rebelle à l'action du ciseau. Là, où l'artiste a employé la pierre de Kersanton, comme au Folgoët; le bois, comme à Lambader, le marbre, comme à Nantes, un chef-d'œuvre a révélé son génie. Et cependant de cette Pleyade de modestes tailleurs d'images bien peu de noms ont survécu: parmi eux, on compte au premier rang Michel Colomb, le Léonnois à qui l'on doit la tombe Ducale de Nantes, et, à une époque plus rapprochée de nous, les frères Corlay, de Tréguier, dont on admire un magnifique autel dans la cathédrale de Saint-Brieuc.

Ce mouvement artistique a été tellement prononcé dans le vieux Duché, que nous y voyons encore la plus pauvre église de village, la chapelle ignorée, souvent élégante et gracieuse dans son architecture, ornée de sculptures multipliées et décorées de vitraux précieux, dus à des artistes du pays, qui n'avaient pas besoin de se réchauffer au soleil d'Italie, pour trouver l'éclat de la couleur et de la pureté du dessin. (1)

(1) M. Barthelemy, inspecteur divisionnaire de la société pour la conservation des monuments, a signalé une école de peintres verriers qui a fleuri à Tréguier, de l'an 1386 à l'an 1756, et à qui l'on doit les belles verrières de *Tréguier, Moncontour, Notre-Dame-de-la-Cour, de Beauport, Lantenac, Trélevern, Pleumeur-Bodou*, et d'une multitude d'autres églises. On voit, en 1386, Rolland du Mesahaye; en 1468 Ollivier Le Coq et Jean Levenan; en 1507, le sieur Le Pape; en 1518, Pierre Robic, maître vitrier expert en art héraldique.

Le sieur Allain Cap de *Lesneven*, a fait les vitraux de *Quimper, de Cuburien*, de la chapelle du château de Kerjean, etc. Tréguier parait avoir été un foyer de lumières, car il s'y trouvait une imprimerie, dès l'année 1485, et les frères Corlay y ont sculpté une partie de leurs chefs-d'œuvres.

Saint-Brieuc aussi, la ville épiscopale, couchée sur le flanc de son abrupte colline, conserve quelques restes de son passé, qui ne sont point sans intérêt pour l'archéologue et l'historien. Si sa cathédrale, sur laquelle M. Mérimée a jeté une épaisse couche de ce noir dont M. Dupin a assombri notre Bretagne, n'offre pas ces formes larges et régulières, ces délicatesses de sculptures qui caractérisent les plus célèbres monuments de son époque, elle renferme cependant des détails remarquables et qui méritent d'être étudiés. C'est une nouvelle preuve du peu de certitude des jugements portés en chaise de poste.

Mais il existe près de là, au lieu même qui fut le berceau de la cité, une gracieuse et jolie fontaine, bijou caché dans une petite vallée où les pèlerins viennent quelquefois demander l'espérance, mais que les archéologues officiels ne vont point visiter dans son obscurité. Cette fontaine, cependant témoigne hautement du culte de l'art dans les siècles passés. — Mais, avant de parler de la situation actuelle de ce petit monument, il est nécessaire de remonter un peu plus loin, seulement au cinquième siècle.

Brieuc ou **Briok**, fils d'un seigneur de la Grande-Bretagne, naquit vers l'an 410. A l'âge de vingt ans, il vint en France où il étudia sous la direction de Saint-Germain d'Auxerre dont la réputation était déjà grande. Sous un maître aussi habile, il ne tarda pas à grandir en science et en vertus, il reçut enfin les ordres sacrés.

Mais le père et la mère du jeune prêtre étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme, que venaient éclairer comme une lueur lointaine, quelques reflets d'un christianisme grossier ; Brieuc résolut de les convertir à la foi du christ, et étant passé en Angleterre, il y réussit. Son père lui donna même, à la Grande-Lande, des terres pour y établir une église et un monastère.

Il vécut pendant un grand nombre d'années dans cette retraite, mais, vers l'an 480, un ange lui apparut et lui ordonna de passer la mer pour se rendre en Armorike, afin d'y proclamer l'évangile, parmi certaines peuplades barbares qui repoussaient sa lumière. Brieuc partit, débarqua sur les côtes du Léonnais avec cent soixante religieux, s'avance jusqu' dans le pays des Lexobiens, aujourd'hui Tréguier, et y fonda un monastère à Landebaëron, au centre d'une contrée dont il avait converti les habitants.

Après un séjour de quelques années dans ce monastère, il en partit par mer, accompagné de quatre-vingt-quatre religieux qui voulurent le suivre, et, naviguant le long de la côte, d'occident en orient, il parvint, dans une vaste baie où se jetait une rivière profondément encaissée dans une vallée ombreuse qu'il remonta.

Le site était enchanteur, quoique sauvage; des rochers dont les bruyères roses dissimulaient l'aridité, la forêt sombre et touffue, une eau pure où les flots de la mer venaient se mêler chaque jour, que fallait-il de plus pour séduire de pieux solitaires pour qui les œuvres de Dieu étaient un éternel sujet de méditations? Brieuc, suivi de ses compagnons, gravit la colline escarpée; plus il s'avanceit, plus la magnificence de la végétation lui annonçait un territoire fertile et béni du ciel.

Enfin, sous la sombre voûte des chênes séculaires, ils aperçurent une fontaine abondante et pure, qui sourdissait dans la vallée, ils se reposèrent sur ses bords, en parlant du bonheur d'habiter et de cultiver une terre aussi productive.

« En discourant de ces choses, dit Ladevison, Brieuc, fut
» fortuitement aperçu par un chasseur poursuivant une beste,
» lequel appartenant au comte Rigwal, seigneur du pays, qui,
» pour lors, habitait ceste coste, faisant sa demeure en une
» maison qu'il avait fait bastir dans la forest, à dessein d'y

» passer quelques temps de l'année pour jouir plus à souhait
» du contentement de la chasse. Ce veneur l'ayant découvert
» avec toute sa compagnie, qui estait de quatre-vingt-quatre
» hommes, comme nous l'avons déjà dit, gens du tout inco-
» gneus, habillés d'une façon bien estrange et non encore vue
» en ceste contrée, s'en va droit à eux, et, les ayant abordés,
» s'enquiert fièrement qui les menait en un lieu si retiré et à
» l'escart, de quel quartier du monde et de quelle profession
» ils étoient.

» Le saint lui fit humblement response qu'ils estoient pau-
» vres religieux d'outre-mer, qui n'avoient autre profession
» que d'adorer et servir le vrai Dieu, et que, pour cet effet, ils
» cherchoient dans cette solitude quelque lieu propre pour y
» bastir un oratoire, afin de vasquer plus tranquillement à l'o-
» raison et aux exercices de piété. — Ceste douce response
» n'empescha pas qu'il n'entrast en soupçon que ce ne fussent
» des espions qui eussent quelques mauvais desseins. La nou-
» veauté de cet habit et le grand nombre qu'ils estoient lui en-
» gendroient ce doute.

» C'est pour quoi, dissimulant ce qu'il avoit sur le cœur, il
» s'en va à bride abattue en advertir son maitre, lui fait le ré-
» cit de sa rencontre, du lieu où il les avoit trouvés, savoir,
» dans les bois, sur le bord d'une fontaine, entre deux vallées.»

Rigwal envoya aussitôt plusieurs hommes d'armes avec l'ordre de repousser ou de mettre à mort ces étrangers, mais à peine furent-ils partis qu'un remord subit s'empara de lui, et il expédia en toute hâte d'autres cavaliers pour donner contre ordre et amener quelques-uns de ces hommes en sa présence. Brieuc se rendit donc suivi de douze religieux à l'habitation de Rigwal, qui, après quelques explications, reconnut en lui, un de ses cousins germains.

Cette rencontre si heureuse, détermina Brieuc à se fixer

dans la forêt des vallées où Rigwal lui donna sa maison de chasse et une partie des terres environnantes. Son premier soin fut de construire un petit oratoire contre la fontaine, près de laquelle il s'était arrêté avec ses religieux, puis il établit un monastère dans la demeure de Rigwal, qu'il augmenta en groupant à l'entour un grand nombre de chaumières pour ses religieux. Les monastères, à cette époque reculée, ressemblaient à de pauvres hameaux où les moines humblement vêtus se livraient aux travaux de la terre. La règle de la Grande-Lande fut établie dans le nouvel établissement, c'est-à-dire, l'abstinence, le travail manuel, le renoncement à soi-même, le chant des psaumes.

L'oratoire que construisit Saint Briec forme une petite crypte voûtée en plein cintre comme une cave, grande à peine de quatre ou cinq pas en tous sens, ayant deux portes basses et une petite fenêtre carrée donnant aujourd'hui dans l'intérieur du bâtiment de la fontaine. Cette fontaine, si l'on en juge par deux massifs en pierre de taille, dont celui de droite est engagé dans l'édifice, a dû être originairement recouverte d'une voûte en plein cintre.

La crypte était engagée dans le chevet de l'ancienne chapelle, comme elle l'est dans celui de la nouvelle; la fontaine formait et forme un petit édifice qui lui est juxta-posé.

Placée sur le flanc de la colline, l'ancienne chapelle était élégante, mais de construction bizarre; on arrivait au portail principal en descendant vingt-cinq ou trente marches de granit; de la porte, on descendait cinq ou six marches pour pénétrer dans une nef carrée, à l'extrémité de la nef, onze marches conduisaient dans le chœur; à droite et à gauche régnait une balustrade. A droite du chœur, il y avait une crédence dans le mur, près de laquelle un escalier sombre et tournant conduisait par onze marches dans le crypte dont nous avons parlé.

A l'extérieur, la chapelle était ornée de pinacles et d'une pannelle qui ne manquait point d'élégance; des vitraux n'y laissaient pénétrer qu'un demi-jour favorable à la prière et à la méditation (1).

On lit dans un rentier manuscrit, dressé en 1710 par messieurs Allain de Beaulieu, chanoine prébendé de l'église de Saint-Brieuc: « Ladite chapelle de Notre-Dame de la Fontaine, est le plus ancien monument que nous ayons dans l'église de Saint-Brieuc, à cause de cette petite chapelle ou oratoire où Saint-

1) Extrait d'une enquête faite par M. Carlier, sieur de Rumelon, conseiller du roy, sénéchal à Saint-Brieuc, Cesson, etc., pour fixer les prééminences de la maison de Penthièvre dans les églises de Saint-Brieuc.

Et advenant le 12^e jour de décembre audit an 1652 à la même requestre, et en la mesme compagnie procédant à l'exécution de la mesme commission, sommes descendus dans la chapelle *Notre-Dame de la Fontaine*, proche et joignant cette dite ville, où procédant à l'estat des marques et prééminences, avons remarqué dans la maitresse vitre dudit chœur et derrière du grand autel d'icelle, au milieu et place plus honorifique, un écusson plein, de Bretagne, placé dans un rond en forme de rose et au my partie en escriture romaine. Aux deux soufflets plus bas, deux escussons de *gueules à un lion d'argent rampant*; et, aux derniers soufflets, trois escussons au my partie des mesmes lions et mascles. Tous les panneaux de ladite vitre cernés de la mesme lettre M, couronnée. Partie d'icelles portant arbre de leur devise à l'antique qui ne se peut à présent lire.

La vitre du costé de l'épistre de ladite Chapelle composée de nombre de panneaux de vitre parsemés d'hermines et cernés de pareille lettre M à la romaine avec plusieurs et diverses figures d'hommes et femmes à genoux couverts d'habits et mantles parsemés des armes de Clisson et d'hermines.

(Communiqué par M. Barthélemy.)

» Briec, disait sa messe, faisait ses prières et oraisons avec ses
» religieux en l'an cinq cent..... Cette chapelle a été augmen-
» tée par Margot de Clisson, qui la fit rebastir, la dédia à No-
» tre-Dame et la dota. Le chapitre est obligé de venir proces-
» sionnellement chaque jour de feste de la vierge, de l'église
» cathédrale à ladite chapelle et d'y chanter une messe et un
» répons en musique. »

Ce fut donc Marguerite de Clisson, cette femme altière à qui son père avait prédit qu'elle causerait la ruine de sa maison, qui fit reconstruire la chapelle et la fontaine que nous voyons encore. L'oratoire primitif tombait probablement en ruines excepté la crypte.

La fontaine forme un quadrilatère qui s'appuie contre la chapelle; l'entrée s'arrondit en large porche ogival; l'archivolte est soutenu par de frêles colonnettes, le long desquelles serpente une guirlande de nénuphars, qui partant de la base va rejoindre une guirlande de feuilles de vigne dont l'archivolte est ornée dans tout son développement.

Le pignon, fleuroné, forme un angle aigu; sur ses côtes, sont deux hermines rampantes et sur la face deux écussons martelés dont on ne peut distinguer les armes qui furent probablement celles de Margueritte.

Aux côtés du porche, s'élèvent deux contre-forts élégants, en forme de clochets, ornés de crochets, qui, dominant la voûte au moins de deux mètres, mêlent leur dentelure de granit au feuillage de quelques peupliers. Chacun de ces contre-forts était orné, à hauteur d'homme, de trois statues que recouvraient des pinacles et qui ont été brisées.

Deux entrées latérales de la même forme que le porche de face, sont comme lui supportées par des colonnettes engagées avec des guirlandes sculptées, de vigne et de nénuphar, plantes

aquatiques ou rampantes dont le pied semble sortir du sol humide.

Au-dessus de la fontaine se développe une belle voûte ogivale à arrêtes ; la partie extérieure de cette voûte forme une pyramide basse composée de longues dalles imbriquées.

La fontaine elle-même est de forme carrée, très-profonde et abondante. En face, dans une niche, on voit une statue de la Vierge, au-dessous d'elle, St-Brieuc mytré et tenant sa crosse pastorale, à droite, et à gauche, sur des tablettes, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste. Deux bras en bois, dont les mains tiennent des cierges, sortent des deux côtés du mur, et l'on y voit encore une potence en bois destinée sans doute à soutenir une lampe ou une lanterne.

Cette fontaine située dans un bas-fond, cachée pour ainsi dire à tous les regards, doit probablement à sa position isolée d'avoir échappé à une mutilation complète ; en cela, elle a été plus heureuse que la chapelle contre laquelle elle était adossée ; celle-ci, complètement dévastée, ne présentait plus qu'un désolant spectacle de ruines. Les murs étaient à moitié renversés, les sculptures brisées, et quelques ornements élégants, auxquels adhéraient encore des fragments de vitraux, indiquaient seuls que ce petit temple avait été visité par les arts.

Bientôt ces restes mêmes furent détruits et dispersés, l'oubli étendit son voile sombre sur les lieux où la cité avait pris naissance.

Mais, lorsque les édiles sont barbares, lorsque les riches ne s'occupent plus que des plaisirs présents et des jouissances du lendemain, il se rencontre quelquefois dans les rangs les plus humbles, des âmes d'élite, inconnues, qui comprennent instinctivement la poésie des souvenirs, et qui s'inclinent devant les monuments qui nous parlent de nos pères. Une de ces saintes filles qui font le bien sans ostentation se trouve à Saint-

Brieuc, Mlle Bagot, fondatrice d'une institution charitable pour les pauvres orphelines, justement favorisée d'un prix Monthyon; il y a quelques années, elle entreprend la lourde tâche de réédifier la chapelle qui est attenante à son institution, et aussitôt elle se met à l'œuvre avec ardeur. Comment parvint-elle à intéresser à cette entreprise ceux qui y coopérèrent? C'est un de ces problèmes de charité qu'elle est habituée à résoudre. Combien de nuits la vit-on entourée de ses orphelines, travaillant avec ardeur pour augmenter leur pécule? C'est un mystère dont nous voyons le résultat.

Ce sont donc de pauvres filles, des orphelines qui, il y a quelques années, vendirent leurs longues chevelures pour avoir un peu de pain, qui ont eu l'honneur de réédifier la chapelle de Margueritte de Clisson; et ce qui surprendra, à notre époque où le vandalisme des restaurateurs égale celui des destructeurs, on s'est efforcé autant que possible de suivre le plan de l'ancienne chapelle, les murs sont sur les mêmes fondements, les onze marches existent pour descendre dans le chœur et onze autres marches pour pénétrer dans la crypte; les portes, les fenêtres ogivales, les meneaux, les soufflets sont les mêmes, mais il y manque les brillants vitraux sur lesquels la lettre M couronnée d'or rappelait la fondatrice.

L'intérieur de la chapelle est pauvre, les fonds ont probablement manqué pour en compléter l'ornement, la crypte elle-même aurait besoin d'une ornementation intelligente et simple, on y voit un autel en bois au-dessus duquel est un bas-relief en marbre blanc assez finement exécuté; il représente le Christ en croix et, debout, à ses côtés la mère de douleur et Magdeleine: un ange accroupi au pied de la croix tient une coupe qui semble destinée à recueillir le sang précieux; trois autres anges dans les airs et près de la croix tiennent chacun un calice. La tête du Christ est belle, mais trop forte; il en

résulte que ses membres paraissent grêles, la vierge et la Magdeleine sont mieux proportionnées et les draperies tombent ou se développent bien en larges plis. Ce bas-relief paraît du XVI^e siècle. On y voit aussi sur deux planchettes, en vulgaire sapin, les statuettes en bois de Saint-Brieuc et de Saint-Guillaume; celle de Saint-Brieuc qui est mitré est remarquable par le fini de son exécution.

Il faut espérer que les habitants de Saint-Brieuc feront restaurer la chapelle, la crypte et la fontaine, en s'inspirant des anciennes traditions et qu'ils se montreront jaloux de donner un nouveau lustre à ces remarquables monuments qui marquent le berceau de leur cité.

OLLIVIER LE GALL

Château de Coatélan en Prat.

Après l'invention de la poudre et avec l'usage de l'artillerie et des armes à feu, la force d'un château n'était pas toute dans la hauteur et l'épaisseur des murs. Les hautes tours crénelées et les remparts les plus formidables ne pouvaient guère résister au feu du canon. Dès lors donc le système de défense changea. Cependant bon nombre de châteaux et de manoirs du XV^e siècle étalent encore, à l'extérieur, une certaine apparence de force. L'entrée en est souvent défendue par des tours, des doutes, des ponts-levis et les murs d'enceintes sont çà et là percés de meurtrières.

Mais, si l'on vient à examiner de plus près cet appareil militaire, on reconnaît bientôt que le seigneur du château a plutôt

en en vue d'en imposer aux yeux que de se garantir d'une attaque sérieuse.

La forme ordinaire de ces châteaux du XVe siècle était la forme carrée. L'enceinte se composait de murs et de bâtiments accessoires. Les fossés qui entouraient toutes les constructions avaient généralement une profondeur médiocre, et sans l'eau dont ils étaient presque constamment remplis, les assiégeants ne pouvaient guère éprouver quelque difficulté à les franchir.

Un seul exemple suffira pour nous familiariser avec le style de ces intéressants et rares monuments.

Le château de Coatélan, occupé en passant, sous la Ligue, par le trop fameux Fontenelle et appartenant aujourd'hui à M. le vicomte de Kergariou, est situé à environ deux kilomètres du bourg de Prat et à environ un kilomètre de ceux de Mantallot et de Berhet. Ce château est bâti sur un terrain uni et n'a par suite rien dans son site qui ressemble à ceux de ces anciens châteaux dont les donjons et les tours étaient hardiment suspendus sur les cîmes des rochers, comme l'aire des vautours. Dans son ensemble il affecte la forme d'un carré long. La façade principale est garnie de trois tourelles, dont deux aux angles et une au milieu. La tourelle principale, qui se trouve au centre de cette façade, renferme le grand escalier, pour monter aux différents étages. Les deux autres, qui commencent en culs de lampes, au niveau des linteaux des fenêtres du premier étage, restent suspendues comme par enchantement aux deux angles du bâtiment et élèvent gracieusement les girouettes de leurs toits un peu coniques au-dessus du faîteau du manoir. A droite de la grande tourelle, se trouve la porte principale. Ses clochetons, ses feuilles frisées, ses moulures et son ogive se terminant en accolade, lui donnent une parfaite ressemblance avec les portes processionales de nos églises flamboyantes. Quelques-unes des fenêtres du rez-de-chaussée ont

été restaurées, à peu près sur le plan de leur style primitif. Celles qui ont gardé leur forme antique ont environ un mètre de hauteur sur soixante centimètres de largeur. Une seule de ces dernières est encore munie de la grille en fer dont on crut nécessaire de la défendre, sans doute à l'époque de la Ligue. Les pointes des cheminées sont remarquables par leur forme octogone, haute et déliée. Vues de loin, elles ressemblent un peu aux hautes cheminées de nos usines à vapeur.

Le derrière du château a été réparé et n'a jamais été aussi orné que la façade. L'édifice offre peu d'intérêt de ce côté, où il était défendu par la légère pente d'un ravin au fond duquel coule un petit ruisseau. Ce ravin n'est autre chose qu'un dernier vestige du grand étang du château. Evidemment la grande cour, qui précède la façade, était aussi jadis close par une douve, mais il n'en reste plus aucune trace. La chapelle, qui se trouve à l'entrée de cette cour et qui est d'une construction beaucoup plus récente que le château, était aussi vraisemblablement comprise dans l'enceinte.

Que si, maintenant, nous pénétrons dans l'intérieur du château, nous avouerons sans détour qu'en voyant tant de vastes et magnifiques salles ou abandonnées et désertes ou divisées et défigurées par de hautes et hideuses cloisons, pour les approprier aux besoins d'une ferme rurale; en voyant la nudité de ces murs jadis, sans doute garnis de meubles que la sculpture avait enrichis de ses plus superbes ornements, nous ne saurions nous défendre d'un sentiment de tristesse, non plus que nous ne pourrions nous empêcher de regretter ces temps où le gentilhomme habitait sa gentilhommière, plantait lui-même, de sa main, l'arbre qui devait l'abriter, aussi bien qu'il espérait souvent entendre et voir plus tard, de l'une des galeries de ses tourelles, la hache du bûcheron qui dans sa maturité devait l'exploiter.

Parmi toutes ces salles, celle qui avait reçu le plus de décoration, c'est celle qu'on désignait sous le nom de salle de billard. C'est surtout sur la cheminée de cet appartement que l'architecte s'est plu à répandre avec profusion les plus riches ornements de son art. La guirlande de vigne qui serpente autour des jambages, en granite, de cette cheminée, donne à celle-ci un caractère d'originalité et de grandeur dont on rencontre peu d'exemples.

Au premier étage de l'une des tourelles qui flanquent les angles du château, nous avons aussi remarqué un four d'une construction assez bizarre. Son embouchure donne sur l'un des vastes greniers du château et sa voûte est percée de trois tuyaux, en granite, lesquels communiquent avec l'appartement du second étage de la tourelle. Cet appartement, qui ressemble à une sorte de boudoir, était sans doute jadis une étuve ou cabinet de bains chauds. Par son originalité il nous rappelle ces vers que l'on chantait dans les rues de Paris, durant le moyen-âge et peut-être jusqu'à la monarchie absolue :

Seigneur, voulez-vous baigner ?

Entrez donc sans délaier ;

Les bains sont chauds, c'est sans mentir !

Cette étuve nous autoriserait encore peut-être à croire que le moyen-âge qu'on nous dépeint si souvent, sous de si sales couleurs, parce qu'on ne l'a étudié qu'avec prévention, aimait et estimait la vertu de propreté. On sait que, dans toutes les villes, il existait des corporations de barbiers-étuvistes, et d'ailleurs, dans plusieurs anciens châteaux, on trouve encore, comme on le voit, des vestiges de salles de bains.

En résumé donc, quand on n'a vu que ces modernes gentil-hommières, badigeonnées de blanc ou de jaune, que l'on bâtit de nos jours sur les voies publiques, dans ces sites où l'on ne

rencontre ni abri ni ombrage, pas plus que sur la cime du rocher de la pleine mer, on trouve d'ordinaire qu'il y a quelque chose de grandiose, de riche et de vénérable dans ces antiques manoirs noircis par le temps, isolés au bout d'une longue avenue ou enserrés au milieu d'une vaste et mystérieuse forêt; et l'on est même un peu tenté de croire que notre moderne architecture civile s'est un peu abaissée et dépravée avec notre architecture religieuse.

Le trésor de la cathédrale de Tréguier.

Depuis quelques années, on attache une grande importance à des documents qui, pendant longtemps, avaient été négligés: plusieurs archéologues ont reconnu que les anciens inventaires de meubles des maisons princières, ainsi que ceux des trésors des églises, renfermaient une foule de détails précieux sur les mœurs de nos ancêtres. Les recueils, les plus répandus dans le monde savant, n'ont pas craint de consacrer de longues pages à ces nomenclatures, dans lesquelles l'historien, l'artiste, et l'antiquaire viennent glaner tour à tour.

C'est donc hardiment que j'y publie ici l'inventaire du trésor de l'église cathédrale de Tréguier, tel qu'il était en 1620: douze ans après, un incendie se déclarait dans la sacristie, le 5 septembre (1): tous les titres, qui nous seraient aujourd'hui

(1) Le désastre fut constaté, sur la demande du chapitre, par Jean de Trérou, sieur de Balloré, conseiller du roi et sénéchal en sa cour de Tréguier, au siège de Lannyon, M^r Guillaume Coupe, avocat et substitut du procureur du roi.

si précieux furent consumés, ainsi que la plupart des objets que nous verrons d'écrits plus bas. Le feu ne respecta que deux reliques, qui déjà avaient échappé aux dévastateurs de la Ligue (2) : c'étaient le bras de Saint-Tugdual, et le chef de Saint-Yves. (3)

La cathédrale de Tréguier attend encore que quelque archéologue veuille bien lui consacrer une monographie : le document que je publie aujourd'hui pourra servir à celui qui tentera ce beau travail : au point de vue historique, comme au point de vue monumental, la cathédrale de Tréguier mérite d'être connue : antiquité monumentale, légendes pieuses se rattachant aux premiers temps du christianisme en Armorique, souvenirs historiques, tout se trouve réuni dans la vieille cité de Landtreguër; et, si une chose m'étonne, c'est que jusqu'à présent, personne n'ait encore songé à mettre en lumière tout ce qui touche à la métropole de cet ancien diocèse breton, que le gouvernement a eu la généreuse pensée de faire revivre depuis un an.

(2) Nous trouvons dans les comptes du chapitre, contemporains des guerres de la Ligue, différents passages qui indiquent le soin que l'on prenait de cacher les principaux reliquaires ; en voici quelques-uns : 1593 et 1594, *compte de Guillaume Le Jolif, chanoine* : « Pour avoir fait faire une cleff sur le grand coffre qui est au revestièrre, et accouter la claveure qui estoit rompue au ravaige de la ville, 25 s. — Pour avoir fait tirer et remettre le cheff monseigneur Saint-Yves par quatre foyes, 5 s. 4 d. — 1597, *compte de Kerterin Semelle, chanoine théologal* : « Pour avoir tiré le cheff de monseigneur Saint-Yves de la cache où il estoit au jour de la feste en octobre, 12 s. 6 d. — Pour avoir fait serrer le cheff et les bras de monseigneur Saint-Yves, le baston épiscopal et le baston cantoral, 20 s. 18 d.

(3) Voici comment s'exprime à cet égard le sieur de Balloré dans son procès-verbal : « Fors un bras d'argent auquel sont les reliques du bienheureux Saint Tugdual patron de laditte esglise, qu'ils auroient

« Le cheff de monsieur St-Yves enchassé en argent, et en l'estolle d'argent doré entour dudit cheff, où il y avoit autres foys quatre attaches de chacun costé de pierreries, il ny a aucun apresant, mais toutes foys lesdittes pierres sont attachées avecq leur enchasseures d'argent avec une enseigne d'argent doré, où il y a aussy sept petites pierres et une grande au mitan avec leur enchasseur avec un demi globe de cristal garny aussy d'argent, et une autre enseigne en forme d'*agnus dei* couvert avecq une verrine de cristal, le tour desdittes pierres attachées au col dudit cheff avec un ruban et une chaisnette d'argent, ledit cheff soustenu sur quatre lionceaux d'argent doré dont les deux de derrière sont destachés, ledit cheff reamins en l'armoire ou il avoit accoustumé d'estre. » (4)

« Un reliquaire d'argent en forme de bras contenant un os du bras de M. St-Tugdual. »

« Déclare ledit sacriste que un autre reliquaire de ceste

» trouvé au milieu et au plus fort de l'embrasement, et l'auroient retiré et remarqué tout entier, sans que ledit feu y eust faict aucune fraction ny offence, ce qu'avons veu en présence desdicts sieur chanoines et de tous les assistants estre véritable; ce qui ne peult estre que par une divine grâce spéciale et miracle tout particulier, nous ayants asseuré, lesdicts chanoines que ledit bras estoit audiet endroit de ladiete presse qui a esté brulée; et nous ont aussy lesdicts Lagadec et Picquart dict avoir trouvé le cheff de monsieur Sainct-Yves, enchassé d'argent en une armoire près ladiete presse brulée, sans que ledit cheff eust esté en aucune façon endommagé.

(4) Des titres des archives capitulaires nous font connaitre qu'il fut donné des parcelles des reliques de Saint-Yves à plusieurs reprises; nous verrons plus bas ce qui concerne le roi de Chypre; notons ici qu'en 1637 il en fut envoyé aux prêtres de la congrégation de St-Louis à Rome; le 7 avril 1659, Jean-Baptiste de Bergezzy, sieur de Keruel, fut chargé par l'évêque d'en présenter au roi dans une boîte d'argent.

église aussy d'argent, avecq un demy globe de cristal dessus, dans lequel il y a un os du bras de M. St-Yves, est en la chapelle dudit St-Yves qu'il représentera demain. »

« Un reliquaire d'argent en forme de mitre couvert d'une verrine avecq une croix d'argent, où il y a diverses reliques, ladite verrine cassée en plusieurs endroictz.

« Une croix d'argent platte et creuse à deux branches, haute d'un ampan et troys doigtz, avec son soubassement d'argent en laquelle il y avoit autresfoys des reliques. »

« Un grand calice d'argent doré, avec sa pataine ayant une agatte au dehors de la coupe dudit calice autrésfoys rompue en divers endroictz et raccomodée apresent, garnie en la patte de quatorze pierres enchassées et deux autres pierres perdues, la coupe dudit calice un peu penchante, marqué B. »

« Un grand calice d'argent doré, avec sa pataine marqué A, haut d'un ampan et demy, portant les armes du sieur évesque du Chastel, le vis dudict calice démonté du pied et la pataine renversée au bord. » (5)

« Un autre calice d'argent doré avecq sa pataine marqué C, ledict calice en partie dédoré par usage et la pataine dessoudée en la moitié du bord.

« Un autre calice aussy d'argent doré, marqué au fond D, et au-dessus de la patte marqué des images du Crucifix, de ceux de St-Yves et St-Tugdual, avecq un écusson où il y a un lion, et sa pataine aussy marquée D, aussy dessoudée d'une partie du bord. » (6)

(5) Christophe du Chastel, évêque de Tréguier de 1466 à 1479 : il portait *fascé d'or et de gueules de six pièces*.

(6) Nous ne pouvons dire positivement si ce calice était celui de Hugues de Coëttredcz, ou de Guillaume du Halégoët, qui portaient tous deux un lion dans leur blason.

« Autre calice d'argent doré et sa pataine, ledit calice marqué E, desdoré en divers endroitz par usage avec une image d'un Crucifix en la patte, dont le bras est rompu, avecq un écusson des armes de France et de Bretagne en alliance, avecq une pataine aussy d'argent doré non marquée, » (7)

« Un autre calice d'argent doré sans marque, la patte usée et rompue en partie, sur laquelle il y a une image d'un Crucifix, sans croix au-dessous, avecq sa pataine de mesme. »

« Autre calice d'argent doré sur la patte duquel il y a un Crucifix et des armes de Kermartin en alliance, branslant à la soudure avec sa pataine marquée F, une partie du bord dessoudée, » (8)

« Autre calice d'argent doré marqué T qui a esté autresfoys rompu par le pied, auquel endroit y a aprésent une cheville de boys, sur la patte duquel y a un Crucifix en la coupe duquel y a escript au dehors le nom de maistre Jean Gommelon, avecq une pateine d'argent non doré dessoudée au fondz. »

« Un grand calice d'argent doré cizelé en la patte, en la coupe et en la pomme, donné par M. d'Amboyse évesque, ses armes au-dessous, avec la pataine aussy d'argent doré, gravée, cizelée et émaillée au dehors, offencée en deux endroitz. » (9)

(7) Le calice était probablement un don d'Anne de Bretagne.

(8) Le fief de Kermartin appartient à la famille de St-Yves Helory, qui portait d'or à la croix engrestée de sable, cantonnée de quatre alérions de même. La description de l'inventaire est trop laconique pour que nous puissions savoir si ce calice a appartenu à St-Yves lui même, ou à Alain Helory, son parent qui fut évêque de Tréguier en 1350.

(9) Adrien d'Amboise, évêque de 1304 à 1316 : il portait pallé d'or et de gueules de six pièces.

« Déclare ledit sacriste avoir baillé un autre grand calice d'argent doré ciselé, avec sapataine de mesme, au père capucin qui a presché en ceste église l'advent dernier, et lequel d'après ledit sieur trésorier dict avoir laissé entre les mains du seigneur évesque, et dont ledit sacriste dict avoir récépissé dudit seigneur évesque, lequel néanmoins il promet représenter ce demain sy besoign est. »

« Dict aussy ledit sacriste avoir baillé un calice d'argent doré au gouverneur de la chapelle St-Michel par ordonnance du chappitre du 17 juillet 1623, et a presentement apparu le récépissé qu'il a retenu. »

« A aussy ledit sacriste apparu le récépissé d'un autre calice d'argent doré, armoyé des armoiries de Janne Lestic, délivré le 30e d'aoust 1602 par vénérable et discret Mathurin Lhosüs lors chanoine et procureur de la fabrice de ladite église, et a ledit sacriste emporté ledit récépissé. (10)

» Déclare aussy ledit sacriste avoir cy devant délivré un autre calice et pataine d'argent doré armoyé des armes de Brellidy à maistre François Logiou chappellain de la chappellenye dudit Brellidy par commandement verbal de Messieurs du chappitre, duquel ledit Logiou est encore saisy. (11)

» Déclare aussy ledit sacriste que maistre Guillaume Chassé est saisy d'un autre calice et pataine d'argent avec leur estuy données par ledit sieur évesque d'Amboyse, armoyé de ses armes desquelz il dict n'avoir jamais esté chargé.

» Deux grands urceaux (12) doré ciselés donnés aussy par ledit sieur évesque d'Amboyse.

(10) La famille Lestic, portait d'argent au chevron de gueules, accompagné de trois tourteaux d'azur.

(11) La seigneurie de Bréllidy appartient d'abord aux Rostrenen, puis aux Ploësquellec.

(12) Urceau, vient de *Urceolus*, petit vase. *Urceolus quid sit*, R.

» Deux autres urceaux d'argent non dorés dont les chevilles pour tenir les couvertures sont apreset de fil d'orgeal.

» Deux urceaux de cristal garnis de trois filets d'argent dorés dantelés, en l'un desquelz il n'y a que deux filetz et l'ancee perdue, de l'autre l'une des ances destachée et l'une des aisles de l'angelot qui servoit d'ance, perdue, et l'un desdits cristaux fendu par a haut.

» Une croix d'argent doré avec sa patte en ovalle armoyé des armes dudit seigneur évesque d'Amboyse.

» Une piscine ou benestier d'argent doré avec son anee et aspergeoir de mesme armoyé des armes dudit sieur évesque d'Amboyse, un peu cabossée.

» La grande croix d'argent servant ordinairement en ceste esglise, avec tout le manche couvert d'argent.

» La grande piscine d'argent avec sa prise et aspergeoir armoyée des armes du sieur évesque du Chastel a troys fasses de gueule, avecq une crosse, ayant le bord dessoudé par a hault.

» Deux grands chandeliers non dorés a hautes canouilles a undes aussy un peu caboczés.

» Deux autres chandeliers d'argent non dorés cizelés et marquetés un peu caboczés.

» Déclare ledit sacriste qu'il a deux autres chandeliers de médiocre volume, d'argent doré cizelés, donnés par ledit seigneur évesque d'Amboyse, et armoyés de ses armes, étantz apreset entre les mains de Monseigneur l'evesque à luy laissée par le sieur trésorier pour servir au prédicateur, et dont ledit sacriste a reconnaissance qu'il apparaistra ce demain, ce que ledit sieur trésorier a ainsin recogneu.

quido patet : est enim vas superius, unde lavandis manibus aqua infunditur. Lanfrancus cant. epist. 13 — Les biurettes étaient aussi désignées par ce mot : *duos urceolos argenteos pro vino et aqua.*

» Une crosse d'argent autresfoys dorée esmaillée en la crosse, où y avoit quelques pierres enchassées dont apresent il manque neuf, et cinq quy sont apresent; le manche garny de troys bouilles et partout relevé à fleurs de lys en besse, quy se desmonte à cinq pièces, et le bas du pied cassé et desmonté, et la pièce représentée avec deux écussons d'argent en lion de geule, au-dessus de l'un desdits escussons manque une barre d'argent. (13)

» Le baston cantoral d'argent avecq l'image de M. Saint-Yves au hault tenant un bréviaire d'argent pendant en la main; le manche cassé avec un escusson des armes de Bretagne détaché.

» Une masse d'argent avecq la crosse du bout doré.

» Une autre masse moindre, aussy d'argent non doré, offencée en plusieurs endroitz.

» Deux encenssoueres d'argent ayantz chacun quatre chainettes et une boucle au hault.

» Une nacelle et cuillier d'argent pour porter et servir l'encens.

» Un crespier d'argent avecq ses troys burettes gravées et dorées en plusieurs endroitz.

» Une image de M. Saint-Yves preschant en une chaire d'argent doré, quatre personnages escouttans, le tout sur un soubastement d'argent, l'attache de l'un desditz personnages rompu, le tout d'argent. (14)

(13) Ce sont les armes de Hugues de Coetredex, évêque de Tréguier de 1467 à 1468: il portait *d'argent au lion de gueules*.

(14) S'il estoit soigneux de nourrir corporellement les pauvres et les substantier du pain matériel, il l'estoit encore plus à nourrir les âmes du pain de la vie, de la parole de Dieu. Il ne se contentoit pas de prescher ses paroissiens, il preschoit les autres circonvoisins, faisant

» La représentation d'un homme et une femme représentant un enfant devant un autel au-dessus duquel est l'image de M. St-Yves, le tout d'argent sur un soubassement de boys. (15)

» La représentation de l'image dudit sieur St-Yves, baillant du bled d'un coffre à un pauvre, avecq un couble dans un sac le tout d'argent, avecq un pied d'estal de boys. (16)

» Une forme de grand clocher à doubles guarittes et piramide au dessus en quarré, rompu et offencé au bas de la première guaritte, le tout d'argent, ayant deux pierres enchassées au dessous de ladite première guaritte.

» Autre petite tour d'argent à une guaritte et piramide, estant un peu rompue au bas.

» L'image M. St-Yves couché sur une claye aussy d'argent avecq un livre pour chevet. (17)

» Une image M. St-Tugdual marchant sur un dragon avecq un tiarre papalle, ayant le bout de sa crosse rompu et destaché tenant seulement à un fil. (18)

par fois, trois et quatre prédications par jour. (*Lég. de St-Yves*). — Tanta erat in eo dicendi vis, ut ipsi Spiritus Sanctus loquendi verba suggerere videretur. (*propr. Namnet.*)

(15) L'enquête pour la canonisation de St-Yves mentionne plusieurs résurrections d'enfants dues à son intercession.

(16) Il donnoit à pleins boisseaux son bled aux pauvres, tant du revenu de son patrimoine que de son bénéfice. (*Lég. de St-Yves.*)

(17) Son lit ordinaire estoit un peu de paille épandue sur un claye tissue de grosses verges, ayant sous sa teste une bible ou quelque grosse pierre. (*Lég. de St-Yves.*)

(18) Guère loin de là, il y avoit un dragon qui sortoit parfois de sa caverne, dévorant hommes, femmes, enfants et bestail... les particuliers de ces terres vinrent trouver St-Tugdual et lui représentèrent les

» Autre image de M. St-Yves et quatre images d'apostres de mesme grandeur, le tout d'argent doré.

» Deux livres de veslin in-folio, pour lire les épistres et évangiles, chacun d'eux couvert d'un costé de lames d'argent doré, les quatre crochets détachés et en divers endroictz des bords plusieurs lames d'argent perdues, armoïées des armes du sieur évesque Coatquiz; deux desdits crochets avecq leurs prises représentes. (19)

» L'image d'un cavallier armé ayant son casque en teste, son cheval capparassonné et bardé, la lance en main, l'un des bras dudit cavallier destaché, et la jambe droicte dessoudée avecq quatre grandes boulettes d'argent a l'une desquelles boulettes manque de ses attaches, à une autre desdittes boulettes manque aussy une attache, l'escu dudit cavallier armoïé en escharpe des armes du royaume de Cypre, le tout d'argent esmaillé. (20)

dommages que ce dragon leur faisoit, tant en leurs personnes qu'en leurs biens : le saint les console, et le lendemain, après avoir célébré la messe, revestu de ses ornements sacerdotaux, il prit la croix en main et se fit conduire à la caverne du dragon ; et luy ayant commandé de sortir hors, il luy lia son estolle au col et le traina ainsi sur un rocher, d'où il luy commanda de se précipiter dans le bras de mer qui bat au pied. (*Lég. de St. Tugdual.*)

(19.) Jean de Coëtquis, évêque de 1454 à 1464 portait d'argent *cu santoir de gueules, accompagné aux flancs et en pointe de trois quintes-feuilles, et en chef d'un anelet de gueules*. Ses armes sont peintes dans la verrière de N. D. de la Cour, en Lantic.

(20.) Le royaume de Chypre et de Jérusalem portait d'argent *à la croix potencée d'or, cantonnée de quatre croizettes de même*. J'ai retrouvé dans un registre capitulaire l'origine de cet ex-voto. Le 26 avril 1364 Charles de Blois, et Jeanne son épouse, visitaient le tombeau de St-Yves : pour obtenir quelques parcelles de ses reliques, ils accor-

» Une lampe d'argent à troys grandes chaines et troys petites chainettes a troys petits anneaux armoies au bas des armes du sieur évesques de Plouec a troys chevrons rompus semés d'ermes. (21.)

» Un ciboire d'argent doré avec la coupe d'ivoire, et au dessus une verrine garnie d'argent doré et quarré pour mettre la sainte hostie.

» Deux anciennes mittres précieuses enrichies sur fondz en drap d'or de pierreries, perles et lames d'argent doré esmailées, dont il y a quantité quy sont détachées et desenchassées, le tout mis dans une caisse qui a esté emballée de ficelle, et cachettée du sceau du chapitre et relaissées au coffre des autres argenteries cy dessus.

» Deux grands chandeliers de cuivre servantz aux jours ordinaires dans le chœur.

» Deux petits chandeliers de cuivre servantz aux enfantz de la Psalette aux jours ordinaires.

» Une lampe de cuivre dont les chainettes sont rompues pour estre au chœur devant le Saint-Sacrement.

» Ne sont comprises au present inventaire les lampes d'attache estantz en laditte église.

» Deux encensoiers de cuivre avec leur basteau ou nacelle, les chainettes desdits encensoiers un peu rompus.

daient à l'évêque et au chapitre de grands privilèges sur lesquels j'ai publié une notice dans la *bibliothèque de l'école des Chartes*. (2^e série, T. 111, p. 233) : ils désiraient envoyer ces reliques à leur cousin le roi de Chypre qui, grâce à l'intercession du Saint Trécorrois, avait échappé à un grand péril. Cet ex-voto avait sans doute été envoyé par ce souverain.

(21.) Jean de Plouec, évêque de 1442 à 1453 : il portait d'hermines à trois chevrons de gueules.

- » Troys fers à faire le paut à chant pour célébrer la messe.
- » Deux pintes d'estain pour mettre le vin et l'eau à célébrer les messes.
- » Un plat d'estain en ovale pour servir à l'autel.
- » Quatre orceaux d'estain.

» En l'endroit ledit sacriste a apparu un reliquaire d'argent en forme de bras droict au-dessus duquel y a une ovale de cristal avecq vingt et troys pierres enchassées, et trois perdues, contenant partie des reliques de M. Saint-Yves, non vicié au surplus.

CHAPPES.

» Une chappe en drap d'or recamé à fond de velour rouge cramoisy avec un chasuble, deux tunicques, un estolle et un fanon de mesme parure armoyé des armoiries du seigneur évesques de Ploec.

» Une chappe de toille d'or, avec l'orfrais et huméral, à brodure de petit poinct garni de frangion de soye bleue, un chasuble, deux tunicques et deux estables et un fanon de mesme parure, lesdits estolles et fanons my usés, lesditz ornementz armoyés des armes de maistre Gilles Quemper chanoine de Tréguier et abbé de Beauport. (22.)

» Une chappe de drap d'or rehaussée de broderie d'argent frisé avecq l'orfray et huméral de broderie au petit poinct, avecq le gros bouton a frange de soye rouge cramoisy,

» Autre chappe de drap d'or fusé de soye rouge rellevée de broderie d'argent fusé, avecq l'orfray et huméral à broderies de fil d'argent et d'or à petits poincts, avecq le gros bouton et

(22.) Gilles Quemper, abbé de Beauport, mort en 1546, portait d'argent au léopard de sable accompagné en chef de trois coquilles de même.

houppes de soye rouge avec les armoiries du seigneur cardinal de..... évêque esté de ceste église. (23.)

» Autre chappe de drap d'or gaufré, avec le huméral et orfray au petit point, frangeon et houppes à fil d'or et soye rouge cramoisy.

» Deux chappes de drap d'or rehaussé de frisure d'or, d'argent et velour rouge cramoisy.

» Autre chappe de velour rouge cramoisy entremeslé de tissure d'or à grands fleurons, le huméral et orfray à broderie à petit point.

» Une chappe de drap d'or frisé avecq une grande bordure à l'entour de velour à broderie, un chasuble et deux tunicques de mesme parure, armoyés de France et Bretagne en alliance, plus que my usés.

» Une chappe toille d'argent avecq tissure et soye violette, le huméral et parementz relevé de broderie d'or au petit point à fond de velour.

» Autre chappe à fond de velour violette à tissure d'or avecq le huméral et orfray de broderie d'or à fond de velour, un chasuble, deux tunicques, deux estolles et trois fanons de mesme parure armoyés des armes du seigneur évêque de Grignaulx. (24)

» Quatre chappes de velour violet relevées à broderie, deux d'argent et deux autres d'or à grands fleurons.

» Autre chappe de velours violet à tissure de fil d'or avecq inchasuble et deux tunicques et deux fanons usés de mesme parure armoyés des armes du seigneur évêque Calloët. (25)

(23.) Ce mot est en blanc dans l'original.

(26.) Antoine de Grignaux, évêque de 1505 à 1537, portait de gueules au chevron d'or, accompagné de trois croix potencées de même.

(25.) Jean Calloët, évêque de 1501 à 1505, portait d'or à la fasces d'azur surmontée d'une merlette de même.

» Huit chappes de damar blanc garnyes de parremiens d'or dont il y a deux neufves et six un peu usées, avecq deux chasubles, quatre tunicques, cinq estolles et six manipules de mesme parrure, armoyés des armes du seigneur évesque d'Amboise.

» Une chappe de damar jaune incarnat figuré.

» Une autre chappe de velour bleue garnye de coquilles et croissantz à broderie my usée.

» Une chappe de velour rouge à broderie de fleurons, my soye et my or.

» Quatre autres chappes de velour rouge diversoment garnyes et brodées.

» Trois chappes de petit velour noir my usés.

» Un chasuble de velour noir avecq la croisée de satin blanc, deux tunicques de mesme parrure un estable et deux fanons, le tout neuf.

» Un autre chasuble de velour noir et deux tunicques, deux estolles et trois fanons de mesme plus que my usés.

» Un chasuble et deux tunicques de certaine estoffe et soye rouge semée de fleurons d'or doublées de panne de soye presque usée.

» Un chasuble et deux tunicques d'ancien satin blanc semé de fleurons de diverses couleurs aussy my usés.

» Un chasuble et deux tunicques de vieux velour relevé de broderie de soye d'or et d'argent presque usées.

» Un chasuble de velour violet avecq la croisée de velour rouge, semé de fleuron à broderie d'or.

» Autre chasuble de velour violet figuré avecq la croisée à broderie à petit point.

» Trois estolles et trois fanons de soye de diverses couleurs.

» Trois estolles et trois fanons de toille d'or fort usés, et

dont en les rabillant on pourra faire deux estolles et deux fa-

nons. Plus auroit ledit sacriste représenté cinq estolles et dix fa-

nons de diverses estoffes toutes usées et qui ne peuvent servir.
» Un parrement; ou devant d'autel, de damar blanc avecq
deux pantes ou tours de mesme, avec la frange de soye blanche
armoyé des armes du seigneur évesque d'Amboyse, et deux ri-
deaux de taffetas blanc pour garnir les deux côtés du grand au-
tel dudit sieur évesque.

» Un parrement, ou devant d'autel, de damar rouge cramoisy
avecq quatre rideaux de mesme estoffe, deux grands et deux
médiocres, armoyés audit parement des armes du seigneur
evesque.

» Quatre pantes ou tours de velour rouge cramoisy relevés
de broderies au petit poinct de fil d'or et d'argent, avecq la cres-
pine et frangeon de soye et d'or, deux grands et deux médio-
cres.

» Plus une pièce de semblable étoffe et parrure que les dits
pantes et tours, qui sert pour parer le dessus de l'autel au lieu
de tableau.

» Autre pièce de velour rouge plus usé de la mesme broderie
au milieu, servant de poille ou de ciel au-dessus de l'autel.

» Une pièce de damar rouge cramoisy servant de poille ou
de ciel pour porter le St-Sacrement aux malades.

» Autre ciel ou poille de velour tanné, relevé de grande bro-
derie d'or et d'argent, avecq les escussons et armoiries du sei-
gneur évesque Grigneaulx; ledit poille de ciel servant pour
porter au dessus du St-Sacrement lorsqu'il est porté proces-
sionnellement.

» Une pièce de petit damar blanc servant de garniture et pa-
rement à la chaire du prédicateur, avecq le tour au hault de la-
dite chaire, de mesme parrure.

» Un tapis de damar rouge cramoisy avecq la frange de soye mesme coulleur, avecq le doczler et petit tour de mesme estoffe pour garnir la chaire épiscopalle.

» Deux carreaux de velour rouge, avec les bouttons de houppes de soye de mesme coulleur, pour servir à mettre en ladite chaire ausdits offices pontificaux.

» Autre tapis de damar blanc fort ancien à grands fleurons, servant à mettre devant l'officiant aux offices canoniaux.

» Dix carreaux de damar à mettre sur l'autel, presque neufs, deux rouges, deux blancs, deux violets, deux verts et deux noirs, à l'un desdits carreaux noirs il faut une houppes.

» Cinq escus à mettre les corporeaux des cinq couleurs cy dessus avecq la croix et parement d'argent.

» Cinq voiles des mesmes cinq couleurs, dont il y a quatre de taffetas et un de damar avecq la croix d'argent.

» Cinq petits carrés pour couvrir le calice de damar des cinq couleurs cy dessus avecq les mesmes croix d'argent.

» Un devant d'autel ou parement de drap d'or servant aux solennités pour couvrir la tombe du duc.

» Un autre devant ou parement d'autel de vieux damar figuré, plus que my usé.

• » Quatre vieux carreaux, dont il y a trois de velour rouge, en l'un desquels il n'y a apreset de boure et l'autre de vieux damar figuré jaune.

» Autre petit carreau de vieux damar de broderie d'argent servant à mettre soubz le cheff de M. St-Yves, plus que my usé.

» Quatre voiles, trois de taffetas de diverses couleurs et l'autre de camelot pour mettre sur le St-Cresme.

» La bannière de velour rouge cramoisy relevée de figures à broderie à petit point d'or et d'argent, et doublé de l'autre

costé de damar rouge, avecq autres figures à broderie et frange, de soye tout alentour.

» Un grand rideau de sarge de can vert, servant à couvrir le grand tableau de la chapelle du duc; et ont esté lesdits estoffe et ornements relaissés en la pocession dudit sacriste.

» Un ciel ou poille, au-dessus du grand autel de sarges de Caen rouge, avecq ses pantis et tours de reseul de fil blanc et ouvrage de poinct coupé.

» Un autre poille ou ciel au-dessus du Crucifix, en la nef de laditte église, et un doczier derrière ledit crucifix le tout doublé de sarge de Caen rouge et aussy couvert de mesme reseul de fil blanc et ouvrage de poinct coupé.

» Une chaire peincte qui se plie pour servir à MM. les chanoines lorsqu'ils officient, le dessoubz de velour ras, faczon de Rouen.

LIVRES DE L'ANCIEN USAIGE.

» Deux grands graduels escriptz et nottés à la main sur veslin reliés en boys, à l'usage de Chartres cy devant practiquée en ceste église, qui servoient au grand chœur.

» Deux autres graduels moindres, aussy sur veslin, nottés et escriptz à la main, de mesme usage et reliés comme devant pour servir au cœur du duc.

» Cinq psautiers pour le grand chœur, aussy escriptz et nottés à la main sur veslin de mesme usage, dont il manque quelques feuillets en trois d'iceux.

» Dix grands livres ou antiphoniers, contenantz les responds et anthiennes, de l'un desquels y a un cahier perdu, et des autres il a quelques feuillets perdus, le tout en veslin desquels y en a aprésent un accommodé à l'usage romain.

» Deux légendaires contenantz les leçons de tout l'an, escriptz aussy à la main sur veslin.

» Deux processionnels sur veslin ausquelz sont aussy les veuittes a note.

» Trois collectéreaux sur veslin, contenantz les oraisons de tout l'an et le commencement des anthiennes.

» Autre livre en veslin contenant les quatre passions à notte, dont il y a quelques feilletz égarés.

» Tous lesquels livres cy dessus sur veslin, escriptz et nottés à la main, comme dit est, sont tous relyés en bois et tous à l'usage de Chartres.

LIVRES NOUVEAUX SUR PAPIER.

» Six misseaux dont il y a deux in-folio et quatre in-quarto, tous à l'usage Romain de l'impression de Paris.

» Deux grands bréviaires in-folio, pour les deux temps, à l'usage romain, escriptz les rubriques en franczois, couvertz de maroquin rouge un peu usés et déchirés.

» Deux psautiers in-folio couvertz de veau noir aussy à l'usage romain, un peu usés.

» Deux graduels aussy in-folio à l'usage romain, l'un grand pour le grand chœur, et l'un petit pour le chœur du duc.

» Cinq processionnelz dudit usage in-octavo.

» Cinq antiphoniers in-quarto, dudit usage romain, et un autre antiphonier qui a esté perdu du chœur puis peu de jours duquel ledit sacriste dict n'avoir jamais esté chargé.

» Un petit livre in-octavo contenant le martirologe romain, couvert de veslin.

» Deux canons à mettre sur l'autel, l'un de veslin, et l'autre en pappier.

» Treize grandes voilles ou nappes servantz pour le grand autel, toile blanche, la plus part dougée.

» Autres treize nappes ou voilles pour l'autel du duc de toile pareille aux autres cy dessus.

» Deux autres nappes ou voilles tout usés ne pouvant plus servir audit usage.

» Neuf vieilles aubes dont il y a deux plus que my usées : plus deux autres aubes toile neuve et dougée avecq leurs amittes, et ceintures et une autre aube qui est esgarée.

» Cinq autres amittes de toile my usée.

» Six ceintures de fil pour ceindre lesdittes aubes desquelles ceintures il y a deux my usées.

» Quatorze serviettes pour servir à l'autel.

» Trois touaillons a crocq pour servir en la sacristie à essuyer les mains aux célébrans.

» Deux grandes pieczes de toile dougée, en forme de rideau, pour couvrir en Caresme le Sancta Sanctorum.

» Autre grande piecze de toile pour couvrir en Caresme le dessus du grand autel.

» Quatre grands rideaux de toile blanche servantz ordinairement pour couvrir le tombeau de M. St-Yves.

» Un tapis de tiretaine vert pour couvrir le grand autel, passé la célébration de la grande messe, et un autre tapis de mesme étoffe pour l'autel du duc que ledit sacriste dict estre égaré et n'en avoir esté chargé.

» Trois pavillons de damar fort petits, l'un cramoisy presque neuf, les deux autres l'un blanc et l'autre de velour presque usés.

» Un vieux drap mortuaire qui ne vaut plus rien.

» Un devant d'autel de cuir d'Espagne lequel est presque usé!

» Total du poids de l'argenterie : 295 marcs, 2 onces et quart.

BARTHELEMY.

Tombeaux de druidesses.

(Guimaëc, Plougaznou, Trégastel.)

Dans la partie ouest de la commune de Guimaëc, tirant vers celle de Saint-Jean-du-Doigt, se trouve une grande ferme, autrefois un manoir, appartenant aujourd'hui à M. Lacour-Rozec ; son nom est Mez-ar-bez, campagne ou plaine du tombeau. Ce nom, tant significatif, stimulait ma curiosité depuis longtemps. Un jour, j'entends parler d'une agglomération de grosses pierres, sise non loin de la chapelle de Christ, à un quart de lieue du bourg, connue sous le nom insignifiant de Beg-an-inkinérès. Je me ressouvins alors d'avoir vu sur la côte de Plougaznou, près Trégastel, une enceinte de très grosses pierres, monument dans le genre de ceux que l'abbé Mahé appelle Kist-ven et que les habitants voisins appellent aussi, non pas Beg-an-inkinérès, mais Gouele-an-inkinérès, et qui se trouve placé dans un champ qu'on appelle Tachen-ar-bez, aussi la plaine du tombeau. Comme je ne doutais pas que le monument de Plougaznou n'eût donné origine au nom du champ qui l'enfermait, je pensais que celui de Guimaëc pouvait bien aussi l'avoir donné à celui de la ferme de Mes-ar-bez. Quelques instants après cette conversation, j'eus occasion de voir M. Lacour-Rozec, et je pris la liberté de lui demander si ce que l'on nommait Bek-an-inkinérès, n'était pas sur les terres de sa propriété de Mesarbez ? Ce respectable propriétaire eut la bonté de me répondre qu'effectivement cette réunion de pierres qui était dans le chemin public, était entourée des dépendances de Mesarbez ; dès-lors, je n'eus plus aucun doute et je restai convaincu que c'était par abus que le monument portait le nom de Bek-an-inkinérès, et que, pour rétablir ce nom dans son ancienne pureté, il eût fallu dire Bez-an-inkinérès,

c'est-à-dire, *tombéau de la fileuse au fuseau*: ce sera ce nom, ainsi corrigé, que nous lui donnerons désormais dans le reste de l'article.

Pour rendre un peu raison de mon opinion au sujet de Bezan-inkinères, je me vois obligé de dire un mot par anticipation du monument de Plougaznou.

Ma curiosité, excitée par la découverte fortuite qu'un fermier avait faite de quelques coins gaulois et autres antiquailles dans le voisinage de Trégastel, me fit m'y transporter pour examiner les lieux par moi-même et prendre des renseignements. Je m'adressai d'abord à des vieillards, croyant qu'ils devaient être plus instruits que les jeunes gens, des traditions locales; ils l'étaient peut-être; mais, persuadés que mes perquisitions avaient pour objet d'autres intérêts que ceux de l'histoire des siècles reculés de notre pays, ils croyaient bien faire en répondant de travers à mes questions, en me nommant les propriétaires des différentes pièces de terre que j'avais sous les yeux, et en me donnant connaissance de tous les procès auxquels ces diverses petites propriétés avaient donné lieu. Voyant qu'il m'était impossible de les ramener à mon fait et que je n'en pouvais tirer aucun parti, je les quittai le plus tôt possible pour en chercher d'autres qui me satisfissent mieux. Je rencontrai enfin un garçon de douze ans qui, encore étranger aux intérêts de ce bas monde, répondit assez bien à ce que je voulais de lui.

Avant de questionner qui que ce fut, j'avais eu soin de bien examiner Gouele-an-inkinères (lit de la fileuse au fuseau). Ce monument a trente-cinq pieds de long sur trois et demi de large, et forme ainsi un carré très prolongé qui peut-être a été autrefois recouvert de larges pierres plates comme quelques autres monuments, semblables pour le reste, qu'il m'est arrivé de voir ailleurs. Du moins remarquait-on tout auprès d'é-

normes pierres affectant cette forme, qui peuvent avoir servi à d'autres usages, à moins que l'on ne suppose qu'il y eut autrefois des dol-men appuyés contre ce monument ; mais je penche pour la première opinion, les voisins m'ayant assuré qu'on a enfoui une grande quantité de pierres pareilles dans la terre des environs, pour en débarrasser la surface. Ce carré long est partagé en deux compartiments vers le milieu, par une large pierre plate, de la forme et à peu près de la dimension de celles que l'on voit renversées dans les environs. Ce partage en deux du monument, est-il intentionnel ou n'est-il que l'effet du hasard ? C'est ce que je ne saurais déterminer. A la rigueur on pourrait supposer que l'une des pierres qui couvraient jadis ce monument serait venue, par un accident amené par le temps, à perdre prise et se renverser dans l'intérieur, mais il est difficile de croire qu'un accident indépendant de toute volonté l'ait fait tomber tout juste au milieu et de manière à séparer le monument en deux cases, en formant entre les deux une cloison assez régulière. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que le monument est un tombeau ; le nom du champ dans lequel il est placé en est un témoignage, et le nom que l'on donne au monument lui-même ne le contredit pas, puisqu'un tombeau peut être considéré comme un lit, où l'on est étendu pour goûter le plus long des sommeils, qui est celui de la mort.

Ce fut tout près de ce monument que je rencontrai l'enfant qui me servit de cicerone. Je lui demandai s'il savait ce que c'était que ces pierres. Oui, dit-il, c'est le lit de la fileuse au fuseau (gouele-an-inkinèrès). Mais, lui dis-je, qu'était-ce que cette fileuse au fuseau, cette inkinèrès ? — Ah, j'ai entendu dire qu'il y avait là autrefois, il y a bien longtemps, (pell, pell so), une fileuse au fuseau ; que cette fileuse avait encore un autre lit semblable à celui-ci, auprès de Christ, en Guimaéc, et que lorsqu'elle y filait, elle jetait son fuseau tantôt à droite, tantôt

à gauche, tout en tournant son fil; que, lorsqu'elle le jetait à gauche, son fuseau venait jusqu'ici, que lorsqu'elle le jetait à droite, il allait tomber à Roc'hellas. En effet, Roc'hellas, dans la commune de Plestin, département des Côtes-du-Nord, est à peu près à égale distance de Bez-an-inkinérès que ce dernier de Trégastel. Voilà donc une fileuse au fuseau qui possède deux monuments, ce qui ne peut être vrai, puisque les deux monuments sont des tombeaux et qu'elle ne peut avoir été enterrée que dans un seul endroit. Ce que l'on peut déduire de cette tradition merveilleuse, c'est que Guimaëc, aussi bien que Plou-gaznou, a autrefois possédé son inkinérès; que les deux ayant exercé la même profession, qui était sans doute d'opérer des prestiges, que leur histoire offrant les mêmes faits, la tradition aura confondu leurs personnes en une seule, sans être assez judicieuse pour penser que deux tombeaux attestaient l'existence passée de deux individus.

Qu'étaient donc ces inkinérès? — Il paraît certain, d'après les faits surnaturels qu'on leur attribue, qu'elles étaient fées, qu'elles étaient sorcières; peut-être même ce mot inkinérès, qui aujourd'hui ne signifie autre chose qu'une *fileuse au fuseau*, signifiait-il quelque chose de plus dans les temps antiques. Ne se servaient-elles pas d'un fuseau comme instrument incantatoire? Je n'en sais rien, mais la chose est possible, et si elle était réelle, ce mot signifierait sorcière, fée, enchanteresse. Mais le mot n'aurait-il jamais eu que le sens qu'il offre à présent, qui est son sens propre et naturel, il n'en reste pas moins démontré par les faits rapportés par la tradition, que les personnes qu'elle désigne sous ce nom étaient des magiciennes et des sorcières. Or, on sait que parmi les Gaulois et autres peuples celtiques, c'étaient les druides et les druidesses seuls qui se mêlaient de prédire l'avenir et de faire toute autre opération magique. Je regarde donc comme chose pres-

que démontrée, que les monuments de Gouele-an-inkinérès, en Plougaznou, et de Bez-an-inkinérès, en Guimaëc, ne peuvent guère être autre chose que des tombeaux de druidesses.

Si l'on jugeait de l'importance des personnages d'après l'importance des monuments, la druidesse de Plougaznou aurait été supérieure à celle de Guimaëc. Le monument de Trégastel, pour les parois seulement, est composé de vingt pierres énormes, dont la hauteur est de quatre pieds, pour le moins, sans compter la partie qui est enfoncée dans le sable fin dont le sol est composé. Celui de Christ, au contraire, n'est formé que de onze pierres qui sont encore en place, et de deux autres aussi en place, séparées des autres, mais servant à marquer l'extrémité méridionale du monument qui est devenu incomplet par l'enlèvement de trois ou de quatre des blocs qui ont dû le compléter autrefois, à en juger par les espaces restés, demeurés vides, et la dimension des pierres qui sont encore sur les lieux. Au lieu d'être carré comme Gouele-an-inkinérès, celui-ci offre la forme ovale et est composé de blocs de moindre dimension que le premier, quoique bien grands. Mais, si le monument de Plougaznou l'emporte sur celui de Guimaëc en importance matérielle, celui-ci, à son tour, l'emporte sur celui-là en importance morale. Gouele-an-inkinérès git, à Trégastel, dans un champ désert qui n'est fréquenté que par les laboureurs qui le cultivent, et, depuis quelques années, par quelques rares promeneurs qu'une curiosité froide et profane engage à visiter ce monument, énigmatique pour tout le monde, et insignifiant pour la plupart d'entre eux. Bez-an-inkinérès est bien autrement heureux ; il pique, autant que le premier, la curiosité de l'antiquaire, et jouit, en sus, de la gloire d'être un objet de dévotion populaire. Il est vrai qu'il a perdu, aux yeux du peuple, tout le prestige qui se rattache à l'antiquité druidique ; mais en revanche, il a la gloire de passer chez eux pour le lit du

bienheureux saint Jean-Baptiste, et en cette qualité reçoit chaque jour les marques de leur vénération. Les pèlerins qui, dans le mois de juin, viennent par dévotion visiter la relique du saint précurseur, à Saint-Jean-du-Doigt, s'ils viennent de Locquirec ou de la partie littorale de l'arrondissement de Lannion, ont leur chemin par cet endroit, et il est rare, dit-on, qu'il en passe un qui n'entre dans l'intérieur du monument et ne se frotte le dos à la pierre, un peu plus élevée que les autres, qui en termine l'extrémité septentrionale. Cette friction, disent-ils, doit les préserver des douleurs rhumatismales, auxquelles les laboureurs sont assez exposés dans un âge avancé.

Tout n'est pas saint autour de Bez-an-inkineres. Un petit gardeur de moutons me montra un jour, dans le coin d'un fossé, à quelques pas, de ce monument, une grosse pierre qui peut-être en a fait partie, et qu'il me dit avoir été lancée là par le diable, et pour preuve il me montra une inégalité qu'offre sa surface et qu'il me dit être la trace que ses griffes y avaient imprimée; je n'eus pas l'air d'en douter, c'eût été lui fermer la bouche. Voyant que j'y prenais intérêt, il continua et me dit que quelquefois, pendant la nuit, on voyait une dame blanche (un itrôn venn) assise sur cette pierre. Cette dame blanche, ne serait-ce pas l'ombre de la vieille inkinères, de la vieille fée dont les restes mortels ont été déposés, il y a quelque vingtaine de siècles, sous les lourdes masses pierreuses qui constituent ce monument? Il est à croire que oui, et si cela est et qu'elle ait paru souvent, elle doit avoir épouvé bien des générations celtiques.

Ces dames blanches ne sont pas rares en Bretagne; on en voit au milieu de landes arides, on en voit dans les forêts et dans les bois, se promenant sous le feuillage, au clair de la lune; on en voit dans le creux des rochers et quelquefois à leur cime. Celles qui sont permanentes, je les crois occasionnées

par la tradition superstitieuse attachée à de vieux monuments druidiques existant encore ou déjà détruits à des époques inconnues. Celles qui ne sont que passagères ou qui n'ont paru qu'une fois dans des lieux qui n'avaient point la réputation traditionnelle d'être fréquentés par ces sortes de visions fantastiques, ne sont que l'effet instantané de l'exaltation de l'imagination terrorifiée par le souvenir subit de récits de cette nature, ou tout simplement par l'horreur qu'inspirent à une tête faible, les ténèbres, la solitude et le morne silence de la nuit. La blancheur est la couleur emblématique des anges ; cela n'empêche pas que nos bas-bretons ne pâlisent à la seule idée d'un fantôme blanc. Il est vrai que la guerre, la peste et la famine, trois dames assez cruelles, ont chez eux la réputation d'être trois dames blanches, et comme ce sont trois fléaux, elles ne manquent jamais de porter chacune une baguette blanche à la main. On les a vues souvent, à la veille des jours calamiteux, danser ensemble dans telle ou telle lande, dans tel ou tel carrefour. Dans le temps où la peste fit tant de ravages dans ce pays en dimant si cruellement la population, un habitant de Plougaznou la rencontra près la rivière de Cornou, qui sépare cette paroisse de celle de Plouézoc'h. Elle lui apparut en costume de cérémonie, c'est-à-dire en robe blanche et la baguette blanche à la main et le pria de la prendre sur ses épaules pour lui faire passer l'eau qu'elle n'eût osé franchir sans ce secours. L'homme, qui peut-être n'avait jamais entendu parler de la peste incarnée, fut assez complaisant pour se charger de ce funeste fardeau et pour l'emporter dans sa paroisse. A peine avait-il déposé sur l'autre bord la perfide passagère, qu'elle se fit connaître à lui en lui déclarant son nom épouvantable. Il se repentit, mais trop tard, de son obligeance inconsidérée : elle lui promit cependant qu'en considération du service qu'il venait de lui rendre, elle l'épargnerait, lui et

sa maison. Elle lui tint parole, mais sourde à tout le reste, elle le quitta, frappant indifféremment de sa baguette pestilentielle tous ceux qu'elle rencontrait et tous devenaient ses victimes. Cette anecdote fabuleuse fut sans doute répandue parmi le peuple crédule, lors de cette affreuse calamité, et a été transmise de génération en génération, depuis ces temps reculés jusqu'à nous.

Nous sommes déjà loin de Bez-an-inkinérès, qui devait nous occuper d'une manière spéciale; mais je n'ai pu me défendre, à propos de la dame blanche de mon jeune narrateur, de me livrer à cette digression, qui d'ailleurs n'est pas aussi étrangère aux matières que nous traitons qu'on pourrait se l'imaginer; je pense que toutes ces vaines superstitions ne sont que des restes des croyances autrefois entretenues par la religion druidique. Finissons maintenant par dire un mot de l'entourage monumental de Bez-an-inkinérès, entourage qui consiste en très peu de chose.

Outre une grande quantité de pierres isolées, mais évidemment monumentales, qui se trouvent éparses ça et là dans les champs et les garennes des environs, on voit à soixante-douze pas plus en avant, dans le chemin qui conduit à Saint-Jean-du-Doigt, un crôm-lec'h ou cercle druidique composé de dix pierres encore sur les lieux et presque sans dérangement, ce qui est assez rare dans cet arrondissement. On en remarque encore un autre à huit ou dix pas de celui-ci, au nord, dans la garenne voisine. Ce dernier est beaucoup plus dérangé, mais pas assez pour qu'on le méconnaisse : on pourrait même au besoin le rétablir tel qu'il était lors de son premier établissement, ce qui existe encore suffisant pour déterminer les places qu'occupaient les parties qui sont dérangées, et ces parties elles-mêmes étant encore sur les lieux, quoique dispersées.

Camp de César en Pordic.

(Voir la page 208.)

En juin 1840, un laboureur de Pordic, entendant M. l'abbé Renault, son recteur, demander des matériaux pour une reconstruction religieuse, s'en alla extraire du milieu de son champ une pierre qui, dépassant de six pouces le niveau du sol, forçait la charrue d'interrompre le sillon. M. Renault appelé, va avec M. l'abbé Corbel voir si le bloc lui convient. Au premier abord, M. Corbel croit apercevoir des caractères tracés sur une face un peu concave de la pierre. On la frotte pour enlever la terre qui y adhère et on lit avec surprise : C. J. C. MIRA EGIT HIC. (Caius-Julius-César a fait ici des choses merveilleuses.) Sur une autre face PO semble être le commencement d'une ligne dont le reste est enlevé. Ces caractères sont des majuscules de plus de deux pouces, gravées en creux arrondis, comme s'ils avaient été faits avec une gouge. Le granit qui les porte n'a point été taillé avec art, mais seulement dégrossi avec une masse de fer : sa forme presque triangulaire offre un mètre à peu près de chaque côté. Un des angles, plus aigu que les autres, apparaissait seul au-dessus du sol. C'est dans la partie qui était la plus enfoncée en terre, qu'est l'inscription. Ce qui doit lui faire assigner une haute antiquité, c'est moins le sens des mots, que la forme des lettres et la couche très-fruste où elle est gravée. Exposée aux variations de l'atmosphère depuis six ans, cette couche se détériore peu à peu ou se cache sous le parasite qui envahit tout granit exposé au grand air, de manière qu'il est très-difficile de retrouver aujourd'hui toutes les lettres qui étaient bien lisibles au temps où elles furent découvertes.

Le champ qui recélait cette antiquité n'est pas à plus d'un kilomètre du lieu où la tradition orale et écrite place un camp de César.

Le judicieux abbé Ruffelet, qui avait examiné cette curieuse ruine, en établit l'authencité dans la note VII de ses *Annales briochines* et termine ainsi sa savante discussion.

» Il n'en est pas du camp de Pordic comme de plusieurs autres qu'on voit en France et ailleurs, à qui on n'a donné le nom de César, que parce qu'ils ont été construits sous quelques-uns de ses successeurs qui portaient tous le nom de César, ou parce qu'ignorant leur origine, on n'a cru pouvoir leur en donner une plus illustre qu'en la rapportant à ce conquérant des Gaules. L'origine du camp de Pordic est mieux constatée comme nous l'avons fait voir ; tout conspire à lui conserver et son nom et son ancienne illustration, et il doit être mis au nombre des plus précieux et des plus anciens monuments d'antiquité du royaume de France. »

Ce camp nié de nos jours, par un écrivain qui vit encore, est démontré de nouveau dans un excellent manuscrit que M. l'abbé Renault a composé sur la statistique de sa paroisse.

Au reste, les amateurs peuvent voir par eux-mêmes cette pierre curieuse qui a été respectée jusqu'ici. Elle est restée dans le champ où on l'a trouvée, à peu près à deux kilomètres du bourg de Pordic, sur la route de Binic, dans le champ appelé la *Grande-Pâtur*e, à 50 mètres nord de la route.

(*Français de l'Ouest*, novembre 1846.)

Voici la notice de M. Renault, recteur de Pordic, à laquelle cet article fait allusion :

En 1760 et depuis se voyait encore sur la hauteur de Bernin une vaste enceinte triangulaire, et à la pointe de cette enceinte, les restes d'une tour, qui, sur la fin de son existence, servait de phare au port d'Ic. C'étaient les ruines d'un camp romain, dit

le camp de César. La tour portait aussi le nom de César ; non, je pense, que jamais César ait campé dans ce lieu, mais bien Titurius Sabinus, envoyé par lui avec trois légions, pour maintenir les Unelles, les Curiosolites et les Lexoviens, durant le siège des Vénètes. Bernin offre cette position tout à fait avantageuse citée dans les *Commentaires de César. Coes. Com. de bel. gal. arg. 11, l. 3.*) Malgré l'apparence de nivellement opéré par la mer sur une grande partie du terrain, il est facile à quiconque connaît la jonction des rivières dans la grève, de juger au simple coup d'œil que, dans le nord-est de l'éminence, se trouvaient les 1,000 pas d'ascension qui essoufflèrent les bandes de Viridovix et contribuèrent si puissamment à leur défaite. (1.) C'était exactement le lieu que devait occuper Sabinus pour atteindre le but de sa mission : c'était le point central entre Corseul, capitale des Curiosolites, l'embouchure du Leguer en Ploulec, où se voient encore des restes de Lexovie, la côte ouest du département de la Manche, pays des Unelles, dit-on, et Vannes ; dans ce temps surtout que le littoral de Bréhat à Anderville était plus nord qu'aujourd'hui. De là il tenait en échec ces trois peuples, les inquiétait, les forçait à garder leurs foyers et se ménageait, en cas de presse, une retraite facile sur Vannes.

Quoi qu'il en soit, les lisières de ruines qui enlaçaient Bernin, comme une livrée romaine, disparurent successivement et cédèrent la place à de fertiles sillons. Les laboureurs y trouvèrent des bouts de cuivre, des fers de lance, des morceaux de

(1.) L'abbé Manet place à côté de Contances la montagne sur laquelle se livra la bataille qui décida du sort de l'armée de terre des Armoricaïns, formée par la jonction des Unelles (habitants du Cotentin), des Curiosolites (de Corseul) et des Lexoviens, ou habitants du pays de Tréguier.

casques, des médailles et des monnaies romaines. Le dernier défrichement eut lieu en 1807 : il fut opéré par Pierre Gourio, aidé des deux Louis Monfort, père et fils. Il déblaya les fondements d'une suite d'environ 40 mètres de maçonnerie, dirigée du nord-ouest au sud-est, sur le penchant sud-ouest de l'élévation, liée avec de l'argile mêlée de brique pilée, formant tantôt un simple rempart, tantôt des bâtiments. Il trouva une quantité de petits foyers contenant de la cendre et des coquilles de poisson ; une cuiller de métal gris. Il termina son opération, sur la croupe du sud-est, par l'extraction des fondements d'une construction circulaire creuse de 4 mètres et dont la muraille avait 2 mètres d'épaisseur. Ces matériaux sont entrés en partie dans la construction du quai de Binic et de plusieurs maisons du voisinage. Il en reste encore certains tas allongés formant rempart autour de quelques champs.

Il n'est rien de plus certain au monde que l'existence du camp et de la tour dits de César, à Pordic, et depuis 1836 à Binic. Vouloir la révoquer en doute, c'est démontrer que l'on ignore l'histoire du pays. Il existe encore nombre de personnes qui ont vu partie des ruines. Louis Monfort fils m'a montré, et montrera à qui voudra, sur le terrain, l'assiette de la tour et des remparts qu'il a travaillé à détruire, et produira plus de 50 témoins de son opération. J'en ai causé avec François Le Jeard et Yves Gourio qui auraient aujourd'hui 113 et 115 ans ; ils étaient nés et avaient passé leur vie dans le plus prochain voisinage ; ils avaient vu durant une quarantaine d'années, l'enceinte complète, sauf dans la partie du sud-ouest, et la tour à quelques pieds au-dessus de la terre. Ils avaient, je n'ose dire trouvé eux mêmes, possédé et vendu, mais vu et touché des médailles, des monnaies et autres objets trouvés dans les premiers décombres, et savaient qu'il en avait été vendu à M. Denis, père de M. Denis, armateur et maire de Plérin.

L'accès à ce lieu était facile : il passait une grande route sur le territoire de Pordic, probablement le chemin de Corseul à Lexovie. Je l'ai suivie, il y a bientôt 40 ans, de Corseul par Hénan-Bihen, le Chemin-Chaussée et Saint-Alban, au travers de Planguenoual, le bourg à gauche, jusqu'à la grève de Morieux. Elle s'ouvrait fréquemment dans toute une longueur de 30 à 40 pieds. Elle sort de la grève au Port-Horel en Plérin, et vient couper le chemin de Pordic à Saint-Brieuc, entre la Côte au Roux et le Parfond de Gouet. Il y a à peine 10 ans que le conseil municipal de Plérin, l'a défigurée, en vendant ce qui excédait la largeur d'une route ordinaire.

Fondation des Cordeliers de Dinan.

On trouve dans Dom-Maurice (1er volume des Preuves) une romance sur la fondation des Cordeliers de Dinan, qui eut lieu en 1241. Nous pensons qu'on ne la lira pas sans intérêt. Elle a été prise par le savant bénédictin aux Cordeliers de Dinan, où elle était écrite sur une peau de velin, écriture du XVIe siècle.

Cy est la fondation du vénérable couvent de Saint-François à Dinan,
autrement dit N. D. des Vertus.

L'an mil deux cents un et quarente,
Que St-Louis le noble roy de France
Passa la mer, à grand nombre de gens,
Devotieux et de bonne créance.

Tous ensemble, d'une bonne alliance
S'en partirent plains de divin amour,
Avecques eulx connestable de France.
Monsieur Henry le baron d'Avaugour.

S'en allèrent par grande dévotion
Pour recouvrer la noble sainte terre,
Le connestable le baron d'Avaugour
Y demeura deux ans pour la conquerre.

Les sarrasins leur firent dure guerre
Tant qu'ils pensaient s'en aller tous mourir ;
Le connestable mit les genoux en terre
Et commença à plorer et gémir.

Benoist Jésus qui voulutes mourir.
Pour nous en croix, aiez de nous pitié
Contre ces chiens veuillez nous secourir
Qui vos saints lieux ont ainsi prophanié.

Et mon palais à Dinan situé
J'en ferai faire couvent de St-François,
Pour servir Dieu en hiver et esté
Et lesserai mes chevaux et harnois.

Bientost après s'apparut St-François
Au connestable, disant qu'il gaigneroit
La bataille contre les chiens Turquois
Et que pour lui J. C. il prioit.

Le connestable au Roy s'en va tout droit
En lui disant : Sire, prenez couraige,
Nous gaignerons, car nous avons bon droit,
Par St-François, nous aurons l'avantaige.

De vous, Sire, je ne veux plus de gaiges.
Car le monde je veux y abandonner,
Et servir Dieu auquel à son ymaige
Il lui a pleu nous croyer et former.

De St-François l'habit s'est fait donner
Au bon docteur dit St-Bonaventure,
Dont St-Louis se prit à en pleurer
Et la noblesse en eût grande amertume.

Puis à Dinan par St-Bonaventure
Fut envoyé et bâti ce couvent,
De devotion et d'honneste mesure
Où il vesquit et mourut saintement.

Plusieurs seigneurs de son très noble sang
L'ont ensuivi en sa religion
En laquelle ont vescu saintement
Dont en est grand memoire et renom.

Entre les autres chevaliers de grand nom
Monsieur Gessroy Boterel de Quintin ;
Seigneur Hardouin Tournemine par raison
On fait service à Dieu soir et matin.

Prenons sur eux nostre exemple et patron,
Et de bonne heure prenons les bons logeis
Demandons tous à notre Dieu pardon,
Heureux sera qui aura paradis.

Nostre Dame de Vertus appelée
Une imaigne ici fut envoyée
Par le docteur dit St-Bonaventure
Où des malades il est fait grande cure.



Bertrand Duguesclin.

Documents inédits et peu connus relatifs à la découverte du cœur de ce guerrier, dans l'église des Jacobins de Dinan, et à sa translation dans celle de Saint-Sauveur de la même ville, précédés d'une notice biographique sur ce grand capitaine. (1.)

DU GUESCLIN,

NEZ DE LA NATION DE BRETAGNE, ET NOMBRE AU
NOMBRE DES PREULX.

Au temps et regne Phelippe le roy de France, filx de Charles, conte de Vallois, frère de Phelippe-le-Bel, roy de France et de Navarre, qui en son vivant engendra troys filz, lesquelz l'ung après l'autre, depuis le trespasement dudit Phelippe-le-Bel, leur pere, furent couronnez roys de France par la succession du derrain ; et desquelz le royaume descendit et escheut audit Phelippe de Vallois, nepveu ainsué dudit Phelippe. En ce temps estoit en Bretagne ung chevalier nommé Regnaud du Guesclin, seigneur de La Mote de Bron, ung fort chastel et bien seans à dix lieues de Regnes. Le chevalier fut preudons, loyal et droicturier envers Dieu et le monde, renommé de grant prouesse et de hardement. Sur toutes riens aimoit l'église pour la reverence de nostre Seigneur, de qui tous biens viennent ; confortoit les povres et leur faisoit aulmosnes. Vray est que de celluy chevalier et de sa femme, qui moult de sainte vie estoit et bien renommée en son pais, yssirent trois fils desquelx

(1) Ces documents ont été recueillis et publiés par M. Luigi Odorici, conservateur de la bibliothèque et du musée de Dinan.

L'ainsné eut nom Bertrand, dont en ses jours courut tant de renommée par toute terre et chrestienne et sarrazine, que il fut craint et redoubté. Le second eut nom Guillaume, qui moult valut, mais peu vesquit. Et le tiers eut nom Olivier, qui ores regne conte de Longueville. A la haulte prouesse d'icelluy Bertrand, ne se peut nul comparer en son vivant, dont Charles, roy de France, le retint son connestable et chief de toutes ses guerres. Mais pour ce que les chevaliers de jeunesse desirent grandes vaillances ouyr et volentiers raconter, sont cy les faitz d'icelluy Bertrand ramentevez depuis le temps de sa jeunesse jusques a son trespassement, selon ce que trouvé est en ses faiz qui sont escriptz ès faiz des roys de France, en l'esglise de monseigneur saint Denis, en France.

Bertrand du Guesclin, ainsné filz de Regnaud du Guesclin, fut de moyenne stature, le visaige brun, le nez camus, les yeulx vers, large d'espaules, longz bras et petites mains. Mais pour ce que de grant beaulté n'estoit-il pas plein, fut pou prisé en sa jeunesse, et souventes fois advient que l'enfant moins prisé en sa jeunesse, reçoit en ses jours avancement et grant honneur. Il advint a une feste de Ascension que a La Mote de Bron vint une converse, qui jeune, avoit esté et estoit de grant science. Celle converse reparoit souvent en l'ostel du sire de Bron, qui de bonnairement la recevoit, et a ce jour la fit asseoir a sa table. Si regarda la converse, que a la table seconde estoyent assis les trois enfans, et tout au dernier bout estoit assis Bertrand, qui estoit l'ainsné; mais pou de compte et moins que les aultres en tenoit le chevalier. Elle considera et advisa la maniere de Bertrand, et au lever de la table, print l'enfant qui estoit en l'age de six ans, et, après ce qu'elle luy eut regardé les mains et veu sa philozomie, elle demanda au chevalier et a la dame pourquoy on le tenoit si villainement. La dame respondit: Belle amie, en vérité, cest enfant est tant rude,

aliciens, et divers en couraige, que oncques sont pareil ne fut
u ; car ja homme tant soit de hault l'ignaige ne lui fera ou
ra son desplaisir que tantost il ne soit par lui frappé, bien
mmes, monseigneur et moi, souventes fois doulens pour les
iefs qu'il fait aux aultres enfans du pais, car ja ne cessera de
s faire assembler pour les faire combattre, et lui mesmes
mbat avecques eulx, dont monseigneur et moy desirons sou-
nt sa mort, ou que oncques ne fut né. A celle parolle respon-
t la converse : Madame, je vous afferme que sur cest enfant je
y ung tel signe, que par lui seulement le royaume de France
ra essaulcié, ne de son temps ne sera nul qui puisse estre à lui
mparé de chevalerie. De ce se commença la dame a esjouyr,
d'illec en avant le tint plus chier. Tant creut Bertrand, qu'il
nt en l'eage de neuf ans, et print une costume qui assembloit
s enfans et les partissoit par batailles, et souvent les faisoit
mbattre si longuement, que plusieurs des enfans s'en repen-
yent et s'en retournoyent navrés en leur maison, et lui mes-
es y estoit blecié et ses robbes desrompues. Quand la dame
oit ainsi Bertrand demener moult estoit dolente, et lui di-
oit : Maloustru, maulvaisement vous souvient du hault hon-
eur a quoy vous dit la converse que vous devez venir ; mais
rtes, elle vous advisa mal, car, en vérité, je ne le pourroye
oyre. De ce ne tint compte Bertrand, ainçois fit fait quintai-
es et joustes d'enfans, et maniere de tournois, selon le sen-
ment qu'il en pouvoit avoir ouy raconter : car adonques
on faisoit tournois parmi le royaume de France. Ainsi se
aintint Bertrand jusques a ce que les gens du pais firent
ainte au sire de Bron de son filz, qui leurs enfans guerreoit
telle maniere. Adonc fit crier le sire du Guesclin et de Bron,
e nul ne laissast aller leurs enfans avec Bertrand. Quant
rtrand vist et apparceut que nul enfant ne le vouloit plus
yr, il se prenoit a eulx, et les faisoit combattre a lui outre-

leur gré. Adoncques retournerent les peres des enfans devers le sire de Bron, faire leur plainte de son filz, lequel il fit emprisonner. Si advint que ung soir une chamberiere portoit a manger a Bertrand ; ainsi comme elle ouvrist luy de la prison, Bertrand en yssit et lui osta les clefz, et l'enferma dedens, puis s'en alla de nuit en l'une des maisons de son père, et là print une jument et s'en alla a Regnes. Le sire de Bron avoit une suer a Regnes, mariée a ung chevalier de grant honneur, qui a Regnes demouroit. Là se trahit (1) Bertrand, et quand la dame son hante l'apperceut, elle fut moult liée (2) de sa venue, pour ce que déjà avoit ouy parler de son maintien, et lui dit : Ha ! beau nepveu, mal ressemblez la rasse dont vous estes issu, qui ainsi vous demenez villaynement. Là estoit le chevalier marry de la dame, qui lui dist : Dame, laissez a Bertrand soy acquitter de jeunesse. Puis dist a Bertrand : Beau nepveu, l'ostel de ceans est vostre. Dont Bertrand le mercia moult debonnairement.

A Regnes demoura Bertrand avec son oncle longuement et moult changea de ses manieres ; puis fut son pere appaisé envers luy et retourna en son hostel. Et tant creut Bertrand qu'il fut en l'eage de douze ans. Adonc lui bailla le sire du Guesclin chevaulx et harnois, et d'Illec en avant suyvit les joustes, armes et tournoymens ; et tant fut large et faisant dons et presents aux gentilz hommes qui par la terre de son pere passoyent que en brief temps fut acointé des chevaliers et renommé de largesse. Et entre ses aultres manieres avoit de coustume que se aulcun povre querant l'aumosne, s'il n'avoit argent, il se devestoit et donnoit sa robbe pour l'amour de Nostre Seigneur dont son pere l'avoit moult chier plus que de nulle chose qui

(1) Se retira.

(2) Joyeuse.

fust en lui. Or advint que les barons de Bretaigne tindrent a Regnes unes bien grans joustes et de l'entreprise fut le sire Du Guesclin, pere de Bertrand et avec luy Bertrand qui moult desirant estoit de joster ; mais pour ce que trop jeune estoit, son pere ne voulut point qu'il joustast.

Au jour des joustes se armerent chevaliers de plusieurs contrées, a Regnes. Là eust grande feste et y eust des dames et des damoyelles, des bourgoys et des bourgoyses. Les chevaliers vindrent sur la place des joustes, qui de l'empire estoient venus et furent receuz tous chevaliers et escuyers. Et sur tous ceulx qui bien feroient la journée donnoit le pris le seigneur du Guesclin. Il advint que par ceulx de dehors josta ung escuyer parent de la dame du Guesclin et moult bel et longuement se maintint a la joste, puis retourna en l'ostel ou logié estoit Bertrand qui l'escuyer congnoissoit. Et le suyvit en la chambre où desarmer se vouloit et se agenoilla devant luy, en lui requerant qu'il luy vouldist prester son harnoys pour joster : dont l'escuyer qui le congnoissoit luy respondit doucement : Ha beau cousin, ce ne devés pas requerre, mais tout prendre comme le vostre. Dont fut moult joyeux Bertrand. Puis arma l'escuyer Bertrand moult secretement, puis luy bailla cheval de joustes et varlet pour le servir et gouverner. Joyeusement vint Bertrand sur le champ et quant il se vit sur les rans, il ferit son cheval des esperons appertement contre ung chevalier, et le chevalier contre luy. Bertrand qui oncques mais n'avoit jousté ferit le chevalier par le heaulme de telle force, qu'il luy mist hors de la teste. De ce coup cheut le chevalier et son cheval occiz. Quant les heraulx virent le rude coup que fait avoit celluy qu'on ne congnoissoit, et ne savoyent quel cry crier, ils commencerent tous à crier : A l'escuyer adventurieux.

Adoncques piqua Bertrand, chevauchant les rans, et tant

fist ce jour qu'il n'y eust nul de ceulx de dedans qui ne doub-
tassent le rencontrer et si ne savoyent qu'il estoit. Quant le sire
du Guesclin qui toute jour avoit eu le pris appercent la conte-
nance de ceulx de dedens, il liert cheval des esperons et s'a-
dressa contre Bertrand son filz, lequel congneut son pere a ses
paremens. Adonc laissa Bertrand sa lance cheoir. Le sire du
Guesclin que son filz ne congnoissoit s'esmerveilla dont il luy
avoit la jousté refusé; et lors s'assembla avec les aultres com-
paignons, en leur demandant s'ils savoyent qu'il estoit, ne
comment ils le pourroyent savoir. Par le conseil du sire du
Guesclin, fut dit que l'ung des chevaliers du dedens yroit con-
tre luy et mettroit peine de le desheaulmer et par ce le pour-
roit on congnoistre. Dont partit ung escuyer, qui de grant
prouesse estoit et de grant vertu, et vint contre Bertrand et le
deshaulma. Lors fut Bertrand cogneu de ceulx de son lignaige
et de son pere qui moult joyeux en furent, et sur tous ceux qui
joie en firent, le sire du Guesclin, pour le bien qu'il vit en son
filz, fut moult joyeux. Celle journée l'aima tellement que d'il-
lec en avant le tint moult chier, et lui abandonna toute sa terre.
Quant la dame du Guesclin ouyt ces nouvelles de Bertrand son
filz, a qui le pris fut donné des joustes de Regnes, ne demanda
nul si elle le receust a grant joie. Adonc lui souviut des parolles
de la converse. Au partir des joustes, s'en alla le sire du Gues-
clin a La Mote de Bron avec son filz, auquel il bailla grand es-
tat pour suyr joustes et tournoyemens. Briefvement tant fit
Bertrand, que de lui courut grant renommée en la duchie de
Bretaigne.

En ce temps regnoit en Bretaigne le bon duc Jehan qui en
tout son temps fut bon françois, preudhons et joyeux, et
loyaulment avoit servi le roy Phelippes de Valloys. Contre le
roi Phelippes guerreoit le roy Edoart d'Angleterre, qui tant fit

par l'ayde des Flammans, Alemans, Galloys, Hunyers (1), Brebausons et gens de plusieurs naciones a luy alliez, qu'il mist le siège devant la cité de Tournay. Quant le roy Phelippes le sceut, il manda les princes de son royaulme. Au mandement du roy, alla le bon duc Jehan de Bretagne a grant harnois, accompagné de ses barons; et briefvement le roy assembla quatre cens lances, et s'en partit pour aller contre Edoard. Tant chevaucha par ses journées a Mons en Henault. Quant la comtesse de Henault, qui vefve estoit, et par devocion s'estoit rendue abaisse de Fontenelles, sceut que le roy Phelippes son frere venoit, et le roy Edoard que sa fille avoit espousée, tant se peyna la dame que toutes-voyes (2) furent prinses entre les roys treves en espérance de paix. Adonc fut levé le siège, et s'en retournerent les roys, chascun en sa contrée; et quant le roy Phelippes fut retourné en France, il donna congé a ses princes et moult les mercia de leur secours. Et sur tous les aultres le bon duc fut honoré et festoyé; puis print congé du roy et s'en retourna en Bretagne où moult fut receu honnorablement. Pour la grant renommée qui de Bertrand couroit en Bretagne, desiroit moult le bon duc Jehan a le veoir, et pour ce le manda et il vint devers luy. Là le receut le bon duc Jehan a son service, et, en tous les voyages qu'il fit pour le roy, le mena avec luy et en sa compagnie. Ne demoura pas longuement que le bon duc Jehan trespassa, dont le païs fut moult endommagié (3).

(1) Ou plutôt *Hennuyers*, habitants du Hainaut.

(2) Toutefois.

(3) Nous avons emprunté ces renseignements (*écrits en langue romane*) à la Chronique de Du Guesclin, collationnée sur l'édition originale du XV^e siècle, par le savant M. Francisque Michel, de l'École Royale des Chartes.

Devenu illustre par cette aventure, notre jeune héros s'empressa de chercher au service militaire des occasions de gloire plus utiles, et fit ses premières armes sous le comte de Blois, au siège de Rennes, en 1342.

A la tête de vingt soldats, il repoussa un corps considérable d'anglais devant Vannes.

En 1351, il reparait, mais déjà redoutable aux ennemis, pour qui son cri de guerre :

NOTRE-DAME-GUESCLIN !

semblait être un coup de foudre, ce qui prouve qu'il n'était pas resté dans l'inaction pendant ce vide de huit années, à compter du siège de Rennes jusqu'à celui de Vannes.

Vers la fin de 1351, Du Guesclin est du nombre des ambassadeurs chargés de conduire à Londres les deux fils du comte de Blois qui devaient servir d'otages à leur père, pris au combat de la Roche-Derrien, en juin 1347.

Du Guesclin, dans cette occasion, se distingua par la fermeté avec laquelle il osa parler à Edouard III, au sujet de la Bretagne, sa patrie, théâtre de la guerre.

De retour en Bretagne, il battit et fit prisonnier un capitaine du parti anglais, nommé la Toigne, qui, peu de temps après, le fit prisonnier à son tour.

Pendant que le duc de Lancastre assiégeait Rennes, en 1356 et 1357, Du Guesclin, qui n'avait pu s'enfermer dans la place, fatiguait l'armée anglaise par des escarmouches continuelles; il fit prisonnier le baron de la Essole et lui donnait une pleine liberté, à condition d'obtenir pour lui, du duc de Lancastre, la permission d'entrer dans Rennes. Le duc la refusa en disant : « J'aimerais mieux qu'il y entrât cinq cent gens d'armes que le seul Du Guesclin. »

Celui-ci justifia le mot du duc en trouvant le moyen de pénétrer dans la place et d'en faire lever le siège.

Ce guerrier, non moins redoutable dans les combats singuliers que dans les batailles, remporta constamment la victoire contre Troussel, contre Panebrock, parent de celui qui, au combat des Trente, était le chef du parti anglais, et contre Thomas de Kantorbie.

En 1359, le duc de Lancastre vint assiéger Dinan. Du Guesclin courut s'enfermer dans cette place, dont la défense était confiée au chevalier de Penhoët, appelé le Tort-Boiteux. La ville fut bientôt réduite aux abois, et ses habitants prièrent Lancastre de leur accorder une trêve de quarante jours, après lesquels ils promettaient de se rendre s'ils n'étaient pas secourus.

Pendant cette trêve, un chevalier anglais, Thomas de Kantorbie, illustre de naissance et de courage, ne craignit pas de faire prisonnier, contre toute justice, Olivier Du Guesclin, frère de notre héros, qui, tout seul, se promenait hors de la ville. A cette nouvelle, Bertrand s'écria : « Par Saint-Yves ! » et aussitôt, se présente sur un cheval, à la tente du duc.

Thomas de Kantorbie, irrité du courage de Du Guesclin, lui jette son gant aux pieds. Bertrand se hâte de le relever, et dit : « Oncques ne mangeray que trois soupes au vin en nom de la Trinité, jusqu'à tant qu'aye faict et accompli le » gaige. »

Le combat eut lieu dans l'enceinte de la ville; le duc de Lancastre et plusieurs chevaliers de sa compagnie y assistèrent. Thomas de Kantorbie fut désarmé, abattu, vaincu par Du Guesclin, qui l'eût immolé à sa juste colère, si le sire de Penhoët n'eut intercédé en sa faveur.

Peu de jours après le siège de Dinan fut levé.

Ce combat singulier eut lieu sur la place où l'on tenait le

marché, qui, en 1823, lors de l'érection de sa statue pédestre, a pris celui de *place du Champ Du Guesclin* (1).

Du Guesclin ne combattit d'abord les Anglais qu'en servant contre la maison de Montfort, le comte de Blois qu'il regardait comme le vrai duc de Bretagne. Ayant pris dans la suite du service auprès du roi Jean, il redoubla de valeur contre les ennemis de son pays.

A la prise du château d'Essé, en Poitou, une poutre manque sous lui, il tombe d'une hauteur extraordinaire dans la cour du château et se casse une jambe; il combat en s'appuyant sur l'autre.

Le Dauphin (après Charles V), en assiégeant Melun, vit un chevalier monter à la brèche avec un courage extraordinaire. Ah ! s'écria le Dauphin, ce ne peut être que Du Guesclin; « c'était lui-même. »

De soldat le voilà général : il ouvre le règne de Charles V par la victoire de Cocherel, le 23 mai 1364. L'impétueuse indocilité du comte de Blois lui fait perdre, dans cette même année, la bataille d'Auray, qui décida du sort de la Bretagne et de la querelle des maisons de Montfort et de Penthièvre. Le comte de Blois y est tué, Du Guesclin y est fait prisonnier par Chandos, et n'en est pas moins regardé comme le maître de ses vainqueurs.

(1) M. Victor Aubry (enfant de cette ville), qui a encore plus de mérite que de renommée, dans un petit poëme intitulé *Dinan*, s'exprime ainsi en faisant allusion à ce combat singulier :

« Quand le soleil, brillant dans un ciel sans nuages,
D'un torrent de lumière inonde ces rivages,
Ah ! qu'il est doux d'errer sous ces tilleuls si frais,
Où du grand Du Guesclin la figure guerrière
Semble nous dire encore : » Ici, dans la poussière,
Mon pied vainqueur foula l'anglais. »

Du Guesclin, sorti des fers de Chandos, entreprend de purger la France des grandes compagnies, fléau né de la guerre. Ces brigands, au nombre de 25,000, se mettent sous son commandement, et il les conduit en Espagne pour détrôner un monstre. Ce monstre est Pierre-le-Cruel, roi de Castille.

Après de courtes batailles, Pierre-le-Cruel, en 1366, est forcé de chercher un refuge chez les Maures, en Afrique. Henry de Transtamare, frère naturel de Pierre, étant proclamé roi de Castille, Du Guesclin revient en France. Mais le Prince-Noir (duc de Galles), en 1367, s'étant armé pour Pierre-le-Cruel, on ne sait pourquoi, car le Prince-Noir était le plus vertueux, le plus humain des princes de son temps, Du Guesclin repasse aussitôt en Espagne à la tête de 10,000 hommes.

Le comte Tello, frère de Henry de Transtamare, qui devait appuyer avec ses gens d'armes les forces de Du Guesclin, s'enfuit dans le commencement de l'attaque, et Du Guesclin est fait prisonnier.

Pierre-le-Cruel remonte sur le trône, et paie de la plus noire ingratitude les services du Prince-Noir. Celui-ci l'abandonne et met en liberté Du Guesclin.

La princesse de Galles, femme du Prince-Noir, le taxa à 20,000 livres de France pour contribuer à la rançon de 100,000 florins que Du Guesclin s'était lui-même imposée. A cette offre généreuse, Du Guesclin s'écria gaiement : « Je me croyais le plus laid de tous les chevaliers, mais après une telle faveur d'une telle princesse, je ne me donnerais pour le plus beau et le plus vaillant. » Chandos et d'autres capitaines anglais offrirent leur bourse à Du Guesclin, qu'il accepta. Le Pape lui donna 20,000 francs, le duc d'Anjou autant. Du Guesclin croit porter cette somme à Bordeaux ; avant d'y arriver, il avait tout donné pour racheter les autres ; mais Charles V lui envoya aussitôt le total de la rançon.

Pendant que Du Guesclin était en France, Pierre-le-Cruel, à la tête de 30,000 Maures et de 30,000 Espagnols, arrive à Tolède. Du Guesclin court aussitôt à la rencontre de cette armée formidable, et, avec 12,000 hommes seulement, défait complètement l'armée du tyran. Le carnage fut terrible, Don Pedro est fait prisonnier au château de Montiel, et le lendemain, 23 mars 1369, les deux frères s'étant rencontrés sous la tente de Du Guesclin, se jetèrent l'un sur l'autre sans qu'on put les séparer, et, dans un combat dont frémit la nature, dont peut-être l'honneur rougit, ce fut du moins le tyran qui succomba.

Cette mort pacifia l'Espagne, et Du Guesclin revint en France avec le titre de Connétable de Castille.

La guerre ayant recommencé entre la France et l'Angleterre, Du Guesclin vend toute sa vaisselle d'or qu'il avait reçue du roi de Castille, et, avec cette somme, lève jusqu'à 4,000 hommes d'armes ; la noblesse se joint à lui, et avec cette armée peu nombreuse mais choisie, il va chercher les ennemis, qui avaient ravagé cette partie de la France, à commencer par Calais jusqu'à Villejuif, près Paris.

Il les attaque et dissipe la formidable armée de Knolles. Du Guesclin est fait Connétable de France le 2 octobre 1370. Du Guesclin, dans le cours de cette guerre, reprit presque toute la Guyenne, le Poitou, la Saintonge, le Périgord, une partie du Limousin et notamment Limoges. Ce ne fut qu'une suite de conquêtes et de victoires.

En 1372, Du Guesclin est fait capitaine de la ville et du château de Nantes, qu'il venait de soumettre à Charles V.

Le roi de Navarre, Charles-le-Mauvais, soulève la Normandie. Le Connétable Du Guesclin la soumet. Le duc de Bretagne, en 1373, appelle les anglais ; Du Guesclin, breton, soumet la Bretagne et prend Fougères, Saint-Aubin-du-Cormier, Rennes, Dinan, Ploërmel et Concarneau.

s, lorsque Charles V prononça solennellement la confiscation de ce duché, Du Guesclin redevient breton ; son silence et son action condamnent la mesure du roi.

vert de gloire, mais abreuvé de dégoûts, ayant appris que ses siens et ses amis le regardaient comme ennemi de son pays, il part pour rejoindre Henry de Transtamarre. Arrivé à Chastel-Neuf-Randon, il y rencontre son frère d'armes, le Comte de Sancerre, qui faisait le siège de ce château. Là, il illustre sa sortie du Royaume par un dernier fait d'armes. Le gouverneur, à l'arrivée de Du Guesclin, demande et obtient une halte de quinze jours.

Dans les trêves prises par les Anglois du Chastel-Neuf-Randon, messire Bertrand, qui siège y tenoit, accablé au lit de la mort. Et quand de la mort se vit si approuvé, il receut les sacremens et par devers luy fit le sire mareschal de Sancerre, lequel il tenoit moult bon chevalier. Le sire mareschal Ollivier de Mauny et la chevalerie de son siège, luy dit : Seigneurs, de vostre compaignie me faultra mourir pour la mort, qui est à tous commun. Par vos vaillances et non par moy m'a tenu fortune en grant honneur en toute France, en mon vivant, et a vous en est demeureur, qui mon ame a vous recommande. Certes, Seigneurs, bien avoie intencion de briefvement par voz vaillances mener les guerres de France, et au roy Charles rendre tout le royaume en obéissance ; mais compaignie a vous ne puis mener doresnavant. Et non pourtant je requiers Dieu, mon Dieu, que couraige vous doient toujours envers le roy, que vous, sire mareschal, et par voz vaillances et de toute la chevalerie, qui tant loyaument et vaillamment se sont toujours montrés envers luy, ses guerres soient affinees. Monseigneur le Comte et vous autres messeigneurs, qui cy estes, d'une voix vucil requerre, dont mon ame finera en grant repos.

se faire se pouvoit. Et diray quelle : vous sçavez, Seigneurs, que Anglois ont prins envers moy journee de leur chastel rendre : dont en mon cueur je desire moult que, avant ma mort, Anglois rendissent le chastel. Des parolles de messire Bertrand eurent toute la chevalerie grand pitie que nul ne le sçaurait dire. Lung redardoit l'autre en plourant, en faisant le non pareil dueil que lon veist oncques et disoient : Hélas ! or perdons nous nostre bon père et capitaine, nostre bon pasteur qui tant doucement nous nourrissoit et seurement nous conduisoit, et se bien et honneur avons, c'est par luy. O honneur et chevalerie, tant perdras quant ces tuy desfinera ! Et plusieurs autres regretz faisoient ceulx de l'ost tellement que ceulx du chastel aucunement l'apperceurent ; mais pourquoy c'estoit ne sçavoient riens. Ainsi passa la journee, ne du roy anglois n'eurent aucun secours ceulx du chastel. Et lendemain vint le mareschal de Sancerre devant le chastel et le capitaine du chastel manda, lequel tantost vint a luy ; et moult doucement lui dit le mareschal de Sancerre : capitaine et amis, de par monseigneur le connestable, vous viens requerre que le chastel et les clefz rendez et vos hostaiges aquitez, selon voz promesses. Courtoisement respondit le capitaine : Sire, vray est que a messire Bertrand avons convenances, les quelles nous tiendrons, quant nous le verrons et non a aultre. Amis, dit le mareschal, se de par luy ne venisse, je ne le vous disse point. Certes, sire je vous tiens a bien leur messagier et aux compaignons de la garnison me conseilleray sur voz parolles ; puis vous en feray response, s'il vous plaist apres disner. A ce sacorda le mareschal Loys de Sancerre, qui devers messire Bertrand ala et ce qu'il trouva aux Anglois luy racompta. A donc approucha messire Bertrand de sa fin et bien le cougneust. Pour ce, manda que l'on luy apportast l'espee royale la quelle luy fut apportee. Et en sa main la print et puis dit, par devant

tous, ces parolles : Seigneurs, entre qui j'ay en honneur des mondaines vaillances, dont pou suis digne, payer me fault le truaige de la mort, que nul n'espargne. Premièrement vous prie que envers Dieu veuillez avoir pour recommander mon ame. Et vous Loys de Sancerre, qui de France estes mareschal, plus grant honneur avez bien desservi; vous recommande mon ame, ma femme (1), et tout mon parenté. Au roy Charles de France, mon souverain seigneur, me recommanderes, et ceste espee, soubz qui est le gouvernement de France, de par moy luy rendre : car en main de plus loyal ne la puis mettre en garde. Et apres cette parolle fit le signe de la croix sur luy. Et ainsi trespassa de ce siecle le vaillant messire Bertrand du Guesclin, qui tant valut en ses jours, dont par le regnon de sa de sa loyauté est nommé le X^{me} des preux.

Et pour sa mort demeure grant deuil la chevalerie de France et d'Angleterre. Et jaçoit ce que aux Anglois il fut contraire, si l'aimoient-ilz pour sa loyauté et droicture et pour ce que amiablement et sans dure prison et rançons les tractoit et gouvernoit quand il les avoit. »

Ainsi finit cette vie si longtemps exposée tout entière aux regards du monde ; ainsi passa cette époque, l'une des plus importantes de notre histoire pour les destinées de la France ; ainsi tomba la glorieuse épée du petit gentilhomme de Broons, du preux champion de Dinan, du formidable capitaine breton, du maréchal de Normandie, du seigneur de Pontorson, du comte de Longueville, du connétable de France, de la plus héroïque figure du moyen-âge,

BERTRAND DU GUESCLIN!!!

(1) Jeanne de Laval Tintiniac. Sa première femme, Thiphaine Ragueneil, étant morte sans enfants en 1372, Du Guesclin épousa à Rennes, en janvier 1374, la fille de Jean de Laval Tintiniac, qui ne lui donna point de postérité.

BALLADE,

Cy après ensuyvent les armes lesquelles portoit monseigneur Bertrand du Guesclin.

L'escu d'argent à i. aigle de sable
A ij. tez (1) et à i. rouge baston
Portoit le preux, le vaillant connestable,
Le bon Bertrand du Guesclin en surnon.
A Bron fut né le chevalier breton,
Fier et hardi, couraigeux comme i. tor (2),
Qui tant ama de loyal cuer et bon
L'escu d'azur a trois fleurs de lis d'or.

A luy n'estoit chevalier comparable,
En son vivant, pour certain ce dit-on,
Ne qui tant fust aux armes convenable,
Pour vainere gens ou abatre penon.
Or il est mort : Dieu lui face pardon !
Pleust or à Dieu que il vesquit encor ?
Si deffendist de ce liepar felon (3)
L'escu d'azur a trois fleurs de lis d'or.

Pour ses grans fais soit escript en la table
Machabeus et des preux de renon,
De Josué, David le raisonnable,
D'Alixandre, d'Ector et Cesaron,
Artus, Charles, Godefroy de Billon,
Et soit nommé le dixième dès or
Bertrand le preux qui servit com preudom
L'escu d'azur a trois fleurs de lis d'or.

(1) Têtes. (2) Taurcau.

(3) Le poète parle ici de l'Angleterre, dont les armes étaient alors de gueules aux trois léopards d'or passants l'un au-dessus de l'autre.

BALLADE.

Plourez, princes, ducs et barons,
Tous chevaliers, escuiers et bourgeois !
Plourez, Normans, Angevins et Bretons
La mort du preux connestable françois,
Le bon Bertran du Guesclin !
Plourons trestruit, soyons à Dieu enclin,
Pour son ame prier, c'est bien raison :
Car loialement defendi de cuer fin
Les fleurs de lis du lieupart felon.

Hardis estoit et fier comme lyons,
Li valeureux chevalier et courtois
Sa baniere et ses nobles penons
Très fierement demonstroït sur Englois.

Il les mettoit à declin
Par sa valeur. Or li soit Dieu à fin,
Et nous ottroit avoir tel champion
Qui garder puist par proesse et engin
Les fleurs de lis du lieupart felon !

Soit enterrez entre les roiaux bons
Son vaillant corps par honnour, c'est bien drois ;
Car puis le tamps des neuf preux, plus preudons
En fait d'armes ne fu, si com je crois

Tout dis vray et enterin.
A son seigneur estoit le palazin,
Bien y apert a ses fais de renom.
Or veïlle Dieux garder le très begnin
Les fleurs de lis du lieupart felon !

Translation du Cœur.

La translation du cœur de du Guesclin, de l'église des Jacobins de Dinan, dans celle de Saint-Sauveur, eut lieu le 10 juillet 1810.

Dès la veille, cette cérémonie avait été annoncée par le bruit du canon et le son des cloches de toutes les églises.

M. le sous-préfet avait fait dresser dans son hôtel une chambre ardente, représentant une grotte sépulcrale, décorée d'une guirlande de crêpe, d'attributs funèbres, des armes du connétable et de celles de Typhaine Raguene!, née à Dinan, première épouse de Du Guesclin qui, lui-même, prit naissance à Broons, l'une des communes de cet arrondissement, peu distante de cette ville.

Un autel de forme antique, surmonté d'une urne cinéraire, renfermant le cœur du Connétable, enveloppé de sa boîte de plomb, aussi de la forme d'un cœur, était placée au milieu de la grotte. Sur le pourtour de l'autel, éclairé par plusieurs bougies, on lisait diverses inscriptions analogues, dont quelques-unes tirées de l'histoire du héros, et les autres du discours qu'a prononcé M. le Sous-Préfet. On a remarqué celles-ci :

Il fut proclamé le dixième des preux. Il triompha dans le cercueil. *Nominatus est usque ad extrema terræ.* Il fut l'épée et le bouclier de la France.

Deux ecclésiastiques ont veillé auprès du cœur pendant son exposition.

M. le baron Boullé, préfet du département, M. le baron Caffarelli, évêque, membres de la Légion-d'Honneur ; M. le général Henri Boyer, commandant de la Légion-d'Honneur, chevalier de la Couronne de Fer et commandant le département, avaient été invités à la cérémonie.

M. le Préfet, attendu la réunion du Conseil-Général, Mgr

l'Evêque, parce qu'il se trouvait en tournée dans un point éloigné de cette ville, ont témoigné leur vif regret de ne pouvoir s'y rendre.

Après un discours de M. le curé de Saint-Sauveur et un autre de M. le Sous-Préfet, ce dernier a invité M. le Général et tous les fonctionnaires à passer dans la salle d'exposition où s'était déjà rendu le clergé qui, après avoir pris place autour de l'autel, a commencé la cérémonie religieuse par un *de profundis* chanté en faux-bourdon.

M. le Sous-Préfet, assisté de MM. le Président du Tribunal civil, le Maire de Dinan, et de M. le Commandant d'armes, a présenté le cœur à M. le grand-vicaire; ce dernier l'a remis dans l'urne qui a été placée sur un brancard préparé et disposé à cet effet.

Le cortège ecclésiastique, les croix levées, précédé des tambours, drapés en noir, et des musiciens de la garde nationale, dont les instruments étaient revêtus de crêpes, a ouvert lentement la marche.

Venait ensuite le brancard qui était porté par MM. le commandant d'armes, M. Ménager, ancien officier de la République, et Serizay, ancien major de dragons, pensionné.

Les coins du poêle étaient tenus par MM. De Castellan, ancien brigadier des Armées navales, Jaulin, Lemasson et Tournon, capitaines d'infanterie retirés.

Les torches funéraires étaient portées par MM. l'officier commandant la gendarmerie, Lesvier, capitaine d'infanterie retraité, l'officier du recrutement et Ferté, lieutenant d'artillerie retraité.

Le brancard était précédé et suivi d'un peloton des élèves du collège communal en grande tenue, portant des crêpes aux bras et tenant à la main des branches de laurier et de cyprès. — Suivaient les fonctionnaires publics, rangés dans l'ordre des

préséances, ayant à la tête MM. le général; le sous-préfet, le président du tribunal, le maire de Dinan, celui de Broons et les membres de la légion-d'honneur. — L'escorte était formée par les brigades de gendarmerie, des douanes, des sous-officiers du recrutement et d'un détachement d'élite de la garde nationale, dans la meilleure tenue possible. — Les rues qu'a parcourues le cortège étaient couvertes, en plusieurs parties, de branches de cyprès. — Le cortège s'est d'abord dirigé vers la place du Champ. Pendant la marche, le chant était interrompu par des airs lugubres, des coups de tambour frappés par intervalles : les cloches sonnaient en deuil. — A l'arrivée sur la Place, les restes du connétable ont été salués par treize coups de canon. — Un autel de forme monumentale avait été préparé sur la place où Duguesclin vainquit, en champ clos, le perfide et déloyal anglais Cantorbie, au lieu que la tradition populaire assigne au combat. Le brancard a été déposé sur cet autel. — Le cortège l'a entouré; Nous, maire de Dinan, avons proclamé que désormais cette belle place porterait le nom immortel du Héros. Des tablettes sur lesquelles sont écrits ces mots : *Champ Duguesclin*, ont été attachées à toutes les encoignures des rues aboutissant à cette place. — Après la proclamation, le canon s'est fait entendre et la musique a exécuté l'air : *Mourir pour sa patrie*, à grand orchestre. — Le cortège ayant repris son ordre, a poursuivi sa marche et s'est rendu à l'église Saint-Sauveur. — La force armée a fait plusieurs décharges de mousqueterie sur le parvis du temple. — Une pyramide étincelante de feux et surmontée d'une urne cinéraire de grand modèle et forme antique, avait été disposée au-dessous du dôme de la flèche. — Une ceinture de drap noir, parsemée de larmes et de têtes de mort, coupée par intervalle des armes du connétable et de celles de sa première femme, régnaît autour de l'église. Des drapeaux, dont les cravates étaient

formées de crêpes et rubans noirs, étaient appendus aux colonnes. — Le chœur était éclairé par des lampes sépulcrales. — Plusieurs inscriptions, en style lapidaire, se lisaient autour du catafalque. — Le brancard et l'urne ont été déposés sur l'estrade préparée pour les recevoir. — Les fonctionnaires et autres personnes convoquées ont pris les places qui leur étaient réservées. — L'office divin a été chanté en grand chœur. — Les musiciens ont exécuté divers morceaux d'harmonie appropriés à la circonstance. — La messe a été célébrée par M. le curé de Saint-Sauveur avec toute la pompe religieuse possible. — Après l'évangile, M. Faisant, curé de Bédée, a prononcé l'oraison funèbre dont la transcription aura lieu à la suite du présent. — Les fonctionnaires publics se sont rassemblés près le catafalque, où un nouveau *Libera* a été chanté. — L'urne a été portée avec le plus grand respect dans le caveau disposé pour la recevoir. — Elle renfermait le cœur du connétable et celui de sa femme, Typhaine Ragueneau. — Elle a été scellée en présence du peuple. — La pierre sépulcrale, qui couvrait le cœur dans l'église des Jacobins, a été placée de manière qu'on puisse facilement lire l'épithaphe qui, avec un cœur et les armes du connétable (une aigle éployée), est gravée dessus ; elle est ainsi conçue :

Cy : gist : le : cœur : de : messire :

bertran : du : gueaquin : en : son : vivant :

conestable : de : france : qui trespasa :

le : xiii^e : jour : de : iullet : lan : mil : iii^e :

iiii^{xx} dont : son : corps : repos : avecques :

ceulx : des : roys : a : saintdenis : en : France :

Les armoiries du connétable et de sa femme, Typhaine Ra-
guenel, ont été placées dans le vitrail en face du monument(1).
— Le procès-verbal de cette mémorable translation, gravé sur
une plaque, sera incrusté dans le mur, auprès du tombeau,
dans le lieu le plus apparent (2). — Le cortège s'est formé de
nouveau dans l'ordre du départ, pour retourner à l'hôtel de M.
le sous-préfet où il s'est séparé.

De tout quoi nous avons rapporté le présent procès-verbal
en quintuple expédition ; l'une, pour être adressée à S. E. le
ministre de l'intérieur, par l'intermédiaire de MM. les sous-
préfet et préfet ; l'autre, envoyée à M. le préfet ; la troisième,
déposée aux archives de la sous-préfecture ; la quatrième, à
celles de la mairie, et la cinquième, remise à M. Néel, aux soins
duquel on est redevable de la conservation du cœur du conné-
table, de la pierre sépulcrale, des armoiries et autres accessoi-
res, et qui en a fait don.

SIGNÉ : LE CHEVALIER.

(1.) Jusqu'à présent on a négligé de faire graver et incruster ce pro-
cès-verbal. Il serait à désirer qu'on réparât cet oubli, dans l'intérêt des
étrangers et de la postérité.

(2.) Ces armoiries furent brisées par la maladresse de l'ouvrier chargé
de les placer, et les fragments en furent dispersés.

Testament du Connétable Bertrand Duguesclin.

In nomine domini nostri Jesu-Cristi amen. Incarnationis dominicæ anno ejusdem 1380 die nona mensis julii et pontificatus sanctissimæ in christo patris et domini clementis septimi indictione secunda. Noverint universi quod serenissimus potentissimusque dominus Bertrandus Duguesclin comes Longueville, connestabulus Franciæ suum condidit ultimum testamentum de bonis suis disponendo et ordinando per modum qui sequitur infra scriptus.

Au nom de la benoïste trinité le père, le fils et le saint-esprit. Nous Bertrand Duguesclin, comte de Longueville, sain de notre pensée, combien que par grâce de Dieu nous soyons infirme de corps, sçavant qu'il n'est rien plus certain que la mort, ne rien plus incertain que l'ouïe d'icelle, ne voulant pas deceder intestat faisons et ordonnons notre testament ou dernière volonté en la forme et manière qui s'en suit :

Premièrement nous commandons notre âme à Dieu, à sa glorieuse mère et à toute la compagnie des cieux. — Item nous elisons la sepulture de nostre estre faite l'église des Jacobins de Dinan, en la chapelle de nos prédécesseurs, et notre servige estre fait comme nos exécuteurs verront que à faire sera, et à iceux religieux nous donnons et laissons le prix que couteroit ou dit païs une fois payées cinquante livres de rente, pour le remede et salut des âmes de nous et de nos prédécesseurs. — Item nous voulons et ordonnons nos amendes estre dûement faites, et nos debtes estre payées à ceux à qui il apparoitra dûement nous estre tenus. — Item nous ordonnons qu'un pelerin soit pour nous envéé en veage à Saint-Charles et à Saint-Yves en Bretagne, et à chacun d'iceux cinq cent livres de cire ; — Item nous donnons et laissons à la réparation de l'église de Chisee cent francs une fois payés. — Item nous donnons et laissons à toutes les paroisses où nous avons aucuns héritages, à chaicune uns vestements de sainte église bons et suffisants

pour estre nous et nos predecesseurs participans ez prières desdites eglises. — Item, nous commandons et ordonnons que la chapelle que nous avons autrefois ordonnée à faire à Saint-Sauveur de Dinan d'une messe par chacun jour, soit parfaite jusqu'à trente cinq livres de rentes, si elle ne l'est dès à présent, pour le remède et salut de l'âme de nous. — Item, nous donnons à Bertrand du Guesclin fils de notre cousin messire Ollivier du Guesclin, ce que deux cent livres de rente pourront couster pour convertir en héritage en Bretagne, ou la rente ly estre payée, jusqu'à temps que le payement ly en soit fait. — Item nous donnons et laissons à nos serviteurs qui s'ensuivent les sommes cy-après declarées, pour les bons services qu'ils nous ont faits et pour le salut de notre âme c'est à savoir à Thomas Guilloteaux cent livres, à Racoillé cent livres, à Jean Du Fresne cent francs, à Goust des Portes, cent francs, à Hervé Hay cent francs, à Breton de nostre bouteillerie cinquante livres : à Bodigan cinquante livres; à M. André Thebault cent francs, à Hennequin cinquante livres, à Ferrandille cinquante livres, à Joachim de Sommières cinquante livres, à Guillaume de Maczon cent francs, à Jean du Fournet cent francs, à Perrot du Fournet cent francs, à maistre Jean Le Gué cent francs, à maistre Thomas Medeon cent francs, à Taillebodin cent francs, à Cenoillet cent francs, à Robinet de la cuisine cinquante livres. — Item, nous voulons et ordonnons que tous ceux qui ont eu administration, ou reçu aucune chose de nostre ou de nos choses, à cause de nous, en rendent compte à nos exécuteurs, et si ils doivent qu'ils payent, ou si on leur doit, qu'il leur soit payé. — Item, nous connaissons devoir à messire Hervé de Mauny mille francs de pur prest en or comptant, que nous lui avons ordonné estre payé par le trésorier, lesquels nous luy ordonnons estre payés par nos exécuteurs, Item, nous connaissons avoir autrefois donné à messire Alain de

Burleon cent francs de rente à son viage que nous voulon et ordonnons ly estre payé par nos héritiers et exécuteurs pour les bons services qu'ils nous a faits. — Item, nous voulons et ordonnons que Geoffroy de Quedillac soit recompensé sur notre terre, si il avenoit qu'il perdit la sienne pour estre venu à nostre service, de tant comme il perdrait. — Item, nous voulons et ordonnons que le testament de nostre feue compagne, dont nous sommes chargé, soit parfait et accompli par nos exécuteurs: — Item, nous ordonnons que Jean Le Bouteiller compte o nos executeurs et que ce qui sera dub lui soit payé. — Item nous voulons et ordonnons que messire Alain de Burleon soit délivré et acquitté de toutes les obligations en quoy il est tenu pour nous. — Item nous donnons et laissons à nostre amée compaignie pour les bons et agréables services qu'elle nous a faits, tout le residu de nos biens meubles, notre dite exécution préalablement accomplie, et avec ce voulons et ordonnons qu'elle jouisse, le cours de sa vie seulement, des conquets faits par nous, le mariage de le et de nous durant.

Et pour l'exécution des présentes, ordonnons tous nos biens meubles estre obligés, desquels nous transportons dès à présent, pour ce faire, la saisine es possession à nos exécuteurs, et ou cas qu'ils ne pourraient fournir à ce, nous voulons et ordonnons de nos héritages estre vendus pour le parfaire par la main de nos exécuteurs, comme ils verront qu'à faire sera. Et nous elisons nos exécuteurs pour notre dernière exécution faire et accomplir, c'est à sçavoir nostre dite amée compaignie, messire Ollivier de Mauny, messire Hervé de Mauny, et Jean Le Bouteiller, lesquels nous prions qu'ils en veuillent prendre la charge, et les choses devant dites loyalement accomplir; et nous voulons que si tous ensemble ne pouvoient ou ne vouloient à ce vaquer ou entendre, que trois ou deux d'eux le puisse

parfaire accomplir, non obstant l'absence des autres ; auxquels nous donnons pouvoir de corriger, d'accroistre ou d'amenuiser ce qu'ils y verront qu'à faire sera en ce présent testament ; et voulons et ordonnons que ce soit notre dernier testament ou volonté, et que s'il ne pouvait valoir en tout, que il vaille en la partie que il devra et pourra mieux valoir, tant de droit que de coustume, sans que l'une des parties soit corrompue ou viciée par l'autre ; et renonçons et rappelons tous autres testaments, si avant en avions fait autrefois. Et pour que ce soit chose ferme et estable ou temps à venir, nous requérons à Jacques Chesal clerc, notaire et Tabellion apostolique, que en tesmoin de ce il fasse instrument et mette son seing à ce présent testament ; et requerrons à ceux qui cy après suivront, que au temps à venir, si mestier est, ils en soient tesmoins : C'est à sçavoir Juhel Rolant, Jean de Perchon, Robert de Champagné, Guillaume Huson, Jean de Listré, Jean du Couldray, Guillaume du Couldray, Ollivier Loncel, Pierrot Maingui, et plusieurs autres à ce appelés.

Ce fut fait en la maison de nostre habitation au siège devant Chateaufneuf de Rendan en la sénéchaussée de Beaucaire, l'an et le jour dessus dits.

Quod idem testimonium, et omnia et singula supra scripta per eundem testatorem ordinata, fuerunt per me dictum notarium in præsentia, supradictorum testium lecta, publicata, ac notificata, volente et requirente testatore, supradicto, de quo me dictum notarium requisivit fieri et confici prædictum publicum instrumentum, unum vel plura et tot quod fuerint sibi aut suis necessaria ad dictamen cuiusque sapientis, ipso producto vel non producto in judicio vel extra, substantia non mutata. In premissorum testimonium et ad maiorem firmitatem premissorum, ego dictus notarius premissa omnia in notam recepi et aliis occupatus negotiis perfidelem..... substitutum meum hoc præsens et publicum instrumentum in hanc formam publicam redegi scripsi, subscripsi, et opposui sigillum meum.

Codicille du Connétable Du Guesclin.

Scachent tous présens et avenir que nous avons aujourd'hui veu dilligemment, regardé et leu de mot à mot en nostre cour à Angers, une lettre saine et entière en scel et escriture, scellée en cuir double du scel de feu noble et puissant seigneur Bertrand du Guesclin comte de Longueville et nagueres connestable de France, non cancellée, non mal mise, non corrompue, en aucune partie d'icelle, de laquelle la teneur ensuit : Bertrand du Guesclin comte de Longueville et connestable de France, sçavoir faisons à tous présens et avenir, que comme nous en nostre testament ayons donné et laissé à Bertrand du Guesclin fils de notre cousin messire Ollivier du Guesclin, ce que deux cent livres de rente peuvent couster, pour convertir en héritage en Bretagne, ou la terre luy estre payée jusqu'à temps que le paiement luy en soit faict; nous, en amplifiant nostre grâce audict Bertrand, pour ce qu'il porte nostre nom, et de par nous et pour faveur de plusieurs bons et agréables services que nostre dit cousin nous a faicts, et esperons qu'il fera au temps à venir, de nostre certaine science et grâce spéciale, à iceluy Bertrand avons donné et octroyé, et par la teneur de ces présentes doanons et octroyons les dicts deux cent livres de rente, à ly estre assises et assignées sur nostre feage et domaine de la Cheverie avec ses appartenances et sur nos autres terres, de proche en proche, de pièce en pièce, et de lieu en lieu, jusqu'au dit prix et tellement que ladite rente ne puisse déperir, ou cas que nous n'ayons hoir de nostre chair né et procréé en mariage, et avoir et tenir ladicte assiette du dit Bertrand et de ses hoirs et de ceux qui auront leur cause, pour en faire dorenavant toute sa plaine et entière volonté comme de sa propre a luy acquise par droit d'héritage; et à

cet effect tenir et accomplir, fermement et loyalement, et à garder le dict Bertrand de tous dommages par deffault de sa dicte assiette ly faite ou autrement, nous obligeant nous et nos heritiers et tous nos biens meubles et immeubles présens et à venir, en quelque lieu qu'ils soient, et chacun pièce pour le tout, sans que nos hoirs ne autres à cause de nous applegement, contraplegement opposer, ne autrement, puissent aller encontre en aucune manière.

En tesmoin de ce nous avons fait apposer nostre scel à ces présentes.

Donné devant Châteauneuf de Randan le 10 juillet de l'an 1380. Ainsi signé : Par monsieur le connestable, présens messire Hervé de Mauny, messire Alain de Burleon, de Cadillac, Le Maczon. Et ce présent *vidimus* fut donné à Angers et scellé du scel establi aux contrasts de notre dicte cour, le 16^e jour d'aoust l'an de grace 1380.

SIGNÉ : PINRIOUST.

PROMESSE (1)

Jurée par les Chevaliers et Ecuers de la nation de Bretagne

DURANS LE SIEGE DU CHASTEL NEUF RANDAN

Le jour de la Sainte Trinité en l'an de l'incarnation 1380.

Je jure la sainte Trinité et sous peine d'anathesme tenir et servir justement et loyalement soit pour commander ou obeir au Messire Bertran et le suivre en quinquemque emprise de par qui ag honnour et regnon.

(1) Cette pièce, copiée sur l'original, en parchemin, nous a été communiquée par M. L. de Lavilledeneu.

ONT SIGNÉ :

Loys de Sancerre. De Clisson. Olivier de Mauny. De Montauban. De Lanvallaie. De Quedillac. De Bron. Jehan du Coul-draie. De Quebriac. Laroche. De Lalande Pestlaie. Robert de Guitté. Simon Briant. De Malestroît. Gabriel de Pleuinaugast. De La Moussae. Robert de Champagné. De Monbourcher. De Coetquen. De Langan. Bertran Saint-Pern. De Gaël. Jehan Dufresne. Montmoron. Limollan. De Vaucouler. La Hussaye. Le Boutillier. Feron. Jehan Serren. La Hunaudaie. Du Plessys. Jehan de Perchon. Guillaume Huson. De Lorgeril. Videlou. Levoyer. Lavache. Hervé de Mauny. Boudes. Keradie. Aynel. Juhel Rolant. Guiletau. Alain Burleon. Kersaliou. Du Rougé. Le Questier. Maczon. Percevolt. Simon Riant. Mauvoisi. Les-cot. Guillaume Letort. Jehan de Listré. Maingui. De Lalande Bront. Alain Lanoe. Orynel. Guy Thelen. De Lourmel. La To-rodaie, Piedvache. Lelizart. Pleuer. Lejaret. Lepiedoue. Leve-nour. Lavoye. Legué. Peidelou. Treziguidi (1).

(1) Oronville, chroniqueur contemporain, dit que Du Guesclin avait l'habitude d'appeler les hommes de sa première compagnie, qui étaient sortis presque tous de Dinan, de Broons ou des villages voisins, *mes gens*.

CHANSON DE GESTE

DU

Connétable Bertrand Du Guesclin,

Seigneur de la Motte Broon et de plusieurs autres lieux,

OU

CANTATE HISTORIQUE

Adressée au Héros Dinannais le jour de la Saint-Bertrand (le 3 juillet) (a),

Par E. R. LECOURT DES PERRIÈRES (b).

De plus grand chevalier ne fut mès chanson lue
Ni dite en nulle court ni sur place ou sur rue.

LAMBERT LI CORT, *Alexandre*, chant IV.

I.

Enfançonneau dans les tournois
Déjà favori de Bellone,
Tu méritas par tes exploits,
Des damoiselles la couronne ;
Tu fus l'orgueil de la cité,
La fleur de la chevalerie,
Tu méritas de la beauté
En honorant notre patrie.

II.

Parmi les jeunes gens de Broon,
C'est toi qui fis plus de tapage,
Et tu fus le plus fier luron
De tous les garçons de ton âge.
Tu triomphas, de tout côté,
Par la force de ton génie ;
Dans l'univers tu fus vanté,
Partout on te portait envie.

(A) On célébrait jadis pompeusement à Broons et à Dinan la Saint-Bertrand, le 3 juillet. Cette chanson de geste est une de celles que l'on chantait à ces fêtes, qui entretenaient le vrai patriotisme et l'amour de nos gloires nationales.

[B] M. E. R. Lecourt des Perrières, né dans le seizième siècle, à Saint-Riveul, en Plénée-Jugon, ou aux Perrières, en Landeben, est auteur d'une cinquantaine de chansons, rondes, ballades, cantates et romances, dont plusieurs sont encore populaires, comme les *Gas de la Rochelle*, le *Vieux refrain français*, le *Cousinage*, etc., d'un poème contenant l'analyse de l'*Alexandriade*, et autres poésies fugitives. Nous publierons peut-être quelque jour le recueil complet de ses pièces de vers, dont un petit nombre seulement a été imprimé dans la collection de Louis.

III.

A Dinan quand tu combattis,
Avec l'ardeur qui tout entraîne,
Le perfide Cantorberys,
Devant la savante Thiephaine ;
Tu fus l'honneur de ma cité,
La fleur de la chevalerie :
Il mérite de la beauté
Le cœur qui bat pour la patrie.

IV.

Tu jouas tour de la façon
Dans Rennes à la bande anglaise ;
En sortant de sous ton talon
Lancastre eut la mine bien niaise.
Dans cent combat tu fus vanté :
Tu meritas, toute la vie,
Le souvenir de la beauté
Et les respects de la patrie.

V.

Le plus vaillants des bucherons,
A Fougeray, par industrie,
Tu sus, avec les compagnons,
Fonder la belle confrerie (c).
Dans tous les lieux tu fus vanté ;
Tu meritas, toute la vie,
Les souvenirs de ta cité
Et les doux regards de ta mie.

VI.

De chacun tu fis respecter
Les droits, les manoirs et les terres ;
Dans tous les lieux tu sus porter
Loyauté franche de nos pères ;
L'honneur fut ta divinité ;
Tu fus maître en chevalerie ;
Tu fus bien cher à la beauté
Car tu défendais la patrie.

VII.

Tu portas des coups meurtriers
A tout ennemi de la France ;
Et tu cueillis tous les lauriers
Par les hauts faits et la vaillance ;
Dans tous pays tu fus vanté,
Et, durant le cours de ta vie,
Tu te montras, de tout côté,
Fidèle à Dieu, bon pour la mie.

VIII.

Partout tu sèmes le trepas :
Tu cours à grand vol à la gloire ;
Par la pesanteur de ton bras,
Tu fixes toujours la victoire.
Tu triomphas de tout côté,
Et tu sus plaire à ton amie ;
Tu fus l'honneur de la beauté
Et le soutien de ta patrie.

[C] On lit que Bertrand Du Guesclin se déguisa en bûcheron pour entrer dans la place de Fougeray. C'est à cause de cela qu'il fut regardé comme le *fondeur* ou le créateur de la Société des Fendeurs ou du compagnonage des bucherons. On sait que les principaux propriétaires de bois et de forêts tenaient autrefois à honneur de se faire recevoir membre de l'association des bûcherons ou fendeurs ; plusieurs personnes se rappellent encore les fêtes brillantes qui eurent lieu au château du Rouvre, dans le dernier siècle, quand M. Lecomte du Bourblanc, ancien conseiller d'Etat, y fut reçu *fendeur* ou *bûcheron*.

La première question adressée à un compagnon ou récipiendaire, est celle-ci : Quelle est ta mère ? L'affidé baisse les yeux pour désigner la terre. — Deuxième question : Quel est l'arbre le plus touffu de la forêt ? Le compagnon agit la tête pour indiquer le cuir chevelu, etc.

Ces vieux usages disparaissent comme nos jolis clochers à jour.

IX.

Tu sçus bailler par ta valeur
Aux sanfarons deconvenues
Et tu sus même à la laideur
Donner des grâces inconnues,
Tu meritas de tout côté,
Par ta vertu, ta courtoisie,
Et le souris de la beauté
Et l'hommage de la patrie.

X.

Devant Melun, contre l'Anglais,
On voyait tes lances bretonnes
Des gascons et des Navarrais
Percer les plus fortes colonnes ;
On te nommait dans nos cités
La fleur de la chevalerie ;
Tu te montras de tous côtés
Fidèle au roi, bon pour ta mie.

XI.

Tu te fis redouter, Bertrand,
Tu te montras bon capitaine ;
Et sous les remparts de Meulan
Et dans les plaines de la Seine ;
Dans tout combat tu fus vanté ;
Et meritas, toute ta vie,
Le souvenir de la beauté
Et les respects de la patrie.

XII.

Tu fus la perle des heros ;
Et des preux tu fus le plus sage ;
Tu meritas par tes travaux
De nos devoirs le pur hommage.
Tu fus l'honneur de ma cité ;
La gloire de la Templerie (d) ;
Tu te montras de tout côté
Fidèle à Mars et à la mie.

XIII.

Alors que Charles le grand roi,
Eut besoin de ta forte épée,
Vers Dinan qu'il mit en émoi
Il te fit faire une équipée ;
Tu vas attrister la cité,
Toi, la fleur de la Templerie,
Tu n'es plus cher à la beauté,
Tu te bats contre ta patrie...

XIV.

Mais dans son zèle pour les lys
Elle comprit bien ta grande âme
Qu'on ne trahit pas son pays
Pas plus que l'amour de sa dame,
Tu fus l'honneur de la cité,
La fleur de la chevalerie,
Tu n'attristas pas la beauté
Et te souvins de ta patrie.

[D] Bertrand Du Guesclin fut grand-maitre des Templiers, comme on peut le voir dans l'histoire de cet ordre célèbre, en même temps qu'il était le premier chevalier de son époque. C'était à qui obtiendrait l'honneur de combattre avec lui, et l'on semblait toujours adresser à Bertrand ces mots que Lambert Li Cort de Surpont met dans la bouche du brave Antigonon répondant à Emenidus, l'un des douze barons ou pairs-généraux de l'*Alexandriade* :

Mieux veux être avec vous en icelle bataille,
Qu'être empereur à Rome ou roi de Cornouaille.

(L. LI CORT, *Alex.*, *Siège de Tyr.*)

XV.

Montfort le fit garder sans droits
Auprès d'Évran que Rance arrose,
Quand du pieux Charles de Blois
Tu défendais la noble cause.
Des chevaliers tu fus la fleur
En bravoure et en courtoisie
Tu reliaussas par ta valeur
Ta damoyelle et la patrie,

XVI.

Pourquoi faut-il que tes heros,
Dans le debat de la Bretagne,
Aient repandu leur sang à flots,
Et d'Auray jonché la campagne ?
Ton nom dans cent lieux fut vanté,
Tu méritas toute la vie
Les hommages de la cité
Et les baisers de ton amie.

XVII.

Tu fus un puissant paladin,
En Espagne et en Normandie,
Dans le Maine et le Limousin,
Enfin durant toute la vie ;
Tu fus l'honneur de ta cité
La fleur de la chevalerie :
Il est digne de la beauté
Le cœur qui bat pour sa patrie.

XVIII.

On vit des dames de renom,
Quand tu fus pris pour Transtamarre
Filer le prix de la rançon.
Et te délivrer d'un barbare ;
Célèbre dans toutes cités,
Tu fus maître en chevalerie,
Tu conquis le cœur des beautés
Avec l'amour de la patrie.

XIX.

Dans la Guyenne et le Poitou
Tu traitas bien ta compagnie,
Dans la Bourgogne, enfin partout
La bourse au soudart fut garnie ;
Tu fus vainqueur de tout côté
Et grand maître en chevalerie.
Il marche à l'Immortalité
Celui qui sert bien sa patrie !

XX.

Devant Chateaufort de Randon
Ton cri fait tomber les murailles ;
Après la mort, par ton renom,
Tu gagnes encor des batailles.
Tu fus un héros respecté
Et la fleur de la Templierie,
L'encens de la postérité
Est à qui meurt pour sa patrie !!!

Rolland LECOURT DES PERRIÈRES.

— Il est bien à désirer que l'on publie des études sur le poème cité plus haut, l'épopée romane d'Alissandre d'Alier, par Leetber Li Cort de Surpont ou plutôt Lambert de Surpont, dit Licott. (*Superpontem*, — le Pont-Rodeau), en Landehen, ou Lescourt, en Maroué. Ce poème épique, du 12^e siècle, intéressant monument de notre littérature primitive, auquel le vers de 12 pieds a emprunté son nom de vers alexandrin, contient de nombreuses allusions à l'histoire de notre province et renferme plus de 60 noms appartenant à la Bretagne, et spécialement à l'arrondissement de Dinan, comme les noms d'Amiot, Aiglente, Balan, Bellestre, Digneon, Boschier (non de famille de la mère de l'auteur) Bodart, Bogar, Bechu ou Bossu, Bosq, Briant, Bodin, Boisselet (fils de Boissel), Bales, Le Bart (nom d'un sénéchal de Dinan), Blanchenoe, Caliou, Caulus, Constantin, Clisson, Corbin, Dilès, Daniel, Denays, Elie, de l'Escu,

Ferret, Ferrandin, Gastinel, Glenays, Grignart, Coude, Grannoi, Cauvin, Graticien, Guinochet (fils de Guinot), Hobex, Jouvente, Lehonn, de Lairitz, Leziart, Maladou, Montauffroy, Norfouace (en Plumaugat), Monnier, Pinczon, Pinart, Pinel, Piron, Percevaux, Ogier, Rehart, La Roche, Richebois, Saladin, Sabinot, Sabot, Turmier, Vaucouleurs, etc., etc.

Notice Historique et Bibliographique

SUR LE MANUSCRIT INTITULÉ :

VIE DE BERTRAND DU GUESCLIN.

Le catalogue de la bibliothèque royale ne donne aucune indication ni sur l'auteur ni sur l'époque de ce manuscrit. Nous avons voulu nous fixer à cet égard, et nous nous sommes livrés à quelques recherches dont le résultat n'est pas encore complètement satisfaisant, mais que nous allons cependant faire connaître.

Dans une espèce de dictionnaire biographique, qui se trouve à la fin du glossaire de Roquefort, (1) on lit ce qui suit : « Cuvelier, mort en 1384, est auteur d'un ouvrage manuscrit qui a pour titre : Vie de Bertrand Duguesclin, et dont deux exemplaires se trouvent à la bibliothèque nationale, sous les numéros 7224 et 8418. »

Cette note nous apprend assurément bien peu de chose. Nous connaissons le nom de l'auteur, c'est bien : mais en quelle année a-t-il composé cet ouvrage et à quelle province appartenait ce poète ? était-il compatriote de celui qu'il appelle au commencement de son livre, le *Nobile Breton* ? Cette dernière question est malheureusement la seule à laquelle nous puissions répondre et malheureusement encore il paraît que Cuvelier était né en Picardie et non en Bretagne. C'est du moins ce que nous apprend M. Peignot (2) qui ne juge pas à propos de nous

(1) Glossaire de la Langue Romane, par Roquefort, deux volumes in-octavo. — Paris, 1805.

(2) Tome premier, page 752 du Dictionnaire historique et bibliographique, par M. Peignot, deux gros volumes in-octavo. — Paris, 1825.

donner aucune autre indication. Quant à Moréri et à la biographie universelle, ils ne nous parle même pas de cet auteur. (1)

Tout cela ne nous satisfaisant pas encore, nous avons poussé nos recherches plus loin; mais la difficulté n'a fait qu'augmenter au lieu de diminuer. Voici en effet une notice assez curieuse qu'on lit dans la *Bibliothèque historique de France* de Lelong, tome troisième, pages 144, 145.

Notice des principaux ouvrages sur Duguesclin.

« Roman de Bertrand Duguesclin, par Jehan Le Cavéliers, manuscrit en vers.

La vie de Bertrand Duguesclin. en vers, in-folio, par Cuvilliers, bibliothèque du roi, 7224.

La vie et nobles faits d'armes de Bertrand Duguesclin, mise en rime française par N. Cunéliers, sur vélin en lettres gothiques avec miniatures, in-folio. »

Arrêtons nous ici : tout de suite nous croyions que l'auteur se nommait Cuvéliet et nous avions pour nous Roquefort, Peignot et même Ducange. Maintenant voilà trois ouvrages sur le même personnage, écrits à la même époque par trois auteurs dont les noms semblent différents. Le père Lelong ajoute que ces trois personnes n'en font qu'une seule et qu'il en est de même des trois ouvrages. (2) Nous sommes assez portés à le croire; mais alors de ces trois noms, quel est le véritable nom du poète? c'est ce qu'en vérité, nous ne pouvons décider.

Une chose cependant nous paraît prouvée par cette citation : c'est le grand nombre d'ouvrages qu'inspira Duguesclin. Il y en a une foule d'autres à la suite de ceux-ci citée par Lelong. Un des plus importants est celui qui a pour titre :

Le roumant de Bertrand du Glaicquin jadis chevalier et connétable de France, en vers, in-quarto.

Cet ouvrage écrit, suivant Ducange, en 1387, est de Trueller. Dom

(1) Cuvelier (Jehan) poète français de Picardie, mort en 1384, a mis en vers la vie de Bertrand Duguesclin.

[Biographie classique. — Paris Ch. Gosselin, 1829.]

(2) N'eut-il pas du dire la même chose de Trueller ou Trueller et de son ouvrage, dont on parle un peu plus loin?

Lobineau (histoire de Bretagne, tom. 2, pag. 36) avait promis de le donner parmi les pièces qui devaient composer le troisième volume de son histoire. Mais il y renonça ; en effet, dit-il, « malgré la naïveté de » cet ouvrage qui le rendrait digne d'être imprimé, il est d'une longueur si exorbitante qu'il faudrait au moins quarante feuilles d'impression. »

Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer cet ouvrage qui ne se trouve plus à la bibliothèque royale.

Tous ces poèmes ont été jugés fort sévèrement par M. Michelet. Ayant eu occasion de parler de Duguesclin dans son cours de cette année, ce professeur a ajouté à peu près ce qui suit : « Duguesclin, comme Roland, inspira un grand nombre de poèmes qui n'ont pas grande valeur historique. Ces poèmes, en général mal écrits, peu soignés, furent composés principalement pour amuser la royale folie de Charles VI. » Nous ne nous permettrons pas de discuter le fait avec M. Michelet, un de nos meilleurs historiens actuels, professeur éloquent, si versé dans l'étude des vieux monuments de notre pays. Nous ferons remarquer cependant que d'Argentré (Hist. de Bretagne, pag. 410 et 411) a donné une description du combat de Duguesclin copiée presque mot pour mot du récit que nous donnons aujourd'hui.

Après cette discussion peut-être un peu longue, mais qui ne nous paraît pas déplacée, nous allons dire un mot du manuscrit lui-même.

Comme nous l'avons dit en commençant, il existe à la bibliothèque royale deux exemplaires de ce poème. Le numéro 8418 est fort peu remarquable ; l'écriture en est peu soignée et il n'est pas bien conservé. Nous le passerons donc sous silence et ce que nous dirons ne doit s'entendre que du numéro 7224 que nous avons sous les yeux.

MM. Champollion-Figeac et Paulin Paris, conservateurs des manuscrits, si connus par leur science archéologique, nous ont donné quelques détails avec une obligeante bonté dont nous ne pouvons assez les remercier. Ils nous ont dit que ce poème n'avait jamais été imprimé et que la copie que possède la bibliothèque royale date des premières années du quinzième siècle ; ils la font remonter à l'année 1440, ce qui nous apprend qu'elle n'est pas de la main de l'auteur mort, comme nous l'avons dit, en 1384. Du reste, nous a dit M. Paris, quiconque a lu

quelques manuscrits de cette époque sait que presque jamais ils ne sont écrits de la main de l'auteur ; c'est presque toujours l'œuvre des copistes qui en faisaient leur état avant la découverte de l'imprimerie. Cette copie est assez bien soignée, mais peu remarquable cependant. On n'y voit aucun portrait, aucune de ces vignettes si soigneusement dessinées, si artistement peintes qui ornent la plupart des manuscrits des douzième et treizième siècles. C'est qu'aux quatorzième et quinzième siècles l'art commençait à déchoir, comme le prouvent tous les monuments de cette dernière époque, comparés avec ceux des siècles précédents. Les lettres majuscules, une des merveilles ordinaires des copistes du moyen-âge, n'ont ici rien de remarquable. La première seule du poème qui est une S se distingue un peu des autres. Elle figure un arbre dont les branches supérieures couvrent le haut de la page, le tronc le côté, et les racines le bas ; l'enluminure, du reste très-vive, en est bleue et rouge. Le poème est écrit sans repos de livres, de chants ou chapitres. La seule chose qui rompe un peu cette uniformité, c'est le changement de rimes. A chaque fois que la rime change, ce qui arrive à peu près tous les quinze ou vingt vers, la première lettre change de couleur ; de sorte qu'elle est alternativement bleue et rouge. Du reste il n'y a ni points ni virgules, ni accents ; il n'y aurait même pas eu de titres ni de pagination ni autre, si on ne s'était avisé d'en mettre dans le dix-septième siècle, à peu près. Les abréviations y sont nombreuses et en rendent la lecture un peu difficile. Il est écrit sur parchemin. Chaque page est divisée en deux colonnes dont les lignes sont rendues parallèles au moyen de petits tracés noirs. Chaque colonne contient quarante vers, ce qui en donne quatre-vingts par page. Or le manuscrit contient cent quarante feuilles ou deux cent quatre-vingt-huit pages, ce qui porte le nombre des vers à vingt-trois mille quarante ; nombre prodigieux et qui paraît d'abord incroyable. Le manuscrit a été relié sous l'empire, en maroquin rouge. Le dos est orné d'aigles et d'N dorés.

Ces détails, auxquels je me complais, ne paraîtront peut-être pas aussi intéressants aux lecteurs ; je les terminerai donc ici, en priant cependant qu'on me permette d'ajouter encore un mot.

La copie du récit suivant, extraite du M. S. numéro 7224, faite avec tout le soin que j'ai pu y mettre, que j'ai relue et comparée plusieurs

fois, a été collationnée par MM. Champollion-Figeac et Paulin Paris. C'est assez dire qu'elle est aussi exacte que possible.

ANTONIN MACÉ;

Élève de l'École Normale.

Paris, le 25 octobre 1834.

NOTA. Les personnes qui voudront avoir sur les historiens de Duguesclin, de plus grands détails, que ceux auxquels l'espace nous a forcé de nous borner, peuvent consulter la précieuse *collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France*, par Petitot, première série, tome quatrième.

Récit

Du combat singulier que Duguesclin soutint, en 1359, sur la place du Champ de Dinan, contre un cavalier anglais, nommé Thomas de Cantorbery.

Tout droit dedens Dinant, celle ville de pris,
Font le champ ordener li bourgeois Seignoris, (1)
Qui furent moult lié et au cuer rejois,
Que le champ se fera en la ville gentilz.
Diray de l'escuier qui ot non Amauriz,
« Sire Bertran, dist-il, or, oiez mon advis.
» Il y a une dame qui moult est de haut pris,
» Celle de Ranguenel, une dame au cler-vis; (2)
» Mais elle dit, pour vrai, aux grans et aux petits,
» Que par vous sera hui (3) li angloiz desconfis,
» Et que vous remaindrez tout sain et sauf et vifs;

(1) Bourgeois seignoris — nobles bourgeois.

(2) Cler vis — *beau*, ou mieux *blanc visage*.

(3) Sera hui — sera aujourd'hui.

- » Sire, ne me veilliez haïr ne blastengier, (52)
- » Si je me suis péné d'ocir cest murtrier,
- » Ne fust pour votre amour, occis fu par l'acier. »
- « Il ne vault gaires mieux, dit li duc au corps fier,
- » De tant quen avez fait on vous doit bien prisier.
- » Hors de prison arez votre frère Olivier,
- » Et sara mille livres pour lui aharnacher ;
- » Et vous arez les armes du felon chevalier,
- » Et son cheval aussi qui vault mieux que destrier.
- » Ne jamais à ma court ne pourra repairier,
- » Cure nai de traitres ne de nul meurtrier,
- » Ni qui a traison se sachent appliquer,
- » Point ne lavons appris dedens notre héritier.

Ainsi jugea li ducs bien et souffisamment.

Bertran et Olivier furent em parlement ;
Au duc ont pris congié moult gracieusement ;
Et lor donna a boire a dont moult liement
Vers les trez (53) s'en revont moult honnourablement ;
Et Bertran demeura en Dinant proprement,
Où il fut festiez honnorez grandement.

.
. , ... ,

Le cappitaine fist un souper noblement,
Et toutes les bourjoises vindrent généralement,

(52) Blastangier — blâmer.

Anieuse, je te blastent

Que tu responssi bêtement.

(Fabliau de sire Hains et de dame Anieuse).

(53) Trez — tentes.

Dans les combats singuliers, deux tentes étaient ordinairement dressées dans le champ-clos et destinées à l'usage particulier de chaque combattant.

Pour bien garder le champ a fait gens ordener,
Et tantost pour la feste a fait bientost crier :
Qu'il ne soit homs vivans qui tant face a loer, (12)
Qui se merle du champ lun ne lautre grever, (13)
Sur a perdre s'onnour et la teste copper :
Et li ducs de Lencloistre volt ce cy accorder.
Et quant chascun oy ainsi ce cri crier,
Il nia si hardi qui s'en osat merler.
Le chevalier Engloiz qui tant fist a doubter, (14)
Se commença en lui forment espoanter,
Car au besoing on doit de ses amis trouver.
Or se voit en Dinant, enclorre et enfermer,
Bien voulust que Bertran ce poist accorder,
Et son frère Olivier li deust délivrer.

Li chevaliers Engloiz qui Thomas avoit non,
Vosist bien faire paix à Bertrand le Baron ;
Parlementer en fist sans venir de son. (15)
Robert, con dit Canole, et chevaliers foison.
Sen vindrent à Bertrand qui cuer ot de lyon :
Et dist Robert Canole par molt douce raison :
« Sire Bertran, dit-il, oyez m'entencion. (16)
» Resgardé ont au fait chevalier et baron ;
» Et ne voldroient pas par nulle entencion
» Que mal vous avenist pour iceste achoison. (17)
» Car combien que soiez en votre noureçon, (18)

(12) Qui tant face a loer — qui ait asses d'audace pour conseiller.

(13) Grever — inquiéter — incommoder.

(14) Doubter — douter, craindre.

(15) De son — secretement.

(16) M'entencion — mon intention.

(17) Achoison — occasion.

(18) Noureçon — pays, patrie.

- » Et avec vos amis de vostre estracion. (19)
- » Savez-vous pris estour (20) contre un fier champion ?
- » Mieux vauldroit bone paix que mauvaise tençon. (21)
- » Se croire nous volez et accorder no bon, (22)
- » Nous metterons à paix cette discension,
- » Et ferons votre frère quitter de sa raençon. » (23)
- « Comment, ce dit Bertran, il ne doit un bouton,
- » Et il est, ce m'est vis, (24) coustume et bien raison
- » Que s'uns homs (25) est à tort mis en une prison,
- » Il en doit purement avoir délivraison. »

« Seigneur, ce dit Bertran, volez que je vous die :

- » O bon duc de Lencloistre a tant de seignorie,
- » En Jehan de Chando, plaint de grant vaillandie,
- » Ou quens (26) de Pennebrot qui tant a seignorie,
- » Et si tien tant de bien de l'autre baronnie.
- » Et du bon cappitain de Dinant la garnie,
- » Et en ses homes tous, et en la bourgeoisie;
- » Qu'ils ne me feront ja de mon droit vilenie;
- » Et jay Dieu en convent (27) et la Vierge Marie ;
- » Que li faulx chevalier qui m'a fait tricherie,
- » N'eschappera jamais, je vous acertefie,
- » Si li arai monstré ma force et ma maistrie :
- » Ou je le destruiray ou gi lairai la vie,

(19) Estracion — race, famille.

(20) Estour — combat, joute.

(21) Touçon — dispute, querelle.

(22) No bon — notre volonté.

(23) Quitter de sa raençon — être quitte de sa rançon.

(24) Ce m'est vis — c'est mon avis.

(25) S'uns homs — si un homme.

(26) Quens — comte.

(27) Convent — garde, secours.

- » Se rendre ne me vœult deuant la compaignie,
 - » Son espe en ma main, par la pointe aiguïsie,
 - » En disant : Je me rends à votre commandie. »
- Et dist Robert Canole. « Il ne le fera mie.
« Certes, se dist Bertran, si fera grand folie ;
» Car il doit plus doubter la mort que villenie. »

Quand li engloiz oïrent ce que dit ot Bertrans,
Chascun se merveilla comme il fu pensans.

Li uns à l'autre dit : « cil chrestien est bien grans.

- » Par foi, ce dist li autres, c'est aussi cum Rolans. »

A l'autre champion qui moult ce fu doubtans

Sont venus chevaliers et Engloiz ne sai quans,

Et puis ce li ont dit ; « Sire, soiez pensans :

- » De votre vie sauver je croi qu'il en soit tamps.

- » Nul accort ne respit ne parole plaisans,

- » Nous ne poons trouver que ne soit faiz li champs

- » S'a deshonnour nestiez à Bertran accordans. »

Et li Engloiz respont : « or me soit Dieux aidans.

- » Oncques mais ne vis homme qui fu si désirans

- » De faire la bataille ; toujours en est engrans ;

- » Il me convient aler ; or me soit Dieux aidans !

- » Mais se puis exploitier, il en sera dolans.

- » Or vous pri, beaux Seigneurs ; que soiez regardans :

- » Que sans desseuremens ne soiez défendans ;

- » Par coi tuer le puisse, car j'en suis désirans ;

- » Et si je suis au pis, soiez moi secourans.

- » Poursavoir s'a la paix voldroit estre accordans

Et cilz ont repondu : Jà nen soiez doubtans.

Après ce parlement, chascun se departi

Et li dui champion se sont bien agrami. (28)

Li uns regarde l'autre, si com son anemi.
Les glaives en lor main se sont fort aati (29)
Sans dire nes un mot que nulz ne les oy,
Brochèrent (30) les chevaux comme preux et hardi.
Ensamble sont venus acourant par estri. (31)
Les glaives ont baissiés dont l'acier fu fourbi ;
Si sont entraprochiez di vassal agenci, (32)
Les glaives sont froissées et li feu est sailli ;
Mais li uns ne li autre ne chua, ne chei (33)
Onques s'en sont passe print ne sont endormi
Chascun a son retour à trait lespoy fourbi,
Puis ce sont assamblé de euer fel et hardi.

Or sont li champion armé dedens Dinant.
Bourjoises et bourgeois, chevalier et sergent
Estoient aux creneaux et aux bailles (34) devant.
Entour les champions il avoit des gens tant
Que tous estoient enclos et derrier et devant.
Mais assez orent place li champion vaillans .
Car il avoit esté ordené paravant.
Bertran tenoit l'espoi que l'acier ot tranchant,
Et s'envint à l'englois fermement estoquant,
Au haubert (35) li bouta fièrement en poussant,

(29) Aati — hâtés, pressée.

(30) Brochèrent — piquèrent leurs chevaux. — Voici un exemple de l'emploi de ce mot :

« D'autre part, Méliadus, comme preux chevalier et hardi, ne le voulut refuser, il brocha le destrier des espérons, si vint à l'encontre de Gérard. » [Roman de Gerard de Nevers].

(31) Estri — bruit de *strepitus*.

(32) Ageuci — rangés en ordre.

(33) Ne chua, ne chei — ne chancela, ne tomba.

(34) Bailles — ouvertures.

(35) Haubert — cotte de maille qui couvrait jusqu'aux genoux.

Et furent longuement ensamble peztilant. (36)

Mais Bertrand du Guesclin li va si encauchant (37)

Que par le bacinet le va forment traïant : (38)

Et aussi fist l'englois qui le cort ot poissant,

Et par les hastreaux (39) se vont fort pestilant.

Bien estoit armé de fer de jazerant ; (40)

On fust trop bien alé une lieue courant,

Amçois que de leurs corps issit goutte de sang,

Puis sen vont aux espoys lun lautre entracoutant ; (41)

A force et à vertu sen vont esperonnant.

Li Engloiz fu moult fort, bien se tint à Bertran,

Et tant que li engloiz qui le corps ot poissant

Lessa cheoir lespoi sur le pré verdoiant ;

Et quand Bertran le vit, sen ot le cuer joiant.

Quand Bertran vit lespoi qui li estoit cheuz,

Il brocha le cheval des esperons aguz,

Et sambloit qu'il fuist et se rendit vaincus.

Mais quand fu de Lengloiz un poi detres en sus,

Le pié a mis à terre et si discendi jus,

Tost et isnellement (42) est à l'espoi venus ;

Illuec prist à sa main lespoi qui estoit nus,

Tout en lair le geta qu'il ne sen aida plus,

Et entre les gens est li bons espois cheus.

(36) Pestilant — piétinant, frappant des pieds — de *pistillum*, pilon de mortier.

Je vous pestilrai, seur soïez (Roman de la Rose).

(37) Encauchant — poursuivant.

(38) Traïant — trainant, tirant.

(39) Hastreaux — la nuque — le derrière de la tête.

(40) Jazerant — jacque de maille — cotte de maille.

(41) Entracoutant — s'entre frappant.

(42) Isnellement — promptement.

Or est li chevalier dolans et irascus, (43)
A son coustel de plates est en l'eure venus,
Et Bertran li a dit à dolans malostru :
« Se vous ne descendez !... vos chevaux est vendus. »

Bertran tenoit l'espoi qui bien fu afilez ;
Il a dit à l'englois : traître, descendez,
Ou vo cheval sera tout en l'eure tuez.
Mais li englois li fuit qui nest point arestez,
Sans approchier Bertran, estoit entour alez.
Bertran ne pot courir ; les genoilz ot armez ;
A terre sest assis, et si cest delassez,
Ses chausses avala (44) ses genoulz a monstrez,
A dont fu plus legiers, en estant cest levez,
Car cilz li revenoit de combattre apresterz,
Si peust, son cheval fust dessus lui passez.
Mais Bertran li bouta lespoi par les costez.
Quand le cheval senti qu'il estoit formenez, (45)
Dessous le chevalier a si fort regibé, (46)
Que li chevalier est à la terre versez ;
Et Bertrand saut à lui come lyon iritez.
Dessus le chevalier s'est fièrement getez.
Le bacinet saisit qui estoit fort assez,
Et puis de son espoil le feri sur le nez,
Tellement que li sang li est fort decoulez ;
De sa broche (47) de fer li a III cops donnez,
Parmi le hasterel li est le sans filez.

(43) Irascus — irrité.

(44) Avala — abaissa.

(45) Formenez — maltraité.

(46) Regibé — regimbé.

(47) Broche — dard.

Du san qui li couloit fust si fœrt avuglez,
Qu'il ne seust où il fu, en estant cest levez ;
Il ne vit point Bertran , mais il le sent assez.
Et vous X chevaliers tous dengleterre nez,
Et X autres qui sont en Dinant amassez,
Et de Dinant y fu li cappitains Loez :
Ils ont dit en ce point : « Bertran, ne vous mouvez,
» Vous en avez l'onnour ; fait en avez assez. »
Venu sont à Bertran li noble chevalier,
Entre Il se sont mis pour le champ délaissier ,
Mais lor a dit Bertrand sans point de la targier. (48)
« Beaux Seigneurs, laissez moi ma bataille apointier ; (49)
» Car par la foi qu'il doit à Dieu le droiturier,
» Ou il se rendra comme mon prisonnier ;
» Ensement qu'il a fait à mon frère Olivier,
» Ou il sera tout mors en mi ce sablonnier ; » (50)
Et dit Robert Canole : « Bertran, je vous requier
» Que vous veillez au Duc vo champion baillier.
» Bon gré vous en sara, faites le sans targier,
» Ceste chose saronz moult très-bien apointier ;
» Fait en avez assez ; il est en no dangier. » (51)
« Je l'otroi, dit Bertran, tout à vo désirier, »
Lengloiz font méciner et bien appareillier.
Bertran devant le Duc s'ala agenoillier,
Et li dit : « noble duc, je vous pri et requier,

(48) Targier — Tarder, différer.

(49) Apointier — terminer — finir.

(50) Sablonnier — lieu où l'on trouve du sable.

(51) No dangier — notre garde.

Chascun si l'appelait sa dame,

Tous se mettent en son *dangier*. (Roman de la Rose).

- » Sire, ne me vieilliez haïr ne blastengier, (52)
- » Si je me suis péné d'ocir cest murtrier,
- » Ne fust pour votre amour, occis fu par l'acier. »
- « Il ne vault gaires mieux, dit li duc au corps fier,
- » De tant quen avez fait on vous doit bien prisier.
- » Hors de prison arez votre frère Olivier,
- » Et sara mille livres pour lui aharnacher ;
- » Et vous arez les armes du felon chevalier,
- » Et son cheval aussi qui vault mieux que destrier.
- » Ne jamais à ma court ne pourra repaier,
- » Cure nai de traitres ne de nul meurtrier,
- » Ni qui a traison se sachent appliquer,
- » Point ne lavons appris dedens notre héritier.

Ainsi jugea li ducs bien et souffisamment.

Bertran et Olivier furent em parlement ;
Au duc ont pris congié moult gracieusement ;
Et lor donna a boire a dont moult liement
Vers les trez (53) s'en revont moult honnourablement ;
Et Bertran demeura en Dinant proprement,
Où il fut festiez honnorez grandement.

.
. , ... ,

Le cappitaine fist un souper noblement,
Et toutes les bourjoises vindrent généralement,

(52) Blastangier — blâmer.

Anieuse, je te blastent

Que tu responssi bêtement.

(Fabliau de sire Hains et de dame Anieusc).

(53) Trez — tentes.

Dans les combats singuliers, deux tentes étaient ordinairement dressées dans le champ-clos et destinées à l'usage particulier de chaque combattant.

Et les bourgeois aussi y furent à présent,
Carolent (54) main à main et chantent hautement.
Joie y fut; li esbas si dura longuement,
Pour tancet on ne siet pas le tamps certainement.

FONDATION PIEUSE

Par le Connétable Bertrand Du Guesclin.

Rétablie, en partie, à Dinan, en 1839.

Le connétable Bertrand Duguesclin avait fondé dans l'église Saint-Sauveur de la ville de Dinan, un obit. On trouve, à ce sujet, les détails et renseignements précieux qui vont suivre, dans le vieux Poullier de la paroisse de St-Sauveur, à Dinan. Ce poullier est dressé à la requête de Jehan Chevalier, sieur de Carnays, procureur de l'église et de la fabrique; il contient les obits, fondations et dotations de chapelleines, depuis 1309, et est écrit, en 1527, par Louis Lydec, notaire apostolique.

(A la page 10, caractères gothiques.)

- « La chapellenie missire Bertram de Glesquin, conestable de
 - » France, de 3 messes la sepmaine à l'aultier de St-Saulveur.
 - » Missire Bertram de Glesquin, conestable de France, fonda
 - » en l'église St-Saulveur de Dinam (sic) pour le salut de son
 - » axme, ses prédécesseurs, troys messes à estre dictes par troys
 - » jours de la sepmaine c'est assavoir le lundi, le mardi, le van-
 - » dredi, à l'aultier St-Saulveur par ung chapelain y douer fere
 - » les prières au bout de l'aultier, pour ledit fondeur comme il
 - » appartient, et en cas deffault de chascune messe des d. troys
 - » jours ledit chapelain est tenu poyer à la main des tessoriers
-

(54) Carolent — dansent.

» le nombre de doze deniers pour réparation comme dict est et
» recouprer la messe lendemain. Et celle chapelainie est en la
» donayson du seigneur de Bron, et fut donée en l'an de grâce
» mil troys centz cinquante ouict. »

— Au-dessous, d'une moins vieille écriture :

« Il y a uns traict de dixme en la paroisse de Aucateurs qui
» vault plus de deux centz cinquante livres de rente et aultre
» traict de dixme en la paroisse de Saint-Mandé qui peut va-
» loir trante livres par an dont le chapelain jouict. »

Ce vieux poullier ou obitier mentionne encore, page 290,
que par un acte de 1461, l'abbé Macé Pellouaye, recteur de
la chapelainie du Lou et qui desservait la chapelainie fondée
par le connétable Bertran Du Guesclin, donna à la fabrique
de St-Sauveur de Dinan à jamais par hers le nombre de qua-
rante-cinq soulz de rente..... — « affectés sur une mayson
» estant au bout du champ à Dinan., ...
» et à cause de laquelle donayson les thésau-
» riers s'obligerent fere dire ung obit de quinze messes dont y
» aura troys o note dyacre et sub diacre, les prières au bout
» de l'aultier et seront dites à l'aultier du crucefeix où est fondé
» la chapelenie de maystre Bertrain Glesquin dont y aura une
» de Notre-Dame, l'aultre du Saint-Esprit, l'aultre de requiem
» la recommandation sur la sépulture laquelle possède maistre
» Robert Alix, recteur de St-Sauveur doné en l'an mil quatre
» centz soixante et ung..... »

La chapelenie de Du Guesclin était desservie en 1665 par
messire Laurent Aubry, qui mourut — « chaspelain Guesclin »
— le 25 mai de cette année. (Registres des décès de la paroisse
de St-Sauveur de Dinan, à l'année 1665.)

Depuis longtemps rien n'indiquait à Dinan qu'on s'y rappelât
cette fondation ; la donation n'était plus servie. Des prières pu-
bliques n'étaient plus adressées au dieu des armées pour le re-

pos de la grande âme du héros, dans la ville à laquelle il avait légué son cœur :

Mais le hasard devait contribuer à faire revivre, au moins en partie, cette pieuse fondation du plus grand capitaine que la France ait eu.

Il était réservé à l'un des alliées à l'illustre famille de Bertrand de Saint-Pern l'honneur de provoquer, puis d'obtenir, pour sa bien large part, le rétablissement d'une cérémonie commémorative, qu'on n'eût jamais dû cesser de célébrer à Dinan.

Ce fut donc en 1838, que M. le chevalier Lecourt de la Villethassetz, ancien procureur du roi, membre de plusieurs sociétés savantes, eut le bonheur de découvrir dans les papiers appartenant à M. d'Hermans, ex-procureur du roi à Dinan, et qui se trouvaient dans le château du Fournet, l'extrait de l'acte fondational de l'obit qu'avait créé le connétable Du Guesclin, en 1358.

Informé de cette découverte d'un bien haut intérêt, monseigneur l'évêque de Saint-Brieuc conçut l'espoir de faire rétablir et de faire rétribuer sur les fonds de la légion-d'honneur, de la liste civile ou du ministère de la guerre, la fondation du — « vainqueur postume de Châteauneuf-Randon » — et — « qui fut comme enseveli dans la gloire. » Mais la demande de S. G. Mgr l'évêque étant restée sans réponse, M. de la Villethassetz a pris l'initiative en faisant revivre la fondation de Du Guesclin.

La lettre que ce savant archéologue écrivit, à cet égard, le 25 juin 1839, à M. Brajeul, curé de St-Sauveur de Dinan, est empreinte de trop nobles sentiments pour que nous résistions au plaisir de la produire ici. Nous nous faisons même un devoir de transcrire, en entier, cette pièce, monument de piété, de

générosité, de patriotisme, qui est déposée, aujourd'hui, aux archives de l'évêché de Saint-Brieuc.

« Monsieur le curé. — On a appris avec intérêt la découverte que j'ai faite, l'année dernière, au château du Fournet, de la chapelenie ou fondation créée par le connétable Bertrand Du Guesclin, et on semble regretter que cet acte ne reçoive plus aucune exécution. C'est pour Dinan un noble et glorieux souvenir ; c'est un monument de piété qui prouve que le plus grand homme du moyen-âge regarda tous les triomphes qu'il avait remportés sur la terre, et par lesquels il avait étonné le monde, comme des succès stériles et inutiles, s'il n'obtenait pas la palme sainte pour laquelle combattent les catholiques, la couronne des cieux. Il y a encore parmi nous plusieurs bretons dont les ancêtres étaient alliés à la famille Du Guesclin ; j'étais bien sur qu'en m'adressant aux MM. de Châteaubriand, de St-Gilles, de St-Pern et Du Breil de Pontbriand, j'exciterais leurs pieuses sympathies et intéresserais leur patriotisme ; tous les membres de ces familles, à qui j'ai parlé, m'ont exprimé le désir de voir rétablir au moins en partie, l'obit fondé par le héros Dinannais, de voir prier publiquement, chaque année, pour celui qui agit si puissamment sur les destinées de l'Europe, qui conduisit si souvent nos compatriotes à la victoire, et qui fut comme enseveli dans la gloire. Mais la fabrique de St-Sauveur n'est pas obligée, je le conçois, de supporter aujourd'hui les frais de cette commémoration funèbre ; en conséquence, Monsieur l'abbé, je viens vous déclarer que je paierai annuellement, pendant ma vie, à M. le curé de St-Sauveur de Dinan, une somme de 25 francs, pour qu'une messe de requiem soit célébrée, chaque année, près du cénotaphe de la chapelle Notre-Dame, pour le repos de la grande âme de Du Guesclin, le dimanche qui suivra le 13 juillet ou qui sera le plus rappro-

» ché du jour où succomba l'illustre guerrier. J'ai déjà fait con-
» naitre mon dessein à Mgr l'évêque, et sa grandeur a daigné y
» donner approbation; mais vous jugerez probablement conve-
» nable de lui communiquer ma lettre, afin d'avoir à cet égard
» son autorisation expresse.

» Agréez le témoignage des sentiments respectueux; avec les-
» quels je suis, — Monsieur le curé, — votre très-humble et
» très obéissant serviteur. — Le procureur du roi, démission-
» naire de Fougères. — Signé, F. Lecourt de la Villethassetz.

MM. de Châteaubriand et de St-Gilles se sont associés d'une
manière toute particulière à l'œuvre de leur compatriote : —
Ils ont voulu payer leur part de la fondation — reconnue et ap-
prouvée par l'autorité épiscopale, dans les termes suivants :

Ordonnance épiscopale.

Nous, Mathias Le Groing de la Romagère, évêque de Saint-
Brieuc, vu la lettre ci-contre adressée à M. le curé de St Sau-
veur de Dinan, le 25 juin 1839, après avoir examiné l'extrait
certifié par Louis Lydec, notaire apostolique, d'une fondation
établie par le connétable Duguesclin en 1358, lequel acte en
parchemin et portant tous les caractères d'authenticité, nous
avait été présenté par M. l'abbé Guérin, procureur de notre sé-
minaire de Dinan.

Avons ordonné ce qui suit :

Art. 1

La demande formée le 25 juin 1839, par M. Lecourt de la
Villethassetz, en son nom et au nom des personnes pour les-
quelles il agit, est approuvée et acceptée ; en conséquence, une
messe de requiem sera célébrée, chaque année, dans l'église
St-Sauveur de Dinan, pour le repos de l'âme dudit messire
Bertrand Du Guesclin, le dimanche qui suivra le 13 juillet.

Art. 2.

Cette cérémonie sera annoncée le dimanche précédent, et le

curé de St-Sauveur invitera le clergé, tant de sa paroisse que des autres paroisses de la ville, à y assister.

Art. 3.

Monsieur le curé de St-Malo fera conduire à la messe les étudiants du séminaire et ceux des élèves de l'école ecclésiastique qui auront obtenu des empires dans le cours de l'année.

Art. 4.

Notre présente ordonnance sera transcrite sur les registres des fabriques de Dinan, à la diligence de notre grand-vicaire, et expédition en sera délivrée à M. Lecourt, s'il le requiert.

Donné à Dinan, le 12 du mois de juillet 1839, pour l'un des doubles de la présente ordonnance être remis à notre secrétariat.

Signé avec le sceau des armes de Monseigneur.

† MATHIAS, évêque de Saint-Brieuc.

Par Monseigneur, LEBRETON, chanoine secrétaire.

Tiphaine de Ragueneil,

EPOUSE DE BERTRAND-DUGUESCLIN.

Tiphaine Ragueneil, libératrice des prisonniers, naquit, vers 1340, et était fille unique de Jeanne de Dinan et de Robin ou Robert Ragueneil, vicomte de la Bellière en Pleudihen, un des bretons qui vainquirent les anglais à la célèbre journée des trente. Regardant les richesses et la beauté comme de légers avantages, quand on n'y joint pas la supériorité des lumières et de la sagesse, elle s'attacha à cultiver son esprit et son cœur. Elle acquit de vastes connaissances, jusque dans l'astrologie alors très-accréditée. Le hasard ayant plus d'une fois

vérifié ses prédictions, ses oracles passaient pour infailibles et le peuple la regardait comme une magicienne. Les traditions locales lui conservent le nom de fée.

Elle fut une des premières personnes qui, par leurs encouragements, enhardirent la valeur de Bertrand Duguesclin. Elle prédit aux dinannais son triomphe sur le déloyal Cantorbéry, et bientôt on vit l'intrépide breton arracher son frère au ravisseur vaincu.

Jeanne de Penthievre, duchesse de Bretagne, crut ne pouvoir mieux récompenser les services du magnanime Bertrand qu'en lui procurant la main de Tiphaine. La fille du vicomte de la Bellière, sans s'arrêter à la laideur du guerrier, ne considéra que son beau caractère et sa vaillance; elle l'épousa, en 1360, et lui apporta en dot une fortune considérable et le secours d'un esprit au-dessus de son siècle. La femme du héros fut une héroïne. Elle aida sa belle-sœur Julienne à repousser les anglais, qui avaient surpris Pontorson. Comme son mari, elle fut généreuse. Obligé de payer 100,000 fr. de rançon, il vint la trouver dans leur seigneurie de la Roche-Derrien, et lui demanda tout ce qu'elle avait en réserve. La noble châtelaine répondit que, s'il comptait sur ces ressources, il allait éprouver une grande déception; car, de son chef, elle en avait usé pour la délivrance d'une multitude de pauvres écuyers et soldats bretons, qui avaient servi avec lui en Espagne, et, qui pris à Navarette, étaient venus sur parole chercher de quoi racheter leur liberté; qu'elle avait vendu jusqu'à sa vaisselle et ses bijoux, pour rompre les fers de ces braves enfants de la Bretagne. Duguesclin, applaudissant à ces libéralités, dit qu'il eût agi comme elle, en faveur de ses infortunés compagnons d'armes.

Elevé au grade suprême de connétable de France, l'illustre guerrier voulut suppléer à la pénurie du trésor royal, pour

soudoyer des troupes, afin de délivrer les provinces des étrangers qui les ravageaient. Il écrivit à sa femme de lui apporter à Caen tout ce qu'ils possédaient en argenterie et bijoux. Tiphaine, accourut avec ce qu'il désirait : le tout fut vendu et suffit pour payer l'armée pendant la campagne, qui s'ouvrit bientôt.

Avant le départ, Duguesclin donna à son état-major un repas splendide, dont Tiphaine fit les honneurs avec une grâce qui fut admirée. On dit que le festin fut servi en entier dans de la vaisselle d'or, magnifique présent que le monarque de Castille avait fait au général qui lui avait conquis un royaume, et l'on ajoute qu'à la fin du banquet les deux époux en firent le partage aux convives.

Dom Maurice et le père Anselme prétendent que Tiphaine, compagne du connétable et duchesse de Longueville, mourut, dès 1371, et fut inhumée dans l'église du Mont-Saint-Michel ; d'autres assurent, avec Dom Huynes, qu'elle était encore au mont en 1374, et que, vers la fin de cette année, elle alla mourir d'un asthme dans un de ses châteaux de Bretagne, peut-être à la Roche-Derrien ou plutôt à la Bellière, qui conserve religieusement sa chambre dans l'état où elle se trouvait, quand y résidait la bienfaisante duchesse. Son cœur embaumé fut porté aux Jacobins de Dinan, dans une boîte de plomb semblable à celle qui renferme le cœur de son mari. Le 9 juillet 1810, ces deux précieuses dépouilles furent solennellement transférées à l'église St-Sauveur.

M. de Fréminville, un des historiens de l'immortel connétable de Castille et de France, termine ainsi ce qu'il rapporte de la fille du sire de la Bellière : « Au milieu de ses triomphes, le cœur de Duguesclin reçut le coup le plus douloureux : il perdit son épouse, Tiphaine Raguenel, objet de ses affections les plus chères. Cette femme, d'un esprit supérieur pour son époque,

douée en outre d'une âme ardente, exaltée et d'un caractère magnanime, était digne en tout du grand homme auquel elle avait associé son existence. »

Ce fut, assure-t-on, au départ de Duguesclin pour l'Espagne, que Tiphaine se retira au Mont-Saint-Michel, où son mari lui avait fait construire une belle habitation au haut de la ville. Ce fut là, sans doute, que s'établit, dans la suite, un couvent de femmes, dont on voit aujourd'hui les ruines.

Tiphaine fut, dit-on, conduite à se retirer là par son amour pour la science et surtout pour l'astrologie judiciaire dont elle s'occupa toute sa vie. Voici ce que dit à ce sujet Dom Huynes qui écrivait vers le milieu du XVII^e siècle : « Cette dame bien » éduquée en la philosophie et astronomie judiciaire, s'exer- » çait continuellement, sur ce roc, à la contemplation des as- » tres et ès calculs, à dresser des expériences, etc. »

Tiphaine resta au Mont-Saint-Michel jusqu'à un âge très-avancé, vers la fin de 1374, époque à laquelle elle alla mourir, comme nous l'avons dit, d'un asthme dans un de ses châteaux de Bretagne.

« Il doit exister encore des manuscrits de Tiphaine Ragne- nel. Je me souviens d'avoir entendu parler, dans mon enfance, d'un petit cahier en velin d'une centaine de pages, avec des figures cabalistiques et vignettes coloriées, lequel était précieusement conservé par un curé de Pleudihen ou des environs. » (RAOUL, Histoire du Mont-Saint-Michel, 1834.)

Lorsque, ne pouvant aller de Dinan à St-Malo, en descendant la Rance, bordée de campagnes si belles, le voyageur suit la route qui lie les deux antiques cités, il passe par St-Piat, patrie du fameux Hubert de la Massue, autrefois abbé de Clermont, évêque de Rennes, ministre de la justice, ambassadeur et aujourd'hui honoré comme bienheureux.

Bientôt, il descend près de la mer, et voit à sa droite une

forte levée, des étangs, un parc, un château aux cheminées rondes, frisées, élancées dans les airs.

C'est dans cet ancien séjour d'un des 30 bretons qui battirent les anglais à Mi-Voie, d'un maréchal de Bretagne, du fondateur de Bécherel, du fondateur de Jugon, du fondateur de Combourg, c'est dans cette demeure qu'entouraient naguères des bois magnifiques, c'est là que Tiphaine aimait à exercer les œuvres de l'hospitalité et de la bienfaisance; c'est dans ce lieu, témoin de ses bienfaits, qu'elle se fit apporter mourante du Mont-Saint-Michel. Elle y reçut les consolations de la foi; elle y rendit le dernier soupir, au milieu des prières et des larmes des gens de sa maison et des paroissiens, qui la chérissaient comme leur mère.

La chambre où elle pria pour Duguesclin et pour la France, et qu'elle ne quitta que pour aller au ciel, est depuis un lieu sacré. La tapisserie à haute-lice et aux scènes guerrières, le fauteuil, le crucifix de Madame Duguesclin, le prie-Dieu où elle présidait deux fois chaque jour aux entretiens de ses serviteurs avec le souverain maître, tout est resté tel qu'il était au jour du trépas de Tiphaine: la chambre demeure parée à l'antique, comme si l'on attendait le retour de la bonne châtelaine.

Son souvenir est encore comme un doux parfum dans les environs. Une croyance merveilleuse semble s'attacher à nourrir sa mémoire. On assure que Tiphaine parcourt le soir les environs de la Bellière, cherchant encore des veuves et des orphelins, pour les recueillir et les soulager.

DE GARABY.

Julienne Du Guesclin,

Sœur de Bertrand.

Julienne Duguesclin, née à La Motte-Broons, était religieuse à l'abbaye du St-Sulpice de Rennes, dès le mois de juin 1350, lors du testament de sa mère. Elle se réfugia, à cause des guerres, chez son frère aîné, le célèbre Bertrand, au château de Pontorson.

« Cette sœur des braves y mérita d'être inscrite, dans les fastes de la gloire militaire, parmi les héroïnes de la France. »

» Elle était religieuse à Pontorson, lorsqu'un capitaine anglais, nommé Felleton, voulut surprendre cette place, pendant la nuit, en l'absence de Duguesclin.

» Déjà les anglais dressaient les échelles aux fenêtres de la chambre où la sœur et l'épouse du héros dormaient profondément dans le même lit ; lorsque la religieuse, agitée par un songe pénible, s'éveille en sursaut, se saisit d'une épée, vole à la fenêtre, renverse trois anglais, qui se tuent en tombant, crie, donne l'alarme ; on accourt et les ennemis se retirent.

« Le lendemain, Duguesclin, revenant à Pontorson, rencontre Felleton, l'attaque, le fait prisonnier ; et, quand Tiphaine Raguenel, épouse du vainqueur, aperçut le vaincu : « Comment, brave Felleton, dit-elle, vous voilà encore ! C'est trop pour un homme de cœur, comme vous, d'être battu, dans l'intervalle de douze heures, une fois par la sœur, une autre par le frère ! »

« Cette aventure fit regarder la religieuse comme la digne sœur de Duguesclin. » (Villenave, Biographie Universelle.)

La valeureuse Julienne devint prieure des Couets, membre de St-Sulpice, au diocèse de Nantes.

Vers 1377, elle fut nommée abbesse de St-Georges de Ren-

nes. Le 5 août 1399, cette puissante supérieure d'un établissement royal, permit au duc de Bretagne de lever 20 sous par feu sur les hommes de Tintiniac.

Elle mourut dans un âge très-avancé, à la tête de sa communauté, le 27 mars 1405.

Entrée des ducs de Bretagne

et leur couronnement à Rennes.

L'entrée solennelle et le cérémonial du couronnement des ducs à Rennes sont généralement assez peu connus pour qu'il nous semble utile d'en reproduire les principales dispositions, dans un recueil qui a pour objet de consigner tout ce qui peut intéresser la province de Bretagne.

L'ancien cérémonial français, par Godefroy, renferme à ce sujet de précieux documents; nous y voyons entr'autres : un extrait de l'éloge des Dauphins de France par Hilarion Coste, qui contient l'entrée à Rennes du duc François III en 1532, mis en écrit par Michel Champion, procureur des bourgeois de Rennes.

Nous allons autant que possible suivre le récit de l'auteur.

- « Couronné fut l'an cinq cent trente deux
- » Par dessus mille à Rennes prince heureux
- » Le duc François troisième de ce nom
- » Dauphin de France est le premier fleuron. »

A cette époque le sieur du Bordage était chef et capitaine de Rennes.

« Le lundi 12 août le duc arriva et fut à l'abbaye St-Melaine,
» à son arrivée fut tiré grand nombre d'artillerie et sonna

» l'horloge en manière de beffroy et tocsin. Il avait avec lui le
» marquis Dupont, le sire de Châteaubriand et le cardinal de
» Grammont. Après avoir dit son oraison, le duc dina.

Alors lui furent présentés les assistants au service du couronnement, ce qui donna lieu à quelques conflits de préséances. Le duc Louis de Rohan avait le droit de tenir la couronne qu'il concéda par courtoisie et sans déroger au marquis Dupont.

Pour tenir les bâtons du dais : François de Maure ; Allain de Rosmadec ; René de Tournemine par procuration de la dame de Laval ; le seigneur de la Muce réclama cet honneur qui fut contesté par le sire de Malestroit ; on l'accorda pour cette fois au sire de Montboucher afin de couper le différent.

Le mardi 13. « Le duc s'assit sur un siège de veloux vert, par
» devant lui passèrent, lui faisant la révérence, trois bandes de
» gens de pied levés en la ditte ville gorgiasement accoustrez
» en manière et façon de gens de guerre, portant piques, halles-
» bardes et haquebûtes.

« La première des quelles estoient des couleurs du dict seigneur savoir : blanc, gris et violet. Les deux aultres des couleurs de la ville blanc et noir, qui estoient en nombre, sans compter les capitaines qui estoient accoustrez des couleurs de leurs bandes, tous en veloux et drap d'argent, enrichis de chiffres d'or et de plusieurs devises ; ni leurs lieutenants, porte enseignes et sergens de bandes ; quinze cents hommes de pied conduits en bon ordre et honneste, et par les dits capitaines, chacun en leur ordre, fut dit au dit seigneur un motet en rimes, luy présentant service de leurs bandes en bonne grâce. »

« Après, marcha une autre bande vestue des couleurs du dict seigneur, fort richement accoustrée de veloux, satin et taffetas qui s'appeloit la bande de la Bazoche, avec leur capi-

» taine, porte-enseigne, sergens de bande, montant au nombre
» de trois cens hommes de pied. »

« Puis marchèrent le clergé des neuf paroisses de la ville de
» Rennes, revêtus de riches chapes et accoustrements de leurs
» églises avec leurs croix et bannières et après eux les men-
» dians sçavoir : cordeliers, jacobins et carmes ; et aussi les re-
» ligieux de Saint-Melaine tous en chappes et portant leurs re-
» liquaires. »

« Puis venait le sire Regnault de Montboucher, seigneur du
» Bordage, lieutenant du comte de Laval, capitaine de Rennes,
» et, devant lui, quatre trompettes de la ville en livrée de la
» ville et sur leurs robes un écusson aux armes de la ville, en-
» vironné d'une cordelière d'or trait. Ce seigneur, richement
» accoustré et monté, était accompagné des connétables, offi-
» ciers et procureurs des bourgeois de Rennes et de plusieurs
» nobles bourgeois de la ville, tous bien montés et richement
» accoustrés, 200 et plus. »

Les trompettes ayant sonné, le cortége mit pied à terre et six ou huit des plus notables bourgeois précédés par M. Champion, leur procureur, s'avancèrent vers le duc pour lui faire leur révérence.

Prenant alors la parole, M. Champion fit sa harangue dans laquelle il traita le duc de **Majesté**, lui disant que la ville de Rennes le recevait comme elle avait reçu ses prédécesseurs, les rois et ducs d'Armorique-Bretagne ; qu'il eût désiré pour lui parler dignement, avoir l'éloquence Tullienne, la faconde de Démosthènes ou le bon esprit Ulyséen ; il le compara à l'escarboucle, à Annibal et Alexandre Le Grand, entassant citations sur citations, nommant Rennes, la ville vierge et royale, et finissant par ces paroles du cantique des cantiques : **Venit dilectus meus in hortum suum.**

« Puis respondit pour Monseigneur le duc, maître Louis Des-
» dezerts, président de ce pays et maistre des requestes dudict
» seigneur, en grande faconde et fleurs de rhétorique, déclá-
» rant son grand contentement et son bon vouloir, de quoi les
» habitants furent très contents.

« Puis, marchèrent les sergents ordinaires de la cour de Ren-
» nes, bien montés, accoustrés de leurs hocquetons rouges ar-
» moyés des armes dudict seigneur, suivis des notaires de la
» dite cour vestus de robes bandées de veloux noir, leurs pour-
» points de veloux, satin ou damas ; puis les avocats avec robes
» longues richement lincées de veloux, satin ou damas, tous
» bien montés et houssés ; puis le sénéchal, Alloué, procureur
» greffier criminel, receveur ordinaire de Rennes.

» Pierre d'Argentré, sénéchal, harangua.

» Puis marchait le chapitre de St-Pierre avec ses riches or-
» nements et reliquaires. »

Messeigneurs du conseil quérèrent les trompettes de la ville pour marcher au devant des hérauts d'armes du dit seigneur qui étaient BRETAGNE et CHAMPAGNE. Après eux, marchaient le vice-chancelier et le garde-scel. Les maistres des requestes, les abbés de la chaume et St-Jacques près Montfort ; l'évêque de Saint-Malo ; l'évêque de Coutances, grand aumonier dudict seigneur. Puis venaient le sire d'Avaugour, portant le bâton de maréchal et Monsieur Louis de Nevers. Enfin, était mon dit seigneur accoustré d'une robe à chevaucher, de veloux bleu enrichie de broderies d'or, monté sur un coursier harnaché de veloux noir et d'un grand nombre de boucles d'or : il avait à sa droite le cardinal de Grammont, à sa gauche le marquis de Lorraine ; et derrière lui plusieurs gros seigneurs.

En ce moment, la grosse horloge sonna le beffroy, l'artillerie tira à toute volée et le peuple assemblé à la Porte aux Foulons

cria : vive le duc ! (Ordinairement l'entrée solennelle des ducs avait lieu par la porte Mordelaise.)

Suivant l'usage, la porte avait été fermée par ordre du capitaine de la ville ; l'évêque et le gouverneur, sire de Chateaubriand s'y trouvaient ; ce dernier ordonna d'ouvrir au prince qui dut, avant d'entrer en ville, jurer pour l'église sur les reliques et évangiles : **de maintenir l'église en ses droits, privilèges et anciennes libertés.** Le sire de Chateaubriand en prit le même serment pour la noblesse, les villes et le commun peuple.

Il y avait à la Porte aux Foulons un bel arc de triomphe tapissé en damas cramoisi sur lequel on lisait en lettres d'or :

« Invenerunt me vigiles qui custodiunt civitatem. »

Il en sortit par un ingénieux mécanisme deux chars de triomphe portant chacun une belle pucelle.

La première était richement vêtue de damas cramoisy et était couverte de pierreries. Cette couleur était une allusion au nom de Rennes jadis ROUGE-VILLE. Cette pucelle s'approchant du duc lui dit :

- « Rennes voyez, rouge autrefois nommée
- » Ville de grand loyauté, renommée
- » En temps de guerre paix n'y autre saison
- » N'a eu le bruit de faire trahison. »

L'autre pucelle était vêtue de satin blanc et de même couverte de diamants, ce costume blanc était l'image de la loyauté de la ville. S'approchant du duc à son tour, elle lui dit :

- « Je suis vierge et de beauté entée
- » Où ennemi jamais n'a fait entrée
- » Vierge je rends par clefs obéissance
- » Que je vas faire au dauphin fils de France. »

Lorsque le duc eût franchi la porte de la ville, il y trouva un

magnifique dais en damas bleu et satin blanc semé de fleurs de lys et d'hermines en or. Les sires de Maure, de Molac, Tourne- mine et Duplessix-Bordage en tenaient les bâtons, et au-des- sous se trouvait le sire de Guébriac monté sur un superbe cour- sier noir ayant en écharpe une épée royale émaillée de fleurs de lys d'or. Il se retira alors et marcha devant le duc.

Les habitants avaient dressé un arc de triomphe dans la rue aux Foulons dont les maisons étaient armées de tapisse- ries. Le duc y trouva une pièce d'eau où nageait un dauphin couronné et, auprès, une pucelle vêtue de satin herminé, qui avec une cordelière conduisait une hermine. Lorsqu'elle eût joint le dauphin, elle dit au duc :

- « C'est au dauphin le premier fils de France
- » A qui l'hermine présente de grand cœur
- » Pour lui faire à jamais obéissance
- » Car de Bretagne est souverain seigneur. »

Un autre arc de triomphe avait été élevé au carrefour du faubourg Saint-Germain ; il y avait écrit :

« Ecce tu pulcher es dilecte mi et decorus. »

Un autre au carrefour de la Laiterie, au haut du quel se voyait la trinité et une hiérarchie des anges, qui, par un subtil mécanisme, tournait sans cesse ; on voyait quatre jeunes filles et un jeune garçon vêtu de satin semé d'hermines, ayant une couronne d'or et le sceptre.

L'arc de triomphe du Pilory représentait le roi Arthus de Bretagne tuant le géant Frollo ; puis la vierge descendant d'une nuée vint poser sur Arthus, un manteau d'hermines. On y voyait aussi Brutus et Ynoguen vêtus à la turque. Les inscrip- tions étaient en vers français et bretons.

Lorsque le duc se rendit à l'église St-Pierre, une discussion s'éleva entre Guébriac et La Roque, écuyer d'écurie, au sujet

du coursier. On décida que ce privilege serait discuté plus tard.

Le couronnement eût lieu le lendemain, 14 août 1532, à 7 heures du matin.

Le duc était vêtu d'une robe de veloux bleu, enrichie de coutouère d'or trait ; il avait au dessous une chimarre de satin blanc quasi couverte de coutouère d'argent ; il portait l'ordre du roi son père.

A son entrée, l'évêque lui présenta un livre d'heures sur un coussin de velours ; Claude de Villeblanche, sire de Broons, un carreau de draps d'or ; le baron d'Avaugour une épée nue ; le sire de Guéméné un autre carreau de draps d'or.

Les maîtres d'hôtel remirent des bâtons blancs aux héraults,

Le marquis de Lorraine et Louis Nevers se tenaient près du duc. Après la prière, le duc s'assit sur une chaire en draps d'or. Là on lui mit un manteau de velours pourpre, fourré d'hermines et un collet d'hermine couvrant le col et l'estomac.

Alors eût lieu la cérémonie du couronnement, pour la quelle on peut se reporter à l'extrait des archives de l'église de Rennes que nous donnons plus bas.

Après le couronnement, le duc fit plusieurs chevaliers et le peuple cria : Vive le duc !

Le silence étant fait, le roi d'armes cria trois fois : « **Largesse ! Largesse ! Largesse !... de par Monseigneur le Dauphin de Viennois, duc de Bretagne, comte de Valentinois et de Dives.** »

Lors il jeta plus de mille livres de monnaie au peuple.

Le président Dedéert, garde de scel et vice chancelier, déclara que, pour cette fois, mais sans tirer à conséquence pour l'avenir, le duc se contentait de l'hommage prêté à son père par les barons et seigneurs.

Le sénéchal de Rennes, d'Argentré fut fait chevalier ainsi

que le sieur Borieslon de la Muce, procureur du roi à Rennes et maître Christophe Forêt, médecin du duc.

Puis, les trompettes ayant sonné des fanfares, le duc, la couronne en tête, se rendit dans la salle du festin qui était richement tapissée. On y voyait deux tables longues avec de riches buffets en vaisselle d'or, d'argent et vermeil doré « Somp- » tueusement labourrée » et il y avait des « bureaux, flacons, » estamaux, coupes, tasses en grand nombre qu'il faisait bon » voir. » On fit aux hérauts des cadeaux de vaisselle.

Après le repas, l'artillerie tira de rechef et le duc passa une revue des gens de pied, rangés en bon ordre. A la réception, le sieur du Bordage donna au duc, au nom de la ville, un hermine d'or émaillé qui se reposait sur une terrasse entre six beaux lys, le tout pesant huit marcs d'or, « ce qui causa une admira- » tion merveilleuse aux assistants. »

Entrée des ducs à Rennes.

(Extrait des Archives de l'église de Rennes.)

Entrer doivent les ducs par la porte Mordelaise, et avant l'entrée faire le serment qui en suit :

« Vous jurez à Dieu la foi catholique, et l'église de Bretagne » en ses libertes defendre et garder : les barons et nobles de » Bretagne et leurs libertés observer, et au peuple de Bretai- » gne viage guittée à notre pover exhiber. »

Le duc repond. « Ainsi je jure. »

Alors ils entreront dans la cité.

Le jour que le duc entrera en la cité de Rennes, il doit veiller toute la nuit dicelui par devant laultier de Saint-Pierre, en la grande église de Rennes, jusques après matines.

Matines accomplies, le lendemain rentre le duc en son logeis où se repousera à son plaisir, en attendant la procession de la dite église, qui, avant la grande messe, le viendra quérir audit logeis.

La procession arrivée audit logeis, le duc issu de la chambre, l'évêque de Rennes dira l'oraison qui ensuit ; « Omnipotens » sempiterno deus, etc.

Après l'oraison dite deux evesques estant en pontifical garnis de crosse et mitre, prendront le duc à Dextre et a Senestre honorablement, et l'évêque de Rennes et le clergé, aourné de chappes, la crouez précédente, avec chandeliers, cierges, encens et le saint évangile, le conduiront jusqu'à lhuis de l'église de Saint-Pierre de Rennes chantant « ecce ego mitto Angelum » meum. »

Les barons, nobles et le peuple iront après ladite procession.

Quand la procession arrivera à lhuis de l'église on soi arrêtera et dira l'évêque de Rennes l'oraison qui en suit : « Deus » qui seis, etc. »

L'oraison dite, entrera la procession en ladite église chantant le pseaulme « Domine in virtute tua, etc. »

Et eux arrivés à l'entrée du chœur dira l'évêque de Rennes l'oraison qui en suit : « Omnipotens, etc. »

En cet endroit l'épée et la couronne sont mises aux mains de deux chanoines à l'entrée du chœur jusques à l'oraison : « Deus, etc. »

Après la dite oraison achevée entrera la dite procession au chœur qui sera tout paré de tentes et garni de tapis et sera mené le duc jusques ès pas, près le grand aultier à son accoudouer, s'agenouillera accompagné desdits évêques comme dessus, et l'évêque de Rennes a son accoudouer près le milieu du grand aultier ; qui agenoux, la mitre otée, commencera l'hym-

me « Veni creator » qui se parachevera par le chueur. Après l'achevement de la dite hymme commencera la litanie *brève*, ô imploration des douze apotres, martyres, confesseurs, vierges et autres choses accoutumées de achevement de litanies, au quel achevement quand on sera arrivé « ut domnum apostolicum, etc. » se levera le veque de Rennes et tournera le visage vers le duc étant à genoux. — « Ut hunc Ducem nostrum, etc. » (qu'il vous plaise bénir notre duc présent), et la litanie accomplie, le dit évêque de Rennes, le visage tourné audit prince, dira l'oraison qui en suit : « Deus, etc. »

Pendant le tems, puis l'entrée du chueur jusques en cet endroit, sera tenue l'épée nue par le plus ancien chanoine de la dite église, au couté dextre de l'autier, et par cinq autres chanoines le cercle au cousté senestre et seront ournées de chappes honnestement.

L'oraison « deus qui es justorum, etc. » dite par l'évêque de Rennes, viendra le chanoine tenant l'espée, et la présentera audit évêque, qui la baillera au duc toute nue, disant à moyenne voix après l'avoir bénite.

« L'on vous a baillé cette épée au nom de Monseigneur St-
» Pierre, comme anciennement a été fait aux rois et ducs de
» Bretagne vos predecesseurs, au signe de vraye justice, pour
» deffendre l'église et le peuple qui vous est commis comme
» prime droiture, que Dieu veuille que ce soit par cette ma-
» nière que vous en puissiez rendre compte au jour du juge-
» ment au sauvement de vous et dudit peuple. »

Et ce dit, il lui ceindra la feurre (le fourreau) dudit épée, eu après le dit évêque de Rennes remettre revercement le cercle Ducal sur le chief du dit prince, disant en basse vouez : « On
» vous baille ce cercle au nom de Dieu et de Monseigneur St-
» Pierre qui désigne que vous recevez votre puissance de Dieu
» le tout puissant qui comme cercle vous n'a né commence-

» ment né fin, duquel ayez jouyés et couronne perpétuelle en
» paradis, faisant voustre devoir par bon gouvernement de
» voustre seigneurie, à la exaltation de la foi, protection de
» l'église et défense de vos subjects que vous octroye Dieu par
» sa sainte grace. »

Emprès celles choses faites viendra le duc à l'autier et jurera en la forme qui ensuit, le dit évêque devisant le serment :

« Vous jurerez à Dieu, à Monseigneur St-Pierre, aux saints
» evangiles et reliques, qui cy sont presentement que les li-
» bertés, franchises et immunités et anciennes coutumes de
» l'église de Rennes de vous et vos hommes tiendrez sans les
» enfreindre de tort, force, violence, inquiétations, oppressions
» et de toutes novalités quelconques, nous et nos hommes gar-
» derez et ferez garder à votre pouvoir. »

Et le duc, la main sur l'autier, repond : « Amen. » et em-
près le duc retourné à genoux à son accoudoir, que dessus
dira l'évêque de Rennes les oraisons « Respice omnipotens
deus. »

Cestes chouses faites, commencera le prelat le pseume :
« Te deum laudamus. » le chœur le parachevera et partira la
procession par la grande porte le duc étant le derroin, tenant
l'épée toute nue en sa main et tourneront au causté dextre fai-
sant le tour entour de l'église et retourneront par la même
porte le duc tenant toujours la dite espée nue jusqu'à l'autier
au quel lieu lui sera desceint le feurre et icelui et la dite es-
pée baillée au maréchal qui la tiendra durant la messe et tan-
dis que le prélat prendra la chasuble, recevra le duc l'hom-
mage de ses barons et ce fait, commencera la messe en quelle
se dira l'oraison « Pro rege et duce » du benoist vendredi et
sera la messe de « sancto spiritu » avec les oraisons « Deus qui
miro ordine. »

Beauport.

Nous n'avons nullement la prétention de faire une monographie de l'abbaye de Beauport dont les ruines sont si pittoresquement assises sur les bords de la mer, dans la paroisse de Plouëzec, près Paimpol. M. Habasque dans ses intéressantes NOTIONS HISTORIQUES s'est longement occupé de cette maison ; les détails que nous allons donner sont particulièrement relatifs au mobilier de l'Abbaye.

Des religieux de St-Victor de Paris avaient été établis sur la petite ile de St-Riom, par Allain d'Avaugour, comte de Goëlo, de Penthièvre et de Tréguier. Ce triste séjour ne tarda pas sans doute à leur déplaire, car ils furent peu à près (en 1202) remplacés par des religieux de l'ordre de Prémontré, tirés par le même fondateur, de l'abbaye de la Luzerne.

Ces derniers même quittèrent bientôt ce triste séjour pour venir habiter les vastes bâtiments qui constituèrent l'abbaye de Beauport, ainsi nommée en mémoire de celle qui fut habitée au VIII^e siècle en Irlande, par St-Budec. Elle fut placée sous la protection de St-Rion et de St-Maudez. L'église était dédiée à la vierge, sous le nom de Notre-Dame de Beauport.

On entrait dans l'abbaye par un grand et un petit portails cintrés et l'on trouvait d'abord une avant cour plantée qui conduisait à l'église ; à gauche se voyait un bâtiment par lequel on se rendait à la procure et un autre renfermant la chambre aux dames. A l'angle occidental de ce petit bâtiment était un puits et une calle pour descendre à la cour abbatiale.

L'abbaye, disent MM. Barthélemy et Guimært, dans leur notice sur quelques monuments du département des Côtes-du-

Nord ; « forme les quatre côtés d'un cloître : au nord étaient la
» cuisine, le réfectoire et au-dessous le cellier ; au sud l'église ;
» à l'est les bâtiments habités par les moines, la sacristie, l'in-
» firmerie, la salle capitulaire ; à l'ouest le logis de l'abbé.
» Comme on arrivait par l'ouest, on voyait, en entrant, le
» corps-de-logis de l'abbé, à droite le portail de l'église, à
» gauche la grande fenêtre du réfectoire. »

Un portail en mauvais état, à l'occident, conduisait à la grève.

L'église était très vaste et en forme de croix, avec des bas côtés le long de la nef ; on y entrait par une porte à plein cintre ayant son archivolté entourée de feuillages romans. Le clocher surmonté d'une flèche haute de cinquante pieds avait cinq cloches et une horloge en fer.

Au transept méridional, il y avait une chapelle dite du vicomte ; deux chapelles latérales étaient sous l'invocation de St-Rion et de St-Maudez.

Le chœur était remarquable par sa belle boiserie, dont les stalles et les panneaux étaient surmontés de frontons gothiques. Les panneaux formant quarante-huit tableaux peints sur bois, représentaient la vie de Saint-Augustin et de Saint-Norbert. Faits en 1694 par M. Duval, ils lui furent payés 450 livres et la pension pour lui et ses aides, à la condition qu'il emploierait les plus belles couleurs, telles que lacques et outremer.

Le sanctuaire était fermé par une balustrade à hauteur d'appui.

L'église possédait une orgue.

Le grand autel fut fait en 1672, moyennant 4,000 liv., par Olivier Martinet, architecte, natif de Laval. Il était remarquable par six belles colonnes en marbre et un magnifique tableau de l'assomption, contenant treize personnages. Au des-

sus de la corniche, étaient les statues de la vierge et de deux anges en terre cuite, la vierge haute de six pieds et les anges de deux. Aux deux côtés se trouvaient deux belles statues représentant St-Augustin et St-Norbert, également en terre cuite et quelques autres moins importantes. Ces statues furent faites en 1659 par Jacob Leroy, moyennant 670 liv.

Le sanctuaire avait, du côté de l'évangile, un tableau sur toile représentant la vierge et l'enfant Jésus qui remettait un scapulaire à St-Norbert ; du côté de l'épître, un tableau sur toile représentant la nativité.

Le pupitre du chœur formait un gros pot de fleurs en bois sculpté, surmonté d'un aigle et soutenu par un groupe, œuvre remarquable de Corlay.

Au deux côtés étaient Moïse et St-Jean, statues de six pieds de hauteur et, au bas du sanctuaire, deux excellentes statues par Corlay.

On y voyait encore deux tableaux : St-Norbert bénissant le pain pour les pauvres, et Ste-Gertrude ;

Une très-belle statue de St-Norbert tenant un enfant sur ses bras ;

Un grand et magnifique tableau, les martyrs, contenant plus de quarante personnages et dont le large cadre était admirablement sculpté par Corlay.

Quatre petits autels intermédiaires avaient des tableaux en médaillons. Dans la partie voisine de la sacristie, on voyait un excellent tableau représentant la foi ; à côté, se trouvait un escalier en pierres avec balustrade.

La chaire, une des œuvres les plus remarquables du sculpteur Corlay, était placée au milieu de la nef ; elle fut terminée le 4 avril 1705, ainsi qu'il résulte du reçu (d'une très-belle écriture) que nous avons sous les yeux, que les deux sculpteurs Corlay donnèrent au sous prieur des 700 livres, prix convenu

pour la sculpture seulement, les deux artistes ayant en outre leur pension au couvent. La menuiserie fut faite par François Corlay et son compagnon menuisier, moyennant 140 livres et la nourriture.

Cette chaire était soutenue par l'Espérance, la Foi, la Charité, la Prudence et la Force ; elle se terminait en cul de lampe par de grandes feuilles, qui allaient se développer en haut du rouleau ; le dais était soutenu par des cariatides, et, sur l'impériale, on voyait quatre enfants ailés tenant des guirlandes de fleurs et un ange embouchant la trompette. Les quatre évangélistes étaient sculptés en bas reliefs aux quatre panneaux, et les quatre pères de l'église, le long de la rampe.

Aux côtés du sanctuaire étaient deux tombeaux de chevaliers en ronde bosse, le bouclier aux bras et l'épée ceinte ;

Un tombeau portant une statue de femme ;

Un tombeau avec la statue d'un évêque.

L'église avait aussi de beaux vitraux, qui furent, tout ou en partie peints en 1606, par Noël Allayre, de l'école de Tréguier.

Au nombre des pièces les plus remarquables de l'abbaye on comptait une grande salle voutée dite Salle des Ducs ;

La salle des Piliers ayant une vaste cheminée voutée en arrêtes et soutenue par un rang de colonnes ;

La salle des Dames, qui communiquait à celle des piliers et dont les panneaux représentaient des chasses et des bergeries ;

La chambre de l'Évêque, qui possédait des peintures du même genre.

La Chambre du prieur était ornée de peintures représentant Cléopâtre, des enfants ailés courant après un papillon, et plusieurs paysages, par Blévin.

Le réfectoire qui avait quelques vitraux peints, deux tableaux représentant un Christ en croix et une vierge (médio-

ces) ; un autre tableau plus remarquable, fort grand et représentant la scène, peint par Philippe, en 1756.

La bibliothèque de l'abbaye était composée de 1930 volumes, la plupart sans valeur.

Il y avait à Beauport quatre bons et confortables lits pour les hôtes ; ceux des moines étaient plus modestes.

Peu avant la révolution, des ouvriers occupés à réparer la belle boiserie du chœur trouvèrent, derrière un panneau mobile, un calice en vermeil ciselé qui probablement y avait été caché pendant quelque guerre civile, peut-être même pendant la Ligue, où des catholiques comme Fontenelle, s'approprièrent volontiers les vases sacrés.

L'abbaye était d'ailleurs riche en orfèvrerie, comme le constate un inventaire dressé le 29 janvier 1699. Elle avait :

- 7 calices dont 3 en vermeil et 4 en argent ;
- 1 soleil en vermeil ;
- 1 ciboire en argent ;
- 2 encensoires et navettes en argent ;
- 2 croix en argent doré ;
- 1 bénitier et 1 aspergeoir en argent ;
- 1 bâton de chantre en argent ;
- 2 grands chandeliers en argent ;
- 2 petits chandeliers en vermeil ;
- 4 grands chandeliers en argent ;
- 1 cuvette en argent doré ;
- 1 plat en argent doré ;
- 8 orceaux en argent ;
- 1 petite cloche en vermeil ;
- 1 instrument de paix en argent doré ;
- 1 haut de crossé d'abbé en argent doré ;
- 1 mitre d'abbé brodée en argent ;
- 2 chefs et deux bras en argent, pour les reliques de Saint-

Rion et de Saint-Maudez. (Ces reliques ainsi qu'un morceau de la vraie croix, retirés des reliquaires, furent transférées le dimanche 23 octobre 1791 en l'église paroissiale de Plouëzec.)

Il y avait deux ornements complets, l'un en or, l'autre relevé de franges, en fil d'or.

— Le 28 février 1650 le frère Claude, proviseur, acheta de Henry, marchand à Plouagat, une chasuble de gros de Naples violet et manipule relevées de broderies d'or fin et argent, avec franges moyennant, 75 liv.

En 1683, l'abbaye acheta deux autels en marbre et tuffeau qui furent faits sur les dessins de Michel Guérin, architecte, sculpteur et peintre. On les plaça dans la chapelle du côté de la sacristie. Les marbres étaient arrivés à Morlaix en 1680 chez les Dominicains qui payèrent à maître Taffores la somme de 25 liv. 17 s. 6 den. Le frère sculpteur dut aller les visiter et en prendre livraison. (Lettre du 20 mai 1680, de Jacques Le Gall, dominicain.)

En juillet 1691 l'abbaye acheta à Rouen de la maison Abraham Damar 16 aunes de tapisseries coutant 96 liv. 1 miroir, 31 liv.

En 1703 un soleil d'argent fut acheté chez G. Jacob pour 849 liv., il pesait 15 marcs, 6 onces; deux chandeliers en argent, 13 marcs, 2 onces, 477 liv; une croix en vermeil, 15 marcs, 3 onces, 5 gros, 752 liv.

OLIVIER LE GALL.



Voyage et arrestation de la duchesse Anne de Bretagne

DANS LA FORÊT DE LA HUNAUDAIE.

« Comment la très-chrestienne Anne, royne de France et
» duchesse de Bretagne se delibera par le congé et licence du
» roy Loys aller veoir, visiter et consoler son pays et duché de
» Bretagne auquel lieu luy fut faict ung honneur triumphant
» et magnifique. »

Tel est le titre d'un chapitre plein d'intéressants et naïfs détails dans lequel un vieil historien raconte comment l'épouse de Louis XII voulut revoir son pays et comment elle put se convaincre que son absence n'avait pas altérée les sentiments de ses fidèles bretons. Un pieux dessein se mêlait aux motifs de ce voyage, l'accomplissement d'un vœu que la princesse avait fait à Notre-Dame du Folgoët. L'itinéraire tracé jusqu'aux confins de notre province offrit à l'enthousiasme le moyen de se produire en cent endroits divers et l'illustre voyageuse ne manqua pas d'occasions pour satisfaire son cœur en répandant des bienfaits.

Après avoir visité successivement les villes de Nantes, Vannes et Quimper, son château de Brest et son port où elle fut émerveillée d'une grande et belle nef nommée la Cordelière qu'elle voulut voir deux fois, elle vint à Morlaix où les « habitants s'efforcèrent de faire encore mieulx qu'ailleurs, car
» ils ne sont point de failly courage, dit la chronique ; de toutes fainctes, jeux et esbattements y avoit à chacun endroit de
» la dicte ville et entre les autres y estoit ung arbre assis au
» meillieu de la dicte ville, en laquelle la généalogie de la noble

» dame Anne, royne et duchesse de Bretagne estoit démons-
» trée de branche en branche, comme elle étoit procédée di-
» rectement de vraie souche et succédée à la duché, qui estoit
» une chose singulière et de grand esprit comprinse et où la
» dite dame print ung grant plaisir à veoir et regarder et quasi
» ploroit de joie à veoir le dict arbre, car à chascune branche
» estoient grans personnages abillez chascun selon son estat et
» au plus hault une belle pucelle représentant la dicte dame
» décorée de plusieurs beaulx et triumpnants habillements. »

De Morlaix, après une séparation touchante, Anne se dirigea vers Lantiguier pour honorer les reliques de Saint-Yves, puis elle traversa Guingamp où de grandes réjouissances saluèrent son passage, et vint à St-Brieuc auquel lieu luy fut la ville tendue honorablement de beau linge blanc de la façon du pays. Là elle reçut un message du roi qui hâta son départ. Elle passa à Lamballe, toujours accompagnée des grands seigneurs qui lui faisait escorte et vint diner chez le sire de la Hunaudaye, l'un de ses barons. « Elle y fut bien festoyée et fut » prinse prisonnière par les gardes des boys du dit baron, car » il dit avoir ce privilège que quelque personne passant par » les dicts boys sans son congé ou licence est à sa volonté de le » confisquer corps et biens; mais toutefois le dict baron fut » gracieux à la dicte dame et lui donna sa rançon ou confisca- » tion. »

Extrait du Journal d'Ollivier La Roche, chapelain du sire de La
Hunaudaye.

« Ce fust le jeudy d'après la feste de l'Apostre Saint-Jacques,
» l'an de l'incarnation mil cinq centz cinq, le sire de la Hunau-
» daye estant à chevaucher par les environs, voilà qu'ung es-
» cuyer richement accoustré, requist l'entrée du château. Puis,
» ledit sire estant revenu au soyr, présenta à luy ledit écuyer

» lettre fort bien scellée. Et la dite lettre estoit de la très cress-
» tienne royne Anne duchesse de Bretagne, et à luy disoit
» qu'icelle voulant visiter son très chier cousin, elle avoit voulu
» advertir luy en l'avance.

» Et le mardy ensuivant, à l'heure des vespres, hommes
» d'armes estant au haut des tours, tout d'ung coup fust veu
» par eux grande troupe venant vers le château; et le susdit es-
» cuyer ayant recogneu la royne cheminant vénérablement o
» la dite troupe, en advertit en grande haste le sire de la Hun-
» naudaye et sitôt ledit seigneur assemblant ses gens d'armes,
» baisser fit le pont-levis, ets'estant rendu sur icelui, il attendit
» sa souveraine dame. Et la dite dame montée sur une blan-
» che haquenée, estoit accompagnée du sire de Roban et de es-
» sains de damoiselles convenablement estoiffées. Et par après
» marchoiert foule de gros seigneurs, varlets et gens d'armes
» vestus de hoquetons rouges. Et estant descendu sur ledit
» pont, le sire de la Hunaudaye faisant humble salutation:
» ma souveraine dame, vous plaist sçavoir que suis confus de
» l'honneur que vous me faictes, car jà m'avez tant comblé,
» que vois avec grand déplaisir de pouvoir acquitter ma dette;
» vous suppliant humblement de croire que je vouloir tou-
» jours obéir à vous, à mon pouvoir, et suppliant le ciel de
» vous donner vie longue, et ce, pour le bonheur de la Bretai-
» gne et du roy Loys. Et la royne gracieusement respondit:
» mon cousin say bien que vous estes ung dévoué et fidèle sub-
» ject, aussy viens visiter vous, qui avez toujours bataillé pour
» moi quand estois embesoignée. Lors la dite Anne s'avançant
» avec le dit seigneur, sonnèrent hautement les trompettes, et
» sonna aussi l'horloge en manière de réjoysance: ainsi se
» rendit la royne en son logis, et chascun l'admiroit à part-soi,
» car estoit belle, estant dans sa vingt-neuvième année, et
» pour lors espouse du bon roy très crestien Loys le douzième. »

Ici l'auteur dit que le lendemain la reine parcourut tout le pays d'alentour : puis, après avoir décrit tout ce qui lui arriva en visitant bourgs et monastères, il ajoute :

« Le soyr estant proche et chevauchant la royne à travers la
» forêt, voilà que deux hommes ayant peaux de loups sur eux,
» à ses pieds amenèrent biche enchaînée à son grand déplaisir
» et malheur. Puis, estant arrivée au chasteau, trouva la dite
» royne tables dressées en la cour, et varlets tout à l'entour
» tenant flambeaux pour éclairer. Lors la royne richement ac-
» coustrée fut mise sur ung siège élevé, ayant eschansons et es-
» cuyers à cheval la servant avec grande révérence. Et la sus-
» dite table estoit couverte de vases, coupes d'or et argent,
» ayant vin fort bon jusqu'aux bords. Et en plus fust couverte
» par IV. fois de XXXVI plats contenant viandes en abondance;
» entr'autres à la quatrième fois fut apporté en grande véné-
» ration par VIII escuyers, veau entier tenant luy sur ses jam-
» bes par artifice, bien assaisonné dans le dedans, et ayant
» pommes d'orange dans la bouche. Et quant pareut ledit plat,
» trompettes sonnèrent si hautement que semblaient vouloyr
» les tours en branler. En voyant ledit veau, la compagnie fut
» toute esjouye, et un chascun voulut en avoir sa part. Et mon
» redoubté seigneur le sire de la Hunaudaye voulut bien par
» deux fois en envoyer à moy très-indigne, et j'asseure à tous
» icy que faisoit bon mangier. A la fin dudit repas, la royne
» ayant fait des présents à tous ceulx qui estoient là, lors chas-
» cun estant bien respeu, but à la santé d'icelle et du roy Loys
» son époux. Puis grâces furent dites par l'aumosnier de ladite
» royne.

» Et partit du chasteau le jedy cusuivant, et visitoit villes
» et fortresses de son biau duché de Bretagne en grande cé-
» rémonie et magnificence. »

Vient ensuite un chapitre ayant pour titre : « L'entrée à Disnan par Madame Anne. »

En voici le contenu : De la Hunauldaye madame Anne alla veoir sa bonne ville de Disnan forte et puissante ville et de grande deffence: auquel lieu vint au-devant d'elle environ demie lieue une bergerie fort joyeuse à la collaudation de la dicte dame, faicte de hault stille et jouée à l'advenant par gens de sorte et fut recepue la dicte dame comme maitresse et principale de sa d. duché, et lui fut faicte joyeuse chère de ses bons vins d'Anjou dont ils en ont quantité et des meilleurs qu'ils peuhrent avoir.

Guébriant.

Le maréchal de Guébriant (Jean-Baptiste Budes), dont on vient de retrouver un portrait original à Quintin, fut un des plus grands hommes de guerre de son temps.

Le comte de Guébriant naquit le 2 février 1602 au château de Plessis Budes non loin de Saint-Brieuc. Il était probablement descendant de Sylvestre Budes qui, appelé par Grégoire XI, conquit une partie de l'Italie et y fit maintes prouesses à la tête de 6,000 cavaliers et 4,000 fantassins bretons (1).

(1) L'expédition commandée par Sylvestre Budes, conquit l'Italie, ayant été appelée par Grégoire XI, pape en 1370. *Sex millia equitum, quatuor millia peditum Britonnum ferocissimarum gentium per galliam scripta in italiam destinavit* (Martenne T. III, f° 1458.)

Budes combattit et vainquit dans les passages de la Lombardie, et s'empara par la force de Cezennes, Ascoli, Faënza, Bologne, Sienne, Viterbe, Perouse, Orviette, etc., rien ne pouvait résister à la furie de ses troupes.

Guillaume de la Perenne, qui en fit partie, du diocèse de Quimper, écrivit un poème sur cette guerre à Avignon, vers l'an 1390, il y parle d'un combat singulier, moins connu que celui des trente, et où dix Bretons vainquirent dix Allemands.

D'après le Laboureur, historien du maréchal M. de Guébriant, étudia avec succès à la Flèche, sous la direction des Jésuites, il se fit remarquer par son aptitude et son vif amour de la science. Ayant pris le parti des armes, nature ardente et passionnée, il paya un large tribut aux erreurs de son siècle, c'est-à-dire qu'il aima beaucoup le jeu, et qu'il compta au nombre des duellistes raffinés que Richelieu proscrivit avec tant de sévérité.

M. de Guébriant fit ses premières armes en Hollande, comme simple volontaire, sous les ordres du mestre de camp du Plessis-Buat. A la suite d'un duel malheureux, il fut obligé de se réfugier en Italie, mais il ne tarda pas à en revenir et à rentrer dans les rangs de l'armée.

M. de Guébriant s'était signalé en plusieurs occasions; devenu maréchal de camp, il fut chargé de conduire l'armée de la Valteline dans la Franche-Comté, mission délicate qu'il accomplit heureusement; on le vit successivement en 1641, vainqueur des impériaux à Wolfenbutel et à Clopenstal; l'année suivante, il gagna, près de Cologne, la bataille d'Ordingen où les généraux Lamboi et Merci, impériaux, furent faits prisonniers; de Guébriant assigéa ensuite et prit Nuits et Quimper; il se distingua encore dans un grand nombre d'occasions, et sa gloire eut acquis sans doute un nouveau lustre, s'il n'eut été mortellement blessé au siège de Rotweil.

« Il monta sur une pierre, dit son biographe, pour regarder par un » gabion qui n'était point rempli. Il y demeura si longtemps, que les » ennemis, tirant incessamment de deux petites pièces, campées sur » une éminence de la ville, contre cette batterie, il fut frappé comme il » se retirait, par la noix du coude du bras droit. Sa hongruline fut fra-

Je vous dis bien par Saint-Denis

Je ne connais nul si hardi

Qui là ne fust bien esbahi

A regarder les coups férir

Et eux trestout entretenir

O bons poings! ô bonnes dagues!

Et par avant ô bonnes haches,

Tous leurs hernois et bacinets

Estoient trestout rompus de fait.

Des Allemands qui combattirent

En mi le champ cinq en mourirent

Les aultres cinq qu'étaient en vie

N'estoient pas sains, je vous asse.

Les Bretons qui combattirent dans cette affaire furent : Trémagon, chef. — Haimon de Treilli. — Lochrist. — Lecarias. — Jacques Lenoir. — Calvaric. — Taleverne. — Chicquet. — Keraërouaré. — Tréfil.

» cassée jusqu'à quatre doigts du poignet et la fourrure mise en mor-
» ceaux dans la plaie. Il se retourna aussitôt vers le sieur de Beaulieu,
» gentilhomme du marquis de Bec, et lui demanda : *Qu'est-ce ?* il lui
» répondit qu'il le croyait blessé : *je le sçays bien*, dit le maréchal,
» *mais je vous demande de quoi ?* il lui répondit qu'il croyait que c'é-
» tait d'un coup de canon. »

En le voyant passer, soutenu par le marquis du Bec, son beau-frère, les soldats parurent émus, ce qui lui fit craindre quelque indécision. S'adressant à son capitaine des gardes, qui cherchait un chirurgien, il lui dit avec calme : — *Allez plus doucement, Gauville ; il ne faut jamais effrayer le soldat* : — Plus loin, il dit à des groupes de soldats : — *Compagnons, ma blessure est peu de chose ; mais j'appréhende qu'elle ne m'empêche de me trouver à l'assaut que vous allez livrer. Je ne doute pas que vous ne fassiez vaillamment comme je vous ai toujours vu faire. Je me ferai rendre compte de ceux qui se seront distingués, et je reconnaitrai le service qu'ils auront rendu à la patrie, dans une occasion si brillante.*

La place ayant été emportée, le maréchal y entra et y mourut, le 24 novembre 1643, le huitième jour de sa blessure.

Le maréchal de Guébriant ne fut pas seulement un homme de guerre distingué, mais son cœur était animé des sentiments les plus généreux et les plus chevaleresques, nobles qualités qu'il partagea, avec Duguesclin, de La Noue, Ducouédic, La Tour-d'Auvergne et quelques autres bretons illustres dans les armes. On cite plusieurs traits qui honorent son caractère, nous nous bornerons à en reproduire un, tel qu'il se trouve dans une de ses biographies. « Il fut envoyé en Allemagne, au-
» près du duc de Weimar, et il contribua beaucoup à la victoire rem-
» portée sur les impériaux en 1638. Le duc de Weimar ayant été tué,
» la fortune sembla avoir abandonné les suédois et les français, com-
» mandés par Bannier. Les hauteurs de ce général envers Guébriant,
» rendirent le commencement de la campagne de 1641 si malheureux
» qu'on fut obligé de se séparer quelque temps après. Le général fran-
» çais fit des marches forcées à travers des pays très-difficiles, pour vo-
» ler à son secours. — *A Dieu ne plaise*, dit-il à ceux qui voulaient
» le détourner d'une résolution si généreuse : *que je me venge d'un par-
» ticulier aux dépens de la cause commune ! quand même il ne s'agirait*

» que de sauver l'honneur que Bannier a si justement acquis, je serais
» prêt à tout entreprendre. L'indignation que m'a causée son injuste pro-
» cédé, sera pleinement satisfaite, si je puis lui donner une preuve con-
» vaincante de ma générosité. — Bannier ne voulut pas céder à son en-
» nemi, en grandeur d'âme ; en mourant, peu de mois après, il légua
» ses armes à Guébriant, qui avait déjà reçu le même honneur du duc de
» Weimar. »

Le roi regretta vivement le brave maréchal, qui soutenait si glorieusement l'honneur de nos armes, il voulut qu'il fut loyalement inhumé à Notre-Dame de Paris, à ses frais et par les soins de son maître des cérémonies. Son oraison funèbre fut prononcée à Notre-Dame, le 8 juin 1644, par Nicolas Grille, évêque d'Uzès. M. de Guébriant était, à sa mort gouverneur d'Auxone. Il mourut sans postérité.

Son tombeau, en marbre, placé au côté gauche du chœur de Notre-Dame, représente la statue couchée du maréchal, accompagnée de deux génies dont un tient une victoire. Des bas reliefs représentent plusieurs combats, et ses armes.

M^{me} de Guébriant, Renée du Bec-Crespin, fille du marquis de Vardes, fut une femme du caractère le plus élevé, et digne en tout de son illustre époux ; elle avait à la fois l'esprit le plus délié et le plus ferme, ce qui lui valut l'honneur d'être envoyée en Pologne, comme *ambassadrice*, pour y conduire au roi, la princesse *Marie de Gonzague*, qu'il avait épousée à Paris, par procuration. Elle mourut à Périgueux en 1659, avec le titre de première femme d'honneur de la reine.

O. LE GALL.

Forêt et Château de Cuburien.

La vaste forêt de Cuburien, qui s'étendait de Morlaix à la mer, sur la rive gauche de la rivière, appartenait aux vicomtes de Léon et de Rohan. Dans les preuves de dom Taillandier on la nomme Forêt d'Embrient, juxte la ville ; mais le premier nom a prévalu.

Les vicomtes de Léon avaient un château dans cette forêt.

Vers 1135, le vicomte Guyomarc'h confirma le don fait par son père du bois mort de la forêt aux moines de St-Melaine de Rennes, qui avaient une succursale à Morlaix.

En 1372, le duc de Bretagne, Jean IV, le Conquérant, mal conseillé, mit une garnison anglaise dans le château de Morlaix; ces étrangers ne tardèrent pas à molester les habitants, qui, ayant reçu des troupes françaises, assiégèrent le château, et les contraignirent à capituler. « Les archers placés sur le » clocher de Notre-Dame du Mur, dit le naïf chroniqueur, in- » commodèrent grandement les assiégés, qui furent obligés de » se rendre, et sortirent, un bâton blanc à la main et un petit » fardelet sous l'aisselle. »

Le duc avait été forcé de se réfugier en Angleterre; il revint en Bretagne en 1374 avec 2,000 hommes d'armes et 3,000 archers; il parcourut d'abord le Léonnais en vainqueur irrité, pris le Conquet, le château de Loc-Mazhé, St-Pol ou Kastel-Paol, et vint de là coucher au château de Cuburien, appartenant au sire de Rohan, qui s'était déclaré contre lui.

La manière impitoyable dont le duc avait traité les villes dont il s'était emparé, causa une terreur si grande aux habitants de Morlaix, qu'ils arrachèrent les portes de leur ville et implorèrent sa miséricorde. Mais le lendemain, au point du jour, lorsque Jean IV quitta le château, il y fit mettre le feu, et les lueurs de l'incendie éclairèrent sa marche vers la ville, annonçant à ses habitants effrayés le sort qui lui était réservé, car il avait juré, dit-on, de la détruire. Enfin, il se contenta de faire pendre cinquante des principaux citoyens aux créneaux du château, après avoir convoqué le peuple à son de trompe pour assister à cette cruelle exécution.

Une nouvelle garnison anglaise, forte de 800 hommes, fut

mise dans le château, et elle y resta jusqu'en 1376, époque à laquelle les habitants exaspérés, parvinrent à la chasser.

La forêt de Cuburien, privée de son château, était devenue déserte, lorsqu'en 1458, Allain, vicomte de Rohan, y fonda un monastère de cordeliers. Selon François de Gonzague, dans son œuvre : « De ortu et progressu seraphicæ religionis, » ces religieux, au nombre de vingt-cinq, habitaient auparavant Enès-Güerc'h, l'île Vierge, véritable rocher d'une affreuse stérilité.

Lorsque les anglais s'emparèrent de Morlaix par surprise, en 1522, plusieurs arbres de la forêt de Cuburien furent jetés dans la rivière et formèrent un barrage qui s'opposa au retour des barques chargées de butin, vers les navires qui étaient en rade : il est probable que le couvent fut alors en partie incendié ou détruit, car l'église conventuelle fut commencée en 1527, le 11 mars, et dédiée en juin 1531, sous l'invocation de Saint-Jean l'évangéliste. Elle avait une flèche élégante et de beaux vitraux, qui furent une des œuvres remarquables de Vincent Cap, de Lesneven.

Le 27 décembre 1535, fête de Saint-Jean l'évangéliste, dix-sept bourgeois, revenant de Cuburien, furent noyés, la barque qui les portait ayant chaviré pendant une violente tempête.

En 1568, les cordeliers de Cuburien fondèrent une imprimerie dans leur couvent. Il est à remarquer que la Bretagne adopta promptement ce nouveau mode de transmission de la pensée.

En effet, Laurent Coster, sacristain de Harlem, inventa l'imprimerie peu avant 1442, époque à laquelle Faust publia un livre à Mayence, imprimé avec des caractères dérobés à son maître. En 1450, Jean Gensfleisch, dit Guttemberg, s'associe Faust et Pierre Schœffer.

Et nous voyons, dès 1483, Simon Collinée, rival de Henry Estienne, établi à Loudéac.

En 1384, Bellesculée et Josse publient à Rennes une *» Coutume de Bretagne*. Robin Fouquet s'établit aussi à Loudéac, et en 1493, Etienne Larcher publie à Nantes. *« Les Lunettes des Princes. »*

Vers la même époque, l'évêque fait imprimer un *Bréviaire* à Gwenet (Vannes), et de 1485 à 1499, Calvez imprime à Landt-Treguer (Tréguier), une *Coutume de Bretagne*, sans points ni virgules, et le *Catholicon*, en breton, français et latin, in-quarto folios sans numéros.

Le père Christophe de Cheffontaine, cordelier de Cuburien, fut le fondateur de cette imprimerie. Il fut le 57^e général de son ordre, sous Pie V, et Grégoire XIII le nomma archevêque titulaire de Césarée. Il publia plusieurs ouvrages, entr'autres : *« Du Franc-Arbitre; De la Présence Réelle; Du Mérite des Bonnes-OEuvres; Du Point-d'Honneur contre le Duel; Présence »* de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. *»* Plusieurs de ces ouvrages furent défendus par le Concile de Trente : *« Donec Expurgentur. »*

Il paraît que la conduite des cordeliers, pendant une épidémie qui ravagea le pays, les rendit odieux aux habitants, qui sollicitèrent leur renvoi avec instance. En 1622, les récollets, munis d'un bref du pape, s'emparèrent des lieux subrepticement pendant une procession à laquelle assistaient tous les cordeliers : ceux-ci furent contraints de déguerpir.

Les récollets, pères mineurs de l'étroite observance, étaient soumis à la règle sévère de St-François, approuvée en 1215 par le Concile général de Latran, sous le pontificat d'Innocent III. Ils portaient la tunique grossière de couleur grise, le capuchon et les sandales, un cordon ceignait leur taille. Leur introduction en France date de 1592.

Pendant les pestes de 1626 et 1640, les récollets de Cuburien firent preuve d'un admirable dévouement : le peuple,

juste appréciateur des belles actions, les bénit comme il avait repoussé les cordeliers ; la ville leur donna 35 pots d'excellent vin d'Espagne pour leurs messes. Pendant cette dernière épidémie, la ville était déchirée par des factions ardentes ; les moines opérèrent une réconciliation.

Depuis cette époque, aucun événement remarquable n'avait troublé la thébaïde de Cuburien, lorsque l'orage de 1793 éclata avec violence. Ces récollets furent dispersés. Alors on établit un magasin de tabac dans l'église, une amidonnerie dans les dortoirs, et une salle de danse dans le réfectoire ; le temps a détruit presque tous les vitraux.

Maintenant Cuburien est habité par des religieuses qui ont restauré la vieille église, et l'ont mise sous l'invocation de Notre-Dame de la Victoire. On assure qu'elles ont été aidées puissamment par une demoiselle du pays, encore plus distinguée, dit-on, par ses qualités morales que par sa grande fortune, et que nous ne nommons pas, de crainte de blesser sa modestie.

OLIVIER LE GALL.

Pommerit-le-Vicomte.

Pommerit-le-Vicomte, en breton, **Panverit-ar-Bescond**. Près Tréguier, on prononce **Peuverit**. De très-anciens auteurs ont écrit : **Peumerit** et **Pleumerit-ar-Bescond**. (de **Pleu**, campagne, pays, et **Meur** et **Meurit**, grand) ainsi : **La Grande Campagne du Vicomte**.

Cette commune était avant 1789 une seigneurie portant le titre de Vicomté. Elle est située à peu de distance de Guin-gamp et est presque enclavée dans cet arrondissement, bien

qu'elle fasse partie de celui de Saint-Brieuc et du canton de Lanvollon.

Sa population est de 2961 âmes, d'après les derniers recensements. Son étendue, du nord au sud, est de 8 kilomètres et, de l'est à l'ouest, de 7 kilomètres, 400 mètres. Sa superficie est de 3126 hectares, 74 ares, 80 centiares ; 764 maisons et 10 moulins à eau forment les propriétés bâties. Le revenu cadastral, inférieur d'un cinquième environ au revenu réel, s'élève à 101,541 fr. 87 cent.

Elle est bornée par les communes de St-Clet et St-Gilles-le-Vicomte ; au sud, par celles de St-Agathon et Le Merzer ; à l'est, par le Merzer-Goudelin et Gommenech ; à l'ouest, par Pabu, Trégomeur et Squiffiec, dont elle est séparée par le ruisseau du Frou de la première et des deux autres par la rivière du Trieux.

Etat religieux. — L'église paroissiale, sous l'invocation de la Sainte-Vierge et de St-Pierre, relevait autrefois de l'évêché de Tréguier. Elle était à présentation laïque. Les seigneurs de Lorge et Quintin, vicomtes de Pommerit, présentaient à ce bénéfice, ainsi qu'à St-Gilles, qui, avant 1715, en faisait partie comme trêve.

Elle avait autrefois six chapelles de paroisse et trois chapelles domestiques. Les premières dédiées à N. D. du Folgoat, N. D. du Paradis, Saint-François de Salles, Saint-Pierre Legal, St-Jérôme et St-Tugdual. Cette dernière était détruite avant 1789, les 3 autres l'ont été depuis. Les 2 premières existent et sont desservies ; on y dit la messe du matin, alternativement, les dimanches. On ignore l'époque de la fondation de la chapelle du Folgoat. Elle est très-ancienne ; celle du Paradis fut commencée en 1398, achevée en 1415, renouvelée en 1721, et, enfin, réparée en 1819, au moyen d'une quête et de souscription, montant à environ 4,000 fr.

Elle est d'une jolie architecture; tout le revêtement est en pierres de taille, et les armes des Duchatel, alors seigneurs de Pommerit et de Tonquedec, qui décorent la porte d'entrée, sont très délicatement sculptées, ainsi que la porte du bout. On ignore aussi l'époque de la fondation de l'église, du moins pour le cœur et le pignon du maître-autel : des arcades en ogive, des piliers octogones, un grand vitrail aussi en ogive, avec colonnettes et rosaces découpées, en pierre de taille, anciennement décorés de vitraux peints, telle est la construction de cette partie. Avant 1822, le bas de l'église présentait des piliers carés, massifs en moëlons, ou plutôt un mur percé de voûtes inégales; depuis cette époque, le bas de l'église a été rebâti et mis en accord avec la partie supérieure.

La tour est un acte de la magnificence d'un des recteurs de la paroisse, messire Jacques de la Grève. Elle fut bâtie de 1704 à 1712 jusqu'aux guerites et achevée après sa mort, au moyen d'un legs qu'il y avait spécialement destiné. Elle est d'une jolie construction. L'entrée principale de l'église qui est au-dessous est ornée d'un ordre dorique bien sculpté, son élévation aux guerites est de 18 mètres 40 cent. et sa flèche a 16 mètres de haut. Elle est toute en pierre de taille.

Cet excellent pasteur avait, outre ce bienfait, doté la paroisse de fondations nombreuses. Le fond y affecté se montait à un revenu annuel de plus de 200 fr., somme considérable à une époque où, pour une rente annuelle de 75 cent., on fondait 2 messes chantées par an et à jour fixe. (Le titre de pareille fondation existe aux archives de la fabrique.)

Les plus anciens registres restés à la paroisse sont de 1640. Alors et même en 1635, le recteur était M. Desdezero qui le fut jusqu'en 1668; en 1668 et jusqu'en 1715, M. Jacques de La Grève, dont nous venons de parler; de 1715 à 1716, M. Vin-

cent Nicolon, sous le rectorat duquel la trêve de St-Gilles fut érigée en paroisse.

De 1717 à 1724, M. Le Gonidec, mort à Pommerit ; de 1725 au 12 novembre 1731, Le Dreau, curé d'office ; de 1731 au 30 novembre 1735, Du Parcabilico, docteur en Sorbonne ; du 14 décembre 1735 au 2 juin 1738, jour de son décès, M. de Keruel ; du 19 juin 1738 au 11 février 1739, Rolland Juyénis, curé d'office ; du 11 février 1739 au 2 août 1761, M. Colin, recteur, mort à Pommerit ; du 19 avril 1761, Pierre Flouriot, curé d'office, jusqu'en décembre 1762. Pendant le même temps, M. de Visdeloup, nommé recteur, prend aussi le titre de curé d'office, puis celui de recteur, jusqu'au 3 janvier 1786, époque de sa mort ; Gouriou, curé d'office, jusqu'au 28 mars, où M. De Lespinalle, chanoine du Mans, fut recteur jusqu'au 15 juin 1791, époque de son émigration. Il fut remplacé par M. Le Vornec, curé constitutionnel qui, lors du concordat, fut transféré à la cure de Paimpol. Le sieur Le Denmat, son vicaire, ex-moine de l'abbaye de Coatmaloën, desservit la paroisse alternativement avec le sieur Julien Pierre, prêtre, non assermenté, qui devint en 1801 recteur de Pommerit et le fut jusqu'à sa mort, en 1819. Pendant quelques mois, M. Le Floch, curé d'office ; la même année, M. Gautho, recteur, fut transféré en 1831 à la cure de Bourbriac et remplacé par M. Macé, alors recteur de Maël-Pestivien et pasteur actuel de Pommerit.

En 1693, messire Louis Le Fur, prêtre de l'ordinaire, entreprit le pèlerinage de Rome. ~~Partie~~ du casuel lui fut réservée d'après un acte du 18 mars, consigné aux registres des naissances et signé de M. de La Grève, recteur, et de tous les prêtres de la paroisse.

Des trois chapelles domestiques deux existent, mais ne sont pas desservies. Celle de Kergongard, fondée en 1648 par Alain Le Charpentier, seigneur du dit lieu ; celle du Restmeur dont

on ignore la fondation. Celle du Rumeur a été démolie avec le château. On a lieu de croire que celle de St-Tugdual était la chapelle domestique du lieu de Kermoisan, terre de fief.

Il n'y avait dans la commune aucun hôpital, ladrerie, abbaye, prieuré, ni commanderie d'aucun ordre religieux ni militaire.

Etat féodal. — Pommerit-le-Vicomte était, dans l'état féodal, le siège d'une juridiction portant le titre de Vicomté. La juridiction se composait d'un sénéchal, d'un alloué ou lieutenant, d'un procureur fiscal et de plusieurs procureurs qui étaient en même temps notaires; toutes les charges et offices étaient à la nomination des seigneurs de Quintin, vicomtes de Pommerit, et s'accordaient moyennant finance.

Plusieurs fiefs inférieurs en relevaient prochainement la châtellenie de Kervouézou, le fief du Rumeur, d'abord aux Poiriers du Mené, puis aux Kermoisans, et ceux de Kermoisan et Kerbeselec aux comtes de Raix.

Comme on l'a déjà dit, la Vicomté de Pommerit appartenait à la maison Duchatel, seigneurs de Tonquedec et descendants de Taneguy Duchatel. Environ 1590, Claudine Duchatel, apporta en mariage, la Vicomté de Pommerit à Charles de Gouyon, qui en 1615 fut marquis de La Moussaye; il était déjà baron de Quintin. Cette branche s'est éteinte sans postérité masculine. Le marquisat de La Moussaye passa à une branche cadette des Gouyons, et la baronnie de Quintin et la Vicomté de Pommerit furent acquises par la maison des ducs de Lorges.

En 1694, Charles de La Falize, sieur de Bruqueville écuyer, secrétaire des ordinaires de la feuë reine, intendant, général du seigneur maréchal duc de Lorges, baron de Quintin, vicomte de Pommerit, nomma un enfant au procureur fiscal de Pommerit, le sieur Bruière de Bodelio.

Il n'y a pas de châteaux à Pommerit, mais plusieurs maisons

de campagne, telles que le Restmeur, Kergongard et Kerbic. Kermoisan et Kerbourjis, anciens lieux nobles, ont des cheminées rondes ou hexagones. Kerbréselec, qui fut entouré de murs avec tourelles et de fossés, est aujourd'hui entièrement démoli; une ferme le remplace.

Il en est de même de Kervouézou où il ne reste que de faibles traces d'une ancienne tour. Il existe aussi à l'anglenord du bois de Pommerit, des vestiges d'une ancienne tour ou château; il n'en reste que les fossés toujours pleins d'eau; on cultive l'intérieur; sa contenance est de 54 ares 60 centiares. C'était un polygone arrondi, mais dont on ne peut plus compter les angles; il a conservé le nom de château de Baliveau. On ne peut connaître l'époque de leur construction, ni celle de leur démolition, ni leur ordre d'architecture.

Il n'existe aucun dépôt d'archives dans la commune ni registres intéressants à consulter. Le dépôt de ces actes était au prétoire de la juridiction de Pommerit; ceux qui pouvaient intéresser les biens du seigneur ont été transportés à Quintin, et le surplus, abandonné dans les greniers de ce local, a été dévoré par les rats.

Sous le régime féodal, Pommerit avait 4 foires. Elles ont été depuis réduites à 2; mais le voisinage de Guingamp et ses marchés-foires de presque tous les samedis ont anihilé les 2 foires qui ne sont que des assemblées de plaisir pour la jeunesse, se tenant le lendemain des pardons de Pommerit et de Saint-Jérôme, qui se font au bourg.

En 1790, Pommerit-le-Vicomte fut chef-lieu de canton, et faisait partie du district de Pontrieux.

Histoire, antiquités. — En 1489, lors de la prise de Guingamp par les français sous les ordres du vicomte de Rohan, un combat eut lieu près le pont de Squiffiec entre ses troupes et

celles de la duchesse; beaucoup de seigneurs bretons y furent tués. Il y a, à la limite de St-Clet, Pommerit et Squilliec, au bord de la rivière un terrain vague qui porte le nom de *Placen traou bataille*. On est porté à croire que le combat eut lieu en cet endroit.

En avril 1800, pendant nos discordes civiles, un engagement eut lieu au Restmeur entre les républicains venus de Pontrieux et les royalistes. Les premiers perdirent 3 hommes tués et eurent 3 blessés; le champ de bataille resta aux royalistes. Le soir le jardinier de l'endroit fut tué; il était ivre et répondit républicain au qui-vive de la sentinelle qui fit feu et atteignit ce malheureux qui mourut de suite.

Deux évêques sont nés dans cette commune. L'un messire Jean Le Brun, conseiller et aumônier de Jean le Conquérant, duc de Bretagne, et avocat en cour de Rome, fut évêque de Tréguier en 1371 et mourut en 1378. L'autre, Geffroi de Kermoisan fut évêque de Cornouaille en 1358, transféré à Dol en 1373 ou 1374. Il était aussi abbé de la couture. On ignore l'année de sa mort. Ce dernier est aussi réclamé par la commune de St-Gilles; il est vrai qu'il a du naître à la terre de Goasmap en St-Gilles; mais St-Gilles n'était alors qu'une trêve de Pommerit.

* Le contre-amiral de Guichen, commandant la frégate la *Belle-poule*, lors de son mémorable combat, a habité Kergon-gard dont il avait épousé l'héritière.

La commune ne possède aucun monument remarquable; mais il existe sur le cimetière un if de dimensions colossales. Il a 8 mètres de circonférence à hauteur d'homme; ses branches couvrent 1 are 69 centiares de terrain, de 1704 à 1712; pendant que l'on construisait la tour, les cloches y avaient été placées.

Un dolmen, mais de petite dimension, existe sur la terre de Kerbic; on n'en connaît aucun autre.

On n'a trouvé ni inscription ni médailles, seulement quelques coins en cuivre creux, si communs en Bretagne.

Géologie, minéralogie, industrie. — Le sous sol de la commune est argile jaune ou blanchâtre et plus souvent terre glaise, gris bleu. Dans la partie sud-ouest de la commune, il existe un gisement assez étendu de terre à potier, à un mètre et demi de profondeur. Plus bas, à 4 ou 5 mètres on trouve une terre blanche mêlée de veines rouges et qui est employée à la poterie fine de Pabu. Elle nous paraît devoir, étant convenablement préparée, être propre à la fayence.

Les carrières sont rares; on n'en tire que de mauvaises pierres et quelques moëlons passables par endroits.

La commune ne possède aucune fabrique; ses seules usines sont des moulins à farine; il en existe 8 sur le Trieux, un sur le ruisseau de Goasmap et un sur le ruisseau du Traou et du Padu réunis.

La seule industrie de la commune, outre l'agriculture, était la filature du lin. Cette industrie occupait une grande quantité de bras, toutes les femmes pendant l'année, hors le temps de la moisson, et les hommes l'hiver, en partie, pour préparer la filasse, mais la concurrence des fils étrangers, fils à la mécanique, leur bas prix, le défaut de droits d'entrée, protecteurs de cette industrie, l'ont fait tomber entièrement; aussi la commune qui produit beaucoup et de beau lin, avait vu sa population s'augmenter d'un grand nombre de familles indigentes, mais que ce travail faisait vivre. Aussi aujourd'hui qu'elle a perdu cette industrie et que les fermiers emploient leurs filles aux travaux des champs, le nombre des mendiants s'élève à 500 et plus, sur une population de 3,000 âmes.

Les lins s'exportent encore pour St-Brieuc, Quintin et environs, mais à bas prix; on vend des fils pour Morlaix, on exporte des grains, de la graine de trèfle, des graisses, du bois à feu et des fagots.

Les grains pour le midi de la France et pour l'étranger, les graines de trèfle pour la Belgique, la Hollande et le nord de la France; le tout par le port de Pontrieux, de même que le bois à feu, les fagots pour Paimpol et les environs.

Généralités, coutumes et anciens usages. — Les coutumes et anciens usages du pays se perdent à mesure des progrès de la civilisation, et de la diminution de la langue bretonne. Les souhaits de bonne année, en chantant aux portes des noëls, les derniers jours de décembre, sont encore en usage. Le soir du 31 décembre, on y va par bandes assez nombreuses et les premières entrées défendent la porte, contre les nouveaux arrivants par des disputes, chantées ou au moins rimées, où l'on cherche à embarrasser son adversaire; ces disputes ont aussi lieu lors des demandes de jeunes fiancées pour les conduire à l'église le jour de la noce. Elles ont assez d'analogie avec les disputes de chant de l'antiquité.

Le point de vue le plus remarquable est celui de la tour de la chapelle du Paradis, où l'œil embrasse plus des 3/4 d'horison à 2 et 3 myriamètres d'étendue.

- Les principales maisons de la paroisse étaient habitées à la fin du XVI^e siècle, et le sont aujourd'hui comme suit :

Noms des Lieux.	Habitants en 1700.	En 1800.	Propriétaires actuels.
Le Restneur.	Escuyer F. Du Bosquet.	Le vic. de Roquefeuille.	Le même.
Kergongard.	Rollon de la Villeneuve.	Delauzaune.	Le même
Kerbic.	Ecuyer Pierre Raison.	Le chevalier De Floyd.	Le même.
Kerbreselec.	Le sieur Duliscoet.	Un fermier.	Le c. de Trévenec.
Le Rumeur.	Le sieur de Kermoisan.	Un fermier.	Hos. de Guingamp.
Le Cosquer.	Le sieur Delalande.	Un fermier.	M. Morel.
Kermouster.	Le s. Binet de Kerbeau.	Un fermier.	M. de Gouyon de Coignes.

Dès cette époque, les maisons de Kermoisan, Kervouézou et Kerbourgis n'étaient que des fermes, comme le sont aujourd'hui Kerbreselec, le Rumeur, le Cosquer et Kermouster.

Le bourg dont la population agglomérée est de plus de 400 âmes a quelques jolies maisons dont plusieurs habitées, deux par MM. Mazé, l'un conseiller à la cour, l'autre notaire à Pommerit, une par M. Duval.

LE C. F.....

Église de La Roche-Derrien.

L'église de la Roche-Derrien est un des plus anciens monuments de l'architecture religieuse. Le mélange du style ogival à plein cintre, les signes de vétusté imprimés à divers endroits de l'édifice et d'autres caractères d'antiquité en font remonter l'origine jusqu'au onzième siècle. Cependant une aile, ajoutée au côté droit, et qu'on appelle **Chapelle du Château**, appartient au commencement du quatorzième, n'ayant été construite que vers l'an 1330, d'après une inscription gravée sur une pierre, à l'angle extérieur du côté de l'est. Cette aile défigure singulièrement l'église, qui sans cela offrirait un édifice régulier, composé d'une nef d'environ quatre-vingt-dix pieds de long, dans œuvre, sur une largeur de seize, entre les colonnes ou piliers qui la séparent des bas-côtés. Ces piliers sont au nombre de douze, six octogones, entre lesquels quatre plus massifs, qui servent à former une espèce de transeps, trois arrondis et trois à colonnettes. Les bas-côtés ont la même longueur que la nef, et une largeur de huit pieds entre les piliers et la muraille, jusqu'à l'endroit où commence le transeps; car là, le bas-côté nord-ouest s'élargit de six pieds; et il paraît que

l'autre avait la même dimension, jusqu'à l'époque où fut construite la Chapelle du Château, ainsi appelée sans doute, parce qu'elle était destinée à la famille des seigneurs de la Roche-Derrien.

Quant à cette chapelle, on peut lui donner vingt-huit pieds de long en dehors du bas-côté. Elle est éclairée par deux fenêtres un peu trop rapprochées, mais dans le goût de la belle époque du règne ogival. Sauf cette partie qui n'est que lambrissée en planches, toute l'église est voûtée d'une manière solide et régulière. D'une colonnette en saillie au-dessus de chaque pilier, et reposant généralement sur une figure de tête humaine, partent trois nervures, dont celle du milieu va directement joindre celle du côté opposé. Les deux autres, en sens divers, se dirigent obliquement vers un centre commun à trois autres nervures, lesquelles se servent ainsi d'appui mutuel. Les arcades des piliers sont en ogive plus ou moins prononcées, si bien que quelques-unes approchent beaucoup du plein-cintre. Cette église est sous l'invocation de Sainte-Catherine. Le grand-autel est au milieu du chœur. Au côté de l'évangile, presque à l'origine de la voûte, sont trois figures en relief. Celle du milieu est couronnée et surmontée d'une espèce de cornet ou baldaquin conique. On conjecture que c'est celle du comte Derrien, seigneur de la Roche, vers l'an 1080; que celle à droite représente Amice, son épouse, et l'autre Eudon, leur fils. Parmi les autels, le plus remarquable est celui du Rosaire. Il est orné d'un magnifique rétable où brillent toutes les richesses de la sculpture. Les statues dans les entre-colonnes sont celles de la sainte Vierge et de l'ange Gabriel, figurant la salutation angélique.

Mais une des choses qui méritent le plus l'attention des antiquaires, est un grand bénitier de granit de forme octogone, avec des figures sur toutes les faces; il paraît très-an-

cien. Des restes de goupilles de fer scellées dans le bord annoncent qu'il avait une couverture autrefois. Il est placé à la porte intérieure du portique ou vestibule. Ce portique est lui-même remarquable par deux galeries pratiquées dans les murailles latérales, et divisées en quatre compartiments terminés en ogives, et où se trouvent d'anciennes statues la plupart assez gothiques. Ce vestibule est voûté de la même manière que l'église. L'entrée offre une belle porte ogivale, dont les jambages sont ornés d'une sorte de péristyle et l'arcade embellie de plusieurs cordons. Le portail au bas de la nef présente une ouverture très-évasée à l'extérieur. Les deux côtés en sont couverts de colonnettes, dont plusieurs ont été rongées par le temps. Le cintre est aussi revêtu de cordons qui forment chacun une arcade plus arrondie, à mesure qu'ils sont plus éloignés du centre. Au milieu de la porte, est un pilastre qui la partage en deux. Il est également orné de colonnettes, dont la plupart ont ressenti la lime des siècles. Sur le devant, se trouve une statue de sainte Catherine, placée sous un baldaquin. Au-dessus du portail est une fenêtre qui éclaire le bas de l'église, et, plus haut, trois petites ouvertures circulaires qu'on dit être un emblème du *trisagion*. Le clocher n'est pas sur le portail, mais du côté droit, à l'extrémité du bas-côté. C'est une tour carrée, couronnée d'un balustre et surmontée d'une flèche en pierres de forme octogone, avec des angles non prismatiques, mais bordés d'un cordon. La hauteur totale est d'environ cent cinquante pieds. Les fenêtres de la tour sont divisées en trois étages. Celles du bas sont de simples ogives. Celles du milieu sont fort longues, et, comme le portail, très évasées à l'extérieur. Les côtés en sont aussi revêtus de colonnettes, et l'arcade composée de quatre arceaux, tous plus ouverts et plus arrondis à mesure qu'ils sont plus excentriques. A l'étage supérieur, la forme se raccourcit, mais les côtés sont également

ornés de colonnettes. L'arcade n'a en dehors que trois arceaux, dont le plus extérieur est à plein-cintre, quoique le premier surtout ait la forme ogivale. La flèche était surmontée d'une croix de fer, qui, depuis quelques années, a succombé à l'effort des tempêtes et est tombée avec la pierre qui lui servait de base.

L'ABBÉ URVOY.

Olivier Perrin, peintre.

Perrin, Olivier, né à Rostrenen en 1761, montra dès son enfance, les plus grandes dispositions pour le dessin. Sa famille l'envoya à Rennes étudier à l'académie qu'on devait à la munificence des Etats de cette province. Il eût bientôt surpassé tous ses rivaux.

Malheureusement son père vint à mourir ; et, sa mère ne pouvant lui continuer sa pension, il revint dans sa ville natale. Il continuait à se livrer à son goût pour les arts, lorsqu'il apprit l'arrivée de la duchesse d'Elbeuf, qui avait la seigneurie de Rostrenen et venait par fois y passer la belle saison. Il alla lui rendre visite, comme fils de son ancien procureur fiscal, et sollicita d'elle les moyens de continuer ses études près de quelque peintre célèbre. La princesse lui donna une lettre de recommandation pour M. Millin, en l'invitant à venir la voir, lors de son retour à Paris.

Son nouveau protecteur, après lui avoir fait subir l'épreuve d'un examen, l'adressa au duc de Charost. Ce seigneur, désirant essayer les talents du jeune arrivant, choisit un sujet assez difficile et le pria de l'exécuter sous ses yeux.

Notre jeune homme timide et modeste, mais brûlant du désir

de se faire connaître, exécuta cette composition, avec tant de bonheur, de promptitude, de facilité, que le duc se déclara son protecteur et lui fit une pension suffisante pour achever ses études à Paris et le lancer dans la belle carrière des arts.

Mais le moment arriva où cet avenir brillant devait disparaître. Le plaisir de ses études chez le peintre Doyen, l'espoir d'un voyage en Italie, de ses succès prochains, s'évanouirent, à la révolution de 1789.

Il se faisait pourtant encore quelques entreprises où le talent des dessinateurs était indispensable. De ce nombre était l'entreprise du célèbre graveur Massard, qui voulut donner la collection des portraits des 1200 membres de l'assemblée nationale.

Il choisit les élèves les plus distingués et les plaça dans le bâtiment des Feuillants, au nombre de 7 ou 8. Massard y amenait les députés et l'on y faisait leur portrait à 6 francs pièce, pour les dessinateurs. Quatre de ces artistes ont honoré la France. Ce sont MM. Gérard, Gros, Isabey et Perrin. J'ai cité notre Olivier parmi ces illustrations ; car, s'il n'a pas joui, de son vivant, d'une réputation méritée, il a dû éprouver, en voyant ses deux grands ouvrages terminés, une douce satisfaction et le pressentiment secret qu'il trouverait le gloire auprès de son tombeau.

Perrin dessina le grand orateur de la révolution, le célèbre Mirabeau, et le représenta au moment où il prenait un bain.

L'entreprise de Massard ayant été interrompue, Duval imagina de faire signaler les grands événements de l'époque sous des formes historiques et allégoriques, en supposant un empereur romain, inconnu jusqu'à lors et dont toute l'histoire, en bas-reliefs découverts à Herculaneum, était celle de Louis XVI, moins l'horrible dénouement qu'on ne prévoyait pas encore. Ce travail convenait à la riche imagination et à la sévérité du

goût de Perrin. Duval, qui l'aida, déclare sa propre infériorité et relève l'habileté de son ami.

L'ouvrage achevé fut répandu dans le public et procura quelques avantages aux deux jeunes collaborateurs. Mais la perturbation sociale suspendit leurs travaux. L'ennemi envahit le territoire français; et, se rendant à l'appel de la patrie, les artistes formèrent une compagnie où Perrin entra des premiers. Nos braves ne revinrent à Paris, que lorsque l'étranger eut quitté les frontières.

Alors commencèrent les jours si fertiles en crimes et en belles actions, mais qui forcèrent les arts à chercher des retraites. Perrin rentra dans son pays, riche d'un talent mûri par de longues études, et vint accomplir l'œuvre admirable dont son fils a doté le public.

A son retour, Perrin, d'abord employé comme dessinateur dans les ponts-et-chaussées, resta fidèle à son amour de la peinture.

Il épousa la belle-sœur de Valentin, autre grand peintre, qui devait l'avantage d'avoir visité Rome au grand prix de Paris. Le tableau qui lui mérita cet honneur, représente le martyr de St-Etienne et se voit à St-Etienne-du-Mont. Valentin s'était fixé en Bretagne, comme professeur de dessin au collège de Quimper.

A la désolation que causait à Perrin l'agitation de la patrie se joignirent des peines domestiques. Il eut la douleur de perdre sa fille, âgée de 16 ans; il nourrit sa douleur, en composant pour l'église une descente de croix où il donna à un ange tous les traits de son enfant. Il eut le chagrin de succéder à son beau-frère dans la place de professeur. Déjà connu en Bretagne par les tableaux dont il avait décoré tant d'églises, il fut entièrement rendu à son art par son nouvel emploi et composa ses deux grands ouvrages.

Ces deux principaux titres de Perrin à l'immortalité sont la *Galerie bretonne* qui, prenant le paysan armoricain au moment de sa naissance, le montre dans les situations les plus intéressantes de sa vie ; et la *Galerie chronologique* et pittoresque de l'histoire ancienne. La première forme 3 volumes in-octavo ; la seconde, 1 volume grand-infolio ; les deux sont gravées par Réveil, publiées par Perrin fils, avec texte d'Alexandre Bouet, qui s'est aidé du travail que M. L. Mareschal, membre de l'académie celtique, avait fait pour la galerie bretonne, dont douze livraisons parurent en 1808, publiées et gravées par Perrin père.

Ces ouvrages méritent un grand succès, par leur composition et la pureté du dessin. Ces sujets, traités avec tant de finesse, offrent une réunion de tableaux qui, par leur ordonnance et leur variété, peuvent aider nos peintres dans les grandes compositions d'histoire.

Alexandre Duval, membre de l'académie française et que la mort vient de frapper, a donné une notice sur Perrin.

M. Le Pivain, fonctionnaire retraité à Brest, se propose de publier ses recherches sur Valentin ; il me semble qu'il ferait bien d'y joindre ce qui concerne Perrin. Les deux illustres beaux-frères seraient heureux de voir leurs gloires réunies dans le même livre, et notre département, fier d'avoir donné le jour à ces grands artistes, bénirait la main qui les montrerait assis à côté l'un de l'autre au temple de mémoire.

DE GARABY.



Un plaidoyer de Saint-Yves.

«..... J'ay leu aussi qu'à une autre fois le bon Saint-Yves arriva à Tours pour une cause de mariage quy avait esté poursuyvie par devant luy entre ung gentil homme et une jeune damoyselle; et estoit la damoyselle appelante par devant l'official de Tours de certaine sentence donnée en ce procès par Saint Yves official de Treguer, et en ce voyage fut sa sainteté manifestée par ce que le bon saint homme quand il fut arrivé à Tours il se logea chez une notable femme veufve où autrefois il avoit logé et trouva à son arrivée son hotesse moult explorée et dolente. Il l'interrogea de la cause de ses douleurs, et elle luy dist. Mon très-cher seigneur et hoste je suis femme perdue et destruite sans nul remède par ung mauvais garson qui a plaidé contre moy. Et demain seray condamnée à luy payer douze cens escus d'or à tort et sans cause ce que je ne scauroye faire sans vendre ce que j'aye de biens meubles et partie de mes héritages. Dame dist-il ayez en Dieu vostre espérance et ne vous desconfortez pas ainsi. Si vous avez bon droit et vous veuillez avoir vostre confidence en Dieu il vous gardera vostre bon droit: car par tout il y a remède si non à la mort. Racomptez-moi s'il vous plaist quel est vostre procès et bien volontiers m'employeray en vostre affaire en ce que je pourray.

Helas dist la dame, Monseigneur il y a deux mois passéz que deux gallans vestuz en habit de marchans se vindrent loger céans et de plaine arrivée ilz me baillèrent en garde une gibe-cièrre ou bougecte de cuir fermée à clef, moult pesante et me disrent assemblément que je ne la baillasse point à l'ung d'eulx si l'autre n'y estoit. Ce que je leur promis faire et si ne le scauroye nyer que il ne fust plainement prouvé. Puis après

cinq ou six jours de là, ainsi que j'estoye à la porte de céans ces deux compagnons avec cinq ou six autres marchands passèrent par devant ma porte. Et me dirent, adieu, adieu hostesse, habillez-nous bien à soupper. Ce que je leur promis faire, et tirèrent oultre aval la rue. Et l'ung desdits deux compagnons retourna et me dist. Mon hostesse baillez-moy s'il vous plaist nostre bougecte, car nous allons faire ung payement avec ces autres marchands que là voyez. Et je qui n'y pensoye que à la bonne foy luy bailly la bougecte laquelle il emporta et onques puis ne le vy. Et l'autre marchand retourna le soir céans et me demanda si j'avoie point veu son compagnon. Je luy dis que non, et que oncques puis je ne le vy que je luy bailloy la bougecte. Alors il s'escria à hault cry. Ha dist-il luy avez vous baillé ma bougecte. Je suis destruit et povre à jamais! Ce ne sont pas les termes que je vous dis quand nous veinsmes loger céans. C'est que vous ne l'eussiez pas à bailler à l'ung que l'autre n'y fust, et vous avez faict le contraire, sans nulle faulte je m'en plaindray à justice. Finablement il m'a fait adjourner par deyant le lieutenant du baillif de Touraine, et a assermé par serment que en sa bougecte il y avoit douze cens pièces d'or et quelques lettres et cédulles de conséquence alors que elle me fut baillée, et est le procès en telz termes que la sentence doit demain estre prononcée. Ha dist le glorieux amy de Dieu Monseigneur Saint-Yves, Mon hostesse faictes venir vostre advocat et que je parle à luy.

L'hostesse manda son advocat qui récita à monseigneur Saint-Yves l'estat du procès que la povre veufve tout ainsi que elle l'avoit rapporté, et luy dist Monseigneur Saint-Yves que il vouloit estre le lendemain présent à l'audience de la cause et qu'il plaideroit pour elle. Quand le jour du lendemain fut venu Monseigneur Saint-Yves se rendit avecques son hostesse en l'auditoire. Et après que la cause eut esté par ordonnance

du juge appelée, Monseigneur Saint-Yves pour la veufve defenderesse requist à veoir en la face le demandeur sa partie adverse, lequel luy fut monstré, et quant il l'eust veu et que l'estat auquel le procès estoit récité : car plus ne restoit sinon à prononcer la sentence. Le glorieux Monseigneur Saint-Yves parlant pour son hostesse dist au juge. Monseigneur le juge. Vous avons à vous remostrer ung nouveau faict qui est péremptoire et la décision du présent procès, c'est que grâces à Dieu la deffendresse a faict si bonne poursuyte depuis le dernier appointement prins en la cause que la dessus dicte bougecte dont est question a esté trouvée. Et la exhibera quand par justice sera ordonné et déterminé. A quoy l'avocat du demandeur requist que elle exhibast la dicte bougecte en jugement présentement autrement ne faisoit à recevoir de alléguer ce nouveau faict pour empescher la pronunciation de la sentence. Monseigneur Saint-Yves respondit. Seigneur juge le fait positif du demandeur est que luy et son compaignon en baillant la bougecte à la deffendresse leur hostesse la chargèrent de ne la bailler à l'ung d'eulx si l'autre n'y estoit, et par ce face le demandeur venir son compaignon, et bien volentiers la defenderesse exhibera tous deux présens. Sur quoy le juge appointa et déclaira que l'hostesse ne seroit tenue exhiber la bougecte si les deux compaignons n'estoient présens. Et après cette sentence donnée le demandeur se print à trembler et la face luy pallit, tellement que tous ceulx qui présens estoient furent effroyéz. Et par suspicion le juge le fist mettre en prison, fist son procès et trouva que c'estoient ung pipeur qui avoit apporté une bougecte plaine de cloux de fer pour tromper l'hostesse. Et fut le procès contre le dit demandeur qui confessa le cas tellement poursuivy que par sentence du juge il fut à trois jours de là pendu et estranglé au gibet de Tours. Et fut l'hostesse absoulte par le moyen du glorieux Saint-Yves. »

Abbaye de Lantenac,

près La Chèze.

L'abbaye de Lantenac ne fut pas toujours, comme celle de Beauport, puissante et bien rentée : cette pauvreté se comprendra, lorsque l'on saura quelle fut, pendant un grand nombre d'années, possédée et pillée par des partisans, hommes d'armes de la pire espèce, qui, pendant les guerres civiles, s'emparaient volontiers du bien d'autrui, ami ou ennemi.

L'église était en face de l'entrée principale : à sa droite on voyait le cloître bâti en 1642. Il était entouré par le logis abbatial, la chambre des hôtes, le bucher, la cuisine, la dépense, le réfectoire, le chapitre, le cellier, la boulangerie, un bucher, et puis la sacristie qui joignait l'église à son chevet.

L'inventaire fait en 1663 montre une grande pauvreté ; on n'y voit figurer que des objets en étain, bois et fer, excepté une image de St-Firmin, pesant deux marcs deux onces et 5 gros, contenant une relique ; trois calices ; un ciboire ; un soleil ; un encensoir et une lampe.

Mais, plus on s'éloigna des temps de trouble, plus l'abbaye put accroître son mobilier.

En 1674, l'abbé fit faire un tableau de St-Firmin par Maurice de Gourlay, moyennant la somme de 43 livres 10 sols, et un autre tableau qui couta 35 livres, pour le maître-autel.

En 1685, on acheta à St-Malo trois devant-d'autel en cuir doré, qui coûtèrent 40 livres.

En 1747, la maison de Lantenac, soit qu'elle eut eu le temps de faire des économies, soit qu'elle fut aidée par quelque généreux donateur, se monta en argenterie :

Elle acheta :

Un calice de vermeil,	340 livres.
Douze couverts d'argent,	450
Deux cuillers à potage,	120
Deux cuillers à ragout,	96
Douze cuillers à café,	86
Une custade d'argent,	40
Des burettes,	60
Une paix,	24
Une gravure,	25
Dorure et réparation du soleil,	18
Racommodage de la croix,	18

En 1746, on acheta à Rennes, chez M. Letailleur, orfèvre, rue Royale, un calice qui coûta 200 livres.

En 1749, l'abbaye fit faire au Bon Pasteur à Rennes beaucoup d'ornements, entr'autres, un étendart de St-Firmin avec les armes de la maison qui étaient : d'azur à un croissant d'argent, surmonté d'une vierge d'or debout, tenant un enfant aussi d'or, sur le bras gauche ; écusson entouré d'une couronne d'épine de sinople surmontée d'une couronne ducal, une mitre à droite, une crosse à gauche, crossou tournée en dedans. L'étendart était composé d'une litre taffetas cramoisi, une blanche et une bleue ; entre chaque, un ruban couleur de chair brodé d'argent ; aux deux extrémités de l'étendart, une litre ruban jonquille brodé soie et argent ; et, dans le bas, de la gaze brodée.

En 1759, l'abbaye acheta un timbre d'horloge et une sonnerie qui fut fondue par maître Michel, demeurant à Brevannes, près de Langres, qui passa le marché avec le prieur Dom Philippe Lanquier et vint établir un fourreau à La Trinité.

Cloche pesant 900 livres, idem 632 ; idem 446 ; idem 223 ; idem 162 ; timbre 120.

Cette abbaye (est il dit dans les *Annales Armoricaines*, page

437), sise en la paroisse de La Chèze, près Loudéac, fut fondée, en 1144, par Eudon II, comte de Penthièvre, qui donna aux moines son terrain de Donio, sur lequel est aujourd'hui ce monastère. Les révérends pères de l'abbaye reconnaissaient devoir sur cette tenue une paire de gants blancs, au premier de l'an, avec 60 livres, en cas de défaut. Cette terre, sise non loin de la rivière du Lié, consistait en landes et en bois, que les moines défrichèrent et transformèrent en partie en vergers et en jardiis, dont ils abandonnèrent plus tard le soin à des cultivateurs tirés de Saint-Brieuc, Hillion et Yffiniac, pays, disaient-ils, où l'on sait manier la pelle. Outre des champs et des fermes, ils obtinrent bientôt des seigneurs voisins des privilèges, moyennant la faveur d'être enterrés dans l'église de l'abbaye. Eléonore de Porhoët, Eléonore de Rohan (1305) et Eléonore de La Chèze, dame de La Chèze (1530) reposent dans le chœur de cette modeste chapelle.

Vers 1540, l'abbaye fut mise en commande ; les moines contestèrent à l'abbé le droit d'avoir un logis abbatial. Ces religieux étaient très-processifs et soutinrent plusieurs procès qui firent du bruit dans le temps. De 1640 à 1652, dom Aubin, prieur, rebâtit le monastère, mais en 1653, il mourut de mort subite dans un bois de l'abbaye. Vers cette époque, commença la décadence de l'église. Elle fut dépouillée de ses titres et perdit ses actes mémorables et son mobilier. Ses malheurs eurent pour cause principale l'hérésie du prince de Rohan qui, en 1565, du temps de l'abbé Fabri, envoya au monastère un sieur de Villaudrain, précepteur de ses enfants. Cet homme obligea l'abbé à faire une résignation de cette abbaye sur la croupe de son cheval, au profit de Claude de Kercangor, son fils ; puis, il chassa les religieux, dans la maison desquels il alla s'installer avec sa femme et ses enfants, « coupant les arbres et faisant des lieux réguliers, des étables et des écuries. » Plus tard, Vil-

●

laudrain fust conduit dans les prisons de Rennes, où il mourut. Sa femme eut la tête tranchée pour volerie et autres méfaits.

Pendant les guerres de la Ligue, l'abbé et les moines de Lantenac se virent contraints de désertier encore une fois leur maison. A la pacification, le roi mit l'abbaye en économat et y appela deux abbés qui la trouvèrent dépourvue de tout. En 1615, les pères de la société reprirent possession du monastère, où, en 1680, se trouvaient huit religieux, bien qu'il n'en soit plus trouvé que deux à Lantenac, quand éclata la révolution de 1789. En 1646, ces moines avaient adopté la réforme de St-Maur.

L'abbaye de Lantenac est aujourd'hui la propriété de M. Chardel, médecin. (Voir pour plus de détails, l'*Annuaire* de 1838, abbaye de Lantenac, par M. Habasque).

Il nous reste peu de choses à ajouter à la notice extraite des *Annales-Armoricaines* (1), si ce n'est que le nouvel usurpateur de Lantenac ne fut autre que le rival en cruautés du célèbre Guyeder de la Fontenelle, Anne de Sauzay, comte de la Magnane, lequel fut institué le 5 juillet 1585, « au nom et » comme procureur du vénérable et scientifique personne » Mathurin Denescheau, humble abbé de l'abbaye commendataire du dict Lantenac. La Magnane posséda cette commande jusqu'à la fin de mai 1602. Il demeura à La Chèze de 1582 à 1585 et il caserna ses soldats dans l'abbaye, qu'ils dévastèrent, ayant même transformé l'église en écurie. Les habitants des environs eurent plus à souffrir de ces prétendus défenseurs que des protestants dont ils prétendaient les délivrer.

(1) *Annales Armoricaines et Histoire Physique Civile et Ecclésiastique* du département des Côtes-du-Nord, (anciens diocèses de Saint-Brieuc et de Tréguier) depuis la conquête de l'Armorique par Jules César, jusqu'en l'an 1800. Par Ch. LE MAOUT, imprimeur.

« Madame de La Magnane, Marie de Thuomelin, veuve du baron de Penmarc'h et de dame du Bourouguel en Plouigneau mourut à Lantenac, en 1587, pendant l'absence de son mari, et aussitôt quelques-uns de ses parents, les sieurs Pibout, Coidic, d'Autresme et de Kercado, vinrent à la tête d'une centaine d'hommes pour s'emparer de son mobilier sur lequel les scellés avaient été mis : ils pillèrent ce qui restait dans le monastère et le roi fut obligé d'intervenir pour les faire déguerpir. » (A. Barthélemy. — Anne de Sanzay. — St-Brieuc, Guyon frères.)

Les religieux de Lantenac étaient de l'ordre de St-Benoit.

Il ne reste plus dans cet abbaye que trois mauvaises statues en bois et des tableaux qui ne valent pas mieux ; mais si des révolutions successives ont dépouillé l'abbaye de quelques richesses, elles n'ont pas pu lui ravir le site admirable où elle est située.

OLIVIER LE GALL.

Forêt sous marine de Trévou-Tréguignec.

Sur la côte septentrionale de la commune de Trévou-Tréguignec, dont les limites du côté de la mer sont hérissées de rochers, sur lesquels l'action incessante d'une mer agitée a imprimé le caractère de sa fureur par la teinte rougeâtre qui signale ses récifs, se trouve une plage ou baie qui présente en ce moment à l'œil observateur un spectacle vraiment curieux. Vous y découvririez un grand nombre de familles indigentes, hommes, femmes et enfants, vrais types de l'incivilisation qui semble s'attacher encore à cette classe d'individus dans cette

partie de la côte, qui, la bêche ou la pioche à la main, semblent chercher dans un sable, apparemment infécond, un trésor que depuis de longues années, eux et leurs ancêtres foulaient aux pieds. Vous vous attendez peut-être, lecteur, que je vais vous parler d'une mine d'or, d'argent ou de quelque minéral précieux? Il n'en est rien. Mais, quoiqu'il ne soit question ni d'or, ni d'argent, ni de minéral précieux, la chose, à mes yeux, ne mérite pas moins de fixer les regards de l'observateur, surtout dans ce siècle, où la plus petite découverte n'est pas sans intérêt. A la place des lingots de précieux métaux que vous vous représentez déjà soulevés par les efforts de ces courageux bretons, vous verriez d'énormes cadavres d'arbres séculaires sortant de ces sables, les uns entiers, d'autres mutilés, non tant par les coups des travailleurs que par l'action du temps qui jointe à l'humidité, a pulvérisé, pour ainsi dire, ces restes d'une forêt dont le souvenir s'est perdu dans la nuit des temps. Le lecteur curieux s'attend peut-être à ce que je lui fasse connaître les circonstances de cette découverte et tout ce qui s'y rattache. Ce serait trop exiger de mon peu de connaissance dans ces sortes de matières. Cependant qu'il veuille bien me suivre dans mes conjectures et il jugera si elles présentent un certain caractère de vraisemblance.

Quant à la découverte de cette forêt sous marine, rien de plus naturel. Les flots qui baignent cette plage, en partie couverte d'un sable très délié, ont laissé paraître, en se retirant, à l'œil d'un des habitants de cette côte, toujours attentifs à observer les conséquences des marées, un point noir et assez saillant pour être découvert d'une certaine distance. L'observation du curieux a amené la découverte d'un bout d'arbre, dont l'extraction exigeant un certain travail, a conduit à celle de plusieurs autres arbres. Il n'en a pas fallu davantage pour amener à la côte des centaines de personnes intéressées, ou atti-

rées par la curiosité, qui, s'étant mises à l'œuvre, ont évidemment prouvé par les efforts de leurs investigations que cette grève, remplace non une forêt, mais un bois d'une certaine étendue, la baie ayant en longueur un fort kilomètre. Prouver que cette plage a été autrefois un bois n'est pas chose difficile. La chose reste évidemment prouvée tant par l'immense quantité d'arbres qui jonchent cet espace, n'y ayant pas un endroit qui, percé à une très petite profondeur, à 70 ou 80 centimètres, n'amène la découverte de quelques pièces de bois, que par les produits de certaines plantes qu'un observateur a pris sur le théâtre même des perquisitions et qu'il conserve avec le plus grand soin. La qualité du bois est facile à déterminer; l'aune y domine. Mais le bois le mieux conservé, c'est le chêne, et l'on voit en ce moment sur la grève un pied de chêne de 4 mètres de longueur parfaitement conservé; et ce qui prouve encore jusqu'à l'évidence que cette grève est un empiètement de la mer et que cette partie était autrefois couverte de bois, c'est que les prairies qui l'avoisinent et qui n'en sont séparées que par des monceaux de sable que la tempête y a poussés, s'appellent encore aujourd'hui **Pen-ar-guern**, c'est-à-dire tête ou commencement de bois d'aune.

Quant à l'époque de l'invasion de cette plage par la mer, il me paraît qu'il est impossible de la déterminer, même approximativement. Il est certain qu'elle remonte à une époque déjà fort éloignée de nous. Comment supposer, en effet, que les habitants de cette côte si stérile en bois aient abandonné à la merci des flots une quantité si prodigieuse d'arbres énormes, ayant toute facilité de s'en emparer, eux qui les exploitent aujourd'hui avec tant de courage, quoiqu'ils n'aient plus la même valeur? La difficulté de solution attachée à cette question, m'amène ici à faire deux hypothèses qui ne paraîtront peut-être pas dénuées de fondement. Ou l'invasion de cette plage re-

monte à une époque où cette partie de la côte n'était pas habitée, ou il faut admettre qu'il fut un temps où le bois surabonnait dans le pays. Du reste, je laisse à plus savant que moi à déterminer l'âge de ces fossiles dont je conserve quelques échantillons.

Y. L. G.

Archéologie Bretonne.

Par suite de fouilles exécutées, le 20 septembre 1843, dans les sables de Locmarc'h, commune de Crozon, et dont M. le chevalier de Fréminville, secrétaire de la commission scientifique nommée à ce sujet par M. le sous-préfet de Chateaulin, vient de faire connaître le rapport, on a découvert à 6 décimètres de profondeur environ, un grand nombre de squelettes humains, rangés sur des lignes parallèles et serrées. Ces corps ne se trouvaient pourtant pas posés précisément à la file de l'un et de l'autre ; ils étaient disposés un peu obliquement et de manière que la tête de chacun d'eux se trouvait placée à la hauteur des genoux de celui qui le précédait, disposition prise évidemment dans le but de placer le plus grand nombre de cadavres possible dans un espace de peu d'étendue.

Tous ces squelettes, parfaitement conservés, malgré la grande légèreté et la siccité de leur os, étaient étendus sur le dos et dans toute leur longueur, les bras allongés de chaque côté du tronc et les mains se réunissant sur la partie inférieure du ventre. Afin de leur maintenir la tête, le visage en haut et comme dirigé vers le ciel, on l'avait assujettie entre deux grosses pierres plates, placées de chaque côté contre les tempes. Les pieds étaient aussi assujettis entre deux pierres, mais de dimensions

moindres. Un seul de ces 80 ou 100 squelettes était couché sur le ventre, le visage tourné en bas, humiliation dont les peuples d'origine celtique flétrissaient la mémoire des lâches.

Ces squelettes, d'après l'examen des os, des dents, de la compression des crânes, de l'évasement du bassin, ont été reconnus avoir appartenu, en général, à des hommes de l'âge de 20 à 30 ans; quelques-uns à des enfants, à des vieillards; d'autres enfin à des individus du sexe féminin.

En mettant à découvert tous ces antiques cadavres dont la tête, fait digne de remarque, était constamment dirigée vers l'occident, on a trouvé une seule petite médaille romaine, à l'effigie de l'empereur Tétricus, médaille du reste fort commune. Tout à l'entour du point où reposaient tant de débris humains, on a déterré une sorte de muraille grossière formant une enceinte de figure parallélogramme. Dans cette enceinte, s'est trouvé un instrument en pierre très-dure, plate et travaillée évidemment de main d'homme, ayant la figure d'une sorte de hache dont le tranchant était encore affilé. A 50 mètres des sépultures, on a trouvé une grande quantité de poterie, de vases, et quelques briques plates, objets que l'on a reconnus être les uns de fabrication romaine, les autres d'industrie celtique. A cent mètres au sud, on a remarqué aussi un alignement de très gros blocs de pierre qui ont semblé les restes d'un retranchement.

Tous ces résultats ont porté M. de Fréminville à conclure qu'il avait anciennement existé sur ce lieu (dont le nom breton signifie lui-même lieux des chevaux ou des cavaliers) un poste militaire, un oppidum ou place fortifiée, destinée principalement à défendre, contre une nation ennemie ou maritime, l'accès de l'anse de Locmarc'h où le débarquement est facile; et qu'enfin les squelettes exhumés dans l'enceinte de cet oppi-

dum étaient ceux de ses habitants. Mais à quelle nation appartenaient les défenseurs de cet oppidum? Quelques considérations font penser au savant antiquaire qu'ils appartenaient à la nation indigène.

Château de La Roche-Jagu.

Situé entre Pontrieux et Hengoat, vis-à-vis l'embouchure de l'Inest, le château de la Roche-Jagu dont on voit encore les restes, est un des monuments les plus curieux de l'ancienne Bretagne.

Il s'élevait dans toute sa bizarre magnificence, au sommet d'une colline dont la rivière venait baigner la base. Un grand bois aux chênes séculaires l'entourait d'un océan de feuillage, dont la brise de mer agitait les flots verdoyants. Au-dessus de cette futaie gigantesque, s'élançait la tourelle féodale, bâtie, suivant l'usage, à l'angle du midi, armée de machecoulis, de parapets et surmontée d'un toit en flèche, couvrant un beffroi d'alarme. Au nord et sur toute l'étendue des combles, se dressaient 14 cheminées, autres élégantes tourelles en pierres de taille, chargées d'ornements gothiques, le plus singulier caprice d'architecture qu'on rencontre en Bretagne.

A voir de loin, quand la nuit tombe, ces 14 cheminées trancher également sur la toiture sombre et sur la riante verdure des arbres, le mendiant nomade se signe encore avec tremblement, croyant voir une ronde de fantômes, prêts à danser le sabbat sur le vieux manoir.

L'ensemble de l'édifice répondait à cet étrange détail. Il n'offrait qu'un seul corps, tourné vers le Trieux et dont la façade formait un angle obtus de l'effet le plus original. Le mur de

granit avait au moins 13 pieds d'épaisseur : dans cette masse compacte, était pratiquée la chapelle, éclairée par une seule fenêtre en ogive et placée comme une sentinelle sacrée pour assurer à l'habitation la garde de Dieu.

On parvenait au manoir de la Roche-Jagu par une avenue de chênes, rangés à perte de vue sur la pente du côteau. Une porte cintrée introduisait dans la cour d'honneur. Après avoir évité le puits profond, creusé au centre, on pénétrait dans l'édifice par une porte à voûte affaissée, décorée d'ornements gothiques et fermée par une énorme grille de fer. On traversait les cuisines, les celliers, la salle et l'on se trouvait devant un large escalier de pierre conduisant à l'unique étage. Il se composait d'une enfilade de grandes pièces à demi éclairées par d'étroites fenêtres et garnies de tapisseries de haute lice qui les rendaient encore plus sombres et plus imposantes. Elles aboutissaient à la tourelle qui communiquait à une galerie couronnant la façade. Garnie de créneaux, de machecoulis et ouverte sur la plus large perspective, elle servait de rempart et d'observatoire, d'où les regards et les flèches portaient également jusqu'au delà de la rivière.

Le château de la Roche-Jagu, représentait assez complètement ce qu'on appelait une maison forte au XV^e siècle. A cette époque il pouvait avoir 200 ans d'existence. Il possède des souterrains qu'on dit d'une étendue considérable ; les uns assurent qu'ils passent sous la rivière et s'ouvrent fort loin du côté de l'Inest, les autres leur donnent une direction opposée et les font communiquer à 2 kilomètres de là avec le château de Frinaudour. Comme pour mettre le comble à la terreur que ce séjour mystérieux inspire, le duc de Richelieu en le vendant, a fait insérer dans le contrat la clause singulière qu'il ne sera fait aucune tentative pour explorer ces voies ténébreuses. L'é-

trange défense maintenue sévèrement, est-elle dans l'intérêt de l'humanité? Il paraît. On dit en effet que plusieurs curieux descendus dans ces catacombes n'ont jamais reparu.

Notice sur la Navigation

ET

LA PÊCHE DE LA MORUE,

A LA CÔTE DE L'ÎLE DE TERRE-NEUVE.

La pêche de la Morue, à la côte de Terre-Neuve, occupe un nombre considérable de marins de notre littoral, depuis Granville jusqu'à Morlaix. Nous avons pensé que les travaux auxquels se livre, pendant quatre mois de l'année, cette grande partie de notre population maritime, intéresseraient vivement nos lecteurs.

Un capitaine au long-cours, qui a fait une vingtaine de voyages à la côte, un homme pratique et éclairé, M. Désury, a bien voulu d'écrire avec la plus grande fidélité les opérations auxquelles on se livre dans cette pêche, depuis le départ du navire du port d'armement jusqu'à son retour. C'est ce travail que nous publions, dans le but de populariser, dans l'intérieur de l'ancienne Bretagne, la connaissance de cette industrie et des avantages qui peuvent en résulter, tant pour ceux qui s'y adonnent que pour l'état qui trouve, dans cette population maritime, la pépinière de ses meilleurs marins.

On ne devra pas s'étonner des détails munitieux qu'on rencontrera parfois, dans cette notice, où l'auteur a cherché à donner, malgré l'exiguïté de son cadre, une idée aussi complète que possible de cette pêche, en tenant plus au fond qu'à la forme.

[Note de l'éditeur.]

Je suppose le navire gréé et ayant à bord tous les objets nécessaires pour cette navigation. Le jour étant fixé pour le départ, du 25 avril au 10 mai, l'équipage se rend à bord du navire et là il reçoit la ration d'usage.

Il y a trois repas: déjeuner à huit heures du matin, dîner à midi, souper (en allant) à six heures, (au retour), à cinq heures.

Chaque homme reçoit par jour 3 quarts de litre de cidre, ou vin blanc, de l'île de Rhé. Au déjeuner, cent vingt-cinq grammes de beurre pour sept hommes.

On fait gras cinq jours par semaine et deux jours maigre. Le jour gras, chaque homme reçoit deux cent cinquante grammes de viande fraîche, pendant qu'elle dure, ou cent vingt-cinq grammes de porc salé, pour faire la soupe pour le midi et pour le soir ; la viande se mange au midi ; le soir, on donne cent vingt-cinq grammes de beurre pour sept hommes. Le pain étant à volonté, se met ordinairement sur le pont, dans une barrique ayant un couvercle et préparée pour cela.

Le vendredi et le samedi, jours maigres, on fait de la soupe de pois ; on donne, par jour et pour sept hommes, un litre et demi de pois et deux cent vingt-cinq grammes de beurre. Les pommes de terre se donnent, comme légumes, dans la soupe grasse. Les deux jours maigres, on en fait aussi le soir ; au lieu de manger une soupe de pois, on mange ce qu'on appelle un bon *fricot de patates*.

Jusqu'à ce que le navire ne soit mouillé en rade, il y a peu de confusion, ce qui provient de ce que l'équipage ne se rend à bord, qu'au moment même où le navire démarre.

Une fois le navire sur rade, le capitaine fait faire l'appel et note chaque homme manquant, pour pouvoir en donner avis à l'armateur. Autrefois, on retenait à ces hommes en défaut, cinq francs, et ces cinq francs étaient employés aussitôt à avoir du tabac que l'on divisait entre tout l'équipage.

Le capitaine partage ensuite l'équipage en plats de six hommes, plus un mousse, pour le service du plat. Ce dernier reçoit aussitôt une gamelle, un bidon et une petite écuelle qu'on appelle quart.

Les plats se désignent par premier, deuxième, etc. et, quoique les vivres soient les mêmes pour tous les plats, il est d'usage de mettre aux premiers plats, les hommes de la plus grande capacité.

Pour faire à manger, presque toujours un homme de l'équi-

page se présente de bonne volonté, et alors on a l'habitude de lui donner sept mètres de toiles rondelettes, pour faire une culotte et une vareuse (sorte de blouse) et aussi, chaque matin, une ration d'eau-de-vie, qui est ordinairement d'un vingtième de litre. Cet homme prend alors le nom de coq. Si personne ne se présente, le capitaine désigne deux hommes par semaine pour faire à manger et, chaque semaine, on les remplace par deux autres ; alors point de culotte ni de vareuse.

Le capitaine partage aussi l'équipage en deux bordées ; l'une se nomme **tribord**, et est commandée par le second ; l'autre se nomme **babord**, et est commandée par le lieutenant. Ne sont point compris dans ces bordées, le chirurgien, le cambusier, le tonnelier, le charpentier, les voiliers, le coq, l'homme ayant soin des bestiaux et les mousses.

Pendant qu'on est mouillé sur rade, l'équipage est employé à disposer le navire pour prendre la mer. On raidit le gréement, on fait les garnis nécessaires, on gratte et graisse les mats, on suive les parties du gréement sujettes à un frottement continuel, on défait de vieux filains en fils de carré, pour l'employer ensuite en bitord en deux et plus souvent en trois, qui sert à mille usages. Les bouts de ces fils trop courts pour faire le bitord, sont mis en tresses, et le rebut fait de l'étaupe. Pendant ce temps aussi, les hommes qui ont des états se disposent et travaillent chacun dans sa partie.

On lève l'ancre enfin. Tout l'équipage sans exception est à la manœuvre. Le capitaine placé sur le gaillard d'arrière, commande l'appareillage. Le second, devant, fait exécuter la manœuvre ; le lieutenant au milieu du navire, répète les ordres du capitaine et veille à ce que chaque homme agisse avec célérité.

Le navire étant sous voiles, quelquefois auparavant, on embarque la chaloupe et le canot ; on les saisit. Les panneaux sont

calfatés et recouverts de prélat. Les mâts de rechange, c'est-à-dire en général, les drômes sont amarrés aux organeaux du pont. Les ancres sont momentanément mises le bec sur le bord, dans la crainte d'en avoir encore besoin. Les chaînes ou les cables restent sur le pont, jusqu'à ce que le navire ne soit assez au large pour ne plus en avoir besoin. Une fois cela fait, le capitaine laisse la manœuvre aux soins du second ou du lieutenant, avec une des bordées dont nous avons parlé. L'autre bordée va disposer les hamacs pour se coucher. Un seul hamac sert à 2 hommes alternativement, l'un de tribord, l'autre de babord. Quand l'un est de quart, l'autre se couche, et ces hommes s'appellent entr'eux, *mon matelot*, ce qui veut dire *mon ami*.

Autrefois, au départ comme à l'arrivée, on tirait des coups de pierrier, on chantait des cantiques à la Vierge, pour se rendre le voyage favorable, ou pour remercier Dieu de l'avoir terminé heureusement. Aujourd'hui, on ne tire plus le canon, plusieurs accidents étant arrivés; mais on n'oublie pas d'invoquer la protectrice des marins. Pendant tout le voyage, chaque soir et matin, un des anciens, du bord, fait une courte prière à laquelle assiste tout l'équipage.

Le jour du marin commence à midi. La bordée de tribord et celle de babord se partagent alternativement le service, dans les vingt-quatre heures.

Avant de perdre la terre de vue, le capitaine prend un point de départ, au moyen de relèvement sur la terre, afin de marquer sur la carte sa position géographique. Ensuite, il dirige sa route vers le point qui lui est destiné. Les ancres se mettent en dedans, les cables en sont retirés et mis en bas.

Le capitaine remet par écrit, à chacun des officiers de quart des ordres ainsi conçus :

« Lorsqu'un officier monte prendre le quart, il se rend d'abord à l'officier qu'il relève, pour recevoir de lui la route, la

voilure, et savoir quel est le temps et les ordres que le capitaine peut avoir donnés.

» Il fait ensuite le tour du navire pour s'assurer si toutes les manœuvres sont bien parées, si toutes les voiles sont bien orientées, bien bordées, bien étorquées ; si les bonnettes se trouvent dehors, il distingue la drise de bonnette basse de celle de hune, pour qu'au cas de presse, il soit certain qu'on n'amène pas l'une pour l'autre.

» Il veille qu'au changement de quart, le maître se rende au bossoir et n'en bouge que lorsqu'il est relevé par le maître de l'autre quart. Ensuite on nomme les hommes de **bossoir** : de cette manière, on est assuré que l'on veille toujours bien devant, et l'on prévient par là, les accidents qui arrivent presque toujours aux changements de quart.

» On fait souvent le tour du navire, on voit comme cela, si l'on ouvre bien l'œil devant. On compte, en passant, ses hommes, pour s'assurer si tous sont de quart, et on ne fait l'appel que lorsqu'on ne trouve pas son compte ; cela paraît moins tracasser et revient au même.

» Sitôt l'homme de bossoir relevé, il doit venir lui-même prévenir l'officier et nommer celui qui le remplace.

» Les hommes de quart, depuis le maître jusqu'au novice ne doivent point descendre pendant leur quart, sans la permission de l'officier, qui doit être rigide là-dessus.

» On jette le loch au moins toutes les heures. On doit toujours mettre un homme entendu à la minute et les jeunes à haller le loch, pour leur apprendre à ligner.

» Il faut s'assurer aussi quelquefois si le loch et la minute sont justes.

» On doit avoir souvent les yeux sur le compas et marquer soi-même, ou faire marquer devant soi, par le timonier, la

route sur le renard ; car, presque toujours, les timoniers marquent plus au vent qu'ils ne gouvernent en effet.

» La dérive est une chose essentielle à observer souvent ; mille circonstances peuvent la faire varier ; la mer plus ou moins grosse, la force du vent, l'addition ou la soustraction d'une voile, le temps qu'on passe à faire des ris, etc.

» Ne laisser jamais le timonier causer, ni même bavarder trop près de ses oreilles, la plus grande attention étant nécessaire pour bien gouverner.

» L'habitacle et les compas doivent être tenus dans le plus grand état de propreté possible.

» Toutes les fois que le temps permet de travailler, il est essentiel d'occuper les gens de quart et de faire connaître aux hommes qui naviguent pour la première fois, le nom des manœuvres et leur emploi.

» Sitôt qu'il survente, il faut mettre des faux-bras aux basses vergues ; ne s'entêter jamais à porter trop de voiles, mais aussi en avoir toujours assez ; car le trop, comme le trop peu de voiles, fatiguent également le navire.

» Toutes les fois que l'on fait des ris ou autre manœuvre qui exposent les hommes, prendre toutes les précautions possibles pour empêcher les accidents.

» Faire pomper suivant le besoin du navire.

» Brutaliser les hommes le moins possible, sans les conduire avec mollesse.

» Ne pas laisser les plus forts faire la loi aux faibles, comme on le voit quelquefois, sans cependant défendre par là, quelques petites farces propres à dégourdir les jeunes gens.

» Chaque matin, on doit faire nettoyer partout ; soigner la volaille et les bestiaux.

» Veiller à ce que les mousses se nettoient et à ce qu'ils la-

vent leurs effets et les mettent au sec ; faire regarder, par un homme de l'équipage, s'ils ont de la vermine. (Ceci regarde non-seulement les mousses, mais les hommes assez paresseux pour ne point le faire.)

» On doit faire faire la visite du gréement matin et soir, et malgré cela, s'assurer par soi-même, si elle a été bien faite, en allant un jour à un mât, un jour à l'autre.

» L'officier de quart ne doit jamais laisser mettre la chaudière sur le feu, que le coq ne la lui ait montrée, pour qu'il soit certain qu'elle est propre, ainsi que son couvercle.

» Le feu ne doit jamais être allumé sans ordre, ni trop tôt allumé : les vivres du jour fixent ordinairement pour cela, et, une fois allumé, un coup d'œil ne coûte pas pour voir si l'on brûle trop de bois ; il doit veiller aussi à la plus grande économie pour l'eau.

» L'officier de quart ne doit pas oublier que pendant qu'il est sur le pont, il doit veiller sur tout et qu'il répond de ce qui peut arriver de mal par sa négligence.

» Point de lumière dans l'entrepont sans son ordre.

» Une trop grande familiarité avec les gens de l'équipage ne vaut rien ; on peut se tenir à une certaine distance, sans pour cela les regarder avec hauteur.

» Les officiers, toujours, doivent seconder le capitaine ; que l'ordre, l'économie, la propreté règnent sur le navire, et, toutes les fois qu'ils s'aperçoivent qu'il y a quelque chose qui ne va pas bien, ils doivent sans balancer en aviser le capitaine qui, sans eux et surtout comptant sur eux, ne peut tout apercevoir.

» Il ne faut pas oublier que les ouvriers se lèvent à quatre heures du matin et doivent aussitôt se mettre à l'ouvrage. Leur journée finit à six heures du soir.

(Fin des ordres.)

Dès qu'on est à la mer, la bordée qui a le quart, de quatre heures à huit heures du matin, reçoit une ration d'eau-de-vie, qui est d'un vingtième de litre par homme. Les voiliers, charpentiers, tonneliers, etc., reçoivent journellement cette ration, parce qu'ils sont toujours occupés, les voiliers à faire les voiles pour les bateaux pêcheurs, les tabliers d'habilleurs et de décolleurs, des gaêtres pour les saleurs, les traîneurs et les mousses, des sacs à clous, des teaux pour les seines, à entretenir la voilure du navire, etc. Les charpentiers montent les bateaux pêcheurs, les mettent à même de prendre la pêche ; les calfats les calfatent. Les tonneliers font seaux à point, gamelles, bidons, gamelots, beurriers, carbillons, seaux à bosse, seaux et bailles d'étales, etc. Les gens de quart garnissent les aussières, les mannes à décolleurs, les mannes à sel et à laver, font des flottes de liège pour les seines, des filets qu'on appelle sac à morues, d'autres appelés salbardes, des rêts à harengs. On profite des jours de beau temps pour ces travaux.

Lorsque le temps est mauvais, le capitaine fait donner une ration d'eau-de-vie aux hommes de quart et, quand on est parvenu par les quarante degrés de longitude, une ration est distribuée à huit heures du soir, l'autre à deux heures du matin et la ration du jour.

Ces rations d'eau-de-vie données à la mer n'ont lieu que depuis la défense très-sage, faite aux matelots, d'embarquer individuellement ce spiritueux.

A mi-traversée, chaque habilleur reçoit un couteau, de l'étoffe appelée frise pour faire une moufle, de la toile pour faire des manchons.

Le décolleur reçoit un couteau, une paire de gants, aussi de la toile pour manchons. Tous ces hommes s'empressent, quand ils ne sont pas de service sur le pont, de confectionner ce qui

leur est nécessaire pour leur état à Terre-Neuve. Après avoir préparé leurs manchons, leurs gants et leurs moufles, ils font des chapeaux de paille, qu'ils recouvrent de vieille toile, sur laquelle ils mettent du goudron; ils réparent et font même des effets. Quelques fois, au moment du départ, un ou deux jeunes enfants se sont cachés à bord du navire et ne paraissent que lorsque le navire est éloigné de terre. Ils n'ont ordinairement que ce qu'ils ont sur le dos. On les habille de vieilles voiles; on leur fait faire deux culottes et deux vareuses. Le marin, toujours généreux donne, l'un une vieille culotte, l'autre un bonnet, une paire de souliers, etc., et on finit par vêtir ces malheureux enfants, qui, n'ayant pu trouver à s'engager et ne voulant point mendier, viennent de cette façon assurer leur existence pendant six mois.

Le navire arrivé aux glaces, le matelot laisse les inquiétudes et les soucis que cette position donne, les laisse, dis-je, à celui qui commande et qui doit aussi en être chargé. Pour lui, le principal est de se garantir du froid et de passer le temps le plus gaiement possible; aussi, il chante, il danse des rondes, même des contredanses, ou si les mouvements du navire gênent par trop, il marche en mesure. Si, par bonheur, on a un violon, mais surtout un biniou, alors tout va bien; l'équipage est heureux, si surtout le capitaine sait parfois exciter les musiciens.

Les glaces, les brumes épaisses rendent alors la navigation bien dangereuse, surtout la nuit quand la brise est fraîche et que la mer fait blanchir les vagues qui ressemblent alors parfaitement à des morceaux de glace, et si malheureusement on se méprend et que l'on se heurte avec force contre un de ces glaçons, cette glace fait un trou au navire qui s'abîme presque aussitôt. Nous avons vu deux navires montés de cent soixante hommes, être engloutis ainsi. Une trentaine d'hom-

mes se jetèrent sur les glaces et furent sauvés le lendemain par d'autres navires. Trois malheureux restèrent sept jours sur les glaces et parvinrent à prendre terre en allant de glaces en glaces, et ce ne fut qu'après avoir passé quatre jours sur une pointe, qu'ils furent recueillis par une embarcation anglaise. De quoi avaient-ils vécu pendant tout ce temps ? De poules noyées qu'il avaient trouvées sur l'eau.

Un autre navire frappe sur une glace, l'équipage n'a que le temps de se jeter dans l'embarcation, qui trop faible ne pouvait contenir tous les hommes, dont une partie fut bien obligée de se mettre sur les glaces. La moitié de ces malheureux n'étaient pas habillés. Heureusement ils sont aperçus au jour, et personne ne périt.

Quand les glaces ne paraissent pas très serrées, on cherche passage, on s'enfonce parmi ; alors il arrive quelquefois que les glaces se rapprochent et pressent tellement le navire, qu'elles le soulagent. On voit rarement alors des accidents. On serre toutes les voiles et on attend qu'elles s'écartent de nouveau. Cependant nous avons vu un navire fatiguer au point, qu'il se fit une voie d'eau considérable ; il se remplit d'eau, mais ne coula pas de suite ; il était soutenu par les glaces et comme il se trouvait plusieurs bâtiments peu éloignés, serrés comme lui par elles, on enleva de ce navire, des vivres, les coffres de l'équipage, beaucoup d'objets de pêche, les ancres, les chaînes, etc. Toutes ces choses furent trainées à bord des autres navires, par dessus les glaces.

Dès qu'on est arrivé à la banquise, on fait compagnie, en se réunissant trois ou quatre navires, dans la crainte de quelques accidents ; et, lorsque le passage est impossible, on se tient sous petites voiles, près des glaces, pour profiter du premier moment favorable. Alors les capitaines se voient et vont à bord les uns des autres ; (on appelle cela bénigaser). Là, ils nomment

celui qui doit diriger la route et conviennent de signaux, pour se reconnaître s'ils venaient à se perdre par la brume. Ordinairement, chacun commande à son tour.

Les brumes sont tellement épaisses qu'on se parle sans pouvoir distinguer le navire auquel on parle. On tire des coups de fusils, on sonne les cloches, on corne dans une trompe en fer blanc, qui fait beaucoup de bruit, afin de ne point se perdre et malgré tous ces soins, il est rare qu'on puisse se conserver.

Nous avons des brumes épaisses à ne pas se voir sur le pont et, du haut des mâts, on y voit très bien. Une fois entr'autres, nous profitâmes très heureusement de ce phénomène, car sans ce-là nous aurions infailliblement péri. Nous nous trouvions, avec un coup de vent, entourés de glaces énormes, sur lesquelles nous nous serions brisés. Nous étions une dizaine de navires dans cette position, et pas un n'eût de mal.

Nous sommes quelquefois entourés de glaces, de manière à ne point voir la mer à toute vue, nous sommes dans une clarté; alors on s'amarré sur une grosse glace et on reste ainsi quelquefois plusieurs jours, après lesquels, s'il est survenu de la brume, on est très étonné de ne plus voir de glaces que celle sur laquelle on est amarré.

Cet amas de glaces a un mouvement extraordinaire. Nous avons vu des glaces faire, d'un temps calme, plus de deux lieues à l'heure.

Parmi ces glaces, il y en a d'énormes : j'en a vu touchées sur des fonds de trente mètres. On donne ordinairement à ces glaces deux tiers dans l'eau et un tiers au-dessus; ceci n'est pas exact, cela dépend souvent de leur forme.

Pendant que l'on séjourne parmi les glaces, on s'amuse à chasser. On trouve quantité d'alouettes, quelques godes, des lous marins. On rencontre, aussi, mais rarement, des ours blancs. Il est difficile de les tuer et surtout dangereux de s'en

approcher avec une embarcation, à moins d'être bien armé et surtout d'avoir une hache pour leur couper les pattes, si ces animaux terribles cherchaient à vouloir attaquer votre canot.

Lorsqu'on ne peut pénétrer parmi les glaces avec le navire, on est dans l'usage, lorsqu'on est près de terre, à 2 lieues environ, d'expédier un bateau sous le commandement du lieutenant, avec les calfsats, charpentiers et quelques chauffaudiers pour se rendre à la place que l'on doit occuper, afin de préparer l'habitation. Toutefois, l'on ne fait cette expédition que lorsqu'on est certain que le bateau pourra atteindre la terre. On donne à ce bateau des vivres, surtout un pain pour que son équipage ne risque pas à en manquer avant l'arrivée présumée du navire.

Avant 1816, les places des ports de la partie de Terre-Neuve que la France a droit d'occuper, appartenaient au premier navire venu qui avait pu y envoyer un homme. Aussi, dès que le capitaine se faisait près de terre par son point et que souvent trompé par des horizons brumeux qui figurent parfaitement la terre, il se croyait près d'être rendu, sans avoir égard si un bateau pouvait ou ne pouvait pas parvenir à terre, il faisait mettre un bateau à l'eau, le chargeait de monde, et l'expédiait. Malheureusement il n'arrivait que trop souvent que cette frêle embarcation ne rencontrait pas la terre aussitôt que le capitaine se l'était persuadé, et il arrivait que, si son équipage ne succombait pas aux rigueurs du froid, il éprouvait des peines inouïes. Aussi, pour éviter tous les malheurs qui arrivaient à cette époque, le gouvernement défend, sous peine grave, à tout capitaine, d'expédier un bateau à moins de n'être éloigné de terre, au plus de deux lieues, pourvu encore qu'il soit certain que ce bateau pourra prendre terre.

Arrivons maintenant à terre (c'est le plus souvent du 10 au

20 juin, mais aussi quelquefois le 20 juillet), et voyons ce qui s'y passe.

Supposons que l'on se trouve à occuper une place qui n'ait pas encore été habitée et où par conséquent tout est à faire. Il est deux heures du matin, l'ancre tombe, l'équipage n'a pas reposé ; il a fallu qu'il entrât le navire dans le port ; qu'importe : l'ouvrage de Terre-Neuve est arrivé, plus de sommeil ou du moins bien peu : cinq heures par vingt-quatre heures ; mais ces cinq heures ne commenceront ce jour-là qu'à dix heures du soir. Le capitaine désigne à chacun son emploi. Les deux tiers de l'équipage, dirigés par le lieutenant, vont couper du bois pour le chaufaud. Les calfats et charpentiers travaillent aux bateaux pour les mettre en état de naviguer, et les hommes réservés pour bâtir l'habitation, finissent d'amarrer le navire, de lui déverguer ses voiles, sèches ou non, parce-qu'on les envoie sécher à terre, si elles sont mouillées ; de dépasser les mâts de perroquet et de caler les mâts de hune.

Pendant ce temps, les hommes envoyés au bois, en ont déjà apporté ; alors les hommes laissés à bord viennent à terre, dirigés par le second, et se mettent en mesure de construire un chaufaud au-dessus de l'eau, et qui doit porter au moins, deux fois le poids de la cargaison du navire.

Ce chaufaud est plus ou moins grand, suivant que l'équipage est plus ou moins nombreux. Trente mètres de longueur sur quatorze de largeur sont les dimensions d'un grand chaufaud. Il est bâti sur des poutres, appelées à Terre-Neuve épours. Ces épours sont éloignées l'une de l'autre d'un mètre soixante-six centimètres et sont soutenues par des piquets placés de trente-trois centimètres en trente-trois centimètres. Sitôt que la plate-forme est terminée, on fait ce qu'on appelle l'édifice, et l'on couvre avec un teau fait exprès, pour la confection duquel il entre environ mille mètres de toile.

On emploie à Terre-Neuve, on ne sait trop pourquoi, beaucoup de termes dont on ne se sert pas en France pour désigner les mêmes objets. Par exemple, un rocher s'appellera pron ; une rivière sera un bria ; un piquet s'il se trouve placé perpendiculairement sera une bourde ; d'autres seront des épécauts, des lisses, des fourches, etc.

Revenons un peu aux hommes que l'on a envoyés couper du bois pour le chaufaud. Ces malheureux portent le bois sur l'épaule. Ce travail durant environ huit jours, ils ont souvent l'épaule écorchée, malgré l'herbe dont ils se font des coussins pour empêcher que cela n'arrive. Alors ils souffrent beaucoup, car il faut toujours aller.

N'ayant point de chemins tracés, ils ont beaucoup de difficultés à pouvoir passer, leurs hardes tombent en lambeaux.

Dans le bois il fait ordinairement très chaud, surtout dans la partie sud, et, lorsque le temps se trouve au beau ; mais alors, gare les **moustiques**, mouches presque imperceptibles qui tourmentent les hommes plus que l'ouvrage. Il arrive souvent que quelques hommes perdent la vue par l'effet de la pique de ces animaux (toutefois momentanément, pendant trois ou quatre jours.)

S'il pleut, point de moustiques ; mais on est mouillé tout le jour jusqu'aux os. On allume de grands feux aux lieux de halte, et là on se sèche du mieux possible. Le soir à dix heures, on se couche sous une tente, sur quelques branchages que l'on appelle rames et l'on y dort tranquillement. Quand à trois heures du matin, le lieutenant fait entendre sa voix, on est bien fâché de quitter ce mauvais lit. La toilette n'est pas longue, on n'a autres choses à faire que de se frotter les yeux, car on se couche tout habillé.

Les vivres ne sont plus les mêmes que pendant la traversée ;

toujours soupe de pois, matin, midi et soir, excepté le dimanche et le jeudi, où l'on accorde une ration de lard, cent cinquante-six grammes à chaque homme. Trois quarts de litre de cidre à l'homme par jour, plus un quart de litre d'eau-de-vie en six rations. La première se donne en se levant, à trois heures du matin.

Maintenant que le chauffaud est construit, que les bateaux sont calfatés, on décharge le sel, on le porte dans le milieu du chauffaud, où on l'amoncèle.

Le chauffaud est divisé en trois parties sur la longueur. Le milieu contient le chargement de sel ; les deux autres parties sont réservées pour la morue. On laisse seulement environ deux mètres de passage, entre le sel et le bout de terre du chauffaud ; à l'autre extrémité, on laisse sept mètres, entre le sel et le bout extérieur du chauffaud que l'on appelle l'avant. De ces sept mètres on en ménage quatre sur l'avant, pour recevoir la morue que les pêcheurs apportent, c'est la poissonnerie. On établit ensuite des places fixes sur toute la largeur du chauffaud, moins un passage d'un mètre au milieu. Ces tables ont un mètre trente-trois centimètres de largeur et sont divisées par longueur égale à la largeur : elles sont destinées à préparer la morue. Au milieu du bord d'en avant de chaque table, un trou est pratiqué dans la plate-forme du chauffaud, pour laisser tomber à la mer la tête et les entrailles des morues ; de l'autre côté, un trou est aussi ménagé à gauche, pour jeter ce qu'on appelle le nau.

Pendant qu'une partie de l'équipage débarque le sel, d'autres hommes préparent les tables dont nous venons de parler, d'autres montent les seines à morues et les seines à capelars. On monte, on calfate le cajot, on le garnit de gaulettes, de tuiles ; enfin, on le prépare pour faire l'huile. On confectionne des traineaux ; on débarque aussi des vivres pour un mois en-

viron, afin qu'une fois la pêche commencée, on n'ait plus à s'occuper que de morues.

Tout l'équipage couche encore sous des tentes; mais, si l'on a le temps, on fait d'abord une principale cabane, que l'on couvre avec des voiles et par suite avec des planches. On divise cette cabane de manière à avoir une cuisine, une cambuse, un salon et une chambre pour le capitaine. On y fait un grenier qu'on appelle triori, pour servir de décharge et pour y mettre le pain. On fait ensuite une cabane pour les pêcheurs, une autre pour les hommes qui restent à terre pour préparer la morue et qu'on nomme chauffaudiers, une pour le chirurgien et une dernière enfin pour les officiers. On construit aussi un four pour cuire du pain.

Il est rare qu'une première année, on puisse faire tout cela, surtout avant la pêche. Une fois le chauffaud construit, si la morue se trouve à arriver à la côte, on quitte tout pour la recevoir. La principale, l'unique affaire est de faire sa pêche.

Dès donc que le chauffaud est terminé, le capitaine envoie un pêcheur sur les lieux de pêche (on dit envoyer sous le cap) voir s'il peut prendre du poisson. Si ce pêcheur revient avec quelques morues, alors l'éveil est donné.

Le bateau capelanier, monté de quatre hommes était déjà parti, pour chercher du capelan, poisson qui sert d'appât à la morue. S'il a pu en prendre et, surtout, si c'est le premier pris dans le port, il revient promptement à l'habitation. L'activité que montre l'équipage de ce bateau et la prestance fière du maître, font voir, au capitaine qu'il a rencontré ce qu'il cherchait. Alors ce maître distribue le capelan, par égale portion, à chaque bateau pêcheur.

Les capitaines, au lieu d'armer chacun un capelanier, font société pour prendre toutes sortes d'appâts; de sorte que souvent quatre capitaines, au lieu d'armer quatre bateaux, n'en

arment que deux, lorsque la bouette est à discrétion ; ce qui fait une économie d'hommes dont on a toujours besoin. Revenons au moment où l'éveil a été donné. De suite, on embarque les seines à morues. L'équipage se compose de huit hommes.

Ces seines à morues ont trois cent quarante mètres de longueur, sur trente-cinq d'élévation. Elles pèsent, plus ou moins de trois cent cinquante à quatre cents kilogrammes. Un des bords du filet est garni d'une corde non goudronnée que l'on nomme bélé. Cette corde n'a guère que cent soixante-dix mètres de longueur. Des morceaux de liège sont fixés sur cette corde à de petites distances les uns des autres. L'autre bord du filet est aussi fixé sur une autre corde qui a un peu moins de longueur que la première et sur laquelle on fixe des plombs de deux mètres en deux mètres à peu près. De cette manière, le filet a perdu la moitié de sa longueur, par le frongi qu'on lui a fait faire, mais qui n'est pas égal dans toute la longueur. Chaque maître de seine a sa manière pour monter son filet ; manière, malgré cela, qui est à peu près la même, et qui varie cependant suivant la qualité du fond, s'il est uni ou hérissé de rochers.

Une fois les seines embarquées, l'équipage embarque des effets de rechange, des vivres, seulement pour quatre jours, quoiqu'il doive dans beaucoup de ports ne rentrer à l'habitation que quarante jours après ; c'est-à-dire quand la pêche à la seine est terminée.

Ces vivres se composent d'un quart de litre d'eau-de-vie, un demi litre de cidre et en quart de litre de vin par homme et par jour. Quatre kilogrammes de beurre et quatre kilogrammes de lard par semaine, pour huit hommes ; du pain frais continuellement. Quand on prend de la morue, le capitaine envoie à l'équipage de la seine, quatre litres de vin presque journalle-

ment, et ce, en plus de la ration. Lorsque les quatre jours de vivres sont consommés, on leur en envoie quatre autres, par un bateau pêcheur..

Dès que les maîtres de seine ont leurs bateaux prêts, ils avertissent le capitaine qui fait donner le coup de partance, pour encourager à remplir le métier avec zèle.

Alors le maître place son équipage comme il l'entend, et lui, debout sur l'avant, donne le signal du départ. Si plusieurs seines partent ensemble, on rivalisera de vitesse ; c'est à qui aura le devant ou restera en arrière le moins possible, pour se rendre sur les lieux de pêche. Des chansons gaies ou des hourras accompagnent ordinairement la nage.

Les pêcheurs, après avoir embarqué dans leur bateau, des lignes, des hameçons, des vettes, des faux, une boussole, un carbillon de biscuit, un bidon d'eau, un pain frais et le demi-litre d'eau-de-vie, s'embarquent trois dans chaque bateau pour se rendre sous le cap. Quelques-uns sont désignés pour suivre les seines et apporter le poisson qu'elles pourraient prendre. Les autres pêchent et, quand entr'eux ils ont assez de poissons pour charger un bateau, ou avant que ceux-ci ne gâtent, un d'eux les prend aux autres bateaux et les apporte à l'habitation pour qu'on les mette dans le sel.

Le bateau pêcheur couche presque toujours au chaufaud, ou du moins y revient chaque jour. On donne à chaque bateau un kilogramme deux cent cinquante grammes de beurre par semaine, à chaque pêcheur par jour, un demi litre de cidre, le demi-litre d'eau-de-vie pour les trois hommes et quinze cents grammes de pain frais et toujours le biscuit à discrétion.

Quand le pêcheur a bonne pêche, il reçoit un litre de vin par bateau. La moitié des bateaux qui a le mieux réussi reçoit une gratification.

Lorsqu'un bateau arrive chargé de dessous le cap, soit de la seine ou de la pêche, il est reçu à l'habitation par des cris de joie qui se terminent par un cri : à boire au serron, nom donné au bateau qui prend, qui serre la morue des autres bateaux, ou qui quelquefois a pu se charger lui-même. Ce cri avertit l'homme chargé des vivres, lequel vient alors avec un litre de cidre, qu'il verse dans un gamelot aux hommes du bateau, en leur donnant à chacun un coup d'eau-de-vie. Le plus jeune du bateau ou du moins le dernier en grade et qu'on nomme banquier, a eu soin de préparer une morue pour faire la soupe; il remet cette morue et sa gamelle au cambusier qui, ayant toujours de l'eau bouillante sur le feu, fait de la soupe qui doit être préparée, quand les bateliers ont déchargé leurs morues; alors on crie : la soupe au serron, pour que le cambusier l'apporte, parce qu'un pêcheur n'a pas, pendant la pêche, la permission de descendre à terre, à moins que le capitaine n'accorde cette permission, ce qu'il fait rarement. Le bateau remet à la voile et son équipage mange la soupe.

Lorsque le pêcheur rentre le soir à l'habitation, sitôt que son bateau accoste le chaufaud, le banquier débarque avec sa gamelle, une morue et le foie de cette morue, lequel foie sert pour faire de l'huile, et il court promptement faire la soupe. Les deux autres bateliers débarquent le poisson et amarrent solidement le bateau; ils viennent à terre ensuite. Le second du bateau qu'on appelle avant, va remplir son bidon d'eau pour le lendemain et l'embarquer de suite pour que rien ne le retarde au matin. Il va chercher la ration de cidre. Le maître met une bouteille à la porte de la cambuse, pour que le cambusier y mette le demi-litre d'eau-de-vie pour le lendemain. Ce maître a aussi bien soin de s'informer si le capitaine n'a point parlé de gratification de vin rouge. Ils vont ensuite tous trois manger la soupe et dormir cinq heures au plus, car il est

rare qu'on leur accorde toujours un aussi long temps de sommeil, parce que le capitaine n'ignore pas que, quand ils ne sont plus sous ses yeux, ils trouvent toujours moyen de faire quelques petits sommes, ce que les hommes restants à terre ne peuvent faire ; aussi, pour ces derniers que nous nommerons chauffaudiers, a-t-on un peu plus de ménagements.

Les capelaniers, dont nous avons déjà parlé, sont ordinairement les plus heureux de l'équipage ; aussi les voyez-vous toujours propres et bien rasés. Ils n'ont d'autre chose à faire que de prendre le capelan et de le porter aux bateaux pêcheurs ; et comme ce poisson est presque toujours en grande abondance, ils ont peu de travail, mais il en faut.

Autrefois, un maître capelanier était l'homme par excellence ; aujourd'hui il a beaucoup perdu de son crédit. Alors on aurait cru perdre sa pêche, en employant quelquefois les hommes du capelanier dans leurs moments perdus. Aujourd'hui il n'en est pas ainsi ; mais ces hommes se tiennent le moins possible à portée du capitaine.

Nous allons maintenant parler un peu des chauffaudiers qui ne sont certainement pas les heureux de la navigation de Terre-Neuve, et surtout de ces pauvres enfants de douze à quinze ans, lesquels n'ont pas plus de sommeil que les hommes. Il est étonnant qu'à douze ans un enfant puisse résister à autant de fatigue.

Prenons donc le chauffaudier un instant avant le jour, car le capitaine n'oublie pas qu'il faut un peu de temps pour se lever. Cependant, comme dix minutes après le réveil, le cambusier est là pour distribuer une ration d'eau-de-vie, il ne faut pas trop tarder ou l'on risque de ne pas en avoir ; il n'est, néanmoins, pas encore trois heures du matin. Mousse ou homme, chacun a son vingtième de litre d'eau-de-vie, c'est un boujaron. Tous se rendent au chauffaud, au fur et à mesure qu'ils

ont bu la goutte. Là, l'un est leueur, l'autre est décolleur, celui-ci habilleur, celui-là traîneur, un autre saleur. Le leueur, le traîneur et le saleur prennent des guêtres ; le décolleur, un tablier, des manchons, des gants et un couteau à deux tranchants. L'habilleur se met dans une chaise devant son étal et prend ses manchons, sa moufle et son couteau. La chaise est recouverte d'un tablier goudronné.

Passons maintenant en revue le métier de chacun.

Le leueur est cet enfant de douze à quinze ans dont nous venons de parler ; son emploi est de prendre une morue de chaque main en la tenant par les yeux et de la lever sur les tables que nous nommons étals ou étaux. Il les place à la gauche du décolleur, le ventre tourné vers cet homme. Chaque mousse doit servir deux étaux.

Le décolleur, debout au milieu d'un des étaux, étant muni de son couteau à deux tranchants, ouvre le ventre de la morue, tire le foie qu'il jette dans une manne placée à sa droite, coupe ou plutôt arrache la tête, qu'il laisse tomber à la mer avec toutes les entrailles, par le trou pratiqué pour cela, et pousse, par le même mouvement, la morue à l'habilleur, qui est assis de l'autre côté de l'étal, face à face avec le décolleur, reçoit cette morue, la met à plat, lui coupe le nau qu'il jette à la mer par un trou pratiqué à sa gauche, et laisse tomber la morue à sa droite dans un traîneau.

Autant qu'on le peut il faut que le décolleur et l'habilleur soient d'égales forces. Un bon habilleur tranche assez ordinairement huit morues par minute.

Quand une quarantaine de morues sont tombées dans le traîneau, un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, le traîneur, retire le traîneau, l'écarte et en met un autre à la place. Ensuite il traîne le premier au saleur et le renverse près du

lieu où on doit saler la morue. Un bon traîneur doit traîner à trois étaux.

Le saleur commence alors sa besogne ; il prend une largeur d'un mètre trente-trois centimètres, depuis la butte de terre du chaudra jusqu'à deux mètres des étaux, tend une ligne et couche la morue qu'on lui traîne, la chair en haut et contrariée, c'est-à-dire tête à queue. Jamais il ne prend une morue seule, toujours deux à deux, il jette du sel sur chaque couche avec une large pelle en bois ; mais de manière que ce sel soit bien égalisé et qu'il n'y en ait pas trop épais. Il fait de cette manière une pile qui d'abord n'est pas très-élevée. Il sale tantôt d'un côté du chaudra tantôt de l'autre, pour donner aux piles le temps de s'affaisser, et, quand il ne peut plus coucher de morues à cause de leur élévation, il commence devant celles-ci de nouvelles piles. Lorsque ces dernières sont à dix-huit pouces de terre, on les couvre de tables pour pouvoir traîner la morue par dessus et charger les premières piles que l'on élève à une hauteur de deux mètres, mais à plusieurs reprises, car elles s'affaissent toujours. On élève alternativement l'une et l'autre pile et, lorsque les premières de chaque bord sont terminées, on en commence des troisièmes, pour pouvoir charger les secondes et ainsi jusque la pêche finie. Un saleur doit saler à trois étaux.

Nous avons laissé le décolleur mettant les foies dans une manne ; quand ce panier est plein, il le prend, crie *mannée*, en passant près du second, et porte les foies au cajot. Les mannes doivent être de même grandeur, cependant il y a une légère différence et, comme chacun tient à l'honneur de porter plus de mannes au cajot, il y a souvent discussion pour la grandeur de la manne ou sur ce qu'elle est plus ou moins pleine. Aussi le second qui tient compte de ces paniers, a-t-il bien soin de voir s'ils sont également remplis et souvent pour plus de jus-

tice, il y a une manne en plus, que chaque décolleur change avec celle qu'il vient de porter ; de cette manière un même panier passe d'un décolleur à un autre. Un second avec une capacité ordinaire, mais d'un caractère gai, vous fera faire beaucoup plus d'ouvrage qu'un autre ayant plus de capacité et un caractère sombre. Comme je l'ai déjà dit, à Terre-Neuve, avec de la gaité, on fait plus d'ouvrage.

Pendant que le décolleur va au cajot, l'habilleur donne un coup de lombardie à son couteau et même à celui du décolleur. Une lombardie est un morceau de bois uni sur lequel on met de la pierre de meule cuite au four et réduite en poudre ; cela donne un bon fil au couteau.

Presque toujours une grande gaité règne à l'étal, c'est à qui chantera les chansons les plus joyeuses ; mais cette fameuse chanson : **Quand la belle au moulin s'en va**, n'est jamais oubliée ; car un des refrains est **à boire, à boire**, ce qui peut faire rappeler au capitaine qu'un coup de vin ne serait pas de trop.

Nous oublions que ce pauvre diable de chauffaudier est à l'ouvrage depuis trois heures du matin, sur la fourrure d'un coup de croc, comme disent les marins, et qu'ils doivent commencer à avoir appétit ; il est huit heures, le capitaine dit : bas les couteaux, alors chacun quitte son tablier, se lave vite les mains et saute chercher une gamelle pleine de soupe de morues pour sept hommes, chacun son demi-kilog. de pain frais, et (depuis seulement quelques années), un quart de litre de cidre.

On donne ordinairement une demi-heure pour manger ; mais du moment qu'on a dit bas les couteaux, au moment où la première tête de morue tombe, il faut une heure. Le temps d'allumer une pipe, de passer le couteau sur la meule, emploie bien l'autre demi-heure : aussi a-t-on bien soin d'avoir tou-

jours trois ou quatre meules pour que l'on puisse en aiguiser plusieurs à la fois.

Lorsque le temps se trouve froid et que l'on voit les chauffiers être fatigués, vers cinq ou six heures du matin, on met à chauffer moitié eau et moitié vin dans une chaudière, avec de la mélasse, pour leur en donner un demi-litre à chacun, avec une bouchée de pain, et l'ouvrage n'en va que mieux.

A deux heures de l'après-midi on dîne : soupe de morues ; au soir, vers neuf ou dix heures, encore soupe de morues et toujours soupe de morues, à moins que ce ne soit le dimanche et le jeudi, où l'on mange un morceau de lard à dîner. On se couche après souper pour recommencer le lendemain.

Le travail n'est pas trop fatigant, c'est-à-dire que ce n'est pas un travail qui demande beaucoup de force : mais être si longtemps de suite à la besogne et se priver de sommeil, le rendent bien pénible. Il arrive souvent que les jambes deviennent très enflées, que les mains toujours mouillées deviennent tendres, échauffées, de manière que le sang en sort et, lorsqu'il faut se mettre à l'ouvrage le matin, c'est bien douloureux ; mais il faut qu'un terreneuvier soit bien malade pour ne pas faire son métier. C'est presque un déshonneur d'être malade, quand même il n'y aurait pas le moindrement de votre faute. J'ai vu souvent être forcé de faire reposer les hommes. Sans doute il s'en trouve qui ne sont pas aussi courageux, mais c'est le petit nombre.

On sera bien aise, sans doute, de savoir comment une soupe de morue doit être faite. Le cuisinier tient toujours de l'eau bouillante sur le feu, il a du biscuit brisé, sa morue est préparée ; dix minutes avant le repas, le capitaine ou plus souvent le second dit : la morue dans la chaudière, elle y est jetée aussitôt, le biscuit est mis dans les gamelles avec un quarteron de

beurre pour sept hommes. Cinq minutes après, la morue est cuite, ce qui se connaît par la grande arrête qui se détache et qu'on retire. On prend de l'eau qui a cuit la morue, on en jette un peu dans les gamelles pour tremper le pain et au bout de dix minutes, on met le reste de l'eau qui a cuit la morue et la morue elle-même dans les gamelles, et voilà la soupe. Le beurre est mis dans les gamelles pour qu'il soit mieux égalisé et au cas qu'il y ait plus d'eau qu'il n'en faut dans la chaudière.

Le cidre n'est pas mis à Terre-Neuve dans un bidon, comme à la mer, on le donne dans les gamelles, parcequ'alors avant de venir prendre le cidre, l'équipage est obligé de laver la gamelle, ce qui est autant de fait pour le cuisinier, auquel on ne laisse pas toujours trop de temps pour faire les repas. Quand la morue donne, il faut qu'il travaille comme les autres, et si un homme est seulement indisposé ou convalescent, c'est souvent celui-là qui fait la cuisine. On n'est pas difficile à Terre-Neuve.

Il n'y a point toujours de morues au chauffaud ; sans doute alors les chauffaudiers vont se reposer, se nettoyer, se raser ; non, non. A moins qu'il ne fasse tourmente de vent, pluie averse, point de repos pour eux. Sitôt que la morue manque à l'habitation, autant de trois hommes, autant de bateaux armés, soit pour aller prendre quelques morues à l'entrée du havre ou pour suivre les seines.

Si, chemin faisant, un bateau chauffaudier et qu'on nomme chauffaudière, rencontre un bateau chargé de morues, l'équipage change de bateau. Le chauffaudier revient à l'habitation et le pêcheur va chercher un nouveau chargement.

Le tonnelier reste presque toujours à terre pour réparer les barriques à l'huile. Le saleur s'occupe de la tirer. Autrefois cealeur était aussi comme le capelanier, un homme duquel on

n'osait disposer que pour son état: c'était une spécialité. L'huile ne sortait du cajot que gros au plus comme un tuyau de pipe. On donnait au saleur un demi-litre de vin par chaque barrique d'huile qu'il tirait. Aujourd'hui, plus de vin qu'à la force du poignet, comme les autres; une barrique se remplit d'huile dans un quart d'heure, et on met souvent le premier venu à la tirer.

Les mousses trop faibles pour aller dans les bateaux, préparent du capelan pour la provision de l'armateur et du capitaine, ou vont chercher du bois pour le four et pour faire la soupe aux pêcheurs; de la rame pour la grave ou pour garantir le lieu où l'on dépose provisoirement les barriques d'huile, lieu que l'on nomme aussi triori. Si quelques hommes se trouvent à rester, ils font des civières et travaillent à mille objets.

Disons aussi un petit mot des provisions d'équipage, c'est-à-dire des capelans, des naus et des langues de morues, que les hommes d'équipage apportent ordinairement à leur famille.

Ces petites provisions leur coûtent bien de la peine, car ce n'est que pendant l'heure des repas qu'ils peuvent s'en occuper et, comme on ne leur donne que le temps bien juste de faire ce repas, il faut nécessairement qu'ils se hâtent pour faire ce qu'ils appellent leur petite pacotille.

Le pêcheur n'est pas comme le chauffaudier, il fait du capelan à peu près ce qu'il veut. Les hommes de seine ne peuvent faire aucune provision, mais il arrive souvent que le capitaine fait saler du hareng, pour leur en donner chacun une cinquantaine.

A Terre-Neuve, il y a de l'ouvrage pour tous, depuis le capitaine jusqu'au mousse. Le chirurgien n'est pas souvent plus exempt qu'un autre, son service, après avoir soigné ses malades étant de trancher la morue. On a toujours soin de lui réserver du poisson pour ne point le laisser s'ennuyer. Autrefois,

on ne faisait cas de lui que lorsqu'il était bon trancheur, et cela me rappelle une certaine anecdote. Un second était malade, le chirurgien en avait soin. Un homme alla faire des reproches au capitaine en lui disant : « comment, capitaine, vous laissez traiter un brave homme comme Monsieur *** par un homme qui ne sait pas habiller une morue ? » Avec toutes les mathématiques du monde, disait feu Monsieur Sérin, vous êtes un sot à Terre-Neuve, si vous ne savez pas faire une civière. Aujourd'hui, on dirait cela, si vous ne saviez prendre ou préparer une morue. Il faut au reste avoir l'esprit de son métier, ce qui, à mon avis est le bon esprit.

Le capelan, abandonnant la côte, dans la première quinzaine d'août, c'est aussi à cette époque que la morue prend le large; la pêche des seines est terminée... Heureux, si votre sel est employé, car, depuis bien des années, ce que l'on prend ensuite est peu de chose; autrefois, on sauvait encore son année à la grosse bouette, c'est-à-dire en pêchant au large sur des fonds de trente mètres, ayant pour appas, l'encornet et le hareng.

Quoique l'on prenne peu de poisson à cette pêche, cela n'empêche pas d'y employer une partie de l'équipage, surtout, si vous n'avez pas eu le bonheur de réussir avec les seines; d'ailleurs, ayant peu de poisson, il faut aussi peu de monde pour le sécher : ce qui conséquemment vous permet d'employer un plus grand nombre d'hommes à la pêche.

Le capelanier débarque alors sa seine à capelan, s'arme de tarlottes, espèce de petits grappins faits avec de petits hameçons sans barbets et garnis de plombs, et part pour aller pêcher l'encornet. Il place aussi les rêts à harengs.

Chaque capitaine est alors obligé d'armer au moins un bateau capelanier et presque toujours deux. Du reste, laissons cette pêche qui n'offre rien de particulier, et voyons ce que l'on fait à terre.

N'ayant point eu le temps, avant d'entreprendre la pêche, de construire une laverie, il faut maintenant s'en occuper ; il faut donc avoir du bois. Lorsqu'on s'en est procuré, on construit une plate-forme au-dessus de l'eau, d'environ sept à huit mètres carrés, au milieu de laquelle on laisse deux trous carrés, de trois mètres chaque. A chacune des encoignures de ces trous, on plante un morceau de bois un peu fort et qu'on nomme apôtre : cet apôtre va jusqu'au fond et s'élève de deux mètres et demi au-dessus de la plate-forme ; c'est pour établir, à la tête de chacun, un palan, qui sert à amener et à élever des bateaux carrés à claire-voie, placés dans les trous dont nous venons de parler. Ces bateaux s'appellent lavouers. Il vous faut aussi beaucoup de civières, de courtines ou brouettes, de chambrières pour poser les civières, des rabots qui ressemblent parfaitement aux morceaux de bois dont on se sert pour éteindre la chaux.

Ce n'est pas le tout d'avoir une laverie, il faut aussi préparer un lieu pour sécher le poisson. Dans le nord, on sèche sur des galets, c'est-à-dire sur des rochers ou plutôt sur une espèce de cailloutage ; mais dans la partie du sud, il fait trop chaud pour pouvoir agir de cette manière. On est donc obligé de faire presque toujours plus à terre que l'endroit où la mer monte le plus haut, on est obligé, dis-je, de construire sur piquets des claies qui ont un mètre trente-trois centimètres de largeur sur une longueur plus ou moins longue, suivant le terrain. On construit assez de ces claies pour qu'avec un équipage de soixante hommes, on puisse étendre quarante mille kilogrammes de morues. On ménage parmi ces claies, nommées rances, des endroits pour réunir la morue en monceaux. Ces places s'appellent fonds de pile et sont faits en pierre. Il en faut assez pour réunir toute la cargaison en piles de cinq à dix mille kilogrammes.

Quelquefois, le terrain étant trop raboteux pour construire des rances, on fait alors des flagues, qui sont de grandes plates-formes en bois, plus ou moins élevées, très-légèrement faites, pour que l'air y passe, mais cependant assez solides pour soutenir les hommes, quand, sur des civières ils y portent de la morue.

Lorsque, limité par la montagne, on ne peut étendre sa grave à terre, ces flagues s'avancent alors sur l'eau. Une première année il arrive souvent qu'on se contente de jeter des branchages secs sur la terre et de sécher la morue dessus.

Une fois tout cela fait, le lavage commence ; dans les piles du chauffaud, on prend de la morue que l'on charge sur des civières, en ayant bien le soin de secouer le sel qui se trouve dessus. On porte cette morue aux lavouers et on la jette dans ces bateaux carrés dont nous avons parlé. Là, on la remue avec des rabots jusqu'à ce que l'officier chargé de la laverie, la trouve bien nettoyée de sel. Alors, on soulage le lavouer ; deux ou trois hommes y descendent ; on leur envoie de grandes mannes, dans lesquelles ils mettent de la morue. On monte ces paniers avec un palan ou une grue ; on les place sur des civières ou sur les brouettes, suivant le terrain, et on les porte sur la grave, dans un endroit préparé pour cela ; là, un saleur, avec quatre ou cinq hommes, prend cette morue, en fait une pile de dix mètres de longueur sur un mètre trente-trois centimètres de largeur, et un mètre soixante centimètres de hauteur. Cette pile s'appelle fumier. La morue ne se met plus la chair en haut, excepté la première couche ; on la met la peau au-dessus pour qu'elle puisse s'égoutter, et on termine cette pile en la diminuant du haut, sur la largeur, pour lui former une couverture dont les morues sont les ardoises. On nomme cela paletter le fumier. Les hommes qui sont dans le lavouer reçoivent, outre leur ration ordinaire, un coup de vin, en entrant

dans le lavouër, et un autre en sortant, pour terminer la journée, parce qu'étant tout le jour dans l'eau, leur travail est plus pénible que celui de leurs camarades qui, du reste, les remplacent le lendemain.

Nous ne reviendrons plus sur la manière de laver, puisque c'est toujours la même chose.

Ayant lavé aujourd'hui nous mettrons au sec demain et nous irons nous établir dans un havre du sud, où ce travail demande un soin particulier dont on n'a pas besoin dans le nord. D'abord, il est rare qu'on y grave avant le quinze août, chose qu'on n'observe pas au nord, où l'on grave sitôt que l'on a de la morue prise.

Si le jour se présente beau à deux heures du matin, on appelle tout l'équipage, dont une partie se rend auprès des rances, en ayant soin cependant de passer au fumier prendre une brassée de morues. Les premiers chargent leur civière de poissons et les portent aux seconds qui l'étendent sur les rances, la chair en haut, en ménageant la place le plus possible. On se met deux hommes à chaque rance. Le second se place sur un point élevé de la grave, pour diriger les hommes. Le lieutenant est occupé au fumier à faire charger les civières ; ceci s'entend, quand tout l'équipage est au travail, car, lorsqu'il ne s'en trouve qu'une partie, le second et le lieutenant travaillent comme les autres, tout en dirigeant l'ouvrage.

A neuf heures vous mettez cette morue en balles. Chaque balle peut contenir 100 kilogrammes. On les couvre de branchages verts, pour empêcher les rayons du soleil de les atteindre, car sans cette précaution elles brûleraient, ce qui perdrait totalement votre poisson ; je crois que l'on dirait mieux elles cuiraient. A quatre heures après-midi, vous remettez la morue au sec, et, à six heures du soir, vous la mettez de nouveau en balles. Le temps que vous n'employez pas à la grave, vous l'em-

ployez à laver ; de sorte que vous avez pour le lendemain un nouveau fumier, pour lequel vous agissez comme pour l'autre. Pour vos balles, comme les morues se sont un peu desséchées, vous les mettez au sec, une fois votre fumier dehors, et, avant que la chaleur soit trop forte, vous n'agissez plus comme la veille, mais vous les mettez par poignées d'environ vingt morues, toutes les queues tournées du même côté ; vous les présentez, la queue au soleil qui, ne les prenant alors qu'obliquement, ne peut leur faire mal. A trois ou quatre heures, on met tout dehors. Le soir, pour le fumier, on agit comme nous l'avons dit tout-à-l'heure. Quant à la morue sortant des balles, on commence par la réunir sur les rances en poignées de cinq ou six, exactement l'une sur l'autre, les queues toutes tournées en dehors des rances. Pendant que l'équipage s'occupe de ce travail, les officiers et principalement le chirurgien, s'occupent du fond de pile, c'est-à-dire qu'il trace une circonférence sur un des fonds de pile en pierre, plus ou moins grande, suivant la quantité de morues que vous avez à empiler ; c'est ordinairement une circonférence ayant deux mètres cinquante centimètres de diamètre : ils couvrent cette partie avec les morues les plus mauvaises qu'ils peuvent rencontrer ; ils placent cette première couche, la chair en haut. Le capitaine donne ensuite l'ordre de lever ; alors chaque homme réunit plusieurs poignées de morues en une seule brassée qu'il lève sur l'épaule droite, et la porte aux officiers. Ceux-ci, ayant les mains garnies de moufles en toile, prennent cette brassée et la jettent sur le fond de pile avec adresse, de manière que la morue se trouve bien à plat et en rond, comme le fond de pile a été tracé ; c'est un métier qui demande beaucoup de force. De cette manière, on élève la pile perpendiculairement à une hauteur d'un mètre trente-trois centimètres ; ensuite, on la diminue en arrondissant le sommet. On réserve quelques morues pour pa-

leter la pile, c'est-à-dire pour la couvrir comme on le ferait avec des ardoises. Les branchages sont destinés à écarter la voile de la morue, car si elle y portait, le soleil la brûlerait malgré la voile. Une pile comme celle-là, peut aller à cinq mille kilogrammes. Quand elle est bien faite la pluie ne peut lui faire aucun tort.

Il y a une chose bien essentielle à observer, c'est de ne point empiler la morue avant qu'elle ne soit bien froide, car, si elle conservait le moindrement de chaleur, elle fermenterait en pile et s'y perdrait. On laisse la morue en pile pendant sept ou huit jours. Pendant ce temps, vous en préparez d'autres. Ces huit jours sont-ils passés, plus ou moins, vous mettez ces piles de morues dehors. Si vous craignez la chaleur, mettez les queues en l'air, c'est un excellent moyen pour empêcher de brûler, et la morue sèche encore beaucoup de cette façon.

Toutes ces précautions de ramasser la morue en balles, de mettre les queues dans la direction du soleil, n'ont pas toujours besoin d'être prises; il arrive souvent que la morue, mise dehors le matin, reste dehors tout le jour, sans se détériorer.

Lorsque vous avez dehors deux piles de deux mètres cinquante centimètres, vous les réunissez assez ordinairement en une seule pile de trois mètres vingt centimètres de diamètre. Cette dernière pile, si le sec a été bon, peut attendre qu'on le mette dehors une dernière fois, pour l'envoyer à bord.

Quelquefois on change ces grosses piles de place pour les visiter, sans les mettre au sec. Cela s'appelle bénigaser. On profite d'un beau temps pour cette opération qui fait beaucoup de bien à la morue.

On bénigase une pile, quand, forcé par un orage de ramasser la morue, on craint d'avoir empilé trop chaud. On profite du premier moment favorable pour lui donner de l'air, car il

faut bien peu de temps pour perdre une pile de morues, quand elle commence à s'échauffer.

Le mauvais temps empêche souvent de mettre la morue au sec et même de la laver. On profitera du premier mauvais temps, après les seines désarmées, pour donner un instant à l'équipage, afin qu'il se rase, qu'il lave ses effets et les raccommode ; car, jusqu'à ce moment, il n'a pas eu une heure à sa disposition : on sacrifie tout pour prendre de la morue. Mais ensuite, chaque semaine, on tâche de lui laisser un moment de liberté pour qu'il se tienne propre.

Souvent les capitaines n'ont pu se voir avant la première quinzaine d'août. Mais alors on se fête, on se traite. Chacun tue un mouton. On envoie à la chasse, pour avoir quelques perdrix, quelques courlieux, un lièvre ; mais encore on profite d'un mauvais temps ou on met cela le soir, pour que l'ouvrage n'en souffre pas.

On profite aussi du mauvais temps pour nettoyer le carène du navire. On lave la cale, que l'on a bien soin de faire sécher, avant de faire le grenier pour recevoir la morue. On fait du bois à feu pour le retour. Les voiliers font et réparent les voiles, les tonneliers réparent les barriques pour l'eau, après avoir visité les barriques d'huile. Ils font ensuite des pièces en sapin, lorsque les barriques sont employées à l'huile et qu'il n'en reste pas suffisamment pour l'eau. Si l'habitation n'est pas terminée, on augmente la grave, on bâtit des cabanes, on fait de la planche pour les couvrir.

Lorsque la morue est toute lavée, on fait reparer le gréement du navire, les calfats visitent les hauts du bâtiment ; souvent on met des jeunes gens à calfater un bateau condamné, pour leur apprendre à travailler. C'est aussi après le lavage, que l'on commence l'embarquement. On envoie d'abord l'huile

que l'on arrime presque toujours sur l'avant du navire et dans la cale. Ensuite, tout en séchant la morue, on embarque celle qui est déjà sèche. On fait d'abord des greniers dans plusieurs bateaux. Ayant mis au sec le matin, la morue que vous voulez envoyer à bord, vous la faites compter sur les rances en paquets de vingt-cinq, par les principaux de votre équipage; les autres hommes ayant un morceau de bois léger, de la longueur d'un mètre, pendu à leur cou et qu'on nomme civadière, prennent un de ces paquets sous chaque bras. Cette civadière leur sert à soutenir plus facilement ces morues. Il les apportent sur la laverie ou sur l'avant du chaufaud où il les donnent à deux hommes désignés qui les remettent eux-mêmes à deux autres qui les jettent adroitement dans le bateau, pour ne pas briser la morue. Les deux premiers hommes comptent les paquets en chantant à haute voix : premier adieu grâce, deux s'il passe, trois à bon passage, quatre à bonne décharge, cinq pour l'équipage, ô six, ô sept, etc., jusqu'à trente, où ils ont l'habitude de dire : que Dieu donne la gagne aux marchands et le fouet aux petits gars; ils continuent ainsi jusqu'à quarante, ce qui donne le mille. Alors ils crient : taillez; et le chirurgien marque ce mille par une entaille qu'il fait sur un morceau de bois. On recommence ensuite jusqu'à ce qu'on n'ait embarqué tout ce qu'on doit mettre à bord ce jour là. Cette manière de compter fatigue beaucoup; eh bien ! j'ai voulu leur faire dire : un, deux, trois, sans hurler; je n'ai jamais pu y réussir, et ils étaient forts mécontents avec moi. Le débarquement du sel a aussi sa chanson. On compte cent pelés pour se défatiguer. Ensuite, on dit : en voilà une, en voilà une, une s'en vient, une s'en va, la voilà partie; ce qui fait cinq pelés. Ensuite, en voilà deux, en voilà deux, etc., jusque en voilà vingt, ce qui fait bien les cent pelés. De cette manière, ils n'en jettent pas plus les uns que les autres.

Quand aussi il n'y avait plus de morues à habiller dans la poissonnerie, on avait l'habitude autrefois de faire chanter aux mousses : « que le bon Dieu nous en veuille donner d'autres, de la plus belle, aussi de la plus grosse et d'avantage, pour faire un bon voyage; vive le roi, vive le roi, vive le roi, vive le roi ! » Cette dernière chanson ne se dit plus, car c'était faire mentir ces pauvres enfants, qui souvent ne doivent pas en désirer ; ils sont plutôt bien pressés d'aller laver leurs pieds pour aller se coucher.

Revenons à la grave, car la morue est bien dans les bateaux; mais il faut ramasser celle que l'on a mise seulement sur la grave pour sécher, et ce n'est que lorsqu'elle est tout ramassée, que l'on s'embarque pour aller porter l'autre à bord du navire. Chacun saute à l'envi pour conduire les bateaux à bord, c'est à qui arrivera le premier. Lorsque les bateaux sont rendus le long du bord, on en décharge deux, trois ou quatre à la fois, suivant la force de l'équipage. On fait d'abord une couche de morues d'un bout à l'autre de la cale, la chair en haut; ensuite, on met la peau. On en place ainsi 15 centimètres de hauteur. Alors on divise la cale en trois ou quatre parties qu'on appelle run, et chaque run est monté séparément. On ne fait point la séparation dès le fond de la cale, pour empêcher que l'eau que pourrait faire le navire, ne passe entre les runs des morues. Les runs se font pour donner plus de facilité au déchargement et aussi pour la marche du navire, car lorsqu'un chargement fait corps, on croit généralement que le navire marche moins.

Une fois la morue à bord, l'équipage revient et soupe, pour aller se coucher. Comme on a fini de laver et que, par conséquent, on n'a plus de fumier à mettre au sec, on ne se lève plus qu'au jour. Même besogne, jusque la fin de l'embarquement. Pour charger complètement le navire, on arrime, de la manière

que nous l'avons dit, tant qu'un homme peut passer sous les barreaux, ayant soin de tenir toujours le milieu bombé, par conséquent les queues de morues un peu en dedans, de garnir le bord, le puits, les éportilles avec de la rame, si surtout le navire est vieux ou trop humide. Quand un homme n'a plus que sa place, allongé sur la morue, il commence à droite et à gauche, c'est-à-dire tribord et babord, des balles qu'il monte jusqu'à toucher le tillac, et il serre les morues avec une batte en bois pour en mettre davantage. De cette manière, on remplit totalement le navire; souvent on retient au tillac par de petits clous, de vieilles voiles, qu'on fait tomber sur la morue à mesure qu'on remplit le navire. On condamne bien les écoutilles pour laisser pénétrer le moins d'air possible.

S'il est essentiel de ne point empiler chaud sur la grave, c'est une chose encore plus essentielle à l'embarquement: aussi doit-on y veiller beaucoup.

Pour l'embarquement des morues, encore de la gaité. Les matelots ne cessent de chanter, on entend de très-loin la voix piclarde des mousses; ce sont eux qui chantent le plus haut.

A peine la morue est-elle à bord, que chaque équipage de bateau s'embarque et attend que le second qui y reste le dernier donne le signal du départ; alors on joute de nouveau pour être le premier à l'habitation et avertir le coq qu'il faut tremper la soupe.

Il est rare que le capitaine, pendant la grave, soit obligé de forcer au travail: s'il se trouve quelques paresseux, les autres hommes sont les premiers à les stimuler, mais cela arrive rarement. Sans doute à la mer beaucoup sont de mauvais matelots, mais à Terre-Neuve, et surtout pour la grave où il n'y a pas du tout besoin d'être matelot, ils vont généralement bien. Cependant il faut bien être persuadé que celui qui est bon à la mer est aussi très-bon à terre.

Quand l'embarquement des morues avance, on fait l'eau et le bois à feu ; on les embarque, on prépare le navire pour le départ.

Il arrive souvent et même presque toujours que les équipages ne reviennent pas sur les navires qui les ont conduits à Terre-Neuve. Une partie des navires porte les morues, et l'autre les équipages, pour les conduire au port d'armement.

La dernière semaine que l'on passe à Terre-Neuve, s'appelle la semaine que diable veux-tu ; parce qu'il arrive, que n'ayant point beaucoup d'ouvrage, quelques hommes, mais surtout ceux qui n'ont point rempli très-bien leur mission disent : « ma foi, que diable veux-tu ? qui a mal fait a mal fait, aussi je ne me gêne plus ; si on ne me veut pas l'an prochain, il ne manque pas de place ailleurs. » Ils s'éloignent de l'habitation, pour ne pas être pris pour faire le peu d'ouvrage qu'il y a faire. Il faut alors qu'on ait l'œil sur ces camaradeslà, et, pour les forcer au travail, ou au moins pour les tenir à l'habitation, rien de mieux que de leur couper les vivres. C'est un moyen sûr de faire chacun rester à son poste, d'autant plus qu'il est très-dangereux de les laisser courir ainsi, car ils vont dans le bois, où ils allument de grands feux qui risquent d'occasionner un incendie.

Voilà le navire chargé et destiné pour un autre port que celui du départ. Le capitaine forme son équipage pour ce nouveau voyage et renvoie le surplus de ses hommes sur un autre navire : c'est ce qu'on appelle revenir en ressac.

Pour ces hommes qui reviennent en ressac, on donne pour vivres (pour chaque homme) deux kilogrammes de beurre, deux kilogrammes de lard, vingt-cinq kilogrammes de biscuit, deux kilogrammes de pain frais, une demi barrique de pois pour soixante hommes, une barrique de cidre pour quinze hommes, deux litres de vin et deux litres d'eau-de-vie par homme.

Il est d'usage que le navire qui revient en ressac, n'appareille que lorsque le navire chargé de morues est sous voiles, ou du moins n'appareille qu'en même temps que lui. Une partie des hommes qui font leur retour directement vient aider à mettre sous voiles le navire qui va en voyage, et aussitôt qu'il a appareillé, ces hommes retournent sur leur nouveau navire.

Quand il trouve des passagers, un bâtiment prend un homme par tonneau (ancienne jauge); c'est trop, à mon avis. Un homme par tonneau (nouvelle jauge) serait bien suffisant. Ces hommes sont entassés les uns sur les autres; voici comment on les arrime. Figurez-vous une plate-forme, faite avec tous les coffres d'un bout du navire à l'autre, laissant entre les planches du pont et les coffres une hauteur d'un mètre tout au plus. Chaque homme couche autant qu'il le peut sur son coffre. On fait trois ou quatre rangs d'hommes suivant la largeur du navire. Ils se joignent tous couchés tête à pieds. Ils ne reçoivent l'air que par deux ou trois petits écoutillons de quarante centimètres carrés et que l'on ferme encore quelquefois, lorsqu'il fait mauvais, pour empêcher l'eau d'entrer dans le navire. Quand on met le nez à ces panneaux, il en sort une odeur qui fait mal. Je ne sais comment ils peuvent tenir. Généralement et même toujours, la vermine y fourmille. Malgré tout cela, quelques-uns de ces hommes ne paraissent sur le pont que le peu d'instants qu'il leur faut pour manger la soupe.

Pour le retour, chaque homme donne de vingt-cinq à trente centimes au coq pour faire la soupe, laquelle se mange ordinairement à sept heures du matin pour que la cuisine soit libre le reste du jour pour l'équipage, ou pour faire à manger à une partie des passagers, si la chaudière n'est pas suffisamment grande pour en faire pour tous ensemble.

On donne à chaque plat de sept hommes, un petit sac dans

lequel on leur met du biscuit, à peu près pour la journée. On trouve cela plus commode, et cela l'est en effet. Vers deux ou trois heures après-midi, on leur donne à chacun une chopine de cidre avec cent vingt-cinq grammes de beurre pour sept. Le matin, au jour, on leur donne une ration d'eau-de-vie, et le dimanche et le jeudi, un quart de vin avec la ration de lard.

Ces hommes n'ont ordinairement qu'une culotte et une chemise sur eux. Ils sont transis quand ils montent sur le pont. Malgré toutes ces misères qui compromettraient la santé de beaucoup de personnes, ils se portent à merveille, prennent même de l'embonpoint. Cela vient sans doute de ce que, quittant une vie active, ils tombent aussitôt dans une oisiveté complète, et que presque toutes les traversées sont courtes. Quand ils débarquent, on leur trouve bonne mine, quoique, lorsqu'on nettoie l'entrepont, on ne puisse pas dire que cela ressemble à une écurie, mais à une retraite à porcs : c'est une infection.

Il se trouverait un moyen certain d'éviter une aussi grande malpropreté. Il faudrait d'abord qu'il fût défendu expressément de prendre plus d'un homme par tonneau de nouvelle jauge, de ne prendre de marchandises que ce qu'il en faut pour le lest du navire. Ensuite, on distribuerait ces hommes en trois ou quatre bordées pour faire le quart. Mais, à quoi bon changer ce qui n'a occasionné jusqu'ici aucun malheur ? Ce serait une philanthropie peut-être mal entendue.

Quand on quitte les parages de Terre-Neuve, on voit, lorsque le temps se trouve beau, quelques hommes monter sur le pont : les uns font de petits navires, les autres des balais avec des morceaux de bouleau qu'ils teillent. La plus grande partie fait des bat-draps ou batoués en bouleau bien blanc ; c'est ordinairement pour la bonne amie. Mais tous ne savent pas les graver ; il faut payer vingt-cinq ou cinquante centimes à un sa-

vant pour le faire. On barbouille un des côtés avec de la sanguine, ensuite on grave deux cœurs enflammés entourés de guirlandes, ou des colombes portant un panier où se trouve aussi deux cœurs percés de la même flèche. Quelquefois c'est le navire lui-même que l'on représente. Les pères de famille font des marques pour marquer le pain au four, ou creusent un morceau de bouleau pour mettre la farine pour enfourner.

A la nuit, quand ils se trouvent réunis sur leurs paillots, l'un chante les litanies de la sainte Vierge et tous les autres y répondent. Ensuite les crics, les cracs, les contes commencent et se prolongent une grande partie de la nuit. Cela n'arrange pas les hommes de l'équipage qui font le quart. Mais c'est l'usage : il faut en passer par là.

Aperçoit-on la terre du haut des mâts ? Tous ces hommes montent dans les haubans, se croient déjà rendus et s'en réjouissent. Autrefois sitôt qu'on approchait plusieurs jetaient leurs guenilles à la mer, se mettaient en dimanche et prenaient le bâton pour descendre à terre. Mais comme il est arrivé que souvent ils ont compté sans leur hôte, ils ne se pressent plus autant. Une fois rapprochés, ils n'osaient plus descendre crainte de la vermine et j'en ai vu rester plus d'un jour et une nuit sur le pont, pour s'être trop pressés. Une fois le navire mouillé sur rade et admis à la libre pratique, c'est à qui sera le plus vite à terre. Des embarcations viennent à bord, et celui qui a vingt centimes en poche se fait porter à terre, sinon il est obligé d'attendre que les embarcations du bord soient prêtes à l'y porter.

Nous allons maintenant suivre le navire porteur de la morue et nous allons le faire naviguer pour Marseille et y décharger son poisson.

Dans la traversée, je ne vois rien de remarquable jusqu'au détroit de Gibraltar : mais là, si on a quelques personnes à

bord qui ne l'aient jamais passé, qui n'aient pas non plus passé sous un des tropiques ou sous la ligne, la veille du passage du détroit, on se prépare au baptême; un des joyeux du bord se fait des moustaches, se déguise le mieux qu'il peut, monte dans la hune avec des pois en poche, et là en grelottant jette ses pois sur le pont à plusieurs reprises, ce qui annonce l'arrivée du bonhomme Mont-au-Singe. Il demande à parler au capitaine qui toujours se prête volontiers à cette farce. Il lui demande d'où il vient, où il va, s'il y a quelques personnes à bord qui n'aient pas reçu les eaux salutaires du baptême et de le déclarer sous peine d'avoir quelques malheurs. Il descend ensuite, grelottant, transi de froid, demander un verre de vin pour le remettre de ses fatigues et ordonner le baptême pour le lendemain, c'est-à-dire pour le moment où on passera le détroit.

Sitôt qu'on se trouve sous Mont-au-Singe, on prend le bout d'une corde qu'on amarre à un hauban; on passe l'autre bout dans une poulie placée à une certaine élévation. On en approche ceux qui n'ont pas été baptisés, on les y amarre par les pouces; on embarque la corde, ce qui les force à élever les bras; on prend alors un entonnoir qu'on présente dans leur manche, on y verse de l'eau ainsi que sur leur tête, on mollit ensuite la corde. On les fait s'asseoir, l'un après l'autre, sur une planche placée sur une baille pleine d'eau, on les rase avec un rasoir de bois, on enlève tout d'un coup la planche sur laquelle ils sont assis et ils tombent le derrière dans la baille, on leur fait promettre du vin à l'arrivée; ensuite on les démarre. Aussitôt commence un arrosement général. Le timonier seul est excepté et le capitaine se sauve en promettant à chacun un verre de vin.

Si c'est la première fois que le navire passe le détroit, les matelots menacent de couper la guibre du navire. Un d'eux se

met sur l'avant prêt à frapper : mais alors le capitaine dit qu'il donnera double ration et on est content.

Lorsque le pilote de Marseille monte à bord, la première parole que nos hommes lui adressent, c'est : « Eh bien, pilote, combien le vin ? » Quels diables d'hommes ; toujours combien le vin, mais jamais combien le pain ! » Il est vrai que le pain n'est pas leur affaire, il est fourni par l'armateur, tandis que s'ils veulent du vin plus que leur ration, c'est leur bourse qui paie.

Sitôt le navire amarré et après avoir reçu la libre pratique, on se dispose à décharger la nuit suivante. Dès une heure du matin, on éveille l'équipage, on retire la morue du navire, la mettant dans un chaland qui peut contenir quinze mille kilogrammes pour un équipage de dix-huit à vingt hommes. A six ou sept heures du matin, on conduit le chaland à terre vis-à-vis du magasin où l'on doit débarquer le poisson. Le second seul reste gardien du navire. Le lieutenant vient à terre avec tous les hommes de l'équipage, moins le cuisinier. On déjeune aussitôt. Ensuite on commence l'ouvrage. Deux ou trois hommes font des brassées dans le chaland et les donnent à leurs camarades, une sous chaque bras. Ceux-ci traversent la rue, montent une vingtaine de marches, entrent dans une vaste salle et déposent là leurs morues. Faisant ce petit va-et-vient tout le jour, cela ne laisse pas que de fatiguer beaucoup. Le travail finit quand le chaland est déchargé, c'est-à-dire vers 4 ou 5 heures. On a dîné à midi et on soupe sitôt le chaland de retour à bord. Les hommes de l'équipage pourraient alors se reposer, mais point du tout : il faut aller à terre boire une bouteille ; depuis leur départ de France, n'ayant eu que peu de boisson, il leur faut peu de choses pour les déranger. Les voilà, ivres, ils peuvent à peine retrouver leur navire et sont plus fatigués par leur ribotte que par le travail. Le lendemain

ils sont exténués. Les plus sages s'en tiennent à cette première fois, mais bien d'autres ne peuvent plus se dégriser sans que le capitaine ne les fasse loger en prison ; car il est à peu près impossible de les tenir à bord malgré eux : ils n'entendent plus raison.

La police a pris depuis quelques années un arrêté très-sage ; dès qu'il est nuit, si on trouve un homme ivre, on le met au violon pour vingt-quatre heures et on le renvoie ensuite. Aussi il se noie beaucoup moins de matelots aujourd'hui qu'autrefois.

Après cette première bamboche, ils sont sages comme de jeunes filles. Il faut ménager pour faire la petite provision de savon, de figues, de raisins, de garoufes, de couvertures de laines, etc. Ils payent tout cela à aussi haut prix que chez nous ; mais peu importe, cela vient de Marseille.

Sitôt que le capitaine leur a donné de l'argent, se méfiant d'eux-mêmes, ils courent vite faire leur emplette, et ce qui reste d'argent sert pour la provision de tabac.

Le retour n'offrant plus rien de particulier, nous arriverons au quai du Légé, où chacun débarque ce qui lui appartient, prenant bien garde de heurter la boîte qui renferme la bonne Vierge dorée que le jeune homme apporte à sa bonne amie avec un joli bahu fleuri, du Hâvre, pour mettre ses coiffes.

D.....



Jean Le Gall.

(Légende Bretonne.)

Jean Le Gall, de Brélevenez, tenait à la bourgeoisie et à la noblesse ; jeunesse, beauté, fortune, tout lui promettait victoire sur ses rivaux. Le plus redoutable était fils du sacristain, car la ruse secondait ses efforts.

Un matin, ils entrent chez la mère d'une héritière dont ils se disputent la main. Jean arrive le premier et on le fait déjeuner au pain blanc ; son adversaire est simplement prié d'approcher du feu. Bientôt les prétendants sont mis à l'épreuve : c'est une journée entière de travail dans un vaste champ où s'exercent des agriculteurs robustes. Malheur au dernier !

Le Gall se soutient à la tête des vigoureux et actifs laboureurs.

Désespérant de le vaincre, son antagoniste lui crie : « Le soleil achève sa course, et l'air se refoidit : reprenons nos vêtements ! » Le Gall se rend à cette invitation ; mais, ô surprise, il trouve dans ses habits... des vases sacrés!!! Trois fois, il tombe de douleur ; trois fois son ennemi le relève et dit : « ravisseur de calice, tu seras pendu ! » La justice de Lannion avertie, vient saisir le prévenu. Le voilà à cheval et on l'emmène vers la ville. En passant devant l'église de Brélevenez, son coursier s'agenouille, et le prisonnier se recommande à la consolatrice des affligés. Mais l'affaire fut si chaudement menée par l'accusateur, que Jean Le Gall fut condamné à mort. Son frère, vicaire de Brélevenez, offrit cinq cents écus pour le racheter : on ne les accepta point. La potence est dressée et la victime y est processionnellement conduite. L'exécuteur des hautes-œuvres sue en vain pour étouffer le patient : « Jean Le

» Gall, pourquoi donc ne meures-tu pas? — Ne voyez-vous pas
» Notre-Dame-des-Neiges qui écarte la corde de mon cou, et
» Notre-Dame-du-Folgoat, qui tient un escabeau sous mes
» pieds! » Frappée du prodige, toute la nombreuse assistance
détache Le Gall et le mène triomphalement au chant du Te
Deum, jusqu'au pont.

L'indigne fils du sacristain fut aussitôt traîné au gibet : abandonné du ciel et de la terre, il y trouva la mort.

DE GARABY.

Inondation de Chatelaudren,

le 15 août 1773.

(Voir la page 62 du premier volume.)

Lorsque vous voyagerez par la diligence de Bretagne, à la seconde poste, après Saint-Brieuc, ouvrez la portière et regardez autour de vous.

Ce sera la nuit. Vous vous trouverez au milieu d'une sorte de longue place bordée de grandes maisons sombres ; toutes les fenêtres seront closes par de larges volets ; pas une lumière pas un murmure de voix ! En regardant aux seuils, vous verrez que l'herbe les tapisse ; nul bruit de pas ne retentira dans les rues abandonnées.

Mais au bout de la place, derrière vous, il y aura une grande église tout illuminée ; vous sentirez un air frais et humide vous frapper le visage, et au-dessus de votre tête vous entendrez un sourd clapotement mêlé au bruissement d'une chute d'eau.

Cette ville morte, c'est Châtelaudren ; ce murmure étrange est le bruit de l'étang qui la domine et la menace sans cesse. Elle est là, comme Naples sous son volcan, avec la mort pour oreiller.

Il y a soixante ans (c'était le 13 août 1773, nombre doublement fatal !) la plus grande maison de cette place était magnifiquement éclairée ; les rires et les sons des instruments sortaient par bouffées des fenêtres entr'ouvertes ; il y avait bal. A la porte, une jeune fille, en robe de mousseline et en mules de satin rose, avait ses deux mains dans les mains d'un jeune homme dont le bras était passé à la bride d'un cheval, et qui, revêtu de ses habits de voyage, se disposait à partir. Tous deux déploraient cette séparation de quelques heures, au moment d'une fête : mais l'ordre de M. l'ingénieur en chef était précis ; il y avait une longue course à faire par les difficiles chemins de St-Clet ; aucun retard n'était possible.

Quand il eut embrassé sa fiancée, le jeune homme monta à cheval et disparut au galop, comme s'il eût voulu étouffer sa colère dans le mouvement et la secousse. Il avait alors dix-sept ans, et, ce soir même, il devait danser un menuet avec la fille en mules roses !

Lorsqu'il eut gravi le coteau qui domine la ville, il arrêta son cheval et pencha l'oreille en arrière, espérant saisir quelques notes de la musique du bal ; mais il n'entendit que le rugissement de l'étang, dont la chute d'eau s'était accrue par les débordements du Ruisseau-des-Pleurs (le Leff). Il soupira et repartit.

L'orage commençait à mugir. Les éclairs et la foudre sillonnaient les ténèbres. Bientôt la pluie tomba par torrents ; la terre trembla. Le voyageur était alors à trois lieues de Châtelaudren, et pourtant il crut entendre de ce côté comme un

mugissement profond et indicible. Dans ce moment, il comparait sa situation à celle de ses amis qui étaient au bal, et il enviait leur bonheur.

Or, ceux qui étaient au bal étaient tous morts, car la chaussée de l'étang s'était rompue et la ville était submergée.

Le jeune homme, averti le lendemain, accourut de toute la vitesse de son cheval. En arrivant, il n'aperçut plus de Chateaudren que les cheminées ; il y avait trois pieds d'eau par-dessus les halles. Il essaya vainement de parvenir jusqu'à la place ; la vallée entière était un fleuve immense dont le courant emportait pêle mêle les toitures brisées, les berceaux d'enfants et les cadavres de femmes encore parées. Ce ne fut que le second jour qu'il put pénétrer jusqu'à la demeure de la jeune fille. Il la trouva noyée, tenant la main de son danseur. Une rose qu'il lui avait donnée pour le bal était encore à sa ceinture.

Ce jeune homme était mon père, alors conducteur des travaux publics, au service des états de Bretagne.

C'est depuis ce jour que cette ville est restée muette et close comme une tortue dans sa coquille. Une lampe brûle toute la nuit dans l'église en l'honneur des morts. Ceux qui savent cette histoire sont forcés d'y penser chaque fois qu'ils passent entre ces maisons silencieuses et noires, devant la grande rosaces du chœur illuminé, et sous l'étang qui gronde ; car tout conserve l'empreinte du grand désastre : la ville a gardé le deuil.

EMILE SOUVESTRE.

Temple de Lanleff.

(Voir le premier volume, page 181.)

On ne découvre la bourgade de Lanleff qu'en y entrant, car elle est sur un terrain qui s'incline vers la rivière, très boisé et dont les arbres d'une belle venue masquent totalement les nombreuses métairies éparses, les maisons du bourg et son humble église que les antiquaires ont fait connaître sous le nom de **Temple de Lanleff**.

Je ne pus résister au désir de visiter celle-ci, dès en arrivant ; elle était encore ouverte, et je m'y précipitai pour ainsi dire, car je brûlais du désir de la voir à mon tour, depuis plus de vingt années. L'édifice primitif, comme on sait est une simple rotonde sans toiture, qui s'ouvre par douze arcades, faites dans une enceinte latérale : tel est dans nos églises le prolongement des bas-côtés, lorsque celui-ci forme autour du chevet le pourtour du chœur. Il en résulte ici deux cercles concentriques, dont l'interne a dix mètres de largeur, ne laissant qu'un intervalle de trois mètres trois centimètres entre sa circonférence et le cercle extérieur. Celui-ci s'ouvre extérieurement par 24 fenêtres, correspondant 2 par 2, aux 12 arcades du cercle ou mur intérieur : le plein-cintre romain le mieux caractérisé forme la voussure de toutes ces ouvertures. Une voute en pierre bien construite reliait le mur de la rotonde dans toute sa circonférence, au mur extérieur ainsi qu'aux bas-côtés de nos églises. Mais il ne reste plus de cette voute que la partie qui confine au prolongement ajusté à la rotonde du côté de l'orient pour former l'église actuelle.

Rien ici n'annonce un édifice qui remonte au temps des romains ; les murs antiques sont bâtis en pierres inégales et non

disposées par assises bien régulières. Ce sont des quartzites de couleur rose qui se composent de graviers arrondis dont l'union intime donne beaucoup de solidité à la pierre. J'y ai remarqué encore quelques phyllades gréziformes d'un blanc-verdâtre, mais éparses et en petite quantité. Le ciment ne m'a point offert de briques pilées dans sa composition : il n'est formé que de chaux vive et de sable ou gravier mêlé de quelques coquilles. On ne voit point de cordons de briques ni même de morceaux de celles-ci dans le parement des murailles ; pourtant le ciment a acquis la dureté de celui des romains.

Tandis que le plein-cintre caractérise toutes les voussures dont nous venons de parler, j'ai remarqué avec surprise au premier abord une petite fenêtre, ogivée en lancette, haute de trois pieds et demi, avec ses pieds-droits d'une exécution extrêmement grossière : elle est pratiquée dans la partie supérieure de la rotonde du côté de l'est-nord-est. Mais, en examinant attentivement la muraille, on reconnaît que celle-ci a été exhaussée circulairement depuis le niveau de la troncature des couleurs qui sont placées entre les douze arcades intérieures.

Je me bornerai à ces notions très succinctes sur ce curieux monument, quoiqu'il m'ait fourni beaucoup d'autres remarques d'une haute importance. Pendant que je les inscrivais sur mon journal, M. Arscouët, curé de la paroisse depuis 1837, instruit de mon arrivée, m'est venu trouver et m'a fait visiter en détail toutes les autres parties de son église. Quant à la rotonde, elle m'a rappelé les *délubrum* des romains, édifices qui n'avaient pas de couverture et le *fanum Martis* de Corseul, de forme octogone : lequel semblerait pareillement en avoir été privé. Quoique manifestement romain, celui-ci n'offre non plus aucuns cordons de briques dans ses murailles, de même encore que celle qui formait le nord et le nord-est de la cité ou forteresse de Yaudet, à l'entrée de la rivière de Lan-

nion. Mais d'autres considérations plus importantes ne nous font pas regarder le temple de Lanleff comme antérieur au 8^e siècle, et par conséquent il n'a point été un temple payen.

B. DE LA PYLAIE.

Les anciens dogues de St-Malo.

Presque tous les historiens sont tombés dans la même erreur en répétant, les uns après les autres, que la principale défense de St-Malo consistait autrefois dans ses dogues, comme anciennement le salut de Rome dans les oies du Capitole. Voici la vérité sur ce fait.

Ces mâtins, importés d'Angleterre, dont le nombre fut d'abord de 24, puis de 12 à 15, et quelquefois moindre, ne furent établis qu'en 1155, pour la sûreté du port, et pour empêcher que les petits fripons n'allassent, la nuit, enlever quelque chose des navires qui restaient à sec sur les vases. Pendant le jour, on tenait exactement ces animaux renfermés dans leur chenil. Le soir, à portes fermantes, leur conducteur les menait en un lieu particulier du port, et ne les lâchait qu'à dix heures, après que la cloche et le tambour avait donné aux habitants le signal de la retraite. Alors, malheur à tout inconnu qui aurait été rencontré par ces terribles factionnaires, dans l'arrondissement où ils étaient chargés de faire la patrouille, et d'où un instinct admirable faisait qu'ils ne s'écartaient guère ! Le chiennerier, avec sa trompette de cuivre jaune, les rappelait une heure avant le jour, et ils étaient très-fidèles à revenir se ranger sous son fouet, dès qu'ils l'entendaient corner.

D'abord les seigneurs ecclésiastiques obligèrent leurs vas-

saux à nourrir ces bêtes ; c'est ce qu'on appelait droit de chien-nage, pain des chiens, ou canavoine, en latin *pastus cânum* ; mais, par la suite, cette dépense tomba en partie à la charge de la seigneurie elle-même. Dans les derniers siècles, trente boisseaux de blé étaient affectés par le chapitre pour leur nourriture annuelle ; les deniers de la communauté, les débris de la boucherie, et quelques autres curées fournissaient au reste.

On sait le dicton, vulgaire, en parlant des personnes qui n'ont point de gras de jambe : « Elles sont allées à St-Malo se faire manger les mollets par les dogues. »

Ce fut le 7 mars 1770, c'est-à-dire 614 ans après leur institution, que ces vigilants gardiens furent enfin définitivement proscrits par la municipalité, à l'occasion de la mort d'un jeune gentilhomme de Malestroit, nommé Jean-Baptiste Ausquer de Kerouarts, brave officier de marine, qui dans la nuit du 4 au 5, ayant voulu forcer le passage gardé par les chiens, pour venir de son bord en ville, périt horriblement sous la dent de cette redoutable milice. L'usage que le malheureux voulut faire de son épée, ne servit qu'à exciter encore la fureur des dogues-gardiens. Pour cette dernière ressource, il se jeta à la mer, mais les chiens l'y suivirent, lui déchirèrent les entrailles, et le laissèrent, après lui avoir arraché la vie, dans un état absolument méconnaissable.

Aussitôt que l'arrêté municipal eut condamné les dogues, les juges baillifs des eaux, chargés par leur office de la police du port, furent priés de s'en défaire, ce qui fut de suite exécuté au moyen du poison.

Prise de Possession

ET

ENTRÉE SOLENNELLE

des évêques de St-Pol-de-Léon (1).

L'an 1422, Philippe de Coëtquis, évêque de Léon, fit son entrée solennelle en la ville de St-Pol en la forme accoutumée pendant plusieurs siècles. (Dans les derniers temps du XVIII. la plupart de ces cérémonies étaient tombées en désuétude ou avaient été remplacées par des redevances pécuniaires.) L'évêque arriva en belle compagnie au faubourg qui conduit de la Madeleine à St-Pol, et s'arrêta près du cimetière. Là, se présenta bien monté Tanguy, seigneur de Kermavan, lequel obéissant à la sommation que lui fit le seigneur évêque, mit pied à terre, et saisissant la bride du cheval du prélat, il le conduisit la tête découverte jusqu'au portail de l'église St-Pierre. L'évêque étant descendu en ce lieu, le sieur de Kermavan lui tint l'étrier droit, et dès-lors le cheval avec son équipage devint sa propriété.

Sous le porche à droite de la porte était une chaise où le prélat s'assit. Le même seigneur s'étant approché, lui ôta ses bottes, ses éperons, le débarrassa de son manteau et de son chapeau, et garda le tout. Les chapelains le revêtirent alors de ses ornements pontificaux et l'évêque, précédé de son clergé, entra dans l'église. Quant il eut terminé sa prière, il appela Tanguy de Kermavan, Alain de Coëtivy et Guyomarc'h de Kervern: à vous, dit-il, comme vassaux de notre église et nobles chevaliers, appartient l'honneur de porter trois des pieds de notre chaise à notre entrée solennelle dans notre ville épiscopale.

(1) Extrait de la notice sur St-Pol-de-Léon par M. Paul de Courcy. *Annuaire du Finistère*, 1841.

Il les somma ensuite, au nom de ses droits légitimes, de le défendre lui et son église de toutes injures, violences et oppressions, et l'aider de tout leur pouvoir à administrer la justice. Ils répondirent qu'ils étaient prêts à obéir.

Prigent de Coëtmenec'h, chevalier porteur de procuration de son père, et Henri, seigneur de Penmarc'h, âgé de 8 ans environ, se présentaient pour porter le quatrième pied de la chaise. Yves de Kermelec prit la parole au nom de celui-ci et représenta que le privilège de porter le quatrième pied et de percevoir le quart des ustensiles de la cuisine épiscopale, au jour de l'entrée de l'évêque de Léon, avait fait autrefois le sujet d'un procès entre les sieurs de Coëtmenec'h et Guillemette Le Veli dont les droits se trouvaient dévolus au sieur de Penmarc'h; que, par suite d'un accommodement entre les parties, il avait été convenu qu'ils porteraient l'évêque à tour de rôle, et que les ustensiles de cuisine seraient partagés également.

Il termina en suppliant le prélat de leur accorder cet honneur. Celui-ci répondit qu'il ignorait quel pouvait être le fondement de leurs prétentions respectives; que le procès était encore pendant, que d'ailleurs le sieur de Coëtmenec'h n'avait pas procuration suffisante et que le sieur de Penmarc'h était trop jeune. En conséquence il leur refusa leur demande et réserva ce droit jusqu'à plus amples informations. Henri, seigneur du Chatel et le seigneur de Keraëret furent désignés pour l'exercer, mais pour cette fois seulement, sans préjudice des droits des suppliants.

Cet article du cérémonial réglé, la procession se mit en marche vers la ville, les chanoines revêtus de leurs plus beaux ornements précédaient le prélat qui s'arrêta, avant de franchir le seuil de l'église St-Pierre, et mettant la main sur sa poitrine jura aux seigneurs de Kermavan, de Coëtivy, de Kervern, du Chatel, de Keraëret, représentant les chevaliers et nobles du

diocèse de Léon; « de conserver, deffendre et maintenir les
» droicts, franchises et libertez de l'église Léonnoise; n'allie-
» ner les biens immeubles d'icelle (fors ès cas permis par le
» droit) et réduire les biens alienez (s'il y en a) à la propriété
» et possession de son église, en tant que possible luy sera... de
» conserver deffendre et maintenir les seigneurs nobles et ger-
» tils-hommes de son diocèse en leurs droicts, privilèges, fran-
» chises, libertez et anciennes et louables coutumes. »

Après quoi il monta dans sa chaise, dont le seigneur de Ker-
mavan prit le pied droit de devant, le seigneur de Coëtivy, le
gauche, le seigneur de Kervern, le droit de derrière, et les sei-
gneurs du Châtel et de Keraëret, alternativement le gauche,
et le prélat fut porté le long de la rue Verzerel jusqu'à la porte
de la ville qui joint l'église Notre-Dame de Creïsker. Les ha-
bitants qui avaient fermé leur porte firent sortir par le guichet
Ecuyer Guillaume Henry, leur procureur syndic et miseur, et
par son organe ils requirent le seigneur évêque de prêter le ser-
ment accoutumé avant d'entrer dans la ville, ce qu'il fit en
promettant audit Henry, stipulant et acceptant pour et au nom
desdits bourgeois « de conserver les bourgeois, manans et ha-
» bitants de la ville de St-Pol-de-Léon et leur dicte ville, en
» leurs franchises, libertez et immunités anciennes.

Le procureur-syndic requit acte du serment et sur-le-champ
la porte s'étant ouverte, la procession entra dans la ville et le
prélat fut honorablement reçu des bourgeois qui l'accompa-
gnèrent jusqu'au portail de la cathédrale.

Vénérable et circonspect, M. Jean de Vigeris, archidiacre
d'Akh et chanoine de Léon, le vint alors trouver et lui deman-
da le serment dû par les évêques au chapitre à leur entrée so-
lennelle; ce qui se fit de cette manière par demandes et répon-
ses: — Etes-vous le seigneur de Coëtquis que notre St-Père le
Pape envoie pour pasteur et évêque de ce diocèse de Léon? —

Oui. — Promettez-vous donc comme bon pasteur et évêque de Léon, de ne point aliéner les rentes, possessions et autres biens immeubles de votre église, hors les cas permis par le droit, mais les garder fidèlement? — Nous le promettons... — Vous promettez donc de tenir, garder et fidèlement accomplir toutes et chacune des choses dessus dites. Ainsi Dieu vous aide et ses saints évangiles ! Amen.

Alors toutes les portes de l'église furent ouvertes et l'évêque fut porté jusqu'à l'entrée du chœur, où l'archidiacre lui fit réitérer le même serment et ensuite devant le grand autel où le prélat fit sa prière et entra au chapitre qui exigea un troisième serment, toujours par le ministère de l'archidiacre, puis baisa et salua tous les chanoines, et, après la messe qui fut célébrée solennellement, l'évêque se rendit à l'évêché où il se mit à table pour diner.

A l'issue du festin, les seigneurs qui avaient porté le prélat se saisirent de toute la vaisselle et de tout le linge qu'on y avait employé, et qui leur appartenaient, à raison des services par eux rendus audit seigneur évêque en sa solennelle réception.

Philippe de Coëtquis fut transféré à Tours en 1427 et l'année d'après il eut à interroger Jeanne-d'Arc, lorsqu'elle se présenta devant le roi Charles VII en arrivant de son village à l'armée. En 1440 il fut fait cardinal par le pape Félix V, et mourut à Tours l'année suivante.

Note

pour servir à l'histoire de Dinan.

Voici un document propre à faire partie de l'histoire de Di-

nan. Il est copié textuellement, d'après un vieil imprimé du temps :

« De l'ordonnance de messieurs les commissaires du roy
» pour la levée des gens de guerre en cette province, estans
» parties d'iceux assemblé en cette ville de Dinan, suivant l'or-
» dre de Sa Majesté, le requérant Monsieur le procureur d'i-
» celle audit Dinan. Il est expressement enjoinct, aux treso-
» riers des paroisses qui sont en cette dite ville, à la suite de
» cette commission se tenir où l'un de chacune paroisse à icel-
» les des portes de cette ditte ville qui sera ouverte, pour don-
» ner avis au corps de garde d'habitants de cette ditte ville,
» des soldats qui se presenteroient, déguisés ou autrement,
» pour sortir et deserter, afin de les arreter et les faire punir
» du dernier supplice suivant la rigueur des ordonnances : les-
» quels tresoriers seront outre obligez, pour le moins l'un de
» chasque desdittes paroisses d'estre en sentinelle tant de jour
» que de nuict sur les murs de cette ditte ville, pour pareille-
» ment empescher lesdits soldats de se sauver : ausquels sol-
» dats sont faictes tres expresses prohibitions et deffences d'al-
» ler sur lesdits murs, n'y se mettre en devoir de s'evader à
» peine d'estre penduz et estranglez, sans autres formes ni fi-
» gures de proces. Comme aussi est tres expressement com-
» mandé à tous et chacuns les habitants et hosteliers de cette
» ditte ville, chez lesquels il y a des soldats logez par étiquette
» ou autrement de donner avis à messieurs les officiers de la
» justice ordinaire, de ceux desdits soldats qui manqueroient
» de se rendre à leursdits logements, dans les sept heures du
» soir le plus tart, ou qui en sortiraient avant les six heures du
» matin, afin de parvenir aux chastiments portez par les pre-
» cedentes ordonnances. Comme aussi sont deffences faictes
» aux hosteliers et cabarestiers de souffrir lesdits soldats en
» leurs maisons, sous quelque pretexte que ce soit, puis ladite

» heure de sept heures du soir, et autant les six du matin, à
» peine auxdits hosteliers et cabaretiers de cent livres d'a-
» mande, pour la première fois et sans dispensation. Et à ce
» que personne n'en prétende cause d'ignorance, sera la pré-
» sente publiée à son de tambour, aux places publiques, ca-
» rouers et lieux accoustumez de cette ville et fors-bourgs. Ar-
» restée a Dinan, ce douzième jour d'avril mil six cens qua-
» rante deux.

» Signé Monsieur le sénéchal, I. Pépin. Monsieur le procu-
» reur du roy, de Taillefer. Les signes apposez en la minute du
» présent demeurée vers moy greffier, soussigné Blondeau. »

Relation

d'un duel qui eut lieu à Saint-Brieuc en l'année 1730

Entre M. DE SABRAN et M. DE KERATRY.

M. le maréchal duc d'Estrées, commandant pour le roi de la province de Bretagne, allait y ouvrir la tenue des états de 1730, fixée à St-Brieuc par l'ordonnance royale. Il était accompagné de la duchesse son épouse et du chevalier de Sabran, neveu de la commandante. En présence de ce dernier, très bel homme, connu déjà par des succès de cour et d'escrime, on parla, dans les salons de Versailles, de l'humeur rétive des bretons et des embarras qu'elle pourrait susciter au maréchal. M. de Sabran répliqua qu'il suivait sa tante pour les mettre à la raison; et, déployant un mouchoir de batiste, il promit galamment aux dames de leur apporter, à son retour, dans ce mouchoir, une demi-douzaine d'oreilles des plus récalcitrants.

Ce propos, pour le moins imprudent, ne pouvait manquer

d'arriver à son adresse, avant même l'ouverture des états ; on juge de l'effet produit sur des gens d'honneur des trois ordres qui, se croyant le droit de réclamer, au profit de leur province, les libertés et les franchises reconnues par François 1er, dans son édit daté de Nantes en 1532, ne virent, dans les paroles de M. de Sabran, qu'un outrage accompagné de menaces dont, les cas, échéant, on se réservait de le faire repentir.

Le jeune seigneur en fournit bientôt l'occasion. Le 26 novembre 1730, M. de Sabran, après un dîner de cérémonie auquel il avait assisté, et où il s'était enquis du nom des gentilshommes jouissant de quelque réputation dans le maniement des armes (il faut lui rendre cette justice, qu'il ne voulait pas s'adresser à des enfants), s'approcha d'une table de jeu très-entourée, et à laquelle mon père était assis. Debout, dans sa haute stature, allongeant le bras pour ponter et déposer son enjeu sur le tapis vert, le neveu de la maréchale effleura, de sa manche brodée d'or, la joue de M. de Keratry, qui, le regardant avec une noble assurance, le pria d'y faire un peu plus d'attention. Pour réponse, le coup fini, même maladresse du chevalier de Sabran. Mon père se lève, lui marche sur le pied, et ne prononce que ces seuls mots : « Je vous comprends, Monsieur ! » Ils sortent ensemble, suivis de tous les gentilshommes et bourgeois répandus dans les salons de la présidence. Soixante domestiques les accompagnent, munis de longs flambeaux qui servaient à l'escorte des carrosses ou des chaises à porteurs, à défaut de reverbères dont les carrefours étaient alors dépourvus.

Le cortège se dirigea vers une rue assez large, mais peu habitée, située derrière le couvent des Cordeliers à Saint-Brieuc. Là, les spectateurs se partagent de manière à former un champ clos, autour duquel s'espacent les flambeaux, dont les reflets rouges convergent vers le centre du terrain occupé par les

deux combattants. Ceux-ci avaient déjà mesuré leurs épées et dépouillé leurs habits.

Certes, cette scène avait un aspect imposant. Si ces torches résineuses, dans un seul point, avaient dissipé les ténèbres d'une nuit de novembre, des ombres plus épaisses régnaient à l'entour et semblaient enfermer, dans un cadre de deuil, le combat de deux hommes prêts à se donner la mort. Les conversations animées, les murmures d'un patriotisme irrité avaient cessé. Tous les regards étaient fixés sur le milieu de l'arène, et ce silence tenait les spectateurs dans un état de frissonnement. Nous n'avons pas besoin de dire de quel côté s'accumulait l'intérêt. Pour tous, dans le noble provençal se personnifiait l'orgueil d'un homme de cour, jaloux d'humilier toute une province; dans mon père, on voyait le pays lui-même, combattant pour son honneur et son caractère outragés.

Les deux rivaux, après s'être donné courtoisement le salut d'usage, s'abordèrent l'épée à la main. M. de Keratry se laissa porter deux bottes, comme pour savoir à qui il avait affaire. A la troisième, il prit l'offensive, et, d'un revers de lame séchement appuyée, écartant le fer de l'ennemi, il lui passa son épée au travers de la poitrine. L'arme de M. de Sabran lui échappa de la main : le corps fléchit également, et, au bout de dix minutes, on ne releva qu'un cadavre.

En prenant son habit, mon père disait : « J'étais tenté de le » ménager, mais je me suis souvenu de l'insolent mouchoir dé- » ployé à Versailles, et j'ai pensé que notre Bretagne voulait » quelque chose de mieux qu'une égratignure. » Le triomphe du vainqueur fut modeste, comme il devait l'être; contre ses désirs, celui de ses amis fut plus bruyant. A cette occasion, on composa des vers que je m'abstiendrai de citer. Mais, comme après tout duel, suivi de mort, les édits de nos rois, consacrés par le serment de leur sacre, infligeaient au survivant la peine

capitale, les témoins nombreux de l'événement insistèrent pour que mon père cherchât un asile : il n'eut que l'embarras du choix.

Son innocence était notoire. Provoqué dans son honneur, dans celui de sa province, qu'il n'en séparait pas, il avait répondu dignement au choix de l'ennemi de tous les deux, on pourrait ajouter au choix de son pays même, puisque c'était sur la notoriété de sa vigilance que M. de Sabran avait voulu commencer par lui son attaque multiple.

Seize mois s'écoulèrent, avant que fussent accordées à mon père ses lettres de grace, que j'ai sous les yeux, signées de la main du jeune roi Louis XV, et contresignées par Phelippeau et Chauvelin, ministres de l'époque. Elles avaient été sollicitées par la duchesse d'Estrées elle-même, tante de M. de Sabran, dont elle avait hautement improuvé la conduite ; et si l'octroi en fut différé, c'est que la famille du défunt était très-puissante en cour.

Ces lettres, dites de rémission, devaient être intérimées dans trois mois au parlement de Bretagne, à peine de nullité, en présence de l'impétrant. Quinze cents gentilshommes, l'épée au côté, accourus à Rennes de tous les points de la province, accompagnèrent mon père au palais, où il alla s'asseoir sur la selette des condamnés, pour y entendre la lecture de ses lettres de grace.

KERATRY.



Anciens bains de Port-Aurèle,

en Plérin, près Saint-Brieuc.

Les fouilles pratiquées à Saint-Laurent, au lieu dit Port-Aurèle, en Plérin, y attirent, depuis quelque temps un certain nombre de curieux qui, la plupart, s'en retournent un peu désappointés de n'avoir vu que deux fosses carrées, d'assez petite dimension et quelques piles de briques rouges, rangées symétriquement au fond.

Mais pour l'antiquaire ces restes ont une plus grande valeur. Outre le cachet d'antiquité qu'ils présentent et qui ne sera contesté par personne, ils permettent encore d'étudier la nature et la forme des matériaux employés dans les temps anciens et la singulière distribution des constructions auxquelles ils étaient employés.

Les constructions mises à découvert par ces fouilles se composent de deux chambres à peu près carrées, d'inégales dimensions, profondes d'environ un mètre, et dont la partie basse servait d'âtre à deux fourneaux, bien que quelques rares morceaux de charbon et quelques indices de suie, trouvés dans une des trois cheminées latérales, attestent qu'il y a été fait du feu.

A la première vue, cette double construction semblait avoir servi de four à briques, et cette opinion qui est celle de la pluralité des visiteurs est corroborée par la présence, dans le voisinage, de terre à tuiles ; mais, après un examen moins superficiel, on reste à peu près convaincu que c'est un ancien établissement de bains. Ce qui milite en faveur de cette opinion c'est le soin avec lequel ont été faits les enduits dont on a trouvé de nombreux débris, et la disposition intérieure de ces fourneaux ; et, ce qui n'est pas le moins remarquable, c'est

que ces deux constructions d'inégale grandeur, affectent entr'elles une très-notable différence.

Ainsi, selon nous, la plus grande de ces deux pièces a dû servir de lieu de bain ; l'autre, avec laquelle elle communiquait nécessairement, de chambre chaude. Aussi, dans la première, la flamme, après avoir circulé entre les soixante et quelques piliers en tuiles qui soutenaient le réservoir d'eau, s'échappait-elle par trois issues ou cheminées latérales, pratiquées dans le mur opposé à l'entrée du fourneau qui n'avait guère que 90 centimètres de haut. — Dans la chambre contiguë, au contraire, la chaleur, après avoir circulé entre un moias grand nombre de piliers, s'échappait par cinq tuyaux de forme carrée, de 10 à 12 centimètres de côté, sur 2 centimètres seulement d'épaisseur. Ces cinq tuyaux sont juxtaposés et appliqués contre le mur et non noyés dedans. On en a retrouvé encore sept, dont deux près de l'ouverture du fourneau, et l'on peut supposer, à la vue des crampons de fer oxydé qui se trouvent encore dans le mur, que deux des côtés de la chambre en étaient en partie tapissés. Ces tuyaux se communiquaient entr'eux par de légères ouvertures. Evidemment, à leur nombre, à leur position, et surtout au peu d'épaisseur de leur limbe, on est forcé de reconnaître en eux des tuyaux calorifères, destinés à chauffer l'appartement qu'ils traversaient dans le sens vertical.

Il y'avait donc, dans cet édifice, salle de bain, et à côté et communiquant avec elle, un petit appartement destiné à recevoir les baigneurs, au sortir du bain et à les maintenir dans une température chaude mais sèche.

Voilà l'opinion que nous nous sommes formée de cette double construction. Existait-il au-dessus d'élégants appartements comme le ferait supposer quelques fragments d'enduits peints à la terre de Sienne ? C'est une question que nous laissons à ré-

soudre à d'autres. Nous avons remarqué que ces enduits, généralement très bons et formés d'une couche calcaire, mêlée de sable et de coquillage et colorée en rose, étaient recouverts de béton assez poli extérieurement et qui a encore conservé toute sa dureté.

A quelques mètres de cette double construction, on a mis à découvert un mur maçonné seulement à l'argile, tandis que les autres sont à la chaux.

Enfin, on y a trouvé divers objets propres à fixer l'attention. Ainsi, on a rencontré une petite médaille en cuivre du diamètre d'un centime, qui serait celle d'un empereur romain, pareille à une de celles trouvées à la tour de Cesson. On a encore rencontré un anneau en cuivre, semblable à une boucle de rideau. Des ossements de chevaux, sans doute, et la boîte osseuse d'une tête d'homme ont été extraits des déblais.

Mais ce qui intrigue le plus nos archéologues, c'est la découverte faite en dernier lieu, contre le mur extérieur du plus petit appartement, d'une grande quantité d'une matière pulvérulente, ressemblant assez, par son reflet nacré et chatoyant (quoique terne et fumé) à des fragments de gypse (ou miroir d'âne.) Il s'en est trouvé un assez gros volume; le tout était réuni et ramassé en un espace circonscrit, qui annonçait assez que le vase qui avait contenu cette matière (et qui était probablement en bois) avait disparu avec le temps.

En examinant avec quelque attention cette matière, nous n'avons pas tardé à reconnaître qu'elle appartient au règne animal et qu'elle est entièrement formée d'écailles, d'arrêtes, de fragments de la colonne vertébrale et de nageoires de très petits poissons, et nous avons fini par nous assurer, par la comparaison, que ces détritits proviennent d'une grande quantité de sardines renfermées dans un même vase et dont la matière charnue s'est entièrement consommée, pour ne laisser subsis-

ter que les parties les plus dures et les plus susceptibles de conservation. En première ligne, sous ce rapport, se trouve la matière nacrée des écailles. En examinant celles-ci avec soin, il est impossible de ne pas reconnaître celles que porte la sardine.

Un mot maintenant sur la situation de ces bains.

Comment expliquer qu'ils se trouvent ainsi isolés sur une pentière, et séparés des flots, pendant la pleine mer, seulement d'un mètre ou deux ?

Pour s'en faire une idée, il faut savoir qu'ils sont placés à l'entrée du chemin qui, de Plérin, conduit à la grève, et non loin du coude formé par la baie de St-Laurent, désigné sur toutes les anciennes cartes sous le nom de *Port-Aurèle* ; que la tradition du pays est que de nombreuses habitations ont existé sur ce point et qu'elles n'ont été détruites avec le port, que par la mer qui chaque jour encore empiète sur le champ qui borde la grève. Une circonstance qui contribue à accréditer cette opinion, c'est qu'entre ce point et le havre de Cesson, existe un rocher que l'on désigne sous le nom de Rocher-d'entre-les-Ports.

Enfin, ce qui tendrait à faire penser qu'il a existé là de nombreuses habitations, c'est que, dans un champ voisin, se trouve, assure-t-on, un puits en pierres de taille, qui aurait dépendu d'une communauté nommée Sainte-Idole. C'est un fait à reconnaître et à constater.

L'existence du Port-Aurèle (mot évidemment romain), où venait aboutir le chemin de Plérin, ne laisse aucun doute dans notre esprit. Il a dû exister, du temps des romains, antérieurement au cataclysme de 709, qui a causé sans doute sa destruction. Un fait non moins curieux, c'est qu'avant cette époque, il a existé un chemin partant de ce port et traversant la baie, à l'aide duquel on se rendait à pied sec à St-Malo (la rivière La

Rance, au dire de l'abbé Manet, était alors guéable); et ce qui donne à cette opinion le plus haut degré de probabilité, c'est que le chemin conduisant du bourg de Plérin au Port-Aurèle, porte le nom de chemin de Josse-Pinet, et qu'en face, à deux lieues plus loin, dans la baie de Morieux, ce chemin qui sort de la mer et s'enfonce dans les terres, pour aller rejoindre la voie romaine, porte encore le nom de Josse-Pinet. Tout se réunit pour faire penser que ces deux chemins n'en formaient qu'un qui a été divisé par l'invasion des eaux dans la baie de Saint-Laurent.

CH. LE MAOUT.

Les Lutins.

Nocturne Breton.

Déjà l'ombre du soir sur la plaine s'épanche,
La lune à l'horizon montre son front d'argent;
Voyez dans le vallon, comme une gaze blanche,
La vapeur du grand lac qui s'élève et s'étend.
Le troupeau mugissant vers l'étable s'avance,
Tous les petits oiseaux rentrent au fond des bois,
Le chant du rossignol trouble seul le silence :
C'est l'heure des esprits qui dansent à sa voix.

Allons, enfants, fuyons bien vite,
N'entendez-vous pas les lutins
Dont l'essaim folâtre s'agite
Près de nous, sous ces noirs sapins ?

Malheur au voyageur objet de leurs malices,
Malheur à nos troupeaux dehors quand le jour fuit !
Ce sont eux qui le soir égarent les génisses ;
C'est contre eux que les chiens hurlent toute la nuit.
Les épis renversés attestent leur passage,
Ils égrènent les blés de nos riches guérêts :
Ce sont ces méchants nains qui, dans les nuits d'orage,
Allument des feux bleus sur les eaux des marais.

Allons, enfants, fuyons bien vite,
N'entendez-vous pas les lutins
Dont l'essaim folâtre s'agite
Près de nous, sous ces noirs sapins ?

Quand le pâtre attardé regagne sa chaumière,
Il prend soin d'éviter les carrefours en croix,
Et les sentiers tracés sur l'aride bruyère,
Et les dolmens ruinés, et le menhir du bois.
Au moindre bruit douteux, ses terreurs éveillées
Lui font voir les lutins gambadant tous en rond ;
Il rappelle en son cœur les récits des veillées,
S'arme du chapelet et se signe le front.

Allons, enfants, fuyons bien vite,
N'entendez-vous pas les lutins
Dont l'essaim folâtre s'agite
Près de nous, sous ces noirs sapins ?

Quand le fil au fuseau se noue et s'entortille ;
Quand le trépied rougit ; quand la lampe s'éteint ;
Quand la porte s'entrouvre ou que le feu pétille,
C'est que dans le logis s'est glissé le lutin :
Mais pour chasser l'esprit là nous aurons une arme
Dans le rameau bénit qui le met aux abois ;
Et si, pour l'avenir, son retour nous alarme,
Nous placerons au seuil deux brins de paille en croix.

Allons, enfants, fuyons bien vite,
N'entendez-vous pas les lutins
Dont l'essaim folâtre s'agite
Près de nous, sous ces sapins ?

FOUQUET, docteur-médecin

Les phares de la Bretagne.

Le pâtre armoricain foule encor la bruyère,
Où l'approche du soir me ramenait souvent,
En ces jours inquiets où mon cœur solitaire
Cherchait au bord des mers un loisir décevant.

Il s'assied tout rêveur à ma place déserte,
Regarde l'horison se couvrir de vapeurs,
Et l'onde s'assombrir sous la roche entr'ouverte,
Et les phares lointains luire sur les hauteurs.

- « Phares disséminés au-dessus de l'abîme,
- » Rois du gouffre profond mugissant à vos pieds,
- » Qui, toujours éveillés, avez, de cime en cime,
- » Le firmament pour dais, les vagues pour trépieds ;
- » Combien avez-vous vu d'espérances trahies,
- » De projets avortés, d'efforts infructueux,
- » Depuis que vous brillez, étoiles des vigies,
- » Muettes comme vous entre l'onde et les cieux ?
- » Parmi ceux que la mer a choisis pour sa proie,
- » Combien, l'âme égarée et les sens éperdus,
- » Esclaves de la peur et maudissant leur voie,
- » Ont accusé vos feux de les avoir perdus ?...
- » Cependant, dès que l'ombre envahissant l'espace,
- » S'abat sur les écueils craints du navigateur,
- » Votre ardente auréole, au navire qui passe,
- » S'il est en fausse route, indique son erreur.
- » Isolés comme vous sur l'océan des âges,
- » Quelques hommes divins, salutaires flambeaux,
- » Gardent, inaltérable au souffle des orages,
- » Un rayon sur leur front que respectent les eaux ;

» Sitôt qu'à l'horison une lueur bénie
» Semble avoir vaincu l'ombre et reconquis le ciel,
» Ils ôtent leur couronne, et le monde les nie,
» Toujours prompt à compter sur un jour éternel.
» Mais, vienne avec la nuit, en désastre fertile,
» Un peu de cette crainte au fébrile frisson,
» Qui glace en un moment le sang le plus agile,
» Et trouble du plus fort l'impassible raison ;
» On voit soudain la foule à leurs pieds accourue,
» Demander en tremblant grâce pour ses terreurs,
» Tandis qu'illuminés et calmes sous la nue,
» Ils prodiguent à tous leurs feux consolateurs. »
Ainsi, lorsque j'errais au rivage celtique,
Sur vos caps de granit, phares mystérieux,
Vous m'êtes apparus comme un cortège antique
De ces hommes divins, rois des temps orageux. Cailleaux.

Promenade à l'île de Serk (1).

On trouve dans la chronique de Samuel de Carteret, parmi de grandes confusions de noms et de dates, que, vers le commencement du seizième siècle, le roi de France et le roi d'Angleterre étant, comme toujours, à se faire la guerre, un certain capitaine français, nommé Poulain, vint avec une douzaine de galères et quatre ou cinq cents hommes, s'emparer de l'île de Serk, inhabitée depuis deux cents ans. Ce Poulain était accompagné d'un autre capitaine Bruel, ou Breuil, ou Du Brueil, un homme de terre et non de mer, assez probablement. Ils se

(1) La proximité des îles de Serk et de Chausey, situées à quelques lieues du littoral breton, nous a fait penser qu'on ne lirait pas sans intérêt les deux notices suivantes.

partagèrent l'empire et firent élever par leurs gens deux petites forteresses, l'une, auprès de l'Eperquerie, dans le grand Serk, l'autre auprès de la Coupée, dans le petit Serk.

Ce fait, assez obscur, est le premier que rapporte l'histoire des îles. De sorte qu'il est assez mal établi qu'à cette époque Serk ne fût inhabité que depuis deux siècles. Pourquoi pas depuis plus longtemps ? Pourquoi pas depuis la conquête ? Est-ce que le chroniqueur eût été fâché d'accorder à des français l'honneur d'avoir les premiers foulé la bruyère et laissé de leurs vêtements ou de leur peau sur les ronces d'une île déserte ? Il n'y avait pas de quoi rendre un Carteret jaloux, en vérité.

Toujours est-il qu'à peine établis dans les deux Serk, Poulain et Dubreuil s'ennuyèrent horriblement de s'y voir. Poulain remit à la mer, et, le dernier jour ou plutôt la dernière nuit de juillet 1549, il essaya de surprendre une flotille anglaise, qui était à l'ancre devant Guernesey. Mais il fut repoussé avec de tels dégâts qu'il lui fallut aller se faire réparer à St-Malo. Or, en passant devant Jersey, il s'arrêta dans la baie du Bouley et voulu descendre à terre, on ne dit pas dans quelle intention : ce que voyant, les habitants s'assemblèrent et repoussèrent rudement le malencontreux Poulain. Il y perdit plusieurs hommes qui ne purent haller leurs talons assez vite de la presse, et qui furent massacrés en pièces, dit la chronique. On avait, dans ce temps là, l'économie plus politique qu'humaine de ne point faire de prisonniers.

Au bout de quinze jours, Poulain revint de St-Malo, en meilleur état, et, comme il n'avait pas eu fort à se louer de l'hospitalité Jersiaise, il trouva bon, en repassant, de s'emparer d'une barque de corsaire, appartenant à un assez mauvais sujet, nommé Cornish, qui était alors lieutenant de Jersey, pour le duc de Somerset, Cornish, qui fit commencer la gran-

de tour du château de Mont-Orgeuil. La barque dont il s'agit revenait à Jersey, après trois mois de course, chargée d'un butin considérable en marchandises, or et argent, et attendait paisiblement la marée dans la rade de Sainte-Catherine. Poulain le prit et l'emmena à Serk, puis en France, d'où l'histoire ne dit pas qu'il soit revenu depuis.

Breuil ou Breul, car rien ne prouve qu'il ne fût pas breton, était donc resté patiemment à Serk, avec la moitié environ des quatre ou cinq cents hommes que Poulain et lui avaient d'abord amenés. Au bout de cinq ou six ans, la petite population se fatigua d'une terre ingrate qui ne lui donnait pas de quoi manger, et presque tous s'en allèrent, les uns après les autres, si bien que des flamands qui étaient à Guernesey trouvèrent facile de venir une nuit réveiller, prendre et égorger le reste.

Fiers de leur conquête, nos flamands dépêchèrent quelques-uns des leurs à la reine, Marie Tudor, que les protestants ont si justement surnommée la Sanglante, que Victor Hugo paraît avoir défigurée dans son théâtre ; et, par une galanterie assez naturelle envers la femme de leur maître le roi d'Espagne, Philippe II, ils offrirent à Marie cette île de Serk, glorieusement enlevée à ses premiers possesseurs.

Mais la reine d'Angleterre ne jugea pas, à ce qu'il paraît, que le cadeau valût la peine d'être accepté : elle fit mettre les ambassadeurs à la porte, sans même leur payer le voyage.

Dans leur humeur, les flamands abandonnèrent l'île, qui redevint déserte comme jadis. Alors, afin que les français n'y habitassent pas de rechef, le capitaine de Jersey, sir Hugh Pawlet y envoya grand nombre de gens pour abattre et raser les forteresses. Le besogne faite, tous s'en revinrent : pas un n'eût voulu rester.

Or, malgré les sages mesures de sir Hugh Pawlet, il arriva qu'un certain seigneur normand, nommé de Glateny, ou Glatiny, avisant bientôt cette île sans insulaires, pria le roi de France, Henri II, je suppose, de lui donner Serk, à lui et à ses hoirs, s'engageant à la peupler à ses propres coûtages et dépens. Ce que le roi lui octroya de la meilleure grâce du monde.

Les français étaient donc de nouveau dans l'île, quand la guerre survint entre l'Angleterre et la France, à propos du Hâvre de Grâce, et Serk fut encore abandonné.

Enfin, un carteret, Hélier, seigneur de St-Ouen dans l'île de Jersey, fut frappé du danger qu'il pouvait y avoir pour les deux grandes îles à laisser ainsi ce rocher inculte à la merci du premier venu. Présument sagement que, si les français ne s'en emparaient pas une troisième fois, les pirates, les écumeurs de mer ne tarderaient pas du moins à en faire leur repaire et leur nid, il résolut, sur le conseil courageux et éclairé de madame sa femme, comme dit la chronique, de demander aux commissaires de la reine Elisabeth qu'ils lui donnassent l'île de Serk, ses appartenances et toutes les autres îles adjacentes à icelle, pour les réunir à jamais à sa seigneurie de St-Ouen, s'engageant à payer chaque année, en raison de cette acquisition, cinquante sols tournois à la recette royale de Guernesey. Ce dont il fut fait bon et loyal accord, en l'an 1563.

Serk eut donc un maître. Le rocher fut fertilisé.

L'année suivante, Hélier de Carteret et madame sa femme entreprirent bravement leur tâche glorieuse. Ils firent déchirer cette terre que la charrue ne connaissait pas, que l'insouciance ou l'ignorance de ses premiers possesseurs avait condamnée et maudite. Les laboureurs hochaient la tête : le paysan ne croit au commencement de rien ; mais, quand le soleil d'août

eut passé sur les défrichements du seigneur, ceux qui revinrent trouvèrent Carteret bien grand, car une moisson abondante, magnifique, couvrait tout de ses flots dorés.

Ce premier triomphe décida l'heureux et laborieux fondateur à venir, lui et sa femme, quittant la riche aisance de leur beau manoir de St-Ouen, habiter, pour un temps au moins, la pauvre île qu'eux seuls pouvaient rendre habitable. Il fallut tout apporter : le pain, le bois, les plantes, les outils, les chevaux, les bœufs et le reste. Pas un pan des anciennes habitations n'était resté debout, à l'exception d'une petite chapelle que la dévotion des démolisseurs avait respecté. Cette chapelle fut la première demeure des nobles colons. Il n'y avait ni chemins, ni routes, ni port, ni abordage possible sans des difficultés immenses. On se frayait un passage par le fer et par le feu, mais la bruyère qu'on avait coupée repoussait plus abondante ; les broussailles brûlées fécondaient le sol de leurs cendres et renaissaient plus impraticables et plus hautes. A peine la culture avait elle fait sortir de terre quelques brins d'herbe potagères, qu'aussitôt les lapins, seuls hôtes restés fidèles, sortaient de leurs mille et mille terriers, et, de tout ce travail, dévoraient jusqu'à l'espérance. Les terriers furent ruinés, les lapins furent tués et mangés : c'était le moins difficile. Les maisons furent apportées de Jersey pièce à pièce comme les habitants un à un, et jusqu'à ce qu'ils eussent vu assez de cabanes pour loger tout le monde, Hélier de Carteret et sa femme continuèrent sans se plaindre à n'avoir d'autre abri que la chapelle en ruines, défendue de la pluie et du vent par quelques brassées de fougère. Bientôt la chapelle elle-même se releva, décente et solide, et l'histoire a gardé le nom du premier ministre qui y enseigna la parole de Dieu ; il s'appelait Cosme Brevin.

Et, comme il n'y avait ni chemin ni port, comme c'était sur-

tout la rudesse et le danger des abords qui faisaient l'île inhabitable, Carteret se dit qu'il fallait un port et une route. Mais où le port ? Où la route ? A quel point se prendre autour d'un rocher tout debout dans la mer comme une tour sans porte ? Carteret finit par découvrir une sorte de niche haute de cent pieds que la mer s'était peut-être creusée quelques mille ans auparavant, et qu'elle battait et baignait à toutes les marées. Il songea qu'en fermant en partie cette niche au moyen d'une chaussée de terre et de pierres, il ferait de la niche un port, étrange sans doute, et non pareil, mais sûr et bien abrité. C'était bien : mais quel parti tirer ensuite de ce port, puits aux parois titaniques, sans issue que le ciel et la mer ? Audacieux autant qu'infatigable, Carteret osa concevoir l'idée de percer la falaise qui unit le puits à la terre ; et c'est un travail si hardi que pour ma part, quand je l'ai vu, je n'attribuais qu'à la main toute puissante de la nature ce tunnel ouvert au seizième siècle par un gentilhomme illettré avec des pêcheurs pour architectes.

Cette voûte profonde est percée au-dessus du niveau des plus hautes marées, par une route parfaitement viable et facile qui conduit jusqu'au petit Serk, c'est-à-dire à l'autre extrémité. Cette route, comme le port qu'elle dessert, est l'œuvre d'Héliet de Carteret.

Et, quand il eut donné à l'île un port et une route, il fit combler ou rompre toutes les issues par où les habitants grimpaient auparavant, de sorte qu'aujourd'hui la voûte du port est la clé du lieu, et que Serk, sans cette clé est imprénable.

En 1572, Elisabeth confirma le traité fait par ses commissaires, et, pour récompenser Héliet de Carteret d'avoir rendu ainsi digne d'elle et de lui ce nouveau fief de la couronne d'Angleterre, elle lui donna des canons, comme à un vice-roi.

C'est cette île de Serk, sauvée du néant, fertilisée, utilisée ;

peuplée de Carteret, que depuis quelques années le bateau à vapeur fait voir au Jersiais chaque été. La charmante promenade vient d'avoir lieu, et la plupart de ceux qui l'ont faite voudraient, je les juge par moi, la recommencer. Bien des soupirs de regret auront accueilli le soir l'accablant récit fait par les heureux voyageurs aux peureux qu'à l'heure du départ un matinal brouillard avait effrayés. On ne se figure rien de fantastique et d'adorablement bizarre comme cette excursion si facile, si commode, si vite accomplie. Pour l'étranger des grandes villes, c'est la réalisation d'un rêve romancier; pour l'habitant des îles lui-même, habitué aux magnifiques rochers de sa patrie, c'est quelque chose d'inattendu, d'incomparable comme serait la descente soudaine dans un parage perdu de l'archipel grec ou indien. Quand le bateau a laissé l'ancre tomber et la vapeur fuir entre Serk et ce rocher qui sert d'avant-garde comme un autre château Elisabeth, ruiné depuis cinq ou six cents ans, le passager que la nacelle conduit cherche en vain un port dans ce massif rouge aux draperies vertes, qui lui semble de toutes parts inaccessible. Il ne voit rien qu'un pan grossier de maçonnerie, véritable défi jeté à son intelligence. La nacelle s'approche et s'arrête bientôt, la quille mordue par les cailloux. Le batelier se met à la mer, prend le voyageur sur ses épaules et va le porter où l'eau ne vient plus. Alors vous montez, vous regardez et vous êtes confondu. Autour de vous, le puits élève ses murs indestructibles, hauteurs de fer et de velours que couronnent des femmes et des enfants qui vous attendent et vous saluent. A droite, c'est la porte, cette porte bravement trouée à travers quarante pieds de roche, une petite porte que deux hommes garderaient seuls contre une flotte. Au-delà, un ciel et une mer d'azur, et la route qui s'élève lentement, comme le lit sablé d'un torrent desséché, entre deux lignes tournantes de montagnes magnifiques où des bestiaux

alpins se cachent dans les grandes herbes aux fleurs d'or et de rubis. Plus haut, la voie se couvre et devient fraîche : c'est un berceau parfumé de chèvre-feuille et de troëne, sous lequel vous marchez jusqu'au plateau. Là, un cri d'admiration vous échappe. A droite, à gauche, partout, le sol se creuse, en vallons enchantés, en riantes collines d'une végétation belle comme la vôtre, heureux Jersiais. Des maisons peu nombreuses, mais propres, blanches et fleuries comme celles qui semblent pousser dans vos campagnes. Rien d'une ville, au moins; rien d'un village même, on dirait qu'un peintre s'est fait tout cela pour lui, comme un paysage arcadien. De grands troupeaux s'étonnent et mugissent à votre aspect inconnu : des enfants roses sortent des maisons pour vous regarder dans leur audace timide. Les pères vous tendent la main, les mères vous sourient : votre arrivée est une fête dans l'île ; votre visite est une solennité comme le serait le voyage annuel de la civilisation. Les drapeaux flottent, les fleurs jonchent le chemin ; et la musique du bateau qui vous accompagne éveille au loin d'harmonieux échos. Vous allez toujours : toutes les portes sont ouvertes ; on vous attendait. Vous entrez où vous voulez : partout la table est mise, blanche et luisante. On vous offre tout ce qu'on a, du pain, du vin, des œufs, des fruits, du lait surtout, du lait comme Jersey n'en a plus, maintenant que chaque année lui ôte des vaches en lui ajoutant des habitants. Et, quand vous parlez de payer, on n'a pas de prix à vous dire ; ce que vous donnez, beaucoup ou rien, est également bien reçu.

Le chemin se divise ; il va aux mines d'un côté, des mines de cuivre argentifère peu considérables, mais assez riches. De l'autre, il mène au petit Sérk par les trois terribles ponts qu'on appelle la **Coupée**, effrayant passage où le cœur bat, où le front pâlit, où le vertige vous prend. Guernesey est devant vous, vi-

sible comme dans sa rade ; Herm, Jetou, vous envoient les reflets de leur sable d'or ; Jersey s'efface derrière vous à l'horizon. Suspendu entre deux gouffres, vous ne gardez un tremblant équilibre que parce qu'ils vous attirent tous deux d'une puissance égale. Vous frémissez, vous regardez si le chemin ne s'en va pas, vous avez peur... mais que c'est beau ! comme on retournerait volontiers avoir encore de ces peurs-là !

Il est trois heures. Vous avez lu sur la cheminée du navire que le dîner serait prêt à quatre heures : il faut s'en retourner. Vous voyez le passage à rebours, et il vous paraît plus riche encore ; vous descendez lentement à regret. Arrivé au port où vous attendent les canots, vous jetez un dernier regard d'amour et d'envie sur cet affreux rocher, âpre comme son nom, dans lequel, ainsi qu'en un vase horrible, la nature et Cartier, son ouvrier, ont amassé tant de trésors. Vous montez à bord : des fanfares éclatantes vous accueillent ; un dîner simple mais excellent est servi sur le pont. Babot en fait les honneurs, Babot, le bon capitaine de l'*Atalanta*, si actif, si poli. La cloche sonne pour appeler les retardataires, qui se rallient un à un, péniblement, en se faisant prier. Enfin, tout le monde est à bord, on lève l'ancre, on vire, on part ; la musique envoie nos adieux à terre, et les habitants de l'île, émus, tristes de nous voir partir, comme tout à l'heure reconnaissants de nous voir arriver, nous regardent du haut de leur Eden et nous souhaitent un bon voyage.

Mais bientôt une joie bruyante monte des chambres sur le pont. Les chants et le vin circulent : chants un peu rauques, vin un peu aigre pour du vin de cinq chelins ; mais qu'importe, l'élan est donné, tout s'unit, tout fraternise, il n'y a pas de malades, et quand l'*Atalanta* vient faire expirer sa flamme entre les deux chaussées, à voir les passagers si heureux sur ce

navire qui chante et qui rit, on dirait du triomphant retour des Argonautes, revenant de conquérir la Toison.

Saint-Malo, le 25 juillet 1845. S.

Iles de Chausey.

Il n'est pas de petit rocher qui n'ait aujourd'hui son histoire ; esquissons donc rapidement celle des îles de Chausey, stérile archipel à 2 lieues et demie de Granville.

Les druides, refoulés par l'invasion romaine, cherchèrent au fond des bois et sur les îles voisines du littoral un asile propice à la célébration de leurs mystères : Jersey, Guernesey, Bouillon, près de Granville, conserve encore des monuments de leur séjour ; et l'on a découvert à Chausey, il y a peu d'années, des coins, des haches de granit, et d'autres objets dont l'origine celtique n'est pas douteuse.

Après l'établissement du christianisme, le goût de la solitude et de la vie contemplative conduisit au désert de Chausey un si grand nombre d'anachorètes qu'ils y fondèrent un monastère où habita saint Scubilion, vers le milieu du sixième siècle.

En l'année 1027, cet établissement fut mis sous la dépendance de l'abbé du Mont-Saint-Michel par le duc Richard III, du temps de Néel de Saint-Sauveur-le-Vicomte et l'évêque de Coutances Rodbert, dont les signatures figurent au cartulaire de cette donation.

C'était sur le petit îlot de la Meule, ainsi nommé de sa forme ronde, que les bons pères avaient élevé leur modeste moutier. Il existe encore un excellent puits et quelques débris de cet antique bâtiment ; et les ouvriers employés à l'exploitation des

rochers de granit appuient aujourd'hui leurs frères baraques contre les fondations solides du vieux cloître.

Voyez-vous, dans ces siècles reculés, quelques pauvres moines errant et priant sur le sommet des rocs arides de Chausey? Quelle intime harmonie entre ces vieux débris des joies et des misères du monde, et les ruines solitaires d'un vaste pays à jamais détruit!

Comment une aggrégation d'hommes pouvait-elle exister sur ces pauvres rochers? Le produit des animaux élevés sur les îles de cet archipel devait être insuffisant pour leurs besoins, et l'on est fortement porté à croire qu'ils étaient redevables à la foi et à la charité des habitants du littoral des secours nécessaires à leur subsistance.

Dans ces anciens temps, une action assez active existait donc déjà entre l'archipel de Chausey et les ports de Granville et de Régneville, seuls points de la côte où les bateaux pussent facilement aborder et trouver un abri.

Les religieux de Chausey avaient adopté la règle sévère de saint Benoît, et leur cloître obscur servit d'asile à quelques hommes remarquables, au milieu des siècles de barbarie.

Bernard d'Abbeville, le Bridaine de son temps, se réfugia près d'eux, en 1089, pour fuir les distinctions que l'on offrait de toutes parts à son mérite. Devenu malgré lui, en 1105, abbé de Saint-Cyprien de Poitiers, il fut une des lumières du concile de cette ville, et alla fonder, deux ans plus tard, la célèbre abbaye de Tiron, au diocèse de Chartres.

En 1343, Philippe de Valois, cédant aux instances de l'abbé du Mont-Saint-Michel, ôta ce monastère aux bénédictins pour le donner aux cordeliers, dont la communauté devint si nombreuse, dit l'abbé Manet, que, jusqu'en 1535, d'après les registres de l'évêché de Coutances, ils envoyaient à chaque ordination trois ou quatre sujets pour les ordres sacrés.

Les anglais ayant pillé deux fois ce monastère, les religieux furent contraints de l'abandonner en 1543, et vinrent s'établir en terre ferme.

Un bourgeois de Granville, nommé Le Pigeon, les reçut et les logea pendant trois ans. Enfin, en l'an 1546, ils obtinrent, de la générosité de Jacqueline et d'Adrienne d'Estouville, un terrain sur lequel ils se construisirent une habitation, qui fut consacrée en 1547 par le suffragant de Coutances.

Telle fut l'origine du couvent de Saint-Nicolas-près-Granville, dont les moines vécurent en singulière vénération parmi le peuple, jusqu'à l'ouragan social de 1789.

En 1772, un abbé Nolin, chanoine honoraire de Mâcon, sollicita, par requête au conseil du roi, la concession en toute propriété des îles formant l'archipel de Chausey ; les conseillers de Louis XV, qui, peu de temps auparavant, avaient abandonné à vil prix au duc de Penthièvre et autres les lais et relais de la mer et les terres vaines et vagues, qui auraient dû appartenir de plein-droit aux communes, octroyèrent sans difficulté la concession demandée, moyennant un cens annuel de trois livres de rentes, avec réserves des droits seigneuriaux ! Cet arrêt du conseil, à la date du 28 juillet 1772, fut rendu sous le rapport de l'abbé Terray, contrôleur-général des finances.

Deux aliénations successives des îles concédées ont eu lieu depuis lors, en 1775 et 1788. Chausey fait administrativement partie de la commune de Granville.

A l'époque de la révolution, il existait encore sur la Grande-île de Chausey, une petite chapelle, aujourd'hui détruite, et dont les ornements ont été transférés à l'église de Hudimesnil. Près de cette chapelle on a trouvé de nombreuses sépultures. Au sud-est de la même île, le promeneur aperçoit les ruines d'un petit fort, abandonné vers la fin du dix-septième siècle :

c'était le boulevard des ilots de l'archipel, dont le gouvernement honoraire était attribué aux membres de la maison de Matignon.

Chausey expédie pour le commerce environ 300 tonneaux de soude de varech par chaque année. C'est le produit de sept fourneaux dirigés par trente ouvriers. Plus de cent autres ouvriers ont établi là leurs baraques, et travaillent, pour le compte de divers entrepreneurs, à l'extraction des blocs de granit.

Le produit annuel de Chausey ne s'élève pas aujourd'hui à moins de 12 à 15,000 francs.

Notice sur l'incendie de la ville de St-Malo, en 1661.

De la muraille d'enceinte et de l'intérieur de la place, à l'époque du désastre.

Avant d'entrer dans les détails du terrible événement que nous avons à raconter, il nous a paru indispensable de redire ici quelques mots de nos anciens remparts, qui, en 1661, n'avaient encore presque rien perdu de la magnificence de leurs quatre accroissements en 1708, 1715, 1721, et 1736.

Cette clôture, commencée vers le milieu du XII^e siècle, sous notre bienheureux Jean-de-La-Grille (voyez la page 67 de sa vie, publiée par nous en 1840) et continuée à différentes reprises par quelques-uns de ses successeurs évêques, ne conte-

naît guère alors que trente-trois journaux sur le terrain haut (chaque journal de 480 pieds de long sur 96 de large), et était assise sur le contour du rocher dont elle suivait exactement les divers zigs-zags et les diverses pentes et contre-pentes. Sa forme, par conséquent, était très-bizarre; son élévation très inégale, et sa construction, en simple moëllon piqué grossièrement, trop faible en certains endroits. — Des encorbellements en pierres, saillants en dehors, et soutenant, de distance en distance, des latrines publiques, ajoutaient néanmoins quelque chose à sa mince épaisseur, au niveau du chemin des Rondes; et de mauvaises tourelles, dans le goût antique, étaient à peu près nulles pour sa défense.

Sa ligne partait de la tour septentrionale de la Grand-Porte, rebâtie ainsi que sa voisine, en 1583, par deux MM. Desnos, qui s'y ruinèrent entièrement, et filait par notre vieille Beurrierie, notre Poissonnerie actuelle et notre Croix-du-Fief, appelée improprement par le peuple la Croix-du-Fiel, jusqu'au canal de Merbonne, dit ainsi de ce que c'était là le meilleur abri du port, et que la mer y était communément fort tranquille.

De cette première station, elle se coudait brusquement dans l'est, pour aller, par notre rue de Garengreau actuelle, se lier, derrière la Tour du Chateau qualifiée de la Générale, à la vieille Courtine, au milieu de laquelle se voit encore la porte Saint-Thomas, première de ce nom, qui, dans son principe, débouchait immédiatement sur une nielle, remplacée depuis par une chaussée artificielle nommée vulgairement de nos jours le Sillon; au lieu qu'elle n'a plus accès que dans la cour du Château même, bâtie en l'an 1500.

Depuis l'extrémité nord de cette vieille Courtine, précitée, ou plutôt depuis la tour Quic-en-Grogne, qui l'interceptait déjà depuis plusieurs années, la muraille que nous décrivons allait

former l'ados des maisons de la rue des Juifs, du côté de la mer, où se montrent encore ses restes assez bien conservés ; puis, par les hauteurs du Fort-la-Reine actuel, s'avancait par diverses sinuosités, jusqu'au bas des grands escaliers du bastillon de la Hollande, long espace dans lequel ses pans, presque caducs, sont ordinairement appelés les vieux murs où les petits murs.

Enfin, de ce nouveau jalon, elle couvrait toute notre rue d'Estrées, passait au midi du couvent de Saint-François ou des Recollets, qui, durant notre première révolution, a été remplacé par notre caserne, de même nom, et allait définitivement, par notre rue des Cordeliers et notre Poids Public, butter, près de la Pompe, à la tour méridionale de la Grand-Porte ci dessus, dernier développement dans lequel on n'en aperçoit plus la moindre trace...

Quant à l'espace contenu dans toute cette ceinture, il n'offrait guère d'édifices remarquables que la cathédrale, non encore achevée. — Le surplus n'était presque qu'un amas confus de maisons et de maisonnettes formant des rues ou ruelles d'une ascension difficile et d'une descente périlleuse, depuis le sommet jusqu'au bas de la montagne. — Dans le quartier de la Grand-Porte principalement, qui était le plus marchand, quelques-unes de ces habitations modestes étaient même couvertes en chaume et en bédoue, sorte de roseaux des marais de Dol et de Châteauneuf, jusqu'à présent fort en usage dans les paroisses adjacentes. — La plupart étaient à deux ou trois étages, en bois du Nord peint à l'huile. — Elles étaient en outre sans dégagements suffisants, liées les unes aux autres, de distance en distance, par des arcades aussi en sapin, et par des voûtes souterraines poussées jusqu'aux ruisseaux, vers lesquels chaque étage faisait saillie. — En un mot, pour comble de malheurs,

leurs magasins se trouvaient en ce temps-là remplis de brai, de goudron, de suif, de graisses, etc., et, qui plus est, de poudre à canon, destinés au service des vaisseaux....

Commencement et progrès de l'incendie.

Les choses étaient dans cette position critique, fruit d'une police insouciance et mal faite, lorsque, le 27 octobre 1661, veille de saint Simon et saint Jude, sur les cinq heures du soir, et par un temps serein, la brûlerie commença au haut de la Grand-Rue (si mal à propos appelée de la sorte, puisqu'elle n'avait guère de largeur que la voie d'une charrette), chez une nommée Marie de Bordeaux, veuve de Sébastien Charnassé, dit Ville-David, apothicaire.

Cette femme avait mis de la térébentine à bouillir dans une petite cour au derrière de sa boutique. — La matière s'étant enflammée, la surveillante ne perdit pas la tête, elle coiffa au plus vite la bassine d'un cuveau qu'elle avait préparé en cas d'accident, et jeta par dessus, pour plus grande sûreté, une lourde couverture de laine mouillée. — Cette opération n'aurait probablement pas manqué d'avoir un effet salutaire, si un zèle trop précipité ne fût venu la rendre vaine. — La fumée puante et épaisse qui s'échappait par l'allée fit à l'instant les voisins crier au feu, et tous, accourus en tumulte, s'empresèrent d'agir en désordre. — Un individu, principalement, appelé Pierre Chenu, croyant mieux faire que les autres, alla tout droit à la source du mal; il leva imprudemment l'appareil qu'avait établi la misérable veuve. — Pour surcroît de maladresse, il renversa d'un coup de pied le vase par terre. — Aussitôt le liquide, en combustion, coula dans le magasin, qui, en quelques minutes, fut changé en une fournaise affreuse. — A six heures, l'incendie avait déjà dévoré presque entièrement quatre maisons.

Plus l'alarme fut universelle, plus la confusion devint extrême : — la populace n'obéissait plus et n'était occupée qu'à mettre en lieu de sûreté les meubles et les marchandises ; — plusieurs demandaient que l'on fit ouvrir la poterne ou porte secrète de la ville, proche Brevet, laquelle était murée depuis quelque mois ; — d'autres, plus hardis, commencèrent de leur chef cette démolition ; — des troisièmes, enfin, après beaucoup de bruit, réussirent à enfoncer la petite porte de la Blâterie ou de la Croix-du-Fief, qui, dans cet instant, se trouvait elle-même bouchée.

L'exécution de cette dernière entreprise facilita, en effet, beaucoup le sauvetage ; mais, en retour, elle occupa un grand nombre de bras dont les services auraient été très utiles ailleurs.

En vain on appliqua à quelques maisons les crochets, pour faire la part aux flammes ; le défaut de force, et plus encore d'espace pour agir, contraignirent d'y renoncer, après quelques tirades sans aucun heureux résultat.

Cependant les deux côtés de la Grand-Rue ne formaient plus qu'une arcade de feu. — L'élément dévastateur, partageant ensuite ses deux pyramides effroyables, jetait dans toute la ville une grêle d'étincelles, et les barils de poudre enlevaient, par leur explosion, des poutres et des solives brûlantes, qui portaient en tous sens la terreur et le danger ; par deux fois le feu prit au clocher de la cathédrale, mais ces deux fois, il fut éteint par un couvreur hardi, auquel le chapitre donna en récompense de son intrépidité, à sa vie durant, un logement sur la Grande-Boucherie. — Il est vraiment à regretter que le nom de ce brave citoyen ait échappé à l'histoire, qui a recueilli soigneusement ceux de tant de bourreaux de leur pays.

Le grand Jeu de Peaume, situé à peu de distance vers le sud

du couvent de la Victoire ou des Bénédictines (aujourd'hui caserne du même nom), fut lui-même, ainsi que ce monastère, fortement endommagé, malgré son éloignement du principal foyer de l'affreuse catastrophe, et quelques autres endroits non moins reculés en furent quittes pour d'assez grands dégâts; — plusieurs personnes des deux sexes reçurent dans cette triste mêlée de grièves blessures, mais une seule périt dans les flammes, et la chute des pignons en écrasa beaucoup d'autres.

Enfin, l'on se reconnut à la pointe du jour, et le feu fut arrêté quelque temps après, dans la rue Saint-Buc, à une maison qui était en face de la place Royale. — Presque toute cette même rue, une grande portion de celle de la Poissonnerie et du Puits-au-Bret, en un mot, la Grand-Rue entière et celle de la Vieille-Boulangerie jusqu'au marché Martray, actuellement le Pilon, étaient devenues la proie des flammes.

Les logis de M. Nicolas Chevalier, sieur de la Bertaudière, faisant le coin dudit Pilon, avec la petite rue qui conduit à notre ci-devant cathédrale, fut le dernier qui servit de pâture au feu dans cette partie-là. — Ceux de MM. du Vaugarny, de la Chesnaie-Trublet, de Porcon, de Desprès-Arson et de quelques autres notables citoyens furent, par leur construction en pierres et par leur interposition, un heureux obstacle à l'embrasement, qui menaçait de devenir général. — Isolés par des amas monstrueux de charbons et de cendres, et noircis par la fumée, ces tristes débris d'une ville moderne ne présentaient plus que l'aspect lugubre de quelques fragments d'antiquité, et les riches, aussi dégarnis que les pauvres, ne furent plus, après ce désastre, distingués que par les habits dont ils étaient couverts; car personne, dans cette nuit désolante, ne s'était dépouillé de ses vêtements.

Suivant le dénombrement le plus exact qui en fut fait à cette époque, il y eut 287 maisons, grandes et petites, brûlées dans

l'espace de 12 à 13 heures ; et, si l'air n'eût pas été aussi calmé qu'il se trouva dans ce moment, aucune n'en aurait peut-être échappé.

On estime que ce fléau ne causa pas aux malouins une perte moindre de six ou sept millions, sans compter une multitude étonnante de papiers et d'autres objets appartenant à l'étranger.

Trois jours après ce fatal événement, c'est-à-dire le 30 octobre, attendu l'absence de M. Louis, marquis de Coëtquen, gouverneur de la place, monseigneur François de Villemontée, alors évêque de Saint-Malo, prit sur lui de faire ouvrir la porterne de Brevet, comme on avait fait celle de la Croix-du-Fief; mais sous la condition expresse qu'elles seraient toutes les deux refermées et murées, lorsque les rues seraient débarrassées de leurs décombres.

De leur côté, messieurs les juges, de concert avec Pierre Boulain, sieur de la Fontaine, syndic en cette déplorable circonstance, publièrent, le 1^{er} de novembre, une ordonnance en vertu de laquelle très exprès commandement fut fait à toutes personnes de conduire au Talard ou dans d'autres lieux lointains et sûrs toutes les poutres, soufres et marchandises grasses contenues dans leurs magasins, à peine, aux contrevenants, de confiscation desdits effets, et mille livres d'amende, applicables aux nécessités présentes.

Le 2 du même mois, l'assemblée municipale, séante dans l'une des salles du Palais-Episcopal, nomma douze commissaires pour faire abattre les pans des murailles restés debout et faire déblayer les rues.

Le 18 suivant, la même assemblée, siégeant au grand Jeu de Peaume, à cause de l'état d'indigence où était réduite l'abbaye Saint-Jean, ancien lieu de ses séances, élit des arbitres, pour empêcher les procès qui pouvaient résulter des désordres de

l'incendie, reconnaître le terrain et régler les indemnités. — Elle arrêta enfin, ce même jour, des mesures provisoires de police propres à empêcher le retour d'accidents pareils à celui dont on venait d'être victime, mesures que le parlement de Rennes sanctionna par deux arrêts des 7 et 23 novembre.

« Veue par la cour, disait la première de ces pièces, la requête des nobles bourgeois et habitants de la ville et communauté de St-Malo, par laquelle ils remonstroient qu'ayant esté affligés par un embrasement de feu qui a brûlé plus de 200 maisons d'icelle, ils croient estre de leur devoir de prévenir une semblable désolation à l'advenir, en éloignant toutes causes qui peuvent y contribuer : deux des principales qui y avoient donné facilité, estant que les matériaux dont la plupart desdictes maisons estoient construites, n'estoit que de bois, et élevées en saillie et avancées à chaque estaige, de sorte qu'elles se touchoient presque par le hault ; ce quy a donné facilité à la communication du dict feu, sans le pouvoir secourir, à quoy, pour obvier à l'advenir, les dicts bourgeois et habitants de St-Malo réqueroient qu'il pleust à la dicte cour, conformément à l'usage de Rennes, ordonner que tous ceulx qui bastiront dorenavant en la dicte ville de Saint-Malo, soyent tenus de construire, entre toutes les maisons, des pignons de murailles mitoyens, de bon massonnail, de largeur accoutumée en ladite ville ; que le tour desdictes maisons sera construict en pierres de taille ou massonnail, et élevé à direct plomb, sans aucune saillie ni avancée sur les rues ; qu'il ne sera avancé sur icelles rues aucunes trapes ni ouvertures pour encaver ; sauff aux dits propriétaires d'avancer chascun endroict soy, des deux côtés, jusqu'au milieu de la rue, des voûtes sous le pavé, pour servir de décharges, dans lesquelles voûtes ils auront entrée par leurs caves : faisant construire les dictes décharges et voûtes bien

» et deubment capables de supporter les charroys et pavés des
» dictes rues ; et pour la construction des dictes maisons, que
» le Grand-Bée, qui est proche la ville de Saint-Malo, com-
» posé de rochers, sera ouvert, afin d'y prendre la pierre né-
» cessaire pour la construction des dictes maisons, en cas qu'el-
» le se trouve propre pour ce faire ; et ce suivant la délibéra-
» tion de la dicte communauté, qui sortira son effet sans qu'il
» y puisse estre contrevenu en aulcune manière, soubs telles
» peines qu'il plaira à la dicte Cour, etc.... tout considéré, la
» Cour faisant droict sur la requeste et conclusion du procu-
» reur général du roy, enjoinct à toutes personnes, de quelques
» rang et condition qu'elles soyent, de bastir à l'advenir en la
» dicte ville de Saint-Malo, de pierres de taille ou en masson-
» nail ; d'élever les dicts pignons deux pieds au-dessus de la
» couverture ; de faire aussi en pierres le devant d'icelles mai-
» sons, jusqu'au premier estaige ; et le surplus de ce devant,
» s'ils le veulent, de bois ou aultres matières ; mais à droict
» plomb, sans aulcune avancée ni saillie sur la rue, à peine
» d'estre démolies à leurs frais, et de cinq cents livres d'amende
» contre chascun des contrevenants... Permet néanmoins la
» dicte Cour aux dicts habitants de Saint-Malo, d'avancer,
» chascun endroict soy, jusqu'au milieu de la rue, des caves
» ayant des voûtes capables de soubstenir les pavés et charret-
» tes, en sorte que le public n'en puisse souffrir aulcun préju-
» dice ; et de tirer et prendre de la pierre pour leurs basti-
» ments, sur le Grand-Bée, près la dicte ville de St-Malo, en
» cas qu'elle se trouve propre à bastir, etc..... Enjoinct aux
» juges et officiers de tenir la main à l'exécution du présent ar-
» rest à ce qu'il n'y soit contrevenu...

» Faict au parlement de Rennes, le 7 décembre 1661.

» *Signé* MALESCOT. »

Comme, par ce premier arrêt de règlement, faculté était laissée aux propriétaires de faire bâtir au-dessus du premier étage, soit en bois soit en autre matière, celui du 23 décembre y ajoutant, ordonna que le devant des maisons qui seraient à l'avenir bâties en ladite ville, « serait en tout construit de pierres de taille ou de massonnail, tout ainsy que les costés, pignons et derrières desdits bastiments, soubs les peines portées par l'arrest précédent. »

Comme il aurait été imprudent de laisser chaque particulier tirer à discrétion de la pierre du Grand-Bay, pour bâtir, la police eut constamment l'œil à ce qu'on ne fit jouer la mine qu'au pied même de cet ilot, auquel on voulait conserver toute son élévation, tant pour garantir la rade de certains mauvais vents que pour rendre, par son escarpement, ce monticule inaccessible aux ennemis, si jamais ils projetaient de s'en emparer.

Comme, enfin, le Vieux-Quai, entrepris depuis longtemps au pied même des murailles de la ville, dans le lieu nommé le Fief, était resté jusqu'alors imparfait, parce qu'on avait toujours craint la dépense, après l'affreuse catastrophe dont nous parlons, il n'y eut plus moyen de se refuser à l'achèvement de cette utile entreprise ; la nécessité où l'on était de se débarrasser des vastes décombres que l'incendie avait faits fit trouver des fonds. Chaque ménage fut de plus astreint à porter dans cet endroit les débris et plâtras de ses magasins. A l'aide de toutes ces vidanges, le quai dont il s'agit fut définitivement terminé à peu de frais. — Cependant il resta encore à y faire, jusqu'aux mois de mars, avril et mai 1676. (Voyez nos Grandes Recherches sous cette date et sous celle du 23 janvier 1674.)

Pendant longtemps nos gouverneurs et autres autorités locales tinrent fortement la main à la prohibition qui éloignait de l'enceinte de nos murs toutes les matières combustibles. —

On eut grand soin de n'y laisser entrer que ce qui était absolument nécessaire pour le débit journalier et pour la consommation, selon qu'il se voit par les ordonnances de police des 18 mai 1665 et 23 janvier 1738, etc. ; mais, au mois d'avril 1654, les juges de la juridiction seigneuriale furent les premiers à faire brèche à ces réglemens, en permettant au sieur de Juttignay, l'un des commissaires de police, de faire entrer en ville ces sortes d'objets par charretées. — Depuis cette époque, l'intérêt particulier a malheureusement trop repris, par fois, son ascendant sur l'intérêt commun.....

Erection de la statue de la très Sainte-Vierge au dessus de la Grand-Porte.

C'est au zèle du père Vincent Huby, célèbre jésuite, né à Hennebon, et premier directeur de la maison de retraites de Vannes, mort en odeur de sainteté le 22 mars 1693, que la statue de la vierge placée au-dessus de la Grand-Porte de notre ville doit son origine.

Entr'autres méthodes de dévotion que ce pieux missionnaire avait coutume d'introduire dans tous les lieux où il prêchait, il en était une à laquelle il ne manquait guères : c'était d'exhorter tous les auditeurs, les chefs de familles surtout, à avoir, chacun dans son domicile, quelque image de la reine des anges et des saints, où devaient, autant que possible, se faire toutes les prières particulières et communes de tous les maîtres et domestiques, et où devait spécialement se renouveler chaque année un acte de consécration à ce vase insigne de bonté, qui a eu tant de part à notre rédemption par son adorable fils.

Cet excellent religieux désirait en outre qu'il fût élevé, dans l'endroit le plus apparent des bourgs, et spécialement à l'entrée des places closes, une représentation de cette admirable mère du Dieu qui s'est fait homme, aux pieds de laquelle on se réunissait à certaines époques, pour chanter ses litanies ou des

cantiques, afin de demander au ciel, par son entremise, la paix dans les ménages et entre tous les citoyens.

Ce prêtre, vraiment apostolique, étant venu à Saint-Malo donner une retraite, deux ans après la trop fameuse brûlerie de 1661, qui avait fait du tiers environ de cette cité presque un désert, tira de cet affreux accident même un motif pour mettre cette place sous la sauvegarde particulière de la patronne des affligés.

D'après cette résolution, une figure de Marie de six pieds un pouce de haut, et tenant l'enfant Jésus assis sur son bras gauche, fut tirée d'un seul bloc de tufeau, et non de granit de Quérinan-en-Mégrit comme quelques-uns l'ont cru, et logé sur le derrière du châssis vitré pratiqué en-dedans de la casemate qui servait à la manœuvre de la herse ou grillage en fer, destinée dans l'occasion à repousser l'ennemi.

Elle fut tournée de façon à aspecter d'enfilade toute la Grand'-Rue, et l'on y arrivait par un corridor voûté solidement, à la première volée de l'escalier en pierre de taille, conduisant sur le rempart du mur d'enceinte et sur la tour méridionale où était l'horloge du Port.

Le nom du Phidias qui fut chargé de sculpter ce monument ne nous est malheureusement pas connu; mais, à en juger par son œuvre, si son talent n'égalait pas celui de l'ancien artiste qui a laissé au monde d'éternels souvenirs, il n'était pas du moins sans mérite. — La mère et l'enfant divin reçurent de son ciseau un air céleste; les têtes, principalement, en furent d'une bonne exécution. — La vierge était représentée debout, la couronne en tête, le manteau royal fleurdelisé, d'un bleu-ciel, avec une robe aussi blanche que la tige du lis qu'elle tenait dans sa main droite, abaissé près de sa cuisse. — Son attitude était un peu inclinée du côté de son cher fardeau, qu'elle

regardait affectueusement. — De son côté, le petit Jésus, assis gracieusement sur le bras gauche de sa mère, comme nous l'avons déjà dit, et le bras droit levé comme pour bénir la ville, semblait, par passe-temps, flatter de sa main gauche une jeune colombe qui paraissait sentir tout le prix des caresses de son jeune maître, en frétilant des ailes et en pinçant doucement avec son bec l'index qui la retenait en position.

Enfin, ce beau groupe, beaucoup plus précieux encore aux yeux de la piété qu'à ceux de l'art, fut solennellement inauguré, je ne sais quel jour, et l'on mit au-dessous, sur un grand panneau de bois, l'invocation qui suit, écrite en lettres d'or majuscules, avec la date de l'incendie qui avait donné occasion à cet acte honorable pour nos aïeux :

Fille du saint enfant dont vous êtes la mère
Sans avoir altéré votre virginité,
Conjurez instamment votre adorable père
De bénir à jamais cette pieuse cité,
Et qu'il ne souffre pas qu'une flamme seconde
Vienne la désoler avant la fin du monde !

L'exemple des femmes et des enfants, qui furent les premiers à adopter cette nouvelle institution, fut bientôt suivi par les hommes même, et notamment par les marins, qui se firent un devoir d'aller, soir et matin, implorer le secours de celle que l'église catholique appelle avec raison, dans un style figuré, l'étoile de la mer, par allusion aux services immenses que, durant les ténèbres de la nuit, l'étoile du nord rend aux navigateurs, pour reconnaître le lieu précis où ils sont au milieu de l'océan.

Ce louable usage fut de plus autorisé par un mandement exprès de monseigneur de Villemontée, alors notre évêque, et assez constamment suivi jusqu'à l'époque de nos troubles de

1789, ou plutôt de 1793 et 1794, où nos citoyens révolutionnaires se firent un horrible amusement de détruire ou du moins de mutiler tous les signes religieux qu'ils purent rencontrer sous leurs mains. — Une multitude d'images, d'ornements sacrés, de livres de religion, de croix et d'autres objets de piété, étaient déjà tombés sous le marteau, la hache et le feu de ces désolateurs de la France, et continuèrent encore longtemps depuis d'aller, sous leurs coups sacrilèges, chauffer leurs cuisines. — Les lois les plus atroces, les plus tyranniques et les plus ridicules, venant de Paris, pressaient chaque jour davantage la besogne. Enfin, approcha le jour où devait succomber devant les idoles de Dagon et de la Raison la vénérable statue de l'excellente créature auprès de laquelle, durant deux siècles, toutes les classes, les misérables entr'autres, étaient allées chercher quelques moments rapides d'espoir, de consolation, de joie même.

MANET, *Prêtre.*

Documents inédits sur la Ligue,

dans l'ancien diocèse de Tréguier.

Les détails que nous allons publier, sur l'histoire de la Ligue dans nos contrées, révèlent nombre de faits d'armes, de pillages et d'incendies dont les théâtres se trouvent ou à Lannion ou dans les communes du voisinage.

On y trouvera aussi de curieux renseignements sur les derniers débris de la puissance féodale dans nos contrées et notamment sur les places fortes possédées et armées pendant cette crise par les Ligueurs ou par les Royaulx.

A nos yeux, tous ces documents méritent d'autant plus de confiance qu'ils ont été tous écrits par des auteurs contemporains et pour la plupart témoins oculaires des événements qu'ils racontent. Du rapprochement de ces diverses notices il résulte clairement que, depuis 1590 jusqu'à 1597, tout le pays qui se trouve entre la rivière de Morlaix et celle de Lannion, n'a cessé d'être rançonné, pillé, brûlé et ensanglanté par les Royaulx et les Ligueurs, déchirant et décimant à la fois toute la population de ce pays par la plus affreuse guerre civile. Les deux puissances rivales avaient chacune ses troupes, ses châteaux, ses villes : d'un côté, le roi avait pour lui Lannion, Tréguier et les châteaux de Coatfrec (1) et de Tonquédec ; de l'autre, les villes de Guingamp, de Morlaix et le château de Primel, en Plougaznou, avaient épousé le parti du duc de Mercœur ou de la Ligue. Quant au château du Plesseis-Eon ou du Quenquis, en Plufur, jadis l'une des plus redoutables places fortes de nos contrées, nous avons cherché en vain à savoir par quels corps de troupes il a été occupé pendant la Ligue ; nous savons seulement qu'un seigneur de Guezbriant était capitaine de la garnison en 1593 (2)

Comme on le voit par ces explications préliminaires, la Ligue avait pour elle les deux seules villes fortes de nos contrées (3) ; mais, en revanche, le roi avait aussi pour lui d'invincibles forteresses dans les châteaux. La partie était donc à peu

(1) Nous ne voulons pas ici tenir compte du court séjour que Fontenelle fit en ce château.

(2) Ce Guezbriant était frère de la dame douairière de Kerprigent et de Plesseis-Eon, dans les temps de la Ligue.

(3) En effet, on sait que Lannion avait son château et ses murs d'enceinte en ruine longtemps avant le commencement de la Ligue.

près égale et c'est sans doute ce qui rendit la lutte si longue et si acharnée.

Il va sans dire que, dans ce travail, pour nous garder de toute allusion politique qui puisse nous être propre, aussi bien que pour laisser à l'historien primitif toute son autorité, nous copierons littéralement les monuments historiques que nous avons pu recueillir çà et là dans les cartulaires du temps, sans nous permettre, sous aucun prétexte, d'en altérer en rien ni la forme ni le fond. Delà il n'y aura souvent entre ces monuments ni liaison ni cohérence aucune, mais qu'importe après tout la forme, pourvu que l'exactitude historique soit sauvée?

Deux combats à la lieue de grève, entre St-Michel et Plestin (1590)

Entre la lande de Trédrez et le bourg de Plestin furent tués et massacrés par les souldarz de Coatfrec et de Tonquédec, le mardy troisieme jour de juillet l'an mil cinq cent quatre-vingt-dix, les dénommés cy-après, sçavoir:

Noble escuier Jean Adam, seigneur de Kermalvezen, Kerninec (1); — Jean Ollivier Le Grand et ung de ses fils; — Jean Koat-Karit et Marc son frère; — Briant Kerninon; — Le Jonquour; — Henry Le Boubennec; — Yvon Cabon; — Yvon et Guillaume Gargan; — Henry et autres les Boubennec; — Nicolas et Guillaume Bras; — Jan Bras et Francoise Guillou; — Allain Manis fils; — Yvon Kerbrisillie; — Yvon Quemper (2); — François Morvan; — Herno Bras fils; — Yvon Kervellaud, par corruption aujourd'hui Guerveno.

Et pour les âmes cy-dessus nommées supplie notre seigneur Dieu par sa sainte miséricorde qui lui playsse les recep-

(1) Vers les mêmes temps, il y avait aussi au bourg de Plufur une dame Adam qui ajoutait à son nom le titre seigneurial suivant: Dom^{te} du Bourg et de domo dirac au groas.

(2) Ce Quemper était probablement de Lanascol.

voir en son paradis et moy auxi supplye notre seigneur Dieu qu'il luy playsse donner pardon aux pères mères et enfants parants et amis et bienveillants des dicts décebdés à celle fin qu'ils puissent librement et dévotement prier Dieu pour lesdits décebdés et pardonner à ceulx qui ont fait la faulte pour qu'ils puissent vérifier la parole de Dieu estant ainsy : *Mihi vindicta et ego retribuam*. Et pour avoir mémoire de ce que dessus a esté la présente signé par moy soussignant recteur de Piestin les dicts jour et an que devant.

JEAN-EUFFLAM PICHIC.-

Le septiesme du dict moy que furent tués par les sus dicts nommés (2) sçavoir :

¶ Richard Tréman, Yvon Toudic, M. Person, Allain Laye, Pierre Le Maréchal et Yvon Le Droharz.

Les troupes du roi brûlent environ soixante maisons en Piestin ou en Trémei et plusieurs manoirs et maisons dans les paroisses d'alentour.

Lorsque sur la fin du XVI^e siècle, l'on traversait les rues de Lannion et ces riches campagnes qui bordent la Manche, depuis le Yaudet jusqu'au château du Taureau, et que l'on y voyait encore toutes fumantes les traces qu'y avait partout laissées la guerre civile, une tristesse inexprimable devait saisir l'âme et, à coup sûr, à la vue de tant de décombres et de tant de ruines, l'on devait se demander si les hordes de barbares n'avaient pas passé et repassé par là. En effet, dans la ville, deux cents maisons réduites en cendre sont désertes, les échanges du commerce sont dans une stagnation absolue et nul espoir de voir celui-ci recouvrer son ancienne prospérité. Et pourquoi désormais des commandes, puisque soudainement les charriots des châteaux où des villes fortes arrivent pour

(1) A savoir : les seigneurs et soldats de Coatfrec et Tonquédec.

dévaster les magasins ? Pourquoi encore restaurer les rues incendiées, puisque le lendemain de la restauration, celles-ci doivent subir le même sort ? Dans les campagnes, le laboureur, fuyant devant le fer et le feu, arrivant à la fois et périodiquement, infester son village, s'était retiré dans les forteresses des villes et des châteaux, parce qu'il croyait par là mettre au moins sa vie en sûreté. Enfin, ça et là, au milieu des champs en friche apparaissaient, dans les airs, à travers les futaies qui couvraient alors nos côtes (1), les hideux et horribles squelettes des manoirs et des villages noircis par la fumée des incendies et attestant que, si la providence ne suscitait un remède contre tant de maux, le pays allait tomber dans la barbarie. Mais, pour justifier ce tableau, dont la teinte paraîtra peut-être tout d'abord un peu assombrie, hâtons-nous d'arriver aux citations.

« Le dict tierce jour et an que dessus (1590) firent les dicts seigneurs et souldars brusler plusieurs maisons en la paroisse de Plestin et ailleurs, que les gens de bien (c'est-à-dire les grands et petits seigneurs du temps) sont contraints d'aller quester l'aumosne et ne sçavent où y aller par la paurretté d'icelles guerres dont supplye à Dieu qu'il luy playsse nous donner ungne paix générale, sçavoir : la maison de Rolland Le Bourmès et Anne Le Gentil, la maison de Anne Le Cöz, au bourg de Plestin, la maison de Yvon Cabon Kerilis, item deux maisons appartenant à Rolland Le Botgazou estant au dict bourg, la maison de Lazare et Parceval Brigant, les maisons de Jean Le Maoult, près Kerbourdon, la maison de Yvon Guennec, à Kergadou, la maison de Ollive L'Aurégan, veuffe feu Yvon Moriou, la maison de Allain Lentaff, à Kerscauft, la maison de

(1) Nous avons vu plusieurs comptes de fabriques du quinzième et seizième siècles, qui attestent que les côtes de Trédrez et de Plestin ont fourni des futaies pour la restauration ou la construction des charpentes des églises voisines.

Laijat, la maison de Rolland Le Boubennec et consorts, la maison de Corderie, la maison de Françoise Keromar, veuffe feu Ollivier Hamon et la maison de Rolland Perrot.

Le vendredy septiesme jour du dict mois de juillet et an que dessus furent brûlées par les dicts nommés, les maisons cy-après nommées, sçavoir.

De Allain et Gilles Le Saux, de Guillaume Prat, de Yvon Le Boedou, le prespitoire et celle de Fricgnaru, le tout au bourg de Trémel. Item la maison de Jan Le Scrignec, la maison de feu Le Lay, celles de Rolland Cillard (1), Penanguer (2), celle de Françoise de La Haye, Toulanroch, celle de Richard Rivoallan, la maison des héritiers feu Eufflam et Julianne Le Goaz, celle de Fiacre Merzer et consorts, celle de Jan Le Bourdiéc, celle de messire Richard Kermarec, prêtre, celles de Marc et Jan Cabon, L'Hospital, celles de Rolland Lespeugnoll, de Pierres Le Taldu, Françoise Kerengant, Yvon Pleigan, Kermabuczon (3), Kervizio (4), la maison de Allain Le Bras, Keranbrignou, la maison de Jan Parler Kerallie (5), la maison de Jean Laurégan, à Kerbrésillic, celles de Jean Morvan et d'Yvon Le Boubennec, celles de Guillaume et Catherine Rolland, les maisons de Faignou, la maison de Allain Le Boubennec et consorts, du Launay, la maison des héritiers de Yvon Menou, auxi du Launay, la maison de la veuve Yvon..., à Ker-

(1) Ces maisons ce sont celles de Porspoden, qui etaient alors habitées par des Cillard. Plus tard ce manoir a appartenu aux Toulcoat, sieurs de Quillidien.

(2) Ce manoir était alors habité par Yves de Kermellec, sieur de Penanguer.

(3) Ecuyer Pierre Menguy, seigneur de Penvern, etc., habitait alors ce manoir.

(4) En 1598, Françoise de Hemery, dame dudit lieu y mourut.

(5) Jean Parler ou Lesparler était seigneur de Kerallie, Roch-Morvan, etc. Il mourut à Plestin, le 10 février 1603. Sa famille habitait, pendant la Ligue, les manoirs de Kerjan, Kerallie et d'autres maisons en Plufur ou Plounérin. Cette dispersion de la famille était le résultat de diverses alliances.

guillerm (1), la maison de Rolland Cillard et consorts à Kerscau.

» Et pour avoir mémoire de ce que contient ce feuillet de papier tant de ce côtés que de l'autre part a esté la présente signé par moy soussignant et recteur de Plestin.

EUFFLAM PICHIC. »

Une note, en quelques mots, que nous avons trouvée dans des archives étrangères à celles de Plestin, vient encore confirmer admirablement tout ce que nous venons de dire du sac de cette paroisse par les troupes du roi.

« Le troisieme et le septiesme jour de juillet 1590 (nous copions littéralement) fut bruslée et ravagée la paroisse de Plestin par ceulx du party du roy. Signé Lectori : Tu dominum obsecres pro Luca, candide lector et de profundis exeat de ore tuo. »

Chefs du parti du roi dans ce diocèse.

Avant de parler de l'invasion de Lannion par les troupes du duc de Mercœur, nous ferons tout d'abord remarquer que les archives de la communauté de ville ayant été, à plusieurs reprises, détruites pendant la Ligue, et n'ayant du reste rencontré ailleurs que des documents assez sommaires sur l'histoire de cette localité, durant cette crise politique, nous ne pourrions guère qu'esquisser, en gros traits et rapidement, la partie de notre travail qui aurait dû être la plus curieuse d'épisodes et de détails. En effet, ici la curiosité et l'intérêt augmentent en raison de l'importance du théâtre de la guerre, mais, nous tenons à le répéter, les documents allant au contraire en diminuant, c'est tout au plus si nous pourrions révéler en substance les principaux événements qui ont dû marquer cette tra-

(1) C'était le manoir de la famille de Trémel.

gique période de l'histoire de Lannion. C'est ainsi, par exemple, qu'en constatant l'incendie de deux cents maisons dans la ville, à peine pourrions-nous désigner par son nom une seule des rues incendiées. Toutefois, quelque brefs que puissent être ces détails, peut-être, à raison de leur nouveauté, offriront-ils quelque intérêt et, à ce titre, au moins, peut-être encore les croira-t-on dignes de quelque publicité.

Pendant la Ligue, le parti du roi avait, dans l'ancien diocèse de Tréguier, ou simultanément ou successivement, trois chefs principaux, à savoir : les seigneurs de Coatrédéz, de Kergomar et de Kergrist.

Trois chartes différentes et toutes trois aussi bien sobres de détails, sont venues nous révéler les noms de ces trois seigneurs, avec leurs dignités. La première concerne M. de Coatrédéz et atteste que le roi ou la communauté de ville fournissait des munitions de guerre aux troupes de ce seigneur, durant la Ligue. Cette charte étant, à plusieurs egards, importante, nous allons la copier textuellement.

« Michel Geay marchand demeurant en ceste ville de Lannion cognoit avoir resçu de sieur Jan de (nom illisible) procureur (maire) esté l'an dernier des bourgeois et habitants du dict Lannion la somme de neuf escus et tiers d'escu pour vingt et ouict livres de pouldre à raison de quatre réales la livre que le dit Le Geay fournist aux gens de guerre des troupes de Monseigneur de Coatrédéz du commandement de M. le lieutenant de la court royale de Tréguier (1) et ce qu'il affirme ne sçavoir escrire et prie P. Toudic de signer pour luy. »

La seconde charte regarde M. Claude de Kerguésay, haut et

[1] La cour royale de Tréguier avait été transférée à Lannion en 1576, à condition que cette cour gardât, après sa translation, son nom primitif. L'une des salles des Augustins, au Porchou, lui servit de premier auditoire.

puissant seigneur de Kergomar (1) Quermorvan (2), Traou-
don (3), Coitisac (4) Kerfoues (5), etc., et atteste que celui-ci
commandait des troupes à Lannion et ailleurs, durant la Li-
gue. Cette même pièce précise aussi l'époque à laquelle ce sei-
gneur fut pourvu, au nom du roi, du gouvernement de Guin-
gamp, après la prise de cette ville (juin 1791) par le prince de
Dombes, fils du duc de Montpensier.

Enfin, une troisième charte, qui nous a été communiquée
par M. Joseph Raison du Cleuziou, de Lannion, fait connaître
le nom du troisième chef du parti du roi dans le pays de Lan-
nion. Cette charte se composant de quelques lignes seulement,
nous allons la copier intégralement :

« Sous le règne de Henri IV, Jonathas de Kergariou (6) qui
épousa Marie de Kergrist, rendit des services signalés au roi,
contre la Ligue ; il commandait des troupes dans le quartier
de Lannion et avait le commandement du château de Coat-
frech, en Ploubezre, où il avait bonne garnison et le roi sa-
chant combien il était utile à son service, lui donna un brevet
signé Henri. »

Mais entre ces trois principaux chefs des Royaulx, dans nos
contrées, nul doute que, pour prévenir les conflits de pouvoirs
et surtout pour donner de l'unité aux opérations militaires du
parti, le roi n'eût désigné un généralissime, concentrant en sa
personne l'autorité suprême à laquelle toutes les autres de-

[1] En Trézény, à M. Bastion.

[2] A M. H. Allain.

[3] Aux Bouloign.

[4] A M. Tanqueray.

[5] En Loguivy-lez-Lannion.

[6] Avant de s'allier à la maison de Kergrist, ce Kergariou était déjà seigneur de
Kereven et Porsanparc, en Plounévez. Il est donc probable qu'il était originaire de
cette paroisse.

vaient être subordonnées. Pour notre compte, au moins, nous ne voulons pas croire que cette précaution si élémentaire de stratégie ait échappé au génie et à l'expérience militaires de Henri IV. Bien que nous n'ayons donc pu recueillir à cet égard aucun renseignement certain, qu'on nous permette de produire ici en détail, au moins sous forme de conjectures, les pièces qui semblent adjuger une sorte de prééminence au seigneur de Kergomar.

Depuis la déchéance et la dissolution de la maison de Lannion, celle de Kergomar était sans contredit la plus illustre et la plus puissante de la ville et des alentours. C'est ainsi que dès le milieu du seizième siècle, François de Lannion n'était plus qu'un petit seigneur, habitant son petit manoir du Cruguil (en Brélévenez), payant des rentes féodales au seigneur de la Roche-Jagu et ayant simplement un tout modeste enfeu, dans une petite chapelle latérale de l'église de Brélévenez, quand les Kergomar avaient, en permanence, la capitainerie (1) ou le commandement de la ville de Lannion et faisaient, en cette qualité, encadrer leurs armes et intersignes de noblesse dans la maitre vistre de l'église du Baly, au-dessus du grand-autel et un peu au-dessous des armes du roi.

Mais pourquoi nous arrêter plus longtemps à analyser une chartre que nous ne pouvons nous dispenser de copier littéralement, tant la forme et l'objet en sont remplis d'intérêt?

« 5 may 1582.

» Devant nous Jehan Kerivoal et Jacques Guillou notaires et tabelyons royaux jurés reçues en la court royale de Tréguier au siège de Lannion sont comparues en leurs personnes les nobles et aultres manants et habitants de cette ville cy-amprès

(1) Le chef militaire et politique d'une ville s'appelait alors indifféremment capitaine, gouverneur ou lieutenant du roi.

nommés congrégés et assemblés en la manière accoustumée en la chapelle de M. Saint-Nicolas (1) en l'esglise du Baly au dict Lannion pour tenir leur congrégation et disposer des affaires communes de la dicte ville et ce quy concerne le faict politique de la dicte ville sçavoir : M. Anthoine Le Bihan gouverneur et administrateur des revenus d'icelle église du Baly, Pierres Jehu, Michel Jorand et Lorant Calennec, marguilliers et fabriques d'icelle, et nobles gens Jehan Le Dantec, sieur de Tromorgant, le sieur de Runabeler, Guillaume Le Deuf, sieur de Kernechyusin, Guillaume de Kernechrion, sieur de Coict-gelart, Jacques de Kersaliou, sieur de Kerarhant, Jehan Droniou (2), sieur de Kerroux, Yves Prigent, Guille Fallégan, sieur de Kerdu, Jehan Lesormel, sieur de Chef du Pont, Jehan Poullart, Rolland Kerivoal, Jehan Le Foll, Charles Henry, Yves Carluer, Allain Terry, Louis de la Boessière et autres habitants. (3).

Lesqueulx et chacun deulx d'ugne mesme voix et volonté sans contradiction de nulle représentatant la plus saine et

(1) Cette chapelle appartenait alors aux frères marchands et marinières de Lannion et ne communiquait avec l'église du Baly que par une arcade, donnant sur la grande nef, encore cette arcade était-elle fermée par une grille qui, elle aussi, contribuait à isoler du lieu saint les assemblées de la communauté de ville.

(2) Ce Jean Droniou prit, le 18 mars 1600, l'adjudication des travaux de construction du quai aux arbres, à Lannion.

(3) La communauté de ville d'alors se composait de la noblesse, des bourgeois et en général de tous les habitants qui n'étaient pas classés dans la catégorie des vilains. On entendait par personnes viles les hommes qui gagnaient leur vie avec le travail de leurs bras, c'est-à-dire ceux que nous appelons aujourd'hui gens de bras ou mercenaires. A en juger par ces apparences, les libertés municipales d'alors étaient fort larges, mais en réalité il n'en était rien, car tout était contrôlé ou réglé d'office par les parlements ou par le roi. En somme donc, la communauté de ville n'avait guère d'autre pouvoir que celui de donner des avis à l'autorité supérieure, qui pouvait à loisir en tenir compte ou passer outre.

maire voix des dicts habitants tant pour eulx et leurs hoirs successeurs manants et habitants de la dicte ville donne et octroye par ces présentes à noble et puissant Claude de Kerguésay, seigneur de Kergomar, Quermorvan, Kerduhel du Traoudon, Coictisac, Kerfoues, etc., présant, stipulant et acceptant lui et les siens à perpétuité pour et en contemplation des plaisirs que reconnaissent avoir reçus eulx et leurs prédécesseurs et espèrent encore recevoir du dict seigneur par avoir été de tout temps commandés de l'ung des seigneurs de la maison de Kergomar comme capitaine de la ville et entendent encore estre en l'advenir ès affaires qui se présenteront, permission et pouvoir au dict seigneur de Kergomar d'apposer ses armes écussons de ses armoiryes et intersignes de noblesse à sa volonté et discrétion en la maire vistre (1) d'icelle esglise et laquelle vistre est à présant nue de tout écusson et armoyries fors d'un écusson du roy notre syre estant au hault d'iscelle vistre lequel demeurera en sa place de la forme qu'il est à présant pour représenter le fondateur sans toutefois préjudicier aux écussons particuliers des dicts habitants en la dicte esglise et pour l'entretienement d'iscelle vistre en l'advenir le dict seigneur de Kergomar a baillé aux dicts procureurs d'iscelle esglise de vingt sols monnois de perpétuelle rente dessus l'hypothèque exprès de la maison où demeure Nouel Cabatoux dans la rue menant du couvent du Porchou au four à ban du roy appelée la grande maison de Kergomar. (Cette maison était en face de la maison du Paraclet.)

De la prééminence du Seigneur de Kergomar.

Les forces militaires dont disposait le seigneur de Kergomar, à l'époque de la Ligue, n'étaient pas, comme celles des autres

[1] On sait que ce privilège était toujours réservé au seigneur souverain de la localité, lequel était aussi ordinairement haut justicier et fondateur de l'église.

seigneurs, ses compagnons d'armes, restreintes par des limites territoriales de seigneurie. La puissance de sa maison, née de la popularité des Kergomar dans le pays et des intimes et anciennes intelligences de ceux-ci avec le roi, n'avait guère de limites fixes et bornées par des juridictions féodales. Aussi voyons-nous ce seigneur alimenter ses troupes avec les éléments les plus divers et parfois un peu bizarres. Toutefois, de toutes les recrues qui arrivaient de toutes parts pour fortifier les soldats qu'il avait déjà sur pied la plus étrange mais aussi la plus puissante, ce fut celle que lui envoya la confrérie des texiers (tisserands) de Brélévenez. Certes, de prime-abord, l'on serait tenté de croire que tous les frères de cette confrérie durent, dès le commencement de la Ligue, se croiser comme un seul homme, pour sauvegarder la foi de Clovis sur le trône de France, mais il n'en fut rien. Cette confrérie, qui dès-lors lutta de puissance et de richesse avec les hauts et puissants seigneurs du temps, laissa aux Ligueurs le soin de défendre son ancienne foi et ses autels, et épousa, sous les ordres du seigneur de Kergomar, le parti du roi. L'abbé de la confrérie était alors un sieur Ville-Chupin, qui, de texier, devint un vaillant capitaine. Le vingt-huitième jour d'octobre 1597, cet artisan qui avait quitté la navette, pour prendre l'épée, trouva la mort au bourg de Ploumilliau, avec douze ou treize de ses soldats. A nos yeux cette mort fut à la fois honorable et malheureuse, honorable (1) parce qu'avec une poignée de piétons (150 hommes) ce brave texier ne craignait pas d'en venir aux mains avec le brigand de La Fontenelle, qui avait avec lui 300 cavaliers ; malheureuse, parce que, s'il avait encore vécu quelques mois, il aurait vu le rétablissement de la paix et en outre le roi l'aurait fait gentilhomme.

(1) L'abjuration de Henri IV avait donné à la cause de ce capitaine un caractère de légitimité qu'on pouvait lui contester auparavant.

Mais pour justifier cette puissance presque fabuleuse d'une confrérie de tisserands, entrons ici dans quelques détails.

La puissance militaire et l'opulence de cette confrérie, qui donnèrent, dans ces temps, de l'ombrage à plus d'un seigneur breveté par le roi, provenaient un peu de sa riche industrie et surtout d'un privilège plus riche encore qui lui avait été octroyé par la bonne duchesse Anne. En vertu de ce privilège, la confrérie prélevait un droit fixe sur toutes les toiles qui se vendaient à Lannion, pour le produit en être affecté aux besoins divers de la corporation. Entr'autres vestiges de cette faveur fiscale de la duchesse, nous avons encore la magnifique chapelle de la Trinité, en l'église de Brélévenez. Certes, les chapelles de Cruguil, de la Ville-Neuve et du Launay, sont modestes, pauvres, et un peu même au-dessous de leurs sceaux et intersignes de noblesse, quand on les compare à cette chapelle dont les fondateurs avaient pour armes la navette (1).

Mais, de peur qu'on nous accuse de prôner ici à l'excès le seigneur de Kergomar et ses texiers, et de faire par contre-coup une sourde chasse contre d'autres seigneurs contemporains, hâtons-nous d'apporter encore ici avec nous nos preuves. Nous copions textuellement : « Confrairie de texiers (tisserands) par commission octroyée par la duchesse Anne avoit été fondé en la dicte esglise de Brélévenez la confrairie de la sainte Trinité et a icelle octroyé le droict de police sur toutes les toilles qui se vandaient dans la ville de Lannion pour estre les dites amandes qui proviendroient de la tarre des toilles converties et tournées au profit de la dicte confrairie dans lesquels privilages elle a été maintenue par les roys successeurs de la dicte dame Reine mais comme les paroyssiens du dict Brélé-

(1) L'on peut encore voir aujourd'hui ces armes sur l'autel de la Trinité, qui se trouve dans cette chapelle.

venez auroient été portés d'ambition et de jalousie de voir un si beau privilège dans une confrérie si considérable (1) entre les mains des dicts texiers, etc.; et ailleurs » : « Le mardi vingt et ouictième jour d'octobre 1597 le sieur de la Fontenelle assisté d'environ 300 cavaliers vint de Douar-an-enez au bourg de Ploemiliau pour deffaire le capitaine dict Ville-Chupin (lequel l'on disoit est un texier) estant des troupes du seigneur de Kergomar lequel Ville-Chupin estoit au dict bourg assisté d'environ cent cinquante hommes de pied qui y estoient venus pour contraindre les paroyssiens de paier ce qu'ils restoient debvoir pour les fortifications de Guingamp lequel capitaine de toile avec douze ou treize de ses soldats furent tués et les autres mis en route et fuicte légère qu'ils gagnèrent à grands pas, ut canis et nilo, comme un chien qui sort de l'eau.... »

Mais ce qui surtout démontre que le seigneur de Kergomar fut véritablement le héros des Royaulx, dans nos contrées, c'est la confiance particulière que le roi lui témoigna en lui confiant en 1591 le commandement de Guingamp, après la prise de cette ville par le prince de Dombes. Pour faire capituler cette place forte, il ne fallut rien moins qu'une longue et désastreuse canonnade et toutes les forces concentrées du parti du roi dans le Léon, la Cornouaille et Tréguier. La plupart des capitaines Royaulx qui commandaient des troupes dans ces contrées avaient pris part à ce siège. Le prince les avait tous

(1) La plupart de ces tisserands habitaient la banlieue de Lannion, Crechtanet et le quartier de Crecquellien, en Brélévenez. Au commencement du XVIII^e siècle, cette confrérie était encore florissante, car ce fut à cette époque qu'elle dota l'église de Brélévenez du magnifique autel que l'on voit encore aujourd'hui dans la chapelle de la Trinité. Le tableau du rétable nous a paru d'un mérite assez rare dans nos contrées et le reste de l'autel est aussi à coup sûr d'une ornementation remarquable.

vus à l'œuvre; il put, par conséquent, balancer et comparer en connaissance de cause les mérites et c'est, sans doute, ce qui le détermina à donner sa préférence d'estime au seigneur de Kergomar, en le nommant gouverneur de la ville. Au moins, en cette circonstance, avouera-t-on avec nous, que la prééminence fut au seigneur Lannionnais (1).

Enfin, en 1597, les habitants de Lannion, mus sans doute par un sentiment de reconnaissance et aussi par des sympathies dont nous avons déjà parlé, tout épuisés qu'ils fussent par les incendies, les pillages et le fisc exorbitant de la crise qu'ils venaient de traverser, font encore dans leur détresse de riches présents au seigneur de Kergomar.

Ils laissent dans l'oubli tous les autres seigneurs qui avaient avec lui défendu les intérêts du roi et de la ville et viennent offrir à leur généralissime de superbes étoffes, sans doute pour remplacer celles que les Ligueurs avaient enlevées, lorsqu'ils dévastèrent et incendièrent le manoir des Kergomar. Une délibération de la communauté de ville énumère avec des détails assez curieux les dons que la ville offrit, en cette circonstance à son puissant protecteur et seigneur. Nous allons en copier le passage intéressant. « Sire Guillaume Saliou, procureur (maire) l'an présant des habitants de ceste ville de Lannyon sur certaines propositions à lui faites par partie des dicts habitants d'abvoir resçu beaucoup de faveurs et courtoisies de Monsieur de Kergomar sans que jamais ils se soient mis en débvoir de

[1] La charte qui nous a fourni ces détails ajoute : La ville de Guingamp fut prise par composition avec le prince de Domhes au mois de juin en l'an 1591, après plusieurs et terribles canonnades qu'elle endura auparavant sa randition et pour obvier au ravage et pillerie de la dicte ville les bourgeois et aultres habitants et réfugiés d'iscelle paierent pour leur rançon quararante mille escus sçavoir les bourgeois vingt et cinq et les resfugiés quinze mille chacun escu valant 80 sols tournois montant ensemble à la somme de six vingt mille livres tournois (ce qui représente environ 500,000 fr. de notre monnaie.)

reconoistre par aucun présent ni autrement. Toutefois auroient donné avis au dict Saliou de s'informer de quelque domestique du dict seigneur ce qu'il auroit pour agréable qu'on lui fit présent que le dict Saliou ayant découvert que Madame de Kergomar auroit donné en charge à quelque sien domestique de faire venir de Rouan la garniture de deux lits à sçavoir rideaux courtines et tapis avec le tapis de table bien beaux et honestes il conféra au dict partie d'iceulx habitants qui furent d'avis de faire venir les dictes garnitures à leurs couts et dépens comme pour en faire don et présent aux dicts seigneur et dame avec les garnitures mesme genre de demie douzaine de taboureaux et quelques bel étoffes pour faire des habits aux deux petits fils des dicts seigneur et dame pour n'estre recogues ingrats de reconnoitre en partie l'honneur que iceulx habitants reçoivent journellement de leur part et pour faire mieulx cognoitre le désir que les dicts habitants ont de toujours se maintenir en leurs bonnes grâces de façon que dès lors le dict Saliou au dict nom prie Nouel Guiomarch de ceste ville qui avait entrepris faire le voyage de Rouan de lui apporter la garniture complete d'une chambre avec l'estoffe pour faire des habits aux dicts petits enfants et pour le rembourser du dernier déboursé à l'amplette au dict Rouan et outre en faveur de porter les risques d'aller et de retourner du dict pais vingt pour chacun cent comme il est fait mention par l'acte passé entre parties le dix-huitième juillet 1597, au moyen de quoi icelluy Guiomarch auroit apporté les dictes étoffes et garnitures avec deux chapeaux blancs pour les deux petits qui ont été pareillement vues et visités par les soussignants bourgeois.»

Vers la fin de la Ligue, M. Le Gualès, seigneur de Kerivon, obtint subrepticement des fabrices et du syndic de la ville, l'autorisation de faire encadrer ses armes dans la verrière laquelle débouta le seigneur de ses prétentions honorifiques; ce-

lui-ci en appela au siège présidial de Rennes qui confirma le jugement et, enfin, de malveillants gentilshommes exécutèrent le jugement, d'une manière un peu brutale. Dans une seule nuit, les armes du seigneur furent brisées, son enfeu, situé dans le cancel ou grand chœur, fut mutilé et son banc incendié dans l'église même. D'où nous concluons qu'il n'était pas si facile qu'on voudrait le faire croire, d'usurper des prééminences honorifiques dans nos églises, durant le seizième siècle.

Le tableau que nous faisons de la Ligue dans nos contrées est un peu noir et parfois même taché du sang innocent. Mais, nous le demandons à tout homme de bonne foi, qu'y pouvons-nous ajouter, qu'en pouvons-nous retrancher, quand nous ne faisons que copier les monuments contemporains les plus graves, les plus dignes de créance, quand, enfin, nous n'avons fait que reproduire des actes publics, restés sans démenti et rédigés dans les temps par le clergé ou par les communautés de ville et de paroisse (c'est-à-dire les conseils municipaux d'alors)?

Du reste, nous voulons bien croire que certains massacres, certains pillages pouvaient souvent faire horreur aux chefs; mais aussi nous permettra-t-on de penser que, plus d'une fois, ceux-ci étant à la merci d'une populace qu'ils ne pouvaient diriger, il leur fallait laisser celle-ci faire. D'autre part, n'est-il pas vrai que les excès et les violences d'un parti pouvait devenir, de la part de l'autre, le sujet de réactions horribles? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il nous reste encore plus d'un acte de férocité, plus d'un crime à publier sur la Ligue dans nos contrées. Les faits que nous allons raconter diront encore mieux que tout ce que nous avons déjà pu dire, si ces temps laissaient à nos ancêtres, de quelque parti qu'ils fussent, une seule consolation, au milieu de leurs maux. La misère, la dépopulation étaient au comble, la cruauté du soldat fabuleuse et, ce qui était plus

triste encore, s'il est possible, c'étaient les déplorables symptômes de langueur morale, d'épuisement et de découragement que présentait partout la société. Mais, pour justifier ces alarmantes peintures par des autorités plus graves que la nôtre, hâtons-nous d'arriver aux citations.

« Le troisième et le septième jours de juillet 1590 fut brulée et ravagée la paroisse de Plestin par ceulx du party du roy et au réciproque le vingt et un du dict mesme mois de juillet 1590 fust pareillement brulée et ravagée la paroisse de Plouaret, Ploebezre et la ville de Lannyon par ceulx qui tenoient le parti du duc de Mercœur et de la Sainte-Union.

* » Le vingt-quatrième jour d'avril 1596 sur la vesprée logea une compagnie de gens de guerre au Vieulx Marché Plouaret Lanvellec et Ploefur qui firent un très grand dommage et ruine ès dites paroisses combien qu'ils n'y demeurèrent qu'une nuit et alloient à Léon et l'on disoit qu'ils étoient plus de quatre ou cinq mille hommes de guerre estant sous l'autorité de M. de Saint-Luc lieutenant général pour le roy en Bretagne (gouverneur) et le septième jour de may du dict an 1596 ils retournèrent et logèrent au Pontou, Ploegneau et Ploegat Moysan et y restèrent quatre jours, faisant très-grands dommages, cruautés et tyrannies tant aux hommes que aux femmes et s'en allèrent à la Roche-Derrien et y séjournèrent jusqu'au 12 juin en suivant. Est à noter combien que la trêve dura entièrement pendant l'an 1596 néanmoins le plact pays et pauvres communes étoient si affligés comme de paravant fors seulement que pour le regard de rançon de laquelle un chacun étoit exempt durant la trêve.

» Le jeudy 16 may 1596 auquel jour étoit la foire de may au dict Lannyon arriva en la dicte ville environ 70 chevaux armés de la garnison du sieur de Fontenelle tenant pour lors son fort à Douar an énés qui firent grand dommage et ruine tant

en la ville que partout où ils passaient combien que la trêve générale étoit en toute la France durant ce temps là.

« Le jour de l'Ascension de notre seigneur 23 may 1596 les espaignols retournants de Lanmeur et Château de Primel situé en Plougaznou étant venus de Blavet pour lever le siège du dict Primel, assiégé par les Royaulx couroient les paroisses circonvoisines sçavoir Lanvellec Plœfur Plouaret Plouzelembre Treduder Plœnevez Loguivi Plœcroix et aultres et mesme ravagèrent les noblesses des dictes paroisses et prenoient tous les bestiaux tant cavalines que bestes à cornes qu'ils pouvoient trouver. Le jeudy onzième jour de juillet 1596 ceulx de la garnison de Tonquédec vinrent courir les paroisse de Plœfur, faute de leur fournir une taille qu'ils leur avoient demandé et à leur retour à Saint Drien s'étoit amassé grand nombre de paysans qui étoient pour lors sous les armes de peur de l'espagnol qui estoit à Primel tellement que les dicts soldats de Tonquédec furent dévalysés et deux d'iceulx tués. Aussi furent incontinent et sur le lieu tués trois hommes de Treduder près Pont ar Saoson en Goerdenoux en la paroisse de Lanvellec. »

Fisc devenu exorbitant sous la Ligue.

« Durant les neuf ans que la guerre civile et troubles derniers ont duré et continué en France et en Bretagne on a païé en cette paroisse de..... entailles, fouages et subsides la somme de vingt et neuf mille livres monnoies (ce que représente environ 80,000 francs de notre monnaie) rendus entre les mains des procureurs syndics de la paroisse pour les randre et paier es villes, chateaux et places où se logeaient les gens de guerre pendant lesdit neuf ans sans comprendre les ranczons particulières, perte de biens, ravages ordinaires de bestail, bruslement de maisons fournissement de foing, paille, bled et

autres bien infinis tellement que suivant ce compte on leuvoit au dict... (paroisse aujourd'hui de 1,600 âmes) par chacun moys durant les dicts 9 ans près de cent escus (chacun escu a 60 sols) l'un en portant l'autre. Or supplions tous en général Dieu omnipotent qu'il lui plaise chasser loin de nous une telle guerre et calamité si cruelle par sa très grande miséricorde a laquelle je me soubmets le 24 apvril 1597.»

Détails sur le sac de Lannion en..... par les espagnols.

« Supplique adressée au parlement par Guillaume Saliou procureur (maire) des habitants de Lannion, le vingt-quatrième jour de juillet 1598.

» A nos seigneurs nos seigneurs de parlement.

» Supplient humblement les habitants de la ville de Lannion remontrant qu'au mespris et contemnement de la sauvegarde et exemption de tout logement de gens de guerre qu'il auroit plue au roy leur octroyer en considération des grandes et insupportables pertes qu'ils auroient souffert en haine de leur persévérance en leur fidélité au service de Sa Majesté les capitaines Teanys, La Broustière, La Guiette Cambrigo et aultres conduisans bien ouict à neuf cents hommes auroient le lundy quatorzième jour d'apvril dernier avant la dizner entré forciblement par toutes les advenues en la dicte ville y logé leurs troupes et séjourné jusques au vendredy en suyvant dixouictième du dict mois après la dizner vivant non seulement a discrétion mais y exerchant toutes les hostilités et indignités et insolances que jamais gens de guerre firent en ville ennemie emportée d'assault et exposée en leur mercy meurdrissant et tuant les personnes voire malades en leurs lits entre aultres feu le sieur de Tertrebaron les renchonnant et puis chassant de leurs maisons violant certaines filles, rompant les celliers et greniers pour en tirer les vins bleds et aultres mar-

chandises et biens dont ils étoient pleins mesme d'aaultant que presque toute la noblesse de l'évesché y avait randu la plus grande partie de leurs commodités sous l'espoir qu'on eut fait estat de la dicte sauvegarde et qu'elle n'eut pas été violée brisant et bruslant les boisages voire les maisons bref réduit les dicts pauvres habitants en telle désolation que pour toute la guerre ils n'auroient pas esté en plus grande extrémité tellement qu'ils sont contraincts d'abandonner la dicte ville à leur totale ruine et au très-grand préjudice perte et interest de Sa Majesté et de ses subjets d'aaultant que c'est l'un des bons havres de tous pays ce considéré vous plaise à nos seigneurs appointer enquette d'office de ce que dessus et a cest effect decerner commission au premier de vous trouvé sur les lieux juges des juridictions de Tréguier Morlaix Lannemezan et St-Brieuc pour la dicte enquette faicte et rapportée devant vous pourvoir aux dicts pauvres suppliants et ils prieront Dieu pour votre prospérité et considération. G. Salliou procureur des habitants de Lannion.»

En 1607, écuyer Michel de La Vallée, sieur du dit lieu, lieutenant-général de Monseigneur le duc de Sully et grand voyer de Bretagne, excepté pour la voirie de l'évêché de Rennes, vint à Lannion pour dresser les plans et devis d'une restauration que réclamait l'état d'imminente ruine du pont de Sainte-Anne. En cette circonstance, le syndic voulant décharger la ville des frais de cette réparation sur le roi, produisit au grand voyer de Bretagne un budget qui tout en constatant que dès lors le boni était impitoyablement proscrit de la comptabilité municipale de cette cité, donne aussi quelques particularités sur le passage et le séjour des espagnols à Lannion. Après un préambule un peu moins fastidieux et plus court que ceux de la plupart des rapports et procès-verbaux d'alors, nous y lisons les passages qui suivent : « A l'occasion que la ville auroit été brulée jusques

au nombre de deux cents maisons par les espagnols qui faisoit plus du tiers de la dicte ville et a ce moyen leurs tiltres perdus lors du dict bruslement tellement qu'ils auroient discontinué de lever de certains deniers qui se prenoient sur certaines marchandises et ailleurs : lesquels deniers ils auroient employés partie pour leur conservation ayant fait quelques deffances à leur port du dict havre pour le service du roy pendant les guerres l'autre partie pour la réfection d'une partie du dict quay (aux arbres.)

De l'état des études et des lettres, dans l'ancien diocèse de Trégulier, du temps de la Ligue.

Un modeste prêtre de village, dans une épigramme bien aisée, aussi vive que juste et à coup sûr d'une élégante versification, vient à la fin du seizième siècle nous offrir en substance l'histoire de la Ligue, dans nos contrées.

Epigramma ab Alano Lucas, presbytero in torvos milites editum hoc anno 1594.

Impius his annis ad se trahit omnia miles,
Sed nisi quod reperit non tamen ille rapit.
Non lupus est hodierno tempore milite peior
Non lupus atque leo nec ferus ullus aper.
Corpora dilaniat multorum christicolarum
Hic quoque divitias cripit omnigenas.
Carcere nunc flammis, tormentis flagitiis que
Britones omnes belliger excruciat.
Sed Deus omnipotens à nobis pelleret ista
Crimina si vellet plangere quisque sua.
Horrida cum fuerint (ut fertur) magnaue bella
Proxima tunc nobis pax sine lite foret.
Tu Dominum obsecres pro Luca, candide lector,
Et de profundis exeat ore tuo.

Epigramme faite en 1594, par Allain Lucas, prêtre, sur les féroces soldats de son temps.

« Dans ces temps malheureux, tout devient la proie d'une soldatesque impitoyable; elle n'épargne que ce que ses mains avides ne peuvent découvrir. Le soldat d'aujourd'hui ne le cède en cruauté ni au loup, ni au lion, ni au sanglier altéré de sang. Il déchire, comme une proie, les corps de mille chrétiens, après les avoir dépouillés de toutes leurs richesses. La prison, les flammes, les tortures, le déshonneur, l'homme de guerre n'oublie rien pour tourmenter nos bretons.

» La main du Tout-Puissant éloignerait de nous ces fléaux, si chacun voulait pleurer ses crimes. Aux horreurs d'une guerre désastreuse nous verrions bientôt succéder les douceurs d'une profonde paix.

» Lucas (auteur de ces vers) vous demande une prière, ô bon lecteur! que vos lèvres, pour lui, murmurent un **De Profundis**. »

DANIEL, VICAIRE.



Camp de Péran, près Saint-Brieuc.

Opinion sur son origine.

Un monument d'une nature particulière, qui se rattache à l'art de la guerre, existe dans les environs de St-Brieuc, plus complet qu'en aucun autre lieu du continent ; nous voulons parler de l'enceinte ou camp de Péran. Certes, si quelque monument de cette nature peut nous offrir un vif intérêt, c'est celui dont nous parlons, parce qu'il est le seul connu en France dans un aussi bon état de conservation, et parce qu'il se trouve à nos portes.

Il existe dans notre vieille province plusieurs enceintes attribuées aux romains, comme c'était de mode, il y a quelques années ; mais on n'en connaît pas d'autre dont les murailles soient formées de scories ou de parties vitrifiées par l'action d'un feu violent et continu, de manière à ne former qu'une masse compacte : procédé barbare, mais ingénieux, d'offrir une grande résistance à la faux du temps et aux efforts de l'ennemi.

Mais, ici encore, nous retombons dans l'obscur et le mystérieux ; à quelle époque et par qui cette enceinte a-t-elle été formée ? Rien ne le dit ; on est réduit aux conjectures et aux probabilités ; c'est encore une énigme.

Nous ne donnerons pas ici la description de ce camp vitrifié : elle a été faite avec tous les développements désirables dans le mémoire de M. Geslin de Bourgogne, inséré aux annales de la société archéologique des Côtes-du-Nord (1846). Il en ressort qu'il domine la vallée de l'Urne ; qu'il est de forme presque ovale, ayant 134 mètres à son grand axe, et 110 au petit. Ce camp a deux enceintes concentriques, formées chacune par un parapet et un fossé ; le rempart intérieur qui est le plus élevé,

a seul subi l'action du feu, ce qui en établit le trait caractéristique.

Depuis longtemps l'enceinte de Péran était connue. MM. Rioust de l'Argentaie et le Court de la Villethassez l'avaient signalé au monde savant, et M. Bachelot de la Pylaie, vingt ans plus tard, en fit ressortir tout l'intérêt, en établissant des points de comparaison avec les débris recueillis à Sainte-Suzanne (Mayenne), qui indiquent une enceinte identique, aujourd'hui détruite.

Les camps romains (Castrum Stativa), avaient également, on le sait, des remparts garnis de palissades et de larges fossés; souvent aussi établis sur des plateaux élevés ou à la jonction de deux rivières, ils n'avaient pas de forme invariable, car l'aire du terrain en était le régulateur, mais on ne voit nulle part, dans ces camps, l'action du feu pour consolider les remparts qui sont de simples gazonnages. Il faut donc voir dans l'enceinte de Péran, l'œuvre des indigènes. Ici cependant se présente une difficulté. Comment se fait-il alors, qu'il ne se trouve pas d'enceintes d'après le même système, sur d'autres points de la Bretagne? Il n'en existe pas de connues, quoique M. Saullay ait signalé deux camps en Plévin, ayant quelque analogie avec celui de Péran. Il en existe encore, avons-nous entendu dire, deux autres, de forme également circulaire, l'un aux environs de Plémet (Côtes-du-Nord), et l'autre, aux environs de Huëlgoat (Finistère). Ce dernier, est connu sous le nom de camp d'Arthus. Mais rien, jusqu'à ce jour, ne nous dit que, sous les terrassements de ces remparts, il existât, comme à Péran, une forte muraille en pierres unies par l'action du feu.

Deux camps, appartenant à ce genre de construction, existaient à Strongberg et à Lobau (Allemagne), selon une communication faite à M. Barthélemy.

Quant à celui qui nous occupe, et dont le système est le même que les châteaux de verre, en Ecosse, il nous paraît devoir son origine à quelque tribu Picté, anciens habitants de l'Ecosse, émigrée et fixée sur notre sol, où elle aura apporté ses usages et ses habitudes de Castramétation.

Dès l'année 296, puis en 359, commencèrent des irruptions de Pictes et de Saxons, nommés Soixonges, dans la vieille chronique de St-Denis. Les bretons civilisés de l'île émigrèrent en foule, pour éviter les cruautés de ces barbares, et vinrent naturellement chercher un asile dans l'Armorike, où ils trouvaient la même langue et les mêmes mœurs. Des tribus Pictes, plus tard, chassées à leur tour, par les Scotts, ont pu aborder sur les grèves de Hillion, remonter la vallée et établir sur la hauteur un camp, d'après leur système, tout en laissant dans la partie basse, la population émigrée, encore payenne, à la Ville-Payan, nom que conserve une terre de la vallée.

Les châteaux de Verre, en Ecosse, ont, en effet, la plus grande ressemblance avec notre camp. D'après M. John Williams qui, en 1778, publia un mémoire à leur sujet, « tous sont construits sur des hauteurs dominant les vallées, leur forme est » un ovale plus ou moins allongé ; ils ont une ou deux enceintes et une enceinte additionnelle plus ou moins grande servant à renfermer les troupeaux. On y trouve généralement » deux puits. On les reconnaît difficilement, parce que les remparts sont recouverts d'une épaisse couche de terre et de » bruyères. Les murs sont formés d'un gros verre noir mêlé de » pierres calcinées. »

N'est-ce point une description de notre camp ? et, en regardant attentivement, n'y trouve-t-on pas dans la lande, au sud, la trace visible de l'enceinte réservée aux troupeaux ?

Les plus remarquables des forts, cités par M. Williams, sont situés, un sur la montagne Knockfarill dans le Rosschire ; un

sur la montagne de Craichg-Phardrick à deux lieues d'Inverness (Ce dernier a deux enceintes vitrifiées), un à Castle-Finlay, à Dun-Evan et, dans le comté d'Angus, celui de Castle Hill Offinaven.

Cette multiplicité de châteaux de scories, en Ecosse, indique assez une nature de fortification nationale dans le nord de l'île.

On a cherché, en décomposant le nom de Péran, à trouver quelques lumières sur l'origine du camp; mais les chercheurs d'étymologies forcées, on dû y renoncer, car il est probable que le nom de ce hameau, que plusieurs personnes portent en Bretagne, en est indépendant et ne date que de peu de siècles. Les Gallo Romains ont plus tard occupé cette enceinte qui était un point stratégique bien situé, on y a trouvé des traces incontestables de leur séjour. La pièce de fausse monnaie (Germanicus), trouvée à Péran, ne nous paraît pas prouver qu'elle y ait été faite, mais simplement apportée et perdue par quelque soldat, comme cela est souvent arrivé pour d'autres objets qui ont inutilement mis à la torture l'esprit des savants.

Le chemin d'Erquy à Ahès, qui passe non loin de Péran, est encore nommé par corruption chemin d'Ohès. Il conduisait de la mer au point le plus important de la Basse-Bretagne; mais il n'est pas commandé par le camp. On lui donne aussi le nom de chemin Nomi, qui pourrait bien être un souvenir de Noémène ou Nominoë, qui en aurait été sinon le fondateur, du moins le restaurateur, ce qui ne devrait pas surprendre de ce grand roi si jaloux de son autorité et de l'unité bretonne.

Quoiqu'il en soit, notre pays doit se féliciter de posséder, à 19 kilomètres de Saint-Brieuc, un des monuments les plus curieux qui soient en France. Et si, comme on le dit, M. le correspondant du ministre pour la conservation des monuments

a réussi à le faire classer, il a rendu un véritable service au pays et à la science.

OLIVIER LE GALL.

(Extrait d'une notice sur Pérán.)

Description historique de quelques autels

Appartenant aux V^e, XII^e, XIV^e, XVI^e ou XIX^e siècles.

- 1^{er} Autel de Sainte Geneviève, à Saint-Michel-en-Grève ;
- 2^e Autel de Saint Sané, à Plousané (diocèse de Saint-Pol-de-Léon) ;
- 3^e Autel du XIV^e siècle à Plufur.

Dans la restauration d'une église ou de tout autre bâtiment religieux, il n'est pas rare de voir répudier, mutiler, détruire même un monument en pierre ou en bois, sous le seul prétexte qu'il affecte une forme antique et peu en analogie avec les capricieuses et souvent ridicules modes du temps. En vain ce monument, couvert de moulures et de sculptures séculaires ou d'autres insignes religieux ou profanes, oppose à maints vandales restaurateurs ses richesses architectoniques et historiques, dès le moment qu'il est de notoriété publique que son origine se perd dans la nuit des temps, il ne saurait échapper à la destruction ; son procès est fait d'avance, jugé contre lui et jugé sans appel. Cette sorte de vandalisme est à nos yeux d'autant plus coupable, qu'elle a une parfaite analogie avec une autre qui, ne pouvant s'attaquer aux monuments eux-mêmes, pour les détruire, travestit et altère si bien l'histoire du culte auquel ceux-ci sont affectés, qu'elle ne laisse souvent aux annales de notre foi, ni forme ni fond de vérité. Oui, la solidarité entre ces deux adversaires de la vérité religieuse, est incontestable, et la seule différence, en toute circonstance, qu'il soit possible de trouver entr'eux, c'est celle qui existe entre

celui qui dénature la vérité et celui qui détruit les monuments sur lesquels cette vérité s'appuie ou qui pourraient être utiles pour la rétablir. Et, en effet, en présence d'un scepticisme historique et philosophique, qui voudrait tout ébranler dans les croyances religieuses et qui demande bien haut qu'on lui justifie ces croyances par des preuves analogues à celle dont on se sert pour démontrer une vérité mathématique, n'est-il pas vrai qu'une antiquité monumentale et historique puisse parfois être utile pour concilier au principe catholique l'adhésion de certains esprits? Oui, disons-le sans détour, il y a des esprits qui demandent, à tort sans doute, mais qui n'en demandent pas moins à voir, à palper même la vérité, pour y adhérer. Eh ! bien, ne serait-ce qu'en faveur de ces hommes, il nous semble qu'il faudrait sauver, recueillir avec respect, grouper en faisceaux ou lier comme les divers anneaux d'une longue chaîne, dans un ordre chronologique, quand il est possible, les monuments innombrables, qui, dans la longue succession des siècles, témoignent si unanimement comme autant de témoins irrécusables de l'origine et de l'autorité divines de notre foi. Enfin, pour laisser encore à l'artiste intelligent et habile et à l'architecte maçon ou picquoteur de pierres qui voudront marcher ensemble dans la voie de régénération où viennent d'entrer les arts, pour laisser à ceux-ci, dis-je, quelques types antiques, seuls dignes de leur servir de modèles, qu'on nous permette de mettre une sorte d'insistance à demander grâce pour les derniers débris des anciennes antiquités monumentales qui couvraient jadis notre sol.

Certes, ce préambule est un peu long, mais, on l'avouera sans difficulté, nous en avons un peu besoin, pour aller, à propos d'une description historique d'autels, exhumer des cimetières et des fondations de nos églises, des pierres que le mépris le plus dédaigneux y avait enterrées et dont tous les efforts seront

impuissants sans doute pour réhabiliter la mémoire. Quoiqu'il en soit, nous en ferons toujours l'essai.

Au fond de cette anse que bordent les côtes un peu nues et arides, de Trédrez, de Saint-Efflam, et de Loquirec, un peu au-dessus de cette baie sablonneuse que baignent tour à tour une mer tantôt d'azur tantôt houleuse et nombre de ruisseaux aux eaux bleues et limpides, à environ deux kilomètres de Roc'h-Allaz, sur ce sol où le barde Gwenchlan (1) maudit tant de fois jadis les progrès du Christianisme naissant dans nos contrées, là même où ce faux prophète, luttant contre la prédication évangélique, avec autant de violence que de présomptueuse confiance, promettait aux plus féroces doctrines du druidisme l'éternelle possession de l'avenir, là, dans une ancienne et modeste chapelle, isolée au milieu d'un champ (2) se trouve le plus ancien autel que nous connaissions dans nos contrées (3).

Cette chapelle c'est celle de Sainte Geneviève, dans la paroisse de Saint-Michel-en-Grève. L'autel, adossé au pignon oriental, se compose d'une table en granite grossièrement œuvre, supportée, en face, par deux colonnettes à piédestaux et chapiteaux romains et reposant par derrière sur deux pierres brutes affectant la forme et faisant l'office de modillons ou corbelets. Le vandalisme restaurateur ou autre qui a détruit ail-

(1) Gwenchlan vivait entre Roc'h-Allaz, le Pors-Guen et Ménéz-Bré, et c'est de ce pays qu'il envoyait à nos pères ses haineuses menaces et ses sanglantes malédictions ; ces menaces et ces malédictions étaient en vers bretons. Grégoire de Rostrenen dit les avoir vues en 1701, à l'abbaye de Landévenec, entre les mains de dom Louis Le Pelletier.

Voyez aussi : *Chants populaires de la Bretagne*, tome 1, pages 100-105.

(2) Ce champ est une dépendance d'une ferme voisine, appartenant à M. Huon, maire à Lannion.

(3) M....., pour finir de prendre possession, au nom du Christ, de tout ce terrain, a fait dernièrement ériger une croix sur la pointe de Roc'h-Allaz. C'est encore un démenti de plus donné aux prédictions de Gwenchlan.

leurs tant d'autres monuments religieux, s'est d'abord borné à recouvrir celui-ci de force couches de peintures et de marbrures, puis a fini plus tard par le voiler derrière une caisse en bois sculptée dans le style de la plupart de celles que la renaissance a introduites dans nos sanctuaires. En vain donc l'on chercherait aujourd'hui dans cette chapelle la trace d'un monument roman, en vain franchirait-on même la grille si grotesque et si intéressante du cancel pour voir de plus près tous les meubles du sanctuaire, si l'on ne soulève la boiserie dont nous venons de parler, on ne verra, que le plus banal des autels.

Il resterait maintenant à discuter l'âge de ce monument. Certes, la discussion à cet égard n'a pas besoin d'être longue, car il nous semble qu'il serait bien difficile de nous prouver que nous ne serons pas dans le vrai, quand nous rapporterons à la fin du XII^e siècle la construction primitive de cet autel. Et cependant, peut-être voudra-t-on lui contester cette antiquité; mais quelque concluante que puisse être en apparence l'argumentation qu'on nous opposerait à cet égard, cela ne nous empêchera pas de continuer à affirmer, qu'à moins de tirer à notre monument son caractère roman de transition ou autre, la précision de l'époque à laquelle nous rapportons son origine se trouvera toujours justifiée. On nous dira peut-être que les chapiteaux ne sont pas engorgés; nous répondrons que ceux du rond-point de la nef de Brélévenez ne le sont pas davantage. On nous répliquera qu'il n'y a ni feuilles retournées en volutes ni autre; mais à Brélévenez les chapiteaux nus et les chapiteaux ornés se trouvent côte à côte dans un rond-point bâti d'un seul jet; évidemment donc, ou l'autel de Sainte Geneviève appartient à la période romane de notre architecture, ou l'église de Brélévenez n'a, elle non plus, aucune parenté avec cette même architecture.

Mais, quand nous fixons au XII^e siècle l'origine de ce monu-

ment, est-ce à dire qu'il faille pour cela restreindre dans les limites fixes de ce temps ce type d'autel? Certes nous n'en croyons rien : bien au contraire, nous pensons que ce monument que nous venons de décrire, à part ses formes un peu plus correctes et un peu plus gracieuses, n'est qu'une copie de ces premiers autels, sur lesquels nos premiers missionnaires célébrèrent jadis le saint sacrifice, quand le Christianisme encore au berceau venait de prendre possession de nos contrées. Mais, de peur que certains esprits qui ont la prétention d'être plus forts que les autres, parce qu'ils nient beaucoup de vérités, ne prennent pour une simple conjecture notre affirmation à cet égard, nous allons donner ici, d'après le bréviaire de Léon, la description de l'autel sur lequel Saint Sané, premier apôtre et patron de la paroisse de Plousané, y célébra vers l'an 450 sa première messe. « En une extrémité du cimetière de Plousané se voit une grande croix en pierre, toute d'une pièce et au-devant d'icelle une pierre d'autel sur quatre pilastres de grain et l'on tient par tradition que c'est l'autel sur lequel Saint Sané célébra sa première messe après la conversion de ce peuple. »

Nous ne disons rien du rétable de l'autel de Sainte Geneviève, parce que nous n'en avons trouvé aucune trace et surtout parce que nous ne devons pas en trouver, attendu que les autels de ces temps étaient simplement surmontés d'une croix en pierre, sans aucune autre sorte de décoration.

Durant le XIII^e siècle ou peut-être seulement au commencement du XIV^e, apparaît un autre type d'autel plus riche et se ressentant un peu de l'imagerie des derniers temps du moyen-âge. Le coffre est un massif cubique en granite, au centre duquel, en face, se trouve l'écusson du fondateur, encadré dans un trèfle à quatre feuilles. La table de pierre a sa tranche décorée d'élégantes moulures et est surmontée d'un bas-relief en granite, représentant des scènes de la bible ou de l'histoire ec-

clésiastique. Ces bas-reliefs, qui vinrent alors donner une sainte animation à nos autels, étaient souvent peints et parfois enrichis d'éclatantes dorures. Nous en avons visité un à Plufur, qui, bien que depuis longtemps enfoui dans les fondations de l'église, porte encore les traces de cette sorte de bariolage.

Mais l'étrange et la bizarre contradiction ! Eh quoi ! les modernes plufuriens renient assez les plus respectables traditions de leurs ancêtres, renient assez le sens commun, pour aller enterrer dans les fondations d'une sorte de grange qu'ils appellent leur église, un monument religieux que leurs pères couvraient d'or et élevaient à si juste titre sur leur maître-autel ! Certes, si cette irrévérence est blessante pour les arts, elle l'est encore davantage pour la mémoire des anciens bienfaiteurs de l'église de Plufur.

Mais pour familiariser davantage le lecteur avec cette sorte de rétables et surtout pour en justifier l'antiquité, nous allons entrer à ce sujet dans quelques détails. Le rétable de Plufur a environ deux mètres quarante centimètres de longueur sur quarante centimètres de hauteur. Au centre on voyait jadis une croix dont il ne reste aujourd'hui que quelques traces que l'œil nu a de la peine à reconnaître. L'acte de vandalisme qui détruisit la plus respectable scène de ce bas-relief trouve son explication dans les archives de la fabrique, car celles-ci attestent que ce sujet avait été mutilé dans le dix-septième siècle pour donner une plus ample place au premier tabernacle en bois que la renaissance vint adosser, sur l'autel, à l'antique et vénérable rétable en pierre. Mais cette mutilation, toute coupable qu'elle pût être, n'était que le prélude d'une irrévérence plus coupable encore, à savoir : celle que nous avons déjà signalée et qui plus tard relégua le rétable dans les fondations de la nouvelle église.

Là, du côté droit de la place de l'ancienne croix se voit en-

core aujourd'hui l'adoration des mages dans un parfait état de conservation et d'un assez heureux effet. L'artiste, il est vrai, a fort peu tenu compte des anciennes modes orientales pour habiller ses monarques, mais la naïve et convenante liberté que se donne l'un de ces rois, en venant par derrière, prendre l'enfant Jésus dans ses bras de dessus les genoux de la sainte vierge, nous semble pleine de foi et de bonheur. Du côté gauche se trouve la résurrection, scène qui va nous caractériser l'époque de l'origine du monument. Notre seigneur paraît sortir d'un tombeau garni d'une grille en pierre percée d'ogives trilobées. Le sauveur montre les douloureux stigmates du mystère des cinq plaies à deux personnages dont l'un à genoux et les mains jointes semble l'adorer et implorer sa divine miséricorde. Quant à l'autre, nous avons été tenté, à la vue de son froc, d'y reconnaître un religieux du Paraclet, venu là, lui aussi, payer au saint rédempteur le juste tribut d'hommages qu'il lui devait pour les riches biens que possédait son ordre dans la paroisse de Plufur. Les moulures qui encadraient jadis ces sujets ont souffert nombre de mutilations ; mais, à en juger par les vestiges qui en restent encore, cet encadrement n'a jamais eu la moindre parenté avec les ornements prismatiques de la période flamboyante. Que si maintenant nous rapprochons ces moulures des arcatures trilobées que nous avons déjà décrites, il nous semble que par ce rapprochement nous aurons assez justifié l'antiquité que nous avons tout d'abord attribuée au rétable de Plufur aussi bien que nous croirons avoir démontré, un peu peut-être contre les données précédentes de la science, que non-seulement la renaissance, mais encore les deux dernières périodes de l'architecture gothique ont eu, elles aussi, leurs rétables historiés, pour la décoration des autels, dans nos contrées. Après cet exemple de rétable de la période rayonnante, qu'est-il besoin que nous décrivions ici

en détail des types de la période flamboyante, puisque la forme en est à peu près la même. A part, en effet, les doucines en accolade qui y encadrent l'arbre de la croix, ces derniers rétables n'étaient que de fidèles copies de ceux de la période rayonnante.

Enfin, avant de finir la description des autels du XIV^e siècle, dans nos contrées, nous ajouterons que de la donation de Saint Charles de Blois à l'église de Guingamp, il résulte que dès lors (1360) les autels les plus illustrés de nos églises étaient décorés de parements, de ciels et de voiles de soie. Les parements déguisaient, en face et des deux bouts, la nudité du coffre et au-dessus était suspendu le ciel qui laissait tomber en flottant et avec toutes les grâces de leurs ondulations, des voiles de soie enrichie de franges d'or ou d'argent.

Quant aux sacraires de ces temps, meubles dont l'histoire se relie un peu à celle de nos autels, tout en ignorant la forme, nous savons toutefois que ce meuble était portatif et mobile au XIV^e siècle, car nous lisons dans une charte de 1495 que le sacraire que l'on voyait alors dans l'église du Baly, à Lannion, y avait été longtemps auparavant transféré de l'église de Kermaria-an-Draou ou Dro. Cette translation eut sans doute lieu à la fin du XIV^e siècle, lors de l'érection de Notre-Dame-du-Baly en église paroissiale. Plus tard, dans les guerres civiles de la Ligue, plusieurs sacraires ont été pratiqués dans les murs de nos églises et pour garder ce saint lieu des profanations sacrilèges des royaux ou des ligueurs, l'entrée en était d'ordinaire défendue par un lourd battant de bois garni de massives bandes de fer.

L'autel qui était adossé au mur ou au pilier dans lequel se trouvait le sacraire, s'appelait toujours l'autel du Sacre ou du Saint Sacrement. De là, il est remarquable qu'avant le XVIII^e siècle, dans aucune combinaison d'ameublement d'église, on

n'avait vu le Saint Sacrement au maître-autel. Dans la plus modeste paroisse, le patron de l'église était au maître-autel et nous supposons que la prééminence du saint patron ne donnait guère d'ombrage au Dieu qui dans son temple terrestre occupait ainsi une position subalterne, en acceptant la dédicace d'un autel collatéral.

Enfin, vers le commencement du XVII^e siècle, aux autels à rétables de pierres la renaissance fait succéder les autels à rétables en bois, décorés de toutes les richesses de l'architecture payenne. Alors, en effet, apparaissent sur nos autels ces lourdes et massives tours en bois, flanquées de tourelles et couronnées de dômes coniques ayant une sorte de ressemblance avec les minarets de l'Orient. Ces tours et ces tourelles, symétriquement distribuées en étages, sont ornées de nombre de niches régulièrement espacées sur les divers pans et, dans ces niches, sont logées nombre de figurines qui donnent de la vie et une expression religieuse à l'autel. Pour déguiser la nudité du plus petit panneau du meuble sacré, on a dressé çà et là des colonnettes torsées ou cannelées ou bien on y a semé diverses plantes de notre sol et des fleurs de nos jardins. Des deux côtés de la tour, des frises, faisant l'office de gradins, s'allongent jusqu'aux deux bouts de l'autel ; et là encore des crosses artistement sculptées ou des guirlandes portées par des cariatides ou de petits amours encadrent des bouquets de roses et des feuillages découpés à jour ou profondément fouillés.

Nous ne disons rien de ces autels plus modernes encore et dont les rétables, moitié en bois et moitié en toile, s'élèvent, dans nos églises, jusqu'au niveau des corniches de la voûte et y déguisent, parfois avec un certain bonheur, la nudité d'énormes pans de murs. Ces autels ne sont pas rares de nos jours et tout le monde peut les voir et les étudier dans nos églises. Nous ferons donc seulement observer en passant que

la profusion et le luxe des ornements de la sculpture y font souvent d'impuissants efforts pour racheter la médiocrité de la toile.

Nous terminons donc, non pas avec la prétention d'avoir épuisé la matière, mais un peu avec celle d'avoir démontré qu'à dater de l'époque des premières émigrations des bretons insulaires en Armorique, c'est-à-dire depuis le V^e siècle jusqu'à nos jours, l'église catholique a constamment eu dans nos contrées ses autels, ses ministres et ses saints sacrifices, ce qui à nos yeux confirme encore une autre vérité historique qu'on cherchera toujours à dénaturer par des contes militaires, à savoir : que l'élément ecclésiastique, et en particulier nos premiers missionnaires, ont souvent dirigé cette émigration.

DANIEL, VICAIRE.



Sommaire

du deuxième volume.

Etats extraordinaires de Bretagne, tenus à St-Brieuc, —	page	585.
Notice sur Dinan, extraite des manuscrits de M. Mahéo —	—	589.
Chapelle de N.-D. de Comfort, en Berhet, par M. J. de Penguern		405.
La princesse Azénore — — — — —		414.
Notice historique et Statistique sur Dinan, par M. Mahéo —		423.
Château de Tonquédec — — — — —		443.
Aspect de Quintin. Ses chapelles, — — — — —		449.
Communauté de la ville de Quintin, — — — — —		452.
Notre-Dame de Lamballe, — — — — —		461.
Eglise de Trévou-Tréguignec, — — — — —		465.
Monuments religieux de Perros-Guirec, — — — — —		467.
Crypte et fontaine de Saint-Brieuc, par Ol. Le Gall. —		475.
Château de Coatélan en Prat, — — — — —		485.
Le Trésor de la cathédrale de Tréguier, par M. Barthélemy —		489.
Tombeaux de Druidesses (en Guimaëc, Plougasnou, Trégastel)		508.
Camp de César, en Pordic, par M. Renault — — — —		516.
Fondation des Cordeliers de Dinan — — — — —		520.
Bertrand-Duguesclin, par M. Luigi Odorici — — — —		525.
Découverte et translation de son cœur dans l'église de St-Sauveur de Dinan ; Ballades ; Testament de Duguesclin ; Chanson de geste du connétable Du Guesclin ; Notice sur un manuscrit de la vie de Du Guesclin ; Récit du combat singulier entre Du Guesclin et Thomas de Cantorbéry ; Fondation pieuse de Du Guesclin rétablie à Dinan en 1859.		
Tiphaine de Ragueneil, épouse de Bertrand Du Guesclin, par		
M. De Garaby — — — — —		575.
Julienne Du Guesclin, sœur de Bertrand — — — — —		580.
Entrée et couronnement des Ducs de Bretagne, à Rennes, par		
M. Ol. Le Gall — — — — —		581.
Beauport, par M. Ol. Le Gall — — — — —		595.
Voyage et arrestation de la duchesse Anne, en Bretagne —		598.
Forêt et château de Cuburien, par M. Ol. Le Gall — —		605.
Pommerit-Le-Vicomte, par M. le chevalier de Floyd — —		609.

Eglise de La Roche-Derrien, par M. l'abbé Urvoy, — — —	618.
Olivier Perrin, peintre, par M. de Garaby — — —	621.
Un plaidoyer de Saint-Yves — — — — —	623.
Abbaye de Lantenac, près La Chèze, par M. Ol. Le Gall —	628.
Forêt sous-marine de Trévou-Tréguignec — — — —	632.
Archéologie bretonne; tombeaux trouvés en Crozon — —	633.
Chateau de La Roche-Jagu — — — — —	637.
Pêche de la morue à la côte de Terre-Neuve, par M. Désury —	639.
Jean Le Gall, légende bretonne, par M. de Garaby — —	682.
Inondation de Chatclaudren, en 1773, par Em. Souvestre —	685.
Temple de Lanleff, par M. de la Pylaie — — — —	686.
Les anciens dogues de St-Malo — — — — —	688.
Entrée des évêques de St-Pol-de-Léon, par M. P. de Courcy —	690.
Note pour servir à l'histoire de Dinan — — — —	695.
Un duel à Saint-Brieuc, en 1750, par M. de Keratry — —	698.
Anciens bains du Port-Aurèle, en Plérin, par Ch. Le Maout.	699.
Les lutins, nocturne breton, par M. Fouquet, D.-M. — —	703.
Les Phares de la Bretagne, poésie, par M. Cailleaux — —	703.
Promenade à l'Île de Serk — — — — —	706.
Iles de Chausey — — — — —	713.
Notice sur l'incendie de Saint-Malo, en 1661, par M. l'abbé	
Manet — — — — —	718.
Documents inédits sur la Ligue, en Bretagne, par M. l'abbé	
Daniel — — — — —	731.
Camp de Péran, près Saint-Brieuc, par M. Ol. Le Gall — —	733.
Autels de Saint-Michel-en-Grève, Plousané et Plufur, par M.	
l'abbé Daniel. — — — — —	739.





